



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

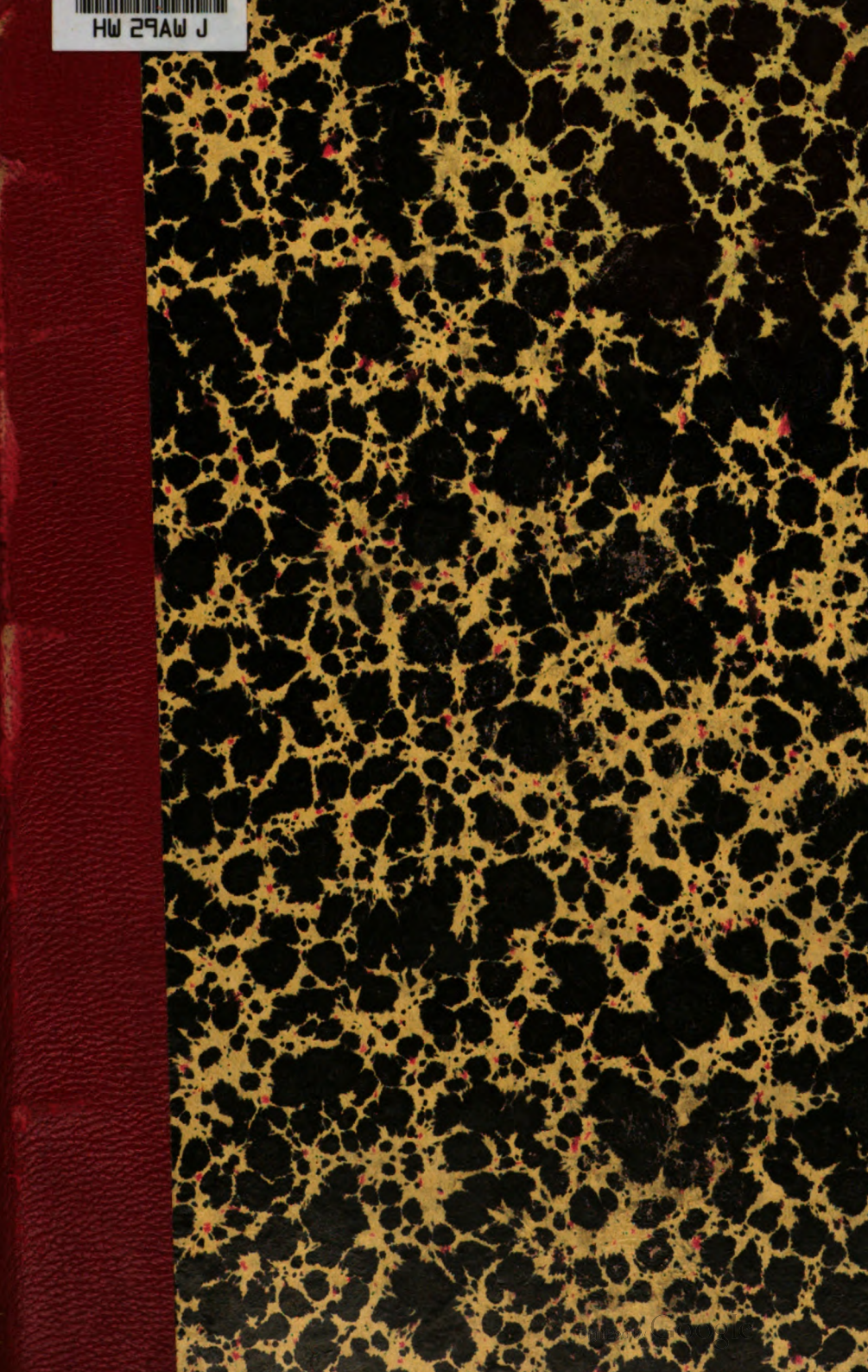
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

J WAZ WH



~~Geog 88.T~~ H/E 948

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY

PETER PAUL FRANCIS DEGRAND

(1787-1855)

OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



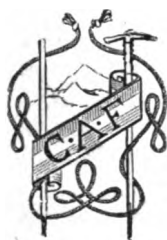
ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS



VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

1897



PARIS
AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
30, RUE DU BAC, 30
ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1898

~~Geog~~ 39.1



DEGRAND FUND

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE.	v
Le colonel PIERRE, notice nécrologique, par M. P. Joanne.	1

COURSES ET ASCENSIONS

I. Le Président de la République dans les Alpes, par M. Ardouin-Dumazet.	11
II. Excursions dans les Alpes Françaises (<i>Pointe-Percée; le Pic de l'Étendard</i>), par M. Ed. Sauvage.	25
III. En Tarentaise, par M. G. Küss.	45
IV. Le Dôme de Miage, le Grépon et ses difficultés, par M. Al. Brault	70
V. Courses nouvelles dans l'Oisans (<i>Pointe Madeleine; Brèche Casimir, première ascension de la Meije orientale en partant du Châtelleret; la Tour Méane</i>), par M. Eugène Gravelotte.	108
VI. La Suisse niçoise (<i>la vallée de la Tinée; généralités géographiques et caractères généraux; une rivière de montagne; — de la Mescla à Saint-Sauveur; une montagne qui s'effondre; dans la vallée: Tournefort, La Tour, Roussillon, Bairols; Le Bancairon; un romérage à Ilonse; La « Bravade »; Saint-Sauveur, capitale de la Tinée inférieure; — de Saint-Sauveur au vallon de Mollières, une excursion dans le vallon de Mollières; un hameau alpestre; du vallon de Mol- lières à Isola; — Saint-Étienne-de-Tinée; un peu d'histoire; l'habitation et la vie dans la montagne; comment se nourrissent les montagnards; une pépi- nière de prêtres; la région de Saint-Étienne au point de vue de l'alpinisme; — la vallée de Valdeblorc; paysages: La Bolline, La Roche et Saint-Dalmas-le-</i>	

	Pages.
<i>Plan; une prétendue église des Templiers; Clans et sa forêt; ascension du Tournairot</i>), par M. Fernand Nœtinger	117
VII. En hiver, ascensions dans les Alpes Maritimes (<i>Beuil; — Peira de Vic; — Mont Vial; — Cime des Gelas; — Baus de la Frema; — Cime de Nasta; — Cime du Brocan; — Cime du Mercantour; — Cime du Piagù; — Baus de la Frema; — Cime de la Palù; — Madone et col de Fenestre; — Vallée de la Tinée; — Cime de la Bercia; — Le Ténibres; — Le Bonnet-Carré; — Vallon de Ciastiglion; — Vallon du Boréon</i>), par M. Victor de Cessole.	157
VIII. Le Trayas (Estérel, — Var), par M. E.-A. Martel.	204
IX. La Maya de Lovegnos (Siegfried, 2,935 mètr.), par M. E. Brunnarius.	230
X. Rhätikon, une excursion dans le Vorarlberg, par M. Henry Cuënot.	245
XI. Notes sur le massif des Rieserferner, par M. Henri Monnier.	278
XII. Huit jours en Kabylie, flanc Nord du Djurjura. Le Tamgout de Lalla Khedidja (<i>Alger, Tizi-Ouzou; de Tizi-Ouzou à Aïn-Sultane par les crêtes des Beni-Zmenzer; d'Aïn-Sultane à Ait-Touddeurt par les Chennacha; d'Ait-Touddeurt à Tiroual et à Tiguemounine; de Tiguemounine aux Ait-Ouabane; ascension du Tamgout de Lalla Khedidja</i>), par M. C. Tabary.	297
XIII. L'Enclave espagnole de Llivia (<i>de Prades à Llivia; l'enclave de Llivia; comment s'est constituée l'enclave; description de l'enclave; les hameaux de Llivia; les environs de Llivia</i>), par M. E. Brousse fils.	332
XIV. De Bagnères-de-Luchon aux Monts-Maudits, par M. Émile Belloc.	360
XV. Promenades en Norvège (<i>Romsdal, Ottadalen, Søndmøre; Nordfjord et glacier de Jostedal, Jotunheim; Sogn, Voss, Hardanger, Hallingdal</i>), par M. Jules Ronjat.	412
XVI. Les volcans de Java, par M. Eugène Gallois.	472

SCIENCES ET ARTS

I. Le Vésuve et la Somma, par M. A. de Lapparent.	509
II. Les Pays scandinaves et finlandais (I. <i>Aperçu préa-</i>	

TABLE MÉTHODIQUE.

VII

Pages.

<i>table sur l'Europe septentrionale; ses principales divisions; II. La péninsule scandinave; III. La Finlande,</i> par M. Ch. Vélain	524
III. Les Cabanes du Club Alpin Suisse, par M. le Dr J.-Jacot Guillarmod	590
IV. La Meije dans l'image, par M. Paul Guillemin.	626
V. Liste de bibliographie alpine (1896-1897), (I. <i>Astronomie, météorologie, physiologie, hygiène</i> ; II. <i>Gla- ciers</i> ; III. <i>Lacs, limnologie</i> ; IV. <i>Botanique</i> ; V. <i>Alpes, généralités</i> ; VI. <i>Mont-Blanc</i> ; VII. <i>Savoie</i> ; VIII. <i>Dau- phiné</i> ; IX. <i>Provence</i> ; X. <i>Alpes italiennes</i> ; XI. <i>Alpes suisses</i> ; XII. <i>Alpes austro-allemandes</i> ; XIII. <i>France</i> ; XIV. <i>Pyrénées</i> ; XV. <i>Suède et Norvège</i> ; XVI. <i>Caucase</i> ; XVII. <i>Europe (divers)</i> ; XVIII. <i>Asie</i> ; XIX. <i>Afrique</i> ; XX. <i>Océanie</i> ; XXI. <i>Amérique</i> ; XXII. <i>Régions po- laires</i> ; XXIII. <i>Cartes</i>), par M. E.-A. Martel.	647

MISCELLANÉES

Voyage de vacances (août 1897), par M. L. Richard.	663
Excursion aux gorges d'Omblèze et à la forêt de Lente, par M. Maurice Bourgonne.	678
Excursion à la grotte des Ouled ben Dahmane (Palestro), par M. H. Le Moyne.	684
Au col Dongouz-Oroum (épisode d'un voyage dans le Cau- case), par M. Claudius Regaud.	690

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

Direction Centrale : rapport annuel.	701
Liste des membres de la Direction Centrale et des Bureaux des Sections.	725

CARTES ET PLANS

Le Trayas (Var) et les massifs côtiers de l'Estérel, d'An- tône à La Figueirette et au Mal-Infernet, carte tracée et dressée par M. E.-A. Martel.	205
Enclave espagnole de Llivia.	344
Panorama des Monts Maudits, face Nord-Est, photographie de M. Maurice Gourdon, dessin de Slom	361

	Pages.
Carte des volcans de Java.	472
Plan du Tangkoeban-Prahoë.	481
Carte du Tengger.	498
Plan d'ensemble du volcan Idjen et des volcans voisins. .	504
Le Vésuve.	521
Profil transversal de l'Europe septentrionale.	525
Principales lignes directrices du relief des pays scandinaves et russes : I. Axe norvégien des Monts Scandinaves. — II'. Oural. — II''. Pae-Khoï, Waigatch et Nouvelle-Zemble. — III. Faille transouralienne.	528
La vallée préglaciaire (profils).	550
Fragment de topographie norvégienne entre Stavanger et Norstrand.	558
Distribution des OEsar en Finlande, d'après M. J. Sederlhom.	583

ILLUSTRATIONS

1. Le colonel Pierre, portrait, cliché Joseph Lemercier, phototypie Berthaud (hors texte).	1
2. Massif du Mont-Blanc, vu de Pointe-Percée, photographie de M. Sauvage, dessin de M. Schrader. . .	29
3. Rochers de Pointe-Percée. — A gauche, vallée de l'Arve.	33
4. Sommet du Pic de l'Étendard; vue prise en regardant vers l'Ouest.	39
5. Crête descendant du Pic de l'Étendard vers l'Est; au fond les trois Aiguilles d'Arves.	41
6. Route du Bourg-d'Oisans à la Grave, près du Freney.	45
7. La Grande Casse, photographie de M. Roubier, phototypie Berthaud (hors texte).	49
8. Traversée du Grand Gendarme.	93
9. Les trois derniers Gendarmes et le sommet du Grépon, vus du Grand Gendarme.	97
10. Descente de la dernière plaque du Grépon, dessin de Slom.	99
11. La Dent du Requin (massif de Grépon), photographie de M. Al. Brault, phototypie Berthaud (hors texte).	103
12. Cascade du Ténibres, d'après une photographie de M. de Cessole.	118

TABLE MÉTHODIQUE.

IX
Pages.

13. Village de Clans et le Casteo, d'après une photographie de M. de Cessole.	127
14. Saint-Sauveur, d'après une photographie de M. de Cessole	134
15. Isola, d'après une photographie de M. de Cessole.	142
16. Saint-Étienne-de-Tinée, d'après une photographie de M. de Cessole.	145
17. Le Couvent de Saint-Étienne-de-Tinée, d'après une photographie de M. de Cessole.	148
18. Pointe de l'Argentera et cime de Nasta, faces Sud, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	173
19. Cime du Brocan (versant occidental), d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	177
20. Vallon de Fenestre et le Ponset, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	184
21. Madone de Fenestre et cime des Gelas, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	185
22. Tête de la Méléa et cime de Barrot (de la Tête du col de Crous), d'après une photographie de M. Victor de Cessole	185
23. Auron et las Donnas, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	190
24. Chapelle Saint-Ariez (Auron) et cime de la Bercia, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	191
25. Arête du Ténibres et Mont Monnier, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.	194
26. Rochers du Pigeonnier (Estérel, Var), d'après une photographie de M. Martel.	211
27. L'Obélisque du Mal-Infernet (Estérel, Var), d'après une photographie de M. Martel.	213
28. Le Saint-Pilon, vu du sommet du Cap-Roux, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Gaupillat.	219
29. La Maja de Lovegnoz, vue du Sud-Est, d'après une photographie de M. Brunnarius.	233
30. La Maja de Lovegnoz, vue de l'Ouest, d'après une photographie de M. Brunnarius.	239
31. Brand et massif de la Scesaplana, d'après une photographie de M. Cuënot.	253
32. Zimbaspitz, vu du Rellsthal, d'après une photographie de M. Immler (Bludenz).	257
33. Le Lunersee, dessin de Slom.	265

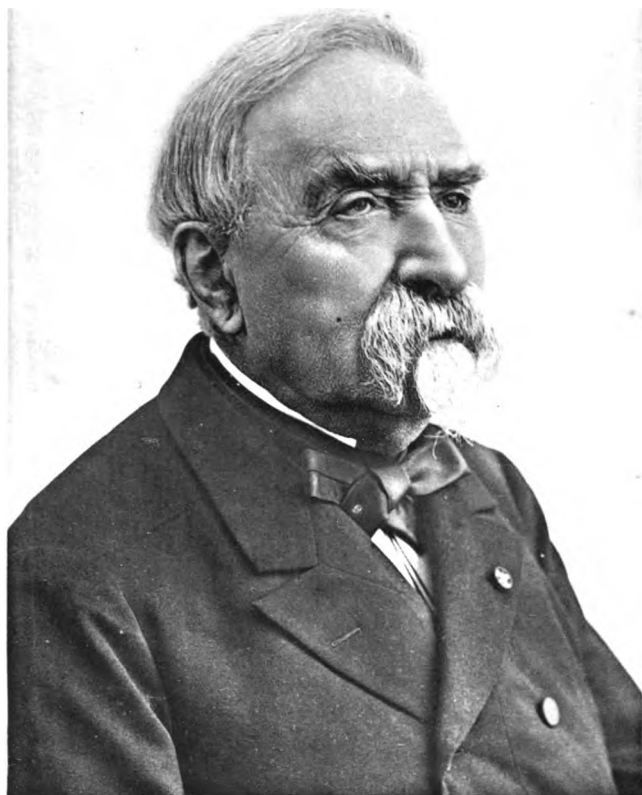
	Pages.
34. Scesaplana, vu du Brandnerferner, d'après une photographie de M. Immler (Bludenz).	269
35. Sulzfluh et Drusenfluh, d'après une photographie de MM. Würthle et fils (Salzbourg)	273
36. Château de Taufers, d'après une photographie de M. Gugler (Bozen).	281
37. Reinthal, d'après une photographie de M. Gugler (Bozen).	283
38. Le Hochgall, d'après une photographie de C. J. Gugler (Bozen).	285
39. Village kabyle des Beni-Smenzer.	303
40. L'Akouker, vu des environs d'Aït-Touddeurt.	309
41. Jeunes Kabyles à Aït-Touddeurt, reproduction d'une photographie de M. Sergeant.	311
42. Jeunes Kabyles de Tiguemounine, d'après une photographie de M. Sergeant.	317
43. Pic de 2,140 mètres, cachant le Tamgout de Lalla Khedidja, reproduction d'une photographie de M. Sergeant.	326
44. Le Tamgout de Lalla Khedidja, reproduction d'une photographie de M. Sergeant.	329
45. Route d'Andorre.	337
46. Les marais des Bouillouses, les vacants de Llivia et le Puig Péric.	333
47. La Crête frontière franco-espagnole. Chemin et Port de Venasque. Pic de la Mine. Port de La Picade.	373
48. Coupure du Port de Venasque. Versant espagnol. Lacs et montagnes de la vallée française du Port.	379
49. Haute région de l'Esera (vue d'ensemble); plan Aygual-lud; Trou du Toro; los Barrancos, etc., dessin de M. Schrader, d'après une photographie de M. Émile Belloc	394
50. Entrée de la grotte de l'Escaleta del Plan Aygual-lud, reproduction d'une photographie de M. Émile Belloc.	402
51. Fond du Loenvand, d'après une photographie de la collection Lindahl.	431
52. Vettisfossen, d'après une photographie de la collection Lindahl.	455
53. Nærøfjord, d'après une photographie de la collection Lindahl.	459
54. Skjæggedalsfossen, d'après une photographie de la collection Lindahl.	463

TABLE MÉTHODIQUE.

XI

	Pages.
55. Sør fjord et Folgefond, d'après une photographie de la collection Lindahl.	467
56. Cratère de Papandaian	486
57. Reproduction schématique d'une fresque de Pompéi.	510
58. Le Vésuve et la Somma, vue prise du quai de Naples.	514
59. Chute en cascade d'un ancien affluent sur la paroi de l'énorme crevasse du Sør fjord.	551
60. Polis glaciaires sur les îles et les parois rocheuses du Sør fjord près d'Odde.	553
61. Lac d'Aardal dans le prolongement du fjord du même nom.	555
62. Haute vallée du Lærdal, près d'Husum (<i>Gorge des Galder</i>).	556
63. Terrasses lacustres de la vallée du Lønevand dans le nord de Vossevangen.	559
64. Le plateau scandinave dans le massif de Rondane, d'après une photographie de M. Rich. Andvord.	563
65. Glacier du Buar avec le Jordal qui en dérive et les champs de névé du Folgefonden dont il provient.	573
66. Les rapides d'Imatra.	585
67. Ile en forme de chapeau sur le Näsijarvi.	588
68. Blümlisalpütte, photographie de M. P. Montaudon (Thoune), phototypie Berthaud (hors texte).	591
69. Ancienne et nouvelle cabane d'Orny, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	592
70. Cabane de Saleinaz, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	593
71. Cabane Rambert, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	594
72. Cabane Panossière, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	601
73. Cabane Chanrion, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	602
74. Cabane Constantia, Dent-Blanche et Grand-Cornier, reproduction d'une photographie de M. Jullien (Genève).	603
75. Cabane Dom (Festihütte), reproduction d'une photographie de M. Busset (Lausanne).	606
76. Cabane Bétémps, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	607
77. Hüfialphütte, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	609

	Pages.
78. Fridolinshütte, reproduction d'une photographie de M. Gugler (Zurich)	614
79. Grünhornhütte, reproduction d'une photographie de M. Gugler (Zurich).	615
80. Zapporthütte, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	616
81. Bovallhütte, reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.	619
82. Concordiahütte, reproduction d'une photographie de M. le Dr Secrétan.	621
83. Bivouac du Schreckhorn, modèle d'abri avant la fon- dation du Club Alpin Suisse, reproduction d'une photographie de M. Beck, à Strasbourg.	623
84. Le Lautaret et la Meije. Dessiné d'après nature, par L. Sabatier, vers 1848.	629
85. Louis Faure sur les arêtes de la Meije.	639
86. Nos Alpins, par M. Tézier (<i>réduction de la couverture</i>).	643



Cl. H. Joseph Lemerrier

Colonel A. Pierre

LE COLONEL PIERRE

(PAR M. P. JOANNE)

Le 26 mars 1897 a eu lieu en l'église Saint-Thomas-d'Aquin le service funèbre d'un homme dont la mémoire restera intimement liée à la naissance et au développement du Club Alpin Français. J'ai nommé M. le colonel Pierre.

C'est un doux et pieux devoir pour moi que de retracer ici l'existence du plus ancien camarade de mon père, de l'ami sûr, fidèle et dévoué, que toujours, aussi loin que mes souvenirs remontent, je vois assis à la table de famille.

Né à Dijon le 18 janvier 1813, Auguste-Claude-Paul Pierre fit toutes ses études au collège royal de Dijon. En octobre 1831 il était admis à l'École polytechnique.

Au sujet d'un événement qui s'est passé à cette époque de sa vie et que je lui ai souvent entendu raconter, Auguste Pierre a rédigé une note fort intéressante que ses héritiers ont bien voulu me communiquer et que je demande la permission de reproduire intégralement.

NOTE SUR PRIEUR DE LA CÔTE-D'OR

PAR PIERRE DIT PRIEUR

Élève de l'École polytechnique, promotion de 1831.

J'ai eu deux fois l'honneur de m'entretenir avec Prieur de la Côte-d'Or, l'un des quatre fondateurs de l'École polytechnique, dont le centenaire a été célébré le 17 mai 1894.

C'était en 1832. L'École avait été licenciée à la suite de

l'émeute des 5 et 6 juin, parce que la majorité des élèves avait enfreint la défense faite par le ministre de la guerre de sortir ce jour-là¹, pour assister aux obsèques du général Lamarque, et que plusieurs de nos camarades avaient pris une part active à l'émeute.

A l'exemple de beaucoup d'élèves j'avais quitté Paris, et j'attendais à Dijon, dans ma famille, le jour du rappel de ceux qui n'étaient pas compromis.

Prieur de la Côte-d'Or habitait alors cette ville; il y vivait très retiré, ne recevant personne. Cependant, ayant appris que j'étais récemment arrivé de Paris, et désirant parler de sa chère École, il me fit prier de venir le trouver au cabinet de lecture où il allait chaque jour lire les journaux. Je m'empressai de me rendre à son invitation, et je lui fus aussitôt présenté.

Il avait alors 69 ans; mais, par suite du mauvais état de sa santé, il me sembla bien plus âgé qu'il ne l'était réellement. Il parlait lentement, et avec un air de bonté et d'affabilité qui me mit de suite à l'aise avec lui. Il me demanda d'abord pourquoi nous avions enfreint, le 5 juin, l'ordre du ministre de la guerre. Naturellement je voulus lui prouver que nous avions eu de bons motifs pour cela; que le ministre, d'après les règlements, n'avait pas le droit de nous infliger une consigne générale. Il me répondit que nous n'étions encore que des enfants, des collégiens, et que notre devoir était d'obéir sans discuter, et non de nous révolter hors de propos.

Il me demanda ensuite des renseignements sur la tenue, la discipline et surtout sur l'enseignement de l'École. Il approuva tout, regrettant toutefois de la voir soumise à un régime entièrement militaire. Il me raconta comment, pour arriver à fonder cette école, il avait fallu créer d'abord l'École de Mars qui n'avait pas donné ce qu'on en attendait, puis l'École Centrale des Travaux publics, dont la dénomination lui paraissait la désigner à tort comme une École uniquement d'industrie civile. Il me parla de deux rapports qu'il avait faits en l'an III et en l'an VI, et qu'il voulait parcourir avec moi avant de m'en faire don. Puis il me demanda quelle carrière je me proposais d'embrasser. Je lui répondis que, d'après mon rang, je serais probablement officier d'artillerie ou du génie. Alors il me dit qu'un

1. Il y avait alors petite sortie de 2 h. et demie à 5 h. les mardis et les vendredis. Le 5 juin tombait un mardi.

militaire était obligé, tant qu'il faisait partie de l'armée, d'obéir en toutes choses, aux ordres de ses chefs et, par conséquent, au chef suprême de l'armée, c'est-à-dire au Roi. Que, par cela même, l'officier n'était pas libre de faire de la politique ostensiblement, mais qu'il devait se renfermer dans la ligne de conduite que lui imposaient ses devoirs. Et comme il voyait que je n'avais pas l'air de partager son avis, il me prit la main, et me dit d'un ton paternel : « Mon jeune ami, je vous donne là un excellent conseil, dont vous me remercirez peut-être plus tard. » Je me taisais. — Alors, il ajouta presque sévèrement : « Vous suivrez mon conseil; je veux que vous m'en fassiez la promesse formelle ! » Convaincu par cette insistance, je le lui promis, et j'ai tenu ma parole. — Je n'ai raconté alors cet incident qu'à mon père, qui m'a approuvé et m'a rappelé plusieurs fois cette promesse qu'il disait sacrée.

La semaine suivante, j'eus avec Prieur un second entretien dans lequel il me remit les deux rapports dont il m'avait parlé¹. En les parcourant avec moi, il me montra d'abord un passage du rapport du 30 prairial an III, dans lequel, parlant du nom à donner à l'École, il dit : « On pourrait la désigner alors sous le nom d'*École polytechnique*. » Et il ajouta : « Vous voyez que n'étant pas le père de l'École, j'en suis du moins le parrain. »

Puis ouvrant son rapport du 14 frimaire an VI, qui contient le projet de règlement de l'École, il me fit lire l'art. 24, ainsi conçu : « Tout élève qui sera trouvé dans un lieu public non revêtu de son uniforme, sera, par le seul fait, exclu de l'École. » — Voici le motif de cette rigoureuse prescription : Les élèves étaient accusés d'être *infectés* du vice d'aristocratie, et d'assister à des réunions où l'on conspirait contre la République. On pensa qu'il était indispensable de les obliger à être toujours revêtus d'un habit uniforme qui les fît reconnaître en tous lieux. Prieur ajouta que l'uniforme avait en outre contribué à créer notre esprit de corps dont il était heureux de constater l'existence.

Ce second entretien fut malheureusement le dernier. Deux jours plus tard, je recevais l'ordre de rentrer à l'École. J'allai faire une visite d'adieu; mais je ne fus pas reçu. Prieur me fit dire qu'il désirait me revoir aux vacances. Mais quand ce jour arriva, cet homme éminent, à qui la France et l'École en parti-

1. En 1894, après le centenaire, j'ai fait don de ces deux pièces à mon camarade et ami, M. le général Sebert.

culier doivent tant de reconnaissance, était mort sans que sa perte fit sensation en France. Son convoi, très simple, ne fut suivi que de quelques amis.

Voilà comment je me suis trouvé en relation avec Prieur. Je crois avoir été, en 1894, le seul des anciens élèves vivants qui puisse encore se flatter d'avoir eu l'honneur d'être admis dans l'intimité de l'un des quatre fondateurs de l'École polytechnique.

En 1833, Auguste Pierre sortait de l'École polytechnique, comme élève sous-lieutenant à l'École d'application de l'artillerie et du génie à Metz. Lieutenant en second en 1835, lieutenant en premier en 1839, capitaine en 1841, il était, en 1851, attaché comme adjoint au directeur de l'atelier de construction du matériel, au Dépôt central d'artillerie à Paris qui occupe les bâtiments de l'ancien noviciat des Dominicains à Saint-Thomas-d'Aquin. La même année, il était fait chevalier de la Légion d'honneur. En 1854, il était nommé directeur de ce même atelier qu'il ne devait plus quitter jusqu'au jour de sa retraite.

Lors de la guerre de Crimée, en février 1856, il fut envoyé en mission à l'armée d'Orient; il en revenait au mois de mai avec le grade de chef d'escadron. La lettre suivante lui était adressée le 8 août de la même année par le maréchal Vaillant :

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Paris, le 8 août 1856.

Commandant, à votre retour de l'Orient, vous m'avez rendu compte dans un rapport circonstancié des observations que vous avez recueillies dans le cours de la mission que je vous avais confiée au sujet du matériel des équipages militaires. Votre travail, rédigé avec clarté et méthode, renferme des indications dignes d'intérêt sur les améliorations et modifications que ce matériel devrait subir pour être convenablement approprié aux circonstances de guerre en vue desquelles il a été créé. Il contient d'utiles renseignements sur le matériel de même na-

ture en usage dans les armées anglaise, sarde et même dans l'armée russe.

J'ai lu votre rapport avec intérêt, et je suis heureux de vous faire savoir que je suis très satisfait de la manière distinguée dont vous avez accompli votre mission.

Par la même occasion, je crois devoir vous exprimer que j'apprécie tout particulièrement le zèle éclairé et dévoué dont vous avez fait preuve dans les commissions de réception des équipages militaires dont vous avez fait partie en 1854 et 1855.

J'ai décidé qu'il serait pris note, à votre dossier, de ce double témoignage de satisfaction.

Le Maréchal de France
Ministre secrétaire d'État de la Guerre,
VAILLANT.

En 1862, le chef d'escadron Pierre était nommé officier de la Légion d'honneur. Lieutenant-colonel en 1864, colonel en 1869, il fut, dès le 14 août 1870, chargé de l'armement des vingt-six premiers bastions de Paris, c'est-à-dire de la portion de l'enceinte comprise entre le canal de l'Ourcq et la Seine à Bercy. Le 13 décembre de la même année, il était désigné pour commander l'artillerie des 1^{er}, 2^e et 3^e secteurs de l'enceinte de Paris et des forts de l'arrondissement de l'Est. Mis en disponibilité le 20 mars 1871, il fut, le 6 juillet, nommé chef du service technique, du matériel et du harnachement de l'artillerie et du train des équipages militaires au Dépôt central de l'artillerie à Paris. Enfin en 1873, il était admis à faire valoir ses droits à la retraite. Un ordre du 12 mai 1873 est ainsi conçu :

Attaché au dépôt central depuis plus de vingt et un ans, M. le colonel Pierre s'y est fait remarquer par un zèle et un dévouement de tous les instants ; il y a rendu les plus utiles services, particulièrement pour l'étude des questions relatives au matériel. Aussi sera-t-il vivement regretté de tous les membres du Comité et de tous les officiers qui avaient journellement recours à son expérience.

Le Général de division
Président du Comité de l'artillerie,
FORGEOT.

Cette même année 1871 le colonel Pierre recevait la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Telle fut la carrière militaire d'Auguste Pierre, carrière toute de travail, où il sut se distinguer par ses connaissances techniques et par ses qualités d'administrateur.

Une fois à la retraite, le colonel Pierre aurait pu jouir d'un repos bien mérité. Mais il était de ces hommes qui ne se reposent jamais et qui conservent jusqu'à la fin de leur vie toute leur activité physique et morale.

Peu de temps après la fondation du Club Alpin Français, en 1875, mon père demanda à son vieux camarade de vouloir bien accepter les fonctions d'administrateur délégué. Alors, avec le zèle et le dévouement qu'il avait toujours apportés à tout ce qu'il entreprenait, le colonel Pierre consacra tout son temps à ses nouvelles fonctions. Il se donna tout entier à sa tâche qui n'était pas toujours facile, car on était alors dans la période de formation. Grâce à son tact, à son bon sens, à sa patience, bien des susceptibilités furent apaisées, bien des difficultés furent aplanies. Il était homme de bon conseil et ses sages avis ne visaient jamais que l'intérêt général. En 1877 il était nommé membre de la Direction Centrale et, en 1878, secrétaire général du Club Alpin. Assistant à toutes les séances, entretenant une volumineuse correspondance, il fit preuve d'une activité infatigable, jusqu'au jour où, en 1883, après huit années d'exercice, il résigna ses fonctions, jugeant que sa tâche était accomplie et qu'il devait laisser sa place à d'autres. La Direction Centrale accepta avec regret sa démission et le nomma secrétaire général honoraire.

Mais le colonel Pierre ne se reposa pas encore. En 1876, il avait été nommé membre de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, puis membre du Conseil d'administration de cette société. Pendant longtemps il prit la part la plus active aux travaux du Comité de Mécanique. Dans la notice nécrologique, que mon collègue

Ed. Sauvage lui a consacrée dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement* du mois de juin 1897, je trouve de 1886 à 1895 le relevé de treize rapports rédigés par le colonel Pierre qui consacra principalement ses efforts à l'étude des filetages en vue d'arriver à l'unification des types si variés de pas de vis. Le projet présenté par la sous-commission dont faisait partie le colonel Pierre a été finalement admis et s'est répandu rapidement dans l'industrie française. Vers la fin de l'année 1895, le colonel Pierre, sentant ses forces s'affaiblir, donna sa démission de membre de la Société d'Encouragement, qui rappela ses longs services en lui décernant le titre bien mérité de vice-président honoraire.

Après une courte maladie, le colonel Pierre s'éteignait le 24 mars 1897.

Cette notice serait incomplète si je ne disais deux mots de l'homme privé que j'ai beaucoup connu et beaucoup aimé. Il était éminemment bon et serviable, pensant toujours aux autres, n'épargnant en aucune circonstance ses fatigues et ses peines pour faire des démarches qu'on sollicitait de son obligeance ou pour rendre des services à l'insu des gens. Il était affable et accueillant, indulgent pour tous, ne disant jamais de mal de personne et respectant toutes les convictions. Il perdit successivement tous les siens : femme, fille, petites-filles, frère, sœur, puis des amis aussi chers que des parents. Malgré ces deuils cruels, qu'il supporta avec une résignation vraiment admirable, il conserva toujours une égalité d'humeur parfaite et une sérénité toute pleine de douce philosophie. Ce fut un cœur d'or et une âme d'élite !

Il repose maintenant dans le cimetière de Dijon sa ville natale.

P. JOANNE.

COURSES ET ASCENSIONS

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

DANS LES ALPES

(PAR M. ARDOUIN-DUMAZET)

L'année 1897 a beaucoup fait pour développer, sinon le goût de l'alpinisme, du moins la connaissance des Alpes, dans l'immense partie du public peu familiarisé avec les choses de la montagne. On sait combien est grande l'ignorance des populations de plaine à ce sujet; nul ne peut se faire une idée des proportions exactes des monts. Cette année même, en Picardie, dans la petite ville d'Albert, où l'on voit un mamelon de dix mètres de haut changé en rocher par des concrétions calcaires, un indigène me présentait sérieusement cette butte, comme un coin des Alpes égaré dans les plaines du Nord!

Les récits des journaux sur le voyage du Président ont pu détruire quelques-unes de ces illusions dues à l'amour-propre local et faire comprendre que les Alpes ne sauraient être comparées à rien de ce qui est l'horizon naturel dans nos régions du Nord, de l'Ouest et du Centre. Le passage de la Vanoise, raconté par la plus petite feuille de chef-lieu d'arrondissement, a évoqué dans les esprits l'idée d'un paysage à la fois sublime et terrible, que beaucoup voudront aller admirer. Cette année, sans doute, le nombre des touristes augmentera; peut-être des vocations d'alpiniste en résulteront-elles.

Nous le devons à M. Félix Faure. Lorsqu'il a pris possession de ses hautes fonctions, le chef de l'État s'était promis d'assister à tous les grands mouvements de troupes, d'accompagner celles-ci dans leurs principales manœuvres. On sait qu'il a mis son projet à exécution. Mais on n'aurait pu supposer qu'il ne reculerait pas devant les fatigues d'une excursion dans les Alpes, au milieu d'une des régions les plus difficiles de la frontière gardée par notre armée alpine. Cependant l'idée lui en était venue. Oserai-je dire que j'y étais peut-être pour quelque chose par mes récits des manœuvres de l'Ubaye publiés dans le *Temps*? Le Président avait promis alors au général Coiffé d'aller voir ses troupes, il a tenu parole avec un entrain et une crânerie dont les alpinistes doivent lui savoir gré.

C'était à la veille du voyage en Russie. Dans l'entourage on ne voyait pas d'un très bon œil le projet de visite aux bataillons alpins. Qu'il survint un accident, une entorse, par exemple, et la visite à Saint-Pétersbourg était compromise. L'idée de franchir la Vanoise était surtout considérée comme périlleuse. Le protocole rêvait de moraines, de séracs, d'avalanches, d'abîmes sans fond, toutes choses dont le cérémonial n'a pas été réglé. Bref, il fut tacitement convenu que la Vanoise serait rayée du programme. Modane, l'Esseillon, Thermignon, voilà tout ce que l'on voulut consentir. C'était de l'alpinisme mitigé. On manœuvrerait bien en hauteur, mais jusqu'aux endroits où l'on pourrait atteindre avec les breaks de l'artillerie et les fourgons de victuailles de Potel et Chabot. Cependant M. Félix Faure avait son idée à lui, la promenade consentie est bel et bien devenue une expédition, et le récit des manœuvres de Savoie peut prendre place dans l'*Annuaire du Club Alpin*.

Ces manœuvres devaient avoir pour théâtre la vallée de l'Arc, entre l'Esseillon et le Mont-Cenis, et se terminer

par une retraite et une poursuite, de Thermignon au col de la Vanoise, avec occupation et défense des plus hautes arêtes. Le Mont-Froid (2,834 mè.), la Pointe Cugne (3,170 mè. au signal du Petit Mont-Cenis), les deux Coin (2,700 et 2,717 mè.), la petite Turra (2,601 mè.) dans le massif du Mont-Cenis; les escarpements de la Réchasse (3,228 mè.) à l'extrémité Nord de la Vanoise, tels étaient les principaux sommets dont l'ascension était prévue par le thème des opérations.

Ce programme a donné lieu à de vives critiques. Beaucoup d'officiers, oubliant le but moral des manœuvres, se sont plu à relever ce qu'ils appelaient des erreurs de conception. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en faut penser. Mais on ne doit pas oublier que le général Coiffé voulait montrer au Président, c'est-à-dire au pays, ce que peuvent des troupes entraînées comme le sont les corps alpins. On lui a présenté, en somme, les résultats de l'éducation spéciale de l'armée des Alpes. Il a vu nos chasseurs et notre infanterie de ligne alpine dans les vallées profondes, poussiéreuses et surchauffées; sur les pentes caillouteuses; dans la forêt ombreuse, par les hauts alpages et, enfin, sur les crêtes rocheuses striées de névés et les glaciers formidables de la Vanoise.

M. Félix Faure ne s'est pas borné à suivre ces marches et ces manœuvres par le bout de la lorgnette, il est allé avec les soldats eux-mêmes, a visité les postes établis à l'extrême frontière, sur les cols difficilement accessibles. Pour lui permettre ces excursions, pour lui montrer la guerre des Alpes avec toutes ses difficultés et ses surprises, il a fallu faire plier le thème à l'itinéraire adopté. Grâce à ces nécessités on a pu, en France, se rendre compte de l'extraordinaire endurance et de l'entraînement de ces troupes spéciales.

Tous les groupes alpins du 14^e corps étaient convoqués

dans la Maurienne et, avec eux, un groupe du 15^e corps, le 23^e bataillon, venu de Grasse en traversant les Alpes de Provence et le Briançonnais. Ce bataillon, dont la marche a été des plus remarquables, se trouvait pour la première fois dans l'alpe neigeuse et glaciaire. Son secteur est dans les monts brûlés des Alpes Maritimes, région âpre et pénible sans doute, mais aux altitudes relativement modestes, dont les difficultés ne sont pas comparables à celles du puissant massif où se forment l'Arc et l'Isère.

Naturellement, ces troupes comprenaient, d'après le thème, un parti ami et un parti ennemi. Celui-ci était considéré comme ayant atteint les crêtes entre le Petit Mont-Cenis et le Mont-Cenis et rencontrant dans les hauts alpages une avant-garde de la défense. Il en avait raison et la rejetait dans la vallée de l'Arc, dont elle devait organiser la défense en occupant, de Thermignon à l'Esseillon, les hautes terrasses qui portent les villages de Sardières et d'Aussois et la terrasse supérieure dite des Arpents, sur laquelle passe le vertigineux chemin stratégique qui conduit aux chalets de la Losa où, sous la Dent Parrachée, on a préparé des emplacements pour des canons afin de battre à la fois la route du Mont-Cenis et le débouché des cols frontières : cols de Bellecombe, de Mont-Froid et de Sollières.

Encore délogé de ces positions cependant formidables, menacé en même temps du côté de Modane et du Mont-Cenis, le parti ami n'avait d'autre ressource que de se jeter dans la Tarentaise. Dans la réalité on eût pu atteindre Pralognan par le col d'Aussois, mais on préférait le chemin moins pénible de la Vanoise.

En prévision de cette issue des manœuvres et du passage du cortège présidentiel, le chemin du col avait été réparé. On a plaisanté sur ces travaux, on a dit que nos alpins avaient balayé et sablé la Vanoise. En réalité, il est

resté assez de passages difficiles pour effrayer ceux des excursionnistes qui n'avaient jamais été en montagne. Les journalistes qui ont fait la descente sur Pralognan en escarpins jaunes et vêtements légers peuvent en témoigner. Ces travaux étaient d'ailleurs utiles, le sentier au flanc des rochers superbement taillés en aiguilles qui se dressent entre le Villard et l'oratoire de Saint-Antoine, était complètement dégradé et absolument impraticable pour qui est sujet au vertige. Avec des rondins, des étais, des coups de mine, des rameaux masquant l'horreur des ravins, on a fait un chemin muletier excellent, permettant d'atteindre les grands plans de prairies de Clavière et de la Fontaine-Froide; mais la rampe abrupte, aux incessants lacets, qui monte du Pont de la Croix au Col était restée ce qu'elle est aujourd'hui : un escalier de roches glissantes.

Toutes les routes où devait passer le Président avaient été l'objet de semblables travaux, à la grande joie de ses habitants qui pouvaient gagner facilement les forêts et les alpages de la montagne avec des charrettes.

Le Président de la République, arrivé à Modane dans la nuit du 4 au 5 août, avec un très nombreux cortège de généraux et de journalistes, passa la nuit dans son wagon-salon et se mit en route au matin. Notre collègue M. Boucher, ministre du Commerce, avait tenu à accompagner le chef de l'État pendant toute cette dernière partie de son voyage dans le Sud-Est. En dehors de ce ministre civil, le cortège officiel ne comprenait que des militaires : le général Coiffé, commandant de l'armée des Alpes, qui était venu saluer à Modane le Président de la République; le ministre de la Guerre, général Billot; le général de Boisdeffre, chef d'état-major général; le général Zédé, gouverneur de Lyon et commandant du 14^e corps; le général Zurlinden, commandant du 15^e corps; les géné-

raux Faure-Biguet et Robillard, commandant les divisions de Grenoble et de Chambéry; le général Hagron, de la maison militaire de la Présidence, tels étaient les principaux personnages du brillant état-major qui allait accompagner M. Félix Faure sur les monts où, depuis les guerres de la Révolution et le passage d'une partie de l'armée d'Italie en 1859, on n'avait vu une telle masse de troupes.

Pendant que le Président se rendait de Modane à Thermignon, une brigade, formée des 28^e et 18^e bataillons de chasseurs et du bataillon alpin du 97^e d'infanterie, avait quitté Lans-le-Villard et Lanslebourg sous les ordres du général Bruneau pour monter dans le massif du Petit Mont-Cenis. La route du Mont-Cenis et la route stratégique qui relie celle-ci au col de Sollières permettant le passage de l'artillerie attelée, une batterie montée de 90 avait été envoyée sur les pentes inférieures du Grand-Coin. Si elle ne pouvait songer à se hisser sur les pics décharnés du massif, celui-ci n'en était pas moins occupé. Au point du jour nous pouvions voir flotter un pavillon sur chacune des cimes : le Grand-Coin (2,808 mèr.), la Grande Turra et la première pointe Cugne (3,008 mèr.), celle-ci masquant le signal du Petit Mont-Cenis (3,170 mèr.), à l'extrême frontière. Thermignon étant à 1,280 mètres d'altitude, on peut juger du prodigieux piédestal sur lequel allait avoir lieu la présentation de l'armée des Alpes au Président de la République.

Pendant que le général Bruneau occupait les mamelons gazonnés et les rochers couverts de rhododendrons qui, au-dessous des pics, dominent les alpages du Mont-Froid, deux autres brigades, réunies sous les ordres du général Robillard, commandant la division de Chambéry, se mettaient en route pour venir repousser cette invasion. La brigade Bonnet, composée des 12^e, 30^e et 14^e bataillons de chasseurs, traversant Thermignon, avait pour objectif

le Grand-Coin. L'itinéraire adopté la faisait passer à la lisière des forêts et des hauts pâturages, en un point appelé le Replat des Canons où l'on avait dressé les tentes pour le déjeuner offert par le ministre de la Guerre.

La brigade Lallement comprenait quatre bataillons formant deux groupes destinés à aborder le Grand-Coin par l'Ouest. Un groupe composé des 11^e et 28^e bataillons partait du village de Sollières, traversait l'Arc au hameau de l'Envers pour remonter le torrent jusqu'à la Balme et gravir les pentes, excessivement raides, au-dessus desquelles sont les chalets du Mont-Froid. L'autre groupe, 22^e alpin et bataillon alpin du 158^e, s'élevait de l'Envers vers les chalets de la Pantière, au flanc du formidable ravin ouvert au col de Sollières.

Je n'ai pas l'intention de raconter ici une manœuvre alpine, mais ces indications sur un terrain connu de beaucoup de nos collègues feront comprendre que l'on tenait à montrer au Président une opération rendue difficile par la raideur des pentes et les hautes altitudes. Le temps, qui s'est mis de la partie, nous a offert un des plus prestigieux paysages des Alpes. En face des positions assaillies, la Dent Parrachée et le Dôme de Chasseforêt faisaient étinceler au soleil leur éblouissante carapace de neige et de glace. La Levanna était plus superbe encore. Vers le Sud-Est, le Fréjus, les Aiguilles d'Arves, les Grandes-Rousses, la pyramide sublime des Écrins formaient un décor d'une splendeur indescriptible. Le panorama a bien fait tort au tableau guerrier, cependant superbe !

Le Président, gravissant en voiture les interminables lacets de la route militaire, à travers les pins et les sapins de la forêt d'Arc, a croisé à différentes reprises les colonnes d'attaque de la brigade Bonnet qui suivaient les raccourcis afin d'atteindre la lisière des bois. A 11 heures seulement le landau présidentiel débouchait dans la clairière du Replat des Canons. M. Félix Faure montant aussitôt à cheval

se rendit sur le terrain du combat. A ce moment les trois brigades dont les tirailleurs avaient depuis longtemps engagé le feu prenaient pied dans les alpages et convergeaient vers le Grand-Coin. Les mamelons, au pied du massif, les pentes rocheuses, les crêtes mêmes, étaient garnies de défenseurs; les pièces avaient été hissées sur des cimes en apparence inaccessibles.

Le Président, suivant le chemin militaire du col de Sollières, tracé sur les parois à pic et désagrégées d'un formidable ravin, est allé jusqu'aux abords du poste du Mont-Froid situé dans le site sinistre et mélancolique mais grandiose des rochers de Bellecombe, sans arbres, sans verdure, presque sans horizon. Le poste est à 2,700 mètres, au pied du Mont-Froid (2,834 mèr.); c'est le plus triste de tous nos lieux de séjour d'hiver, car il manque d'échappées. Tout autour, des cimes décharnées masquent les vallées.

La manœuvre finie, le Président, les généraux et les chefs de corps sont redescendus au Replat des Canons où le déjeuner avait lieu. Pendant ce temps les troupes, après le traditionnel repas froid, se réunissaient dans une sorte de conque herbeuse au-dessus du petit lac Martin et se préparaient à une revue que M. Félix Faure passa à cheval. Cette infraction au protocole a été commise à plus de 2,300 mètres d'altitude, hauteur à laquelle aucun chef d'État, chez nous, n'avait encore visité des troupes. Les décorations accordées aux troupes alpines ont été remises dans ce petit vallon dominé par les cimes dangereuses de la pointe Cugne. Le général Zédé à qui les Alpes doivent tant pour la création de chemins, l'aménagement de chalets et de fontaines, reçut la plaque de grand officier.

Après la revue, le drapeau des chasseurs, apporté de Vincennes par une délégation du 29^e bataillon, fut présenté aux bataillons alpins. Cérémonie émouvante, ici surtout : le drapeau des chasseurs ne porte-t-il pas la croix de la

Légion d'honneur au-dessous de sa lance, en souvenir des drapeaux autrichiens enlevés par les chasseurs pendant la guerre qui fit l'unité de cette Italie dont une demi-lieue à peine nous séparait?

Pendant ce temps le Président, accompagné par le ministre de la Guerre, allait au-dessus du Mont-Cenis visiter le poste d'hiver de la Petite-Turra, établi à 2,601 mètres d'altitude. La route construite pour relier le petit camp au Replat des Canons était cette année encore bordée de grands névés, sur les bords du vallon de la Madeleine. Deux jours auparavant, j'avais fait l'excursion par un temps superbe et pu admirer le site du Mont-Cenis, son lac, la profonde vallée de Novalèse et le Piémont lumineux, avant de descendre au col. Moins heureux, le Président, après cette belle matinée, se trouva surpris par les nuages et dut admirer de confiance le panorama dont on lui vantait les beautés. Pendant quelques secondes seulement, par une déchirure dans la brume, on put apercevoir la surface bleue du lac.

De la Petite-Turra, un chemin militaire permet de gagner facilement le col du Mont-Cenis et la route, au refuge 18. Le cortège y trouvant les voitures descendit à Lanslebourg pour gagner Thermignon.

Le 6 août, la manœuvre n'a pas présenté le même intérêt au point de vue *alpiniste*. On devait défendre et attaquer le plateau allongé qui porte le village de Sardières, au-dessous des terrasses successives dont la Dent Parrachée est le couronnement suprême. Altitude modeste, ce plateau de Sardières, 1,505 mètres à une extrémité, 1,530 à l'autre; encore ces cotes sont-elles celles d'une arête rocheuse, au-dessous de laquelle la montagne descend à l'Arc par des pentes d'une raideur extrême. Un chemin carrossable venant de Modane par l'Esseillon et Aussois, et aboutissant à Sardières, parcourt le plateau. D'Aussois,

un autre chemin, extraordinairement sinueux, s'élève au flanc de roches à pic, pour atteindre l'altitude de 2,407 mètr. aux chalets de la Loza, au-dessous du glacier de la Dent Parrachée (3,712 mètr.). Ce chemin a été construit par l'armée pour permettre d'amener du canon à cette position, qui maîtrise le débouché de plusieurs cols. L'arsenal de Modane avait envoyé à la Loza deux batteries légères de 120, dont le rôle devait être prépondérant.

En somme, sauf pour ces batteries puissantes, la manœuvre du 6 août n'avait rien de particulièrement alpin. On peut trouver des positions analogues à celles de Sardières, sur bien des points en dehors des montagnes. Le Président et le ministre du Commerce purent s'y rendre à cheval et, une fois l'Arc franchi par le corps d'attaque, une fois les hauteurs prises d'assaut ou tournées, aller déjeuner au fort de l'Esseillon, et rentrer à temps à Thermignon pour recevoir la mission militaire envoyée par le roi d'Italie.

Ce jour-là, il semblait que la traversée de la Vanoise était abandonnée. On annonçait que le Président se bornerait à monter aux chalets de Chavière, et irait déjeuner sous une tente dressée près de la Fontaine-Froide. De là il verrait les troupes descendre dans la profonde vallée de la Rocheure, par les âpres monts que couronne le glacier du Grand-Vallon, pendant que le 12^e bataillon irait occuper la formidable falaise de la Réchasse, en traversant les glaciers de la Vanoise, et que d'autres groupes s'élèveraient aux flancs de la Grande-Casse.

Cela était si bien réglé que tout le monde prenait ses dispositions pour rentrer à Modane quand, à 9 heures, le Président annonça qu'il traverserait la Vanoise. Il fallut tout modifier, changer les programmes, faire envoyer des voitures à Pralognan, improviser une collation au col, au lieu du dîner sous la tente. Tout fut rapidement achevé; à 5 heures du matin, le Président, les ministres de la

Guerre et du Commerce, les généraux, les officiers et de nombreux journalistes ou photographes sont à mulets et commencent l'ascension du sentier caillouteux qui conduit à la large combe herbeuse de Chavières où, dès la veille, une partie des troupes était venue cantonner dans les chalets; le reste, parti avant le jour, avait déjà occupé les positions quand le cortège se mit en route.

Le 12^e bataillon de chasseurs, le premier en date des corps alpins, bataillon organisé pour la montagne par notre éminent collègue le commandant Arvers, aujourd'hui général; le 12^e bataillon avait reçu la mission la plus difficile. Il avait été bivouaquer à la marge des glaciers de la Vanoise; les hommes étaient munis de cordes, de piolets et de raquettes, tenue que l'on n'avait pas encore vue dans la petite armée de manœuvres. Au point du jour, pendant que l'ennemi lutte pas à pas pour défendre la combe de Chavières et l'accès des pentes du col de la Vanoise, le 12^e bataillon a achevé l'ascension, s'est engagé sur le glacier, et est allé couronner les rochers immenses de l'Aiguille de la Réchasse (3,233 mèt.); une partie de ses compagnies dominait à plus de 1,000 mètres la vallée profonde où le Doron de Thermignon se forme par les torrents glaciaires de la Bouleure, de la Leisse et de la Vanoise. Le reste du bataillon pouvait rapidement se porter sur le col et couper la retraite.

L'ascension du plateau de Chavière fut faite par le Président en suivant le sentier muletier; mais les troupes ne se sont pas bornées à cette route facile. La brigade Brunneau, partie de Lanslebourg, a suivi les raides pistes qui contournent la base de la Pointe du Grand-Vallon au-dessous du Grand Roc-Noir (3,537 mèt.). Deux compagnies chargées de protéger les flancs sont montées sur ces arêtes pour traverser les cols du Grand-Vallon et de Lanserlia. Ces hautes et sévères montagnes couvertes de pâturages entre des pentes de lauzes noirâtres, ont été en

un instant couvertes de lignes de chasseurs, occupant les arêtes. L'artillerie alla prendre position presque au sommet de la pointe de Lanserlia.

L'ennemi en retraite organisait la défense du col de la Vanoise, et s'assurait d'une nouvelle ligne de retraite dans le vallon de la Leisse qui, par de fort mauvais chemins, encore en partie couverts de neiges, peut donner accès dans le val de Tignes. Une batterie, évacuant le col après l'occupation de la Réchasse par le 12^e chasseurs, a fait une marche vertigineuse au flanc des éboulis qui couvrent le revers Sud de la Grande-Casse. C'est un des incidents qui ont le plus frappé les visiteurs peu familiers avec la montagne.

A 8 heures et demie, alors que la manœuvre était dans toute son activité, que le canon réveillait les formidables échos des monts couverts de glaces et de neige, le Président a atteint la Fontaine-Froide, où il a pu voir la tente que les préparatifs avaient assignée comme terme de son excursion, et est descendu dans l'entonnoir de la Bouleure, pour aller traverser le torrent de la Leisse au pont de la Croix-Vie. Sans s'arrêter, il a aussitôt entrepris l'ascension de la Vanoise, par le sentier dont on faisait à l'avance un tableau si terrible. Il est plus fatigant et fastidieux que dangereux : les novices ont eu cependant une dose modérée d'émotion, en traversant des restes d'avalanches dans lesquels on avait dû tailler le sentier.

La manœuvre était alors finie. Le 22^e bataillon de chasseurs, suivant le Président, le 11^e le précédant, entraient dans l'étroit vallon du col, parcouru par un torrent aux eaux glaciales. Au col même, au-dessus du lac Rond, entre le glacier de la Grande-Casse et celui de la Vanoise, une grande table était dressée. Là, en plein air, le Président et sa suite ont déjeuné.

Après le repas il a fallu mettre pied à terre. Beaucoup avaient conservé l'idée de descendre à Pralognan à dos de

mulets ! On avait tant raconté que le chemin avait été construit en vue de cette traversée ! Mais après avoir passé devant le monument élevé à la mémoire des alpins, le lieutenant Porchier et l'adjudant Rozier, victimes de l'accident de la Grande-Casse, il fallut déchanter. Les journalistes en escarpins légers regretterent alors de ne point avoir chaussé de gros souliers et adopté les molletières et le béret comme l'avaient fait le Président et le général Billot. Cette descente par les roches roulantes et coupantes, par les éboulis du lac des Vaches, sous les séracs plus menaçants que vraiment terribles, ne rappelait guère le wagon de la presse et les landaus officiels !

Tout le monde dut mettre pied à terre : le Président, les ministres, les généraux. Ils atteignirent Pralognan où, en avant du village, M. Félix Faure put monter à cheval et arriver ainsi à l'hôtel où les voitures étaient préparées.

L'excursion alpine n'était point terminée ; si Bosel, Brides et Moutiers faisaient rentrer le voyage dans le caractère accoutumé par le flot des discours, les haies de pompiers et les musiques municipales, l'ascension de la Traversette achevait dignement la visite des Alpes.

Le Président, très ému par la catastrophe survenue près de ce poste au mois de février, quand un tourbillon de neige venu du Petit Saint-Bernard ensevelit un détachement, — trois hommes périrent, plusieurs autres furent blessés, — avait tenu à porter une couronne sur le monument élevé aux morts. Il a remis des médailles d'honneur au lieutenant Cazères et à quatre autres alpins pour le dévouement dont ils avaient fait preuve en sauvant les victimes. Après cette émouvante cérémonie, le cortège est monté à la Redoute Ruinée, poste établi sur l'emplacement d'un ouvrage que nos grenadiers enlevèrent par surprise pendant la Révolution.

Le col d'où un chemin, dit chemin des Canons, descend

au Petit Saint-Bernard, est à 2,400 mètres. Malheureusement la pluie est venue; on n'eut pas la vue merveilleuse dont on jouit sur le Mont-Pourri et le Mont-Blanc. Le froid était vif; par ce temps maussade s'acheva le voyage alpestre jusqu'âloris si favorisé. Mais l'on put mieux juger encore combien le sort des officiers et des soldats qui passent une année entière à ces altitudes est digne d'intérêt.

ARDOUIN-DUMAZET,

Délégué de la Section
d'Embrun près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

II

EXCURSIONS

DANS LES ALPES FRANÇAISES

(PAR M. ED. SAUVAGE)

I. — POINTE-PERCÉE

Le long trajet en diligence de Genève à Chamonix n'a pas toujours laissé des souvenirs bien agréables aux touristes qui l'ont fait plusieurs fois, non pas à cause de la grande durée du parcours, mais par suite de l'organisation vexatoire des services de voitures. Si ce n'est dans les contrées désertes, où il ne voyage guère, le touriste ne voit pas uniquement les beaux spectacles de la nature, mais il est souvent en contact avec les hommes, et l'accueil bon ou mauvais qu'il en reçoit fait beaucoup pour rendre le voyage agréable ou déplaisant. Bien des circonstances accessoires troublent les impressions du voyageur. L'admirable panorama de la chaîne du Mont-Rose est resté le même depuis que des barbares ont édifié une ignoble bâtisse sur le Gornergrat ; mais l'admire-t-on avec autant de jouissance quand on sent près de soi cette absurde construction, quand on entend la foule banale des voyageurs auxquels elle est destinée ? Certes l'ami des montagnes ne peut demander qu'on réserve à lui seul les plus beaux endroits des Alpes ; mais autant il supporte

volontiers la présence de ceux qui les comprennent et les admirent, autant il trouve même de charme à cette présence, s'il est de nature sociable, autant le vrai touriste déteste l'afflux des badauds qui viennent promener dans la montagne leur sottise et leur ennui, parce que leur billet circulaire les y mène.

La route un peu longue, mais belle et variée, de Genève à Chamonix était gâtée parce que le voyageur ne trouvait pas, dans le voyage, cette bonhomie et cette simplicité qui font qu'il reçoit avec reconnaissance les services qu'il paie. Quand on lui refusait même le temps de déjeuner, quand rien n'était préparé pour lui donner un repas convenable au moment de l'arrêt trop court de la diligence, le voyageur sentait la mauvaise humeur s'emparer de lui : un nuage venait lui cacher le soleil.

Aujourd'hui le trajet se fait en chemin de fer jusqu'à Cluses; bientôt on ira jusqu'au Fayet¹, puis jusqu'à Chamonix même et au delà. On parcourt plus vite la belle vallée de l'Arve : on en profitera pour la mieux voir. Il est plus facile de s'arrêter en route. L'été dernier j'ai éprouvé le charme de cet arrêt, d'abord en passant quelques heures à Bonneville, siège de la Section du Mont-Blanc du C. A. F., où j'ai été reçu de la manière la plus aimable par son président, M. Morel-Frédel, et par plusieurs de nos collègues.

La Section du Club est installée dans un local assez spacieux où se trouvent en abondance des livres et de belles photographies.

L'Arve est à Bonneville un grand cours d'eau, qui s'était la veille même livré à des écarts funestes aux champs voisins.

Sous l'impulsion de M. Morel-Frédel, l'élevage des abeilles s'est beaucoup développé dans cette région. Il

1. La ligne doit être ouverte jusqu'au Fayet le 15 juin 1898.

est curieux de voir ces ruches où, pour augmenter la production du miel, on ne laisse pas les abeilles construire les gâteaux de cire, fabriqués d'avance par moulage mécanique. On évite en même temps la présence d'un grand nombre de larges cellules, qu'on trouve dans les rayons naturels (est-ce un signe de paresse des ouvrières?) et où les reines pondent les œufs de mâles, dont on ne tient pas à voir croître le nombre.

Mes études d'histoire naturelle se sont enrichies par l'observation d'un chat qui sait ouvrir les portes fermées, non pas à clef, mais au loquet. Ayant été introduit, pour revêtir le costume d'alpiniste, dans une chambre occupée en paix par un chat, j'ai vu cet animal me contempler quelque temps d'un air maussade, puis, fatigué sans doute de la présence d'un intrus, se lever, traverser la chambre jusqu'à la porte, d'un seul bond ouvrir le loquet, et sortir par la porte ouverte, toutefois sans prendre la peine de la refermer.

De Bonneville, le chemin de fer m'a conduit à Cluses, en compagnie de M. le docteur Grisel, de M. Orsat et de M. Blankenhœrt, qui veulent bien m'accompagner à Pointe-Percée. La petite ville de Cluses est agréablement située au débouché d'une gorge étroite, d'où sort l'Arve. Sur la grande place on remarque les bâtiments pittoresques de l'ancienne école d'horlogerie; par derrière se dresse, à l'altitude de 1,869 mètr., le Môle, voisin de Bonneville, sommet isolé qui attire souvent, en hiver comme en été, les promeneurs des environs. La fabrication des rouages d'horlogerie est l'industrie principale de Cluses; l'école existe toujours, installée dans des constructions nouvelles.

La situation de Pointe-Percée a été décrite par MM. les abbés Lombard et Orsat dans l'*Annuaire* du Club Alpin pour 1880, p. 575 : c'est le sommet culminant d'une chaîne qui se développe à quelques kilomètres à l'Ouest

de la route d'Albertville à Sallanches, c'est-à-dire parallèlement à la vallée de l'Arly, qui descend de Mégève à Albertville. Le sommet méridional de cette chaîne est la Belle-Étoile (1,846 mètr.) ; puis elle est coupée par la vallée de la Chaise, où passe la route d'Ugines au lac d'Annecy ; on trouve ensuite le Charvin (2,414 mètr.), le Rocher de l'Étale (2,483 mètr.), puis le col des Aravis (1,498 mètr.), franchi par le chemin de Flumet à Thones. Au Nord du col des Aravis, se dressent la Balmaz (2,692 mètr.), un sommet non dénommé sur la carte d'État-Major et coté 2,666, Tête-Pelouse (2,582 mètr.), la Grande Forclaz (2,486 mètr.), Pointe-Percée (2,752 mètr.), et enfin la Pointe-d'Arreu (2,468 mètr.) et la Tête de la Salaz (2,020 mètr.), qui dominent le défilé de l'Arve entre Magland et Cluses.

Pointe-Percée est en ligne droite à 27 kilomètres du Mont-Blanc : ce sommet n'en est donc pas beaucoup plus éloigné que le Buet, situé à 21 kilomètres. Rien ne cache le massif du Mont-Blanc à l'observateur placé en haut de Pointe-Percée ; cet admirable massif, vu de l'un ou de l'autre belvédère, se présente sous des aspects différents.

Faite par le versant occidental, en partant de Cluses ou du Grand-Bornand, l'ascension de Pointe-Percée est facile ; du côté de Sallanches, elle ne présente aucune difficulté sérieuse, mais il vaut mieux monter par le versant qui ne fait pas face au Mont-Blanc, qu'on découvre dans toute sa majesté en approchant du sommet.

Partis de Cluses, à l'altitude de 485 mètr., vers 4 heures de l'après-midi (le 20 août 1897), nous devons aller coucher aux chalets de Sommier d'Amont, à l'altitude de 1,500 mètres environ, au pied du pic que nous voulons gravir le lendemain. La route est fort plaisante ; après avoir traversé l'Arve, on arrive bientôt au village de Scionzier, situé au débouché de la petite vallée du Foron, qu'on remonte au milieu des bois et des prairies : des raccourcis permettent d'éviter la route carrossable. Au vil-



Massif du Mont-Blanc, vu de Pointe-Percée, photographie de M. Sauvage, dessin de M. Schrader.

lage du Reposoir, la vallée se bifurque ; la route continue vers le Grand-Bornand par l'une des branches de la vallée ; un sentier, que nous prenons, remonte l'autre branche. Ce sentier passe auprès de l'importante chartreuse du Reposoir, aux chalets de Sommier d'Aval et au Sommier d'Amont. Plus haut la vallée se termine au col des Annes, d'où l'on peut redescendre sur le Grand-Bornand.

La nuit est tombée quand nous arrivons au Sommier d'Amont ; nous y trouvons un chalet, habité par une nombreuse famille, qui nous fait un accueil cordial. La grande chambre noire du chalet, éclairée seulement par le feu qui sert à préparer notre souper, est animée par les allées et venues des hommes, des femmes et des enfants.

Après le repas et les derniers préparatifs pour le lendemain, nous nous faisons conduire à notre gîte nocturne. C'est une soupente au milieu d'une vaste étable, qui renferme cent vingt vaches. Il y a du foin en abondance, il fait chaud, et nous dormirions à merveille, n'était la présence des cent vingt habitantes régulières de l'étable. Ce n'est pas l'odeur qui nous gêne beaucoup, mais c'est le bruit sans cesse répété des cent vingt cloches ou clochettes : chaque bête a son instrument sonore, et tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fait tintinnabuler. Puis ce sont des duos, des trios, de véritables chœurs de clochettes, qui semblent se répondre l'une à l'autre. Bref, à peine a-t-on fermé l'œil, qu'on est éveillé en sursaut par une sonnerie formidable. Puis ce sont des bruits qui rappellent une cascade célèbre de la vallée du Rhône. Mais en montagne on n'a guère besoin de sommeil : une nuit blanche, pourvu qu'on soit bien étendu, délasse plus qu'on ne le penserait.

A 3 heures (le 21 août), nous quittons notre foin, puis, restaurés par un café au lait abondant, les hospitaliers chalets du Sommier d'Amont. Nous suivons d'abord

le sentier qui conduit au col des Annes. Nous le quittons avant le col, pour nous diriger vers le sommet de Pointe-Percée. Aux pentes d'herbes succèdent des pentes rocheuses : ce sont les *lapiaz*, où la pierre est curieusement découpée : elle présente une série de cavités, séparées par des arêtes tranchantes. Des fissures, dont la forme rappelle les crevasses des glaciers, divisent la masse. Cette curieuse roche calcaire est fort développée dans le désert de Platé, au Nord-Est de Sallanches, ainsi qu'au Parmelan.

En montant, on aperçoit l'ouverture dans les rochers, d'où vient le nom de Pointe-Percée. Quelques névés recouvrent par places la pente rocheuse. A mesure qu'on s'élève, elle devient plus raide ; pour atteindre le sommet, il faut remonter un long couloir, qui n'est pas très nettement visible d'en bas : il y a en effet plusieurs couloirs séparés par des arêtes ; on ne voit guère de repère bien saillant désignant l'entrée du couloir principal. Cependant il n'est pas bien difficile à trouver pour toute personne ayant quelque expérience des montagnes.

Vers la partie inférieure du couloir, une petite plateforme, au pied de rochers à pic, paraît un bon emplacement pour la cabane que la Section du Mont-Blanc a l'intention de faire édifier. Cette cabane donnerait aux touristes un gîte à une altitude plus élevée que les chalets de Sommier d'Amont ; en outre, les bergers de ces chalets, qui nous ont fort bien accueillis, se sont déjà plaints, paraît-il, du dérangement que la visite répétée de touristes leur a causé, et ne consentiraient sans doute plus à recevoir les voyageurs s'ils devenaient trop nombreux. Il est d'ailleurs fort utile d'avoir un gîte voisin du sommet, car l'ascension depuis Cluses ou depuis le Grand-Bornand, avec des montées de 2,300 ou de 1,800 mètres, est pénible. L'établissement de ce refuge serait d'autant plus utile que

l'ascension de Pointe-Percée est tout indiquée pour les touristes qui ne veulent pas faire de courses très difficiles et fatigantes, mais qui ne craignent cependant pas de quitter les routes et les chemins muletiers. Peut-être cette classe de touristes n'est-elle pas en ce moment aussi nombreuse qu'elle devrait l'être : d'une part, l'ardeur avec laquelle on s'est porté vers l'alpinisme, l'attrait des grandes courses, ont fait un peu dédaigner les excursions secondaires ; d'autre part, le développement des hôtels de mon-

tagne, des routes, des funiculaires, attire la foule dans les voies qu'on parcourt sans aucune peine ; mais si les courses moyennes paraissent un peu délaissées, elles ne le



Rochers de Pointe-Percée. — A gauche vallée de l'Arve.

seront pas toujours, et elle doivent attirer des touristes nombreux. Pour les enfants, pour les femmes qui ne veulent pas suivre les traces de certaines intrépides du Club Alpin, pour les grimpeurs retraités, elles offrent des avantages incontestables ; pour les débutants dans l'alpinisme, elles constituent un utile entraînement ; aux habitants des villes voisines des montagnes, elles offrent une précieuse ressource ; enfin elles s'imposent pour les excursions collectives, qui ne sauraient sans danger être dirigées vers des sommets difficiles.

La pente du couloir qui conduit au sommet est modérée ; on le remonte soit sur le rocher, soit sur le névé, qui le garnit encore en partie. On arrive ainsi à une arête égale-

ment facile, d'où l'on atteint en quelques minutes le sommet, formé de trois pointes voisines. Une croix a été dressée par les Chartreux sur la pointe centrale.

Parvenus au sommet vers 11 heures, nous y faisons un séjour de près de deux heures; nous y voyons arriver deux touristes, accompagnés d'un chien, qui viennent du côté du Grand-Bornand. La vue du sommet est très belle. C'est d'abord le massif du Mont-Blanc, qui se dresse dans toute sa majesté au-dessus de la vallée de Sallanches étendue à nos pieds. Vers le Sud, les montagnes de la Tarantaise montrent un enchevêtrement de cimes, où l'on aime à retrouver maint sommet connu. Au Nord, on découvre la Dent du Midi et les pointes voisines. Enfin vers l'Ouest les montagnes moins élevées de Savoie et le Jura offrent encore un panorama étendu et varié.

Du sommet de Pointe-Percée, qui se dresse sur une arête dans la direction générale du S.-S.-O. au N.-N.-E., se détache un chaînon, dit les rochers des Fiz, qui court vers le N.-E. Deux ruisseaux prennent leur source près du sommet : le Doran coule vers le N.-E. ; le second ruisseau coule d'abord vers le Sud, puis, après la cascade des Fours (1,763 mèt.), se réunit à d'autres cours d'eau pour former la Sallanche, qui tombe dans l'Arve à Sallanches. C'est entre ce second ruisseau et l'arête des Fiz, dans la direction du S.-E., que s'effectue notre descente. Nous reprenons d'abord l'arête, qui nous ramène en haut du couloir d'ascension; là nous descendons sur le versant oriental par un couloir plus rapide, mais qui ne présente pas de difficultés sérieuses. Ce couloir conduit à des pentes rocheuses, puis à des replats herbeux. Mais, au-dessous, des escarpements rocheux barrent la route, et l'on peut avoir quelque peine à trouver une issue. Vers notre droite un passage permet la descente : Il faut d'abord atteindre le fond d'une ravine, en suivant à peu près horizontalement des bancs stratifiés, qui forment une série de degrés ;

nous passons un ruisseau sur un pont de neige ; puis nous remontons facilement de l'autre côté sur des éboulis schisteux. Par une illusion assez curieuse, due sans doute aux conditions d'éclairage, cette autre rive nous paraissait, même à une faible distance, complètement verticale et infranchissable, bien qu'elle soit très facilement praticable. Nous n'avons d'ailleurs vu nulle trace de sentier en ce passage, qui se trouve à une assez grande distance au Nord de la cascade des Fours. Un peu plus bas, on trouve un sentier qui contourne les éperons rocheux et mène à des chalets.

Il ne reste plus qu'à gagner le fond de la vallée de Sallanches ; on passe un instant sur la rive droite du torrent ; un peu plus bas on trouve un chemin bien tracé, qui continue sous bois près du torrent, puis le quitte sur la rive gauche pour se tenir plus haut ; on passe enfin au hameau de Sainte-Anne et on débouche droit au-dessus de la ville de Sallanches. La nuit est complètement tombée quand nous y arrivons, enchantés de notre excursion.

II. — LE PIC DE L'ÉTENDARD

Le Pic de l'Étendard est un des deux sommets les plus élevés du massif des Grandes-Rousses. Ces deux sommets, cotés tous deux 3,473 mètr., sont distants de 2 kilomètres : l'Étendard est le sommet septentrional. L'*Annuaire du Club Alpin* a plus d'une fois parlé de ce pic. M. P. Pui-seux y a raconté (année 1874, p. 173) l'ascension qu'il en a faite en 1872 ; sa description détaillée est suivie du récit des ascensions de M. Studer et de M. l'abbé Bayle. En 1875 (p. 276), le même auteur a décrit une course dans le massif des Grandes-Rousses, où il a franchi le col qui s'ouvre entre le Pic de l'Étendard et le Grand-Sauvage. M. H. Duhamel (*Annuaire* de 1884, p. 71) a passé un col

voisin du précédent, puis est monté au Pic de l'Étendard, avec descente vers l'Ouest, sur Oz. L'*Annuaire* de 1891 (p. 93), par la plume de M. Ed. Hitzel, décrit encore des courses dans le massif des Grandes-Rousses. Ce massif a été l'objet d'une description géologique par M. Termier (*Le massif des Grandes-Rousses*, extrait du Bulletin des services de la carte géologique détaillée de la France, publié à part chez Baudry, à Paris).

J'ai eu la bonne fortune de faire l'ascension du Pic de l'Étendard avec notre collègue M. Poncin, secrétaire de la Section d'Albertville. Nous sommes partis de Saint-Jean-de-Maurienne, le 25 décembre 1897, à 9 h. 15 du matin, peu de temps après l'arrivée du train qui m'avait amené de Paris. Nous prenons le chemin qui conduit à Saint-Jean-d'Arves, par Fontcouverte et le col d'Arves. Une route carrossable, nouvellement établie, suit la vallée de l'Arvan; mais le chemin du col d'Arves est préférable pour les piétons. On a aussi ouvert un bureau de télégraphe à Saint-Jean-d'Arves, dans le bas du village.

Dès Saint-Jean-de-Maurienne, la neige couvre le sol, mais la couche n'en est pas épaisse; le chemin est en partie découvert, et même la neige a disparu sur des terrains assez étendus qui regardent le midi. Les montagnes qui bordent la vallée de l'Arc prennent, sous la neige, un aspect plus majestueux qu'en été.

Nous rencontrons des groupes de femmes et de jeunes filles dans leurs costumes d'apparat, qui descendent à la ville à cause de la fête de Noël. Les hommes paraissent rester dans les villages: nous les trouvons rassemblés à Fontcouverte.

En montant de ce village au col d'Arves, nous marchons dans la neige épaisse, mais des pistes frayées rendent presque partout la marche facile. Nous atteignons le col à 12 h. 30; l'altitude en est de 1,754 mètr.; Saint-Jean-de-Maurienne est à 578 mètres, et Fontcouverte à

1,181 mètres. Du col d'Arves, on découvre une vue superbe sur le massif des Grandes-Rousses, et sur les Aiguilles d'Arves; on domine la vallée de l'Arvan, toute couverte de neige. Du col nous descendons en une demi-heure au village de Saint-Jean-d'Arves, très bien exposé au soleil, et où nous avons vraiment chaud. Nous y trouvons un déjeuner suffisant, mais qu'on nous fait attendre beaucoup trop longtemps, de sorte que nous ne pouvons quitter Saint-Jean-d'Arves qu'à 3 heures, ce qui est un peu tard en hiver quand on a plus de trois heures de marche à faire.

Nous nous dirigeons à flanc de coteau vers le village de Saint-Sorlin. Un incendie y a récemment détruit plusieurs maisons, et, depuis notre passage, un nouvel incendie est venu dévaster encore ce malheureux village. Saint-Sorlin s'étend sur une longueur de plusieurs kilomètres. Aux dernières habitations, à Pierre-Aiguë, nous quittons le sentier, qui continue vers le col de la Croix de Fer; nous attachons nos raquettes, et nous montons vers les chalets de la Balme, abandonnés l'hiver, en suivant le fond d'un ravin qui s'ouvre à notre gauche. Grâce aux raquettes, nous n'enfonçons pas trop dans la neige molle, que personne n'a foulée avant nous. La nuit nous prend pendant la montée, mais le ravin nous conduit directement aux chalets de la Balme, que nous atteignons à 6 h. 15 min.

La seule difficulté est alors de trouver, parmi les autres, un de ces chalets où M. Poncin a déjà passé la nuit, et où il existe de la paille et du combustible. Après quelques recherches, nous pénétrons dans ce chalet, qui est bien clos et sec. Nous y trouvons de la bouse de vache comme combustible; nous allumons un feu qui nous chauffe et nous permet de préparer une soupe, mais en remplissant le chalet d'une fumée qui pique les yeux. Au dehors la nuit est superbe, les étoiles étincellent, et le thermomètre marque — 6°. Nous nous étendons sur la paille qui garnit un cadre de bois, en nous recouvrant d'un plaid, et

nous dormons bien, trop bien même, car nous ne sommes pas sur pied le lendemain (26 décembre 1897) avant 5 heures. Pour allumer du feu, chauffer le café, remettre le chalet en ordre, nous passons plus d'une heure, et nous ne partons pas avant 6 h. 20 min., ce qui est beaucoup trop tard, comme nous nous en apercevrons à la fin de la journée. Il est vrai que le jour commence à peine à poindre et qu'il nous est utile de juger la direction au départ, direction que nous n'avons pas pu examiner la veille.

Nous montons par des pentes assez douces, jusqu'à une dépression dans l'arête derrière laquelle se trouve le lac Blanc. Nous contournons ainsi un petit sommet, que nous laissons à notre gauche. En montant de l'autre côté de ce sommet, c'est-à-dire en le laissant à droite, par un couloir d'inclinaison modérée, on gagnerait sans doute un peu plus vite le glacier de Saint-Sorlin. Nous descendons sur le lac Blanc, qui est gelé et forme une belle surface horizontale. Un peu plus haut nous traversons de même le petit lac Tournant, puis nous nous élevons jusqu'au glacier de Saint-Sorlin. La neige en recouvre toutes les moraines.

Le chemin que nous suivons est celui qu'a décrit M. V. Puiseux dans l'*Annuaire* de 1874. Le glacier de Saint-Sorlin offre d'abord de grandes pentes douces. A notre droite se dressent les rochers de l'Aiguille-Noire (3,173 mè.), sans nom sur la carte de l'État-Major, dont la pente inférieure nous offre une bonne place pour déjeuner. En face, c'est-à-dire sur la rive droite du glacier, s'élève à l'altitude de 3,229 mètres la cime du Grand-Sauvage. Enfin devant nous, nous voyons le Pic de l'Étendard.

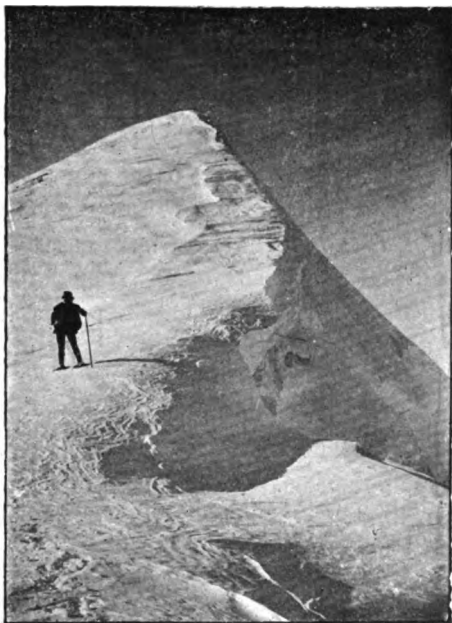
Entre l'Aiguille-Noire et le Pic de l'Étendard, la carte indique la cime de la Cochette. A partir du col qui s'ouvre entre cette cime et l'Étendard, les pentes deviennent plus raides. Sur ces pentes nous traversons la seule crevasse ouverte que nous ayons rencontrée sur le glacier de Saint-

Sorlin. De même que M. Puiseux, pour gagner le sommet, nous appuyons légèrement à gauche, la pente directe étant très raide et surmontée d'une corniche, peu développée d'ailleurs. Une dernière pente nous mène au sommet, que nous atteignons à 2 heures. Depuis les chalets de la Balme, nous n'avons pas quitté les raquettes. Le sommet est un dôme de neige, mais des rochers sont découverts à une très petite distance vers l'Ouest.

La vue qu'on découvre du Pic de l'Étendard est justement réputée. Nous sommes favorisés par un temps absolument pur et clair; le soleil est chaud et nous aurions voulu

prolonger notre séjour au sommet, si la raison ne commandait pas de faire avant la nuit la première partie de la descente.

Il est difficile de bien décrire le panorama qu'on découvre du haut d'un sommet élevé. L'énumération des montagnes qu'on aperçoit se répète à peu près de même pour les divers sommets d'une région; mais comment préciser les différences d'aspect que présente une même chaîne? Comment trouver des mots pour rendre l'impres-



Sommet du Pic de l'Étendard;
vue prise en regardant vers l'Ouest.

sion que cause la vue de tout ce monde merveilleux des montagnes, impression si vive qu'elle empêche souvent d'analyser les détails d'un panorama ? Le souvenir du séjour, toujours trop court, sur un sommet paraît comme un rêve splendide dont on analyse mal les détails.

J'indiquerai seulement quelques noms. Tout auprès de nous, le sommet méridional des Grandes-Rousses se dresse avec des escarpements superbes. Au Nord-Ouest, nous voyons au-dessous de nous le massif des Sept-Laux et le Pic de Belledonne, distant de 13 kilomètres. A 15 kilomètres à l'Ouest, se dressent, à notre hauteur, les fines pointes des Aiguilles d'Arves, autour desquelles nous tournons depuis la veille et qui attirent trop les regards pour ne pas donner envie de les escalader.

Au Sud-Est s'élèvent les innombrables pics du massif du Pelvoux : nous sommes à 21 kilomètres du sommet de la Meije. En remontant vers le Nord, les masses principales sont formées par les glaciers de la Vanoise et par le Mont-Blanc, dont le sommet se dresse à une distance de 93 kilomètres.

Nous nous décidons à descendre vers le Freney, sur la route de Bourg-d'Oisans à la Grave, par le glacier des Quirliès et la vallée du Ferrand. L'arête qui s'étend du Pic de l'Étendard à la cime du Grand-Sauvage est coupée par un col de névé qu'on peut appeler col des Quirliès, par lequel les glaciers de Saint-Sorlin et des Quirliès communiquent. En quittant le sommet, nous faisons d'abord quelques pas sur l'arête qui s'abaisse vers le col ; puis nous inclinons à droite pour descendre directement sur le glacier des Quirliès. De grands escarpements rocheux, qui dominent le col des Quirliès, empêcheraient d'ailleurs de suivre la crête du sommet jusqu'au col.

Les pentes qui descendent de l'Étendard vers le glacier des Quirliès, assez douces au sommet, deviennent de plus en plus raides à mesure qu'on s'abaisse, mais sans pré-

senter de difficultés, jusqu'à ce que nous nous trouvions au-dessus d'un escarpement rocheux qui coupe la pente; le plateau du glacier apparaît encore à une grande profondeur. Heureusement, nous trouvons bientôt un passage praticable : une cheminée verticale coupe l'escarpement et aboutit sur un

petit replat neigeux, six ou sept mètres plus bas.

La corde, passée sur une saillie de rocher, permet la descente. Après avoir suivi horizontalement, pendant quelques mètres, une petite terrasse neigeuse, nous trouvons un couloir rocheux qui conduit à une pente de neige, laquelle descend enfin sur le plateau des Quirliès. Nous sommes arrivés



Crête descendant du Pic de l'Étendard vers l'Est;
au fond les trois Aiguilles d'Arves.

avant la nuit à un endroit relativement facile. Si nous n'avions pu franchir les escarpements rocheux qui nous barraient la route, il eût fallu remonter de longues pentes de neige molle, ce qui eût été pénible et décourageant.

Nous descendons le glacier des Quirliès, en inclinant vers la gauche dans la partie creuse qui est au pied du Grand-Sauvage. Il ne faut pas craindre de passer tout au fond de cette partie creuse, car, nous tenant un peu plus haut sur la droite, nous trouvons à la sortie du glacier des

pentes rocheuses très raides que nous ne pouvons descendre, tandis que le passage est facile vers la gauche. Sur cette pente, je perdis une de mes raquettes qui s'était détachée et que tenaient mal mes doigts, sans doute engourdis par le froid. L'absence de raquettes rendit la marche plus difficile et plus lente dans la vallée du Ferrand, très encombrée de neige.

Il nous a semblé qu'en gagnant la rive droite du glacier des Quirlies, on pourrait sortir en haut de pentes assez douces pour qu'on puisse descendre dans la vallée du Ferrand un peu au-dessous du chalet Aubert (marqué sur la carte au 80,000^e). Ce serait une descente plus courte, mais nous n'avons pas eu le temps d'aller reconnaître cette direction.

Il fait nuit noire quand nous quittons le glacier des Quirlies; nous traversons d'abord la partie supérieure de la vallée, large et peu inclinée, et nous gagnons la partie plus étroite où coule le torrent du Ferrand. Le torrent est en partie couvert de neige; mais de grands trous ouverts laissent deviner de distance en distance l'eau noire du torrent, dont le débit est très abondant. D'assez gros rochers en encombrant les bords, en partie recouverts par la neige. Nous suivons la rive, en évitant autant que possible de marcher au-dessus du torrent même; plusieurs fois, nous enfonçons entre les rochers, mais heureusement sans tomber dans l'eau. Quand nous le pouvons, nous marchons sur le versant, à quelque hauteur au-dessus du torrent.

Notre lanterne nous est commode pour ce trajet accidenté. Une longue bougie de réserve nous assure plusieurs heures d'éclairage. Quand le moment est venu d'allumer cette bougie de réserve, nous la cherchons vainement dans nos poches; nous défaisons nos sacs et en étalons le contenu sur la neige : nulle part la moindre bougie ! la bougie de réserve est restée aux chalets de la Balme, ou

bien est tombée en route; et, bien que la nuit ne soit pas complètement obscure, la lanterne était utile pour assurer la marche et pour regarder la carte.

Après avoir descendu en pente douce, la vallée présente une chute assez brusque. C'est le passage d'une de ces descentes rapides, si fréquentes dans les vallées alpestres, qui risque de nous donner des difficultés dans la nuit.

Vers le haut de l'escarpement, nous découvrons avec joie, à une place où le vent a balayé un peu de neige, ce qui nous semble une trace de sentier : en continuant, nous reconnaissons que nous sommes bien sur un sentier, en partie caché par la neige, mais cependant reconnaissable. Bien que la marche y soit souvent plus difficile qu'ailleurs, parce qu'il est garni de pierres verglassées, nous le suivons avec plaisir, dans l'espoir de descendre facilement les chutes de la vallée.

Retrouvant toujours de distance en distance notre sentier, nous arrivons à un second escarpement, celui où le Ferrand fait une belle cascade, que nous avons entendue sans la voir. Au-dessous de la cascade, le sentier fait quelques lacets à droite, en descendant jusqu'au torrent sur une pente assez raide. Là nous le perdons complètement : nous descendons la pente, qui est par places couverte de pierres verglassées assez difficiles à franchir dans l'obscurité. Nous entendons gronder le torrent au fond des trous noirs qui s'ouvrent dans la neige. Où peut se diriger le sentier? Nous le cherchons de côté et d'autre sur cette pente : nous essayons de regarder la carte à la lueur insuffisante d'allumettes, mais le vent les éteint aussitôt, et nous ne voyons rien.

La carte au 80 000^e indique cependant assez bien cet endroit; elle montre les lacets près de la cascade et le pont qui traverse le torrent.

Après plus d'une heure de recherches infructueuses sur cette pente désagréable, et qui nous paraît assez dange-

reuse la nuit, à cause des rochers verglassés, nous nous décidons à nous arrêter pour attendre le jour : il est 11 heures et demie. Nous sommes à l'altitude de 1,700 mètr. environ. Nous remontons jusqu'à une place dégarnie de neige sur le sentier, au pied d'un rocher, et nous nous installons de notre mieux en nous étendant sur le sol; heureusement, il ne fait pas beaucoup de vent et nous ne souffrons pas trop du froid. Le thermomètre n'a pas dû descendre au-dessous de — 6 degrés, température qu'il indiquait le lendemain matin. Étendu même sur la pierre, on se repose toujours, et sans dormir d'une manière continue, nous nous assoupissons de temps en temps. En ouvrant l'œil entre deux sommes, j'apercevais, au-dessus d'une montagne sombre, marbrée de taches grises formées par la neige, Orion et Sirius brillant d'un éclat incomparable. A chaque réveil, je les voyais un peu plus vers ma droite; puis leur éclat pâlit et toutes les petites étoiles disparaissent; le jour commence à poindre et nous nous préparons à quitter notre bivouac, que nous abandonnons à 6 h. 40 min. A peine avons-nous fait quelques pas sur la pente qui descend au torrent, nous distinguons, sous une épaisse couche de neige, un pont qui traverse le torrent : nous sommes passés dans la nuit à 10 ou 15 mètres de ce pont sans le voir. Au delà du pont, un sentier, en grande partie couvert de neige, descend vers le village de Clavans : des traces de pas s'avancent jusque-là. Nous avons donc été arrêtés juste à l'endroit où toute difficulté cessait.

Nous passons un groupe de granges, puis nous arrivons à 7 h. 45 min. au village de Clavans d'En-Haut (1,394 mètr.). Nous entrons dans la première maison, dont la cheminée fume. Après avoir traversé l'étable, nous pénétrons dans une grande pièce bien chauffée, beaucoup trop chauffée à notre gré, occupée par une famille nombreuse, qui nous accueille avec la plus franche cordialité. Ces braves gens

sont bien surpris de nous voir, et il leur semble extraordinaire que nous arrivions ainsi de Saint-Jean-d'Arves, après avoir traversé la montagne, qu'ils supposaient impraticable. La forme du pain que nous tirons de notre sac, forme spéciale, paraît-il, à la vallée de l'Arc, leur ôte tout doute sur notre véracité, s'ils en avaient. Notre nuit en plein air leur semble horrible, à eux qui se chauffent si bien ! et si près de chez eux ! S'ils avaient su, ils auraient été nous chercher, et ils veulent nous réconforter en nous offrant tous les vivres qu'ils possèdent. Les excellentes gens que les habitants du grand chalet de Clavans d'En-Haut ! Nous regrettons de n'avoir pu leur demander l'hospitalité la nuit précédente. Un pareil accueil, pour notre rentrée dans le monde



Route du Bourg-d'Oisans à la Grave, près du Freney.

habité, nous est bien agréable. Depuis Saint-Sorlin, où nous sommes passés l'avant-veille au soir, nous n'avons vu âme qui vive.

Mais nous sommes pressés de descendre jusqu'au bureau de télégraphe du Freney, de crainte que l'absence de nouvelles n'inquiète nos familles. Aussi prenons-nous seulement un grand bol de lait chaud avec du pain, tandis que nos hôtes voudraient nous restaurer par un repas complet.

La route dans la neige est fort agréable. Nous traversons bientôt le village principal de Clavans (1,280 mètr.), puis le chemin descend au fond de la vallée et traverse le Ferrand. La vallée se termine par une gorge profonde, comme cela

arrive souvent, de sorte que le chemin remonte sur la rive gauche jusqu'au village haut perché de Mizoen (1,206 mè.), où nous passons à 9 heures. De là des lacets descendent dans la vallée de la Romanche, et nous rejoignons enfin la grande route qui nous amène au Freney (943 mè.) à 9 h. 40 min.

Du Freney à Bourg-d'Oisans, la route couverte de neige étincelle au soleil ; jusqu'au Clapier, où la Romanche reçoit les eaux du Vénéon, la descente de cette route, dans une vallée étroite et pittoresque, est fort agréable. Les cascades sont remplacées par des gerbes de glace ; des rochers qui bordent le chemin descendent de même de superbes stalactites de cristal. Au Clapier, la route s'élargit et nous sommes bien aises de prendre le petit traîneau de la poste pour parcourir les cinq kilomètres de route plate jusqu'à Bourg-d'Oisans. De là le chemin de fer nous conduit à Vizille et à Grenoble, où nous prenons le train pour Chambéry et Paris.

Nous venons de faire trois journées de course des plus agréables, par un temps merveilleux. Nous ne regrettons pas notre nuit en plein air, qu'avec un peu plus d'adresse ou de chance nous aurions évitée ; enfin, nous éprouvons une fois de plus, qu'en hiver comme en été, il faut toujours se mettre en route le plus tôt possible, car bien des circonstances peuvent allonger les courses plus qu'on ne pensait.

ED. SAUVAGE,

Délégué de la Section du Mont-Blanc
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

III

EN TARENТАISE

(PAR M. G. Küss)

Pralognan, août 1897. — Cinq heures après avoir quitté Moutiers, l'ancienne capitale de la Darantasia, patrie d'Innocent V et point terminus de la voie ferrée, la voiture nous dépose devant le perron de l'hôtel de la Grande-Casse et du Petit Mont-Blanc.

Nous sommes « en Pralognan ».

La commune de Pralognan, amputée récemment du « pays du Planay », est à cheval sur la branche du Doron qui porte son nom; elle est située presque au milieu de cette partie montagneuse de la Savoie limitée au Nord par la pauvre vallée de la Tarentaise, au Sud par la riche et fertile vallée de la Maurienne. Elle est au pied même du massif de la Grande-Casse et des immenses glaciers de la Vanoise...

Si l'on veut se faire une idée générale de la forme et de la disposition de ces montagnes, les plus hautes de la Tarentaise, il suffit de jeter les yeux sur une carte à grande échelle : immédiatement l'on pense aux îles de la Grande-Bretagne.

Les glaciers de la Vanoise, c'est la Grande-Bretagne elle-même; tout y est, forme, caps, golfes : Écosse découpée, déchiquetée même, Firth de Forth, le Wash, presqu'île de Cornouailles, pays de Galles rectangulaire;

l'île de Man est représentée à sa place par le glacier des Nants; les îles Scilly qui prolongent la Cornouailles seraient les glaciers du Rosoire, de la Masse et du Doron; l'île de Wight, la Dent Parrachée; au Nord enfin, les Orcades et les Shetland, les montagnes du massif de la Grande-Casse. La catholique Irlande, que l'on compare classiquement à une feuille de chêne, serait changée en une feuille de platane ou de vigne en devenant le massif des glaciers de Chavière, du Bouchet, de Thorens, de Pécelet et de Gébroulaz; elle aurait été en même temps projetée par quelque Titan, ami du *Home rule*, de deux degrés environ plus au Sud. C'est là sans doute une comparaison grossière, mais elle facilite singulièrement, à notre avis, la connaissance rapide du pays en donnant d'excellents points de repère.

La commune de Pralognan, si elle a été comblée par la nature des beautés alpestres les plus imposantes, est, à un autre point de vue, peu riche : ses quelques mines d'anthracite, de marbre vert et de cuivre sont aujourd'hui délaissées; l'élevage, voilà la principale ressource du pays.

Pralognan a ses 837 habitants éparpillés, comme cela se voit souvent dans les communes rurales des Alpes, en plusieurs villages dont aucun ne porte le nom de la commune.

C'est d'abord, à droite de la route en venant de Planay, les chalets en bois de la Croix, près d'un torrent dont les eaux qui ne gèlent jamais, tout argentées d'écume, se déversent presque verticalement d'une « goule » située là-haut, sur le flanc du contrefort Nord de la Dent Portetta; puis, à notre gauche, voici les Granges; Darbellay, au pied d'un roc sombre et bizarre surmonté d'une croix, détache sa chapelle rose et son clocher de fer-blanc; en face du hameau du Plan, le Barioz étire ses pauvres maisons le long d'une unique ruelle, véritable école d'alpinisme; puis,



Phototypie Barthand, Paris.

La Grande-Casse

Photographie de M. ROUBIER

là-haut, Fontanette, sur le chemin du col de la Vanoise, confond ses noires bâtisses avec la forêt qui l'entoure.

C'est au Plan qu'est situé l'hôtel; derrière lui, un vaste alpage; les tours altièrès, les aiguilles effilées de la Dent Portetta, le rocher de Plassas brillent, radieux, au-dessus des nuages. Au Sud s'ouvre la fraîche vallée du Doron : le Petit Mont-Blanc, le roc de la Pêche à droite, le versant occidental des glaciers de la Vanoise, le roc du Pommier-Blanc, la Dent de la Valette à gauche la sèrtissent magnifiquement, tandis qu'au fond, les glaciers de la Masse et de Chavière blanchissent l'horizon. Au Nord, la vue est plus riante; des cimes gazonnées verdoient faiblement, estompées dans la brume, entre les portants majestueux et sévères du rocher de Villeneuve et de la Pointe de la Vuzelle; plus près de nous, la vallée est zébrée du lacet bleu du torrent et du lacet blanc de la route qui s'enlacent en tous sens, égayée de ses hameaux et de leurs clochers, verte de ses prés et de ses bouquets d'arbres.

Allons maintenant un peu au Sud-Est du Plan, pour ne pas être gêné par les contreforts du Mont Bochor et tournons-nous brusquement vers l'Est : dans une gloire, la Grande-Casse apparaît, toute blanche et toute rose dans l'azur du ciel; on ne voit qu'elle et elle écrase tout autour d'elle; la pointe du Creux-Noir pourtant si formidable, les aiguilles célèbres de la Glière, la Pointe Vierge, l'Aiguille de la Vanoise qui se détache vivement en noir au premier plan, la naissance des glaciers de la Vanoise, le Roc du Dar, le Grand-Marchet, le Petit-Marchet, lui font une ceinture superbe, un cadre incomparable; mais on ne les voit pas, seigneurs puissants mais vassaux, ils ne servent qu'à exalter la sérénité majestueuse de leur reine.

La Grande-Casse. — Le mardi après-midi, M. Piollet, mon confrère en C. A. F. et en études de médecine, charmant compagnon de route et, qui plus est, alpiniste éprouvé,

et moi nous prenons bravement avec Séraphin-Marie Gromier, guide au Planay, le chemin du Col de la Vanoise; équipés, approvisionnés, sac au dos et piolet en main, nous nous mettions joyeusement en route pour faire l'ascension de la Grande-Casse. Ayant quitté l'hôtel à 3 heures et demie, nous étions aux chalets de la Glière à 4 heures et demie.

Nous pouvons cette fois admirer les montagnes qui nous entourent en toute liberté d'esprit; rien ne nous en distrair.

Devant nous et un peu à droite, l'Aiguille méridionale de la Glière déchire le ciel de sa pointe aiguë, tandis qu'au Nord-Ouest, la Pointe Madamet ou des Anglais, plus haute, déploie fièrement ses parois abruptes; là-bas enfin, faisant face à la Grande-Casse, se dresse la Pointe Vierge et ses à-pics formidables qui déjouent encore aujourd'hui les calculs des alpinistes; un vide — le col de la Grande-Casse; — elle-même enfin, arrondit ses deux bosses au soleil couchant, sans que l'on puisse voir son sommet, plus au Nord, au bout de la crête. Nous prenons un raccourci contournant au Sud l'Aiguille de la Vanoise; c'est un minuscule sentier qui zigzague à travers les rhododendrons en fleurs, les edelweiss cotonneux, les gentianes au bleu d'azur et l'arnica aux parfums pénétrants: quelques vaches nous regardent passer de leurs grands yeux ronds pacifiques, puis se remettent à brouter en faisant chanter leurs clochettes dans le calme du soir.

Derrière nous surgit la Pointe du Vallonet qui monte lentement derrière le Pic des Anglais; au loin le Pic du Fruit s'estompe dans un nimbe d'or; l'Aiguille du Borgne, au Sud, dessine faiblement sa cime vierge.

Le sentier devient scabreux, longe sur une étroite corniche la face méridionale de l'Aiguille de la Vanoise et nous voilà, après quelques minutes de descente, au chalet du Club Alpin où M. Bourgeois nous souhaite la

bienvenue en termes tout parisiens, car le tenancier du refuge est un concitoyen de l'obélisque, venu là-haut pour « se soigner de la poitrine ».

Après un frugal repas pris en commun avec une autre caravane, nous nous souhaitons mutuellement bonne nuit, lorsque la porte s'ouvre; une bouffée d'air glacial s'engouffre dans la cabane avec le guide Séraphin Gromier du Planay qui vient s'adjoindre à son cousin Séraphin-Marie pour l'ascension du lendemain.

Ne pouvant tenir dans l'herbe folle qui nous sert de lit, nous nous retrouvons bientôt devant le refuge pour admirer les glaciers encore plus beaux et plus impressionnants sous la clarté blafarde de la lune. La nuit est superbe, des myriades d'étoiles illuminent le ciel à qui la voie lactée fait une écharpe blanche que rayent constamment des étoiles filantes... Le bruit formidable d'une avalanche se détachant de la Pointe de la Réchasse et se répercutant à l'infini en grondements puissants et sourds, trouble seul un moment le calme reposant qui règne sur ces hauteurs.

A une heure du matin nous partons, après avoir bu une tasse de café noir; traversant à pied le lac des Assiettes, immense cuvette bordée de pierres jaunes sur lesquelles on voit encore les traces du niveau des eaux, mais n'ayant plus de lac que le nom, nous atteignons des névés en croupe de cheval à qui nous donnons victorieusement l'assaut; puis, côtoyant le lac Long, nous gagnons directement en obliquant un peu à l'Ouest le pied de la moraine. Le spectacle est inoubliable, la lune donne en plein sur la Réchasse et le dôme de Chasseforêt, éclairant d'une lumière crue les neiges immenses de la Vanoise; devant nous le pied de la Grande-Casse est dans l'ombre, ses deux bosses seules que nous voyons encore sont en plein étincellement. En avant! La véritable ascension commence.

Cette moraine de la Grande-Casse, à qui on a fait une si mauvaise réputation, ne la mérite pas complètement; sans

doute elle est roide et pénible, mais elle n'a semblé difficile à aucun de nous. Nous y avançons si vite que bien avant le jour nous avons franchi les mauvais pas de la Crête-Noire et sommes arrivés au pied du glacier des Grands-Couloirs ; là dans un trou, entre glace et rocher, nous descendons casser une croûte et deviser galement à la clarté vacillante de notre lanterne en attendant le jour. Vers 3 heures, l'horizon semble doucement blanchir ; debout !

Nous nous attachons solidement : Séraphin-Marie Gromier est en tête, votre serviteur et M. Piollet viennent ensuite, Séraphin Gromier ferme la cordée. Un vaste névé est devant nous, nous l'attaquons aussitôt. Nous avançons en zigzag pour éviter les crevasses ; l'une d'elles, superbe, mérite notre admiration et, à tour de rôle, nous nous penchons sur le gouffre tandis que nos compagnons en arrière tiennent la corde. On dirait une cathédrale gothique : dans cet abîme, les flèches, les colonnes, les chapiteaux, chœur et abside, nef et parvis étrangement symétriques brillent magnifiquement... et c'est un étincellement inouï, un chatolement et une diaprure sans nom, un scintillement mirifique, éclatant et transparent, où le blanc, le bleu, le rose tendre, le lilas et le vert glauque se jouent, se renvoient, se réfléchissent, disparaissent tout à coup, bondissent et se multiplient sur les statues immobiles de monstres bizarres, gardiens silencieux des mystères du glacier.

Une pierre jetée n'éveille aucun écho, l'abîme reste muet.

• Reprenant notre route, nous franchissons quelques crevasses très étroites ; puis, marchant dans les traces récentes d'une avalanche, nous franchissons avec elle une « Bergschrund » qu'elle a comblée ; pendant cinq heures nous avançons assez régulièrement, taillant des marches, bercés par le bruit de nos piolets frappant en une cadence monotone et machinale la grande croûte glacée. Les diagonales suc-

cèdent à la marche droite ; la marche droite aux diagonales ; malgré ce délassement par le changement, la monotonie des choses vous étreint.

Après une dernière montée assez raide, nous hissant sur nos bergstock, nous atteignons un flot de pierres plates et noires, perdu comme une épave sur cette immensité blanche ; nous prenons là quelque repos, puis recommençons l'ascension ; à l'Ouest et au Nord, au bout d'une crête en demi-cercle aussi effilée qu'une lame, le sommet enfin nous apparaît, non moins étroit et tranchant que la crête.

A la suite de l'escalade d'un rocher pourri, dominant de ses deux côtés un à-pic, nous cheminons sur le versant Nord de la crête de neige et de glace, tandis que par moments le fer de nos piolets fait voler l'arête en une poussière blanche.

De légers moutonnements, et la crête se termine brusquement vers le Nord-Ouest presque à pic, tandis que de ses deux versants, l'un par une pente vertigineuse mais continue, court rejoindre au Nord les glaciers de Lepéna et de Rosolin, et que l'autre, plus escarpé, s'en va plonger sous le chaos de séracs qui borde la vallée de la Leisse.

Tronquant le sommet d'un coup victorieux de piolet, nous nous asseyons côte à côte.

Du haut de ces 3,861 mètres, le culmen de toutes les Alpes de la Tarentaise, le spectacle sublime que l'on a devant les yeux ne peut se décrire, même d'une manière bien imparfaite. Les mots sont impuissants pour peindre ces montagnes géantes dont les pointes déchirent les cieux, qui resplendent en une gloire, tandis que le soleil levant met sur elles un chatoiement exquis en sa gamme complète, allant du bleu le plus intense au rose le plus tendre, du violet opaque au nimbe d'or le plus immatériel.

Au culmen on est un autre homme, arraché pour un moment à la platitude de la vie quotidienne, on agit et on pense autrement ; les sensations sont amplifiées, tout votre

être s'est ennobli au contact des grands sommets. On voit à peine dans le gouffre noir, au loin, la vallée, et maisons, hôtels et palais ne vous semblent plus que chaumières; on se demande comment l'on peut vivre toujours là, dans le fond, en croupissant toute sa vie, sans avoir jamais connu la gloire rayonnante des cimes, la contemplation des neiges éternelles, sans avoir dominé les orages et voisiné avec le ciel et l'espace infini.

Devant nous, les crêtes brunes du Mont-Pourri percent sa paroi d'hermine; derrière lui, plus au Nord, l'Aiguille du Géant; le Mont-Blanc, formidable et doré, géant massif et immuable, regarde fièrement son empire; le Mont-Rose, le Mont-Cervin, se détachent vivement sur le lointain des Alpes suisses. A l'Est, la Grande-Sassière, la Grande-Parei, le Nivolet en Italie; la Galise, l'Aiguille Pers, l'Uja, la Levanna, les Grandes-Pareis, le Grand-Paradis, en Piémont, forment le fond de montagnes le plus beau du monde. Plus au Sud, apparaissent les riches plaines de la Haute-Italie, une tache blanche indique l'endroit où est Turin. A l'Ouest, les pointes ardues de la Glière, la Becca-Motta, le Grand-Bec majestueux et farouche, la Pointe du Vallonet qu'il ne faut pas confondre avec celle qui se trouve au Nord de Lans-le-Bourg, l'Aiguille du Fruit, la chaîne immense qui va du Petit Mont-Blanc à la Pointe des Fonds, se continuent au Sud avec les Aiguilles du Borgne, de Pécelet, de Polset et les glaciers de Chavière. Dans le lointain, Belledonne et le Mont Thabor surgissent, dominés à leur tour par la Meije qui fouille le ciel de ses « trois doigts » menaçants, par la Barre des Écrins et le Pelvoux qui cache le Vieux-Chaillol qui déjoua jadis nos tentatives.

En face de nous, la Vanoise étend son blanc manteau sur la Réchasse, le Dar, Chasseforêt et l'Arpont, tandis que la montagne qui nous porte se continue, immaculée avec la Grande-Motte, avec le Pramecou. Au pied même de la pente effroyable qui dévale à nos pieds, de gigantes-

ques séracs se penchent sur des crevasses dont le soleil fait luire vaguement les parois d'un vert glauque...

Mais cette sèche, longue et encore bien incomplète énumération de noms ne dit rien à l'esprit. Il faut voir les montagnes succéder aux montagnes, jusqu'à perte de vue, espacées au premier plan, puis pressées en rangs de plus en plus serrés, se confondant à l'horizon...

On s'y perd, elles nous annihilent tout entier, ne nous laissant que l'admiration. Le ciel lui-même nous offre un de ces spectacles dont on dit communément qu'il faut l'avoir vu pour y croire; au zénith, il est d'un bleu tendre, transparent; plus bas, il devient rouge sang, pour former ensuite à l'horizon une large bande d'un bleu foncé, opaque. Ces trois zones sont nettement séparées. Sur le grand bleu, derrière les crêtes déchiquetées de montagnes, courent de petits nuages triangulaires, chassés par le vent.

M. Piollet et moi avons nettement la perception d'un groupe de tartanes fuyant sous le mistral, le long de la Côte d'azur, avec sur leurs voiles les reflets du soleil qui se couche en empourprant le ciel tout entier.

A l'Est, du côté de l'Italie, s'étend un vaste cirque de montagnes avec, tout près de nous, ce fameux Mont-Cenis qu'on aperçoit à peine, tant ses 2,082 mètres paraissent petits à côté des géants qui l'entourent. Un vaste glacier blanchit, à ce qu'il nous paraît, tout l'espace circonscrit par ce cirque. Nous admirons son étendue; sa surface parfaitement plane. Ce n'est pas un glacier, ce sont des nuages emprisonnés, contenus dans ce cercle de montagnes comme du lait dans un saladier noir; le plus étrange, c'est qu'ils coupent le versant interne de toutes ces montagnes rigoureusement au même niveau, tandis que leur versant externe est visible dans toute son étendue et, pour celles qui sont devant nous, jusqu'aux vallées dans le fond desquelles il va mourir. Nous avons été absolument pris à ce piège de la nature, et nous n'avons reconnu notre

erreur que devant les affirmations répétées de nos guides.

Nous redescendons jusqu'aux pierres plates, déjeunons, et nous voici engagés dans la descente. La neige est molle, trop molle ; on enfonce quelquefois jusqu'au genou, mais le plus souvent le pied la chasse, et... l'utilité de la corde et du piolet est fortement démontrée. Il est près de 11 heures. La réverbération intense, malgré les lunettes noires, nous fatigue beaucoup les yeux, nous sentons l'insolation venir. Cette descente, beaucoup plus pénible que la montée, fatigante aux jarrets, se fait sans accident ; la corde étant solide, et la pente devenant plus douce, une glissade formidable et volontaire, faite en commun, les uns debout, les autres couchés, nous amène jusqu'aux crevasses. Nous tendons la corde, et les franchissons successivement ; nous voici de nouveau à l'endroit où nous avons déjeuné à 2 heures du matin. Glissades sur glissades, nous descendons tout droit jusqu'à ce que la moraine nous arrête, nous dégringolons ses pentes, et retrouvons l'herbe verte ; un bloc énorme de granit tout moucheté de mica, en forme de barque pontée, est échoué là sur le tapis fleuri. Après avoir satisfait au désir d'en être les matelots éphémères, nous côtoyons les rives du lac Long et, ravis mais dans une tenue déplorable, nous nous retrouvons enfin chez le père Bourgeois.

Devant la menace des nuages qui s'accumulent, je me décide à redescendre à Pralognan avec Séraphin, tandis que M. Piollet et Séraphin-Marie restent au refuge de la Vanoise pour faire, si le temps le permet, et comme nous l'avions décidé, la traversée totale et en diagonale de la Vanoise, et l'ascension de la Dent Parrachée.

L'orage qui survint ne permit pas l'accomplissement du programme, et le lendemain soir, par une pluie battante, les retardataires rentraient à Pralognan, ayant fait dans leur matinée l'ascension de l'Aiguille Madamet en guise de consolation.

Le Grand-Bec. — Mercredi, nous avons gravi la Grande-Casse ; au retour, nous avons été agréablement surpris d'entendre des murmures flatteurs auxquels nous ne nous attendions certes pas. La mort du lieutenant Messimy a relevé, paraît-il, cette ascension aux yeux du vulgaire...

Quoi qu'il en soit, vendredi soir nous voyait de nouveau en route, M. Mettrier, un autre membre du C. A. F. et moi ; nous allions tenter l'ascension du Grand-Bec.

Des landaus repartaient en ce moment à vide de Pralognan pour Moutiers. Pressés par les guides, les mêmes que nous avons eus pour la Grande-Casse, nous acceptons l'occasion. Un landau s'avance. Messieurs les guides, fort polis, y montent les premiers ; nous nous rabattons sur le deuxième, et ce nous fut un plaisir hilarant que de voir les grands airs que se donnaient ces braves gens en si bel équipage.

Arrivés au Planay, nous complétons nos provisions, et passons la revue des cordes et piolets ; le fils de Séraphin s'adjoindra à nous comme porteur.

A 6 heures, bien équipés, ayant reçu les souhaits de bon voyage de la population, accourue pour nous voir partir, nous disons adieu au Planay, et gagnons Chambéranger, le Mollard, traversons la forêt, et nous voici à la Sault à 7 heures. C'est là que nous coucherons, dans la métairie de Séraphin Gromier, qui veut bien nous donner l'hospitalité pour la nuit. Les quelques métairies qui composent la Sault se trouvent au centre d'un vaste alpage, et non, comme les cartes le portent par erreur, au centre de la forêt. Cet alpage, de 3 kilomètres carrés environ, ne touche à la forêt qu'à l'Est et à l'Ouest ; au Nord et au Sud, il se continue avec des champs. Mais notre estomac crie misère, et nous nous mettons en mesure, sans plus tarder, de satisfaire son légitime appel.

Les guides n'osent toucher à nos provisions, parce qu'ils sont chez eux... Nous les pressons d'accepter quelque

chose, de ne pas se gêner. La mattresse du logis, grande femme au bonnet noir, nous regarde de travers et réplique avec fierté : « Bien sûr qu'ils ne se gêneront pas ; si on se gênait quand on est chez soi ! »

L'intérieur de la cabane est vraiment misérable ; du seuil, on trébuche dans un trou ; les planches pourries ou disjointes, quand elles ne sont pas absentes, s'enfoncent sous vos pieds ; à droite, un trou noir vers lequel tout converge ; c'est l'âtre, une souche entière s'y consume, éclairant de ses fugitives et vacillantes flammes la pauvreté du lieu : pendue à une potence, une énorme marmite de fer ronronne lourdement. Au-dessus de l'unique table, clouées au mur de bois, deux ou trois images religieuses d'un goût à faire frémir, sur un petit autel une Sainte Vierge de plâtre, sont les dieux lares du foyer ; en face d'eux, le feu ne s'éteint jamais, il brûle été et hiver, nuit comme jour... c'est le feu sacré des Vestales. A l'autel de la Vierge, sont pendus des objets informes, bruns, secs, ratatinés, on ne peut leur donner un nom. Je m'informe diplomatiquement, pour ne pas éveiller les susceptibilités de notre fière hôtesse ; ce sont des « biles de veau » ; je reconnais bien à présent ces vésicules biliaires employées à faire brousser le lait pour la fabrication des fromages, l'unique industrie du pays.

Naïve pratique, les « biles » sont sous la protection de la Vierge, et on ne peut se défendre de penser que quand les paysans matois adorent celle-ci, par ricochet, ils doivent bien aussi un peu adorer celles-là. La fumée et le feu rendent le chalet inhabitable ; je n'y puis plus tenir et, à peine dehors, je me prends à chanter l'air de l'*Africaine* : « Ah ! qu'il fait bon de respirer l'air... du matin, frais et léger. »

Devant la chaumière, l'alpage s'étend au loin jusqu'à la forêt sombre ; derrière elle, un rocher uni, où la lune met des méplats blafards, surplombe un profond ravin où

court se perdre dans la nuit une barrière de pacage ; un grand sapin mort s'enlève vigoureusement tout noir sur le gris du ciel, en échancrant l'astre de la nuit ; tout est blanc et noir ; les prés sont d'argent ; les trois pointes de la Vuzelle, la Dent Portetta encadrent ce paysage nocturne de leurs masses formidables ; on dirait une page de Victor Hugo illustrée par Gustave Doré. Déjà, avant d'atteindre le Mollard, j'avais eu une impression semblable ; sur la pente de la montagne, au bord du sentier étroit, une tour se dressait, faisant étinceler les vitraux de ses croisillons aux reflets sanglants du soleil du soir ; elle se détachait, droite et fière, sur le jour en feu, entre les montagnes sombres ; « je n'ai fait que passer, elle n'était déjà plus ». C'était un rocher avec une niche de la Vierge.

Il faut dormir un peu cependant, je rentre, et, tandis que la famille soupe, je pénètre dans un de ces lits de paysans que tout le monde connaît ; mais ici ce n'est pas un meuble, c'est bien un immeuble attaché au sol... et pour cause : une caisse de planches complètement fermée, sauf un rectangle qui vous livre passage et vous maintient encore en relation, après introduction dans la boîte, avec les vivants ; le plafond, le plancher et le mur de la métairie en forment trois des côtés sur six. Mon compagnon vient bientôt m'y rejoindre, et nous nous souhaitons mutuellement bonne nuit, tandis que l'hôtesse vient nous demander s'il faut « engraisser » nos souliers.

La paroi de notre lit, qui est en même temps le mur de la cabane, laisse passer par ses planches disjointes l'air vif du dehors, qui gèle notre côté externe, tandis que l'âtre, du côté interne, nous inonde de sa chaleur.

Le sol étant en pente, le rez-de-chaussée est premier étage sur le devant du bâtiment ; les bêtes sont logées au-dessous de nous ; une vache somnambule se démène éperdument en faisant carillonner sa cloche ; de furieux coups de corne ébranlent notre substratum.

On va détacher sa cloche, mais on ne peut lui enlever ses cornes. Le coup de soleil que j'ai attrapé à la Grande-Casse me fait terriblement souffrir ; ce chaud d'un côté, ce froid de l'autre, avivent mes douleurs, je me barbouille de crème douce et attends debout l'heure de notre départ. Enfin, une heure ; nous nous préparons, et équipés, lanterne en main, nous quittons la Sault. Il est 2 heures du matin.

L'air est vif, le temps superbe, nous foulons l'herbe avec délices ; nous voici sous la ramée, nous montons sous les sapins géants, aux branches chargées de lichens, tout est calme du calme de la forêt.

La marche est un plaisir dans ces conditions. Voici de nouveau le gazon ; le Mont Givet apparaît ; la Tour du Merle est à notre gauche, dominant le col du même nom, traversé souvent par les Alpes. L'Aiguille du Fruit à son tour s'élève peu à peu derrière nous, dans le lointain ; — nous montons... le sifflement chantant des coqs de bruyère répond au sifflement aigu des marmottes, à l'aboïement enroué du renard... ce chant des animaux succédant au grand silence de la nuit, annonce l'Aurore aux doigts de rose ; elle paraît bientôt, tandis que nous passons entre d'immenses blocs de rocher échoués sur le tapis vert ; le Roc des Corbeaux et un autre rocher en forme de grotte que le C. A. F. songea un moment à transformer en refuge, attirent un moment notre attention. Nous longeons à présent le ruisseau qui sort du glacier du Grand-Bec, traversons plusieurs névés, grimpons la moraine où pousse le génepi et nous voilà au pied du glacier.

Nous faisons un déjeuner matinal, mais à peine assis nous nous relevons, nous sommes absolument gelés ; l'immobilité nous transformerait sur le coup en glaçons et nous achevons de manger en dansant et en nous battant mutuellement avec un véritable plaisir.

Pour atteindre le culmen du Grand-Bec, il faut remon-

ter le glacier en accent circonflexe (<) qui recouvre son flanc Nord-Ouest. Un peu plus haut que l'îlot de pierres qui se trouve à droite, on oblique à gauche, et, cherchant un passage praticable, on gagne le rocher; on atteint ainsi la crête, on la suit (le dire est plus facile que le faire) et l'on se trouve devant un vaste mamelon neigeux dont on remonte la pente: on est arrivé au sommet. Mais nous n'y sommes pas encore; notre déjeuner fini, nous nous engageons sur le glacier, la pente est douce, tout va bien... quelques glissades involontaires se produisent, nous sommes sur de la glace noire; nous nous attachons aussitôt: Séraphin Gromier en tête; votre serviteur, Séraphin-Marie Gromier viennent ensuite, puis M. Mettrier et le porteur ferment la cordée. Nous arrivons ainsi à la région critique, celle des crevasses; elles sont très étroites, perpendiculaires à la direction des avalanches; corde tendue nous les franchissons, aucune ne présente les proportions majestueuses de celles de la Grande-Casse, du moins d'après ce que nous en pouvons voir; car il est plus que probable que leur étroitesse n'est que superficielle.

En voici une, plus large, en partie comblée, nous sautons dedans, traversons rapidement et remontons de l'autre côté non sans peine. La pente devient extrêmement raide, on est obligé de substituer à la taille des marches en ligne droite, la taille en diagonale; nous n'avancions plus que lentement.

Nous nous élevons ainsi au-dessus de la Petite Becca-Motta, puis de la Grande Becca-Motta; nos regards plongent par-dessus les montagnes situées de l'autre côté du Doron, l'horizon s'agrandit. Nous sommes depuis des heures dans cette large cheminée; de Bozel, de Brides-les-Bains, on nous voit sûrement, petits points noirs sur le glacier tout blanc. Dans une heure, disent les guides, dans trois, disons-nous, nous trouverons le rocher qui, là-haut, s'éloigne désespérément de nous à mesure que nous avançons.

Nous voici sur la deuxième partie de l'accent circonflexe, les marches succèdent aux marches ; nous arrivons ainsi à la gauche d'un flot de rocailles... Le guide, derrière moi, se détache avec précaution et, tandis que nous fixons solidement nos piolets, va en reconnaissance pour voir si le rocher de gauche du couloir est praticable. La paroi absolument lisse, très inclinée, d'une grande dalle chancelante lui offre seule un moyen d'accès ; s'aidant des genoux et des mains, il l'embrasse, rampe, la pierre vacille... tous, nous lui crions d'une voix angoissée de revenir à l'instant, il continue de ramper, bientôt il peut se redresser et disparaît à nos yeux.

Appuyant fortement sur nos piolets, nous attendons ; il reparait enfin, les rochers sont impraticables. Il reprend son rang dans la cordée et nous nous remettons en marche. Le bruit des piolets, frappant en cadence la glace, trouble seul le calme profond de ces hauteurs. Le couloir devient de plus en plus étroit, il nous sera bientôt impossible d'avancer encore ; enfin un passage visiblement praticable s'offre à nous. Nous nous hissons sur la paroi gauche de la cheminée, nous voilà dans le rocher : pierres, rocs, tout bouge, tout chancelle ; quelquefois un énorme bloc glisse doucement sous nos pas, puis, accélérant sa chute, se brise en un tonnerre éclatant, remplissant l'air de poussière, crachant ses morceaux qui, divisés à l'infini, vont en de gigantesques bonds faire de la neige une écumoire. Nous avançons péniblement sur ce sol mouvant, enfonçant parfois entre des pierres qui s'affaissent, tirailés par la corde, amusés cependant par la nouveauté de l'exercice. Nous passons sur des blocs faisant corniche et bordant l'abîme ; puis le rocher cesse brusquement et nous longeons une étroite crête de neige : en enfonçant horizontalement le manche de nos piolets et en le retirant, nous voyons, par les trous ainsi faits, le bleu du ciel ; de l'autre côté la pente est terriblement roide, il est difficile d'y

marcher transversalement, même à l'ombre de la corniche de glace qui nous surplombe maintenant et nous baptise alpinistes avec une constance gênante. Sa base fort peu épaisse se laisse percer à jour par nos piolets ; vraie pyramide posée sur son sommet, elle n'a heureusement pas le mauvais esprit de se laisser choir sur notre dos et nous nous retrouvons sur le rocher plus mauvais que jamais : crevasses et blocs tremblants se succèdent alternativement ; ils forment à eux seuls toute la crête, le seul passage praticable ; pour s'y hasarder avec confiance, une éducation gymnastique consommée serait nécessaire ; en allongeant le bras nous accrochons nos piolets aussi haut qu'il est possible à l'arête du rocher qu'il s'agit de franchir, puis nous élançant, les deux pieds faisant effort sur sa face presque droite, nous escaladons le bloc titanique. Mais, voici le *hic* de toutes les difficultés que présente l'ascension du Grand-Bec. Deux aiguilles de rochers, aux parois presque verticales délimitent entre elles une fente en forme de coin, qui, très rétrécie en bas, va en s'élargissant ; nous nous hissons jusqu'à ce que le passage soit assez large pour notre corps ; puis, perpendiculairement à la fente, les épaules arc-boutées d'un côté, les pieds de l'autre, nous avançons par un mouvement de reptation ; si nous nous laissons choir nous serions encastrés entre les parois comme les doigts de Milon de Crotone dans son tronc d'arbre.

Cette difficulté vaincue, le dôme étincelant du sommet se présente enfin à nos yeux. Nous montons rapidement sa pente ; nous voici au sommet du Grand-Bec à 3,403 mètres. Devant nous le Doron de Champagny rejoint celui de Pralognan pour former le Grand-Doron ; Bozel, Brides, la plaine de Moutiers égayent la vallée de leurs petits points blancs, tandis qu'à nos pieds les deux Becca-Motta présentent leurs crêtes effilées d'où le chamois fait sentinelle ; l'Aiguille du Midi au Nord est toute proche, la Grande-

Casse continue la blancheur du glacier où nous sommes. La vue diffère peu de celle qu'on a de cette dernière montagne, aussi n'y reviendrons-nous pas. Nous recherchons aussitôt les traces des ascensions précédentes ; à l'Ouest du sommet quelques rochers tachent la neige ; une petite pyramide démolie nous indique l'endroit où nous devons aller.

Nous mettons à jour une boîte de fer-blanc ; à l'abri, sous les pierres, elle est bien conservée, les documents qu'elle renferme — un papier et une carte de visite — sont indemnes des outrages du temps : le premier nous apprend que MM. Pajot et Garçon (deux officiers de chasseurs alpins, à ce que nous disent les guides) ont fait l'ascension du Grand-Bec, le 16 août 1892 en ouvrant une route nouvelle par la face Nord-Ouest et l'arête Nord, route que M. Jean Tatoud, un enfant du pays, a suivie à son tour le 20 juillet 1893, comme nous l'indique sa carte.

Nous y joignons notre journal, il porte la date du samedi 14 août 1897 et, comme les deux précédents, il rend hommage au courage et au dévouement de Séraphin Gromier et de son cousin Séraphin-Marie, les seuls guides du reste qui connaissent le chemin que nous avons suivi. N'ayant malheureusement pas gardé de duplicata de notre journal, nous ne pouvons donner avec l'aide seule de nos souvenirs des indications précises sur notre horaire.

De la pyramide que M. Rochat éleva en 1879, point de traces ; point de traces non plus de l'ascension des deux touristes alsaciens en 1886 ? — 7 ?

La boîte est refermée, mise en place ; nous réédifions la pyramide ; et restaurés, reposés, nous nous rattachons. Après un dernier coup d'œil à la vue superbe, un regret au sommet que nous allons quitter, regret que Séraphin exprime en disant de sa petite voix flûtée un « Adieu Grand-Bec ! » si drôlement prononcé que nous partons tous

d'un éclat de rire homérique, — nous nous mettons en marche. La descente s'opère sans incident, dans le rocher, par le même chemin que la montée ; nous nous amusons, après avoir longé la corniche de neige, à pousser de grands blocs de rocher sur la pente glacée ; l'un d'eux d'un seul bond s'élance dans les airs et va faire un énorme trou noir à un gigantesque sérac ; un autre résiste à tous nos efforts pour l'ébranler ; Séraphin-Marie se couche par terre, le dos appuyé à la montagne, les pieds sur le rocher rebelle, il se raidit, le bloc reste immobile ; enfin, d'un effort surhumain il l'ébranle, le roc accélère sa course, il va se briser plus bas avec un bruit assourdissant, ses morceaux disjoints franchissent le glacier entier en paraboles désordonnées. Nous voici de nouveau au sommet des glaciers, la pente est si raide que nous avons toutes les peines du monde à redescendre en ordre ; chacun taille le genre de marches qui lui semble le plus commode, mais aucun n'évite à son utilisateur de fréquentes glissades.

Les crevasses franchies, la plus réussie et la plus phénoménale des glissades volontaires nous conduit à travers les rochers et les bancs de glace noire jusqu'au pied des névés.

Nous franchissons la moraine, puis, après quelque repos à la source du ruisseau du Grand-Bec, nous dévalons à travers le gazon maigre et fleuri. La forêt succède au gazon, l'alpage à la forêt, nous sommes à la Sault. Il y fait une chaleur épouvantable, nous nous arrêtons juste assez pour remercier l'hôtesse de son hospitalité et dire au revoir à Séraphin et à son fils, notre porteur.

Séraphin-Marie nous accompagne jusqu'au Planay ; en passant à Chambéranger nous saluons son père, vieillard superbe de 87 ans, vétéran d'Italie, de Crimée et de Syrie.

Nous mettons un éloge flatteur sur le livret de Gromier et nous regagnons doucement Pralognan, M. Mettrier par les raccourcis, moi par la grand'route plus reposante, pour arriver en même temps.

De Pralognan à Moutiers. — Le lendemain un mauvais char, attelé d'un mulet qui perdit successivement ses quatre fers en cours de route, nous faisait prendre le chemin du retour. Nous passons par le Planay, je revois le Grand-Bec, majestueux et superbe ; je distingue la pyramide et le journal que nous y avons attaché en guise de drapeau, puis pyramide et drapeau deviennent petits, petits, finissent par se perdre dans l'immensité blanche ; seule, la silhouette fière du géant nous dominera longtemps encore, nous la reverrons à Bozel, à Brides et jusqu'aux portes de Moutiers... Après le Planay la route s'engage dans la Forêt-Noire que noirent les sapins et les pins aussi beaux que ceux de son homonyme d'outre-Rhin ; quelques lacets d'où la vue s'étend sur la vallée, puis nous traversons le Doron de Champagny ; nous voici à Bozel groupé autour de sa curieuse église au clocher de fer-blanc tout rouillé. Il y a foule sur la place ; c'est dimanche, tout ce monde attend l'heure des vêpres ; on connaît le caractère essentiellement religieux qu'ont gardé les populations catholiques de cette Savoie où sur chaque rocher, sur chaque pierre du bord de la route, se dresse une croix.

Ces paysans se pavanent en leurs plus beaux atours : l'habit bleu à gros boutons de cuivre, le col haut serti par plusieurs tours de cravate, modes d'un autre âge, sont encore en honneur ici.

Bozel passé, le Doron franchi sur un vieux pont que les ans ont doré, voici la Perrière ; les femmes portent de ces bonnets noirs en forme de capote, garnis, comme les « cabriolets » de nos grand'mères, d'un immense ruché.

Nous admirons la position risquée de la chapelle qui hérissé la montagne au-dessus de la Verpillère. Les hameaux qui étagent leurs chalets rustiques jusqu'à son sommet commandent de maigres vignes dédaignées du soleil ; le bon vieux pape Boniface, d'Alphonse Daudet, ne troquerait certes pas, contre elles, « la seule Jeanneton

qu'on lui ait jamais connue : la petite vigne qu'il avait plantée lui-même à trois lieues d'Avignon, dans les myrtes de Châteauneuf... » L'English Chapel, les coquettes villas se succédant au bord de la route annoncent Brides. Le Casino, les hôtels somptueux (dont les hôtes montrent le plus profond mépris pour notre pauvre locomoteur Noirot), l'établissement thermal passés, notre équipage s'engage sur le pont de pierres qui franchit le Doron ; la route est animée, les femmes portent toujours le bonnet noir, mais il est réduit à des proportions plus modestes, agrémenté d'un gros nœud dont les ganses retombent de chaque côté de la tête en forme d'ailerons.

Au grand galop (nous sommes en retard) nous longeons le superbe établissement balnéaire des Salins ; des paysannes portent à présent la pittoresque coiffure tarentaise, la frontière, bonnet de drap ou de velours brodé d'or ou d'argent, semé de paillettes, qui, moulant la tête, s'avance en trois pointes sur le front et sur les oreilles ; une élégante a le sien richement orné, surmonté d'un diadème où brillent des pierres précieuses... qui ne le sont peut-être pas. Nous franchissons l'Isère bordée curieusement des vieilles maisons noires de Moutiers, et nous voici à la gare où nous n'avons que le temps de nous jeter dans un wagon, non sans toutefois vous remercier, cher lecteur, d'avoir bien voulu nous suivre jusqu'au bout de ce long récit.

G. Küss,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Provence).

IV

LE DOME DE MIAGE

LE GRÉPON ET SES DIFFICULTÉS

AOÛT 1897

(PAR M. AL. BRAULT)

Le voyageur qui arrive à Cluses avec l'intention de se rendre à Chamonix doit s'attendre au supplice de cinq heures de diligence, supplice largement compensé par les merveilleux sites qui vont se dérouler sous ses yeux. La première partie du trajet jusqu'à Sallanches n'offre rien de bien extraordinaire, si ce n'est l'espoir de voir, un jour prochain, l'achèvement du chemin de fer actuellement en construction et qui doit diminuer de trois heures le supplice infligé par la voiture au pauvre touriste. Mais à Sallanches le spectacle va changer et, après la petite halte nécessaire pour le remplacement des malheureux quadrupèdes qui vous ont tiré pendant 25 kilomètres, on repart pour aborder une heure après à Saint-Gervais, ou plutôt aux bains de Saint-Gervais. Si, à ce moment, on jette un regard sur sa droite on aperçoit dans le lointain un dôme de neige étincelant au soleil, et dressant dans les airs ses trois sommets altiers. C'est ce qu'on nomme le Mont-Blanc de Saint-Gervais. Peu de voyageurs le connaissent; quant aux guides, nous verrons

tout à l'heure ce que vaut leur science à l'endroit de cette montagne. Si vous regardez une carte, vous êtes frappé de voir que ce pic ne porte la plupart du temps aucun nom. Presque seule la carte de Imfeld le mentionne sous le nom de Dôme ou Aiguille de Miage avec ses trois sommets portant les cotes respectables de 3,574, 3,688 et 3,680. J'ajouterai même que le dessin de la carte m'a paru renfermer un certain nombre d'erreurs au point de vue du figuré du terrain. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Du reste, la situation qu'occupe le Dôme de Miage promet au touriste un panorama magnifique sur le versant Ouest du Mont-Blanc, sur l'Aiguille de Bionnassay, l'Aiguille et le glacier de Trélatête.

Quand j'eus l'idée de faire cette ascension, je séjournais à Chamonix depuis près de trois semaines et, fatigué que j'étais de voir toujours le Mont-Blanc du même côté, je voulais le photographier sur une autre face. J'avais résolu d'emporter dans ce but mon volumineux appareil photographique 30×40; les remarquables articles de MM. André et Pierre Puiseux et Kohler¹ m'autorisaient à considérer l'entreprise comme assez facile, et bientôt, mon guide François Comte et moi, nous prenions une voiture pour aller coucher le soir même aux Contamines. Les données que nous avons pu nous procurer à Chamonix sur cette ascension étaient à peu près nulles, et aucun guide n'avait pu nous renseigner convenablement. Beaucoup, je pourrais même dire à peu près tous, ignoraient l'existence du Dôme de Miage; mais peu nous importait; nous étions persuadés que nous trouverions aux Contamines tous les renseignements désirables. Hélas! trois fois hélas, quand nous arrivâmes aux Contamines après quatre heures de voiture sous un soleil de plomb, nous trouvâmes un vil-

1. V. l'*Annuaire* de 1880.

lage désert où pas un être vivant ne semblait exister. Nous nous arrêtons au rudiment d'hôtel qui y existe et nous nous mettons en quête d'un porteur pour le lendemain. Partout où nous allons, les habitants mettent un entrain remarquable à nous dire qu'ils ne peuvent venir avec nous parce que les travaux des champs les empêchent de s'absenter. Cet entrain nous étonne; nous insistons, partout même réponse négative; enfin l'un d'eux, à l'aspect plus rébarbatif que les autres, nous donne la clef du mystère en nous disant : « Si vous croyez que nous voulons nous casser la figure avec vous, vous vous trompez, allez-y donc tout seuls. » C'était encourageant, car non seulement nous ne possédions aucun renseignement sur notre montagne, mais encore pas un homme ne consentait à nous accompagner; et je contemplais tristement mon appareil à photographie (car il faut deux hommes pour le porter). Notre brave hôtelier nous tira d'affaire en nous annonçant qu'il connaissait un jeune homme qui viendrait probablement avec nous. Forts de cette assurance nous allons dîner, et à 8 heures nous voyons apparaître notre jeune porteur. Pas très grand, bien découpé, l'air résolu, âgé de vingt-deux ans, portant crânement le chapeau sur l'oreille, l'impression qu'il me fit fut bonne.

— C'est vous qui voulez venir avec nous ? lui demandai-je.

— Oui, Monsieur.

— Vous n'avez donc pas peur comme vos camarades ?

— Oh ! non, Monsieur, je viens de faire un an aux chasseurs alpins et j'en ai fait de plus dures que ce que nous ferons demain.

— Fort bien ; vous connaissez le Dôme de Miage ?

— Moi ! pas du tout, mais je marcherai bien derrière vous. J'ai la tête sûre et le jarret solide.

— De mieux en mieux ; mais avez-vous l'habitude des glaciers ?

— A vrai dire, Monsieur, pas beaucoup, mais j'ai chassé le chamois et j'ai l'habitude de marcher dans la neige.

— Parfait, procurez-vous un piolet, des guêtres et des lunettes, et soyez là à une heure et demie cette nuit, nous partirons à deux heures.

Il nous quitta en nous promettant d'être exact au rendez-vous.

Ce dialogue nous avait plu. L'assurance de ce garçon nous avait gagnés et c'est plein d'espérance que je m'endormis dans un lit beaucoup trop court pour moi.

A 2 heures nous partons à la lanterne; il fait nuit noire, et de lourds nuages nous cachent les étoiles; nous marchons rapidement, précédés par notre porteur qui connaît le chemin jusqu'aux chalets de l'Armansette. Nous les atteignons après une demi-heure de marche et bientôt nous pénétrons dans des rhododendrons qui rendent la marche fort pénible. Peu après nous abordons une arête de rochers, où François prend la tête. Le temps semble s'éclaircir, nous sommes joyeux, les prises que nous offre le rocher sont excellentes, quoique l'inclinaison soit déjà respectable; bientôt nous apercevons la chute du glacier de la Frasse, bordé par l'arête sur laquelle nous nous trouvons. Nous continuons à suivre notre arête bientôt coupée par un grand champ de neige et prolongée à quelques centaines de mètres plus haut par une ligne de rochers placés entre deux couloirs vertigineux et séparant nettement le glacier de Miage du glacier de la Frasse. Devant nous le spectacle est déjà très beau, il est 8 heures du matin, et nous sommes à 2,800 mètres d'altitude. A notre gauche, les Aiguilles de Tricot continuées par l'Aiguille de Bionnassay; devant nous, presque au-dessus de notre tête les trois sommets neigeux du Dôme de Miage dont les pentes glacées vont se terminer à nos pieds après une chute effroyable de 1,200 mètres; puis notre arête de rochers montant presque verticale-

ment jusqu'à la coupole terminale du sommet. A notre droite enfin et au-dessous de nous, le glacier de la Frasse dont nous dominons les séracs inférieurs ainsi que le Col de Béranger avec la Bérangère dont la cime de 3,431 mètres s'élance victorieusement dans les airs.

Le temps, quoique chargé de nuages, me permettait de faire quelques belles photographies ; mais l'espoir d'exécuter des chefs-d'œuvre au sommet m'empêcha de dresser mon appareil, et prosaïquement nous déjeunâmes devant ce merveilleux tableau que la nature nous offrait. Une heure passe vite, et le repas terminé nous nous remettions en route. Nous traversons rapidement quelques couloirs exposés aux avalanches, mais la neige est si bonne que nous n'avons pas besoin de mettre la corde et nous entamons bientôt l'arête de rochers qui doit nous conduire à la victoire. Malheureusement les nuages deviennent de plus en plus épais et le succès de mes photographies me paraît bien compromis. J'ai ma boussole et mon baromètre et je compte beaucoup sur eux si le temps devient trop mauvais. Il nous faut cependant laisser quelques points de repère sur notre route quoique l'on ne puisse guère s'égarer sur une arête ; une occasion unique en son genre s'offre à nous : pendant que nous étions en train d'escalader les gros blocs de rochers, un cristal malencontreux me coupa le petit doigt de la main gauche, aussi nettement qu'un rasoir ; la coupure avait été si peu douloureuse que je ne m'en étais même pas aperçu. Ce fut notre jeune porteur qui me le fit remarquer ; et comme je perdais du sang en assez grande abondance, mon guide François s'écria :

« Eh bien ! Monsieur, voilà un indice pour notre retour ; c'est une vraie signature que vous laissez sur les rochers. »

Quoi qu'il en fût, je pris un cordon de soulier qui se trouvait dans ma poche et, mon doigt bien et dûment liga-

turé, nous continuâmes l'escalade. Il était midi quand nous arrivâmes au sommet de l'arête, devant un des spectacles les plus grandioses et les plus saisissants qu'on pût rêver, mais qui en même temps me plongeait dans la perplexité. Nous nous trouvions en effet à une altitude de 3,450 mètres environ, sous une magnifique corniche de glace qui nous surplombait de 40 mètres de hauteur environ. A notre gauche un à-pic de plus de 600 mètres et à notre droite une pente de glace vive formant le bas de la coupole terminale du dernier sommet du Dôme de Miage; là où nous étions, nous ne courions aucun risque, la corniche interrompue au sommet de l'arête se trouvant à notre gauche et à notre droite, mais comme il nous fallait traverser de flanc une pente de glace de 45° à 50° d'inclinaison en demeurant exposés pendant dix minutes environ aux chutes de séracs, la situation pouvait être qualifiée de critique. De plus, le temps s'était complètement gâté, la grêle commençait à tomber et le panorama se réduisit bientôt à la vue du dos de celui qui me précédait. Nous étions trop près du sommet pour reculer; nous attachons la corde et, à grands coups de piolet, nous franchissons le passage délicat. La glace est vive partout, et là où le piolet a creusé une marche, se produit une petite cascade. Au bout de vingt minutes, nous entamons une pente de neige plus douce et nous arrivons au bout d'une heure sur un sommet. Je vois tout d'un coup François s'arrêter au milieu du brouillard, et se retourner en me disant : « Ma foi, Monsieur, je suis sur une arête, ça m'a l'air d'être à pic de l'autre côté. » Je tirai mon baromètre et, vérification faite, nous devons nous trouver à l'altitude du premier sommet, c'est-à-dire à 3,575 mètres environ. « Faut-il continuer, me dit gravement François, ou bien faut-il dresser l'appareil à photographie ? » Le moment n'était guère comique, mais je ne pus m'empêcher de rire à cette amère plaisanterie : « Demi-tour, répondis-je,

et dépêchons-nous si nous ne voulons pas être pris par la tempête », et, sans changer nos places, nous opérâmes la descente, notre jeune guide en tête de la caravane. J'avais été très satisfait de lui pendant tout le temps de la montée, mais la descente de flanc, sur cette pente de glace, me rendait fort perplexe. Aussi lui recommandai-je d'user de toute la prudence possible et de ne faire chaque pas qu'après avoir enfoncé le pic de son piolet dans la glace. Les premiers pas dans la neige se firent sans difficulté, mais quand il nous fallut reprendre la glace de flanc, j'eus souvent quelques moments d'angoisse en voyant la façon dont mon porteur faisait chacun de ses pas, car il était évident qu'en cas de chute, le faux pas d'un seul aurait entraîné dans l'abîme toute la caravane. Heureusement il n'en fut rien, et nous reprîmes notre arête de rochers sans incidents. Là nous défilâmes la corde, et nous attendîmes sur le rocher, absolument navrés de notre insuccès, et espérant que le soleil voudrait bien paraître. Entre deux éclaircies je fis deux photographies, l'une de la Bérangère et l'autre du col de Béranger, puis nous redescendîmes tranquillement pour arriver à 8 h. 40 du soir à Contamines. A 3 heures du matin nous repartîmes pour prendre deux heures après le courrier de Saint-Gervais qui nous déposait à 8 heures du matin à Chamonix.

A vrai dire, c'était presque un échec, puisque le but principal que j'avais eu en vue était manqué, et les photographies que je m'étais proposé de prendre sont encore à faire. De plus nous n'avions réussi qu'à moitié l'ascension du premier sommet moins haut que le second d'une centaine de mètres, par conséquent il me fallait une revanche et c'est un peu pour la prendre que je fis l'ascension du Grépon ¹.

1. Le même jour, l'escalade du Grépon a été faite par deux touristes allemands MM. Schmüller et Schuster du D. O. A. (Deutschen Oesterreichen Alpen Vereins). Cette escalade faite pour la première fois *sans guide* est un tour de force auquel je tiens à rendre hommage.

ESCALADE DU GRÉPON

Peu de personnes, parmi les voyageurs qui passent à Chamonix, connaissent exactement la situation du Grépon, on le confond en effet très facilement avec l'Aiguille des Grands-Charmoz derrière laquelle il est placé. Il est invisible du Montanvert.

Sa forme est, du reste, loin d'impressionner l'imagination. Au lieu de s'élancer fièrement vers le ciel comme l'Aiguille Verte, le Dru, le Géant, le Schreckhorn, le Cervin ou la Meije, le Grépon, vu de Chamonix, est trapu, ramassé sur lui-même, d'un aspect maussade, pareil à ces gens dont on dit toujours qu'on ne sait jamais par quel bout on peut les prendre ; il donne assez exactement l'aspect d'un mur gigantesque dont on aurait déchiqueté la crête à coups de canon. Quant au véritable sommet de l'Aiguille, on ne sait où le reconnaître au milieu de ces innombrables pointes qui composent la crête.

Vu du Jardin de la Mer de Glace, le Grépon reprend un peu de sa dignité, mais sans rien gagner en élégance. On a toujours en face de soi un mur gigantesque dont la hauteur domine par des précipices effroyables la Mer de Glace placée à 1,400 mètres au-dessous de lui.

Si on le regarde du col du Géant, l'aspect change complètement, car, au lieu de le voir de face, c'est de champ que le Grépon se présente ; son aspect est celui d'un obélisque presque aussi étroit à la base qu'au sommet. Mais si l'on veut en garder l'impression la plus saisissante, qu'on aille le voir du sommet des Grands-Charmoz ; de là en effet, c'est une véritable lame de couteau et c'est de là seulement qu'on peut se rendre compte de la verticalité absolue du Grépon sur toutes ses faces et des difficultés que peut présenter son escalade.

Surpassé en élévation par bien d'autres pointes de la

même région il fait, avec ses 3,482 mètres, sourire le novice qui ne considère la difficulté que comme une conséquence fatale de l'altitude. Et comme si cette aiguille devait réunir toutes les bizarreries, il n'est pas jusqu'à son nom de Grépon qui ne suscite la curiosité. Quelle en est l'étymologie? Je crois que j'aurais feuilleté en vain tous les dictionnaires de l'Académie, et l'explication la plus plausible m'en a été, suivant moi, fournie par un de mes deux guides. Le mot Grépon serait, paraît-il, un dérivé patois de l'expression chamoniarde : se *gramponner* (jamais je n'ai pu leur faire dire : se *cramponner*) ; beaucoup d'entre eux disent : se *gréponner* ou même : se *griponner* ; de ces deux dernières expressions à celle de Grépon, il n'y a qu'un pas ; et ce nom, dans la bouche d'un habitant de Chamonix, décrit mieux qu'un long discours le genre d'exercice que vous réserve cette immense muraille étroite à l'excès, longue d'environ 150 mètres, sur laquelle se dressent assez régulièrement sept pointes rocheuses de 30 à 40 mètres de hauteur, qu'il faut successivement escalader et redescendre avant d'atteindre la dernière qui est la plus élevée et qui résume ses difficultés par deux chiffres qu'on a constamment devant les yeux pendant les quatre heures que dure la traversée de cette crête, 1,000 mètres de chute possible du côté de la Mer de Glace, 500 du côté du glacier de Nantillons, à choisir.

Quoi qu'il en soit, j'étais bien résolu à en tenter l'ascension ; les récits des guides, qui n'y avaient jamais été, m'avaient fort impressionné, et depuis longtemps déjà je me demandais si je serais capable d'entrer en lutte avec un personnage aussi peu commode que le Grépon. A force d'en entendre parler, mon esprit s'était surexcité, et un véritable sentiment de curiosité me poussait à me rendre compte par moi-même de la véritable difficulté ou plutôt du genre de difficulté que pouvait présenter cette escalade.

Il y avait de plus de ma part (oserai-je l'avouer!) une

petite question d'amour-propre à résoudre : le propriétaire de l'hôtel où j'habitais, jeune homme déjà bedonnant, qui avait souvent regardé le Grépon au télescope, me piquait au vif depuis quelque temps en ne me parlant que de cette escalade ; le ton, l'insistance avec laquelle il m'en parlait semblait jeter une nuance de défi dans ses paroles ; alors que ce bienheureux jeune homme ne faisait, sans s'en douter, qu'augmenter en moi l'envie folle que j'avais de tenter cette escalade, et un beau jour je décidai de partir. C'était en même temps pour moi une rare occasion de faire quelques photographies sortant de l'éternel panorama du Mont-Blanc pris de la Flégère ou du Brévent, car voir les montagnes de loin c'est très bien, mais les voir de près c'est encore mieux, et quand l'alpiniste peut les voir d'en haut sa satisfaction est complète.

Je comptais bien en même temps faire quelques épreuves avec mon appareil 30×40 que depuis un mois j'avais déjà transporté sur bien des pointes comme le Tacul, le Dôme de Miage, les Charmoz, la Floria. Bien entendu, il ne fallait pas penser à faire la traversée de l'arête avec ce monument, mais mon appareil stéréoscopique me suffisait pour photographier les principaux passages. Quant à mon grand appareil, mon intention était de le donner à deux porteurs que je connaissais bien et en qui j'avais toute confiance. Au lieu de suivre notre route jusqu'au bout, ils devaient nous quitter au pied de l'Aiguille et prendre la route du col des Nantillons en traversant le glacier du même nom, puis de là remonter par derrière l'arête du Grépon jusqu'au rocher Pierre Charlet ou CP qui fut le point de départ de toutes les tentatives et de l'éclatante victoire de M. Dunod, lors de sa première ascension par la face Sud, et qui se trouve à une centaine de mètres au-dessous du sommet du Grépon¹.

1. V. l'Annuaire de 1885.

Mon projet arrêté, je décidai d'aller coucher le soir même au pied de l'Aiguille de Blaitière sous d'excellents rochers qui devaient nous offrir un abri confortable pour la nuit. A 1 heure après-midi, mes deux porteurs, Émile Ducros, un solide gaillard, et Louis Simond, le frère de mon guide, partaient les premiers pour nous chercher un emplacement confortable. Deux heures après je partais à mon tour avec mes deux guides Joseph-Aristide Simond et François Comte.

Bientôt après nous prenions le petit sentier assez raide qui conduit aux chalets de Blaitière-Dessous, et comme le soleil nous avait largement comblés de ses rayons pendant toute la route, nous profitâmes d'une halte au chalet pour nous faire apporter quelques tasses d'un excellent lait, comme il est impossible d'en composer à Paris, malgré les progrès de la chimie industrielle moderne. Rien de plus curieux que cette habitation où la propriétaire et ses huit mioches vivent dans l'état sordide le plus complet. La femme se plaint de rhumatismes, ses enfants ont, soit une bronchite, soit une coqueluche et grâce à l'indiscrétion de mes guides qui lui révèlent ma profession médicale, je vois bientôt toute la famille me demandant une consultation. Je fais mon devoir consciencieusement et leur conseille surtout de se laver un peu plus souvent, puis nous nous hâtons de prendre la fuite pour respirer un air plus pur !

Encore une demi-heure de montée pénible dans des prés et des bois et nous arrivons au chalet de Blaitière-Dessus. Là nous prenons deux litres de lait avec lesquels nous ferons le chocolat avant notre départ de cette nuit. Joseph y laisse son chapeau orné d'une magnifique plume de coq de bruyère pour le changer contre un béret basque qui sera moins exposé pendant l'escalade du lendemain. Nous profitons de la présence d'un solide gaillard au chalet pour lui faire apporter à notre campement une énorme

charge de bois avec lequel nous pourrions nous chauffer toute la nuit. Nous partons donc tranquillement et, à 6 heures et demie, nous arrivons au pied de l'Aiguille de Blaitière où nous apercevons nos deux porteurs qui nous attendent auprès du gîte qu'ils ont choisi. Nous sommes au pied de la moraine, largement abrités contre le froid, et notre logement, assez vaste, nous promet un abri confortable. Devant nous les Grands-Charmoz et le Grépon éclairés par les derniers rayons du soleil couchant ont l'air de nous défier, et le Grépon, dont l'arête à pic de toutes parts ressemble aux créneaux d'une vieille forteresse, semble nous dire : « Viens donc me prendre si tu l'oses ! »

Au fur et à mesure que la nuit s'avance, le spectacle devient de plus en plus fantastique, et ces pyramides colossales de rochers qui nous dominent semblent une armée de fantômes immenses qui vont nous écraser. Le ciel est chargé d'étoiles, pas un souffle dans l'air, le silence est absolu. Les glaciers ont cessé la symphonie monotone de leurs cascades qui vont se jeter dans les crevasses béantes au-dessous d'elles; seul, un petit ruisseau, descendant à côté de nous du glacier de Blaitière, murmure encore les derniers refrains de sa chanson qui va se perdre dans les profondeurs de la vallée. Et pendant que, sous notre abri, mes guides préparent tranquillement le dîner, je reste accoudé sur un énorme bloc, pensif au milieu de cette solitude dont l'impression envahit bientôt tout mon être et, malgré moi, je ne peux m'empêcher de penser à la puissance de l'égoïsme et de la vanité humaine.

Près de moi encore, au milieu de cet amas de points lumineux qui font deviner Chamonix, il y a un toit que je viens de quitter et sous lequel reposent (tout ce que j'ai de plus cher au monde) ceux qui, à l'heure actuelle, sont peut-être en train de me plaindre sur la situation où je me trouve volontairement, tandis que je suis là, seul sur

un rocher au milieu de la nuit, face à face avec mon ennemi de demain, semblant nous jeter un défi l'un à l'autre ; j'ai tout quitté, femme et enfants, parce qu'un orgueil invincible m'attire vers une cime qui a fait reculer beaucoup de grimpeurs, parce que la curiosité me pousse à voir ce qu'il n'a été donné qu'à un petit nombre d'admirer, parce que je veux aussi sentir l'âpre plaisir de la lutte et de la victoire contre un ennemi brutal et mille fois plus puissant que moi ; parce qu'enfin l'amour-propre, ce grand moteur de l'être humain, en qui réside le secret de nos incohérences, veut que je puisse dire un jour à mon tour : « Moi aussi, j'ai escaladé le Grépon, j'ai lutté avec lui, et je l'ai vaincu. »

Chimère que tout cela, la réalité apparaît bientôt sous l'accent de François qui m'appelle et me dit : « Monsieur Alex, rentrez donc à l'abri, il fait froid ce soir, et la soupe est prête, il faut rentrer. » Et je rentrai ; toutes mes pensées de tout à l'heure s'étaient envolées du même coup et bientôt après, c'étaient de longs éclats de rire qui retentissaient dans le silence de la nuit.

Le dîner terminé, chacun s'accota dans son coin, et, bien enveloppé dans mon plaid, je m'endormais bientôt d'un sommeil paisible avec la satisfaction de pouvoir allonger mes jambes plus facilement que dans un lit d'hôtel...

A minuit et demi j'étais réveillé par le bruit que faisaient mes guides qui préparaient déjà le chocolat et qui, moins heureux que moi, avaient passé la nuit à battre la semelle entre eux pour lutter contre l'envahissement de la fraîcheur ambiante. Je me levai à mon tour et, à 1 heure du matin, nous quittions notre campement à la lueur étincelante d'une lune dans toute sa splendeur.

Nous marchons lentement ; nous n'avons emporté avec nous qu'un sac contenant les provisions et mon appareil stéréoscopique que je tiens à monter au sommet du

Grépon. Mes deux porteurs marchent en avant avec le gros appareil à photographie, car, jusqu'au pied de l'Aiguille, nous suivrons le même itinéraire; nous traversons d'abord la moraine, puis le glacier de Nantillons sous les énormes séracs de l'Aiguille de Blaitière; les rares crevasses que nous rencontrons ne nécessitent nullement l'emploi de la corde, la neige est glacée et crie sous la pointe du piolet. Au bout de vingt minutes environ, la pente, assez douce jusqu'ici, se redresse brusquement, et il nous faut tailler des marches à coups de piolet. Au même moment, nous apercevons au-dessous de nous, dans la direction du chalet du plan de l'Aiguille, un point lumineux qui se déplace. Sans aucun doute, c'est une caravane qui va escalader une des Aiguilles, la nôtre, peut-être; nous continuons notre montée, et, au bout d'une demi-heure, nous arrivons au premier pas délicat de l'ascension; il s'agit de traverser les séracs énormes et peu solides pour prendre le rocher qui divise en deux le glacier de Nantillons à sa base. Coupé à pic à cet endroit, le rocher se trouve séparé du glacier par une coupure profonde d'une cinquantaine de mètres environ, et le seul point faible est représenté par un pont de neige à l'apparence peu engageante. Là, nous mettons la corde; huit mètres entre chacun de nous sont suffisants. Joseph passe le premier en nous recommandant à la fois la plus grande prudence et le silence le plus absolu.

Enfin, à l'abri des avalanches, nous jetons un regard en arrière, et nous voyons, ô stupeur, trois caravanes sur le glacier. L'une se compose de trois personnes, c'est celle qui vient du chalet du plan de l'Aiguille, la seconde se compose aussi de trois voyageurs, tandis que la troisième comprend cinq touristes. A cette vue, un sourire effleure nos lèvres, nous ne nous plaindrons pas de la solitude. Nous continuons notre route pour arriver peu de temps après au sommet de l'excellent rocher que nous

venons de grimper. Là, confortablement installés, nous faisons une brèche aux provisions en attendant l'arrivée des autres caravanes et nous apprenons bientôt que la première va au Grépon, comme nous : c'est un Anglais avec deux guides de Meiringen ; la deuxième va escalader l'Aiguille de Blaitière et je reconnais M. Cramer, avocat à Genève, à qui je serre la main, il est accompagné de deux guides de Chamonix. La troisième caravane est encore bien bas dans le rocher pour que nous l'attendions, nous verrons plus tard qu'ils vont tenter la traversée des cinq pointes de l'Aiguille des Grands-Charmoz ; nous nous quittons donc après nous être mutuellement souhaité bonne réussite. Nous entamons une courte arête de neige et de glace dans laquelle il nous faut tailler quelques marches pour arriver sur une pente douce de neige où nous voyageons au milieu de débris d'avalanches. Nous sommes en ce moment sous une frange d'énormes séracs surplombant une muraille de rochers à pic et dont le moindre éboulement nous enverrait certainement tous dans un monde meilleur en nous balayant comme des grains de poussière. Aussi passons-nous rapidement et silencieusement en traversant quelques crevasses sans importance ; nous obliquons à gauche et, par une pente de neige glacée qui se redresse brusquement, nous marchons droit sur le couloir qui sépare les Grands-Charmoz du Grépon. Quelques coups de piolet à donner et, une heure après, nous sommes au pied des rochers.

Il est 5 heures du matin et le temps est merveilleux.

Là, notre caravane se disloque, et nos porteurs nous quittent pour se diriger vers le col des Nantillons en emportant l'appareil à photographie et le sac aux provisions. Nous ne gardons avec nous qu'une boîte de croquettes de chocolat, un morceau de pain que nous partageons fraternellement, et une bouteille de champagne dont nous espérons bien faire sauter le bouchon au sommet de l'Ai-

guille. Joseph Simond se charge de la bouteille, et François de mon appareil stéréoscopique.

Ainsi délestés, nous attaquons le couloir sur la gauche, après avoir traversé la bergschrund qu'une avalanche de neige et de rochers a eu la bienheureuse idée de combler pour nous faciliter le passage. Pendant un quart d'heure environ, nous nous élevons sur des blocs peu solides, désagregés par la neige qui y a longtemps séjourné, et avec lesquels nous sommes tenus à la plus grande prudence de peur de nous blesser mutuellement.

Au bout de ce temps, nous abordons une série de plaques solides, mais où les prises se cachent quelquefois si discrètement qu'on met un temps assez long à les découvrir. Jusque-là peu de difficultés. A notre droite la paroi à pic du Grépon s'élance à 500 mètres dans les airs sans présenter la moindre aspérité. Au bout de vingt minutes, nous franchissons le couloir rempli de glace, noire à cet endroit, après avoir traversé préalablement de flanc une splendide plaque de rocher où la verticale commence à faire son apparition; le couloir n'est pas large, heureusement, et une dizaine de marches taillées dans la glace nous permettent de le traverser aisément. Nous reprenons bientôt le rocher, mais sur la rive droite du couloir cette fois, et sans avoir eu trop à nous plaindre de la neige, nous arrivons dix minutes après au sommet du couloir, à l'endroit où ce dernier, formant comme les deux branches d'un Y, se divise en deux petits couloirs secondaires, dont l'un se dirige à gauche sur les Grands Charmoz et l'autre à droite sur le Grépon. Nous nous trouvons en ce moment au pied d'une splendide muraille de granit, commune aux deux aiguilles et formant une paroi de chacun des deux couloirs : nous abordons la partie délicate de l'ascension; et comme nous avons fait route jusqu'alors avec la caravane de l'Anglais, je lui demande s'il consent à monter le couloir avec nous,

trouvant de toute prudence de se maintenir le plus possible serrés les uns contre les autres dans un passage aussi rétréci et où une chute de pierres pourrait être fatale à ceux qui sont en arrière. Il accepte et nous partons. Mais le spectacle change; le couloir est *verglassé* d'un bout à l'autre, et, sans son étroitesse qui permet aux mains de se coller aux parois, il serait impossible d'y passer, car la couche de glace est excessivement mince et transparente comme du verre; pour comble de bonheur une plaque de rocher formant une saillie d'environ un mètre coupe le couloir en deux et il faut l'escalader en se faisant la courte échelle, chose peu commode dans la situation où nous sommes. Heureusement, Joseph n'est pas lourd, et c'est avec plaisir que je lui rends ce petit service, qu'il aura l'occasion de me rendre au centuple tout à l'heure.

Ce pas franchi, nous continuons notre grimpe pour déboucher au sommet du couloir sur une fenêtre étroite qui s'ouvre à pic sur la Mer de Glace.

Il y a là ce qu'on peut appeler un véritable coup de théâtre.

Depuis une demi-heure, nous étions enfermés entre deux murailles qui nous fermaient tout horizon, quand soudain nous nous trouvons debout au-dessus d'une coupure de rocher qui se précipite verticalement et d'un seul jet à un millier de mètres de profondeur sur la Mer de Glace. Le coup d'œil est saisissant. Arrivé là, on se demande par où on va passer, car partout, au-dessus, au-dessous, à gauche et à droite, c'est la verticalité absolue sans la moindre prise qui puisse seulement vous faire espérer que vous allez pouvoir vous élever de deux mètres de plus; et cependant, la crête du Grépon vous domine encore de 25 mètres et il faut l'atteindre. C'est alors que vous vous souvenez, qu'en montant le couloir et en passant à une dizaine de mètres au-dessous de

cette fenêtre où vous êtes actuellement, vous avez entrevu sur la muraille de droite une fente absolument verticale, large d'environ 40 centimètres dans sa partie inférieure et qui se rétrécit encore dans le haut. Complètement dépourvue de saillie, elle se trouve formée par une plaque de rocher appuyée sur la muraille même du Grépon.

C'est là la fameuse cheminée Mummery.

Quand on songe qu'un homme a eu un jour l'idée de passer par là, on se demande si le Darwinisme n'est pas la seule théorie qui ait exactement donné l'explication de la nature humaine.

Quoi qu'il en soit, il faut passer par là, et l'abord de la cheminée offre déjà à lui seul une grosse difficulté, car elle s'ouvre au-dessus du vide, et, pour entrer dedans, il faut préalablement se glisser dans un petit tunnel de 6 à 7 mètres de longueur, et passer sur une dalle très inclinée et couverte de verglas, sans espoir de se cramponner à quoi que ce soit. Puis d'un seul coup de jarret, il faut, non pas se placer, mais se jeter dans la cheminée et s'y maintenir en faisant le gros dos. Dans cette situation on est exactement comme un ramonneur dans une cheminée, il n'y a absolument que les vêtements qui collent sur le rocher. Une fois là dedans, il faut mettre en œuvre tout ce qu'on a d'énergie musculaire et de souffle pour s'élever centimètre par centimètre, sans prise pour les mains ni pour les pieds en faisant simplement des mouvements de reptation analogues à ceux du serpent qui s'allonge et se raccourcit successivement. Enfin, au bout de 7 à 8 mètres une bienheureuse petite pierre se trouve prise dans la fente de la cheminée, la main s'appuie dessus et on peut s'élever encore pendant un mètre. Mais bientôt la situation déjà bien pénible s'aggrave encore, la cheminée se rétrécit et le corps ne peut plus s'y maintenir, c'est alors que le bras droit seul pouvant pénétrer dans la fente

du rocher, on introduit la main ouverte dans le fond de la cheminée et on ferme le poing : la main se trouvant ainsi coincée présente un point d'appui plus ou moins douloureux sur lequel on s'élève en saisissant l'autre bord de la plaque avec la main gauche ; il y a même là une petite saillie sur laquelle il faut absolument arriver à mettre le pied, en s'aidant de tous les principes de gymnastique que l'on peut posséder. Depuis là, la cheminée devient si étroite que c'est sur la crête même de la plaque qu'il faut s'élever pendant deux mètres encore. Puis la cheminée devient plus large et le corps peut y retrouver sa place ; la partie la plus pénible va cesser. Pendant les dix derniers mètres de la cheminée, une faille court obliquement sur un de ses côtés et grâce à ces excellentes prises on arrive bientôt sur l'extrémité Nord de la crête du Grépon. L'escalade de cette cheminée haute de 25 mètres dure environ une demi-heure, pour le premier qui la monte, et pendant tout ce temps, il est impossible aux autres de voir les différentes péripéties de cette gymnastique effroyable. La situation dans laquelle se trouvent ceux qui attendent est loin de présenter de la sécurité, puisqu'ils sont en équilibre sur la saillie d'un mur en lame de couteau d'un millier de mètres de hauteur.

Heureusement, la nature, toujours prévoyante en ces sortes de circonstances, a placé là, à proximité, une pointe de rocher faisant saillie et autour de laquelle on peut enrouler la corde dans le cas où celui qui monte viendrait à tomber. Il est évident que, pour le premier, il n'y aurait rien de changé à la situation puisqu'il y aurait là inévitablement un coup de fouet d'une quarantaine de mètres au bout desquels la corde casserait presque infailliblement. Si la corde ne cassait pas, il est au moins certain que la violence du coup provoquerait une fracture de la colonne vertébrale, et, par conséquent, la mort instantanée.

Aussi, n'est-ce pas sans émotion que l'on voit la corde

s'élever peu à peu sans qu'on puisse distinguer le corps auquel elle est attachée. On s'étonne de la lenteur désespérante de cette escalade. Tout ce que l'on entend au milieu de ce silence absolu où chacun se rend compte de la gravité de la situation, c'est la respiration haletante de celui qui grimpe. Toutes les deux ou trois minutes, on sent qu'il ne monte plus, la corde reste stationnaire; la respiration devient moins précipitée. Au bout de quelques secondes de repos, une nouvelle secousse de la corde indique que l'effort recommence; on se rend compte instinctivement qu'il doit y avoir dans cet effort une dépense d'énergie et de volonté surhumaines, et on reste là, haletant soi-même dans l'attente de l'inconnu, la main crispée autour de la corde qu'on laisse filer automatiquement. Enfin, au bout de vingt minutes, on aperçoit, à dix mètres au-dessus de soi, une partie du corps qui sort de la cheminée et une main crispée cherchant la moindre saillie sur cette muraille verticale d'une difficulté désespérante. La corde se tend encore; un nouvel effort, et l'on aperçoit tout d'un coup l'homme se dresser, le corps tout entier en dehors de la cheminée, collé contre la muraille, reposant sur des saillies qu'on ne voit pas, au-dessus du vide immense. Pour la première fois le silence est rompu et, machinalement, j'adresse à Joseph cette banale question :

« Eh bien, Joseph, ça va ? »

Pour toute réponse, un sourire. Je sentais qu'il n'en avait pas fini avec la difficulté. Il lui fallait s'élever encore pendant quelques mètres sur la crête extérieure de la cheminée pour en regagner l'intérieur. C'est ce que nous le vîmes bientôt faire lentement, mais avec cette certitude, je dirais presque cet automatisme de l'homme qui joue avec la difficulté. Une fois rentré dans la cheminée, nous l'entendîmes pousser un cri joyeux : « Ça va bien, laissez aller la corde ! » Il était sur la faille de la

plaque, grâce à laquelle, en quelques minutes, il s'élevait sur le sommet de la crête par un rétablissement sur les bras. Au même moment, une joyeuse tyrolienne s'échappait de sa poitrine, tandis qu'à 25 mètres au-dessus de nous, nous le voyions, debout sur la crête, tirer son mouchoir et éponger la sueur qui ruisselait sur son visage : « A vous maintenant, me cria-t-il, vous allez faire connaissance avec le Grand Diable ! »

J'avouerai sans forfanterie que ce fut avec une indicible joie que je me faufilai dans cette espèce de boyau qui donnait accès dans la cheminée. J'avais hâte de voir la difficulté de près, et quand, après avoir contourné la plaque, je me fus introduit dans la cheminée, je fus tout étonné de voir le peu de prise qu'elle offrait. Instinctivement je levai la tête et je criai à Joseph : « Est-ce que c'est par là que vous êtes monté ? » Un grand éclat de rire me répondit : « Ah ! ah ! ce n'est pas ordinaire, n'est-ce pas ? Montez comme vous pourrez, surtout avec le dos et avec les genoux, mais ne cherchez pas de prises, il n'y en a pas : quand il y en aura, je vous le dirai. Allez-y. » Sur ces paroles, je commençai à mon tour cette délicieuse séance de gymnastique qu'avait effectuée mon prédécesseur, et je m'évertuai de mon mieux. Il y avait bien dix minutes que je faisais le serpent et je n'étais pas monté de cinq mètres ; je comprenais maintenant la cheminée Mummery et tout ce qu'on m'en avait dit ne m'étonnait plus. Joseph me donnait au fur et à mesure tous les renseignements nécessaires, car je lui avais formellement défendu de me tirer à la corde. Enfin, après une demi-heure de gymnastique, je mettais à mon tour le pied sur la crête, non sans m'être de temps en temps, je l'avoue humblement, aidé de la corde que tenait Joseph. Il fallait passer maintenant les sacs, les piolets, l'appareil, et surtout le champagne. C'est ce qu'on fit en enveloppant la précieuse bouteille dans la veste de François. Enfin tout

arriva à bon port, et François s'enleva à son tour comme un chamois dans la cheminée, en montant tout simplement après la corde tendue par nous.

Nous en profitâmes pour rendre le même service au guide de la caravane suivante, qui nous remercia chaleureusement, et nous continuâmes bientôt notre escalade sur le temps de laquelle la cheminée Mummery nous avait retenus près d'une heure et demie.

Nous marchons pendant une dizaine de mètres sur cette crête étroite d'où nous voyons Chamonix. Il est sept heures du matin, et nous sentons qu'on doit suivre du regard notre ascension.

Au bout de ces dix mètres, il nous faut monter un nouveau petit couloir de deux mètres environ pour nous faufiler dans un trou étroit qui nous fait passer sur le versant de la Mer de Glace. La besogne n'est pas finie, loin de là ; elle ne fait que commencer. Le Grépon se compose, en effet, d'une crête qui s'élève insensiblement, mais sur laquelle se dressent assez régulièrement une série d'immenses blocs de rochers de 30 à 40 mètres de hauteur. Ces *gendarmes* (tel est le nom qu'on leur donne) constituent ainsi une série de pointes dont la plus élevée est la septième, et, comme l'à-pic règne partout en maître, il faut escalader successivement et redescendre chacune des six premières pour s'attaquer enfin à la plus haute. Cette ascension revient donc à la traversée complète de la crête, et c'est cette traversée qui renferme tout ce qu'on peut rêver comme difficultés.

Nous sommes donc sur le versant de la Mer de Glace, dominant déjà l'Aiguille du Moine, tandis que le Dru et l'Aiguille Verte nous apparaissent merveilleusement éclairés par la lumière matinale.

Pendant cinq minutes, nous nous élevons sur une série de plaques solides, au-dessus d'un à-pic qui nous tiendra compagnie pendant tout le cours de la traversée. Un malen-

contreux rocher nous barre bientôt la route en faisant une énorme saillie transversale. Il faut s'élever dessus à la force du poignet pour l'enfourcher en se trouvant sous une immense plaque presque horizontale qui rend la besogne peu commode. Mon stéréoscope passe à la corde cet étroit passage. Alors, la difficulté se présente sous un autre aspect. Nous sommes au pied du premier gendarme, et pour le traverser il faut nous glisser dans une fente formée par deux plaques de rocher placées obliquement l'une sur l'autre, exactement comme les parois d'une boîte à lettres, mais dont l'ouverture, semblable à la gueule de quelque monstre gigantesque, vous rejetterait sur le glacier des Nantillons, si on venait jamais à glisser. Là encore, il ne faut pas compter sur les aspérités; les deux parois entre lesquelles on passe sont parfaitement lisses, et c'est en s'appuyant sur le dos, les genoux, et les pieds en l'air qu'on traverse ce charmant passage. Une dizaine de mètres de cet exercice et vous entrez dans une petite cheminée d'un mètre de profondeur pour vous trouver en face d'un immense bloc pointu d'une trentaine de mètres de hauteur. La traversée du premier gendarme est finie, on va franchir le second.

Les parois en sont lisses de toutes parts et le côté qui domine la Mer de Glace est inexpugnable. Seul le versant du glacier des Nantillons présente sur une longueur d'une quinzaine de mètres une faille montant obliquement et constituée par une immense plaque de 150 à 200 mètres de hauteur dont l'extrémité supérieure vient s'appuyer en cet endroit sur le gendarme. C'est là le seul point faible que l'on puisse utiliser en se servant cette fois d'un autre moyen que ceux qu'on a employés jusqu'à présent. Il faut alors se suspendre après cette faille pendant que les jambes se balancent au-dessus du vide; puis ramener les genoux le plus haut possible pour s'en faire un appui secondaire puisque la paroi, presque

verticale et lisse, n'offre aucun appui pour les pieds. C'est donc uniquement à la force des bras et le corps suspendu au-dessus d'un précipice de plus de 500 mètres qu'il faut effectuer ce passage qui m'a semblé être le plus fatigant de toute l'ascension. Au bout de 7 à 8 mètres de cet exercice, la plaque s'écarte suffisamment du rocher pour que, dans la faille élargie, l'on puisse par un rétablissement sur les bras y introduire une jambe. On se trouve alors à cheval sur une arête dont l'inclinaison augmente de plus en plus, et sur laquelle il faut s'élever en serrant les genoux autour des parois comme un cavalier, tandis que les mains ouvertes se crispent désespérément sur les flancs d'une lame de rocher qui ne présente aucune saillie.

De temps en temps, heureusement, l'intervalle existant entre la plaque et le rocher permet d'y introduire une partie du corps et de recommencer l'exercice de la cheminée Mummery. On arrive ainsi, à moitié fourbu, à l'extrémité où se dresse un piton qu'on saisit avec bonheur, car c'est la première fois qu'on se sent un point d'appui sérieux. Il faut maintenant s'introduire dans la faille qui s'élargit à cet endroit, suffisamment pour laisser passer le corps et descendre ainsi verticalement pendant cinq à six mètres, en ramonant les deux parois de rocher, pour finir par un saut de côté qui vous permet de retomber sur la crête. Sans ce saut on irait infailliblement mesurer la hauteur du Grépon au-dessus de la Mer de Glace; une nouvelle petite arête, courte cette fois-ci, car elle n'a que quatre ou cinq mètres sur une inclinaison de 50°, et que nous escaladons à cheval, les jambes flottant au-dessus des deux parois du Grépon, et nous nous trouvons bientôt réunis au sommet d'un bloc carré, absolument plat, comme s'il était coupé au couteau, de 2 mètres carrés environ de surface. Nous allons pouvoir prendre un repos bien mérité, car il est 8 heures et de-

mie et nous ne nous sommes pas arrêtés un instant depuis que nous avons entamé la crête.

Nous sommes sur le troisième gendarme. D'où nous sommes, nous distinguons admirablement le sommet, qui nous domine seulement d'une quinzaine de mètres; et nous pouvons pour la première fois, confortablement assis tous les trois, nous rendre compte de la verticalité absolue que présente le Grépon. C'est bien un véritable mur dont la hauteur effroyable ne présente en certains endroits aucune aspérité. Cette paroi est formée par une série de plaques verticales imbriquées les unes sur les autres, mais de telle sorte que c'est la supérieure qui recouvre l'inférieure. Partout c'est le vide absolu. Il n'y a pas à se faire d'illusion, et comme le disait Joseph tout à l'heure : « Le Grépon, c'est un grand diable qui se défend rudement, et il faut avoir de bons bras et la tête solide si on veut en venir à bout; mais c'est aussi un adversaire loyal, ne fuyant jamais sous l'étreinte de celui qui lutte contre lui. »

Nous restons ainsi pendant un quart d'heure environ, et nous déposons nos noms dans une petite bouteille abandonnée sur ce bloc. Mais il faut penser à continuer notre escalade, et au moment du signal du départ, je deviens perplexe; j'ai beau fouiller du regard les abîmes vertigineux au-dessus desquels nous nous trouvons, je ne vois pas par où nous allons continuer. C'est alors que la corde supplémentaire que nous avons apportée jusqu'ici va commencer à jouer son rôle qui se renouvellera souvent dans la suite, et à la question que je pose à Joseph, il me répond en me montrant une des arêtes du bloc sur lequel nous sommes. Arête aiguë, tranchante, presque verticale, aussi lisse que possible et qui plonge en surplomb dans le vide en dominant par un immense précipice toute la hauteur du Grépon au-dessus du glacier des Nantillons. A cent mètres au-dessous de nous, mais à l'autre extrémité de la crête, mes

deux porteurs sont déjà arrivés à leur poste et nous pouvons causer avec eux au-dessus de l'abîme. La voix porte admirablement et ils peuvent désormais suivre du regard toutes les péripéties de notre escalade. Nous déroulons la corde supplémentaire, elle a 40 mètres de longueur, c'est une mince corde de soie qu'un voyageur a donnée à Joseph en remerciement de ses services dévoués. Nous pouvons donc nous fier à sa solidité. Nous passons la boucle autour de l'angle du rocher et François opère le premier la descente.

Je le vois se mettre à cheval sur l'arête en tenant entre ses mains un des deux bouts de la corde : puis ser-



Traversée du Grand Gendarme.

rant l'arête entre ses genoux, les deux bras collés sur chacune des parois, il opère la descente. Tout d'un coup je le vois disparaître sous le rocher qui surplombe ; au bout de quelques minutes, la corde change brusquement de direction, tandis que mes yeux cherchent en vain à deviner ce qui se passe au-dessous de moi. De temps en temps le son du soulier qui gratte le rocher monte jusqu'à mes oreilles, mais c'est là le seul indice qui peut me parvenir. Enfin un

cri nous annonce le retour de François sur la crête et je me prépare à descendre à mon tour. La besogne me sera beaucoup facilitée par mon guide qui, d'en bas, pourra tendre la corde dans la direction nécessaire. Je commence donc la descente en serrant consciencieusement le rocher entre mes genoux ; au bout de 7 à 8 mètres, je sens que mes pieds flottent dans le vide et je m'aperçois que l'arête se coupe brusquement ; il faut alors donner un coup de jarret pour me balancer à bout de corde sur la droite et me rejeter sur le versant de la Mer de Glace, dans une cheminée où se termine la descente et où de trop rares appuis s'offrent sous mes pieds. Peu après je rejoins François et je puis à mon tour contempler d'en bas cette descente vertigineuse dont l'impression est encore plus vive à voir ainsi que d'en haut. Je braque mon appareil au-dessus de ma tête, et au moment où Joseph apparaît, je le photographie, ou plutôt je photographie la semelle de ses souliers.

Réunis tous trois au bas du troisième gendarme, au fond d'une cheminée qui n'a pas un mètre carré de surface, nous reprenons notre marche, Joseph conservant la tête. Nous allons maintenant traverser le quatrième gendarme.

Je m'attendais, naturellement, à quelque nouvelle clownerie, quand, ô bonheur, je m'aperçois que la seule difficulté consiste à *se balancer agréablement au-dessus du vide*, pendant deux mètres environ, pour traverser à la force des bras et sur une faille de rocher la paroi du Grépon au-dessus de la Mer de Glace. C'est, en somme, une seconde édition du deuxième gendarme, avec la longueur en moins, mais avec la hauteur en plus, car si tout à l'heure nous avions 3 ou 400 mètres au-dessous de nous, nous en avons actuellement plus du double et c'est au-dessus de 900 mètres que nous exécutons ce petit exercice de voltige.

Nous mettons ainsi le pied sur un véritable balcon moins la rampe d'appui, absolument plat, d'une longueur d'envi-

ron 40 mètres sur 80 centimètres de large. Nous sommes en paradis; pour peu on se croirait dans un salon, n'était ce formidable à-pic qui domine la Mer de Glace. Les deux derniers mètres mettent malheureusement un frein à cette joie, car ce *Grand-Chemin*, comme on l'appelle, se rétrécit terriblement au point qu'il ne présente plus que juste la place pour le pied, et qu'on est obligé de se coller le corps contre la paroi verticale du bloc immense au pied duquel on se trouve; un léger saut contournant le rocher nous amène au pied d'une petite cheminée dont l'escalade semble un jeu, mais qui se termine par une petite arête en lame de couteau heureusement très courte; un rétablissement sur les bras au-dessus du vide et nous sommes bientôt tous trois, ou plutôt tous deux, François et moi, installés sur une petite plate-forme entre deux monolithes gigantesques dont l'un est le quatrième gendarme que nous venons de traverser d'une façon relativement si aisée. L'autre c'est le sixième, dominé lui-même d'une dizaine de mètres par le plus haut sommet. Son aspect est plus rébarbatif encore que les autres et je sens que la lutte est loin d'être finie avec notre adversaire qui se défendra avec énergie jusqu'à la dernière extrémité.

Joseph a déjà pris les devants, sans attendre notre arrivée sur la plate-forme. Devant moi, au pied de ce gigantesque bloc d'une vingtaine de mètres qui forme l'avant-dernier gendarme, s'ouvre une fente verticale, ou plutôt un véritable tunnel. C'est là qu'il nous faut passer : besogne peu commode, car les parois, heureusement très rapprochées, n'offrent pas la moindre saillie, et comme elles se rapprochent à angle aigu, dans le haut et dans le bas, c'est dans la partie moyenne de ce boyau qu'il va falloir passer, en renouvelant, horizontalement cette fois, les mouvements d'ondulation du corps de la cheminée Mummery et de la boîte à lettres du premier gendarme. Une dizaine de mètres de cet exercice au milieu de la

plus profonde obscurité, étouffé entre deux parois qui s'obstinent à se rapprocher de plus en plus, et je débouche dans un nouveau boyau à angle droit avec le premier, mais à ciel ouvert cette fois. Malheureusement, la situation se complique : j'ai beau me présenter dans tous les sens, les parois sont si rapprochées, qu'il m'est impossible de passer. Je m'élève prosaïquement et verticalement dans cette fente, et, au bout de deux mètres environ, grâce à deux petites failles courant horizontalement sur chaque paroi, je finis cette traversée sur les bras, en renouvelant cet exercice de barres parallèles que j'ai cultivé si souvent quand j'étais au collège. Grâce à quelques bonnes prises, je m'élève sur un nouveau bloc, où je me trouve nez à nez avec Joseph, qui éclate de rire en me voyant arriver : « Eh bien ! qu'est-ce que vous dites du Grand Diable, n'est-ce pas qu'il mérite bien sa réputation ? Nous sommes bien près de lui monter sur la tête maintenant, et pourtant vous allez voir que ce n'est pas fini ! » Pour toute réponse, j'essuie la sueur qui ruisselle sur mon front, en me demandant comment François va passer avec mon appareil. Je le vois bientôt apparaître au fond du trou et, grâce à la corde, nous montons le sac sans encombre. Décidément, je crois qu'il arrivera sain et sauf avec nous.

Encore une dizaine de mètres d'escalade à cheval sur une arête très inclinée, plaquée contre un bloc qui vous rejette sans cesse sur le glacier des Nantillons, une dernière cheminée de 4 à 5 mètres de hauteur, qu'on ramone en un clin d'œil et, vingt minutes après, suant, soufflant, les vêtements en assez piteux état, mais enfin triomphants, et l'appareil à photographie intact, nous nous serrions la main sur ce petit plateau de 2 mètres carrés, taillé à pic de toutes parts, qui constitue le sommet du Grépon. Un coup d'œil dans ma longue-vue, et j'aperçois distinctement une forme blanche qu'on agite du balcon de notre demeure.

Nul doute, on nous voyait et, debout sur le bloc, j'agitai frénétiquement mon chapeau, tandis que ma pensée volait vers ceux que j'avais quittés la veille.

Le spectacle qui se déroule sous nos pieds et autour de nous est unique au monde. Devant nous, à une profondeur de 2,500 mètres,

Chamonix nous apparaît comme une étoile blanche traversée par un fil d'argent, et dominée par toute la chaîne des Aiguilles-Rouges, par-dessus lesquelles notre regard s'étend jusqu'au lac de Genève et aux dernières limites du Jura. A notre droite, au fond d'un précipice effroyable de 1,300 mètres, la Mer de



Les trois derniers Gendarmes et le sommet du Grépon vus du Grand Gendarme.

Glace semble un immense fleuve chargé d'écume, tandis qu'au-dessus d'elle s'élèvent les pointes aiguës du Dru, de l'Aiguille-Verte et du Moine. Derrière nous, le cirque immense du glacier de Talèfre et toutes ses pointes, puis les Grandes-Jorasses qui semblent vouloir écraser l'Aiguille du Tacul, les Flambeaux, le Mont Mallet, l'Aiguille du Géant et le col du même nom.

A notre gauche, la Tour Ronde, le col de la Brenva, le

Mont-Blanc, que nous voyions par-dessus l'Aiguille de Blaitière, avec l'Aiguille du Midi, dont les trois sommets semblent perdus au milieu de l'immensité de ces neiges éternelles. A notre gauche encore, mais bien plus rapprochée, l'Aiguille de Blaitière et ses couloirs vertigineux, dont nous pouvons admirer les moindres détails, et sur laquelle nous distinguons nettement la caravane de M. Cramer. Enfin, à nos pieds et verticalement au-dessous de nous, le glacier des Nantillons et le col des Nantillons, dont le sommet en lame de couteau plonge au-dessus d'un abîme de plus de 1,000 mètres.

Nous jetons alors un regard vers la caravane que nous avons dépassée ; elle est encore bien loin ; nous avons près d'une heure d'avance sur elle. Nous entamons la fameuse bouteille de champagne aux cris de joie de nos deux porteurs qui, à cent mètres au-dessous de nous, nous suivent des yeux, et nous demandent de leur laisser un peu du précieux liquide ; les braves garçons voudraient bien être avec nous, et partager avec nous l'enivrement de la victoire ; mais il faut redescendre et, pendant que nous attachons la corde, je prends quelques photographies. Nous rentrons bientôt dans notre cheminée, et, peu après nous nous retrouvons au pied du bloc terminal du Grépon. C'est alors qu'il va falloir employer la double corde pour descendre cette série de plaques lisses et verticales qui composent la paroi du Crépon. Nous déroulons la corde, que nous accrochons autour d'un piton naturel de rocher, et nous nous laissons glisser tour à tour, jusqu'au pied d'une cheminée qu'il nous faudra remonter pendant une quinzaine de mètres, pour nous retrouver sur un huitième gendarme, derrière le sommet que nous avons quitté ; de telle sorte que nous avons descendu une vingtaine de mètres à bout de corde, et remonté une cheminée de 15 mètres, pour opérer une traversée de 6 à 7 mètres de longueur. A partir de là une faille de rocher qui des-

cend obliquement nous offre d'excellentes prises, et c'est un plaisir que de sentir entre ses mains un rocher solide que l'on peut tenir entre ses cinq doigts, quand il y a



Descente de la dernière plaque du Grépon, dessin de Slom.

plus de quatre heures que l'on n'en a pas rencontré. Nous arrivons au bout de dix minutes à un petit plateau encombré de blocs désagrégés; ce sont les premiers que nous rencontrons. Nous nous trouvons alors sur le bord d'un

mur absolument lisse, coupé à 5 ou 6 mètres au-dessous par une faille d'abord horizontale, mais dont la pente se rapproche bientôt de la verticale, à tel point qu'il est impossible de songer à l'utiliser comme point d'appui pour les bras.

Un piton en fer est fixé sur le bord de la muraille et nous renouvelons cet exercice de descente à la corde lisse que nous avons déjà pratiqué bien des fois. Mais les surprises ne sont pas finies.

Au bout d'une vingtaine de mètres de cette descente, on s'aperçoit avec stupeur que la plaque sur la paroi de laquelle on se trouve suspendu se prolonge encore pendant une centaine de mètres au-dessous ; il faut alors se balancer au bout de la corde, en s'écartant du rocher par une vigoureuse détente du jarret. Puis, suspendu par un seul bras, franchir de la sorte un espace de quatre mètres environ au-dessus du vide, s'accrocher désespérément avec l'autre main à une échancrure de rocher, et continuer la descente dans cette position pendant un mètre ou deux, en laissant glisser lentement la corde autour du poignet, sans lâcher le rocher de l'autre main, sous peine de continuer pendant longtemps peut-être cet agréable mouvement de balancier. On arrive ainsi sur une petite arête de glace au-dessous d'un rocher formant auvent, tandis qu'au-dessous un couloir de glace vertigineux descend jusqu'au glacier de Nantillons.

Nos porteurs sont en face de nous ; vingt mètres à peine nous séparent, mais cette distance constitue le précipice le plus fantastique qu'on puisse rêver. Coupée à pic sur *deux à trois cents* mètres de hauteur, cette fente de rocher, d'une largeur de 20 mètres, donne l'impression de ces crevasses de fond du glacier du Géant dont les profondeurs sont insondables et dans lesquelles la lumière ne pénètre jamais. C'est cependant cette coupure qu'il nous faut franchir en nous servant d'un procédé que nous n'avions pas eu encore à employer. Nous avons

rencontré des passages où les prises manquaient totalement, d'autres où les mains seules pouvaient s'accrocher au rocher, tandis que les jambes flottaient dans le vide.

Actuellement, il nous faudra contourner un rocher, les pieds presque en équilibre sur de rares saillies pointues pendant un espace de 8 à 10 mètres sans que les mains puissent se retenir à quoi que ce soit, le tout, bien entendu, au-dessus du vide.

Au bout de ces 10 mètres on aperçoit en se retournant un bloc de rocher tombé probablement de bien haut et qui se trouve coincé dans cette coupure de telle sorte qu'il existe là un pont providentiel sur lequel on peut passer. Malheureusement, l'extrémité de ce bloc forme un piton assez éloigné de la muraille, il faut le saisir en renouvelant l'exercice du trapèze volant au moment où on saute en arrière d'un trapèze à l'autre.

On est prié, bien entendu, de ne pas manquer son coup, car, il n'y a pas d'illusion à se faire, la corde ne peut pas vous retenir dans ce passage de flanc et cet immense gouffre noir qui est au-dessous n'a rien d'engageant; arrivé près de ce piton, on le saisit vigoureusement à bras-le-corps pour se mettre à cheval sur l'arête en lame de couteau, de ce bloc, et se laisser glisser, au grand détriment des restes du pantalon, pour aboutir sur un second bloc de 50 centimètres de large à deux mètres au-dessous du rocher de C P.; un dernier rétablissement sur les bras et nous en avons fini avec le Grand Diable dont la traversée seule demande cinq heures et demie.

C'est de ce point qu'ont commencé toutes les tentatives de notre collègue M. Dunod, tentatives acharnées qui devaient se terminer par une éclatante victoire. Et à ce propos voici la façon dont M. Dunod s'exprime en parlant de ce passage qu'il abordait par le glacier de Nantillons, c'est-à-dire en suivant le même itinéraire que nos porteurs :

« A 9 heures nous arrivons à la plate-forme où s'était

arrêté M. Vignon et où M. Charlet, bien avant l'ascension, avait planté un drapeau, et tracé les initiales C P. Là le passage est véritablement effrayant, et quelque habitude que l'on ait du danger, je ne crois pas qu'il soit possible de ne pas éprouver une certaine émotion en voyant un homme s'y risquer. Le rocher, coupé brusquement à partir de la plate-forme où nous nous trouvons, offre une large échancrure au delà de laquelle se trouve une paroi presque verticale, et ne présentant d'autre appui pour les mains qu'une petite fissure qu'il faut suivre horizontalement pendant 4 à 5 mètres. Dans ces conditions la corde ne peut aider en rien les bras à supporter le poids du corps; quant aux pieds, ils se balancent agréablement dans le vide ou grattent le roc de tous leurs clous, selon le tempérament de celui qui les emploie. Il faut donc exécuter ce passage à la force des bras, et uniquement à la force des bras. Je ne connais pas, pour ma part, d'ascension présentant un passage où l'habitude de la gymnastique soit aussi nécessaire. L'ascension du Géant elle-même, dans laquelle les touristes qui n'ont pas une grande habitude du rocher, mais qui en revanche ont de bons bras, se résignent quelquefois à empoigner la corde et à monter à la force du poignet, n'offre rien de semblable, car le guide qui se trouve placé au-dessus du voyageur peut, si besoin est, l'aider à monter, ou tout au moins le soutenir dans le cas où ses bras faibliraient.

« Aussi mes sentiments étaient-ils très éloignés d'une aimable quiétude, lorsque François Simond s'attacha au bout d'une longue corde dont nous devons tenir l'autre extrémité, et instinctivement je me recommandai à Dieu. François se laissa d'abord glisser sur une grosse pierre arrêtée sept pieds plus bas, entre le rocher où nous nous trouvions et une petite dent qui se dressait au milieu de la coupure que nous voulions franchir. La poutre une fois fixée (car M. Dunod avait emporté une poutre) d'un côté

sur cette pierre, de l'autre sur une saillie où l'on pouvait se reposer à cloche-pied, François l'enfourcha, et la tenant d'une main, s'appuyant de l'autre au rocher, il glissa jusqu'au bout; là commençait le trajet de la fissure. Cramponné par une main, collé au rocher, il prenait de temps en temps de l'autre main le marteau qu'il avait passé en bandoulière, afin d'éprouver la solidité du roc aux endroits où il voulait s'accrocher; il fallait près d'une minute et demie pour accomplir ce passage, et ce fut à nous tous un soulagement profond quand nous le vîmes arrêté sur une petite anfractuosité à partir de laquelle l'ascension, tout en restant fort difficile (genre Dru, pointe Charlet, Aiguille du Géant moins les cordes), cessait d'être un exercice de gymnastique pour redevenir une ascension. »

Telle est la façon dont s'exprime M. Dunod en parlant de ce passage qui devait certes être plus difficile à franchir en montant qu'en descendant. Quant à la fissure de rocher dont il parle, s'il y a quelque dissemblance avec notre récit, c'est qu'au lieu de la traverser à la force des bras, nous l'avons traversée en équilibre sur la pointe des pieds. C'est une variante.

Bien entendu nos deux porteurs nous félicitent, les braves gens ont déjà dressé mon appareil, car ils en connaissent le maniement depuis le temps qu'ils le promènent sur les sommets. La caravane que nous avons dépassée opère en ce moment la descente du sommet, c'est pour moi une occasion unique, et avant même de songer à me décroder je photographie ce passage à la double corde au pied du bloc terminal du Grépon; je me réserve du reste de faire encore quelques épreuves quand ils seront plus rapprochés de nous. Il est midi et demi, nous avons du temps devant nous et, délicieusement étendus sur ce rocher plat, nous nous laissons aller aux douceurs d'un sommeil bien mérité.

Cependant, je consulte ma montre et je constate avec

étonnement que près de deux heures se sont passées avec une rapidité extrême depuis notre arrivée sur le rocher. Je profite de ce que mes compagnons dorment à poings fermés pour photographier l'autre caravane dans quelques passages. Je prends aussi quelques vues avec mon 30×40 et je réveille mes compagnons.

Nous assistons ainsi à l'arrivée palpitante de l'Anglais et de ses deux guides qui sont dans un état encore plus misérable que nous. Enfin nous sommes tous réunis et je demande au voyageur quelle est son impression sur cette escalade. « Merveilleux, me répond-il, je n'ai jamais rien vu qui puisse être comparable au Grépon, ni le Matterhorn, ni même la Meije. Il n'y a que dans les Dolomites que j'ai déjà rencontré ces difficultés-là, mais pendant bien moins longtemps. Je suis épuisé, j'ai surtout une terrible envie de fumer une cigarette, et je n'en ai pas. » Bien entendu je lui en offre une et même plusieurs qu'il empoche avec reconnaissance. Remerciements enthousiastes de sa part et de ses deux guides qui ont profité de la distribution, puis après une vigoureuse poignée de main nous préparons le départ. Notre Anglais nous suivra du reste à quelques minutes.

Les premiers pas de la descente se font sur une large plaque inclinée à 25° environ et nous nous trouvons alors au milieu d'une série de blocs, dont la descente rappelle celle des Charmoz ou de l'Aiguille du Moine. La roche est partout solide. Tout à coup, au sommet d'une petite cheminée qu'il nous a fallu escalader, un tableau féérique surgit à nos yeux. Nous sommes sur l'arête S.-O. du Grépon, et à 500 mètres à peine, séparé de nous par une véritable crevasse de rocher aux profondeurs insondables, se dresse le sommet de la Dent du Requin. L'impression en est écrasante, nous avons devant nous la seule face attaquable de l'Aiguille, et il est impossible d'en deviner le côté faible. Je reste stupéfié devant cette manifestation



La Dent du Requin (massif de Grépon)

Photographie de M. AL. BRAULT

grandiose de la puissance de la nature sauvage, tandis que Joseph s'approche de moi, et me dit : « Vous venez de faire le Grépon, eh bien, la Dent du Requin est encore plus difficile. Elle a été faite deux fois. La première fois par Mummery et deux de ses amis qui ont couché trois nuits dans le rocher avant d'arriver au sommet; pendant leur escalade ils ont contourné deux fois l'Aiguille. La seconde ascension a été faite par les deux frères Simond de Montanvert, et directement par la face qui regarde le col du Géant¹. Depuis lors, tous ceux qui ont essayé de l'escalader ont été obligés de baisser pavillon devant elle. Qui sait, nous la verrons peut-être un jour de plus près. »

Pendant ce petit discours je photographie ce fier sommet et nous continuons la descente. Nous arrivons bientôt au col des Nantillons sur une lame de couteau glacée dont la traversée dure dix minutes pour franchir une bergschrund heureusement peu profonde, que nous abordons par une pente de glace qu'il faut descendre à reculons et un pont de neige qui s'enfonce sous moi. A partir de là, toute difficulté cesse, mais non pas tout danger, et nous traversons vivement une neige molle sous d'énormes séracs dont les avalanches sont à redouter. Nous marchons; nous courons plutôt, silencieusement, pour ne pas ébranler les couches d'air, et à 4 heures et demie nous nous retrouvons au sommet du gros rocher que nous avons quitté le matin à 5 heures. La descente se fait facilement. La traversée des séracs de la partie inférieure du glacier des Nantillons demande encore de notre part quelque prudence, et bientôt, par une longue glissade, nous nous trouvons au bas du glacier en face du couloir des Petits-Charmoz et de l'Aiguille de l'M. Quelques pas encore, nous atteignons la moraine, dix minutes après, nous étions tous réunis dans notre abri de la nuit,

1. Les deux frères Simond accompagnaient un jeune voyageur anglais dont j'ai malheureusement oublié le nom.

et joyeusement nous faisons honneur aux provisions. Une demi-heure après, nous repartions, et de cette même place où, la veille je m'étais livré à de si mélancoliques réflexions, je voyais le Grépon s'envelopper d'un voile de nuages comme s'il eût voulu mieux dérober à nos yeux la honte d'avoir été vaincu encore une fois.

Me permettra-t-on de clore ce long récit par une appréciation de ce que j'appellerai les difficultés du Grépon?

La première de toutes ces difficultés, selon moi, c'est l'à-pic absolu, vertical et quelquefois même surplombant au-dessus duquel on se trouve pendant tout le temps de la traversée de l'arête, c'est-à-dire pendant près de cinq heures. Cette escalade réclame donc avant tout une tête sûre, à l'abri de tout vertige, qui laisse au corps toute la liberté de ses mouvements.

La seconde difficulté réside dans l'absence presque totale de prise sur le rocher qui se compose d'immenses plaques atteignant quelquefois une centaine de mètres sans présenter la moindre faille où les doigts puissent s'accrocher; par conséquent, les seuls passages praticables au Grépon peuvent se résumer en deux mots, les cheminées et les arêtes. Mais qu'on le sache bien, dans ces deux cas les prises manquent la plupart du temps, et souvent, c'est par des mouvements de reptation et les mains plaquées sur le rocher qu'on s'élève dans les cheminées, tandis que les arêtes ne sont franchies qu'en serrant les genoux autour du rocher alors que les mains se crispent désespérément autour d'un angle souvent trop large pour que l'on puisse l'embrasser complètement. Dans les cas où la nature du rocher offre une bonne prise au grimpeur, il arrive presque toujours qu'elle n'existe que pour les mains ou pour les pieds; les deux points d'appui se présentent rarement à la fois, de telle sorte qu'il faut agir soit à la force des bras, soit en équilibre sur des pointes de rocher comme au dernier passage de la descente.

J'ajouterai que certains passages, comme la cheminée Mummery, comme celle du deuxième Gendarme, comme ce que j'ai appelé la boîte à lettres du premier Gendarme, et le tunnel qui précède l'arrivée au sommet, sont singulièrement étroits; mais comme, en général, les alpinistes ne sont pas des phénomènes d'obésité, cette particularité n'a que très peu d'importance.

Je terminerai en disant que cette escalade réclame énormément de souffle, car les passages difficiles sont quelquefois très longs; ils ont en effet jusqu'à vingt-cinq et trente mètres de longueur sans que l'on puisse se reposer un seul instant. Les passages à la double corde varient entre quinze et vingt mètres. La cheminée Mummery a vingt-cinq mètres, l'arête du deuxième Gendarme a près de quinze mètres et la traversée de la faille que l'on suit à la descente sur le flanc d'une plaque à pic au-dessus du glacier des Nantillons dure près de cinq minutes. Bref, sur cette muraille en lame de couteau, les passages difficiles se succèdent sans interruption, et depuis le bas de la cheminée Mummery jusqu'au rocher C P (je mets à part le passage du Grand-Chemin), je puis affirmer qu'il n'existe pas un passage de deux mètres où on ne soit suspendu par les mains, soit au rocher, soit à la corde.

En résumé, l'escalade du Grépon demande une tête sûre, des bras et des jambes solides, de bons poumons et surtout la volonté énergique d'arriver au but. Mais toutes ces qualités, le Club Alpin est précisément l'institution la mieux faite pour les développer; j'y compte pour ma part des collègues et des amis auprès desquels je ne suis qu'un élève en matière d'alpinisme. A ceux-là, je conseille l'escalade du Grépon comme l'une des plus magnifiques que puisse rêver un adepte convaincu de l'alpinisme.

AL. BRAULT,

Membre du Club Alpin Français.
(Section de Paris.)

COURSES NOUVELLES DANS L'OISANS

(PAR M. EUGÈNE GRAVELOTTE)

J'ai fait cette année, dans l'Oisans, cinq courses nouvelles : la Pointe Madeleine; la Meije orientale depuis le Châtelleret; la Pointe Piaget, l'un des trois sommets de neige du Lautaret; le col de Burlan, entre les Aiguilles du Soreiller et l'Aiguille du Plat de la Selle, et, enfin, la tour carrée de Roche Méane.

Je ne songeais pas à en parler. Mais sur les instances d'un ami, membre du Club Alpin, je me suis décidé à publier l'ascension de la Pointe Madeleine, qui m'a beaucoup intéressé, et celles de la Meije orientale et de la Tour Méane, où j'ai rencontré des difficultés de premier ordre.

POINTE MADELEINE (3,603 MÈT.)

La Pointe Madeleine est située au fond de la vallée de la Selle, entre le Rateau et le Pic de la Grave. Elle est séparée du Rateau par le col de la Girose, et du Pic de la Grave par le col Madeleine, qui n'a pas encore été franchi. Vue du glacier du Mont de Lans, elle est très élancée et tout en rocher¹. Du refuge de la Selle, au contraire, elle semble

1. Voir la description de cette pointe dans le *Guide du Haut Dauphiné*, pages 49 et 50.

avoir deux pointes d'égale hauteur, séparées seulement par un étroit couloir : celle de droite étant rocheuse, celle de gauche présentant une longue pente de glace qui ne cesse qu'à une vingtaine de mètres du sommet.

Le mercredi 16 juin, je partis après déjeuner de Saint-Christophe avec mes guides, Pierre Gaspard père et son fils Maximin, pour coucher au refuge de la Selle. Mais la pluie s'étant mise à tomber pendant la nuit, il me fut impossible de partir en course le lendemain. Je résolus donc de rester au refuge jusqu'au retour du beau temps. Je l'attendis toute la semaine. Enfin, le mardi suivant, le vent s'apaisa et le ciel s'éclaircit.

Le lendemain, mercredi 23 juin, à 2 heures et demie du matin, nous nous mettons en route. Nous prenons d'abord en travers. La neige est dure et la pente assez forte ; mais grâce à nos crampons, nous évitons de tailler des pas et nous avançons rapidement. Arrivés au-dessous d'un rognon de rochers qui se trouve entre le Pic de la Grave et la Pointe Madeleine, nous attaquons franchement la pente ; puis, laissant à gauche le rognon, nous atteignons un assez vaste plateau situé à la base même du pic. Là, grande délibération. Quelle est la bonne pointe ? Est-ce celle de droite ? C'est l'avis du vieux Pierre. Maximin, lui, tient pour celle de gauche. Quant à moi, je suis indécis. Heureusement pour nous, Maximin persiste et finit par nous convaincre. Nous laissons là le sac et les provisions, et nous prenons la corde : Maximin en tête, son père ensuite et moi fermant la marche.

Nous obliquons d'abord à gauche, pour franchir la bergschrund dont le passage, cette année, est facile ; puis nous prenons vers la droite. La pente est forte, mais nous montons rapidement, car les guides taillent ensemble ; le premier esquissant la marche, le second l'agrandissant, et moi-même l'achevant pour la descente. Parvenus au couloir, nous repartons à gauche, décrivant ainsi une sorte

de Z, dans l'ouverture supérieure duquel nous laissons une grande plaque de rochers pourris. La pente augmente de plus en plus, et nous trouvons un peu de glace. Enfin, après avoir taillé de mille à onze cents pas, nous atteignons les rochers formant l'extrême pointe, lesquels ne présentent pas de grandes difficultés; et à 6 h. 20, nous nous trouvons au sommet. A une centaine de mètres au-dessous, nous apercevons cette pointe de droite qui nous avait tant inquiétés et qui n'est, en réalité, qu'un contrefort de la Pointe Madeleine. Je songe un instant à y descendre par l'arête; mais je n'ai pas assez de corde supplémentaire pour pouvoir tenter ce passage, qui semble assez difficile.

Nous construisons une petite pyramide, dans laquelle je laisse une carte avec la date et le nom de mes guides, et nous nous préparons à descendre sans perte de temps, car le soleil commence à donner sur la pente et la neige menace de devenir mauvaise. Pierre, cette fois, est le premier et Maximin le dernier. Nous marchons d'abord facilement malgré la grande inclinaison; mais bientôt la neige se ramollit, les marches crèvent et une avalanche est à craindre. Par bonheur, rien de pareil ne nous arrive, et nous parvenons sans encombre aux névés d'en bas. A 9 heures, nous sommes au pied du refuge, d'où nous rentrons tranquillement déjeuner à Saint-Christophe.

Cette course, à laquelle j'ai pris, pour ma part, un vif plaisir, intéressera, je crois, tous ceux qui seront tentés de l'entreprendre.

Elle n'est pas longue et pourrait sans difficulté se faire en un jour de Saint-Christophe. Elle n'offre pas non plus de grandes difficultés. Elle demande cependant une certaine habitude de la neige. Elle peut en définitive être considérée comme une excellente préparation à celle des Écrins. La pente à gravir est, en effet, aussi inclinée, et peut-être un peu plus longue.

**BRÈCHE CASIMIR. — PREMIÈRE ASCENSION
DE LA MEIJE ORIENTALE EN PARTANT DU CHATELLERET**

Mon intention était de faire une exploration de plusieurs jours dans le massif de la Meije. Un frère de Maximin, Joseph Gaspard, accompagné de deux porteurs éprouvés, devait nous ravitailler. Je voulais, pour le premier jour, suivre les arêtes, depuis la brèche la plus voisine du Pavé, atteindre aussi la Meije orientale et passer la nuit le plus près possible du sommet.

Le mardi, 6 juillet, à 3 heures du matin, nous partons du Châtelleret, Maximin Gaspard, son frère Casimir et moi. Nous montons rapidement au col du Pavé, d'où nous prenons en travers au-dessus de la vallée des Étançons jusqu'à un petit couloir dont le bord nous conduit, par des rochers de moyenne difficulté, au point exact de l'arête que nous voulions atteindre (7 h. 10 min.) et où se trouve une brèche à laquelle je donne le nom de brèche Casimir. Nous suivons alors l'arête jusqu'à la brèche Maximin, où nous nous trouvons arrêtés, à peu de distance du sommet, par un grand couloir qui semble impossible à franchir. Après quelque hésitation, l'amour-propre l'emporte, et nous nous décidons à continuer notre course sur le versant Nord, celui qui regarde la Grave, en nous tenant le plus près possible de la crête. Cette marche de flanc, sur une pente des plus inclinées, dépassant même dans certains endroits 65°, dure plus de sept heures, pendant lesquelles il nous est impossible de nous arrêter un seul instant. La neige, mauvaise, ne résiste pas et s'effondre sous notre poids. Les pierres, parties de l'arête, tombent continuellement. Les quelques plaques de rocher que nous rencontrons sont couvertes de verglas. Bien que nous soyons séparés les uns des autres par plus de 40 mètres de corde, nous sommes obligés presque tout le temps de

marcher ensemble, aucun des trois ne pouvant trouver une place solide pour y faire halte.

Enfin, à 3 h. 30 de l'après-midi, nous atteignons, à une cinquantaine de mètres du sommet, l'arête qui va du Bec de l'Homme à la Meije orientale et qui est la route ordinaire. Nous gagnons alors rapidement le sommet sans rencontrer la moindre difficulté. Mais, dans l'intervalle, le vent s'était levé, il ne fallait pas s'y attarder. Nous dûmes descendre afin de pouvoir passer la nuit dans un endroit moins exposé, et nous installâmes notre campement au Bec de l'Homme. Pendant la nuit, le vent augmenta de violence. Le ciel se couvrit. De sorte que je dus renoncer à mes projets et rentrer à la Grave, n'ayant accompli qu'une partie de mon programme.

Par un heureux hasard, je suis sorti sain et sauf de cette ascension; mais je ne voudrais pas la refaire. C'est d'ailleurs l'impression qu'elle a laissée à mon guide-chef, Maximin, qui m'a déclaré franchement qu'il préférerait recommencer la fameuse grimpe des Écrins par le glacier Noir, qu'il exécuta en 1894 avec M. Reynier.

LA TOUR MÉANE

La Roche Méane, vue du refuge de l'Alpe du Villard-d'Arène, paraît formée de trois pointes principales. Ces trois pointes en cachent une quatrième plus élevée qu'elles et qui se trouve la plus voisine du col du Diable. De nombreux essais avaient été dirigés depuis longtemps contre ces quatre pointes et je croyais qu'elles avaient toutes été vaincues, quand j'appris par hasard à la Grave que l'une d'entre elles avait jusque-là résisté à tous les efforts. Malheureusement, je ne pus savoir laquelle. Après avoir consulté, toutefois, le *Guide du Haut Dauphiné* et compulsé soigneusement le registre du refuge de l'Alpe, j'arrivai à

conclure que la pointe encore vierge devait être la plus éloignée de celles que l'on voit du refuge et, par conséquent, la deuxième à partir du col du Diable. Je l'avais examinée avec soin en descendant du col des Aigles et du haut de la Pointe Piaget, et il m'avait paru à peu près impossible de la faire par ce versant (Nord-Ouest). Je résolus donc de l'essayer par la Platte des Agneaux. Mais, comme ni mes guides ni moi ne connaissions ce côté de la montagne, il fut décidé que nous irions coucher au pied, en nous arrangeant de manière à arriver d'assez bonne heure pour pouvoir étudier notre chemin du lendemain.

Le vendredi 23 juillet, vers 10 heures du matin, je quitte le refuge, accompagné, comme guides, des deux frères Maximin et Joseph Gaspard. Leur frère Devouassoud et un berger nous accompagnent jusqu'au campement pour y porter des provisions et des couvertures. Nous suivons la Romanche jusqu'à l'endroit où elle fait un coude brusque à gauche ; puis nous montons, par un bon sentier de bergers, au pied même de la première aiguille de Roche Méane. Nous longeons ensuite la base de la chaîne et, vers 2 heures de l'après-midi, après avoir marché très doucement, nous arrivons à un ressaut de terrain qui s'avance vers le glacier de la Platte des Agneaux, dans une direction perpendiculaire à celle de la crête principale. Pendant que je m'occupe, avec les deux porteurs, à installer le bivouac, Maximin et Joseph partent en reconnaissance.

Deux heures après, je les vois revenir, assez inquiets sur l'issue de notre entreprise. Deux chemins qui, en montant, nous avaient paru relativement faciles, sont absolument impraticables. Le seul point par lequel nous puissions attaquer le rocher avec quelque chance de réussite, se trouve au pied d'une grande ardoise très inclinée, le long de laquelle il nous faudra ensuite grimper. Arrivés en haut de l'ardoise, nous serons coupés à droite par un grand couloir qu'il nous sera probablement impossible

de franchir. Si nous parvenons à le traverser, nous atteindrons assez facilement une sorte d'épaule, d'où il ne nous restera plus que l'extrême pointe à gravir. D'en bas, elle ne paraît pas présenter de bien grandes difficultés. Notre route ainsi tracée, nous dînons gaiement. Vers la fin du repas, Devouassoud, qui devait le lendemain reporter les couvertures au refuge, engage en patois avec le berger une conversation très animée, après quoi, il vient me trouver, me dit que le berger consent à reporter seul toutes les couvertures et me demande, comme une faveur, de nous accompagner au sommet. J'hésite un peu, craignant d'alourdir la cordée; mais, voyant la peine que lui cause mon refus, je finis par consentir à l'emmener. Je me roule dans ma couverture et m'endors.

Le lendemain, nous nous réveillons une heure avant le jour. Devouassoud a vite fait de préparer notre unique sac. Nous mangeons quelques bouchées à la hâte et nous nous attachons aussitôt. Maximin est en tête avec quinze mètres de corde; Joseph, Devouassoud et moi suivons dans cet ordre à une dizaine de mètres l'un de l'autre.

Nous prenons tout de suite un bon pas, et en moins d'une heure, nous sommes au bas de l'ardoise. La sortie du glacier est pénible; mais l'on trouve immédiatement une place pour s'arrêter. Nous y laissons le sac et les piolets, n'en conservant qu'un seul avec nous. Quant aux provisions, nous avons une botte de foie gras, une bouteille de champagne et chacun un morceau de pain. Après une halte de dix minutes, nous nous remettons en route. Notre ardoise, qui ne nous inquiétait que fort peu, est en réalité très difficile. Par deux fois, il me semble que nous n'allons pas pouvoir passer; d'abord, dès le début, parce que nous n'avons presque pas de prise, et, plus loin, à cause d'un surplomb, au haut d'un embryon de couloir.

Enfin, nous arrivons au sommet de l'ardoise. Allons-nous pouvoir franchir le couloir? Va-t-il falloir redes-

endre? Nos craintes heureusement ne sont pas justifiées, et c'est le plus tranquillement du monde que nous traversons notre cheminée. Nous continuons ensuite vers la droite et, par une route facile, nous atteignons l'épaule. Nous avons mis une heure et demie pour y arriver, depuis que nous avons quitté le glacier. Nous faisons une halte pendant laquelle nous mangeons toutes nos provisions. Il ne nous reste plus que la pointe même à enlever. Mais la montagne se défend jusqu'au bout; le rocher est à pic et lisse. Un peu vers la droite se trouve une cheminée à peine marquée, une fente plutôt. C'est par là que Maximin essaye de passer; il est obligé de monter sur les épaules de son frère Joseph, qui lui-même n'a qu'un pied de solide, et que Devouassoud soutient par derrière. Le premier pas ainsi fait, Maximin grimpe en s'aidant des pieds et des reins jusqu'à un point où il reste quelques instants sans monter ni descendre; je le vois se cramponner, je crois qu'il va tomber; mais, par un violent effort, il s'élève un peu plus haut et finit par atteindre une place très étroite où il peut se reposer. Il hisse jusqu'à lui son frère Joseph, puis il continue par une plaque lisse, mais peu inclinée, qui le conduit à l'arête, de façon à nous laisser la place libre. Devouassoud et moi, nous suivons à bout de corde le même chemin et nous nous trouvons enfin réunis tous quatre sur l'arête, à une sorte de petite brèche qui coupe la tour en deux. Nous gagnons d'abord le sommet de gauche où nous faisons une pyramide. Puis, revenant à celui de droite, nous en construisons une seconde (6 h. 30 min.). Après une demi-heure de repos, nous commençons la descente qui s'opère assez vite. En deux endroits, nous laissons des anneaux. Mais le passage le plus dangereux à la descente est celui du bas de l'ardoise, car il est impossible de s'y aider au moyen de la corde supplémentaire. Ce mauvais pas heureusement franchi, le glacier est bientôt atteint; nous descendons au pas de course

jusqu'à la Romanche et, continuant ensuite à marcher d'un bon pas, nous arrivons enfin au chalet pour déjeuner.

L'ascension de la Tour Méane n'est pas des plus commodes. Sans y rencontrer positivement un mauvais pas, on se trouve à chaque instant en présence de difficultés qui ne laissent pas d'exiger beaucoup de sang-froid. Pendant toute l'ascension, qui n'est pas longue, il est vrai, on ne peut guère faire de halte qu'à l'épaule. Des trois passages qui m'ont paru mériter une mention spéciale, celui qui nous a donné le plus de peine est sans contredit celui qui mène de l'épaule à l'arête. Je n'en connais aucun dans les ascensions classiques du Dauphiné qui puisse lui être comparé; la cascade pétrifiée de l'Aiguille méridionale d'Arves, avec laquelle il a quelque analogie, me semble beaucoup plus facile. Je recommande vivement cette course à tous les grimpeurs qui aiment le rocher.

Avant de terminer cette note, je tiens à remercier ici mon guide-chef, Maximin Gaspard, qui m'a conduit dans toutes mes courses et qui est devenu un véritable ami pour moi. Pierre Gaspard père, ses fils Casimir, Joseph et Devouassoud, Paquet, dit la Vierge, Pierre Brun, Alexandre Turc, m'ont accompagné une ou plusieurs fois cet été et se sont toujours montrés pleins d'attentions et de dévouement.

EUGÈNE GRAVELOTTE,

Membre du Club Alpin Français.

(Section de Paris.)

VI

LA SUISSE NIÇOISE

(PAR M. FERNAND NOETINGER)

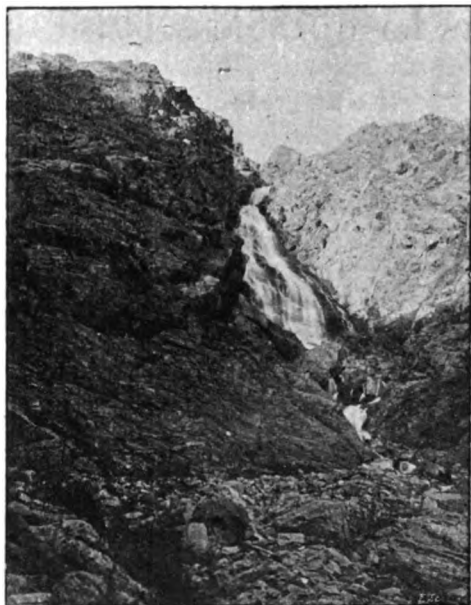
I

LA VALLÉE DE LA TINÉE. — GÉNÉRALITÉS GÉOGRAPHIQUES ET CARACTÈRES GÉNÉRAUX. — UNE RIVIÈRE DE MONTAGNE.

La vallée de la Tinée se développe du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est dans la partie septentrionale et dans la partie centrale du département des Alpes-Maritimes. Elle est formée par la rivière torrentielle qui lui a donné son nom et qui, par la longueur de son cours et par le volume des eaux qu'elle entraîne, est l'affluent le plus important du Var. Ses bordures occidentale et orientale sont constituées par de hautes chaînes de montagnes dont les sommets principaux montent à près de 3,000 mètres d'altitude et quelquefois les dépassent (cime de la Bonette, 2,864 mèl.; Mont Mounier, 2,818 mèl.; Ténibres, 3,031 mèl.; Chignon de Rabuons, 3,008 mèl.; Malinvern, 2,939 mèl., etc.). La déclivité des versants de la vallée est extrêmement forte; elle atteint couramment 60, 70 et 80 p. 100. Elle est caractérisée par ce fait que la rive droite de la rivière est beaucoup plus abrupte que la rive gauche. Avec des variations d'une amplitude plus ou moins étendue, la

vallée conserve d'un bout à l'autre cette physionomie, et c'est ainsi qu'on ne trouve sur sa rive droite aucun plateau comparable à ceux de Valdeblore et de Clans situés sur le versant opposé.

Certaines cartes, non les moins bonnes, portent la mention suivante : « Source de la Tinée. » Cette désigna-



Cascade du Tenibres, d'après une photographie de M. de Cessole.

tion pourrait faire croire que, à l'exemple de la plupart de nos rivières, la Tinée n'a qu'une source unique. En réalité, son origine est infiniment plus complexe. Elle résulte, en effet, simultanément, de sources, des eaux de ruissellement et, enfin, elle est le collecteur de plusieurs lacs alpins.

Les sources proprement dites sortent des flancs d'une combe sauvage comprise entre le col de Pelouse

(2,512 mètr.) au Nord, et la cime de la Bonette (2,864 mètr.) au Sud.

Les eaux de ruissellement proviennent en particulier du cirque de Salza-Morena, situé à l'extrémité septentrionale de la vallée, et viennent grossir la Tinée à la hauteur du petit hameau du Pra.

Les lacs alpins sont très nombreux dans la partie supérieure gauche de la vallée : lacs de Vens, lacs Marie, lacs de Rabuons, etc., anciens lits de glaciers disparus, comme le prouvent les roches moutonnées et les roches striées qu'on rencontre dans ces parages, dans l'hémicycle du lac de Rabuons notamment. Très fréquemment, ces lacs sont disposés en chapelet, déversant leurs eaux les uns dans les autres, avant d'en envoyer le trop-plein au collecteur commun, la Tinée. Certains de ces réservoirs naturels ont une existence éphémère, témoin ce lac Pétrus, d'une superficie d'environ un demi-hectare et d'une profondeur de huit à dix mètres qui, au cours de l'année 1892, se dessécha subitement, sans que rien ait fait prévoir cette fin prématurée¹.

Rien de plus beau, de plus attrayant qu'une rivière de montagne. Elle diffère d'une rivière de plaine autant par son tempérament, que par la physionomie générale de ses berges et de ses eaux. Un fleuve, — qu'il s'agisse de la Seine ou de la Loire ou de quelque autre encore, — par le défaut d'accidents qui caractérise son cours, par la régularité même de ce cours, n'excite pas en nous de sensations variées. « Un fleuve, a dit Taine, n'a d'autre diversité que celle de ses rives... » Et cela est profondément vrai. Nous irons voir les bords de la Loire, mais les eaux de la Loire nous laisseront indifférents. C'est par elle-même, au contraire, qu'une rivière de montagne nous intéresse. On s'arrête à considérer ses eaux bondissantes, ses cascates

1. VICTOR DE CRESSOLE, *La Vallée de la Tinée*. Bulletin de la Section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français. Nice, 1894.

qui bouillonnent; tantôt elle s'écrase avec fureur contre un bloc qui la gêne; tantôt, calmée, comme désireuse de repos, elle s'attarde au milieu des roches en une nappe limpide, dans un bassin profond; l'envie vous prend de se précipiter dans ces eaux pures et transparentes qui vous attirent. Les heures s'écoulent ainsi promptement, à voir cette fille sauvage des Alpes fuir en courant les pays où elle vit le jour et dont elle anime singulièrement les solitudes.

Telle est la Tinée. A son origine, elle commence à prendre sa course vers l'Ouest, mais après avoir traversé le quartier de Bousiejas, elle vient se heurter aux escarpements cristallins de la côte de Morgon qui lui barrent le passage et l'obligent à se diriger au Sud. Elle s'engage alors, mécontente et grondeuse, dans un couloir profond, étroit, immédiatement dominé par des sommets qui montent à huit cents et même mille mètres au-dessus du lit de la rivière (cime Frandiera, 2,335 mètr.; côte de Vens, 2,372 mètr.; Claï Inférieur, 2,598 mètr.). A la sortie de cette gorge sauvage, au Pont-Haut, l'aspect du paysage se modifie un peu et devient moins farouche; un vallon y aboutit qui apporte à la Tinée l'appoint des eaux descendues des régions de Sestrières et de Jallorgues. Poursuivant sa route, elle passe devant le bourg de Saint-Étienne, absorbe entre temps le vallon de Roja, venu du massif du mont Rognoso (2,671 mètr.), et atteint le village d'Isola où elle se grossit des eaux du torrent de Ciastiglione. A quelques kilomètres en aval d'Isola, la Tinée, — aux temps lointains où se façonnait le relief de la région, — vit se dresser devant elle, lui fermant le chemin, la chaîne du Mont Mounier dont les géologues reconnaissent le prolongement jusqu'au-dessus de Valdeblore, à la Tête de Giraud qui en est le point terminus. Mais la Tinée, consciente de sa force, ne se lascia point rebuter par l'obstacle; elle s'attaqua à lui avec ténacité. Sans se lasser, elle a corrodé

la roche, elle l'a entamée, emportant avec fureur les débris de la montagne qu'elle convertissait aussitôt en instruments de travail. Ouvrière acharnée à sa besogne, elle a affouillé la roche jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui, coupant la chaîne en deux tronçons, créant ainsi le défilé escarpé et grandiose de Valabrerres. Pendant la traversée du défilé, elle reçoit le torrent impétueux de Mollières qui descend du massif de Fremamorta. A son arrivée au village de Saint-Sauveur, la Tinée roule un volume d'eau déjà considérable, et qui s'accroît encore, par la suite, de l'apport fourni par les vallons de Vionevno (*alias* de Roubion), de Bramafame, de Clans, etc.¹.

Un des meilleurs moyens de se rendre compte de la configuration d'un pays est de faire l'ascension d'un lieu élevé et central. C'est pénétré de cette idée que je suis monté au Sanctuaire de la Madone d'Utelle (1,192 mèt.), point dont le rayon de visibilité est très étendu. L'orientation générale de la vallée de la Tinée y apparaît nettement, ainsi que le parallélisme des chaînes de montagnes qui la limitent. Mais ce qui frappe davantage encore, c'est la disposition particulière des chaînons détachés des massifs principaux. Ces chaînons sont perpendiculaires aux chaînes principales de bordure et devaient, par conséquent, dans le principe, barrer en quelque sorte la vallée. Actuellement, ils apparaissent comme coupés, comme tranchés en deux tronçons par l'axe du torrent. De l'observatoire dont je parle, la coupure est évidente. On voit les masses rocheuses se dresser les unes en face des autres ;

1. Je dois faire remarquer ici que, dans cette esquisse géographique rapide, je me borne à signaler au passage les principaux affluents de la Tinée. Le nombre des petits torrents qui y aboutissent est considérable ; leur énumération serait fastidieuse et sans utilité. Les affluents que je signale plus spécialement correspondent à des accidents géologiques nettement déterminés, tandis que la plupart des autres se forment dans la multitude de plis creusés par l'eau dans les versants des montagnes.

leurs escarpements descendent dans le torrent pour remonter sur le versant opposé. La Tinée a sectionné ces barrages naturels, réunissant ainsi l'un à l'autre les cirques étagés qu'ils constituaient primitivement. Un dernier effort a porté ses eaux contre l'énorme paroi rocheuse de la Mescla; elle s'y est frayé passage et roule maintenant au fond d'un précipice dont les murailles presque verticales dominant le torrent de plusieurs centaines de mètres de hauteur.

Au prix de combien de milliers d'années d'efforts et de labeur l'érosion a-t-elle obtenu ce résultat? C'est ce que l'esprit effrayé, ahuri, se refuse à concevoir et l'homme demeure confondu à l'idée du développement, immense en durée, de ces formations dont il ne peut aujourd'hui que constater l'existence.

Sur tout son parcours, qui s'étend sur une longueur d'environ 70 kilomètres, la Tinée conserve le caractère torrentiel¹ que la constitution géologique et le relief accentué des terrains qu'elle traverse lui ont donné.

Elle coule toujours avec une grande rapidité dans un lit étroit et profond, encombré de blocs qu'elle arrache au flanc des montagnes ou que lui apportent les torrents, ses tributaires, jamais en reste avec elle dans l'œuvre de ravinement et de dévastation qu'ils poursuivent sans trêve.

Ses deux plus importants affluents sont situés en territoire italien : l'un, le vallon de Ciastiglione, pour la plus grande partie de son cours, l'autre, le torrent de Mollières, pour la totalité de son cours.

1. « Une pente supérieure à 2 p. 1,000, dit M. de Lapparent dans ses *Leçons de géographie physique*, caractérise tous les cours d'eau torrentiels, c'est-à-dire capables d'effets de creusement et de transport notables. » Les sources de la Tinée, se trouvant à une altitude de 2,600 mètres, et son confluent avec le Var à une altitude de 166 mètres; sa longueur étant d'environ 70 kilomètres, il en résulte que la pente est de 34,77 pour 1,000. C'est assez dire de quels effets la Tinée est capable!

On utilise l'abondance des eaux et la forte pente de la *Tinée* pour le flottage des bois qui s'y pratique à bûches perdues. Les arbres sont débités en billots sur les lieux de la coupe et marqués d'une empreinte permettant de les reconnaître plus tard. Puis on les lance dans la rivière chargée de les transporter, au petit bonheur, jusqu'à la scierie où ils doivent être transformés en solives et en planches.

Bien que le régime torrentiel de la *Tinée* soit très défavorable à la reproduction du poisson, on y trouve la truite et aussi le barbeau. La truite est même assez abondante dans le cours supérieur du torrent et on la rencontre également dans certains lacs, les lacs de Vens notamment, qui fournissent de très beaux échantillons de cette espèce si justement estimée.

II

DE LA MESCLA A SAINT-SAUVEUR. — UNE MONTAGNE QUI S'EFFONDRE. — DANS LA VALLÉE : TOURNEFORT, LA TOUR, ROUSSILLON, BAIROLS. — LE BANCAIRON. — UN ROMÉRAGE A ILONSE; LA « BRAVADE ». — SAINT-SAUVEUR, CAPITALE DE LA TINÉE INFÉRIEURE.

Le temps n'est plus où les gens de la montagne partant en voyage d'affaires pour Nice ou pour les foires de la région faisaient, avant de se mettre en route, leur testament et ne s'enfouaient pas sans appréhension dans les gorges solitaires et désolées qui sillonnent les massifs montagneux des Alpes Maritimes.

L'œuvre de la construction des routes, entreprise sous le gouvernement sarde, a été continuée par le gouvernement français, puissamment secondé, il n'est que juste de le reconnaître, par le Conseil général du département. Aujourd'hui, des routes carrossables desservent les prin-

ciales vallées et un vaste réseau de chemins départementaux ou vicinaux, qui se développe chaque année, s'étend sur tout le département.

Est-ce à cause de cette absence de bons chemins, est-ce par crainte des risques que les savants ou les touristes y couraient de faire des chutes dangereuses? Toujours est-il que les hautes vallées des Alpes-Maritimes n'ont été que rarement l'objet d'études détaillées. Actuellement, les voies de communication ne manquent pas et les risques ont beaucoup diminué sans avoir, toutefois, complètement disparu. C'est ainsi qu'en 1895, si je ne me trompe, un bloc de rocher se détacha de la montagne et vint écraser le petit bâtiment de la station du chemin de fer, à la Mescla. Il ne s'y trouvait, par bonheur, aucun voyageur. Moins heureux furent, quelques années auparavant, deux soldats du 7^e bataillon de chasseurs à pied qui périrent dans un éboulement à la Bollinette, entre Clans et Saint-Sauveur. Comme mes lecteurs peuvent le croire, ces exemples, faits pour rendre prudent, ne diminuent en rien l'intérêt et le plaisir que je trouve à parcourir une vallée qui revêt tant d'aspects divers, depuis les plus riants jusqu'aux plus désolés.

Lorsqu'on vient de franchir les gorges de la Mescla, aussitôt après avoir dépassé la batterie souterraine de Bauma-Negra, redoutable chien de garde de ces Portes de pierre, le passage s'élargit et s'éclaire. Mais le touriste ne gagne pas au change. Il vient de quitter un défilé sauvage à la vérité, mais d'une incomparable grandeur, et soudain il se trouve en face d'un paysage morne, de terrains dénudés dont la vue est bien faite pour inspirer la tristesse.

Les versants de la vallée, ceux qui se trouvent sur la rive droite en particulier, sont pelés et le sentier qui mène de Tournefort — dont on voit, sur un sommet, l'église blanche — au pont de Clans traverse des flots de cailloux mobiles. Les marnes schisteuses qui constituent

le sol sont friables et ne résistent pas aux attaques des agents extérieurs. Nulle végétation ne soutient les flancs arides de la montagne ; sa force est brisée. On ne s'en est que trop aperçu lorsque le Génie militaire établit sur sa croupe le fort du Picciarvet. La pauvre montagne plia sous le poids trop lourd qu'on voulait lui faire porter et les ingénieurs militaires eurent bien du mal à défendre d'un effondrement total les fondations de la forteresse qui menaçait de descendre dans le torrent.

Sur ce sol ingrat vivent de rares habitants — ils sont 150 à Tournefort — qui disputent quelques lambeaux de terre à ce désert tous les jours grandissant. A force de labeur, dans les endroits les plus favorables et les moins exposés aux ravages des torrents dévastateurs que forme la moindre pluie d'orage, les cultivateurs ont élevé de petits murs en pierres sèches pour soutenir les terres. Des vignes y sont plantées et les variétés de cépages — Mourvède, Braquet, Barbaroux, Blancon — qu'on cultive, permettent de récolter un vin très estimé dans la région. Le vin de Tournefort, lorsqu'il est bien fait et bon, se vend facilement — pris sur place — cinquante et soixante francs l'hectolitre. La culture de la vigne ne peut malheureusement pas prendre d'importance, les ravages des eaux pluviales — désastreux sur ces pentes raides où la dénudation est extrême — menaçant, pour ainsi dire chaque jour, l'existence des pauvres petites parcelles si péniblement aménagées par le travail de l'homme. De la route, on aperçoit, çà et là, ces maigres cultures que la nappe des cailloux roulants semble toujours prête à engloutir.

Vis-à-vis de Tournefort, de l'autre côté de la route et de la rivière, sur une croupe de la montagne, un clocher et des maisons se montrent. C'est le village de la Tour, qui paraît contempler avec complaisance les arbres disséminés, les cultures éparses sur les pentes qui s'étagent aux alentours.

Plus loin, sur une éminence, apparaît Roussillon. De même qu'à Tournefort, le terroir produit un vin de bonne qualité. Cette circonstance, sans doute, vaut aux quelques douzaines d'habitants de Roussillon le privilège de posséder quatre auberges, détail qui donne à penser que les Roussillonnais sont de fameux « pompiers ». Après tout, lorsqu'on récolte du bon vin, n'est-il pas naturel de le boire? L'essentiel est d'en user avec discrétion, avec épargne, et non pas de façon à développer l'ivrognerie comme on ne le voit que trop souvent dans la montagne.

Au delà de Roussillon, la route atteint le pied du plateau montueux où est bâti le village de Clans. En face, de l'autre côté de la Tinée, une roche âpre, livide, crevassée, dresse presque à pic sa paroi morne. Un sentier de chèvre, rocailleux et dégradé, écorche de sa trace souvent indécise le flanc de la montagne. On le suit des yeux, et alors, tout au haut, on aperçoit, perchées au bord du précipice, quelques chétives maisons, grisâtres, comme le roc sur lequel elles sont bâties. C'est Bairols, triste village. Ses habitants, accrochés au sol qui les a vus naître, disputent péniblement à la terre les maigres fruits, base de l'alimentation quotidienne. De la viande, ils n'en mangent qu'une fois l'an, le jour du « festin ». Quel mot significatif! Le pain, chacun le pétrit et le cuit une fois par mois, au four communal. A la longue, pourtant, l'énergie se lasse. Les montagnards ignoraient jadis l'existence plus heureuse que les hommes mènent au sein des villes. Ils ne l'ignorent plus aujourd'hui et cela rend lourd à leurs épaules le joug de leur dur labeur. Peu à peu, ils abandonnent la lutte et quittent le pays. Ils ne réfléchissent pas que leur vie était paisible, « faite de pauvreté sans douleurs, de labeurs uniformément répartis et fidèlement récompensés¹ ». Ils partent et tous les villages de la vallée, à peu près sans

1. R. TÖPFFER, *Nouveaux voyages en zigzag*.

exception, voient leur population diminuer d'une façon lente, il est vrai, mais périodique et sûre.

La vallée, aux abords de Clans, est riante. La route, en ruban blanc, s'avance au pied d'un coteau dont la rampe roide est revêtue d'une parure verdoyante. A partir du talus jusque bien haut vers le village qu'on ne voit même pas, s'étagent des replats étroits, soutenus par le rocher,



Village de Clans et le Castee, d'après une photographie de M. de Cessole.

lorsque le paysan a pu l'utiliser dans ce but, ou par des murs de pierres sèches. Chacun de ces replats est un petit champ, ou un bout de prairie. Des bouquets d'arbres de toutes sortes, parsemés sur la pente, laissent percer de-ci de-là quelques toits de granges ou de chalets.

A gauche, entre la rivière et la route, — sur le bord de laquelle s'élèvent deux ou trois maisons, dont une auberge confortable, — les riverains de la Tinée ont conquis sur son lit une large bande de terrain. Quelques blocs,

entremêlés de fascines, ont détourné le courant. Une haie vive a poussé, isolant des ondes sauvages la prairie naissante, devenue, par la suite, plantureuse, verte, de ce vert éclatant et superbe qui fait involontairement songer au genre de beauté qu'on nomme, chez la femme, la beauté du Diable, parce qu'elle est éphémère. Bien des fois, cheminant le long de cette route, j'ai admiré la patience de l'homme à faire ces conquêtes qu'une invasion soudaine de l'eau en fureur lui ravit en quelques minutes.

Au delà de Clans, la vallée s'étrangle encore davantage. Une falaise, que couronne un plateau ondulé, tombe à pic dans la rivière. L'éperon rocheux qui la termine est à stratifications serrées; sa forme est celle d'un cône immense. Quelques arbrisseaux, des touffes d'une herbe terne, s'accrochent à la paroi, dans les interstices des couches pressées, disputant une maigre existence à la roche aride. Le long de la paroi, contre laquelle il se colle, un petit sentier a la hardiesse de mener sa trace incertaine; il serpente à mi-hauteur, suspendu au-dessus du ravin, et on se demande comment bêtes et gens peuvent y circuler. Cette falaise imposante est le Bancairon. Aux temps où se retira la mer nummulitique qui, au dire de M. de Chambrun de Rosemont¹, couvrait cette région, le Bancairon faisait évidemment corps avec le Mont Combe qui s'élève vis-à-vis, sur l'autre rive de la Tinée. Les deux montagnes ont même constitution de roche et la disposition des couches y est identique. L'eau les a séparées et cette brèche énorme est un témoignage grandiose de la puissance de l'érosion. Aujourd'hui les pieds des deux montagnes se rapprochent

1. « La haute Tinée et la haute Vésubie appartiennent à la chaîne des Alpes. Elles existaient déjà quand le Var proprement dit était un bras de la mer nummulitique. Le delta de la Tinée se trouvait vers Clans ou Saint-Sauveur... » (CHAMBRUN DE ROSEMONT, *Études géologiques sur le Var*. Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.)

et c'est tout juste si la route arrive à se glisser entre la paroi du Bancairon et le torrent.

Au sortir des gorges de Clans et peu après avoir dépassé le village de Marie, placé sur une hauteur à droite, on voit, jetée sur la Tinée, une rustique et branlante passerelle. Cette passerelle met la grande route en communication avec un chemin qui grimpe, le long d'une pente roide, vers une crête rocheuse. Sur cette crête, à sept cents mètres au-dessus de la vallée, un petit édifice blanc est posé. C'est l'église d'Illonse, pauvre village planté en ce lieu comme un nid d'aigle, entre la vallée profonde et les solitudes de la forêt de Duinas. Dans ce coin perdu, deux familles illustres, jadis, fixèrent leur résidence. Les gens d'Illonse eurent, en effet, pour seigneurs les Thorame, famille issue des comtes de Forcalquier qui descendaient eux-mêmes de Boson II, considéré généralement comme ayant été le premier comte de Provence¹. Ils appartenrent également à ces farouches comtes de Beuil qui y avaient, dit-on, établi leur résidence préférée. De cette résidence, il ne reste qu'un nom, « Vielh-Castel », qu'on donne encore à l'une des deux fractions dont le village se compose. La destruction du château a été tellement complète qu'il n'en reste rien, pas même un pan de mur debout.

La position pittoresque de ce village me décida à l'aller visiter, en ayant soin de faire coïncider mon excursion avec le jour de son « romérage ». De cette manière, j'avais la perspective, si l'ascension venait à me laisser quelque déception, de me rattraper en assistant à une manifestation, toujours intéressante, de mœurs locales.

La Tinée franchie, le chemin laisse à droite un mamelon, le Castel d'Irougn, qui porte un tas de vieilles ruines. Puis, traversant un vallon près duquel un moulin attend mélancoliquement l'eau qui doit le faire tourner, il aborde une

1. CARLONE, *Études historiques sur l'ancien Comté de Nice*. Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

côte pelée. Quelques arbres rabougris, des buissons épineux, des touffes d'un vert pâle, sont parsemés sur ce sol sec, réduit souvent en menus fragments qui cèdent sous le pied du marcheur. La pente est si forte que le sentier, pour ne pas abîmer de fatigue ceux qui y cheminent, se replie sur lui-même avant de prendre un nouvel élan. L'herbe est rare, l'eau davantage encore, le soleil implacable. Pas le moindre ombrage. Les grillons demeurent silencieux. Avec des mouvements lestes, brefs, rapides, de petits lézards, la tête mignonne fièrement levée, considèrent une seconde le touriste suant, essoufflé, et disparaissent comme l'éclair dans les interstices des pierres. Entre temps, la vue de la vallée se développe, la pente du chemin devient moins accentuée et on aperçoit enfin les maisons d'Illonse.

Bien avant d'atteindre le village, des bruits de détonations me parviennent ; j'entends le roulement du tambour et les sons aigus du fifre, son compagnon obligé. J'entre dans une rue montueuse où la *Bravade* est en mouvement. Sur le seuil de leurs portes, de vieux paysans, des paysannes en habits de fête, de petits enfants les yeux écarquillés, engoncés dans leurs vêtements de gala et n'osant plus y bouger, regardent cette parade montagnarde, vieux reste, sans doute, des danses des âges héroïques. Pour exécuter la *Bravade* à travers les rues du village, les jeunes gens exhument, chaque année, tout un vieil arsenal rouillé. Les collectionneurs pourraient y trouver encore des armes des siècles passés : tromblons, espingoles, fusils de munition, canardières, etc. La bande part en cadence, sur un air bizarre, toujours le même, que rythment le tambour et le fifre, déchargeant ses armes, ne ménageant pas la poudre, que la municipalité distribue généreusement pour le jour du Festin ; un bonhomme de huit à dix ans, tout étonné de son importance, marche gravement, tenant à deux mains un long pistolet de cava-

lerie. A l'heure de la grande messe, toute cette bruyante jeunesse pénètre dans l'église et, tambour battant, fifre sifflant, va faire l'*offerta*, c'est-à-dire faire ses dévotions aux reliques du Saint, patron de la localité. Puis, la bande sort de l'église pour reprendre, à travers le village, le cours mouvementé de ses ébats. Le chef de la troupe — l'*Abat*, comme on le nomme, — y va de tout son cœur; il bondit comme une chèvre sur les petits bancs de pierre placés à la porte des maisons, et pousse des cris stridents que répètent à l'envi ses compagnons. Je dois à la vérité de dire que ces cris sauvages, ces bonds désordonnés, sont tout à fait en harmonie avec le site, avec la nature des lieux.

Tant de poudre brûlée provoque de nombreuses libations. Jeunes et vieux ne s'en privent pas. D'une manière générale, nos montagnards sont amis de la dive bouteille, de la sainte *boucharde*¹, et ne manquent pas, chaque dimanche, de lui faire leurs dévotions. Les cas d'ivrognerie ne sont donc pas rares, mais ils n'entraînent presque jamais de fâcheuses conséquences. J'ai assisté à bien des fêtes de village dans les Alpes Maritimes; j'ai vécu, de longues années durant, en contact avec ces populations alpestres au milieu desquelles mes fonctions et mes goûts m'amenaient; je ne me souviens pas d'avoir assisté à une rixe occasionnée par l'ivresse. J'ajouterai, à l'honneur de ces populations de la montagne, que les gens du pays n'ont jamais recours au couteau pour vider leurs querelles. Le vin excite tout naturellement des hommes peu habitués à en boire, mais l'excitation se traduit, le plus souvent, par des vociférations et de grands coups de poing... sur la table.

On ne se contente pas de boire, le jour du Festin, on se remplit à même la panse. On mange, on mange... pour

1. Sorte de grosse bouteille en usage dans les Alpes Maritimes.

toutes les fois — et elles sont nombreuses — où on a dû se serrer le ventre.

Vous êtes-vous jamais amusés à suivre les conversations des gens — des paysans, surtout, — que vous rencontrez en diligence par exemple? Si oui, vous avez bien fait, car, au bout de quelques instants, vous en connaissez plus sur leur manière de vivre et de penser que ne vous en apprendrait un livre tout entier. En Algérie, une chose me frappait dans les confidences qu'échangeaient les Arabes, mes compagnons de route, sur l'impériale de la diligence de Berrouaghia ou d'ailleurs : ils parlaient toujours de *douros*. Dans les Alpes Maritimes, le thème favori des conversations roule sur *la mangeaille*. Il faut entendre les narrations de ces repas épiques où un « bon lapin » constitue le régal sans pareil. Ah! ce lapin! l'hôtel du « Chapeau-Rouge », *couquine de nom!* n'en sert pas de meilleur. On ne craint pas les redites; vienne un nouvel interlocuteur et l'histoire recommence, soulignée par de gros rires — au fond desquels perce peut-être une secrète envie du repas dont tous entendent bien l'attrayante description mais que tous n'ont pas avalé.

L'église d'Illonse est bâtie sur une plate-forme qui domine les modestes maisons du village; de ce point, la vue est très belle. Le regard plane sur la vallée, le cirque de Valdeblore, le plateau de Clans et découvre une partie de la chaîne des Alpes dont l'architecture colossale impressionne toujours. En se retournant, on voit les lignes sombres de la belle forêt de Duinas dont les massifs contrastent vivement avec l'aridité des terrains qui l'avoisinent.

Du chemin d'Illonse à Saint-Sauveur, chef-lieu de canton, il y a 3 kilomètres de grande route.

Saint-Sauveur, pour le bassin inférieur de la Tinée, est une manière de petite capitale. Plusieurs maisons neuves, construites en bonnes pierres, soigneusement crépies,

ont un bel aspect de propreté qui leur enlève, d'ailleurs, tout cachet pittoresque. Orgueilleuses de leur blanchiment superbe, elles coudoient et humiliaient les antiques mesures qui montrent encore leurs murailles décrépies, grises de vétusté, et leurs balustrades enfumées. Vieilles ou neuves sont surmontées de larges toits plats, couverts en tuiles ou en ardoises rouges, sous lesquels des ouvertures béantes laissent librement circuler l'air dans les greniers. Plusieurs habitations, au centre même du village, possèdent un petit jardin potager. Des jardinets ou des prairies s'étendent aussi entre les maisons et la Tinée, sur la rive gauche de laquelle Saint-Sauveur est situé.

Seul des villages de la basse Tinée, il n'est pas perché sur une hauteur. Il est de plain-pied avec le torrent, et la route, artère centrale de la vallée, a pu ainsi le traverser. Grâce à cette situation, Saint-Sauveur est tout naturellement devenu le rendez-vous de la plupart des villages de la vallée et leur centre d'approvisionnement; c'est un petit entrepôt commercial. On en trouve la preuve dans l'existence, à Saint-Sauveur, de douze aubergistes, quinze épiciers, six marchands de vin, un marchand de fourrage, cinq cordonniers, deux boulangers, deux bouchers, deux forgerons, menuisier, etc. Il est bien évident que ce n'est pas la consommation de ses 6 ou 700 habitants, mais le trafic avec les villages voisins, qui peut alimenter un nombre relativement si considérable de commerçants.

Saint-Sauveur a donc prospéré et, seul, parmi les centres habités de la région, il voit sa population augmenter légèrement alors que partout ailleurs elle diminue¹.

L'origine de Saint-Sauveur est obscure. Son église appartient, dit-on, aux Templiers. C'est inouï, ce que les Templiers ont possédé ou sont censés avoir possédé!

¹. 697 habitants, d'après le recensement de 1896, contre 686 habitants, résultat du recensement de 1891.

Pas un coin des Alpes ou des Pyrénées qui n'ait eu sa commanderie. Il y a un proverbe qui dit qu'on ne prête qu'aux riches. Les Templiers étaient riches. C'est pourquoi, sans doute, les historiens leur ont généreusement, trop généreusement peut-être, prêté la propriété d'établis-



Saint-Sauveur, d'après une photographie de M. de Cessole.

sements que ces moines guerriers ne possédèrent probablement jamais.

L'église est d'aspect sévère; l'intérieur en est pauvre, mais c'est un lieu où la pauvreté n'est pas déplacée. Son clocher est carré, massif; il a conservé l'allure d'une tour de guet, destination qu'il eut certainement au cours de l'époque troublée du moyen âge. Un toit, en forme de pyramide quadrangulaire, le surmonte. Il date évidemment de la même époque que les clochers des églises de Roquebillière, de Saint-Dalmas-le-Plan, de Saint-Étienne-de-Tinée, dont il est le cousin germain.

Saint-Sauveur prendra plus d'importance encore, le jour où une route carrossable, passant par le vallon de Vionevno, — qui débouche dans la Tinée juste en face du village, — le mettra en communication avec Beuil et la vallée du Cians. Bien des richesses forestières pourraient être utilisées qui ne le sont pas actuellement, à cause du défaut de voies de communication. C'est ainsi que dans la forêt communale de Roubion, une coupe de bois, d'une valeur de plus de cinquante mille francs, ne peut, depuis plus de dix ans, trouver acquéreur, faute de chemin pour amener les bois dans la vallée de la Tinée.

III

**DE SAINT-SAUVEUR AU VALLON DE MOLLIÈRES. — UNE
EXCURSION DANS LE VALLON DE MOLLIÈRES; UN HA-
MEAU ALPESTRE. — DU VALLON DE MOLLIÈRES A ISOLA**

Saint-Sauveur n'a point de ces attraits qui retiennent longuement le touriste. Je me mis donc en quête d'un véhicule quelconque afin de gagner Isola. Je m'adressai dans ce but à mon hôtelier. Ce dernier, avec les réticences habituelles chez tout digne montagnard, me dit qu'il avait mon affaire, une bonne voiture, « *émé un buon muou* », et que le tout me coûterait douze francs, plus « *goucarèn* » pour le cocher. Je me récriai; — je me récrie toujours et je marchande avec opiniâtreté, par principe, lorsque je me promène en pays de montagne. Je sais, en effet, par une longue expérience que, dans la montagne et souvent ailleurs, plumer un voyageur ne tire pas à conséquence. Mais le digne autochtone, plissant les yeux, souriant doucement, m'assura que je me plaignais à tort; que la route était dure, quelquefois dangereuse à cause des pierres qui dégringolent; qu'il fallait trois heures pour aller à *Lieusola* (c'est ainsi que les gens du pays désignent Isola), etc. Il

est de fait que toutes ces raisons n'étaient pas mauvaises ; du moins, j'aimai à me le persuader. Le bonhomme mit fin à mes hésitations en m'apprenant qu'il avait fourni cet équipage à *Moussu lou Sous-Préfett daou Pougett* (Puget-Théniers), qui en avait été très satisfait. Du coup je n'osai plus rien dire et le marché fut conclu. J'appris, depuis lors, que j'avais payé cinq francs de plus que ce que l'on demande d'habitude.

La carriole est découverte, ce qui m'enchanté. Rien n'est plus désagréable que de voyager dans une de ces boîtes fermées qu'on décore du nom de diligences et qui sont encore en usage dans quelques coins reculés de la France. Le pire de tous leurs nombreux défauts est de dérober la vue du paysage... et c'est pour le voir qu'on s'est déplacé ! La route, au delà de Saint-Sauveur, est belle et bien entretenue. Avec des secousses régulières et cadencées qu'occasionne le trot dur du mulet qui nous traîne, le véhicule s'avance sans hâte. Le cocher somnole paisiblement et oublie de stimuler sa bête, qui paraît ne pas en éprouver de chagrin. Notre allure paisible me donne toute latitude pour examiner à loisir la route, véritable conquête faite, de vive force, sur la nature. Le tracé ne s'écarte guère du torrent dont les eaux roulent avec vitesse au pied du talus. De hautes murailles rocheuses encaissent la vallée de plus en plus étroite, à telle enseigne que la voie est forcée de s'enfoncer dans la montagne et de s'y ouvrir un passage en tunnel, — le tunnel de Laghé, pour en citer un exemple.

Les deux versants de la vallée sont loin de se ressembler. Le versant de la rive droite est beaucoup plus riant et plus vert que le versant opposé. Des bandes gazonnées coupent agréablement la roche ; de jolies prairies complantées d'arbres fruitiers descendent le long des rochers dont la tête crève le sol. Des cultures s'échelonnent sur les gradins qui s'étagent jusqu'aux maisons du village de

Roure, assis sur le sommet de cette côte verdoyante. Ce paysage est intéressant et gracieux sans sortir, toutefois, des limites d'une honnête banalité. Mais lorsqu'on arrive à la Sorbiera, en vue des rochers de Valabres, le spectacle qu'offre alors la vallée a véritablement de la grandeur. La route, qui avait suivi jusqu'en ce point la rive gauche de la rivière, passe sur la rive opposée. Un pont de pierre, d'une seule arche, est jeté sur la Tinée; son arc élégant et son parapet rectiligne se détachent sur le roux sombre du rocher. Bravement, l'homme a attaqué la montagne qui, une première fois, vaincue par le torrent, a vu sa défaite couronnée par le passage de la route. La mine a eu raison de ses résistances. Mais, entre temps, la montagne se venge et ensevelit l'œuvre des hommes, quand elle n'ensevelit pas les hommes eux-mêmes, sous un éboulement arraché de ses entrailles. La route chemine ainsi, huit kilomètres durant, sous la menace constante des roches entassées au-dessus d'elle, et si elle échappe à ce péril, le torrent est là qui lui en fait courir un plus grand encore.

Elle a coûté cher à établir¹, elle coûte cher à entretenir.

De rares passants nous croisent : un pâtre, poussant devant lui quelques moutons, et deux paysannes chargées de fagots de bois et de bottes de fourrage. Ces femmes cheminent lentement, sous leur fardeau. La charge est lourde, l'habitation éloignée. Dans la montagne, les nécessités de la vie font que les femmes sont obligées de se livrer, toutes jeunes encore, aux travaux des champs, si rudes dans ces régions. Le visage est flétri, la taille déformée avant l'âge; les hanches, énormes, évoquent dans l'esprit des visions d'arrière-trains de bêtes de somme.

Avec un grondement sourd, le torrent de Mollières apparaît au seuil de sa vallée et, se frayant un passage au milieu

1. De Saint-Sauveur au village d'Isola, la construction de la route a coûté 80 000 francs par kilomètre. Au delà, la section comprise entre Isola et Saint-Étienne revient à 50 000 francs le kilomètre.

des décombres écroulés, vient marier ses eaux aux eaux de la Tinée. Frappant spectacle, paysage digne des époux qui s'y unissent dans un lit encombré de débris, témoignages visibles de leurs fureurs.

A un kilomètre environ du confluent, un pont qui traverse la Tinée, fait communiquer avec la route le chemin qui dessert la vallée de Mollières.

La vallée de Mollières vaut la peine d'être visitée. Orientée de l'Est à l'Ouest, longue de treize kilomètres environ, dominée par des sommets élevés tels que le Mont San-Salvatore (2,715 mètr.), la cime de Giegù (2,900 mètr.) et la cime de Fremamorta (2,730 mètr.) au Nord; la cime de Giraud (2,606 mètr.) et le massif du Mont Paupaurin (2,675 mètr.) au Sud, elle constitue une importante vallée secondaire du bassin de la Tinée et présente, dans sa partie septentrionale surtout, des paysages ravissants de fraîcheur, de grâce alpestre et de poétique solitude.

La dernière fois que je la parcourus, j'arrivai, en compagnie de quelques amis de la Section de Provence du Club Alpin Français, de la vallée du Boréon, et je n'oublierai jamais le spectacle enchanteur que nous découvrîmes en franchissant le col de Salèses¹. C'était aux environs de la Pentecôte. Le San-Salvatore, le Giegù, le Giraud étaient encore couverts de neige et leurs sommets, que les rayons du soleil, déjà haut, faisaient resplendir, se détachaient, étincelants sur l'azur diaphane du ciel. A nos pieds, une pelouse naturelle commence et s'étend devant nous; elle tapisse le fond de la vallée. Des mélèzes, tantôt épars, tantôt réunis en groupes, croissent un peu partout et escaladent les versants du vallon. Dans l'épais gazon, le torrent s'est creusé un sillon profond. L'eau

1. Le col de Salèses, très important, met en communication la haute vallée de la Vésubie avec la vallée de Mollières d'où on gagne soit la haute Tinée, soit la vallée de la Valetta où se trouvent les bains de Valdieri.

étincelante et claire comme du cristal, — elle arrive du Lac Noir, des lacs de Fremamorta et reste pure sur les blocs de granit le long desquels elle vient de dégringoler, — court bouillonnante, et, sauvage, avide de liberté, va se cogner follement à des troncs d'arbres renversés en travers de son cours; écumante de fureur, elle saute par-dessus l'obstacle; puis, toute tremblotante, jetant à travers la verte prairie des sillons d'écume blanche, elle se précipite et se hâte vers des horizons nouveaux, oublieuse déjà du pays admirable qu'elle abandonne, pressée peut-être de fuir des lieux où l'homme, pour faire flotter les bois qu'il coupe, l'emprisonne au passage dans des écluses.

Nous nous pressions moins, tout heureux que nous étions d'admirer les beaux arbres et les vieux troncs moussus qui gisent sur le sol parmi les touffes épaisses des rhododendrons, de fouler cette pelouse verte, véritable tapis de verdure que nous ne quittons plus jusqu'au hameau de Mollières.

Certes, la haute Tinée n'est pas de ces régions où les villages se signalent par un aspect de propreté ou d'aisance. Mais, entre tous, Mollières est celui qui offre, en apparence, tout au moins, les signes les plus caractéristiques d'une existence misérable. Si jamais quelqu'un de mes lecteurs est conduit par son humeur errante dans cette solitude écartée, je le prie de se souvenir d'un conseil amical : qu'il quitte ses souliers et ses bas ou qu'il monte sur des échasses, s'il veut parvenir à l'extrémité de l'unique rue de la bourgade. De petites maisons, surélevées au-dessus du sol à cause des neiges, couvertes en bardeaux, se serrent sur un mamelon qui domine le torrent. Un escalier de bois donne accès dans les habitations. On n'y rencontre que de rares habitants. Une jeune fille, l'air sauvage, le jupon effiloché, les jambes et les pieds nus, debout sur le seuil de sa demeure, regarde sans dire mot les étrangers qui passent. Cet ensemble revêt une phy-

sionomie si triste qu'on se sent saisi d'un sentiment de mélancolie que la situation particulière des habitants de Mollières ne fait qu'accentuer. Ces braves gens n'appartiennent pas à la France vers laquelle, pourtant, tous leurs intérêts les portent. Les bois, — leur principale ressource, avec les produits qu'ils tirent de leurs bestiaux, — ne peuvent être conduits qu'en France, le vallon de Mollières, qui est l'unique voie de flottage qu'ils puissent employer, allant se jeter dans la Tinée. Mais, politiquement, le hameau de Mollières appartient à la commune italienne de Valdieri dont il est séparé par la grande chaîne des Alpes. Il faut au moins dix heures de marche pour se rendre au chef-lieu, par un chemin (mauvais chemin muletier) que la neige encombre pendant une grande partie de l'année. Le sort de ces pauvres montagnards, bloqués entre la frontière, d'un côté, et la haute muraille des Alpes de l'autre, n'est pas enviable et on s'explique aisément l'aspect morne du petit village perdu dans cette solitude.

Immédiatement au-dessous du hameau, la vallée s'étrangle. Le chemin et le torrent s'engagent dans un étroit et long défilé dont le versant droit est dénudé, ravagé. De ses entrailles déchirées, coulent des flots d'éboulis. Quel spectacle attristant! Mais les pentes de la rive gauche sont vertes et boisées. A l'entrée même de la gorge se dresse un promontoire rocheux, couronné de bois, revêtu de lianes et d'arbustes; de petits groupes de granges s'y étagent. On appelle ce site intéressant la Dulch. Plus loin, en continuant à descendre la vallée, une cascade venue de la cime de Giraud, galope de gradin en gradin au milieu de la verdure, saute une dernière fois et s'écroule dans le torrent avec un nuage d'écume irisée. Le long de la cascade, un petit sentier serpente et monte vers des chalets rustiques blottis sous les arbres. Ce sont les chalets de la Liuma. Le spectacle est charmant. Mais que le versant au pied duquel nous cheminons est donc

affreux ! Nous en détournons les yeux le plus possible pendant les quarante minutes de marche que nous mettons à regagner la route de la Tinée¹.

Je reprends ici le cours de mon excursion au point où je l'ai laissé, pour donner à mes lecteurs le récit de cette course rapide dans le vallon de Mollières. Un peu au delà du vallon de Valabres mon cocher se réveille de sa somnolence pour me dire que la partie de la route où nous nous trouvons est souvent d'un parcours difficile et dangereux. Les terrains n'ont aucune stabilité ; les pluies ou le dégel y occasionnent des éboulements fréquents et j'apprends que les cantonniers ont reçu des instructions leur prescrivant de surveiller très attentivement les talus et les à-pics bordant la route de manière à prévenir les accidents. La rampe que nous gravissons, — dite rampe de Gancion, — est assez forte ; le mulet ralentit encore sa marche ; un homme à pied irait certainement plus vite que l'attelage qui me porte. Mais tout a une fin, même une longue course avec un mulet sans amour-propre, et, après avoir passé devant quelques chalets, nous atteignons Isola.

Les maisons du village se groupent au pied d'une montagne de la rive gauche de la Tinée et cette légère altitude au-dessus du lit du torrent suffit à les garantir de ses incursions. Isola n'a pas toujours, paraît-il, occupé cet emplacement. Ayant eu maille à partir avec la Tinée, puis avec le torrent de Ciastiglione, qui se jette dans la Tinée un peu en aval du village, les habitants vinrent s'établir à l'endroit qu'ils occupent depuis lors. La bourgade se trouve

1. Horaire d'une excursion dans le vallon de Mollières : De Saint-Martin-Vésubie au col de Salèses, 3 h. 20 min. ; hameau de Mollières (par la vacherie Calè et les granges de Ciasei), 1 h. 40 min. ; confluent du torrent de Mollières et de la Tinée, 1 h. 45 min. ; du confluent (ou du pont qui est en amont) à Isola, 2 heures environ ; du confluent à Saint-Sauveur, 1 h. 30 min. De Saint-Sauveur à Saint-Martin-Vésubie, par Valdeblore, 3 h. 30 min.

sur la lisière d'un beau bois de châtaigniers dont le feuillage épais et luxuriant masque les premiers ressauts des montagnes qui encaissent la vallée. La muraille de roche élève par-dessus la masse ombreuse son profil sévère. Des prés, des jardinets s'étendent jusqu'au bord de la rivière; ils s'efforcent de vivre en paix avec cette terrible voisine qui a planté et laissé, au beau milieu de leur verdure, des blocs



Isola, d'après une photographie de M. de Cessole.

énormes dont la présence atteste la domination et la puissance du torrent.

Les habitants d'Isola possèdent de beaux pâturages dont ils pourraient certainement accroître encore la superficie. Nombre de terrains — j'en ai vu beaucoup, dans mes courses, aussi bien à Saint-Sauveur qu'à Isola, à Saint-Étienne et ailleurs — actuellement sans valeur, sont susceptibles d'être arrosés. Les habitants de la vallée pourraient donc accroître notablement leurs ressources

fourragères et, par suite, le nombre de leurs bestiaux. Que faudrait-il pour atteindre ce but? Des syndicats groupant les intéressés et réunissant les fonds nécessaires à l'établissement des canaux d'irrigation. Mais, pour cela, l'initiative est indispensable et c'est l'initiative qui fait généralement défaut aux populations qui vivent de l'art pastoral.

La commune d'Isola possède également quelques beaux massifs forestiers dont les essences dominantes sont le pin sylvestre et le sapin.

Isola peut être pris comme point de départ pour une excursion dans le beau vallon de Ciastiglione et au Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Vinadio.

IV

SAINT-ÉTIENNE DE TINÉE. — UN PEU D'HISTOIRE. — L'HABITATION ET LA VIE DANS LA MONTAGNE; — COMMENT SE NOURRISSENT LES MONTAGNARDS; — UNE PÉPINIÈRE DE PRÊTRES. — LA RÉGION DE SAINT-ÉTIENNE AU POINT DE VUE DE L'ALPINISME

J'ai dû, pour aller d'Isola à Saint-Étienne, partir de bonne heure et par un temps pluvieux. De gros nuages gris se traînent dans la vallée et me dérobent la vue des cimes. Je n'entrevois que les silhouettes confuses des pentes montagneuses sur lesquelles apparaissent à peine, au travers du brouillard, des chalets isolés, des groupes d'habitations serrées autour d'uneasure qu'un petit clocheton indique être une chapelle : ce sont les hameaux de La Blache, de Douanse, du Bourghé, d'Assuéros, etc. Je signale, en passant, cette différence intéressante des conditions de l'habitat dans la haute et dans la basse Tinée. Dans la partie inférieure de la vallée, les habitations sont toutes — ou à peu près toutes — agglomérées au chef-lieu de la commune ; les hameaux isolés sont rares. Dans la

haute vallée, au contraire, le fractionnement en petits hameaux, réunissant au plus quelques familles, est beaucoup plus grand. Cette différence trouve son explication dans les conditions du lieu. Les populations de la haute Tinée se livrent à l'art pastoral qui a besoin, pour s'exercer, d'espaces considérables. Les montagnards ont donc été amenés à se rapprocher le plus possible des pâturages où ils conduisent leurs bestiaux et à y établir leurs demeures. De là, cette dispersion qui se remarque lorsqu'on parcourt le haut Var, la haute Tinée et, d'une manière générale, les pays pastoraux.

Saint-Étienne est le chef-lieu du canton. D'aucuns prétendent que la bourgade remonte à une haute antiquité et des inscriptions romaines trouvées sur l'emplacement où elle s'élève paraissent leur donner raison. Moins heureuse que beaucoup d'autres, elle a une histoire. Sa situation reculée, dans cette vallée profonde, ne l'a pas mise à l'abri de la guerre. Mais quel est le coin du monde que les hommes n'aient pas trouvé moyen d'arroser de leur sang ? A cette époque sinistre du moyen âge, couverte d'une nuée sombre qui ne s'entr'ouvre que pour laisser entrevoir des lueurs d'incendie, des scènes de carnage, Saint-Étienne a eu son baptême sanglant. Ses habitants vivaient paisibles au milieu de leurs bois et de leurs pâturages, élevant des bestiaux, vendant leurs fromages et leurs laines, s'administrant eux-mêmes, sorte de petite république communautaire. Cela n'était point tolérable. Et c'est pourquoi Alphonse I^{er}, roi d'Aragon, comte de Provence, vint, en 1176, mettre le siège devant la petite cité. Il l'emporta après un siège furieux. Ce serait méconnaître les habitudes chevaleresques de ces brigands grands seigneurs que de croire que le vainqueur eut quelques ménagements pour les vaincus. On estocada ferme, on tailla avec conscience, on incendia de même ; en un mot, on fit belle besogne. La petite ville mit cent cinquante ans à se

relever de ses ruines. Entêtée, malgré le désastre qui l'avait frappée, elle revint à ses libertés communales, à ses privilèges, comme elle les appelait, et n'y renonça qu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, au profit de la maison de Savoie.

Saint-Étienne est assis au confluent de l'Ardon et de la Tinée, sur les premières pentes de la Pinatelle dont les éboulis repoussent les eaux de l'Ardon et protègent ainsi



Saint-Étienne-de-Tinée, d'après une photographie de M. de Cessolo.

le village contre les fantaisies parfois désagréables du torrent. Ses maisons sont massées les unes contre les autres, le long de quelques rues, dont la plus longue conduit de l'entrée du village à une place assez spacieuse qui est le rendez-vous habituel des habitants en quête d'un peu de soleil ou de distraction.

Les maisons à simple rez-de-chaussée sont rares ; on en voit même d'assez nombreuses dont les deux étages sont surmontés d'un grenier qui ouvre, comme de grands yeux

caves, ses baies obscures sous l'appentis du toit couvert de bardeaux ou d'ardoises rouges. Peu d'uniformité, si ce n'est dans le style, au moins dans la disposition des bâtisses; les maisons contiguës ne laissent que rarement concorder leurs étages; on accède aux unes par un petit perron; d'autres n'en ont point. Toutes possèdent une écurie destinée au mulet ou à l'âne, ces auxiliaires précieux de l'homme dans les Alpes Maritimes. La plupart des ménages ont un « *muou* » ou une « *saume* ».

L'habitant possède presque toujours un petit bout de jardin qui lui fournit des légumes : haricots, — *fayoou*, dans le dialecte du pays, — fèves, lentilles, et des fruits : des poires, notamment, qui sont très bonnes, des prunes, etc. Le produit des jardinets augmente les ressources de la consommation journalière qui est établie et réglée — et cette remarque s'applique, non seulement à Saint-Étienne, mais encore à tout le haut pays des Alpes Maritimes — d'après les principes d'une antique et grande sobriété. Le mets le plus répandu est la *polenta* — farine de maïs ou blé de Turquie qui est cultivé et qui pousse bien dans la région. Un autre plat, sorte de bouillie faite avec de la farine de vesces, — également cultivées dans le pays et qui viennent à merveille dans les terrains arides, — est très apprécié des montagnards. Ce mets, désigné sous le nom de *panisse*, paraît jouir d'une grande vogue auprès des petits enfants. Déjeunant un jour à la table d'une famille de la montagne, on servit la panisse, et je me souviendrai longtemps des cris d'enthousiasme que poussa un gros gaillard de quatre ans, à l'apparition de ce plat de prédilection. Il jubilait de si bon cœur que je ne résistai pas au plaisir de lui passer ma ration tout entière. Nous fûmes, tous deux, également satisfaits. Je me rattrapai sur les pommes de terre, succulentes dans les hautes vallées. Récoltées sur les terrains secs, — et il n'en manque point, vous pouvez me croire, — bien exposés, en pente autant

que possible, elles sont tout simplement exquises. Bien cuites à l'eau, ces pommes de terre roses et farineuses de la montagne constituent un vrai régal. Ah ! dame, les gens, — petits propriétaires vivant tant bien que mal sur leur fonds, — ne mangent pas tous les jours de la viande. La viande de bœuf n'apparaît sur la table du paysan que lorsqu'une bête a dû, à la suite de quelque accident, être abattue (« *goura lou boou sés déroccia* », lorsque le bœuf est tombé d'une roche, disent les montagnards plaisants) ou bien lorsque le conseil de revision arrive au chef-lieu de canton. La viande de porc, le lard, constitue une précieuse ressource pour l'alimentation et entre dans la confection de la soupe que le montagnard mange deux fois par jour, le matin et le soir. Il m'est arrivé bien des fois, au cours de mes tournées professionnelles, de me voir servir un repas dont le porc — cru, bouilli, rôti — constituait le menu.

Oh ! certes, la vie est rude dans la montagne, l'hiver surtout ; mais il faut s'en accommoder. Et puis, pour pénible qu'elle soit, cette existence offre, au moins, cet avantage que le plus malheureux paysan mange, chaque jour, une bonne soupe chaude. Peut-on en dire autant de tous les ménages pauvres des grandes villes ?

Cette opinion que je viens d'exprimer, nombre de pères de famille de Saint-Étienne ne la partagent pas, sans doute, puisque, pour soustraire leurs fils au dur labeur des champs, ils les font entrer dans le sacerdoce. Saint-Étienne a été longtemps et continue à être une pépinière de prêtres. L'école presbytérale qui y existe contribue pour beaucoup à favoriser ce recrutement spécial. Elle met, en effet, sur place, à la disposition des jeunes gens, un enseignement qu'ils seraient, sans cela, obligés d'aller chercher ailleurs ; nombre d'entre eux y renonceraient. Modeste est l'instruction qu'on y reçoit, témoin un proverbe qui court la montagne et qui dit que « émé doui

mots e un froumaï, se fa un preïre à Sant-Estève »¹.

La région de Saint-Étienne est restée longtemps parmi les moins connues du territoire niçois. Jusqu'en ces dernières années, aucune route ne pénétrait dans la vallée et la longueur du trajet effrayait les touristes. Les rochers escarpés de ses montagnes élèvent, entre ce pays et les



Le Couvent de Saint-Étienne-de-Tinée, d'après une photographie de M. de Cessole.

vallées voisines, une véritable barrière que franchissent des cols peu nombreux, encombrés de neige les trois quarts de l'année.

Mais si les massifs de l'Enchastraye, du Bonnet-Carré, du Ténibres, du Grand-Chignon de Rabuons sont peu connus, ils n'en sont pas moins dignes de l'être. Sommets au profil déchiqueté ; vallons encombrés de blocs de gneiss

1. « A Saint-Étienne, avec deux mots de latin et un fromage, on fait un prêtre. »

pailleté, fondrières géantes; lacs alpins perdus au fond d'entonnoirs de rocs écroulés; pics démantelés, ruines de la nature en travail, tous offrent au touriste un monde de sensations, d'observations, d'études.

Il me faudrait bien des pages pour raconter et décrire toutes les courses et ascensions que j'y ai faites et qu'on peut accomplir. Peut-être un jour les écrirai-je. Je convierai mes lecteurs à visiter avec moi le village de Saint-Dalmas-le-Selve (Saint-Dalmas-en-Forêt), dont les habitants veulent changer le nom, mécontents qu'ils sont de l'entendre malignement nommer Saint-Dalmas-le-Sauvage. Nous irons aux sources de la Tinée et nous passerons au hameau de Bousieyas où, il y a peu d'années encore, les morts étaient jetés dans un charnier, le froid rendant la terre trop dure pour qu'on pût les enterrer! Dans le cirque de Salza-Morena, environné d'escarpements formidables, d'arêtes tranchantes, de rochers crénelés comme des forteresses, nous verrons se profiler la longue cape du berger provençal et pacager les troupeaux de la Camargue. L'ascension du Ténibres (3,031 mètr.) tentera nombre de touristes. Elle peut s'effectuer par plusieurs itinéraires et ne présente aucune difficulté. J'en puis dire autant du Grand-Chignon de Rabuons (3,008 mètr.) et on ne regrettera pas une course au très beau lac et à la cascade du même nom. Peut-être apercevra-t-on, dans ces parages grandioses et solitaires, quelque bande de chamois. Les troupes fugitives de ces beaux animaux fréquentent volontiers ces districts déserts où l'hostilité de l'homme ne parvient qu'à grand-peine à les poursuivre et à les atteindre.

Cette rapide énumération montre que la région abonde en courses et ascensions du plus haut intérêt¹. Saint-

1. M. Victor de Cessole a exploré cette région dans tous les sens. Elle commence aujourd'hui, grâce à lui, à être mieux connue. M. de Cessole en donne, dans les articles qu'il publie dans le Bulletin de la Section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français, d'intéressantes descriptions.

Étienne est un centre excellent pour le touriste qui y trouvera bonne table, bon gîte et guides très satisfaisants.

Je me serais attardé volontiers dans cette pittoresque petite cité. Mais d'autres localités sont à visiter encore. Il me faut reprendre le chemin de Saint-Sauveur.

V

LA VALLÉE DE VALDEBLORE. — PAYSAGES : LA BOLLINE, LA ROCHE ET SAINT-DALMAS-LE-PLAN. — UNE PRÉTENDUE ÉGLISE DES TEMPLIERS. — CLANS ET SA FORÊT. — ASCENSION DU TOURNAIRET (2,085 MÈT.)

Lorsque, au sortir de Saint-Sauveur, on prend le chemin qui, traversant le village de Rimplas, contourne les pentes de la Rouagne et passe au col de la Bataille, on voit, une fois arrivé sur l'autre revers de la montagne, se développer une vallée à l'aspect riant. Des monts, à l'allure fière, l'environnent. A l'origine de la vallée, entre le Baus de la Frema et le massif du Caire Gros, une dépression abaisse la haute barrière de montagnes : c'est le col de Saint-Martin qui conduit dans la Vésubie. A l'autre extrémité, le torrent de Bramafame, — à sec lorsqu'il fait beau, furieux et dévastateur à la moindre pluie, — s'est ouvert passage au travers d'une gorge resserrée dans laquelle la route carrossable — qui s'embranché, à la Bollinette, sur la route de la Tinée — s'est introduite avec peine.

C'est la vallée de Valdeblore, riche, gracieuse, ensoleillée.

De beaux champs de blé ondule doucement sous le souffle d'une brise fraîche dont la caresse fait passer un frémissement sur toutes les tiges jaunissantes. De magnifiques châtaigniers ombragent les prés et les jardins qui enserrant les maisons du village de la Bolline de leur

végétation luxuriante. Des arbres au feuillage épais, châtaigniers, noyers, garnissent le pied du mont Raja. Les cultures ont escaladé la montagne; des champs de seigle coupent de leurs bandes régulières un replat élevé qu'entourent, comme pour le protéger, des files de mélèzes. A droite, des masses puissantes de conifères — pins, sapins, — couvrent d'un manteau épais les croupes du Mont Viroulet.

Au delà de la Bolline, au pied du Raja, des maisons se serrent contre les rochers qui dressent, comme des menhirs, au-dessus du sol, leurs têtes ébréchées. C'est le village de la Roche. Un premier groupe de maisons se présente d'abord, avec ses toits de chaume et ses balcons de bois; vient ensuite une chapelle dont le modeste campanile se détache sur le fond sombre du rocher; nouveau groupe de masures et de granges, aux murs de pierre noirs de vétusté; sur les toits de bardeaux et de chaume quelques beaux arbres jettent leur ombre; au-dessous, la route trace son ruban blanc entre les maisons et les champs. Croquis bien imparfait d'un coin qu'un peintre envierait. Après avoir dépassé la Roche, la route se dirige vers Saint-Dalmas-le-Plan, le dernier et le plus important des trois villages dont l'ensemble forme la commune de Valdeblore. Une demi-heure de marche vous y mène. Des granges sont alignées, aux abords du village, le long des champs de céréales et des prairies. Non loin d'un pré sur lequel des femmes étendent de grandes pièces de toile, un grand noyer se dresse; les feuilles de cet arbre solitaire s'agitent sous les bouffées de la brise. Au fond, les pentes boisées de la Colmiane. Par un beau jour, cet ensemble, fait de majesté tranquille et de sérénité, pénètre l'âme des plus douces impressions.

On cultive, dans la vallée, du blé, du seigle et du maïs; les fourrages n'y manquent pas, ni les pommes de terre non plus; on y élève des bestiaux, et, du lait qu'ils

donnent, on fabrique des fromages appréciés dans le pays. Voilà, ce me semble, de sérieux éléments pour une existence calme et prospère.

Saint-Dalmas est très ancien. Il était fortifié; un reste de l'enceinte existe encore; une porte étroite y est percée et donne accès à l'unique ruelle qui traverse la bourgade. Contre un bâtiment carré, un peu isolé des habitations, monte un clocher à flèche pyramidale, massif, carré comme une forteresse. C'est l'église. Elle date de l'époque romane. Une crypte s'étend sous l'édifice; on y enterrait jadis les habitants. On attribue communément aux Templiers la fondation de cette église. Cela n'est rien moins que prouvé. J'ai compulsé, à la Bibliothèque nationale, l'ouvrage intitulé *Gallia Christiana Nova* et l'*Histoire de l'ordre des Templiers* du chanoine Mansuet; ce dernier énumère longuement les donations immobilières faites aux Templiers et les acquisitions par eux réalisées. Ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne mentionnent l'établissement de Saint-Dalmas-le-Plan¹. Sa fondation doit être attribuée aux Bénédictins². Cet exemple montre avec quelle réserve il convient d'accueillir certaines légendes.

A Saint-Dalmas-le-Plan s'arrête la route carrossable qui arrive de la vallée de la Tinée. Les deux vallées de la Tinée et de la Vésubie ne sont donc pas reliées par une route de voitures. La section du chemin comprise entre Saint-Dalmas-le-Plan et Venanson et qui franchit le col de

1. « En 1135, Pierre, évêque de Nice, les (les Templiers) combla de ses libéralités et leur fit de très grands avantages dans sa ville et aux environs. On voit encore, dans le territoire de Nice, des débris et des restes de voûtes dans un lieu nommé la *Fontaine du Temple* et l'on tient pour assuré que cet endroit tire son nom d'un ancien monastère de ces Chevaliers et d'une église que l'on nommait Sainte-Marie du Temple. »

(*Histoire de l'ordre des Templiers*, par le chanoine MAXSUET jeune, Paris, 1789.)

2. « L'église de Saint-Dalmas-le-Plan rappelle tout à fait l'église du prieuré de Saint-Michel-de-Vintimille, dépendance des Bénédictins

Such, est à l'état muletier. Ce raccordement présenterait un grand intérêt pour les populations de ces régions, mais l'administration de la guerre, pour des raisons tirées des nécessités de la défense, a opposé son *veto* à l'achèvement de la route en question.

En redescendant vers la Tinée, on passe près de l'église paroissiale située, en pleins champs, à peu de distance de La Bolline et de La Roche. Des arbres superbes ombragent l'esplanade qui se trouve devant l'édifice. Un arrêt est tout indiqué; je l'ai utilisé avec profit en allant admirer un beau tableau — d'un auteur totalement inconnu — que l'église possède et qui représente Madeleine aux pieds du Sauveur. La valeur de cette œuvre d'art est grande, assez grande pour que l'attention de la Commission des Monuments historiques ait été attirée sur elle. Au delà de La Bolline, la route descend en lacets dans la gorge de Bramafame dont elle suit le versant droit; mais la déclivité de la pente ne m'empêche point de remarquer, au passage, des vignes plantées sur un coteau que le chemin traverse. Elles y réussissent sans doute, mais si j'apprécie fort les vins du Touët, du Villars et de Tournefort, je ne goûte pas, à un égal degré, le vin de Valdeblore. Si vous voulez, nous n'en parlerons pas.

De la Bollinette, mon itinéraire m'entraîne à Clans dont je tiens à visiter la forêt domaniale. Elle se trouve, d'ail-

de Lérins. Le prieuré de Saint-Dalmas avait un monastère cloîtré, résidence de plusieurs moines Bénédictins et dépendant de la grande abbaye de Saint-Dalmas-de-Pedone. » (M. le comte EUGÈNE DE PIERLAS, *Le XI^e siècle dans les Alpes-Maritimes*.)

Le même auteur, au moyen de documents qu'il a trouvés à la Bibliothèque Royale de Turin, a dressé la liste des Prieurs Bénédictins du monastère de Saint-Dalmas-le-Plan. Un d'entre eux est signataire d'un acte de donation dont son église est bénéficiaire. Cet acte a été passé en 1050, c'est-à-dire près d'un siècle avant l'arrivée des Templiers dans le diocèse de Nice.

leurs, sur le chemin de Tournairêt et l'ascension de cette montagne doit être la dernière étape de mes courses dans la vallée de la Tinée.

Clans est situé sur une sorte de plateau mouvementé dont j'ai eu l'occasion de dire quelques mots. Beaucoup d'arbres, de cultures étagées sur des terrasses en gradins, descendent du haut en bas de la côte. La nouvelle route allongeant singulièrement le chemin, j'ai pris l'ancienne voie muletière. Les cailloux n'y manquent pas ni les lézards non plus, mais elle présente cet avantage de n'être pas longue à parcourir. Voici, sur le bord du sentier, la croix de bois annonçant le village voisin, et une chapelle que les injures du temps n'ont pas épargnée. Des figuiers, des oliviers, capricieusement plantés au beau milieu des champs, garnissent les flancs du ravin de leur verdure monotone et montent, par petits groupes, jusqu'aux maisons massées dans un pli de terrain. L'église, avec sa façade à l'italienne, domine les maisons vieillottes. Certains villageois, en veine de coquetterie, ont garni quelques-unes des fenêtres de leurs habitations d'un encadrement de plâtre. Au-dessus du village, des étages de moissons; au-dessus encore, la roche, ossature de la montagne que cherchent à protéger des touffes d'arbustes rabougris.

Peu de temps après avoir quitté Clans, on traverse le vallon du même nom et on entre en forêt. La forêt de Clans est une des plus belles du département. Les essences dominantes sont le sapin, le pin, le mélèze. A voir ces beaux arbres, — que les agents des forêts regardent comme étant d'excellente qualité, — on s'explique difficilement la dépréciation dont les bois des Alpes Maritimes sont l'objet. Les effluves des arbres résineux pénètrent et gonflent la poitrine; les poumons se dilatent; malgré la chaleur qui règne à l'ombre de ces hautes futaies, malgré la sueur qui baigne le front, une sensation de bien-être vous remplit. Tandis que je chemine, je considère, à l'exemple

d'Eckmann-Chatrian, « les grands arbres, les lierres, les mousses, la vive lumière dans le feuillage, les mille insectes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, les papillons des bois... » Charmants souvenirs. Et puis, après une bonne montée, c'est l'arrivée à la maison forestière où on se repose et où la gourde sort de la poche.

A travers bois, toujours, en suivant un sentier que renflent et que tordent, par places, les racines des arbres, je me dirige vers la vacherie située un peu au-dessous du Tournaiet. Entre les arbres, les vaches interrompent leur repas et regardent le passant d'un œil doux. Une heure après, j'atteins le faite de la montagne et je passe à l'endroit nommé la « Tête du Camp ». On y voit, en effet, très nettement marquées, les traces d'un camp. La forme du pourtour des tentes a été admirablement conservée par le gazon qui a poussé dans les rigoles creusées, il y a bien près d'un siècle, par les soldats sardes. Un tapis de verdure vous conduit jusqu'au pied du sommet terminal du Tournaiet (2,085 mèl.) qui s'élève à gauche.

Le panorama qu'on découvre du signal trigonométrique placé sur le Tournaiet est, grâce à la position centrale de cette montagne, un des plus remarquables qui soient dans cette partie de la chaîne des Alpes. De beaux massifs forestiers environnent le sommet, et la nature ne s'y offre pas sous l'aspect convulsé, bouleversé qu'elle revêt souvent dans la haute montagne. Le vent qui bruit dans les grands arbres vous apporte la senteur vivifiante et saine des sapins; de vertes clairières trouent leur masse sombre.

Au Nord, la chaîne des Alpes Maritimes, depuis les montagnes de Saint-Étienne-de-Tinée jusqu'à la cime de Ventabren et au delà, se déroule devant les yeux.

Au Midi, le regard vole de cime en cime jusqu'à la mer, se pose sur les îles de Lérins, effleure l'Estérel et puis découvre, au bout de l'horizon immense, la Corse dressant vers les cieux ses sommets neigeux.

Mais tout a une fin, même l'heure la plus longue consacrée au régal des yeux, à la satisfaction de l'âme, à l'admiration.

Après un dernier coup d'œil donné à cette vallée de la Tinée que je viens de parcourir, je prends, à travers les beaux massifs de la forêt de l'Albéras, le chemin de la vallée de la Vésubie.

FERNAND NOETINGER,
Délégué de la Section de Provence
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

VII

EN HIVER

ASCENSIONS DANS LES ALPES MARITIMES

(PAR M. VICTOR DE CESSOLE)

Avec leurs blancs sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

ainsi dit le poète.

Mais, ce n'est pas seulement à l'époque où la nature renaît à la vie et s'épanouit à la chaleur bienfaisante du soleil, c'est aussi en hiver qu'il est intéressant de parcourir les Alpes, pour arriver à les connaître sous une autre face : l'on éprouve alors à un degré plus intense la satisfaction de la difficulté vaincue et l'on goûte une jouissance plus profonde en admirant des panoramas merveilleux, presque ignorés par les visiteurs de la douce saison.

Les deux derniers hivers, si complètement différents l'un de l'autre, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet exposé, m'auront permis de faire à ce sujet de curieuses constatations. En transcrivant aujourd'hui par ordre de dates les notes prises au cours de mes excursions dans les Alpes Maritimes, je n'ai pas précisément l'intention de donner une description des cimes gravies et des régions inspectées, car les ascensions d'hiver ne se prêtent pas aussi fructueusement que celles de l'été à ce genre de

travail : mon but est plutôt de fixer l'intérêt de ces courses en donnant très fidèlement les horaires avec les points de départ et d'arrivée, en indiquant l'état de la neige et la température et d'une façon générale en présentant la montagne sous l'aspect étrange qu'elle revêt à l'époque rigoureuse.

1895-1896

Une période remarquablement belle d'une cinquantaine de jours a débuté au commencement du mois de janvier 1896, comme il résulte des observations communiquées par le service météorologique de l'Observatoire de Nice. Si la fin de décembre 1895 avait été assez pluvieuse, par contre il n'est pas tombé une seule goutte d'eau pendant tout le mois de janvier 1896, seulement 6^{mm},3 dans les neuf derniers jours de février et 1^{mm},9 durant tout le mois de mars : la sécheresse a donc été excessive pour les trois premiers mois.

La température de cet hiver a été particulièrement douce puisqu'il n'a gelé à glace à l'Observatoire de Nice, situé sur la colline de Montgros à 373 mètr. d'altitude¹, que deux seules fois au cours du mois de janvier, le thermomètre étant à peine descendu à — 2°,3 et — 1°,8.

Toutes les régions des Alpes ont donné lieu au point de vue météorologique à des observations semblables, en tenant compte, bien entendu, pour chaque endroit des différences résultant de l'altitude et de la situation des localités.

Cette remarque s'applique également aux constatations faites pendant les mauvais mois à l'Observatoire du Mont Monnier, station détachée de l'Observatoire de Nice,

1. Le baromètre et le thermomètre dont les journaux publient les indications sont placés au Nord de l'Observatoire, à 33 mètres plus bas, soit à 340 mètres d'altitude.

quis s'élève au Nord de Beuil sur le petit sommet de la montagne de ce nom, à 2,741 mètr. d'altitude.

Cet hiver exceptionnel marquera donc dans les annales de la météorologie, et les Clubs Alpains pourront conserver le souvenir de cette longue série de beaux jours. Rarement en pareille saison les grandes courses de montagne auront été aussi favorisées.

Les diverses publications de France et de l'Étranger ont, à l'époque, enregistré les récits de hardies ascensions, la plupart effectuées pour la première fois pendant les mois de janvier et février, et notamment celles au Pic Central de la Meije, au Finsteraarhorn, à la Jungfrau, au Mönch, à la Punta Gnifetti (Mont-Rose), à l'Eiger, au Piz Zuppo, au Piz Bernina, au Monte della Disgrazia, au Charbonnel, à la Dent Parrachée, au Rochemelon, à l'Aiguille du Tour et à une foule d'autres cimes moins importantes.

Ce même hiver devait également me fournir, ainsi qu'à quelques-uns de mes collègues, l'occasion de franchir divers sommets de la chaîne des Alpes Maritimes, dont les neiges semblent d'ordinaire empêcher l'escalade.

Ces inoubliables courses hivernales resteront toujours gravées dans notre esprit, attestant ainsi la bonne fortune qui a servi nos projets. Non pas que, en les accomplissant, nous ayons montré, au point de vue de la saison, une voie nouvelle aux excursionnistes, car notre ami Louis Maubert avait, bien avant nous, parcouru plusieurs régions des Alpes Maritimes en hiver, mais parce que les conditions du temps et de la neige autorisèrent à ce moment des entreprises inespérées.

BEUIL (1,454 MÈT.)

Au commencement de l'hiver, les 15 et 16 décembre 1895, une caravane de membres de la Section des Alpes

Maritimes allait visiter les gorges du Cians et Beuil et par le col de la Couyola descendait ensuite à Roubion et à Saint-Sauveur. Ce fut avec une réelle satisfaction que nous parcourûmes le vaste plateau de Beuil en grande partie disparu sous la neige. Cette promenade officiellement organisée par le Club offrit d'autant plus d'intérêt aux adhérents que, indépendamment de son caractère véritablement alpin, elle sortait un peu du cadre ordinaire des courses portées chaque année au programme.

Il n'en fallut pas plus pour nous engager, MM. Charles Gondoin, René Thierry, Albert Verani et moi, à revenir bientôt à Beuil ; mes amis voulaient essayer de passer une nuit d'hiver dans la cabane de l'Observatoire du Mont Monnier, ce qui m'avait si heureusement réussi ainsi qu'à M. Édouard Helbing le 12 décembre 1894¹.

Nous arrivâmes à Beuil dans la soirée du 9 janvier 1896 par un temps superbe, mais très froid, à cause du vent du Nord qui soufflait furieusement. Le thermomètre marquait — 7°. Nous voyions la neige enlevée en tourbillons serrés sur les crêtes du Monnier. Maynard, le gardien de l'Observatoire, avait quitté son habitation aérienne, pour venir nous rejoindre à l'hôtel Pourchier et nous conduire le lendemain au sommet du Monnier.

Le 10, de grand matin, nous étions tous prêts à partir, mais le vent n'avait pas cessé et dans les rues verglassées de Beuil nous avions de la peine à circuler. Il semblait qu'un pareil ouragan empêcherait l'ascension. C'était l'avis de Maynard qui savait par expérience que la traversée des crêtes, au-dessus des barres d'Aigue-Blanche, serait très dangereuse si le vent ne se calmait.

Nous attendîmes pendant plusieurs heures une accalmie qui ne se produisit pas et, de guerre lasse, à 9 h. 25 min., nous décidâmes quand même de partir...

1. *Bulletin du Club Alpin Français* de janvier 1895.

pour faire quelque chose. Avec Maynard, nous étions accompagnés d'un des guides de Beuil, Ambroise Robion, et d'un porteur, Joseph Donadéy.

Une marche ascensionnelle d'environ deux heures nous conduisit aux barres de Mulinés, sans que nous trouvions trop de neige sous nos pas, mais en butte à la violence du vent. Le peu que nous eûmes à fouler portait très bien. A l'abri d'un rocher, nous pûmes déjeuner sommairement. En prenant ensuite les névés au-dessus des barres de Mulinés, nous devions prêter encore plus de prise à la tempête.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il serait sage de rétrograder. Arrivés à 2,350 mètr. environ d'altitude, avec une baisse thermométrique atteignant près de -14° , nous entreprîmes la descente en nous dirigeant vers le hameau de la Colle, où nous étions rendus à 12 h. 15 min. Accueillis dans une ferme par de braves cultivateurs, qui ne quittent leurs granges et leurs champs qu'à la dernière extrémité, nous nous restaurâmes à notre aise, puis nous congédiâmes Robion et Donadéy à 3 heures en conservant Maynard, qui vint avec nous à Péone et à Guillaumes, où nous arrivions à 6 heures du soir.

PEIRA DE VIC (2,584 MÈT.)

Cette tournée semblait ainsi terminée, lorsque le lendemain matin samedi, vers 7 heures, le temps s'améliora : ce changement nous décida à nous mettre de nouveau en route. Vu l'heure déjà bien avancée pour entreprendre une ascension importante, nous pensions nous diriger du côté de la Peira de Vic, jusqu'au point où la neige le permettrait, dans l'intention de jouir de la vue sur les vallées du Var et de la Tinée.

Tandis que M. Verani allait faire une promenade à

Sauze avec M. l'abbé Lautier, curé de Guillaumes, nous partions, MM. Gondoin, Thierry et moi, à 8 heures, avec Maynard, pour suivre, tour à tour dans la neige et sur le verglas, le chemin de Bouchenière, dont nous atteignons les habitations à 9 h. 30, après avoir traversé le col de la Sigilière.

Bouchenière est un petit village, à 1,405 mètr. d'altitude, composé de plusieurs hameaux : Ensingues, Menuyers, Jusbers, Livounsses, Huvernasses, Geino, Ginieysses, Cafans, Galian, Geirart, lous Crouos, Oustaou Soubeiran, Oustaou nouu, au milieu desquels s'élève sur un monticule la gracieuse église, qui parait comme plaquée sur les neiges du Mont Saint-Honorat. La chaîne de la rive droite du Var se dégage assez belle : nous l'admirons tout en dégustant une tasse de café chez un aimable propriétaire de Livounsses.

A 10 h. 30, nous prenons les raidillons d'un sentier qui, après une série de champs de neige, nous amènent à 11 h. 35 sous les rochers de la Tête de Mériç, à quelques mètres de la cime. Nous ne trouvons comme lieu propice pour déjeuner qu'une espèce de couloir pierreux qui nous fournit à peine la place pour tenir en équilibre, mais nous abrite convenablement contre le vent qui commence à se lever.

Loin d'avoir froid, nous sentons assez vivement les ardeurs d'un soleil brûlant, tandis que la tourmente régnait déjà sur le Monnier. En partant à 12 h. 45 min., nous ne tardons pas à gagner la Tête de Mériç (2,049 mètr.) par une petite escalade de rochers : la chaîne de montagnes, si pittoresquement marquée par les Aiguilles de Pélen, se découvre parfaitement.

Nous apercevons la cabane de l'Observatoire du Monnier, dont la porte est obstruée par la neige. Le mauvais temps s'annonce sur les hautes régions avoisinant le Mont Pélat et la cime de Pal. Maynard pense cependant que la

bourrasque ne nous atteindra pas et nous nous engageons au départ de la Tête de Mériç, sur la crête de Rognone, appelée dans le pays crête de Gagliarda, qui la relie à la Rocca Maire sur une longueur d'environ trois kilomètres et demi.

D'abord très large, cette crête devient ensuite assez aiguë en séparant les vallons de la Barlatette et du Tuébi. Un sentier existe sur le versant du premier, mais la neige en a masqué la trace. Nous devons franchir de véritables escarpements, où la marche ne peut s'effectuer, dans la neige molle, qu'avec beaucoup de prudence. Du côté du Tuébi, la crête est flanquée de formidables à-pic.

Elle se termine à la Rocca Maire, à côté de laquelle s'ouvre à l'Est, l'échancrure du col de Crous ; à l'Ouest, s'élève la Peira de Vic.

La traversée de la crête de Rognone ne se fit pas sans peine et, après avoir laissé à notre droite la Rocca Maire, nous arrivâmes à 3 h. 30 min., au pied de la Peira de Vic. Nous avons donc employé, de la Tête de Mériç à ce point, deux heures trois quarts, à cause de la neige qui avait constamment gêné notre marche.

La Peira de Vic — on dit à Guillaumes : *Peira daou Vic* — est une cime très remarquée par les gens de la vallée du Var, en raison de sa forme spéciale : en l'observant de la plupart des points environnants et notamment du côté méridional, on croirait apercevoir la sombre silhouette d'un lion accroupi. Pour nous quel superbe coup d'œil que d'admirer de près ce magnifique rocher surgissant, abrupt, noirâtre, au milieu des névés qui l'entourent !

Nous en essayâmes tout de suite l'escalade. J'entrai avec Gondoin, par le côté Sud, dans un corridor neigeux ; au bout d'un instant, tandis que nous cherchions une issue peu aisée à cause du verglas, nous vîmes Thierry et Maynard qui, ayant pris la bosse à l'Est, atteignaient une hauteur, à une vingtaine de mètres au-dessus

de nous, et ne se trouvaient plus qu'à une faible distance de la cime même de la Peira de Vic.

Maynard, cependant, s'inquiétait du retour, et, bien près de toucher au but, nous abandonnâmes, sur son conseil, notre tentative restée infructueuse, faute de temps.

Nous repartîmes donc à 4 h. 15 min. pour quitter bientôt le névé de la Peira de Vic et entreprendre la descente sur la pente pierreuse qui forme l'origine du vallon de la Barlatette. Malgré la rapidité et la précipitation de notre marche, nous ne fûmes dans le vallon qu'à 5 h. 30 min., après la chute du jour. A partir de ce moment, n'ayant, ni les uns ni les autres, aucune indication exacte sur la direction à suivre, il nous fallut, dans une obscurité complète, nous diriger au petit bonheur sur la rive droite.

Les courtes observations faites de la crête de Rognone, sur le vallon de Barlatette, ne suffisaient pas à nous conduire sûrement au hameau de Barels; fort heureusement, nous n'avions plus à fouler de neige. Chacun de nous sentait qu'une marche ainsi effectuée en pleine nuit ne pouvait être que dangereuse.

Le bruit des eaux du torrent arrivait à peine jusqu'à nous des profondeurs de la vallée et, à chaque instant, Maynard, qui ouvrait la marche, nous recommandait la prudence.

A un moment donné, après avoir franchi un passage qui ne laissa pas que de lui inspirer quelque crainte, il eut l'idée de faire remplir à sa ceinture l'office de la corde. Comme nous n'étions pas attachés les uns aux autres, cet expédient fit, dans la circonstance, plus d'honneur à l'esprit inventif de Maynard, qu'il ne nous servit en réalité.

C'est ainsi que nous parvînmes à rejoindre un sentier, par lequel nous étions conduits au hameau de Barels, à 7 h. 20 min. du soir. Nous apprîmes plus tard que les versants du vallon de la Barlatette sont très pénibles à parcourir, même pendant le jour, à cause de leurs escar-

pements et que, sans nous en douter, nous en avons côtoyé les précipices.

Après une halte de quarante minutes, dans une maison hospitalière de Barels, nous traversâmes la Barlatette en suivant le sentier de Bouchenière à Guillaumes. Ce trajet de deux heures cinquante de marche, en partie dans la neige et en partie sur le verglas, ne nous permit d'arriver qu'à 10 h. 50 min. à Guillaumes, où nos amis commençaient à être en peine sur notre compte.

Cette aventure, non prévue au programme, n'eut heureusement pas de suite plus fâcheuse qu'un retard sur notre heure probable de retour.

Le lendemain matin, 12 janvier, M. Thierry rentrait à Nice, à la première heure, et MM. Gondoin, Verani et moi quitions Guillaumes à 9 h. 10 min. pour aller, par le col de Rua (1,281 mèl.), prendre le dernier train du soir à Puget-Théniers. Cette charmante promenade est à conseiller au touriste, qui connaît déjà les impressionnantes gorges de Daluis, ne serait-ce que pour éviter la poussière de la grande route : elle offre quelques points de vue pittoresques et notamment la clue d'Amen avec ses barres de rochers rouges.

La neige recouvrait encore une partie du chemin au-dessus du vallon.

Nous avons employé de Guillaumes au col trois heures quarante et du col à Puget-Théniers, deux heures de marche effective. Nous aurions voulu visiter au passage les anciennes mines de cuivre de la Croix, dans la vallée de la Roudoule; mais le temps pressait et nous n'avions qu'à rentrer au plus tôt à Puget-Théniers pour pouvoir retourner le soir à Nice.

Bien qu'il ne nous ait pas été donné de réussir à notre gré les ascensions projetées, nous n'avions pas moins effectué, pendant ces quelques jours, diverses excursions dont nous avons gardé bon souvenir.

MONT VIAL (1,551 MÈT.)

Nous devons inaugurer au mois de février suivant une nouvelle série de courses, en débutant par une ascension au *Mont Vial*.

On sait que cette montagne constitue, à proximité du littoral, un des plus admirables points de vue sur la chaîne des Alpes Maritimes¹. J'eus la chance de le constater une fois de plus, le jeudi 6 février, avec la caravane qui exécuta cette ascension par un temps merveilleux de pureté.

Les Alpes Maritimes se montrèrent avec une netteté remarquable : la longue suite des beaux jours que nous venions de traverser avait si fortement diminué la neige, que je crus possible de projeter, avec chance de succès, une course importante sur les hauts sommets.

CIME DES GELAS (3,135 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION D'HIVER)

Des compagnons furent bientôt trouvés et MM. Helbing, le comte Paul de Pas et Arthur de la Tour acceptèrent d'être de la partie. Quelques jours après, nous nous rendions à Saint-Martin-Vésubie dans l'intention de tenter une expédition à la cime des Gelas avec Jean-Baptiste Plent et Augustin Ciais, guides de la Section, et Jean Plent fils, porteur.

Nous partions de Saint-Martin le 11 février à 4 h. 5 min. du matin. Dans le lit même du vallon de la Madone, que

1. Une excursion au *Mont Vial*, par VIATORES. Nice, 1894, in-8 de 8 p. (Extrait du 14^e Bulletin de la Section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français.) — Le Cheiron offre également au spectateur un panorama qui n'est pas moins à considérer.

nous parcourions sur le côté droit, nous foulions peu de neige. L'épaisseur était plus sensible dans la forêt de la Puncia, mais, par contre, le chemin était constamment verglassé. Notre marche ne subit donc pas trop de retard par le fait de la neige, puisque nous pouvions arriver à 6 h. 50 min. à la Madone de Fenestre (1,886 mètr.).

Déjà les hauteurs s'allumaient sous les feux du soleil qui paraissait, dissipant les vapeurs du matin. Notre étonnement fut grand en apercevant le plateau et ses alentours presque aussi dépouillés de neige qu'en été : à peine y avait-il un peu de verglas sur la place, devant la chapelle.

Après une halte de vingt-cinq minutes, nous commençons l'ascension en suivant le sentier du col de Fenestre qu'il faut quitter au bout de trois quarts d'heure de marche : jusqu'à la base même de la cime des Gelas, nous ne trouvons sur le terrain aucun obstacle particulier.

La neige étant bonne, nous traversons très facilement les différents névés qui recouvraient la moitié à peine des pentes à franchir. Il paraissait bien curieux, au dire des guides, de ne voir, le 11 février, qu'une aussi faible quantité de neige dans ces régions ordinairement recouvertes d'un immense linceul.

Nous n'éprouvâmes réellement la sensation et l'impression de la haute montagne en hiver qu'en pénétrant à 11 h. 5 min. dans la grande combe qui, limitée au Nord-Ouest par l'arête des Gelas, était entièrement prise par les neiges. Le champ de ce névé se terminait en corniches merveilleuses sur le rebord dominant le lac Long et s'étendait insensiblement jusqu'au point vulgairement appelé le *Balcon des Gelas*.

Rendus à l'endroit où il est d'usage de poser les sacs, avant de s'engager dans le couloir de la cime, nous nous arrêtons pendant trente-cinq minutes sur un petit rocher à peine émergeant de la surface neigeuse, pour considérer la partie de la chaîne des Alpes Maritimes qui, de la Male-

dia se prolonge jusqu'aux cimes du Diable et du Capelet.

Pendant ce temps, nous voyions une bande de chamois¹ — qui, surpris par notre arrivée, se dérobaient à toute vitesse dans la direction de la Maledia — des isards, dit M. de la Tour, un habitué des Pyrénées.

La facilité avec laquelle nous étions parvenus à une semblable hauteur, nous laissait presque l'illusion que cela s'était produit comme par un véritable enchantement; mais, le point délicat de l'ascension restait encore à franchir, et nous avions hâte de mener à bien notre course. A 11 h. 40 min., nous organisions pour l'escalade notre cordée en dehors de laquelle étaient MM. de la Tour et Ciais.

Jusqu'au-dessous des escarpements qui marquent le commencement du couloir, tout alla pour le mieux; mais, à partir de cet endroit, nous enfoncions dans la neige molle jusqu'à une couche profonde transformée en verglas, et, de ce fait, la marche devenait pénible et lente. Il en fut de même dans le couloir, qui était littéralement encombré. Nous n'avancions qu'avec beaucoup de prudence, car il y avait toujours à craindre que la masse neigeuse ne partît en avalanche sous nos pieds. Heureusement, les parois latérales du couloir nous fournissaient parfois quelques points d'appui.

C'est ainsi que nous pûmes gagner peu à peu l'échancre qui sépare les deux cimes. De là nous atteignions facilement à 1 h. 20 min. par une courte grimpée sur le roc l'arête de la cime septentrionale des Gelas, qui est le point culminant de la chaîne des Alpes Maritimes, si l'on excepte les Pointes de l'Argentera.

Nous avons donc employé une heure quarante pour

1. Les chamois, chassés de ces hauts endroits dès les premières neiges, viennent pendant l'hiver se réfugier dans les parties inférieures de la vallée : nous ne les trouvons donc qu'exceptionnellement cette année-là en de pareilles régions.

effectuer la traversée du couloir, alors qu'en temps ordinaire, sans neige, il ne faut guère plus de quarante minutes.

Il est juste de rendre hommage à la vaillance, j'allais dire à la témérité des membres de la caravane qui, non entraînés pour une course de ce genre, n'avaient sans doute pas souvent franchi un pareil passage, extrêmement aisé en été, mais réellement difficile pour eux en hiver à cause de l'immense quantité de neige qui obstruait ces rochers abrupts.

Mes compagnons gravissaient tous la *cime des Gelas* pour la première fois; ils éprouvèrent un indéfinissable sentiment d'admiration à la vue du spectacle inouï qui, à ce moment, frappa leurs regards.

Je partageai volontiers leur satisfaction non seulement pour avoir réussi dans d'aussi bonnes conditions cette course au cœur de l'hiver, mais encore pour m'être trouvé dans le cas de jouir d'un panorama que la pureté de l'atmosphère hivernale peut seule rendre aussi parfait. Car je ne me souvenais pas, bien que le temps m'eût assez favorisé dans mes ascensions antérieures, d'avoir contemplé des Gelas une telle symphonie de blancheurs se manifestant en quelque sorte pour la fascination des yeux!

Que dire en effet de cette vue merveilleuse si particulièrement remarquable ce jour-là? Presque unique par son ampleur, elle l'était surtout par la sublime antithèse de la mer, de la plaine et des monts! C'était le désert et c'était la vie se succédant tour à tour sous le regard émerveillé!

Quand je rappellerai que l'œil pouvait, en parcourant le cercle de l'horizon, observer très nettement la chaîne des Alpes jusqu'au massif du Mont-Rose avec les fières pyramides du Cervin et du Viso, tous deux rois des Alpes par leur solennel isolement, puis le département et les cimes des Alpes Maritimes, les côtes lointaines de la Provence

et dans la haute mer l'île de la Corse avec ses montagnes saupoudrées de neige, je n'aurais indiqué que d'une façon sommaire et imparfaite les points extrêmes de cette impressionnante vision, que l'on chercherait sans doute vainement en dehors des quelques hauts sommets de la chaîne des Alpes Maritimes.

L'arête de la cime Nord des Gelas, qui a une soixantaine de mètres de longueur, n'était recouverte qu'en partie d'une légère croûte neigeuse. Nous trouvâmes par conséquent très aisément la bouteille destinée à recevoir les noms des excursionnistes et déposée à l'abri d'un rocher, presque à l'extrémité occidentale de la crête des Gelas, du côté Nord-Ouest. Nous l'emportâmes en la remplaçant par une bouteille nouvelle.

Après un séjour d'une heure au sommet, avec une température très douce, nous dûmes songer au départ en prenant les précautions d'usage. M. de la Tour et Plent tenaient la tête de la caravane, ce dernier étant à la corde, immédiatement suivi par M. Helbing, puis par moi, M. de Pas et Jean Plent : Ciaï fermait la marche. Au moment de sortir du couloir, un cri s'élevait à mes côtés : « On part ! » C'était Helbing qui, glissant sur une plaque de verglas, allait entraîner la caravane. Fort heureusement, le hasard voulut que mon pied gauche fût à ce moment-là très solidement ancré sur un rocher en saillie : grâce à cette circonstance, je pus en tirant sur la corde éviter sans peine une dégringolade compromettante. Ce fut le seul incident de la journée.

Nous mîmes une heure pour effectuer la descente. Arrivés à 3 h. 20 min. sur la terrasse en vue du lac Long, nous nous arrêtâmes vingt minutes pour considérer une dernière fois cette grandiose nature. A 5 h. 30 min., nous étions de retour à la Madone et à 7 h. 45 min. à Saint-Martin-Vésubie.

BAUS DE LA FREMA (2,248 MÈT.)

Le lendemain matin, MM. Helbing et le comte de Pas faisaient encore une promenade au Boréon, tandis que je montais avec M. de la Tour au *Baus de la Frema*. Nous ne rencontrâmes la neige que sur les prairies en dessous de la cime. L'ascension, plutôt facile, nous procura une vue parfaite sur la grande chaîne des Alpes Maritimes. La durée du trajet de Saint-Martin à la cime ne dépassa pas deux heures et demie et de la cime à Saint-Martin une heure.

CIME DE NASTA (3,108 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION D'HIVER)

La course à la cime des Gelas m'avait laissé de tels souvenirs que j'avais hâte quelques jours après de mettre à profit le temps idéalement beau dont nous continuions à jouir. Il me semblait, ainsi qu'à mon ami Pierre Nicot de Villemain, que l'occasion était unique pour aller en plein hiver nous aventurer très avant dans les Alpes Maritimes.

Quittant Nice et ses fêtes un jour de bataille de fleurs, nous gagnions donc Saint-Martin-Vésubie d'où nous partions le mardi gras, 18 février, à 3 h. 15 min. du matin, accompagnés de J.-B. Plent et de son fils Jean, avec l'idée d'essayer une reconnaissance dans le massif de l'Argentera, peut-être même une ascension à la cime de Nasta.

Nous arrivions à la baisse de Ghilié à 7 h. 50 min., après une halte de vingt minutes, au rocher de la Balme de Ghilié, pour le premier déjeuner. La durée de ce trajet fut sensiblement inférieure à la moyenne du temps qu'il faut employer en été lorsque le terrain est libre; nous ne trou-

vâmes, du reste, pas beaucoup de neige dans la combe de Ghilié, à part dans quelques bas-fonds. Le versant méridional du Mercantour en était presque dégarni. Pendant le déjeuner, entre 6 h. 50 min. et 7 h. 10 min., le thermomètre ne marquait que — 5°.

La baisse de Ghilié présente une admirable échappée sur les régions de Fremamorta, du Malinvern et du Matto, revêtues de leurs blanches parures.

A partir de ce point, nous longions la base du versant occidental de la chaîne qui, jusqu'à la cime de Nasta, comprend la cime Balme de Ghilié, le Brocan, le point 3,042 et la cime du Baus. Nous étions là dans la haute région, où la neige persiste toujours, dans les endroits tournés au Nord.

Nous eûmes donc à traverser alternativement des ressauts rocheux ainsi que des selles neigeuses auxquelles la froide température des nuits sereines avait presque donné un aspect de glaciers. Le piolet fut souvent utile sur ces pentes durcies.

En arrivant à 10 h. 20 min. à l'origine du couloir de Nasta, après avoir contourné la combe ¹ formée par la crête reliant le point 3,042 et les cimes du Baus et de Nastas nous avions, de la baisse de Ghilié, employé deux heures et demie de marche, alors que la durée normale de ce trajet se réduit à une heure et demie environ.

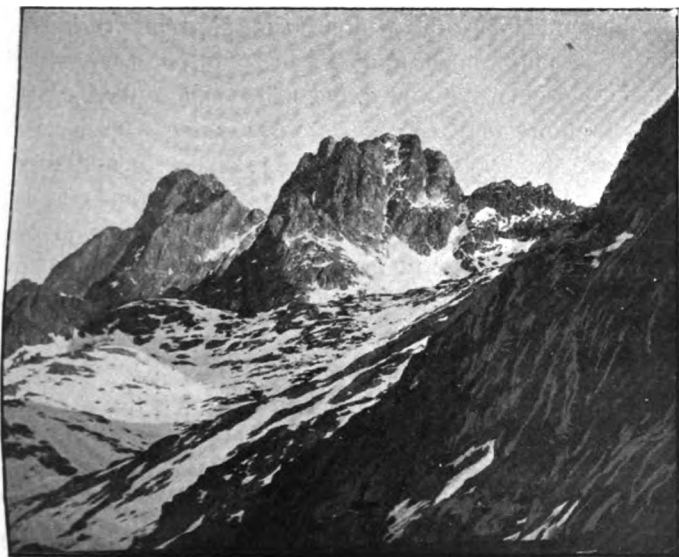
Nous nous arrêtons vingt-cinq minutes avant de prendre le couloir qui se trouve passablement obstrué de neige ; une demi-heure nous suffit pour le franchir. Le 24 juin dernier, j'étais arrivé au même point avec M. Louis Courrège et les guides J.-B. Plent et Michel Nafta, mais la neige se trouvait encore à cette époque tellement considérable, que nous devions rétrograder à 9 h. du matin pour éviter

1. C'est dans cette combe, qui donne naissance à une des ramifications du vallon de Nasta, que se trouve un petit lac, non indiqué sur les cartes et ayant la forme d'une poire.

d'être pris plus tard dans une masse amollie par le soleil.

Parvenus à la baisse de Nasta, nous examinons la paroi septentrionale de la cime pour nous rendre compte de l'état du rocher. Sur ces murailles s'élevant à pic en regard des contreforts de l'Argentera, le verglas a remplacé la neige.

Nous pensons néanmoins que l'ascension pourra être



Pointe de l'Argentera (3,317 mèt.) et cime de Nasta (3,108 mèt.) faces Sud, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

essayée avec des chances de réussite. Je m'attache à la corde avec Plent père et fils, le premier ouvrant la marche. Nous nous engageons aussitôt par le flanc Nord de la cime de Nasta, sur des corniches et des surplombs rocheux.

L'escalade n'offrirait peut-être pas de difficultés spéciales, si le verglas ne nous obligeait à une sévère et prévoyante circonspection; voyant le précipice franchement ouvert à nos côtés, chacun de nous ne se met en

mouvement que lorsque ses compagnons sont en place sûre et prêts à parer à toute éventualité.

Au milieu de ces rocs vertigineux, nous avons rencontré quelques pentes herbeuses, prises par la glace : ces divers passages, ne prêtant au pied qu'un appui incertain, nous ont été les plus délicats de cette ascension, qui doit s'exécuter sans trop de peine lorsque le rocher est dépouillé de verglas.

Après une heure de pénible grimpee, nous arrivions à 12 h. 45 min. au cairn d'une des pointes centrales de Nasta. C'est la pyramide construite par M. Maubert le 20 septembre 1891. La *cime de Nasta*, cotée 3,108 mètres, présente par sa face méridionale l'aspect d'une large masse rocheuse, dont l'extrême arête comprend cinq ou six points de hauteurs inégales. Les deux plus élevés sont situés au centre du groupe. Nous atteignons d'abord la pointe Ouest, pour aller ensuite, en quelques minutes, à celle de l'Est.

Nous passons vingt minutes à jouir d'une vue peut-être plus belle encore par sa netteté que celle qui nous avait favorisés mardi dernier aux Gelas. Le coup d'œil est indicible. Ce qui m'aura le plus frappé dans ce majestueux panorama éclairé le 18 février comme par un brillant et chaud soleil d'été, c'est la sombre Argentera, dont les hauts escarpements, touchant à 3,317 mètres, se découpent tout près de nous sur le ciel bleu; le Mont Viso, à gauche et le massif du Mont-Rose, à droite, l'encadrent très pittoresquement.

Du côté du midi, il est intéressant d'examiner l'enfilade des principales cimes de la chaîne des Alpes Maritimes criblant cet océan de montagnes d'innombrables pointes aiguës.

Mon appareil photographique que j'avais pu hisser jusqu'au sommet de Nasta m'a conservé la silhouette des points saillants de ce paysage grandiose.

En quittant la cime à 12 h. 35 min., nous n'étions, par une descente prudente, qu'à 1 h. 20 min. au haut du couloir où nous avons laissé Pierre Nicot. Nous déjeunions ensuite sur des rochers au bas du couloir et repartant à 2 h. 20 min., nous passions à la baisse de Ghilié à 3 h. 30 min. puis, après un arrêt de quinze minutes, nous rentrions à Saint-Martin à 6 h. 30 min.

Le 19 février, Nicot et moi revenions à Nice par la vallée de la Tinée, en suivant la route du col Saint-Martin, de Valdeblorre, Rimplas et Saint-Sauveur.

Et les belles journées continuaient à se succéder...

CIME DU BROCAN (3,054 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION D'HIVER)

Un mois plus tard, je proposais à mon ami Verani une nouvelle course dans ce même massif de l'Argentera, en choisissant le Brocan comme but d'ascension.

Nous suivions donc le mercredi 18 mars, au départ de Saint-Martin-Vésubie, à 3 h. 45 min. du matin, avec J.-B. Plent, guide, et son fils Jean, porteur, la route conduisant à la baisse de Ghilié, dans les mêmes conditions que le 18 février dernier et dans un laps de temps presque égal. Je remarquai, cependant, que la neige avait subi une diminution notable depuis cette visite et nous pouvions franchir toute cette distance sans embarras.

Après un arrêt de vingt-cinq minutes à la baisse de Ghilié, nous prenions, à la base de la cime de même nom, la direction du Brocan, au pied duquel nous étions en quarante-cinq minutes. Un premier éperon se détache du Brocan allant de l'Est à l'Ouest vers le vallon de la Vallette et barrant en quelque sorte la route de la baisse de Ghilié à Nasta.

Nous montons dans une combe d'éboulis, encore à

moitié couverte de neige malgré son exposition méridionale, pour franchir une échancrure qui partage l'éperon dont je viens de parler. Contournant à 9 h. 30 min. son versant Nord sur une pente de neige peu consistante et suffisamment rapide pour nous faire attacher à la corde, nous traversons une autre combe qui remonte jusqu'aux assises supérieures du Brocan. Nous sommes ainsi conduits sur les premiers escarpements par lesquels nous croyons pouvoir gagner la cime la plus élevée.

La vue se porte très distinctement sur le Matto, le Malinvern et la région de Fremamorta.

En gravissant ces terrasses élevées tour à tour sur les rochers et la neige, nous arrivions à 11 h. 20 min. au-dessous des petites cimes septentrionales du Brocan et un peu au Nord de la pointe que nous allons escalader. Hélas ! le brouillard commence à paraître de divers côtés et par moments le Brocan s'encapuchonne. Mais le vent chassant de temps en temps les nuages, il se peut qu'au sommet nous ayons la chance d'une vue partielle sur les environs.

C'est dans cet espoir que j'attaque, avec Plent père et fils, les derniers rochers qui nous séparent de la cime, à raison d'une cinquantaine de mètres en altitude. Attachés les uns aux autres, nous nous dirigeons pendant quelques instants vers le Sud, et presque aussitôt nous sommes arrêtés par une espèce de couloir, dont la traversée constituait ce jour-là une certaine difficulté. Dans cette gorge taillée à pic et se recourbant en demi-cercle sur une longueur de 7 ou 8 mètres d'un bord à l'autre, peu ou point de saillies pour s'accrocher avec les pieds et les mains, et en dessous le vide complet.

Plent tailla quelques pas sur le verglas, qui adhérait partout à un rocher lisse. Il parvint à se fixer tant bien que mal sur un petit rebord. A mon tour, je le suivais, tandis que Jean venait après moi. Nous nous dégageâmes peu à peu tous trois de ce mauvais pas et le reste de l'es-

calade, pour n'être pas en apparence en meilleure condition, offrit moins de peine, parce que le rocher nous permit maintes fois de nous agripper sûrement.

A 11 h. 55 min., nous touchions la plus haute *cime du Brocan*. La température s'était subitement abaissée au cours de cette grimpe et pendant les dix minutes pas-



Cime du Brocan (3,053 mètr.), (versant occidental), d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

sées à cette élévation, nous eûmes assez froid. Bien que le brouillard nous ait en grande partie dérobé la vue, le vent nous procura quelques éclaircies, à travers lesquelles j'ai distingué, comme dans une vision passagère, entre autres points l'Argentera, le Baus, le Caire Agnel, les Gelas...

Il n'y avait pas à prolonger davantage notre séjour là-haut et à 12 h. 5 min. nous redescendions en pratiquant exactement les mêmes passages qu'à la montée ; mais le

retour fut plus long et plus laborieux : il s'effectua en cinquante minutes, tandis qu'à l'aller nous n'avions mis que trente minutes.

A 12 h. 55 min., nous étions rendus au point de départ où Verani nous attendait pour déjeuner. Repartis à 1 h. 30 min., nous arrivions à l'échancrure de l'arête à 2 h. 25 min. et à la baisse de Ghilié à 3 h. 15 min.

CIME DU MERCANTOUR (2,775 MÈT.)

Le brouillard se dissipant par intervalles, je nourrissais encore l'espoir d'avoir une vue meilleure en montant au Mercantour et tandis que Verani rentrait à l'hôtel de la Ciriégia par la combe de Ghilié, je contournais par le Nord, avec Plent père et fils, les parois rocheuses du point 2,687.

Cette traversée sur des bandes de rochers, complètement enfouies dans la neige, s'opéra en quarante-cinq minutes. Du col du Mercantour, l'escalade s'effectua assez facilement, bien que la neige encombrât encore toutes les parties exposées au Nord. En suivant à peu près exactement l'arête, nous arrivions à 4 heures à la *cime du Mercantour*.

J'attendis vainement pendant vingt minutes que le soleil parût sur le Brocan et les cimes voisines. Je dus renoncer à mon projet. Nous descendîmes en vingt-cinq minutes dans la combe du lac du Mercantour, dont les abords n'étaient même pas apparents à cause de l'énorme masse neigeuse qui les cachait entièrement.

Au bout d'un quart d'heure nous rejoignions la trace du sentier du col de la Ciriégia, qui s'élève à notre droite, sur la crête, entre la Leccia et les contreforts du Mercantour.

A 6 h. 5 min., nous trouvions à l'hôtel de la Ciriégia,

exceptionnellement ouvert à notre intention, MM. Thierry et Nicot, qui étaient venus nous rejoindre en vue d'une ascension, pour le jour suivant, au Caire Agnel, dans le haut Boréon.

CIME DU PIAGÙ (2,338 MÈT.)

Notre dessein ne devait malheureusement pas se réaliser : le temps se gâta sérieusement dans la soirée. Le matin, à notre lever, le ciel était gris : le Pelago et l'Agnelliera avaient blanchi pendant la nuit. Très certainement, la haute montagne était nouvellement prise dans la neige.

C'est ce que nous pûmes constater de la *cime du Piagù* où nous nous décidâmes à monter par le versant Nord-Est. L'ascension dura deux heures cinq minutes et la descente sur Saint-Martin une heure trente-cinq minutes, après un arrêt de quarante-cinq minutes à la cime. Nous n'eûmes qu'une vue brumeuse, qui engageait peu à nous faire entreprendre pour le moment d'autres courses.

Telles sont les conditions dans lesquelles purent s'effectuer ces *ascensions inédites d'hiver* aux cimes des Gelas, de Nasta¹ et du Brocan, et celles moins importantes qui les accompagnèrent.

Il résulte des horaires que les trajets ont été accomplis dans des laps de temps différant peu de ceux de l'été. Quand on a vu quelle quantité de neige s'accumule ordinairement en hiver dans toutes ces régions, on se rend facilement compte combien cette année-là la saison avait

1. Une mention de ces courses a paru dans le *Bulletin mensuel du Club Alpin Français* de mars 1896, dans la *Revue Alpine*, publiée par la Section lyonnaise du Club Alpin Français d'avril 1896, et dans la *Rivista mensile del Club Alpino Italiano* de mars 1896.

été clémente, tant au point de vue de la neige que de la température.

J'estime qu'il ne serait possible de répéter ces ascensions, à la même époque, qu'en jouissant des conditions de la neige dont je viens de parler et qui auraient permis au commencement de 1896 à un grimpeur déterminé de réussir, avec peine il est vrai, même l'Argentera, ce qui n'est pas peu dire.

1896-1897

Mais si les années se suivent, elles ne se ressemblent pas et l'hiver 1896-97 devait nous montrer le revers de la médaille. J'ai eu, en effet, l'occasion de parcourir pendant cette saison, presque toutes les hautes vallées du département des Alpes-Maritimes; d'après les constatations recueillies auprès des habitants de ces localités élevées, il y avait bien longtemps que l'on n'avait assisté à une pareille chute de neige.

Mes observations personnelles, notées sur place, m'en ont apporté la preuve et je me suis convaincu des difficultés qu'il aurait fallu surmonter pour arriver à réussir des ascensions de rochers, comme par exemple celles des cimes des Gelas, de Nasta et du Brocan.

La neige avait fait de bonne heure son apparition dans les Alpes Maritimes, ainsi que dans les grandes régions des Alpes. Il me souvient qu'en cours d'excursion à Entraunes avec Maubert, je vis, le 22 septembre dernier, au lendemain d'une fort belle journée, toutes les cimes de la haute vallée du Var couvertes en quelques heures. Peu de jours après, la neige tombait à flocons serrés.

Dès le commencement du mois d'octobre, un effrayant entassement dans les vallées et sur les sommets avait déjà rendu difficiles les ascensions importantes et Maubert eut

grand-peine à s'aventurer à cette époque jusqu'à la cime cotée 3,042 (entre les cimes du Baus et du Brocan) et le même jour à la cime Balme de Ghilié.

Je m'étais, ainsi que lui, bercé de l'espoir d'opérer, le 25 novembre, une reconnaissance dans le Boréon : les champs et les prairies de l'hôtel de la Ciriegia disparaissaient sous un épais manteau. Après une nuit d'attente, passée dans une grange, nous dûmes battre en retraite devant une bourrasque de neige, qui nous obligea à remettre à plus tard de nouveaux essais.

BAUS DE LA FREMA (2,248 mèt.)

Au programme des courses d'hiver de la Section, figurait pour le 14 décembre suivant une ascension au Baus de la Frema. En la proposant au commencement du mois de novembre, j'étais loin de songer que cette course, si aisée en été, deviendrait en décembre assez pénible de quelque côté qu'on l'entreprenne.

Après une visite à Clans, à Marie et à La Bolline, mes collègues Pierre Clerissy, Helbing, Rodolphe Garin de Cocconato, Henry Morin, Verani et moi, quittions à 5 h. 20 min. du matin ce dernier village, pour traverser ensuite la Roche et Saint-Dalmas-le-Plan, qui forment avec lui la commune de Valdeblore.

Les guides J.-B. Plent et L. Barel, ayant reconnu la veille l'état de la montagne, avaient laissé une trace de leur passage sur le côté occidental ; nous nous engageons donc sur ce versant qui, à leur avis, était le seul praticable. Nous élevant sur des pentes boisées au-dessus du village de Saint-Dalmas, nous arrivons à 7 h. 45 min. aux premiers rochers du Baus de la Frema. Les névés s'y mêlent, puis leur succèdent entièrement en garnissant les abords escarpés de la cime.

Le vent souffle par intermittence. Les deux guides doivent se remplacer à tour de rôle pour pratiquer une nouvelle trace sur celle de la veille déjà presque comblée par la poussière de neige. Cette marche sur la surface molle prend près d'une heure et demie et nous amène au pied d'un couloir rocheux qui conduit à la cime même du *Baus de la Frema* par le versant Nord.

La roche émerge à peine par petits flots sur cette côte verglassée. Pour ne pas allonger notre parcours, nous prenons ce couloir, dont l'escalade demande pendant une demi-heure environ une prudence attentive de la part de chacun de nous. A 10 heures nous joignons la cime du Baus de la Frema, par un temps très clair, mais assez froid à cause d'un vent du Nord violent. Le sommet est en partie caché par une gracieuse corniche de neige.

Nous ne restons sur ce belvédère que vingt-cinq minutes, le temps d'admirer les détails de ce panorama, bien connu des habitués de Saint-Martin. Nous descendons par le flanc méridional, mais nous ne tardons pas à enfoncer dans la neige molle de façon très désagréable.

Il nous faut patauger dans une véritable bouillie qui augmente à tout instant. La neige est en quantités énormes dans les parties élevées de la montagne et dans les bois qui en garnissent la base.

Nous n'arrivons au col Saint-Martin qu'à 11 h. 45 min. et à Saint-Martin à 12 h. 35 min., employant pour le trajet total de la cime au village deux heures dix minutes, alors que l'état de la neige m'avait permis ainsi qu'à M. de la Tour, le 12 février de cette année, de franchir la même distance en une heure précise. Mes compagnons rentraient le soir à Nice.

CIME DE LA PALÙ (2,129 MÈT.)

J'engageais encore les guides J.-B. Plent et L. Barel pour aller le lendemain matin à la cime de la Palù, qui, avec celles du Piagù et du Baus de la Frema, forme dans les environs de Saint-Martin l'un des points de vue les plus beaux et les plus faciles de la région vésubienne.

En prévision d'une mauvaise neige, nous nous étions munis de nos raquettes ; cette précaution ne fut pas inutile, car après deux heures de montée, nous avancions péniblement et nous dûmes nous armer de nos engins, qu'il fallut garder tout le reste du temps.

Partis de Saint-Martin à 4 heures du matin, nous ne touchions qu'à 9 heures la *cime de la Palù*, où, endurant une température de — 8°, je mis à profit un magnifique soleil pour prendre un tour d'horizon avec mon appareil. Cette opération me demanda plus de temps que je ne pensais, et malgré le vent glacial qui nous cinglait la figure, je restai avec les deux guides pendant une heure et demie sur le plateau de la Palù, puis nous allâmes déjeuner aux Cuguliera, à environ quinze minutes de marche sous la cime ; nous ne repartions qu'à 11 h. 25 min. pour retourner à Saint-Martin à 1 h. 40 min. de l'après-midi.

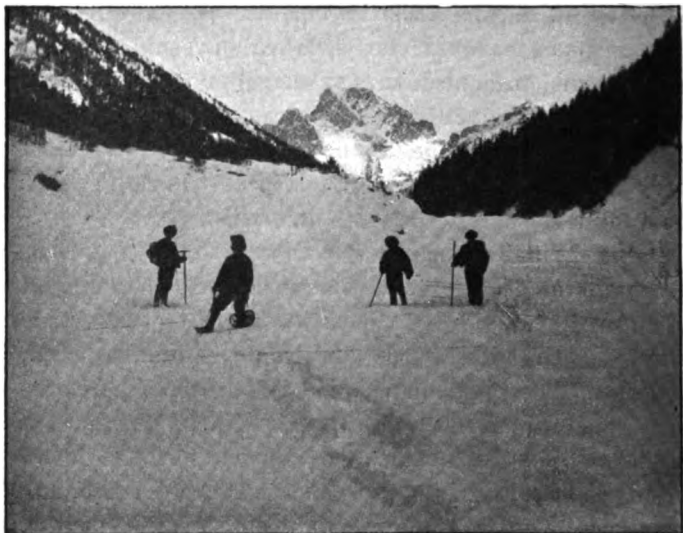
Ces ascensions au Baus de la Frema et à la cime de la Palù m'avaient montré cette partie des Alpes avec les obstacles et les inconvénients de la neige.

MADONE ET COL DE FENESTRE (2,471 MÈT.)

Le 29 décembre suivant, Maubert et moi réussissions à nous rendre avec les guides J.-B. Plent, L. Barel et P. Guigo à la *Madone de Fenestre* (1,886 mèt.) ; après avoir passé

la nuit du 29 au 30 à l'hôtel, nous montions le second jour au lac, puis au *col de Fenestre*.

Ayant déjà fait connaître les détails et les péripéties de cette course¹, je me contenterai de constater ici quel étonnement nous éprouvâmes lorsque nous eûmes à traverser ces vastes nappes neigeuses qui enveloppaient le vallon de



Vallon de Fenestre et le Ponset (2,825 mètr.), d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

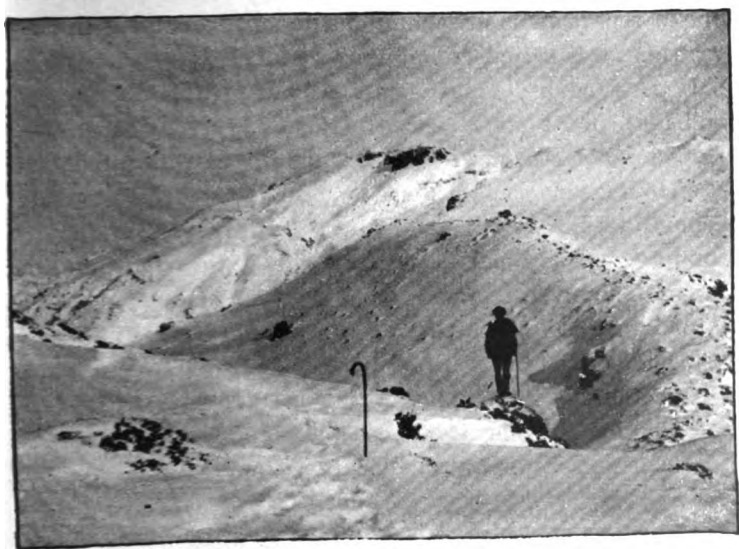
Fenestre et ses versants depuis le village même de Saint-Martin jusqu'au col.

De nombreuses avalanches barraient de temps à autre notre route et apportaient leur note désolante, par les ravages produits dans la forêt, parfois même effrayante, par les résultats dus à la violence de la traînée neigeuse en mouvement...

1. *Excursion d'hiver à la Madone et au col de Fenestre*. Nice, 1897, in-8 de 13 p. (Extrait du 17^e Bulletin de la Section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français.)



Madone de Fenestre et cime des Gelas (3,135 mètr.), d'après une photographie de M. Victor de Cessole.



Tête de la Méléa (1,703 mètr.) et cime de Barrot (2,141 mètr.) (de la Tête du col de Crous), d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

Mais pour se rendre compte de l'extraordinaire amoncellement des neiges sur les hauts sommets, point n'était besoin d'aller cette année aussi avant dans nos Alpes : les ascensions officielles du Club, réussies par quelques membres de la Section des Alpes Maritimes le 31 janvier 1897 au Mont Gourdan (1,436 mèt.), le 15 février, à la Pointe des Quatre-Cantons (1,849 mèt.), et la course que je fis le 1^{er} février avec le guide Baret à la Tête de la Méléa (1,703 mèt.), près de la cime de Barrot, prouvèrent que la neige avait amplement couvert jusqu'aux montagnes d'altitude moyenne.

VALLÉE DE LA TINÉE

Quelques jours plus tard, j'étais amené à entreprendre une nouvelle campagne dans la haute Tinée¹, que je n'avais jamais parcourue en hiver : les renseignements que je recevais sur les conditions de la montagne m'engageaient très sérieusement² à m'y rendre.

Je passe sur les inconvénients ordinaires du long voyage qu'il faut subir pour se rendre de Nice à Saint-Étienne-de-Tinée en cette saison ; ce qui n'est vraiment pas agréable et encourageant pour le touriste, c'est l'état de la route, déplorable surtout en automne et en hiver. La partie comprise entre le pont de Paule (au delà de Saint-Sauveur) et Saint-Étienne est constamment menacée et, au moment des orages, parfois encombrée par les chutes de rochers et les déjections des petits torrents latéraux ; elle est de plus, sur certains points, minée par les débordements de la Tinée, bien qu'elle ait été considérablement améliorée à la suite de récents travaux d'élargissement.

1. Pour la description de cette partie du département des Alpes-Maritimes, voir ma précédente publication : *La vallée de la Tinée*. Nice, 1894, in-8° de 60 p. (Extrait du 14^e Bulletin de la Section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français.)

Nous avons dans le département des Alpes-Maritimes des routes admirables et en général fort bonnes : celle de la Tinée vaut les autres par les sites pittoresques qu'elle traverse, mais son manque de sécurité la fait classer au nombre des voies les plus dangereuses. Il me souvient d'avoir été bloqué le 30 octobre 1895, au retour d'une excursion à Saint-Étienne, par un éboulement qui s'était produit dans la journée à peu près en face du vallon de Molières sur une longueur de deux cents mètres : je dus, le soir à 10 heures, quitter la voiture dans ces gorges sombres et traverser avec le sac sur le dos cette horrible agglomération de blocs, pour gagner Saint-Sauveur à pied¹. Cette année-ci, pendant plus de six mois, la route a encore été interrompue non loin de cet endroit et l'administration des ponts et chaussées a dû la remplacer par une voie de communication en contre-bas, sur les bords de la Tinée.

Il est à souhaiter, pour l'avantage des habitants de cette vallée et pour l'agrément et la commodité des touristes, que des travaux sérieux soient définitivement entrepris afin de parer, s'il est possible, aux dangers toujours suspendus sur la tête des voyageurs. Le jour de mon passage, les services de voitures et de transports s'effectuaient par transbordement. Ce n'est donc pas sans quelque embarras que j'arrivai à Saint-Étienne le 25 février au soir. Le guide Galléan m'y attendait.

La neige avait presque disparu dans le village, mais les alentours en étaient encore recouverts. Au commencement de janvier, sur la place même, l'épaisseur atteignait 1^m,30 : d'après ce chiffre, on peut juger de la quantité tombée sur les sommets environnants et dans la vallée.

1. Pareille mésaventure m'est de nouveau arrivée le 23 octobre 1897, lorsque je rentrais d'excursions dans le haut vallon de Ciastiglion : de fortes pluies avaient rendu impraticable aux voitures et aux charrettes toute la partie de la route comprise entre le vallon de Molières et Saint-Étienne.

Pendant quelque temps les fils télégraphiques de Nice et de Guillaumes n'ont pu fonctionner et le service des voies a dû subir une interruption assez prolongée. A tel point que M. Travail, capitaine des douanes, imagina un jour, pour la facilité de sa tournée, de venir d'Isola à Saint-Étienne en traîneau : ce moyen de locomotion n'avait jamais été employé dans la vallée de la Tinée.

On se souvient, du reste, que les parties extrêmes du département des Alpes-Maritimes avaient cette année tout particulièrement ressenti les rigueurs de l'hiver. Depuis bien longtemps les habitants n'avaient vu tomber autant de neige. Tandis que les hameaux supérieurs, Vens, le Prà et Bousiejas se trouvaient bloqués, dans les rues de Saint-Dalmas-de-Tinée, village situé au confluent des vallons de Sestrières et de Gialorgues, s'entassait une couche neigeuse de 1^m,50 d'épaisseur.

Au hameau de Roja au pied du versant Nord du Mont Monnier, les anciens parmi les gens de l'endroit disent n'avoir jamais vu une telle abondance de neige.

Au col de Pal et aux baraquements des Fourches l'épaisseur varia de 3 à 4 mètres, au col de Gialorgues de 4 mètres à 4^m,50 environ et au col de Pourriac et aux lacs de Rabuons et de Vens de 4^m,50 à 5 mètres. Maynard, météorologiste de l'Observatoire du Mont Monnier, constata, sur le plateau où s'élèvent les baraquements, une couche variable suivant les lieux et atteignant jusqu'à près de 5 mètres : il affirme qu'il faut remonter à l'année 1879 pour trouver une quantité de neige comparable à celle de cet hiver.

Dans la région du Haut-Var, la neige était aussi tombée dans les mêmes proportions et on me signalait une épaisseur de 3 mètres au col des Champs et de près de 4 mètres à la Source du Var.

Dans la seule nuit du 19 au 20 décembre, au hameau d'Esteng, la hauteur de la couche atteignit de 1^m,50 à

1^m,75; la maison d'école s'écroula en partie sous ce poids énorme, pendant qu'à Fours, dans la vallée voisine du Bachelard, trois maisons étaient emportées par les avalanches.

C'était le rude hiver sévissant terrible dans les localités alpestres que j'essayais de visiter.

Dès mon arrivée à Saint-Étienne, je projetai immédiatement pour le lendemain une visite à la Bercia, afin d'examiner de ce point les conditions de la neige sur la rive gauche de la Tinée et d'étudier la meilleure voie d'accès au Ténibres.

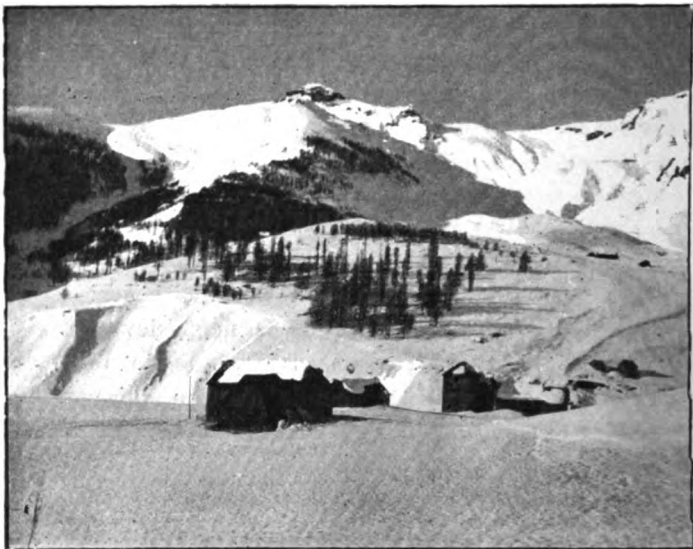
CIME DE LA BERCIA (2,278 MÈT.)

Au lieu de monter par le sentier ordinaire de la Pinatelle et du col de Liauson, que la neige devait rendre presque impraticable, nous prenions le 25 février à 6 h. 10 min. du matin le chemin d'Auron, qui, non loin de Saint-Étienne, traverse les campagnes de la Belloira.

Jusqu'au quartier d'Auron, où nous arrivons à 7 h. 40 min., la neige est facile, bien qu'il en paraisse une belle couche dans le grand bassin d'Auron, où s'éparpillent un peu au hasard de nombreuses granges et la chapelle Saint-Ariey. Nous suivons à 8 h. 25 min. les pentes rapides du versant Est de la Bercia et à 9 h. 15 min. nous déjeunons dans le vallon de la fontaine de la Bercia : à peine trouvons-nous là un petit bout de rocher escarpé pour nous asseoir. A partir de 9 h. 55 min., nous attaquons sous bois le versant oriental de la Bercia en pataugeant constamment dans la neige; puis se présente la montée finale qui nous a donné quelque peine.

Nous nous sommes passés de l'usage des raquettes, bien que cela eût pu nous être parfois commode. A un moment donné, un peu avant d'arriver sur l'arête à

côté de la croix de la Bercia, je me suis tellement enfoncé dans la neige molle que, sans l'aide de mon guide, j'aurais dû redescendre la côte d'une dizaine de mètres et changer la direction de ma route pour pouvoir sortir seul de cette impasse. Mais, à deux, ce passage était bien vite traversé et à 11 h. 05 min. nous arrivions à la croix de la



Auron et las Donnas (2,474 mét.), d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

Bercia, d'où la vue domine absolument le village de Saint-Étienne et la plus belle partie de la vallée. En un quart d'heure nous étions rendus à la baraque construite par les chasseurs alpins sur le sommet de la Bercia.

Cette cime, pour n'être dans la région de la Tinée qu'un point presque secondaire en raison de son altitude moyenne, n'en occupe pas moins une situation exceptionnellement privilégiée à cause du panorama qu'elle offre au spectateur. Placée au centre d'un grand cirque

de montagnes, qui forme le haut bassin de la Tinée, elle permet d'admirer la chaîne allant du Monnier à la cime de Pal, une partie importante de celle qui s'étend jusqu'à l'Enchastraye et la succession complète de la ligne frontière commençant au Rocher des Trois-Évêques et finissant au Mont-Saint-Sauveur, en y comprenant les sommets élevés du massif de Saint-Étienne.



Chapelle Saint-Arrey (Auron) et cime de la Bercia (2,278 mètr.),
d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

Ces montagnes ont un air tout à fait imposant sous le blanc manteau de neige qui les recouvre : elles donnent une vague illusion des glaciers de la Suisse. Le spectacle diffère sensiblement de celui, moins grandiose, que j'eus à la Bercia le 30 octobre 1895.

Le temps est merveilleux de douceur et de pureté. Le thermomètre marque à une heure, à l'ombre de la baraque, + 2° et au soleil, + 27° : que souhaiter de mieux

à 2,278 mètres d'altitude le 25 février? N'ayant guère à compter avec les heures, je pouvais jouir à mon aise de cette vue captivante. Je demeurai au sommet trois heures et demie en cherchant dans ses détails la route que j'avais à suivre le lendemain pour gravir le Ténibres.

Je ne partis qu'à 2 h. 50 min. pour rentrer à Saint-Étienne par le versant Nord. Jusqu'au plateau du col de Liauson, une neige très épaisse, qui aurait été réellement difficile à la montée, ralentit notre marche ; mais, à partir de ce point, bien qu'il y en eût encore en quantité dans les bois de la Pinatelle, nous descendîmes sans trop de gêne et à 4 h. 10 min. nous étions de retour sur la place du village.

LE TÉNIBRES (3,031 MÈT.)

Le 26 février, favorisé d'un temps superbe pour monter au Ténibres¹, je quittais Saint-Étienne avec Galléan à 5 h. 5 min. du matin et prenais à droite du pont Saint-Antoine le chemin de Rabuons, qui à cause de son exposition ensoleillée n'a plus de neige : à 6 h. 10 min. nous entrions sur le sentier de Duminières. Malgré la neige que nous commençons à trouver en masse, nous arrivons à 7 h. 40 min. à l'endroit dit Ballet de Duminières, où nous déjeunons en vue de la Cima Negra, du Grand-Chignon et du vallon de Rabuons.

Le soleil dore les cimes blanches de la rive droite de la Tinée. A 8 h. 30 min., nous reprenons notre route ; nous devons gravir une arête longue et accidentée, en nous tenant tour à tour sur le versant du vallon de Rabuons et sur celui de la combe du lac Petrus, jusqu'à ce que les escarpements de la Cima Negra complètement tapissés de

1. J'ai indiqué dans ma notice sur la *Vallée de la Tinée* les raisons qui m'ont fait adopter la dénomination de *Ténibres*, au lieu du mot *Tinibras* porté sur les cartes.

neige nous forcent à obliquer à gauche : nous en longeons la base septentrionale sur de belles pentes neigeuses et atteignons à 10 heures la combe du lac Fer.

La cime du Ténibres s'élève devant nous tout en haut et l'ascension va nous demander encore d'assez grands efforts ; la neige est ici suffisamment dure pour que nous nous décidions à chausser les crampons. Au-dessus du lac Fer, l'inclinaison continue à s'accuser très raide et le soleil commence à amollir les neiges, au moment où nous joignons la petite crête qui du Ténibres se poursuit jusqu'à la Tête de las Malignes, en séparant le vallon du Ténibres d'avec la combe du lac Fer. Puis, au moyen de nombreux lacets pratiqués dans une neige très molle, nous franchissons péniblement la dernière pente qui nous fait toucher à 12 h. 5 min. à la *cime du Ténibres*.

L'énorme couche neigeuse du sommet forme une arête étroite, aiguë : la pyramide émerge à peine et nous fournit tout juste la place pour nous installer et préparer avec l'eau de neige une excellente soupe chaude. Le menu est complété de conserves et d'une tasse de café brûlant : nous y faisons honneur dans une salle à manger qui, à 3,031 mèt., n'est point des plus banales.

Quel magnifique belvédère constitue le Ténibres, point culminant et cime frontière du département des Alpes-Maritimes ! Je l'ai relevé ailleurs et je ne noterai aujourd'hui, comme observation particulière, que la masse prodigieuse de neige qui recouvre les monts et les vallées de ce vaste panorama : à côté de nous les flancs du Ténibres semblent s'effondrer avec leurs pentes effrayantes dans de profonds abîmes. D'infranchissables draperies cachent les parois des cimes voisines du Clai Supérieur, de la Tête de l'Ubac, du Grand-Chignon de Rabuons et de la Cialancias.

Il nous a été donné, pendant deux longues heures, de profiter agréablement de notre séjour au sommet. Mon

thermomètre marquait à l'ombre + 7° et au soleil + 26° : ces chiffres notés en plein hiver à 3,031 mètr., vers une heure de l'après-midi, dénotent une température aussi douce qu'il est permis de l'espérer à de telles hauteurs et en pareille saison.

En partant à 2 h. 10 min., nous descendons en une heure au lac Fer, où nous quittons les crampons et re-



Arête du Ténibres (3,031 mètr.) et Mont Monnier, d'après une photographie de M. Victor de Cessole.

prenons les raquettes que nous y avons laissées, les jugeant inutiles pour l'ascension. Au lieu de suivre le chemin de la montée, nous nous dirigeons à 3 h. 35 min. dans la combe du lac Petrus, qui, comme le lac Fer, disparaît entièrement sous la glace. Nous traversons ensuite le bois de la Selassa. Dans cette région, la neige n'est pas moins épaisse que sur les parties plus élevées : amollie par le soleil de la journée, elle nous rend la descente

ennuyeuse et fatigante. Nous n'arrivions qu'à 4 heures en vue de Saint-Étienne et après une halte de quinze minutes, au village même à 5 h. 10 min.

Cette ascension avait donc nécessité sept heures à l'aller, y compris une heure dix minutes d'arrêts, et au retour un total de trois heures, dont il faut retrancher quarante minutes de haltes; ce qui évalue exactement le temps de marche effective à cinq heures cinquante minutes pour la montée et à deux heures vingt minutes pour la descente.

LE BONNET-CARRÉ (2,868 mèt. ?)

Je poursuivais le lendemain, 27 février, mes projets d'exploration dans la haute vallée de la Tinée. Il paraissait, d'après les renseignements fournis par les gens du pays, que les abords du Bonnet-Carré, un des beaux points de vue au Nord du département des Alpes-Maritimes, fussent impraticables, et il ne fallait par conséquent songer, à défaut d'une ascension possible, qu'à visiter les régions inférieures qui entourent ce pic.

En partant de Saint-Étienne à 5 h. 10 min. avec Galléan, j'étais arrêté à la Balzia par une première avalanche qui avait complètement envahi le lit de la Tinée, et, plus loin, par celle du Rivet, affluent du Clai, divisée en deux branches par la violence de l'entraînement : les gens de la vallée disent n'avoir jamais vu sur ce point se produire pareil fait. Une tranchée a été pratiquée dans cet amoncellement de neige pour rétablir les communications interrompues : nous franchissons ce couloir de glace et sommes au Pont-Haut à 6 heures.

C'est surtout entre le Pont-Haut et le hameau de Vens que nous trouvons les avalanches, les plus formidables peut-être de la vallée : celles de Bramafam, du Pas de

Peiron et de Fouoni. Toutes sont parties de l'Ubac de Clai (rive gauche) et de la cime Frandiera et de las Planas (rive droite), comblant les gorges abruptes de la Tinée, que l'on peut sur quelques points traverser d'une rive à l'autre. On a calculé que l'avalanche de Bramafam avait entassé une hauteur approximative de 100 mètres de neige : la rivière a dû se frayer un cours en tunnel. Il est probable que cette neige ne fondra pas entièrement à la belle saison, étant donnée la situation au Nord des bas-fonds où elle est accumulée.

A Vens, ce gracieux hameau d'été, les prairies disparaissent sous un lourd tapis neigeux. Nous employons plus de quarante minutes à nous rendre aux habitations du Prà, à cause de nouvelles avalanches et d'une couche épaisse de neige encombrant le chemin de la vallée et même le lit de la Tinée. En arrivant au Prà, nous sommes frappés par la perspective étonnante qu'offre au regard ce blanc paysage de montagne. Le Bonnet-Carré nous a déjà laissé apercevoir sa fière cime, dont les rochers noirs font un contraste singulier au milieu de cette nature pittoresque.

Le chemin du Prà à Bousiejas, qui serpente sur le versant méridional des Fourches (rive gauche de la Tinée), est passablement dépouillé de neige ; nous en faisons le trajet en quarante-cinq minutes. Bousiejas, le hameau du département des Alpes-Maritimes le plus élevé au-dessus du niveau de la mer et en même temps le plus éloigné de Nice, est situé à environ 1,900 mètres. L'hiver y est très rigoureux et dès le commencement de l'automne, la neige apparaît rendant aux habitants tout travail de campagne impossible. Cette année une chute abondante et hâtive s'était produite avant la levée des récoltes : ce qui a occasionné une grande perte aux propriétaires. Le même cas a du reste été signalé dans la plupart des hautes régions du Dauphiné et des Alpes. Le blé, le seigle et les

pommes de terre ont été trouvés plus tard complètement abîmés et pourris.

Les habitations sont encore à l'heure actuelle bloquées par la neige : devant la petite église, l'épaisseur de la couche cache à peu près la porte d'entrée.

Arrivés à 8 h. 25 min., nous n'en repartons qu'à 9 h. 45 min., pour nous engager sur la route des Fourches. En temps ordinaire, sur la prairie, il ne faut qu'une demi-heure environ pour monter aux baraquements, tandis que nous avons dû avec la neige molle employer cinquante minutes.

C'est en effet la neige et toujours la neige que nous voyons et que nous foulons. Les maisons militaires des Fourches sont bien près de disparaître au milieu de cet amoncellement : à peine leurs lignes noires tranchent-elles un peu sur ce fond blanc.

Ces avant-postes de la défense des Alpes, situés à 2,248 mètres, sont gardés toute l'année, même en hiver, comme l'Observatoire du Mont Monnier : ce sont donc là les deux points les plus élevés du département des Alpes-Maritimes qui soient habités d'une façon permanente.

Chemin faisant, je ne puis m'empêcher de songer à la vie d'isolement et de privations, aux souffrances physiques auxquelles s'astreignent les courageux habitants de ces froides solitudes ! Ces hommes doivent avoir un caractère fortement trempé pour accepter cette vie de réclusion et ne pas céder parfois à un invincible découragement, surtout lorsque la tourmente et l'abondance de la neige les privent momentanément de toute communication avec les villages voisins.

Des Fourches on voit les superbes escarpements du Bonnet-Carré dominer toute la région de Salsa-Morena. Que cette escalade paraît attrayante ! Je ne puis résister à la tentation de l'essayer. Nous nous dirigeons aussitôt (10 h. 50) vers la grande pente neigeuse qui s'étend au-

dessous du Bonnet-Carré et nous nous élevons successivement par une longue série de lacets qui nous amènent à 12 h. 30 min. au petit col, au Nord-Est du Bonnet-Carré, sur la limite des départements des Alpes-Maritimes et des Basses-Alpes. A partir de ce point, la vraie grimpe commence alternativement dans la neige et sur le rocher.

Sur ces hautes terrasses nous devons être assez prudents, dans la crainte d'un départ de neige molle : puis nous attaquons la roche terminale dont nous franchissons la dernière plate-forme. A 1 heure de l'après-midi, nous conquérons ainsi mètre par mètre le piton du *Bonnet-Carré*, ayant dû user d'une certaine circonspection dans tous les passages délicats.

Sur le pic même, il y a encore de belles plaques de neige, bien que la pyramide qui le couronne en soit complètement dégarnie. Le temps vers les lointains n'est plus aussi pur qu'hier ; il m'est quand même donné de contempler de ce poste aérien un panorama merveilleux de montagnes ensevelies sous les blancheurs d'un incommensurable linceul. Les maisons des Fourches ne sont plus que des points noirs infiniment petits.

Au coin d'un rocher qui nous offre un abri sûr, nous tirons du sac un déjeuner bien gagné. Mon thermomètre, établi près du cairn entre 1 heure et 2 heures, donnait à une demi-heure d'intervalle $+ 7^{\circ}$ à l'ombre et $+ 14^{\circ},5$ au soleil. Bien que cette température soit plus basse que celles observées hier et avant-hier au Ténibres et à la Bercia, elle n'est vraiment pas en rapport avec le caractère rigoureux de la saison hivernale.

Nous ne séjournons, à notre regret, qu'une heure au sommet, et à 2 heures nous redescendons prudemment en suivant l'arête neigeuse qui nous conduit en vingt minutes au pied du Tourillon, curieux rocher qui s'élève de quelques mètres à peine au-dessus de la crête. Puis, au détour d'un mamelon au Sud, nous prenons, en vue

des Fourches, **un** large et rapide couloir de neige. Nous le dévalons **en** moins de trente minutes, et passant de nouveau à côté **des** Fourches, nous rentrons par la route ordinaire à 6 h. 45 min. à Saint-Étienne, après deux haltes successives **de** trente-cinq minutes à Bousiejas et au Prà.

Le temps avait légèrement varié dans l'après-midi de cette dernière journée et le soir je constatais une baisse barométrique assez sensible. Le temps brumeux du 28 février me fit renoncer à de nouvelles reconnaissances dans la partie extrême du département des Alpes-Maritimes.

VALLON DE CIASTIGLION

Je me rendais ce même jour à Isola, d'où je pouvais encore le lendemain monter avec le guide Antoine Fabret au col de Sainte-Anne (2,318 mèt.) et à la cime de Sespoul (2,495 mèt.). Cette course me permit de voir dans le vallon de Ciastiglion, au lieu dit le Planet, à la frontière franco-italienne, la plus extraordinaire avalanche qu'il m'ait été donné d'observer cet hiver dans nos montagnes. Elle s'est détachée à l'époque de la Noël des hauteurs de la cime de Prals, à côté de la Testa Rognosa de la Guercia, par 2,500 mètres environ d'altitude, pour venir s'accumuler en deux formidables amas, au confluent des vallons de la Guercia et de Ciastiglion, avec un développement de près de trois kilomètres; d'après ce que rapportent les gens d'Isola, pareille avalanche ne se serait pas produite à la Guercia de mémoire d'homme.

Ainsi se terminait cette intéressante campagne, marquée dans la haute vallée de la Tinée par les ascensions de la Bercia, du Ténibres et du Bonnet-Carré, qui n'avaient pas encore été exécutées en hiver par des touristes.

VALLON DU BORÉON

J'accomplissais vers la fin du mois de mars une nouvelle série de courses dans le vallon du Boréon. En me rendant le 25 de ce mois avec Plent à la Ciriégia pour gravir ensuite le Serre de Roghé (2,431 mèt.), je reconnus sur ma route les quelques avalanches qui avaient dévasté la vallée : d'abord celle du vallon des Arcias sur la rive droite, bientôt suivie sur l'autre rive par celle du vallon de l'Estrech, qui était descendue jusqu'au bord de la rivière en encombrant le chemin qu'il nous fallut traverser à l'aide d'une tranchée; il en était de même de l'avalanche de la Vigné Forcà. Quant à l'avalanche de la Vigné du Pont, près de la frontière, sur la rive gauche, son cours destructeur avait passé au delà de la rivière en ravageant une portion de la forêt; mais celle du Ciampè, partie des flancs du Caire Nicolaù, sur la rive droite, avait produit des désastres incalculables en entraînant dans sa chute des sapins, des mélèzes et des quartiers de rochers : cette horrible avalanche, dont les ruines offraient le mélange de toutes sortes de débris, était de beaucoup la plus importante du Boréon. La sixième et dernière coulée neigeuse avait eu lieu au vallon du Saut, sur la rive gauche, et s'était également manifestée avec une rare violence à partir de la Colle Basse : traversant le lit du Boréon, elle avait remonté les pentes de la rive opposée jusqu'auprès des granges du Tourn.

Le 26 mars, j'arrivais avec Verani et les guides Plent et Barel au Serre des Gaisses (2,650 mèt. env.), et enfin, le 27 mars, accompagné de Plent, à la cime Balme de Ghilié (3,010 mèt.).

Ces dernières ascensions clôturaient définitivement pour cette année la série de mes excursions d'hiver.

Je n'avais donc pas eu à regretter mes tentatives, au

cours de ces deux saisons, puisqu'elles avaient été en général couronnées de succès, grâce à un temps favorable et aux bons services des guides de la Section des Alpes Maritimes : L. Barel, Baret, A. Ciais, A. Fabret, Ch. Galléan, P. Guigo et en particulier du brave J.-B. Plent, ainsi que de son fils Jean, comme porteur.

De la relation de ces diverses courses souvent accomplies avec une neige abondante, je conclus qu'il est presque toujours possible, quoi qu'on en ait dit, de s'aventurer en hiver dans les hautes vallées et sur la plupart des sommets de nos Alpes Maritimes.

Les ascensions suivantes, accomplies dans le courant de l'hiver 1897-98, en fourniraient de nouvelles preuves. J'ai en effet réussi à gravir le 20 novembre la Tête du Malinvern (2,939 mè.), le jour d'après la cime de Saboulé (2,520 mè.), le 12 décembre le mont Clapier (3,046 mè.) (*première ascension d'hiver*), le 25 janvier la cime des Gelas (3,135 mè.), le 26 janvier la cime de la Ruine (2,994 mè.), le 27 janvier la Pointe Giegn (2,900 mè.), le 28 janvier le Pelagò (2,772 mè.), le 19 février la cime de la Lausa (2,804 mè.) et la Tête du Claus (2,909 mè.), le 21 février le mont Las Lausas (2,656 mè.) et, avec Maubert, après avoir parcouru les vallées de la Gordolasque et de Fenestre, je montais le 8 novembre à la Lusiera (2,897 mè.), le lendemain au Ponset (2,825 mè.), le 11 décembre à l'Agnelliera (2,699 mè.) et les 10 novembre et 13 décembre au Balcon des Gelas (3,075 mè. environ)¹.

1. Sous peine de nous exposer gravement, nous avons renoncé à notre projet qui était de gagner la cime même des Gelas.

Le 10 novembre, nous n'avons pu suivre la route ordinaire du couloir ni la voie de l'arête Nord-Est à cause de la neige fraîche qui recouvrait les rochers; le 13 décembre, nous avons dû reculer au pied du couloir, malgré un temps des plus clairs, en raison du vent qui soufflait en ouragan sur les hauteurs au-dessus de 2,800 mètres.

Néanmoins, ces excursions hivernales, attrayantes sous différents rapports, sont généralement pénibles et fatigantes, bien qu'exécutées avec l'entraînement et les précautions nécessaires pour les ascensions de ce genre.

Pendant la mauvaise saison, beaucoup de nos collègues des diverses Sections du Club Alpin Français viennent à Nice, les uns, pour profiter de son séjour agréable en participant à des fêtes universellement réputées, et les autres, pour y jouir au milieu d'une merveilleuse et riante nature des avantages d'un climat bienfaisant. Plusieurs d'entre eux s'arrachent quelquefois aux séductions de la ville et prennent avec nous le chemin de la montagne en suivant les courses organisées par la Section des Alpes Maritimes : mais ces promenades collectives, assurément intéressantes par les gracieux panoramas qu'elles permettent d'observer, sont forcément limitées aux cimes du littoral.

Il semblerait d'après cela que les ascensions d'hiver dussent s'arrêter à la première zone montagnaise et ne comprendre comme points habituels de réunions que le Thiey, les Courmettes, le Vial, le Brec, le Férion, le Baudon, le Grammont, la Testa d'Alpe, le Bignone et quelques autres cimes secondaires non moins fréquentées. On vient de le voir pourtant, ce n'est pas faire preuve d'une grande témérité que de pousser au delà de cette limite établie par l'usage.

Et, quels charmes, quels enchantements n'éprouveraient pas nos collègues, s'ils essayaient à leur tour d'étendre leur champ d'exploration, et, bravant un tant soit peu les rigueurs de la saison, de pousser leurs reconnaissances jusqu'au seuil ou même jusqu'au faite de la chaîne des Alpes Maritimes !

Leur curiosité serait promptement excitée et leur ardeur facilement satisfaite, s'ils parcouraient ces sites qui,

à quelques heures à peine de Nice, empruntent en hiver les caractères grandioses des hautes Alpes.

Quittant momentanément les bords ensoleillés de la côte bleue pour gagner, du soir au lendemain, les vallées et les cimes neigeuses du haut département, leur enthousiasme s'éveillerait en présence de cette rapide succession de paysages enchanteurs et de tableaux alpestres.

Frappés par d'aussi beaux contrastes et par tant d'aspects variés, ils trouveraient une contrée vraiment privilégiée, à divers titres, mais surtout au point de vue de l'alpinisme.

Car, ainsi que me le disait avec raison, à propos des Alpes Maritimes, un touriste, jadis enthousiaste d'une autre région que la nôtre : *Je ne sais s'il existe un pays où, dans un espace aussi restreint, on puisse, en un seul jour, passer des plus douces et plus paisibles jouissances jusqu'aux plus grandes et plus sublimes émotions !*

VICTOR DE CESSOLE,

Secrétaire général de la Section
des Alpes Maritimes et membre de la
Section de Lyon du Club
Alpin Français.

VIII

LE TRAYAS

(ESTÉREL. — VAR)

(PAR M. E.-A. MARTEL)

Deux fois seulement, dans toute la collection de nos *Annuaire*s on trouve mention de l'Estérel, ce puissant bastion du littoral de Provence, dressé de 300 à 600 mètres en l'air entre Cannes et Saint-Raphaël : en 1877 (p. 525) parmi les notes de M. Brocchi sur une excursion géologique autour de Fréjus; et en 1885 (p. 563) dans les vingt-cinq lignes trop courtes mais très suggestives que M. G. Bartoli consacre au panorama du Mont Vinaigre, point culminant du groupe (616 mèl.). Ajoutons quelques courses collectives sommairement narrées dans le *Bulletin mensuel* du Club et dans celui de la Section des Alpes Maritimes et déclarons tout cela fort insuffisant pour la valeur du sujet! Car bien qu'il ne puisse s'agir, dans l'Estérel tout entier, d'escalades alpestres à accomplir, diverses considérations majeures exigent que l'on comble une telle lacune.

D'abord l'Estérel relève des Alpes : il en figure un des avant-monts, comme les Maures, les chaînes de Marseille et les Alpines; M. Levasseur dans son classique ouvrage *les Alpes* (Paris, Delagrave, 1889) le fait figurer à bon droit (p. 200) dans les Petites Alpes de Provence.

Ensuite la composition géologique du massif, porphyres

Tous droits réservés.

perçant les schistes cristallins, offre un intérêt tout particulier pour les géologues : il suffit de rappeler sur ce point les travaux de MM. A. POTIER (carte géologique au 80,000^e feuille d'Antibes, 1881), F. WALLERANT (*Étude géologique de la région des Maures et de l'Estérel*, in-8, 212 p. et 9 pl., Rennes, Oberthur, 1889), MICHEL LÉVY (*le Porphyre bleu de l'Estérel*, in-8, 47 p. et 6 pl., Paris, Baudry, 1897), ZURCHER (*les Porphyres de l'Estérel*, la Nature, 1892, p. 68), VASSEUR et FOURNIER (*Extension sous-marine de l'Estérel au Sud de Marseille*, C. R. Ac. sciences, 27 janvier 1896, p. 209), etc.

De plus, il n'est nul recoin de France, ni peut-être du monde entier, qui possède une perfection pittoresque plus complète que les admirables sites du sauvage et poétique Estérel : j'ai essayé ailleurs de décrire (*la Nature*, 18 juillet 1896) l'indicible splendeur du panorama qui se déroule au sommet du Cap-Roux (453 mèt.), de beaucoup préférable encore à celui du Mont Vinaigre, que M. Bartoli a esquissé en ces termes : « Ici j'arrive au point culminant de l'enthousiasme... je déclare n'avoir jamais joui d'un spectacle aussi féérique que celui que l'on a du Mont Vinaigre. Tout est oppositions dans cet étrange et captivant massif de l'Estérel, et la puissance des effets naît de la variété des formes et des couleurs... on domine un monde de contrastes violents. Le bleu intense de la mer où tranche vivement le porphyre d'un rouge sanglant, l'immensité neigeuse des Alpes, les forêts toujours vertes et creusées de profonds ravins, les escarpements farouches et les flèches élancées de la montagne, le croissant harmonieux du golfe de la Napoule, tout cela baigné d'une lumière ardente, forme un tableau surprenant de vigueur et de grandeur, qui étonne et charme à la fois. » (*Annuaire C. A. F.* 1885, p. 563.) Ne sachant mieux dire, j'ai tenu à citer cette impression aussi fidèle qu'heureusement rendue : il ne faut que renchérir sur elle et affirmer que les trois sommets de l'Ours (492 mèt.), d'Aurette (316 mèt.), et du Cap-

Roux (453 mètr.), présentent un plus accompli spectacle que le Vinaigre même, parce qu'ils confinent aux rivages accidentés dont les délicates dentelures rouges forment à leurs pieds un premier plan incomparable, et parce que l'horizon circulaire de la mer d'Azur s'y développe plus libre et laisse surgir plus fantastique le vapoureux profil de la Corse! — Des fjelds du cap Nord aux vergers de Majorque, des falaises d'Irlande au mont Olympe de Brousse, du château d'Édimbourg à l'Acropole d'Athènes, des névés du Mont-Blanc aux laves du Vésuve, des sereines hauteurs du ballon libre aux troublantes profondeurs des abîmes, j'ai pu depuis mon plus jeune âge collectionner une série d'inoubliables souvenirs, sans cesse revivifiés par les contrastes, et puisés parmi les sites les plus réputés de l'Europe tout au moins : nulle part, je le proclame, la sensation du beau absolu ne m'a pénétré plus saisissante et plus intense que sur les pentes et les sommets des rocs côtiers de l'Estérel. Sept fois en vingt ans, les circonstances m'ont conduit à chercher là, pendant une ou plusieurs semaines, le calme et le repos qui retrempent le corps et l'âme pour les batailles de la vie : toujours je les y ai trouvés bienfaisants et doux, dans la contemplation de féeriques tableaux auxquels rien ne fait ombre. En cet idéal Paradis je compte bien goûter un jour, au déclin de l'âge, la paix profonde qui compense la perte des juvéniles années et de leur ardente activité.

Enfin, pour ceux auxquels ne suffit pas, comme jadis à Alphonse Karr, solitaire en sa Maison close de Saint-Raphaël, la douce philosophie rêvante et la pleine communion avec les merveilles de la Nature, l'Estérel se recommande par un autre titre tout nouveau. Quand, durant l'hiver 1877-78, je me mis à errer pour la première fois dans les replis ombreux de ses frais vallons, sur les croupes puissantes de ses roches flamboyantes, ni chemins ni routes ne sillonnaient les rudes éboulis de ses clapiers et

ses odorants maquis épineux de romarins, bruyères et lentisques. Seul un médiocre sentier de douaniers longeait la côte, fort incommodément bouleversé par les travaux du chemin de fer; seul le tracé de l'ancienne route romaine, la Voie Aurélienne, passait, assez mal conservé et facile à perdre, derrière le massif du Cap-Roux. Pour surprendre, au réveil du printemps, l'épanouissement des chatoyants iris sauvages et des onduleuses tiges d'asphodèles, sur les chaudes terrasses de cailloutis porphyriques, — pour respirer les humbles violettes embaumant le revers des mousses, — pour admirer au sommet des belvédères les dioramas que les officiers topographes d'état-major avaient été jusque-là les seuls à peu près à contempler, — pour débusquer des familles entières de sangliers dans les halliers des creuses ravines, — il fallait courageusement livrer bien des loques aux buissons, et abandonner aux clapiers les reliques de ses souliers. Vers 1890 seulement, un forestier de génie (ce terme n'a rien d'excessif), M. Muterse, garde général à Fréjus, appréciant à toute leur valeur les beautés de l'Estérel, résolut de les rendre accessibles : non content de restaurer en d'habiles travaux de reboisement la forêt de pins compromise par de trop fréquents incendies, il entreprit de créer, dans le domaine forestier de l'État, c'est-à-dire dans la majeure et la plus jolie partie de l'Estérel, tout un réseau de bonnes routes et de sentiers confortables, larges d'un mètre et en pente très douce : ses successeurs respectèrent et développèrent son intelligent programme; terminé en 1896, il comprend actuellement trois ou quatre cents kilomètres de délicieux chemins qui permettent aux gardes de surveiller et arrêter rapidement les commencements d'incendies volontaires ou accidentels et qui, pour les touristes, ont transformé le massif entier en un délicieux parc d'agrément : on a bien nommé M. Muterse le Denecourt de l'Estérel, à cette différence près qu'il

a laissé de côté ces trop pratiques marques et poteaux indicateurs qui, dans les portions fréquentées de la forêt de Fontainebleau, civilisent, avec un malencontreux excès, les charmes agrestes de la nature. Les porphyres et les pins de l'Estérel, bien que rendus aisément parcourables dans tous les sens, ont sauvé leur intégrale rusticité et acquis un droit de plus à la faveur des curieux, qui ne les connaissent pas encore assez.

C'est pour les y attirer davantage et les y guider commodément à défaut des plaques et inscriptions si artistiquement proscrites, que j'ai entrepris, de 1893 à 1898, le lever topographique au 10,000^e (réduit ci-contre à l'échelle du 20,000^e) auquel la présente notice veut simplement servir de légende ¹.

Avant de décrire cette carte je tiens à dire quelques mots sur la façon la plus pratique de visiter l'Estérel.

Dans son article, déjà cité, de 1885, M. Bartoli énonce que ce massif est *relativement* connu. Oh ! certes, bien *relativement* : car, en dehors de l'ascension du Vinaigre et de la promenade côtière de Théoule à Agay par le chemin des douanes, on eût pu dénombrer sans peine les rares promeneurs qui s'étaient aventurés dans l'intérieur du massif, confus dédale de ravins, très enchevêtrés et sans voies de communication. Je n'oublierai guère les deux laborieuses grimpades effectuées par là en février 1878 et le 1^{er} janvier 1879 : l'une d'Agay au Trayas par le col de l'Évêque, piteux échec d'ascension au sommet du Cap-

1. Tenant à donner cette année à mes collègues du Club Alpin la primeur de ce travail cartographique, j'ai renvoyé à d'autres recueils le compte-rendu annuel de ma dixième campagne souterraine (1897) en Suisse, en Savoie et dans les Causses ; ceux que cela pourrait intéresser en trouveront les résultats, fort importants, dans : *Comptes-Rendus Académie des Sciences*, 26 octobre et 29 novembre 1897, 17 janvier 1898 ; *la Nature*, 27 novembre 1897 ; *Comptes-Rendus de la Société de Géographie*, 17 décembre 1897, p. 416 et *Tour du Monde*, juin 1898.

Roux et à l'Ermitage de la Sainte-Baume, trop bien défendus alors contre les atteintes des touristes par les chausse-trapes de leur clapiers et les chevaux de frise de leurs buissons; l'autre, du Trayas au Mont Vinaigre par la grotte de l'Ours et la Serrière des Cerisiers, à travers pierrailles et buissons, par-dessus six crêtes et au fond de cinq ravins successifs, dont les hauts et les bas donnaient à la courbe figurative de notre marche l'aspect du diagramme d'une ascension aérostatique très mouvementée, le tout avec retour à pied à Cannes, par la grande route de Fréjus, faute de stations de chemin de fer à la Napoule et à la Bocca : soit 45 kilomètres dont 25 de zigzags en montagne sans chemins. Oh ! non, l'Estérel n'était alors guère connu et l'on ne pouvait s'y risquer sans une alpiniste paire de jambes et un tout particulier flair de l'orientation.

Depuis vingt ans, quel changement !

Avant même que M. Muterse entreprît son excellent aménagement, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée a ouvert des stations à la Bocca, la Napoule et Théoule. Aux deux extrémités du massif, Théoule au N.-E. et Agay au S.-O. ne sont plus de simples postes de douaniers : tout un village de maisons de plaisance, vraie banlieue de Cannes, s'est élevé à Théoule ; sur les pentes de la montagne qui porte ce nom s'étagent aujourd'hui quelques dizaines de villas ; à côté de la caserne des douaniers, dans le plus bel endroit du chemin qui mène de Théoule au Trayas, en face des Alpes, de Nice et des îles Sainte-Marguerite, un prêtre a créé pour ses confrères âgés et infirmes une sorte de sanatorium composé de nombreux bâtiments : excellente et louable conception philanthropique assurément, mais désastreux effet pour le pittoresque, jadis accompli, du point de vue ; c'est là encore, à la Pointe de l'Aiguille, que le Pont de Gardanne, bien curieuse arcade ou caverne double du porphyre, s'est vu combler en 1894 par les débris d'exploitation d'une carrière ouverte dans la falaise

voisine pour la construction des nouvelles jetées de Cannes : il faut regretter la perte de cette bizarrerie naturelle que l'on ne pouvait visiter sans un bateau.

Agay, désormais relié par une route de voitures à Saint-Raphaël, s'est pourvu de l'hôtel Drevet, qui mérite à tous égards de retenir pour un séjour les pensionnaires mauvais marcheurs. De là, en effet, les nouvelles voies carrossables de l'Estérel conduisent sans fatigue aux diverses maisons forestières et aux plus beaux buts de promenade : le Perthus et le Pigeonnier, le col des Trois-Termes et Cannes, le Mal-Infernet et la Sainte-Baume, voire même le Trayas par trois sentiers transformés en larges voies en 1895, 1897 et 1898 !

Mais le vrai quartier général pour les piétons se trouve sans contredit au Trayas dont le nom sans doute sera nouveau pour plus d'un lecteur, alors qu'il devrait au contraire jouir d'une réputation universelle : aussi l'ai-je voulu mettre en tête de cette notice pour qu'il intrigue tout au moins ceux qui se bornent à lire les titres.

D'où vient ce nom d'allure exotique ? Je l'ignore. On a avancé qu'il dérivait du grec *Τραγος*, bouc, peut-être à cause des cornes rocheuses, qui hérissent les saillies côtières, nommées pointes des Trayas sur la carte d'État-major. Laissons aux étymologistes le soin précieux d'élucider cette grave question de toponomastique.

TRAYAS, le TRAYAS ou les TRAYAS (au choix) est une station de la ligne P.-L.-M. à 18 kilomètres de Saint-Raphaël et 14 de Cannes. Établie à peu près au milieu du littoral de l'Estérel, pour le croisement des trains avant l'ouverture de la double voie, elle resta longtemps le seul bâtiment de la localité avec la maison forestière voisine. En 1882 s'adjoignit un peu plus au Sud le petit hôtel-restaurant Sube (à la Réserve), séjour enchanteur pour les amis de la quiétude et de la belle nature : on m'accuserait de réclame si je vantais outre mesure les charmes de cette

résidence, où chaque année je vais, à l'abri des mondanités niçoises ou monégasques, puiser le réconfort pendant quelques journées toujours trop brèves.

Exactement au pied de la chaîne des Grues, de la montagne de l'Ours, du Pic d'ua-relle et du Cap-Roux que séparent entre eux les trois cols Notre-Dame, de l'Évêque et des Lentisques et qui constituent, avec la montagne de Théoule et celle du Rastel d'Agay, six massifs bien distincts sur le front marin de l'Estérel, le Trayas forme le point central par excellence pour rayonner dans la contrée.



Rochers du Pigeonnier (Estérel, — Var),
d'après une photographie de M. Martel.

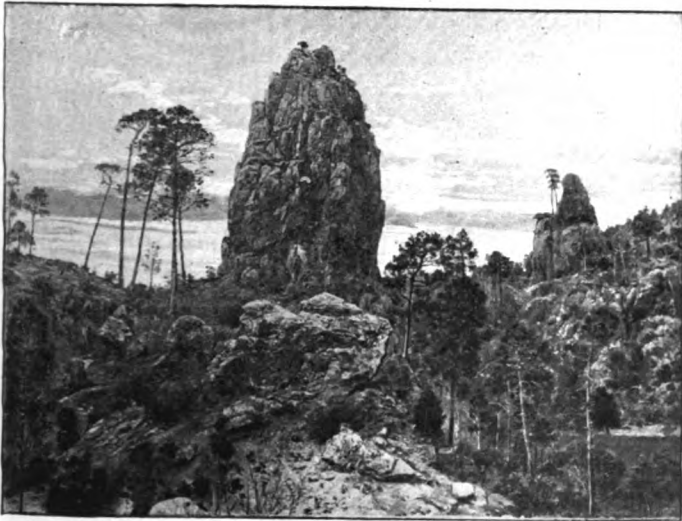
Les bons marcheurs y emploieront sans peine quinze jours, à des promenades quotidiennes de cinq à huit heures, soit pour gravir par leurs diverses faces et contourner sur tous leurs flancs les montagnes que je viens de nommer, soit pour s'éloigner davantage vers le Col des Trois-Termes, les rochers des Suières (Civières) et de Marsaou, le champêtre val-

lon de Maure-Vieille, et les parages de Théoule (avec retour en chemin de fer), — soit enfin pour visiter (en revenant par le Gratadis et la station d'Agay) l'aiguille élançée du Pigeonnier et le majestueux défilé du Perthus. — Quant au ravin du Mal-Infernet, principale attraction de l'Estérel intérieur, pour ses obélisques de porphyre, ses abruptes falaises rouges, sa luxuriante végétation, ses arbres de Judée et ses ruisseaux murmurants, il constitue à lui seul, depuis l'hôtel Sube, une promenade de cinq heures environ de moyenne marche; en y ajoutant trois quarts d'heure pour le pic d'Aurelle on arrive à composer, pour les touristes très pressés, la plus recommandable course de tout l'Estérel. En voici l'itinéraire : De la station du Trayas à l'hôtel Sube (1,800 mèl.) et à la route (n° 88) par le sentier du fond du ravin d'Aurelle (rive gauche); 200 mètres avant le col de l'Évêque (165 mèl.), prendre au Nord le sentier n° 90 qui monte au col de la Baisse Orientale (252 mèl.); suivre la crête d'Aurelle (ou de l'Escalle) par le sentier du Nord, plus court, plus ombragé et plus panoramique (vue des Alpes) que celui du Sud (n° 107); par le premier chemin à droite, descendre en zigzag vers le N.-O., entre le Pic et les rochers du Mal-Infernet, avec un splendide coup d'œil dominateur sur toutes les aiguilles du Mal-Infernet; doubler deux angles de la route de voitures qui mène aux Trois-Termes vers le Nord, et laisser à gauche la passerelle et le gué du pas de l'Écureuil; remonter au col des Lentisques (265 mèl.) soit par le sentier du fond de l'Hubac¹ de l'Escalle (rive gauche, cascades en hiver), soit par le ravin et la grotte (insignifiante) de Lusel et le chemin qui contourne la base méridionale du Mont de l'Ours (c'est du col des Lentisques que l'on accède en vingt ou vingt-cinq minutes au Pic d'Aurelle, 316 mèl.); descendre à la gare soit par l'an-

1. *Hubac* ou *Ubac* désigne le Nord; *Adret* ou *Adrec* le Sud, en patois local.

cienne route (n° 34) du ravin de Cazal de Bœuf, soit par le chemin (n° 108) qui contourne le flanc oriental du Pic d'Aurelle et qui sera transformé en route en 1899) et par la route n° 88 (parcours d'une demi-heure plus long mais avec vue incomparablement plus belle).

Voilà l'excursion qui s'impose à ceux qui n'auront qu'une petite journée à passer au Trayas. Sans doute le panorama



L'Obélisque du Mal-Infernet (Estérel, — Var), d'après une photographie de M. Martel.

du Pic d'Aurelle, moins étendu que celui du Cap-Roux, isole moins dans le haut espace; mais le Cap-Roux lui-même et les escarpements de la Sainte-Baume font merveille au premier plan Sud-Est.

La course plus complète, véritable ravissement à cause de l'extrême variété de ses divers tableaux, qui comprendrait la pointe du Cap-Roux, le fantastique chaos du ravin Saint-Barthélemy, le col de la Dent, le sommet du Cap-Roux, la chapelle de la Sainte-Baume, la Baisse de l'Aire,

le Mal-Infernet, l'Hubac de l'Escalle, le col des Lentisques et Aurelle, demande environ huit à neuf heures de bonne marche : on ne saurait guère l'entreprendre sans guide ou sans une étude approfondie de la carte ci-contre¹.

A cause de sa position un peu reculée et des accidents moins accusés de ses contours, le Mont de l'Ours (492 mèt.) ne présente pas un aussi beau coup d'œil que le Cap-Roux, moins élevé (453 mèt.), mais dominant de plus près les exquises découpures écarlates de l'écarlate rivage.

Quant aux deux sommets des Grues (437 et 406 mèt.), encore plus désavantageusement situés et d'ailleurs dépourvus de sentiers d'accès, parce qu'ils ne font pas partie du domaine de l'État, je ne saurais en recommander la visite; non plus que des ravins qui les entourent, et auxquels manque l'attrait original des trois autres chainons.

Mais je ne veux pas m'étendre davantage en ces indications de guide : d'autant plus que ce guide existe, fait de main de maître par mon ami M. H. Boland dans la collection des brochures Joanne (*l'Estérel*, in-12, 42 p., 7 grav. et 1 carte, Hachette, 1895, 0 fr. 50). Grâce à cette excellente monographie, dont nul touriste ne saurait se passer, toute description nouvelle du massif devient désormais superflue. Il faut seulement regretter l'insuffisance de la carte au 100 000^e qui l'accompagne (c'est la lacune que j'ai voulu combler, au moins pour les environs du Trayas); et il importe, pour une prochaine réédition, d'y corriger quelques menues erreurs de détail et d'y signaler les changements survenus depuis 1894. Je vais le faire brièvement en renvoyant aux pages de la brochure et en indiquant au passage les additions que j'ai été à même de

1. Il est préférable de faire cette course en sens inverse, si l'on est sûr de pouvoir l'accomplir jusqu'au bout : la vue du Cap-Roux s'offre en effet moins belle le matin que le soir, les Alpes et la Corse, situées à l'Orient se trouvant bien éclairées, surtout après 2 ou 3 heures de l'après-midi.

recueillir pendant mes longs séjours en ce lieu de délices.

En général la durée des courses indiquée par M. Boland m'a paru beaucoup trop brève : non seulement elle ne comprend pas les haltes, mais encore elle comporte une allure très rapide, difficile à soutenir dans les sentiers montueux. Celles de 40 minutes et 1 heure 5 attribuées (n° 17) aux parcours du Trayas à Théoule et à la Napoule sont de manifestes erreurs d'impression pour 1 heure 40 et 2 heures 5 *au moins* : entre les deux stations du Trayas et de Théoule, il y a 9 kilomètres de parcours, cent mètres à gravir et de si mauvaises portions de chemin qu'il faut bien compter deux heures de marche. Les 25 minutes de Théoule à la Napoule sont exactes.

De même la montée du Pic d'Aurelle (ou Aurèle) exige plus de 50 minutes (p. 8) : à cause des grands lacets décrits par les routes et chemins n° 88, 108 et 110 qui y mènent le plus rapidement, il vaut mieux noter une heure et quart.

La complète course décrite (p. 9-12) de l'hôtel Sube au col de la Dent, Cap-Roux, grotte de la Sainte-Baume, col Lévêque, col de la Baisse orientale, col des Lentisques, pic d'Aurelle, ancienne route n° 34 et gare du Trayas, demandera plutôt 6 heures que 4 heures 55 de bonne marche.

Enfin de la gare du Trayas à Agay par le col Notre-Dame, la Dent de l'Ours, le ravin de l'Uzel, le Mal-Infernet et le Gratadis, on doit ajouter une heure aux 4 heures 30 indiquées p. 12 : les chemins tracés sur les pentes de la Montagne de l'Ours dessinent de très longs zigzags.

Il est exact qu'en 1894 aucune voie carrossable ne reliait le Trayas à Saint-Raphaël ni à Cannes (p. 7), car le chemin n° 34 (col des Lentisques) est véritablement trop abrupt pour les voitures suspendues. Mais en 1895 on a transformé en bonne route le chemin n° 88 qui, suivant ou empruntant le tracé de l'ancienne voie romaine aurélienne, va du Trayas au Gratadis par le flanc Nord du ravin d'Aurelle, le col de l'Évêque et la Fontaine de la Sainte-

Baume, la Baisse de l'Aire et le ravin de Mourrefrey. Deux ans plus tard (1896), le chemin n° 94 a subi semblable amélioration; c'est la route du côté de la mer, se détachant de la précédente à la maison forestière du Trayas, passant à l'hôtel Sube, sous le grand remblai d'Aurelle, contournant tous les ravins des faces orientale, méridionale et occidentale du Cap-Roux, et rejoignant la route 88 dans le ravin de Mourrefrey : on s'y élève jusqu'à 160 mètres d'altitude derrière le pic Saint-Barthélemy, dont le chaotique ravin, dominant la « grande bleue » et les calanques pourpres, représente sans conteste le plus beau motif de tout l'Estérel.

Cette année même (1898) on rend carrossable le chemin n° 89, du col de l'Évêque à l'entrée du Mal-Infernet, par le côté Nord du ravin du Gravier, en face de la route 88.

Enfin le programme des travaux de 1899 comporte la même opération pour le chemin n° 108 qui, faisant le tour du Pic d'Aurelle (côté Est), rejoint du col des Lentisques la route du col Notre-Dame.

Dès maintenant donc on peut se rendre de Saint-Raphaël au Trayas en voiture, par deux routes au choix, de part et d'autre du massif du Cap-Roux.

Et dans deux ans sera praticable l'admirable course de Saint-Raphaël à Cannes par les quatre cols de l'Évêque, des Lentisques, Notre-Dame et des Trois-Termes.

Alors deux lacunes seulement resteront à combler pour les voitures : la première de la Figueirette à Théoule, la deuxième de la calanque d'Aurelle à Agay, le long du rivage. Quoique projetés depuis longtemps, ces travaux ne semblent pas prochains : car ils devront émaner de l'initiative privée et communale et s'exécuter sur des terrains particuliers, la zone comprise entre la voie ferrée et le rivage ayant fait l'objet d'un échange entre l'État et la commune de Saint-Raphaël; cette dernière s'est livrée à un lotissement jusqu'à la limite du département du

Var qui passe au Rocher Notre-Dame, et elle a vendu depuis le 4 avril 1880 tous les lots au Nord d'Aurelle; là se sont élevés après 1882 l'hôtel Sube et les petites villas Mourlan, Gaupillot, Marsy, Cabanis et Laugier. Au Sud d'Aurelle quelques parcelles seulement ont trouvé acquéreurs, dont aucun n'a bâti encore à cause de l'éloignement de la gare et de l'absence de route littorale; d'ailleurs on ne peut pas prévoir pour le Trayas un développement analogue à celui des diverses stations de la côte d'Azur : la bande de terre disponible n'appartenant pas à l'État est trop étroite (de 0 à 400 mètr.) entre le chemin de fer et la mer pour permettre jamais la création d'un centre populeux. Seuls les amis de la solitude, que n'effraient point l'incommodité des transports et la difficulté du ravitaillement, pourront échelonner de place en place, sur les terrasses-promontoires entre les calanques, quelques jolies retraites sporadiques que les exigences citadines n'exproprieront jamais. Tout l'avenir du Trayas est dans l'accroissement du nombre des promeneurs, venant de Cannes ou de Saint-Raphaël, respirer l'air balsamique de ses bois et admirer la splendeur de ses sites.

On ne trouve pas toujours facilement chez Sube des guides pour se faire accompagner dans les courses (p. 8), et Castor, le brave terre-neuve qui remplissait parfaitement cet office, s'est noyé dans un puits au début de 1895.

Du col de l'Évêque on aperçoit non pas l'ouverture de la grotte de la Sainte-Baume se détachant de la muraille du Cap-Roux (p. 9), mais bien la porte (alt. 283 mètr.) d'une tourelle ruinée qui domine la terrasse (longue de 14 mètr. et large de 7 mètr.) de la grotte; celle-ci invisible de partout est située à une dizaine de mètres plus loin, au pied d'un escalier de 38 marches.

M. Boland a été tout à fait mal renseigné d'ailleurs sur la grotte-chapelle ou ermitage de la Sainte-Baume (p. 10) :

celle-ci se trouve à 270 mètres d'altitude et non pas à 180 mètres; à cette dernière hauteur (plus exactement 185 mètr.) jaillit la fraîche source de la Sainte-Baume (10°, 3) au bas du grand clavier du Cap-Roux, dont les infiltrations l'alimentent toute l'année; c'est à la hauteur de la source et non de la grotte que passait la voie Aurélienne; j'en ai indiqué le tracé sur ma carte par un signe spécial.

Il n'y a pas de sentier qui, du ravin Saint-Barthélemy, se rende à la Sainte-Baume (p. 10). Et la cote 440 mètres est celle du gros rocher du Saint-Pilon, et non pas de la Dent du Cap-Roux qui mesure environ 400 mètres d'altitude.

Enfin, quand on descend du Cap-Roux par le Nord-Est, c'est à gauche et non pas à droite que se détache le sentier de la grotte de la Sainte-Baume, deux ou trois minutes (moins de 200 mètres) avant la fontaine et 10 mètres plus haut (195 mètr.) qu'elle.

Le vrai sentier de la Sainte-Baume manque sur le croquis de la page 11 : tout cela devra être corrigé avec soin, car les nouveaux chemins forestiers forment sur les pentes du Cap-Roux un réseau si compliqué qu'il devient indispensable d'apporter la plus grande précision dans leur description. Mon levé topographique d'ailleurs rendra tout guide superflu pour ceux qui savent lire une carte.

A propos de la voie Aurélienne (p. 11-12) je me permettrai une petite digression personnelle. La borne milliaire romaine retirée du vallon du Saint-Pilon en 1885 (voir ma carte) au point où l'État-major indique un « Oratoire Notre-Dame » aujourd'hui disparu, a été érigée en 1895 sur la promenade de Saint-Raphaël : elle porte l'inscription suivante :

TRIBUNICIA POTESTATE
XX... VIII

qui la date du temps d'Auguste, paraît-il. D'après J.-J. Aubenas (*Histoire de Fréjus*, in-8, 800 p., Fréjus, Leydet, 1882), la voie Aurélienne était une *via solemnis et mili-*



Le Saint-Pilon vu du sommet du Cap-Roux, d'après une photographie de M. Gaupillat.

laris de premier ordre (p. 764), dessinée sur les cartes anciennes de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger. « On dit, ajoute M. Boland, qu'il en subsiste des traces entre le Trayas et Théoule. » Je ne crois pas qu'on ait encore décrit ces traces que j'ai retrouvées sous trois formes :

1° Derrière la plage de la Figueirette, au pied même du remblai de chemin de fer qui franchit le ravin des Saoumes, une *pile de pont*, sur la rive gauche, reste debout avec tous les caractères d'une construction romaine : ses blocs de porphyre sont appareillés sans ciment, avec un soin qu'un bâtisseur moderne ou du moyen âge n'eût pas apporté dans un pareil endroit ; quand la voie Aurélienne cessa de servir, c'est le long de la côte qu'un mauvais chemin assura les communications. La pile a 5 mètres de largeur totale, dont 1^m,70 pour la chaussée, les parapets fort épais sont en pierre non moins bien dressée que les murailles.

2° Après un coude aujourd'hui en partie détruit, la voie remontait le flanc gauche (Nord-Est) du ravin des Saoumes, portée de place en place sur des murs de soutènement aussi soigneusement édifiés que la pile du pont et assurément fort anciens.

3° Enfin au delà du col de Théoule, au début de la descente vers cette localité, plusieurs ornières creusées dans la roche en place n'ont pu l'être que par les lourds chariots romains et certainement point par les rares véhicules qui, depuis lors, n'ont plus circulé là que pour l'exploitation des bois. Ces ornières se rencontrent souvent dans les voies romaines bien conservées, par exemple aux environs de Rome et de Pompéi. Actuellement donc, entre la Figueirette et Théoule, la voie Aurélienne subsiste assez nettement, mais réduite, faute d'entretien, à l'état de détestable chemin, dégradé par les pluies et impraticable à toute voiture.

Des wagons mêmes du chemin de fer on aperçoit (côté Sud-Est) la pile du pont romain, un instant avant d'entrer dans le grand tunnel des Saoumes ou après en être sorti. Le tracé de la voie se retrouve de part et d'autre de la pile. J'ajoute même qu'entre celle-ci et la bouche du tunnel, une longue coupure dans les rochers semble bien être artificielle et pratiquée sans les secours des explosifs, comme une vraie tranchée romaine. Les archéologues qui se promèneront de ce côté, pourront, avec un détour d'un quart d'heure, vérifier si je ne me suis point abusé dans ces conjectures.

Depuis la calanque d'Aurelle jusqu'à la plage de la Figueirette on ne retrouve que quelques tronçons (marqués sur ma carte) de la voie Aurélienne, complètement bouleversée dans les travaux d'établissement de la voie ferrée.

La prise et la conduite d'eau (actuellement abandonnées) que l'on trouve dans le ravin Notre-Dame alimentaient non pas la maison forestière (p. 14), qui puise son eau à l'issue du ravin de Cazal de Bœuf, mais bien un réservoir hors d'usage situé à 800 mètres à l'Est, à côté du pont de la route, à la racine de la Pointe-Noire du Trayas.

Aux environs du Gratadis, l'entre-croisement des routes est fort embarrassant, et le chemin du fond du Gravier qui monte directement au Cap-Roux par le col des Cormiers (53 mèr.) et le sentier n° 93, se détache de la route de la Sainte-Baume et du col de l'Évêque à 500 mètres et non à 1 kilomètre de la maison forestière du Gratadis (p. 16).

L'*Ermite du Cap-Roux*, le vieux Père Auguste, qui vivait à grand'peine, dans une masure ruinée, du produit de ses jardinets (p. 18), est mort de misère et de froid le jour de Noël 1897.

Enfin la hauteur de l'élégant monolithe du Pigeonnier (que représente une de mes photographies) atteint de

15 à 20 mètres; la route pour y parvenir est clairement indiquée par mon ami M. H. Boland qui voudra bien accueillir toutes les rectifications que je lui propose, non pas comme une critique de sa charmante brochure, mais comme un supplément destiné à en accroître l'exactitude.

Ceci dit, j'ajouterai quelques explications sur la construction de ma carte du Trayas.

Les documents antérieurs qui ont pu lui servir de base étaient :

1° La carte de l'État-major au 80,000^e (feuille d'Antibes, n° 237);

2° Les minutes au 40,000^e avec courbes de niveau équidistantes de 20 mètres, dont un calque m'a été obligeamment délivré par le service géographique de l'armée.

3° Les plans au 10,000^e et au 5,000^e dressés par le service des forêts, pour la construction des chemins, avec courbes de niveau équidistantes de 100 mètres seulement et sans détails planimétriques (massifs du Cap-Roux et d'Aurelle seuls);

4° Une carte manuscrite des environs du Trayas (moins les ravins des Grues et des Saoumes) dressée par M. Otto à Fréjus et dessinée par M. H. Victor (1895) qui m'en a remis un bleu; elle porte des courbes équidistantes de 100 mètres et une vingtaine de cotes calculées *au centimètre près* (?) par un nivellement de précision dans la région de l'Ours et des Grues seulement;

5° La carte marine de l'hydrographie française (carte particulière des côtes de France), feuilles *du Var au Cap-Roux* (1846 et 1880) et *du Cap-Roux au Cap-Larcher* (1845 et 1880) à l'échelle d'environ 1/69,500^e;

6° Le *plan de la rade d'Agay* (hydrographie française, dépôt de la marine), dressé en 1840, révisé en 1872 (à l'échelle du 14,500^e environ) et s'étendant seulement jusqu'aux îlots de Saint-Barthélemy.

Mes premières courses détaillées (1893) aux environs

du Trayas me firent constater rapidement que, en dehors des notables erreurs de la carte de l'État-major ci-après relatées, aucun de ces documents ne donnait d'une façon suffisamment exacte ni le relief du sol, ni le tracé des voies de communication, ni surtout le profil du rivage.

C'est pourquoi j'entrepris alors le levé au 10,000^e par courbes équidistantes de 25 mètres que j'ai pu terminer seulement au mois de janvier 1898 et qui, en six séjours différents, m'a demandé trois mois de travail sur place et plus de deux mois au bureau pour la construction et l'exécution de la minute. Cette minute réduite de moitié est ce que j'offre aujourd'hui à mes collègues du Club Alpin, avec l'espoir d'avoir fourni ainsi aux promeneurs un guide aussi sûr et complet que possible, et d'avoir démontré de quelles corrections nullement négligeables notre grande carte nationale au 80,000^e demeure susceptible.

Voici comment j'ai procédé pour la revision topographique détaillée des 2,000 hectares environ (20 kilomètres carrés) qu'embrasse le champ de mon levé au 10,000^e.

Quant à la géodésie, je me suis borné à constater, du sommet de la Montagne de l'Ours, la plus élevée de toute la région considérée, que la situation des principaux points et signaux trigonométriques était suffisamment bien indiquée sur la minute au 40,000^e : une grande boussole-lunette m'a permis cette vérification, utile seulement en réalité pour la crête même de l'Ours, qui porte trois sommets au lieu d'un seul et qui est allongée de l'Est à l'Ouest et non pas du Nord au Sud, comme le figurent les courbes officielles.

Pour la planimétrie, les thalwegs étaient assez correctement figurés sur les plans forestiers et la carte de M. Otto; je n'ai eu à relever que quelques divergences ou omissions peu importantes; mais j'ai dû dresser à nouveau et en entier les grands ravins des Grues et des Saoumes, non compris dans ces troisième et quatrième documents et tout

à fait fautifs sur la carte de l'État-major. — Quant aux routes, chemins, sentiers, voie ferrée, constructions et autres éléments planimétriques, j'ai tout recommencé intégralement, à la boussole, et au pas, en me repérant sur les intersections bien déterminées et sur les objets fixes tels que les bornes kilométriques et hectométriques du chemin de fer, les ponts, passerelles et gués des ravins, les sources et clapiers, les maisons, les pointes saillantes du rivage, etc.

Mon nivellement, complètement refait également, est basé sur les vingt cotes environ de la carte au 80,000^e et des minutes au 40,000^e (soulignées sur ma carte) et les vingt cotes environ de M. Otto (encadrées sur ma carte) : mes courbes ont été construites au moyen des 750 cotes barométriques que j'ai calculées à l'aide de trois ou quatre observations en moyenne pour chacune d'elles. Partout en effet, dans les moindres sentiers existants, je suis passé au moins de deux à six fois, muni d'un excellent baromètre holostérique de Goulier (construit par Naudet) : toujours j'ai eu soin de vérifier, à la fin de chaque promenade, un ou plusieurs des points parcourus au début de la journée, de façon à corriger plus sûrement les effets de la variation diurne ; on sait en effet que ces baromètres, dits compensés, sont assez peu sensibles aux changements de température, mais qu'ils n'échappent pas suffisamment à ceux de la pression atmosphérique ; — ils ont en général, comme tous les baromètres, une tendance à baisser vers la fin du jour (c'est-à-dire à marquer une altitude trop forte) ; — enfin leur marche paraît plus rapide pendant l'ascension que pendant la descente d'une montagne, c'est-à-dire qu'ils baissent eux-mêmes plus aisément qu'ils ne remontent. Aussi ne peut-on accorder quelque créance à une série de lectures barométriques anéroïdes que si elles forment, pour une même journée, un véritable cycle avec quelques points communs au départ et au retour : de

cette manière seulement il sera permis de tenir compte des variations du matin au soir et d'établir une moyenne approchée, d'autant plus exacte que l'écart total aura été trouvé moindre entre le commencement et la fin de la course. En général les cotes de ma carte du Trayas doivent être exactes à 2 ou 3 mètres près, tout au plus 5 mètres pour les points les moins fréquemment visités. Trois exemples en feront foi. L'État-major donne au sommet de l'Ours 492 mètres d'altitude; M. Otto 499^m,41 : la moyenne de mes trois observations a été de 495 mètres. Le Pic Martin (à l'Est du col Notre-Dame) a 303 mètres (État-major), 294^m,50 (Otto), ou 300 mètres (Martel). — Sur la minute au 40,000^e le sommet du Mourrefrey, au S.-O. du Cap-Roux, est coté 382 mètres : cinq visites différentes que j'ai dû réitérer pour vérifier cette altitude contraire à toutes les apparences m'ont donné une moyenne de 321 mètres et de 325 mètres pour les deux extrémités de l'arête : or, après m'être ainsi convaincu d'une erreur de 60 mètres sur la cote officielle, j'ai eu la satisfaction de la trouver corrigée, à mon insu, dans une nouvelle édition du 80,000^e et ramenée à 322 mètres. Je ne pense pas que l'on puisse demander plus de précision au simple baromètre anéroïde.

Assurément la plus originale partie de mon travail réside dans le minutieux dessin des moindres détails du rivage : nulle carte, même celles de la marine, n'avait pu les donner avec exactitude; en trop d'endroits les falaises à pic de porphyre ne permettaient pas de suivre le bord même de l'eau, alors que le peu de profondeur et l'étroitesse des criques ou calanques en interdisaient l'accès à toute barque. C'est avec les canots de toile Osgood ou Berthon, si utiles dans mes explorations souterraines, que j'ai pu pénétrer dans toutes ces fines crevasses du littoral, dans ces fjords lilliputiens, et reconnaître le grand nombre de curieuses petites cavernes, inaccessibles jusqu'alors, que

la mer y a creusées. Avant de monter au Cap-Roux, faites-vous, le matin, au bas soleil, promener deux heures en bateau parmi les calanques, et vous ne pourrez le soir récapituler les splendeurs de votre journée sans reconnaître que le Trayas est bien une vraie terre promise pour les amateurs de beaux spectacles.

Que l'on m'autorise, en terminant, à faire le bilan des incorrections que présente la carte de l'État-major sur le terrain de mes investigations en cette région de l'Estérel : elles sont toutes excusées par la difficulté d'y pénétrer lorsque la carte fut levée en 1868 ; mais, comme pour tant d'autres régions des Alpes où nos collègues ont indiqué les rectifications révélées par le développement de l'alpinisme, il serait au moins désirable de faire disparaître celles que voici :

1^{re} ALTITUDE. — Trois cotes sont considérablement majorées : celle du sommet de Mourrefrey, 382 pour 322, a été corrigée, comme je l'ai dit plus haut, sur la nouvelle édition du 80 000^e, mais les minutes du 40 000^e portent là trois courbes de trop (340, 360 et 380 mèl.), qui ne sauraient y figurer, et qui transforment en sommet pointu un dos d'âne mollement arrondi ; — celle de 175 mètres au col de Théoule (au fond du ravin des Saoumes) doit être remplacée par 120 ou 130 tout au plus, d'après cinq séries d'observations barométriques que j'ai faites en ce point et qui ont établi la justesse des cotes 101 et 215, situées à peu de distance à l'Est ; là aussi il y a deux courbes à retrancher sur la minute ; — enfin le sommet Pelet (en dehors des limites de ma carte), entre Maure-Vieille et le col des Trois-Termes, correspond à la cote 439, et non à la cote 534, où j'ai trouvé un simple mamelon dominant un peu le col. Cela peut être une erreur d'impression pour 334, altitude correspondant à celle dudit mamelon, et ne comportant pas moins que la suppression de onze courbes sur la minute. Une cote est trop faible d'en-

viron 20 mètres : celle du Pic du Mal-Infernet qui mesure 290 mètres au lieu de 270. Sans cotes marquées, d'autres courbes données sur la minute ne répondent pas aux vraies altitudes, notamment : au col de la Baisse orientale qui aurait plus de 280 mètres au lieu de 252 ; à la croupe qui s'élève à l'Ouest de ce col, avec la courbe de 340 mètres au lieu de 280 seulement ; au col Notre-Dame 280 mètres au lieu de 325 ; chapelle de la Sainte-Baume 230 au lieu de 270, etc., etc.

2° THALWEGS. — Plusieurs sont incorrects : celui du ravin des Trois-Termes comprend, entre les confluent des ravins de l'Hubac de l'Escalle et de la Cadière, une section figurée pour un kilomètre au lieu de 600 mètres ; au contraire, la partie inférieure du ravin de la Cadière est de beaucoup trop courte ; d'autres sont complètement omis, tel celui de la Petite-Grue, cependant long de 1,300 mètres, — celui qui se trouve derrière la villa de la Figueirette, long de 300 mètres avec un ancien chemin de chars, — celui qui forme un grand cirque à l'Ouest du mamelon Ricci (versant Nord de l'Ours), — ceux de Mourrefrey (1,500 mè.) et du col des Cormiers (500 mè.), etc.

3° VIABILITÉ. — Elle est complètement à modifier : le chemin de la Figueirette à Théoule passe faussement par le signal de Théoule (259 mè.), au lieu de se maintenir seulement à 100 mètres en moyenne au-dessus du rivage ; la double route marquée à la maison des Trayas n'existe pas ; non plus que le chemin tracé entre le sommet de l'Ours et la route qui réunit les cols Notre-Dame et des Lentisques ; au col des Trois-Termes, la jonction des diverses routes est tout à fait fautive, etc., etc. Les petits sentiers, rajoutés sur la revision de 1890, sont maintenant remplacés par le nouveau réseau de M. Mutterse dont le tracé se trouve entièrement différent.

4° Enfin cinq erreurs planimétriques sont tout à fait inexcusables, et embrouillent irrémédiablement les tou-

ristes : I, Le pont qui porte le chemin du ravin des Saoumes à l'issue du grand tunnel est sur la rive droite et non la rive gauche du ravin ; il y a là substitution du chemin au *thalweg*, du pont à l'aqueduc sous remblai ; II, la station est placée à 400 mètres trop au Nord-Ouest, au kilomètre 180 du chemin de fer venant de Marseille, au lieu du kilomètre 179,6 ; III, comme conséquence, le petit tunnel du Trayas est marqué derrière la pointe Nord du Trayas au lieu de traverser l'autre pointe (à l'Ouest) ; IV, la maison forestière (des Trayas) occupe la réelle position de la station, et doit être reportée de 500 mètres vers le Sud-Ouest à l'issue du ravin de Cazal de Bœuf ; V, le long de la côte jusqu'à Agay, c'est l'ancien chemin des douaniers qui est marqué (actuellement hors de service), et non celui qui a été refait après la construction du chemin de fer ; des quatre ponts (destinés à la future route de voitures) que le chemin de chars actuel franchit entre le Cap-Roux et la plage d'Antéore, il n'y en a que deux d'indiqués sur la revision de 1890.

Telles sont les principales corrections que réclame dans le petit recoin que j'ai refait, avec un soin scrupuleux, la feuille d'Antibes : j'espère que le service géographique ne me tiendra pas rigueur de les lui avoir démontrées, et qu'il en tiendra compte, comme pour mes précédentes rectifications de Montpellier-le-Vieux (Séverac, 1885) et du glacier d'Argentières (Valorcine, 1887). J'espère surtout que les promeneurs utiliseront en grand nombre le document, aussi définitif que possible, que j'ai voulu mettre à leur disposition. Et je souhaite qu'ils ne tardent pas à procurer aux merveilleux sites du Trayas la vaste renommée qu'ils méritent !

E.-A. MARTEL,

Délégué de la Section de la Lozère
et des Causses, près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

IX

LA MAJA DE LOVEGNOZ

(SIEGFRIED 2,935 MÈT.)

(PAR M. E. BRUNNARIUS)

Les amis de la plaine ont peine à comprendre pourquoi nous aimons les courses de montagne. Ceux qui veulent bien ne pas admettre que nous sommes un peu fous, sont convaincus, du moins, qu'en général nous n'aimons ces courses que pour le plaisir de grimper, pour respirer un air fortifiant, ou pour tout autre motif intéressé. N'ayant d'ailleurs jamais prêté qu'une attention distraite aux montagnes, ne les ayant vues que de loin, ils prétendent qu'elles se ressemblent toutes. Si cette assertion était exacte, il nous importerait probablement peu de gravir plutôt telle cime que telle autre; nous n'aurions d'autre préoccupation que de trouver bons sentiers et eau potable.

Il n'en est rien; — le vrai montagnard, l'alpiniste sincère aime la montagne pour elle-même et bien plus pour ce qu'elle *est* à ses yeux, que pour le plaisir qu'elle lui offre. Telle cime l'attire tout particulièrement, — est-ce par sa situation dégagée, est-ce par l'harmonieuse hardiesse de ses formes? Il ne se le demande pas, pas plus qu'il ne se préoccupe de savoir pourquoi telle autre cime « ne lui dit rien », quel que soit le cas que fassent les guides de la vue dont on jouit de son sommet.

Cette attraction irraisonnée de l'alpiniste pour certaines cimes devient souvent pour lui une véritable obsession, obsession qui procure les plus grandes joies de la montagne, mais qui fait aussi son plus grand danger ; obsession qui s'appelle Meije ou Weisshorn, qui atteint les Whymper et les Tyndall, qui frappe aussi les Szigmondy et les Mummery.

Voilà certes de grands noms et de grandes cimes évoqués au sujet d'une pauvre inconnue qui mesure à peine 3,000 mètres ! C'est que l'alpiniste est démocrate par excellence : l'altitude lui importe peu quand son cœur a choisi, et la modeste fille de l'alpe a souvent pour lui plus d'attraits que son altière voisine qui émerge d'un étincelant cortège de glaciers.

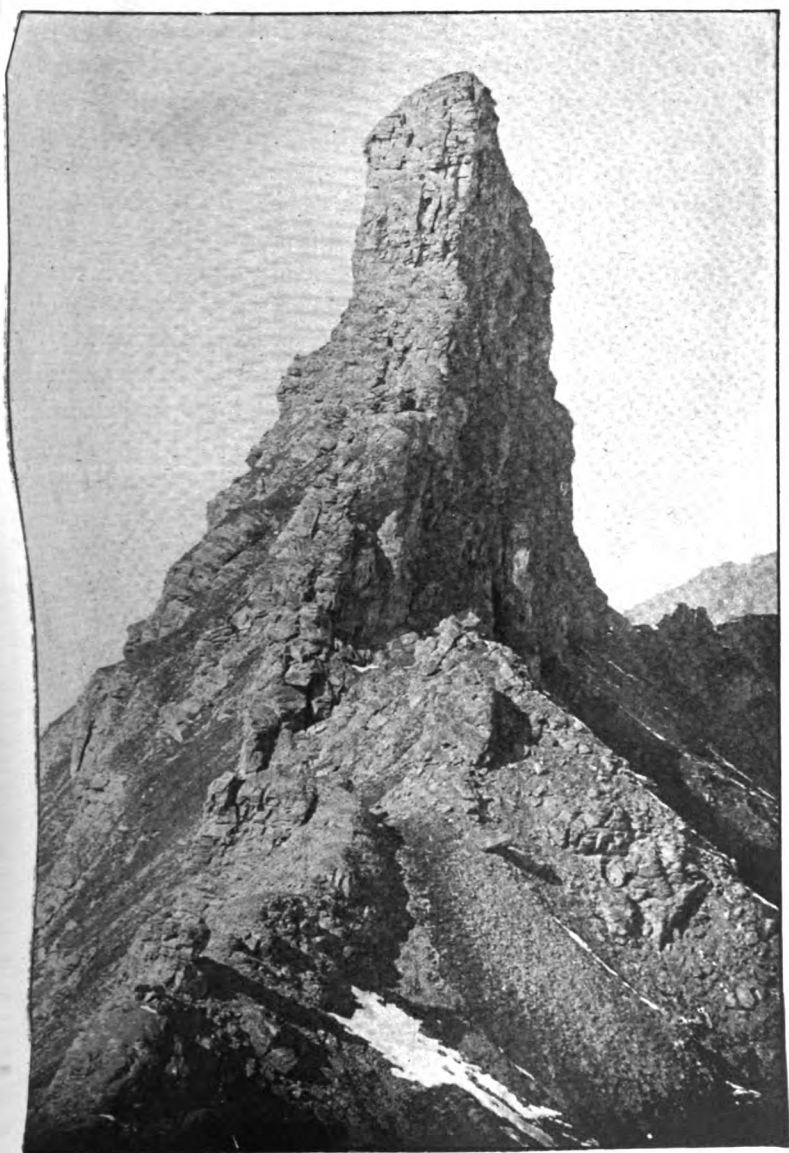
La Maja de Lovegnoz est une tour de 120 à 130 mètres campée hardiment dans le Val d'Hérens, sur les premiers contreforts de la Dent Blanche. Elle fait face aux Mayens de Sion, lieu de séjour apprécié durant l'été, au milieu des forêts de mélèzes, et dont l'air vivifiant, les senteurs résineuses sont les remèdes souverains pour rétablir, dans le corps et l'esprit du pauvre Parisien, l'équilibre rompu par le tournoiement incessant de la « grande roue » des affaires. Le site n'est pas à dédaigner, croyez-le bien : comme Paris les Mayens ont leur exposition — permanente celle-là, et combien supérieure ! Placé à l'intersection des vallées du Rhône et d'Hérens, on découvre de là-haut (1,400 mètres) plus de cent sommets : Alpes Bernoises et Alpes Valaisanes, coupoles comme les Diablerets ou le Balmhorn, pyramides, tels le Bietschhorn, le Cervin et la Dent Blanche, aiguilles, la Dent de Morcles ou la Tour Saint-Martin. Quelle tentation pour l'alpiniste !

Depuis plusieurs années déjà nous nous fixons en été aux Mayens de Sion, ce qui nous a donné l'occasion de voisiner maintes fois avec quelque grand pic neigeux. Mais dès notre premier séjour, une pointe nous attira tout

particulièrement : la *Maja*. Qu'était-ce que cette tour élancée, aux parois abruptes, dont les guides ne font même pas mention ? Serait-ce une « Pierre à Voir » ou un « Meidenhorn », dont la rébarbative façade principale dissimule adroitement une pente douce et gazonnée par laquelle on monte en chantant, le piolet sur l'épaule ? Nous ne tardâmes pas à être fixés sur ce point ; nous reconnâmes en même temps que la *Maja* de Lovegnos était peu ou point fréquentée. Ceci s'explique aisément : la *Maja* est en dehors de tout centre de courses. Pour en faire l'ascension, il faut venir d'Evolène ou de Grimentz, — ce qui est loin, — ou des Mayens de Sion ; mais, dans ce dernier cas, on est obligé de traverser la Borgne dont le pont se trouve à la cote 680, soit de descendre 800 mètres pour en remonter 2,300 avec la perspective d'un exercice inverse, au retour.

Telle était la séduction qu'exerçait sur nous la *Maja*, que, plusieurs années de suite, nous essayâmes, ma femme et moi, de faire sa conquête, revenant chaque fois vaincus, mais non découragés. Nous fîmes plusieurs fois le tour de la forteresse hardie ; nous vîmes que la pente de la face postérieure, supposée douce, pouvait bien avoir une inclinaison de 80 ou 85 degrés, et nous fîmes dans nos tentatives toujours arrêtés par une énorme plaque ou une paroi en surplomb. Des alpinistes ne restent pas volontiers sur un échec, — il fallait aboutir. Mais d'abord, l'ascension de la *Maja* avait-elle été faite, et par quelle face ?

Diverses légendes ont cours dans le pays sur cette *Maja*. Aux unes sont mêlés les Romains, auxquels on attribue la taille d'une énorme plaque rectangulaire de 20 mètres de long, à la base Ouest de la tour qu'on remarque et sur laquelle d'aucuns veulent reconnaître des inscriptions anciennes. D'autres font intervenir dans son histoire des moines du siècle dernier qui seraient parvenus à graver la



La Maja de Lovegnoz vue du Sud-Est, d'après une photographie de M. Brunnarius.

cime en l'exorcisant. Descendant du domaine de la légende, je m'adressai à Sion à nos collègues de la Section Monte-Rosa du C. A. S.; ils m'apprirent que l'ascension de la Maja avait été faite en 1890 par quelques aspirants guides sous la direction de M. le major Ribordy, pour l'obtention du diplôme. Une corde aurait même dû être abandonnée à la descente, mais elle aurait été reprise quelques jours après par deux intrépides qui trouvaient peu nécessaire de laisser en pareil lieu un objet si utile.

La Maja avait donc été gravie malgré son nom qui signifie « Illusion » en sanscrit. L'histoire de la corde nous éclaira sur un autre point : c'est qu'il fallait renoncer à tenter l'ascension sans guide. Nous connaissions à Evolène un guide jeune et excellent grimpeur, Pierre Chevrier; j'étais sûr que la conquête de la Maja le tenterait. Rendez-vous fut pris pour le 10 août 1897, à 7 heures du matin, à la base de la tour. Afin d'être bien en forme, il avait été décidé que nous coucherions la veille, ma femme, mon fils aîné et moi, sous notre tente¹, à l'alpe de Praverbotte. De là, deux heures suffiraient le lendemain pour atteindre le lieu du rendez-vous.

Une bonne journée de flânerie dispose à merveille pour une course sérieuse; aussi, le temps étant superbe, nous fîmes un crochet par Hérémence, les pyramides d'Useigne et le Pont-Noir, sites merveilleux avec des premiers plans pittoresques bien appropriés à la photographie. On ne saurait d'ailleurs rien imaginer de plus beau que ce chemin à travers une succession de villages séparés les uns des autres par des pâturages d'une fertilité invraisemblable. Nous laissons Useigne, Luette et Liez derrière nous; près de Trogne, le hameau le plus haut juché, nous apercevons une figure connue, Zermatt, un ouvrier qui travailla à mon chalet des Mayens de Sion et qui a échangé

1. Voir la description de cette tente dans l'*Annuaire* de 1895, p. 94.

la faux contre la truëlle. « Comment! vous voulez aller à la Maja? nous dit-il. Mais pas dessus, bien sûr? Ah! mon Dieu, mon Dieu, et si vous! n'alliez pas revenir! — Eh bien, mon bon Zermatt, venez avec nous, vous verrez qu'il n'y a pas de danger! » La curiosité n'a pas de patrie; assister en spectateur à l'ascension de la fameuse tour n'est pas chose banale. Zermatt est convaincu et se trouve bientôt être un renfort inespéré pour l'ascension — de notre appareil photographique 18×24 .

L'alpe de Praverbotte possède plusieurs « Mazots » groupés autour d'un clair ruisseau. Notre gîte est vite choisi auprès de l'un d'eux; tente, sacs de couchage et batterie de cuisine sont vivement déballés pendant que Zermatt prépare un feu pétillant qui mêle bientôt ses rouges lueurs aux derniers rayons du soleil descendu là-bas derrière les Diablerets. Oh! ces soirées à la montagne, cette sérénité de la nature, ce calme profond et bienfaisant, quelle jouissance pour celui dont les oreilles bourdonnent encore des bruits de Paris!

A 4 heures du matin, Zermatt vient nous réveiller, il faut être exact au rendez-vous. Un sentier, courant à travers une forêt de vieux mélèzes, nous conduit en une heure à l'Alpe de Lovegnoz; puis commence le grand pierrier, ce tombeau des sommets déchus abattus par le temps.

Une fois de plus nous gravissons le col rocheux de la Maja; une fois de plus nous franchissons les nombreux gendarmes de l'arête Nord, jetant de temps à autre un regard anxieux sur l'énorme prisme qui se dresse maintenant devant nous dans toute sa vertigineuse hauteur. Le bruit d'une chute de pierres rompt subitement le silence profond. — A 60 mètres au-dessus de nous sur un replat de la tour nous apercevons notre guide et son compagnon comme deux points minuscules, — si petits qu'un instantané en plein soleil n'a pu les révéler. Dans une heure, nous serons là-haut, — perchés comme des oiseaux,

— à la merci d'un faux pas ou d'une pierre branlante ! Les guides sont toujours sur le replat (B), ils se consultent et... redescendent. Ont-ils trouvé un chemin praticable, ou faut-il renoncer à l'ascension ? Aussitôt à portée de la voix, je leur crie : « Eh bien, est-ce possible ? — Oui, oui, on arrivera toujours ! » *Toujours*, je connais ce mot du vocabulaire des guides ; point n'est besoin d'en demander davantage, j'ai compris que les difficultés seraient sérieuses et que mon devoir est de résister au désir si vif qu'a notre fils de nous accompagner.

Nous demandons à un léger déjeuner les forces nécessaires pour quelques heures de « struggle ». La contre-bande est interdite à la Maja, il est inutile d'essayer d'y monter des provisions ; c'est à peine si le petit vérascope attaché sur la nuque trouve grâce devant les guides.

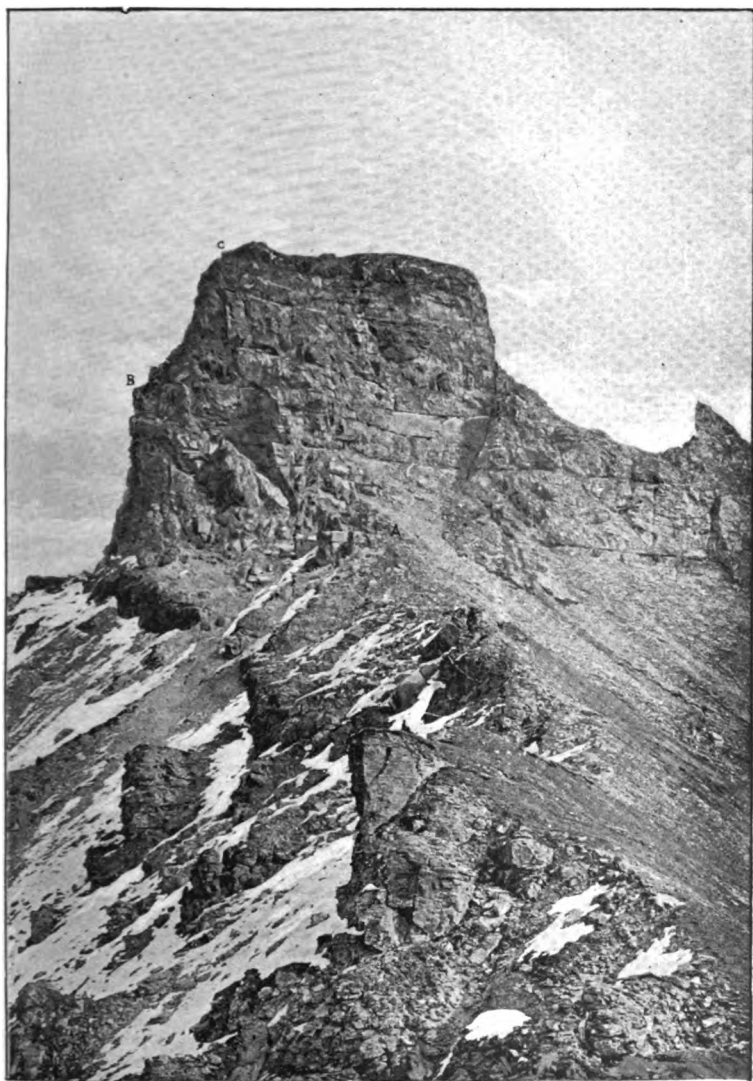
Nous commençons l'ascension sur la face Ouest (A) et suivons une petite vire étroite dirigée vers le Nord, qui nous mènera à la première cheminée. Dûment encordés, nous nous glissons le long des rochers, profitant de chaque petite saillie pour y accrocher la mâchoire de nos semelles, avec la sensation très nette qu'ici chacun ne peut compter que sur lui-même. Arrivés sur la face Nord, la cheminée varie agréablement l'exercice et nous permet d'atteindre le replat étroit sur lequel nous avons aperçu nos guides tantôt (B). La place est juste assez large pour que nous puissions nous y tenir tous quatre, c'est un dernier moment de répit : les difficultés sérieuses vont commencer. Chevrier avait bien choisi la cheminée, mais que nous réserverait la suite ? Avec une adresse féline, nous le voyons contourner les rochers pour atteindre la face Est et commencer à grimper le long d'une paroi qui semble presque lisse. J'ai eu alors, je l'avoue, un moment d'angoisse : comment ma femme, avec sa myopie, discernerait-elle les rares anfractuosités de la paroi ? Mon inquiétude se dissipe bien vite, quand, sans la moindre nervosité,

je lui vois poser très sûrement pieds et mains aux endroits indiqués. Un deuxième replat plus étroit que le premier nous trouve réunis et la deuxième cheminée est vaincue. Une légère brume enveloppe en ce moment la tour et par une déchirure nous apercevons couché sur l'arête notre fils à côté de Zermatt, les regards tournés du côté opposé.

La troisième cheminée est de beaucoup la plus ardue, les plaques deviennent presque verticales et les saillies moins fréquentes; c'est là que se décidera la bataille. Avec des précautions infinies Chevrier monte, lentement, mais monte toujours, prenant toute la longueur de corde disponible. « Venez, je suis solide, venez seulement! » Quel encouragement que ce cri : Je suis solide! Oh! oui, brave guide, nous connaissons ta poigne et la confiance qu'on peut avoir en toi. Dès lors la partie est gagnée. La corde tendue, ma femme grimpe tranquillement et se trouve bientôt à l'endroit où Chevrier « est solide ». Je suis ému, je sens que la victoire est proche. Subitement en effet et sans transition la pente devint très faible, — c'est le sommet. En quelques bonds nous voilà au faite, une mince arête couronnée d'un petit « Steinmann ». Étreints par l'émotion nous serrons en silence la main de nos braves compagnons, tandis que de l'abîme monte un cri de triomphe : en bas notre joie est partagée.

Ainsi nous foulons ce sommet de la Maja, la poitrine encore haletante de l'effort soutenu et le cœur battant de joie. Après maints combats et plusieurs années de convoitise, enfin la victoire est à nous. La griserie nous gagne et nous avons un moment le sentiment, — dois-je dire l'illusion, — de notre force, de notre liberté, de la vie qui circule pleinement en nous.

Nous avons une grande idée de la vue que nous aurions de la Maja à cause de sa situation exceptionnellement dégagée; je puis dire que nous ne fûmes nullement déçus. Au Nord la chaîne des Alpes Vaudoises, Valaisanes et Ber-



La Maja de Lovegnoz vue de l'ouest, d'après une photographie de M. Brunnarius.

noises, éclairée en plein, déroule sa longue ligne étincelante; au levant et au midi les géants de Zinal et de Zermatt montrent leur faces rocheuses et abruptes. Mais la merveille du belvédère de la Maja, c'est la vue du Sud-Ouest, sur la région d'Arolla que l'on découvre en entier. On ne saurait imaginer spectacle plus harmonieux que celui de ce délicieux vallon, où les sombres teintes des pins arolles font ressortir encore l'éclat de sa couronne de sommets. Et ces sommets eux-mêmes sont d'une variété extraordinaire de formes. Étayés par les flancs puissants des Dents de Veysivi et de Perroc, aiguilles et dômes s'alignent dans un contraste saisissant : ici la fine aiguille de la Za se détache sur la massive coupole du Mont Collon, tandis qu'en face, invraisemblablement élancées, les Aiguilles-Rouges semblent reprocher à la Pigne son opulente majesté.

Le temps passe vite lorsque le cœur est rempli d'allégresse, que l'âme se mire dans la lumière infinie et que les yeux sont éblouis par les splendeurs d'en haut. Le bonheur humain n'a qu'un temps, et déjà il nous faut songer à descendre.

Si l'ascension de la Maja ne comporte pas de difficultés vraiment grandes (nous l'avions effectuée depuis la base de la tour en quarante minutes), il n'en est pas de même de la descente. Nous nous trouvons rapidement au-dessus de la cheminée qui nous avait déjà paru difficile à la montée. Les guides s'arrêtent, se consultent en patois, le moment est critique. Gaudin, le deuxième guide qui est maintenant en tête, descend un mètre ou deux, puis remonte, et il y a nouveau colloque. « Est-ce bien par là, Chevrier, dis-je, que nous sommes montés? Cela me semble impossible! » Mais c'est bien là, et il *faut* descendre. Nous nous décordons et déroulons la deuxième corde que j'avais prise avec l'arrière-pensée de la laisser au besoin. Je parle de la sacrifier, mais les guides de se récuser, ma proposition tombe mal. Nous

mettons les deux cordes bout à bout, ce qui nous donne 40 à 50 mètres, et je comprends l'intention de Chevrier quand il parle de « *lascia ambas lou mouchou* ». La longueur de la corde nous donne maintenant une grande liberté de mouvements. Nous pouvons « *lascia ambas* » le guide porteur qui semble disparaître dans l'abîme; un appel nous apprend qu'il a pris pied sur le petit replat dominant la seconde cheminée. Je m'apprête à descendre : Chevrier tend la corde. Je plonge — c'est le cas de le dire — les pieds dans le vide que le rocher semble surplomber. Vainement je cherche une aspérité pour le bout de mes semelles, et comme j'ai un goût médiocre pour les sauts dans l'inconnu et tiens à savoir où je pose le pied, je passe, je l'avoue, un moment fort peu agréable.

Du point où je me trouvais, la paroi semblait absolument verticale et ayant la face collée contre le rocher les aspérités se dérobaient à mes yeux. « Plus bas à droite ! » me crie Gaudin; bien! maintenant le pied gauche à côté du droit, le pied droit encore plus à droite. » — Lentement, bien lentement, toutes mes idées accrochées avec mes mains aux rares saillies de la paroi, je descends, quand tout à coup je sens une main me poser le pied hésitant sur une proéminence qui est la bienvenue. Je me trouve à côté de Gaudin qui devra faire des prodiges d'équilibre pour me faire place. Mais les prises ici sont excellentes; les deux mains dans les failles, le genou gauche juché sur une touffe d'herbe, le pied droit s'appuyant où il peut, je me sens bien « solide » et puis attendre les événements. Le guide-porteur est descendu avec délicatesse, c'est à peine si j'ai senti tressaillir la corde. Quelques parcelles de terre qui tombent d'en haut m'avertissent que ma femme à son tour commence la descente. Moment poignant. « Vous êtes bien solide? » me crois-je obligé de crier depuis mon perchoir à Chevrier. C'est ma femme qui répond : « *Be quiet, you make him nervous.* » — Allons, c'est bon, encore une

fois c'est moi qui ai manqué de sang-froid. Combien cette descente dura-t-elle ? je ne saurais le dire, mais j'étais bien heureux quand ma femme fut auprès de moi. Il était temps d'ailleurs, mon genou gauche est pris d'un tremblement convulsif et le pied droit bat la breloque.

Cédant la place à ma femme, je descends la deuxième cheminée, qui par comparaison nous parait facile, et je rejoins Gaudin campé sur un bout de corniche. Chevrier descend enfin en sifflotant ; la longueur de la corde lui a permis de la doubler et de s'en servir pour dévaler. Ainsi c'est pour lui un jeu, et peu après nous nous trouvons réunis, serrés tous quatre sur la corniche du bas. En quelques minutes nous atteignons le replat de la face Nord où nous reprenons haleine.

Le reste de la descente nous parait plutôt facile ; nous ne faisons attention ni à la dernière cheminée, ni au couloir, — tout est relatif ici-bas ! — Je retrouve mon fils tout ému des péripéties de la bataille, de ces deux heures un quart de descente surtout ; quant à Zermatt, il en avait assez vu et était allé cueillir un bouquet d'edelweiss qu'il présente à ma femme avec cette cordialité simple qui va au cœur plus que tous les compliments.

Après un repos bien gagné et qui nous parut bien doux, nos guides se dirigent à gauche : notre chemin est à droite. — Adieu, braves compagnons, âmes simples et solides comme vos vigoureuses poignées de main, adieu ou plutôt au revoir !

Voici les pâturages, puis les vertes forêts, tout est riant ici, la nature nous sourit après nous avoir menacés là-haut sur le rocher. Le crépuscule nous surprend sur la grande route d'Évolène, déjà les ombres s'accroissent et le fond de la vallée s'assombrit, mais là-haut, sous un bleu manteau, notre chère cime flamboie aux derniers rayons du soleil couchant, formant autour d'elle une inoubliable auréole.

Le calme du soir nous enveloppe et nous cheminons en

silence; devant notre esprit se déroulent à nouveau les péripéties de la journée. Après ces heures de lutte qui avaient mis en œuvre toutes nos forces et toute notre énergie, l'harmonie de cette soirée nous semble bien douce. Une légère brume s'élève du fond du torrent et enveloppe prés et forêts, tandis qu'au loin les glaciers étincellent dans la blanche clarté de l'astre du soir.

Longue, bien longue est la route qui remonte aux Mayens, mais nous avons au cœur la joie du succès et c'est en chantant que nous atteignons notre chalet dans la nuit.

E. BRUNNARIUS,

Délégué de la Section de Dôle
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

X

RHÄTIKON

UNE EXCURSION DANS LE VORARLBERG

(PAR M. HENRY CUËNOT)

I

Le Rhätikon appartient aux *Alpes Rhétiques*¹ qui, limitées à l'Ouest par le col du Splügen et la vallée du Rhin postérieur, s'étendent à l'Est sur les confins de la Suisse, de l'Italie et de l'Autriche jusqu'à Innsbruck.

Quiconque a été de Coire à Constance se rappelle ces parois calcaires et schisteuses, murailles hardies, crétees de neige, dressant verticalement, à l'Est, leurs assises de formations géologiques très diverses. Ce rempart crénelé aux fiers bastions qui menacent la Suisse (S. et O.), la minuscule principauté de Lichtenstein (N.-O.) et l'Autriche (N. et E.), le Rhätikon, prolonge par delà la trouée du Rhin, la chaîne de l'Alvier et du Gonzen (Alpes d'Appenzell), et court, de l'Ouest à l'Est, sur une longueur de 30 kilomètres et une largeur moyenne de 25 kilomètres, du défilé de Saint-Luziensteig en face de Sargans, au Schlappinerjoch, dans la vallée de Prätigau, où il rejoint le massif

1. G. Studer : *Über Eis und Schnee*. I, p. 63 et sq.; 2^e édit., Berne, 1896; Ed. Imhof : *Itinéraire pour 1890-91-92 du Club Alpin Suisse*, traduit de l'allemand par A. Tschumi, Genève, 1892. (Itin.)

cristallin de la Silvretta. Au Nord et au Nord-Est, en pays Autrichien (Vorarlberg) le large bassin de l'Ilz et la ligne internationale de l'Arlberg; au Sud, en Suisse, la riante vallée de la Landquart (Prätigau) dont les pâturages forment une verte ceinture autour des roches sédimentaires. La hauteur moyenne du Rhätikon est de 2,600 mètres; il atteint son point culminant à la Scesaplana (2,969 mètr. ; 2,962 A.)¹. A l'Ouest de la Scesaplana, on remarque les escarpements de Panüel ou Panüeler Schroffen, avec la Zalimspitze (2,861 mètr.), la Hornspitze (ou Kurze Gäng 2,540 mètr.), le Tschingel (2,544 mètr., 8), le Naafkopf (ou Schneethälispitz 2,574 mètr.), le Grauspitz (Hinter, 2,577, Vorder 2,604 mètr.), enfin la Falknishöhe (plus généralement Falknis C. D. 2,566 mètr. ; Rauhe Berg. C. A. 2,552 mètr.)¹. A l'Est de la Scesaplana, le Zirmenkopf (2,699 mètr. ; CA. 2,684 mètr.), les Kirchlispitzen (2,541 mètr., 2,555 mètr., 2,429 mètr.), la Drusenfluh (2,829 mètr.), la Sulzfluh (2,820 mètr.). Non loin de là, au Plasseckenpass et jusqu'au Schlappinerjoch, la ligne de faite descend vers le Sud — *Rhätikon oriental* — marquée par le Freigeiberg (2,774 mètr.), le Madrishorn (2,830 mètr.), la

1. Les altitudes et noms sont, sauf indications contraires, relatés d'après l'Atlas Siegfried — carte suisse au 1/50 000*. Les désignations de la carte Dufour — carte suisse au 1/100 000*, celles de la carte Autrichienne — 1/75 000 — seront suivies respectivement des abréviations C. D., C. A.

Les renvois aux diverses publications des sociétés alpines sont indiqués ainsi qu'il suit :

A. J, Alpine Journal.

Alpina, A.

E. d. A, Écho des Alpes.

J. d. S. A. C, Jahrbuch des Schweizerischen Alpenclub.

J. d. O. A. V, Jahrbuch des Oesterreichischen Alpenvereins.

Z. d. D. u. O. A. V, Zeitschrift des Deutschen und Oesterreichischen Alpenvereins.

M. d. D. u. O. A. V, Mittheilungen des Deutschen und Oesterreichischen Alpenvereins.

Oesterreichische Alpen Zeitung, O. A. Z.

2. Sur la région du Falknis, v. Ed. Imhof : *Im Gebiet der Falkniss*, J. d. S. A. C. XXVII, p. 39 et sq.

Calanda de Saas (2,560 mètr. C. D.), dont les formations géologiques sont analogues à celle du massif voisin, celui de la Silvretta.

De la chaîne principale se séparent, vers le Nord, six chaînons perpendiculairement à l'arête, chaînons dont les sommets affectent les formes les plus diverses : pentes douces couvertes de forêts comme le Triesnerberg (C. A. près Vaduz), arêtes déchiquetées comme les Drei Schwes-tern (C. A. 2 108 mètr.), à l'Ouest; pyramides imposantes comme le Säulenkopf (2,498 mètr., 2,516 mètr., 2,504 mètr. C. A.), le Zimbaspitz (2,640 mètr. C. A.)¹, appartenant à la ramification la plus importante qui se détache, au centre de la Scesaplana. Ces chaînons découpent six vallées transversales d'un charme particulier, grâce à leurs forêts, à leurs eaux, à leurs pelouses, d'un pittoresque achevé par l'étroitesse de leurs gorges et la variété de leurs perspectives. Ces vallées se nomment, de l'Ouest à l'Est, les vallées de Samina (C. A.), de Gamperdona (Gamperdonathal, C. A.), de Brand, de Rells, de Gauér, de Gampadelz. Les trois dernières convergent vers Schruns², au centre du Montafon (vallée de l'Il), un pays d'élection pour les touristes ainsi que Brand célèbre par la Scesaplana et le Lünensee.

Les chaînes secondaires, au Sud du Rhâtkon, ne constituent pas, à proprement parler, des chaînons latéraux; ce sont plus exactement des sommets élargis, en forme de pyramides tronquées, et couverts de verdure : Vilan de Seewis (2,379 mètr.), Gyrenspitz (2,397 mètr.; 2,402 mètr. C. A.), laissant entre eux les trois vallées du Taschinerbach (Grüsch), du Schraubach (Schiers) et de Partnum ou de

1. Le Zimbaspitz est désigné sous le nom de Zimberspitz dans la C. A.; nous l'appellerons cependant *Zimbaspitz*, suivant l'usage généralement adopté (v. *Itin.*, p. 64 et sq.).

2. Le Gargellenthal qui part du Schlappinerjoch et aboutit à St Gallenkirch, dans le Montafon, forme la limite du Rhâtkon oriental et de la Silvretta.

Sant-Antönien (Küblis), la plus curieuse, fermée par un cirque du montagnes que couronnent les escarpements abrupts de la Sulzfluh et de la Scheienfluh (2,630 mèr.; 2,633 mèr. C. A.).

A travers ce massif, du *S^t-Luziensteig* à l'Ouest (727 mèr., C. A.) au Schlappinerjoch (2,200 mèr. C. D., à l'Est, neuf cols ou échancrures principales mettent en communication le canton des Grisons (vallée de Prætigau) et le Vorarlberg. 1° *Rhätikon occidental, chaîne du Falknis* — les Jes Fürkli (2,352 mèr.), de Jenins ou de Seewis par Stürvis, dans le Saminathal; Auf den Platten (2,328 mèr.), de Stürvis au Gamperdonathal, avec le Bettlerjoch (2,111 mèr.) qui réunit le Samina et le Gamperdonathal; les deux Furka (Grosse, 2 367 mèr., Kleine 2,238 mèr.) qui, de l'Alpe Fasons au-dessus de Seewis, et de part et d'autre de la Hornspitze se dirigent vers le Gamperdonathal.

2° *Massif de la Scesaplana* — le Cavelljoch (2,238 mèr.; Pass Gafall 2,234 mèr., C. A.), de Seewis au Lünensee, à l'Ouest des Kirchlispitzen — avec l'Amatschon Joch (C. A.) du Brandner au Gamperdonathal.

3° *Chaîne de la Drusenfluh et de la Sulzfluh* — à l'Est des Kirchlispitzen, le Schweizerthor (2,151 mèr.; 2,150 mèr. C., A.), de Schuders au Lünensee par le Nerrajöchl¹ (2,331 mèr.) au Rellsthal par la Salonien-Alpe² (1,823 mèr. Ober Stafel), au Gauerthal par l'Ofenpass (2,293 mèr.); le Drusenthor ou Sporren Furka (2,350 mèr.), entre la Drusenfluh et la Sulzfluh, de Schuders au Gauerthal et au Montafon; le Grubenpass (2,235 mèr.; 2,241 mèr. C. A.) et le Plasseckenpass (2,345 mèr.; Plasseggenjoch, 2,356 mèr., C. A.), de Partnum dans le Gampadelzthal.

4° *Rhätikon oriental* — Du Plasseckenpass au Schlappiner-

1. Verrajöchl, v. *Itin*, p. 39.

2. *Alpe* s'écrivant indifféremment, en allemand, *Alp* ou *Alpe*, nous adoptons l'orthographe indiquée dans les cartes.

joch : le S^t Antönier ou Gargellerjoch (2,375 mètr.), de S^t-Antönien à S^t-Gallenkirch).

Les vallées de l'Ill (Walgau et Montafon) de Brand et de Paznaun sont habitées toute l'année; leurs hôtels sont fréquentés par de nombreux touristes. La cabane Schamella (2,200 mètr. environ) en Suisse, près Seewis (Prætigau), les cabanes Douglas (1,965 mètres) sur les bords du Lünérsee, Tilisuna (2,106 mètr.), près de Partnum, facilitent aux grimpeurs l'accès de la montagne.

L'absence à peu près complète de documents en langue française sur la matière, si j'en excepte une traduction de l'itinéraire du Club Alpin Suisse pour les années 1890-1891, 1892, suffit à justifier ce long préambule géographique. Ce serait s'abuser cependant, que de croire que le Rhätikon est peu connu. Les travaux de Nicolas Sererhard, de Theobald de Mojsisovics, de Simler, de Weilenmann, de V. Pfister, de Vermunt, de Ludwig, de Stokar... ont depuis longtemps fait connaître cette région privilégiée. En 1890, le Rhätikon était désigné comme champ d'excursion officiel par le Club Alpin Suisse (pour les années 1890-91-92). Le savant auteur de l'itinéraire relatif à ce champ d'excursion, mon éminent collègue, M. le professeur Édouard Imhof, président de la Section Scesaplana du Club Alpin Suisse, compte au premier rang, parmi les grimpeurs et les pionniers de cette partie des Alpes Rhétiques. Les publications des Clubs Alpains Suisse et Allemand sont très documentées sur la matière. Faut-il réserver plus longtemps à la langue allemande le privilège exclusif de célébrer les splendeurs du Rhätikon¹ ?

1. Contrarié par des pluies persistantes (août 1896), je n'ai pu effectuer que les courses les plus classiques autour de Brand (Amatschönjoch, Lünérsee, Scesaplana, Schweizerthor...).

II

Pour aller de Paris à Bludenz, au cœur du Vorarlberg ¹, on a le choix entre deux chemins principaux ; ils se séparent à Bâle : tandis que le premier, en suivant le Rhin, franchit le lac de Constance, gagne Bregenz, la capitale du Vorarlberg et Feldkirch par le Bregenzerwald, le second emprunte, jusqu'à Sargans, la ligne de Bâle à Coire, le long du gracieux lac de Zurich et du sauvage Wallensee. A Sargans, au pied du Falknis, en face de la forteresse suisse de St-Luziensteig qui commande l'entrée des Grisons, la ligne internationale de l'Arlberg, de Paris à Vienne, — *via* Bâle-Zurich, — se dirige vers le Nord, côtoyant la petite principauté de Lichtenstein. On quitte à Buchs la vallée du Rhin où les ruines de maints châteaux attestent la puissance des comtes de Wardenberg, pour entrer près de Feldkirch, dans la vallée de l'Ill.

Couchée dans un étroit berceau de rochers, entre les croupes boisées, ardues du Steinwald et les vignobles de l'Ardetzenberg, défendue, en amont et en aval, par les gorges pittoresques de l'Ill, Feldkirch fut jadis le théâtre de sanglantes batailles, dont l'issue décidait du sort du Tyrol. De ses remparts, de ses fossés aujourd'hui comblés par de riants jardins, il ne reste que deux portes, quelques pans de murs, et le Katzenturm, la grosse tour construite sous Maximilien. Mais le château de la Schat-

1. *Vorarlberg*, avant l'Arlberg ; le mot *Arlberg* ne viendrait pas d'*Adlerberg*, montagne des aigles, mais de *Arle* qui, dans le patois local, signifie gnome, esprit (Zwerg.), V. O. v. Pfister, *Neue Streifzüge im Montavon*. J. d. S. A. C. t. XV (1879-80), p. 347. De même *Drusenfluh* n'aurait rien à voir avec *Drusus*, l'un des conquérants de la Rhétie, il dériverait de *Drusch*, un mot populaire qui signifie sorcier. Voir aussi pour l'histoire du Vorarlberg : Max Vermunt : *Auf Vermunt*. (J. d. O. A. V. t. II (1866), p. 1 et sq.)

tenburg, l'église paroissiale, d'un brillant style gothique, l'hôtel de ville et ses boiseries finement œuvrées, des rues en arcades, avec leurs murailles à fresques et leurs pignons accidentés, témoignent encore de l'antiquité de cette cité du moyen âge¹. L'enchevêtrement des maisons qui se pressent audacieusement sur les bords de l'Ill, le charme de ses forêts, l'étendue de ses horizons, particulièrement du haut du Margarethenkopf, d'où l'on embrasse un extraordinaire panorama, les Monts d'Appenzell, la vallée du Rhin, les collines de Souabe, le Bregenzerwald, le Walgau, font de Feldkirch un lieu de séjour recherché.

Avec la route et l'Ill, la voie ferrée s'est paisiblement frayé un passage à travers l'amoncellement des rochers qui barrent l'entrée du Walgau. Ce défilé donne accès dans une idyllique vallée : des villages blottis sous les vergers, de beaux troupeaux paissant en liberté, des prairies et des vignobles, qui mollement étagés alternent avec les épis d'or et les forêts, sur les rives d'un clair torrent. Ici, une chapelle, sanctuaire vénéré, là les ruines d'un château évoquant des luttes fameuses entre les seigneurs de Werdenberg et les comtes de Montfort, ou les cheminées de quelques fabriques, filatures, teintureries, qui accusent une féconde activité industrielle. Au Nord le parc alpestre du Bregenzerwald ; au Sud, comme entre les coulisses d'un décor, surgissent les cimes grandioses du Rhätikon.

Voici la vallée de la Samina avec Frastanz qu'illustra, pendant les guerres de Souabe, en 1499, la sanglante bataille des Suisses. A Nenzing, s'ouvre le Gamperdonathal et près de Strassenhauss, sur l'autre rive (rive gauche de l'Ill), débouche la riante et large vallée de Walser (Walserthal) dans le cadre de ses forêts de hêtres, d'ormes, de

1. On trouve mentionné Feldkirch, au x^e siècle, sous le nom de *Fēldkiricha*. Lendenfeld, *Aus den Alpen*, t. II, p. 72.

sapins, qui jettent leur ombre sur les donjons démantelés des castels de Jagdburg et de Blumenegg.

L'express ralentit sa marche, nous quittons la ligne de l'Arlberg à la station de Bludenz (581 mètres, 14,504 habitants). Un spectacle merveilleux s'offre à nos regards : au fond de la Bürserschluht (S.) le mur rocheux qu'éventre l'Alvier sous un dôme de verdure, la Scesaplana, la reine du Rhätikon, étale ses neiges éternelles; tout près (S.-E.) le Zimbaspitz dresse sa pyramide de pierres au-dessus des monts boisés, des pâturages veloutés du Montafon que défend une autre gorge où s'aventure l'Ill écumeuse. Suivant l'Alfenz (E.), la voie ferrée s'enfonce vers le Tyrol, gravit les lacets de l'Arlberg, à travers le Klosterthal. A l'Ouest le Walgau; au Nord Bludenz, sous un ciel bleu ensoleillé, profile le fouillis grim pant de ses rues étroites, de ses toits rouges, de ses blanches maisons, de ses jardins fleuris et de ses clochetons bruns, crêtés de zinc, sur la riante ceinture des vignobles, sur l'arrière-plan des croupes gazonnées. De la terrasse de l'église, près du palais Sternbach, tout ce paysage se déroule avec une variété de lignes si ample, une gradation de teintes si douce, au soleil couchant, que l'idée de la mort éveillée par les tombes, autour de la basilique, se fond dans l'exquise harmonie des horizons¹.

La Scesaplana nous appelle et, malgré les séductions déployées par Bludenz et ses hôteliers pour nous retenir, nous franchirons l'Ill et gagnerons Bürs (20 minutes), un coquet village avec des fleurs enroulées le long des maisons, un dernier sourire en face des gorges de l'Alvier. Par un effort séculaire le torrent a usé la muraille qui arrêtait son cours; à travers la pierre il s'est creusé un étroit chenal, et, impatient de l'obstacle longtemps supporté, il lance ses flots à l'assaut des hautes parois, remplit l'abîme

1. Les Hohenfassen (1,967 mètr.) encore forment un belvédère mieux approprié.

du fracas de ses remous. La petite route de voiture, moins audacieuse que l'Alvier, gravit la montagne en zig-zags (vers l'O.). Tout autour une forêt majestueuse penche sur le gouffre les branches entrelacées de ses ormes, de ses hêtres, de ses tilleuls, ou de ses conifères; des rochers, dolmens ou menhirs, percent le tapis des mousses. De l'autre côté, dans l'ombre bleue, se dressent de hautes pentes de gazon; plus loin une petite chapelle



Brand et massif de la Scesaplana, d'après une photographie de M. Cuënot.

dédiée à Saint Wolfgang et près de la Scesatobel, où des amas de pierres furent entassés par les avalanches, un bloc de granit rongé par les lichens, lieu de rendez-vous des sorciers et des fées, qui sert de limite aux paroisses de Bürs et de Bürserberg.

Le village de Bürserberg (870 mèl., carte Ravenstein) s'étale mollement dans un lit de verdure. Une vue pittoresque aménagée sur la vallée de l'Ill, la coquette Bludenz, les palais de glace de la Scesaplana la caresse d'une brise vivifiante, l'aspect avenant de la petite auberge du Chamois, tout vous convie à un long séjour au milieu de cette nature vraiment idyllique.

Nous sommes à moitié route de Brand (1 h. 15), et pendant que soufflent les chevaux qui ont eu fort à faire le long d'un chemin cahoteux, nous admirons, à quelques pas de l'auberge, le panorama des gorges de l'Alvier. Cependant, en pleine forêt, la route s'accroche au flanc de la montagne, surplombant la rive gauche du torrent, dont elle suit fidèlement les méandres. De l'autre côté s'ouvre le sauvage vallon de Sarotla, au fond duquel le Zimbaspitz (2,640 mètr. C. A.), le petit Cervin du Rhätikon, dresse jusqu'au ciel sa pointe fière qui se découpe gigantesque, avec ses satellites étrangement déchiquetés, au milieu de la chaîne¹ (O.) séparant le Brandnerthal du Rellsthal. Le Sarotlabach y prend sa source et bondit en cascades, sous la forêt de sapins, le long d'une pente escarpée, puis vient mêler son flot bouillonnant aux eaux de l'Alvier. Tout le massif de la Scesaplana² se découvre petit à petit : une muraille inaccessible, couronnée d'une vaste plaine de glace, le Brandnerferner, au-dessus de laquelle émergent, de l'Ouest à l'Est, flots calcaires soulevés par les convulsions de la montagne, les sommets de la Zalimspitze (2,861 mètr.), du Wildberg (2,795 mètr.) et, entre le Felsenkopf (2,817 mètr.) et le Zirmenkopf (2,699 mètr.), la cime la plus haute de la Scesaplana (2,969 mètr. 2,962 C. A.). En avant du Wildberg, la pyramide tronquée, rébarbative avec ses assises rocheuses

1. Cette chaîne qui se détache des Kirchlispitzen est marquée par le Schafgafall (2,413 mètr.), le Säulenkopf, le Mittagspitz, le Zimbaspitz, un autre Mittagspitz à l'Est du Kennerberg (C. A.) et se termine par les pentes abruptes du Salum (C. A.), au-dessus de la vallée de l'III. De part et d'autre du Zimbaspitz partent, au Nord, des chainons qui entre le Kennerberg (2,006 mètr. C. A.) et le Wasenspitz (2,008 mètr. C. A.) comprennent la vallée de Sarotla. L'ascension de la plupart de ces pics est difficile, — courses non tarifées.

2. *Scesaplana* vient de *Schesa plana*, chaîne plane, sans doute à raison du long plateau du Brandnerferner (*ferner*, désignation allemande du mot glacier). — J. Volland : M. d. D. u. O. A. V. 1878, p. 161 et sq. L'aspect général de la chaîne a fait donner aussi, populairement, au massif de la Scesaplana le nom de *Alpstein*, Alpes de pierre.

sillonées de ravines, du Mottenkopf (2,1792 mètr., 184 mètr. C.A.) semble monter jalousement la garde autour des trésors de la Scesaplana, coupant d'une ombre puissante la blanche ligne du Brandnerferner. Un banc adossé à une chapelle (une demi-heure de Brand), sanctuaire surchargé d'ex-voto, permet de détailler la richesse des oppositions, entre les menaces de la montagne, la grâce des bois et des pelouses, autour de Brand dont les chalets s'éparpillent sur les bords de l'Alvier apaisée.

Deux heures et demie après avoir quitté Bludenz, nous débarquons au centre de Brand (1,029 mètr. Carte Ravenstein), à l'hôtel Scesaplana, un chalet avec clochétons et galeries où la famille Kegele exerce une franche et large hospitalité. Les deux hôtels de Brand sont fréquentés sur tout par les touristes qui se rendent au Lunersee : on y trouve aussi des pensionnaires allemands ou autrichiens, colonie fort paisible qui, indifférente au luxe des caravansérails internationaux, ne demande à la montagne, avec l'indépendance absolue, qu'un air pur¹.

Comme on oublie le *struggle for life*, l'âpreté de nos ambitions et de nos intérêts égoïstes, au milieu de ce peuple cordial, simple, honnête, qui, ainsi que tous les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Chacun, petit ou grand, salue l'étranger d'un gracieux « Grüss Gott » — Dieu vous salue — sans étonnement, mais aussi sans la préoccupation d'une bourse à exploiter. Les mœurs et les coutumes ne présentent rien d'original. Fortement attachés à la foi de leurs aïeux, ignorant les suggestions de la misère, les tentations de la richesse, les gens de Brand vivent de la culture du sol, de l'élevage du bétail, de l'exploitation des forêts.

Touristes et grimpeurs trouvent à exercer leurs aptitudes diverses autour de Brand. Par la hardiesse de ses

1. L'air de Brand est extrêmement vif : en août 1896 le thermomètre marquait, à l'ombre, 8 ou 9° à midi.

formes, par ce que j'en avais vu ou lu¹, le Zimbaspitz m'avait d'abord séduit. On aurait ramassé jadis au pied de la pyramide rocheuse (face Ouest) un canon de fusil rouillé sur lequel était inscrit le nom de Zimba, celui d'un chasseur intrépide, sans doute, qui avait trouvé la mort en voulant conquérir le géant de pierres, d'où Zimbaspitz. Quelque autre chasseur de chamois fut-il plus heureux? Toujours est-il que le Zimbaspitz passa longtemps pour inaccessible et qu'Antoine Meyer, un des meilleurs guides de Bludenz, est le premier de ses conquérants (1853) dont le nom nous soit parvenu. L'ascension du Zimbaspitz peut se faire de Bludenz par le Sarotlathal et l'Obersarotla Alpe (C. A.) ou par le Rellsthal; de Brand par l'Alpe Obersarotla et la face Nord-Ouest, le chemin généralement suivi, elle demande huit à neuf heures, aller et retour. Mais de tous côtés, les pentes d'éboulis, les vires vertigineuses, les cheminées étroites, les rochers escarpés qu'il faut grimper verticalement, d'éperon en éperon, à la force du poignet, exigent un pied sûr, une tête à l'abri du vertige. La vue dont on jouit du haut du Zimbaspitz, limitée par la Scesaplana, est particulièrement intéressante sur le Montafon, le Rellsthal, le Walgau, le lac de Constance, la Silvretta et la Bernina.

Mes projets d'ascension² durent, par suite du mauvais temps, rester à l'état de projet, et mon expédition contre le Zimbaspitz se borner à une promenade dans le Sarotlathal, un après-midi, entre une matinée et une soirée de pluie. La promenade est ravissante : par un petit chemin d'abord accessible aux chars, qui se détache de la route de

1. Baron Sternbach, *Die Zimbaspitze* J. d. O. A. V. II (1866), p. 322 et sq.; Douglas : *Die geolog. Verhältnisse des Zimba*, eodem loco, p. 328 et sq.; *Itin.*, p. 64 et sq.)

2. L'ascension du Zimbaspitz, a été faite aussi depuis le Rellsthal. Le chemin plus dangereux, suit le versant Sud-Est de la montagne en partant de l'Alpe Vilifau, le 22 août 1883, par le Dr W. Strauss de Constance v. *Itin.*, p. 66.



Zimbaspitz vu du Rellsthal, d'après une photographie de M. Immler (Bludenz).

Bludenz un peu en amont du Schliedwaldthal, on gagne les bords de l'Alvier (rive gauche) bientôt franchie sur un pont rustique : l'eau bouillonne, déchire d'un blanc sillon la vallée, pour se perdre plus loin dans la nuit des forêts. Les rhododendrons penchent leurs rouges calices au-dessus du torrent et, sous bois où s'engage le sentier, gentianes, orchidées et fraises alternent à l'ombre des touffes de myrtils, des buissons de framboises. En arrière, un gai rayon se joue sur les flancs du Brandnerferner comme à travers les facettes d'un diamant, avive les verts crus des pâturages, tandis que, par delà la Bürserschluht (N.-E.), une douce lumière dore les gris perle, les violets amortis, les bleus délicats des montagnes (Gamsfreiheit) de l'Illthal.

De l'Alpe Sarotla (1 heure) que l'on atteint (S.-E.) par une dernière pente, au pied d'une grange, en contournant l'abrupt Wasenspitz, cette vue du riant bassin de Bludenz, au delà des masses sombres du Brandnerthal, a un charme pénétrant; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, vers le soir, ou de cette lointaine grisaille qui fuit sous un ciel d'exquise harmonie, ou des crénelures déchiquetées des montagnes du Sarotlathal et du casque fier du Zimbaspitz, qui, avec des reflets fauves et des taches rouges, appuient leurs assises sur les pentes de l'Obersarotla Alpe (2 heures)¹.

Nous reviendrons à Brand par Bürserberg (2 heures) : le sentier frayé par les chevriers de Bürserberg descend jusqu'au Sarotlabach qu'il traverse : au milieu d'éboulis et de rochers, sous l'enchevêtrement inextricable des hêtres, des sapins, des ormes aux troncs séculaires, le torrent s'abîme en chutes toujours plus grondantes et d'un saut hardi se précipite dans l'Alvier. Il y a peu de sites plus pit-

1. Des couches de trias calcaire noir strié de spath, s'y rencontrent abondamment; on a donné à ce trias le nom de trias calcaire de Virgloria.

toresques. Nous longeons la rive droite de l'Alvier, pour grimper ensuite sur l'autre rive, par un raidillon et près des dernières maisons de Bürserberg (du côté de Brand), nous atteignons la route de Bludenz, préférée, d'un unanime accord, vers 7 heures du soir, aux aspérités d'un sentier cahoteux.

Nombreuses sont les promenades autour de Brand : on flâne sur les bords de l'Alvier qui apporte la fraîche haleine des glaciers, soit au pied des parois à pic (r. d.), en amont, qui portent la Rothorn Alpe (C. A.), soit dans le bois de hêtres qui forme un parc autour d'une belle villa, la villa du médecin de la reine de Roumanie. On excursionne à travers l'étroit et sauvage vallon de Schlieff-Wald qui, au delà des chalets et de l'Alpe de Parpflins (C. A.), remonte le long de l'Alpilla Kopf (2,112 mètr. C. A.) vers le Fundelkopf (2,398 C. A.) et le Gamperdonathal.

Plusieurs cols donnent d'ailleurs accès de Brand dans le Gamperdonathal : l'Amatschon Joch ou Victoriapass — près du Fundelkopf — par la Palüd Alpe (2,337 mètr. guide Bædecker); l'Im oberen Sack (2,163 mètr.) par le Zalimthal et la Setsch Alpe, enfin le Spusagang¹. Ce dernier itinéraire exige six heures, — les autres, quatre heures environ; — il a été facilité par l'établissement, en 1890, sous les auspices des Clubs Alpains Allemand et Autrichien, du Strausswegg, petit sentier qui de Hirschbad par le Spusagang et les Panüeleschroffen, permet d'atteindre le glacier de Brand. Le Spusagang conduit aussi à Seewis, dans le Prætigau, par Salaruel et la Kleine Furka² (2,238 mètr.).

1. *Spusengang*. C. A. Cette appellation, comme beaucoup d'autres, atteste la persistance de la langue romande — persistance beaucoup plus accusée dans le Prætigau, — dans le Vorarlberg même après sa germanisation : Max Vermunt : *Auf Vermunt*. J. d. O. A. V. II (1866) p. 1 et sq. Sur le Spusagang v. Imhof. *Itin.* p. 17; et *Wanderungen im Rhätikon* J. d. S. A. C., t. XXVI, p. 13 et sq.; Max Vermunt : *Stille Winkel in Voralberg*, J. d. O. A. V t. VI (1870) p. 36.

2. Imhof : *Wanderungen im Rhätikon*, loc. cit., p. 13 et sq. — De Brand à Seewis il faut compter de 9 à 10 heures. En 1799 les troupes

Ce passage est intéressant pour le grimpeur par ses escarpements rocheux, pour le touriste, par ses échappées sur le Gamperdonathal et le cirque que forment au Sud les lignes hérissées, menaçantes, des Panüeler Schroffen et de la Hornspitze (2,540 mètr.). Il doit son nom Spusagang, mi-allemand, mi-romand — passage de l'épouse — à une idylle qui s'est déroulée dans ce cadre de pierres et d'éboulis. Au xvii^e siècle, un jeune homme de Seewis était fiancé à une jeune fille du Montafon; mais la Réforme ayant triomphé dans les Grisons, les parents de la belle s'opposèrent au mariage. La jeune fille, demeurée fidèle à la parole donnée, se fit enlever, et comme tous les passages étaient gardés par des hommes en armes, nos amoureux escaladèrent les pentes des Panüeler Shroffen, montèrent sur les glaciers de la Scesaplana, et bravant tous les obstacles, passèrent en Suisse sous la protection du dieu d'amour, avec le fracas des avalanches pour marche des fiançailles.

La course de Brand à Nenzinger Himmel-Gamperdonathal — par Im Oberen Sack, la voie la plus courte, avec retour par l'Amatschon Joch, est également à recommander. De la route du Lünersee se détache — à un kilomètre de l'église — un chemin qui, longeant des chalets, des croupes herbeuses, gagne le romantique vallon de Zalim (r. g.). Le ruisseau torrentiel bondit en cascates et se fraye à la base (N.) du Mottenkopf un passage étroit jusqu'à l'Alvier. A une heure de Brand, le sentier de la Palüd Alpe (Amatschon Joch) prend à droite, celui d'Im Oberen Sack continue, vers l'Ouest, par une pente douce aboutissant à l'Alpe Obere Brüggele (1,703 mètr., une heure

autrichiennes ont franchi la Kleine Furka, afin de contourner, par Seewis et les Alpes de Maienfeld, les positions des Français qui occupaient le Luziensteig. Sur le Straussweg (et le Fundelkopf) auquel a été donné le nom du Dr Strauss, l'un des conquérants du Zimbaspitz, v. A. Ludwig : *Zwischen Landquart und Ill.* J. d. S. A. C. t. XXVIII (1893), p. 26 et sq.

trois quarts de Brand). De part et d'autre, au-dessus des pâturages, les bois soulignent d'un trait noir les parois dénudées, avant-postes de la Scesaplana. Le Mottenkopf (2,179 mèt.), dont l'ascension n'est cependant pas laborieuse — moins de quatre heures depuis Brand — revêt une forme singulièrement abrupte; 463 mètres à gravir encore et nous serons au sommet du col (une heure un quart, soit trois heures de Brand)¹, d'où l'on descend jusqu'à la Setsch Alpe, sur le chemin de l'Amatschon Joch et par la Palüd Alpe (O.) au Zalimthal.

La chaîne qui sépare le Brandner du Gamperdonathal court des Panüeler Schroffen au Nord puis au Nord-Est, vers la vallée de l'IlI, par le Fundelkopf², son point culminant (2,398 mèt. C. A.), l'Alpillakopf (2,112 mèt. C. A.). Sans présenter l'élégante hardiesse des montagnes du Sarotlathal, celles du Gamperdonathal accusent cependant son caractère sauvage. Fertilisée par le Meng qui prend sa source entre le Naaskopf (2,574,4 mèt.) et le Tschingel (2,554,8 mèt.), la vallée est riche en oppositions de lignes et de couleurs. Au pied d'un cercle rocheux, tourmenté, que dessinent l'éperon de la Zalimspitze, les déchiquetures de la Hornspitze, les blancs névés du Naaskopf, la pyramide du Fundelkopf, des forêts de sapins dressent leurs fûts altiers; sur les pentes çà et là ravinées, des pâturages veloutés s'étendent sur les rives du torrent, mille têtes de gros bétail sonnaillant paissent à l'entour, et au-dessus d'un groupe de chalets — Nenzinger Himmel avec l'auberge zur Sonne — s'élève la petite chapelle de Saint-Rochus, bâtie au xvii^e siècle³.

1. 1 h. à 1 h. 15 m. de là à Nenzingerhimmel et à Saint-Rochus (1,367 mèt.).

2. Outre l'article précité de Ludwig, v. (J. d. S. A. C.) t. XXI, 1885-86, pp. 200 et sq. et t. XXII, p. 338). En partant de Nenzingerhimmel l'ascension du Fundelkopf exige quatre heures par l'Amatschonjoch, cinq à six heures depuis Brand. *Itin.*, p. 68.

3. Ludwig. von Hörmann : *Wanderungen in Vorarlberg*, p. 50; sur

Et la pluie tombait toujours : on cause, on lit, on se chauffe, on dessine, on danse, on consulte thermomètre et baromètre, on interroge le Nestor du pays, on se hasarde sur les chemins avec guêtres et caoutchoucs ; un coin de ciel bleu, un rayon timide, une saute de vent, la neige qui est tombée sur les sommets, les promesses du brave père Kegele, entretiennent de longs espoirs bien vite déçus. Coûte que coûte il faut cependant aller au Lünensee, gravir la traditionnelle Scesaplana. L'expédition est arrêtée, le départ s'effectuera nuitamment ; aussi, pour goûter les splendeurs du chemin, un peu mieux que sous la lueur falote d'une lanterne ou l'énigmatique rayonnement d'une lune voilée, nous irons en reconnaissance, un après-midi, jusqu'à l'Alpe de Sonnenglaggant, au pied du Zirmenkopf. La route carrossable, depuis Bludenz, se transforme, en amont de Brand, en un excellent chemin muletier, jalonné au moyen de poteaux indicateurs, par les soins du Club Alpin Autrichien. Près d'un chalet qu'ombrage un hêtre touffu, il s'engage plus au Sud (S.-E.), sur la rive droite de l'Alvier : d'un côté le Zalmthal et le Mottenkopf, de l'autre des rochers étrangement colorés, striés de taches noir violâtre ou ocre qui soutiennent la Rothhorn et la Flur-Alpe. Hommes et femmes fauchent sans merci orchidées, soldanelles, silènes, gentianes, arnicas, fraises, ramassent l'herbe odorante en vertu d'une permission spéciale donnée, ce jour d'Assomption, au prône du matin, à raison de l'inclémence du ciel. Déjà, autour des granges montent de hautes pyramides de foin, soutenues par des perches de bois que des bâtonnets traversent en croix.

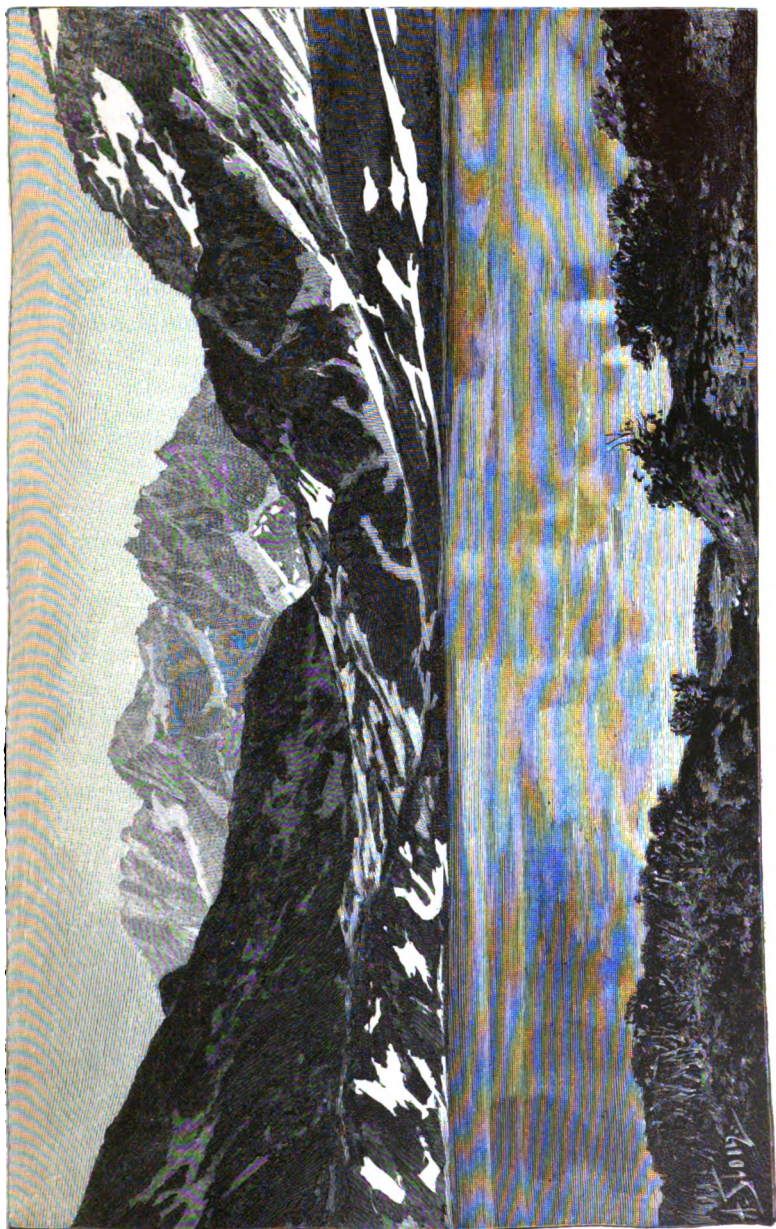
Le sentier s'engage bientôt sous la forêt, dôme épais qui cache l'étroite fissure à travers laquelle bouillonne l'Alvier, fouettant de son écume les parois de l'abîme. Le

le Gamperdonthal : Max Vermunt, *Stille Winkel in Vorarlberg*, J. d. O. A. V. t. VI (1870, p. 33 et sq.).

torrent s'est assagi, et par une pente boueuse, raide, on atteint Schattenlaggant Alpe (1,458 mèt.). Ici l'Alvier se sépare en deux tronçons : le premier, alimenté par un écoulement souterrain du Lünersee, remonte vers le Seebord au Sud-Est, l'autre descend (S.-O.) des névés du Brandnerferner, s'épanouit sur l'Alpe de Sonnenlaggant (Alpe du soleil) où quelques chalets brunis se risquent dans le voisinage des champs de neige et sous la menace d'un cirque de pierres, dont les hautes parois verticales, déchirées par mille cascates, défendues par les forteresses du Zirmen, du Felsenkopf et du Wildberg, portent haut les glaces de la Scesaplana.

Après un mélancolique adieu au Brandnerthal, à nos aimables hôtes, et un court sommeil suivi d'un brusque réveil, nous partons à 2 heures trois quarts du matin, lanterne déployée, alpenstock en main, sous la conduite de Jacob Meyer, jeune et vigoureux guide.

A défaut de clair de lune, il fait « clair d'étoiles » et c'est d'un pas alerte, le sang fouetté par une bise froide, avec l'espérance d'un beau jour et d'une bonne ascension que nous gravissons les pentes de l'Alpe Schattenlaggant. Dans le silence toujours émouvant de la nuit, en pleine forêt, la voix du torrent semble s'exhaler en un cri de détresse que développent, à travers un thème varié, les bruissements des cascates et des sources; ici une barrière ferme le sentier, on se heurte là aux racines d'un sapin, ailleurs la lanterne s'étant éteinte, on enfonce dans l'eau ou dans la boue. Puis les ombres s'estompent, la végétation cesse et nous voici (à 4 h. 15) au fond d'une combe désolée, encombrée de pierres qui descendent du Zirmenkopf sous forme de cônes d'éboulis. La section de Bludenz, du Club Alpin Autrichien, a fait tracer, pour gravir ces éboulis, un excellent chemin en zigzags (30 à 45 min.) qui rend l'excursion au Lünersee — jadis pénible — accessible aux plus modestes promeneurs. Le passage ne mérite plus son



Le Lünsersee, dessin de Slom.

ancien nom de Bösertritt (mauvais pas). La nature a eu pitié de ce désert resserré entre de puissantes masses (Säulenkopf, Schafgafall à l'E., Seebord au S.-E., Zirnenkopf à l'O.) : sur les ruines entassées par les avalanches elle a jeté un brillant décor, la riche floraison des rhododendrons qui s'épanouissent en touffes abondantes.

Lorsqu'on arrive au-dessus du Seebord (1,977 mètr.) on éprouve un inexprimable saisissement : devant soi un lac alpestre déroule au loin sa nappe d'azur.

Cristal morne, immobile et bleu,

dirait le poète, à travers lequel les premiers rayons du matin, les parois crayeuses des Kirchlispitzen (au S.) striées de rouge et de gris, le blanc diadème de la Scesaplana (O.), les pâturages du Rellsthal (S.-E.) font

Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Miroir clair et profond réfléchissant les bizarres déchi-
vures des rochers, leurs ombres violettes, le scintille-
ment des neiges ou la pourpre sanglante des couchants !
Grâce à sa couronne de rhododendrons, on dirait d'un riche
saphir enguirlandé de rubis et serti dans un massif chaton
de pierres. La pensée sauvage au calice safran, la gentiane
bleue, près du Rellsthal l'edelweiss, fleurissent sur ses
bords. Parfois la tempête soulève ses vagues, orchestre
furieux que semblent accompagner sur l'Alpe morte, les
cristallins des esprits, des gnomes¹ qui partagent avec
les sirènes la souveraineté de ces solitudes. Par la pu-
reté de ses eaux on ne peut comparer le Lünensee qu'au
lac de Lucerne, dans la vallée d'Arolla, mais il l'emporte sur
ses rivaux alpestres par son étendue² et par la splendeur
du cadre.

1. Ludwig von Hörmann : *Wanderungen in Vorarlberg*, p. 88 et sq.
2. Un kilomètre carré de surface avec 100 mètres de profondeur.

On longe la rive Ouest du Lünensee jusqu'à la cabane Douglas¹ (1,969 mètr.) (5 heures du matin). Pour effectuer le trajet de Brand à la Cabane nous avons mis deux heures quinze — les guides parlent de trois heures et demie. — Après un frugal repas qui nous est servi par une des filles du père Kegele, notre hôte de Brand, qui est aussi le tenancier de la Douglasshütte, nous commençons l'escalade de l'Alpe morte dont les assises dolomitiques, striées et polies attestent la présence d'un immense glacier descendant jadis au delà des roches du Seebord². Par un bon sentier nous avons bientôt franchi ces pierriers (40 minutes) et nous abordons, pour ne plus la quitter, la région des neiges. La neige, abondante cette année, recouvre un petit lac, s'amoncelle sur une pente plus accentuée, obstrue les parois d'une cheminée rapide ; mais cette neige durcie, verglassée — le thermomètre marque 0° — ne gêne pas trop la marche. On atteint un premier épanchement de la Scesaplana et suivant l'arête Sud — qui domine le Prætigau — à 7 h. 40, 2 h. 5 après avoir quitté la Douglasshütte, — la course se fait d'ordinaire en trois heures, trois heures et demie, — nous nous installons sur la plate-forme étroite, accidentée, couronnant la Scesaplana. Quelques buées obscurcissent les lointains horizons de l'Allemagne et de l'Autriche (N. et E.), des nuages ceignent d'une blanche écharpe la taille de plus d'un géant, mais leurs fronts altiers se dressent dans un ciel bleu et le jeune

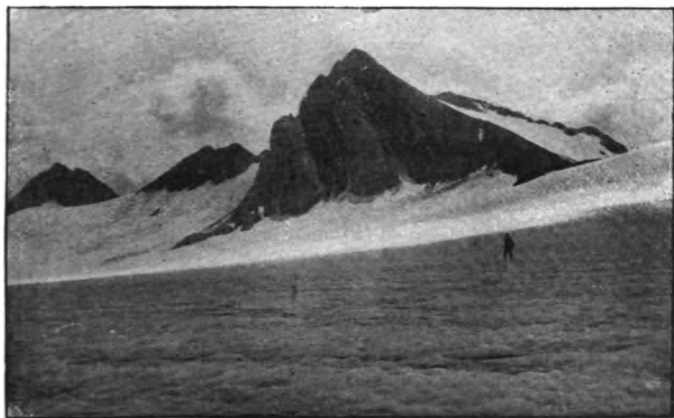
on met une heure et demie pour en faire le tour. On trouve une île, à la partie Sud, une barque permet d'y accéder.

1. C'est au Lünensee que fut construite en 1870 la première cabane du Club Alpin Allemand (E. d. A., 1871, p. 220) sous le nom de Lünensee. Détruite par une avalanche, reconstruite en 1876, agrandie successivement en 1885, 1889, 1894, elle prit le nom de Douglasshütte en l'honneur de l'un des pionniers du Vorarlberg. Elle comprend une chambre de guide, deux salles à manger, huit chambres à coucher avec trente lits et 25 places pour couchettes à l'étage supérieur. Z. d. D. u. O. A. V., 1894, t. XXV, p. 277.

2. *Itin.*, p. 26.

soleil se joue par delà des vallées ombreuses, sur les palais de glace (S. et. E) et les monstres de pierre (N. et N.-E.)

L'œil s'arrête d'abord (N.) sur la grande plaine blanche, le Brandnerferner (ou glacier de la Scesaplana), resserré entre les lignes hardies d'une puissante architecture formée, au Sud, par la Scesaplana dressant ses parois à pic au-dessus des glaces, à l'Ouest, par les saillies escarpées des



Scesaplana vue du Brandnerferner, d'après une photographie de M. Immler (Bludenz).

Panüelerschroffen au Nord et à l'Est par les contreforts du Wildberg et du Zirnenkopf. Puis il fouille au Sud et Sud-Est, au delà des riantes vallées de Prætigau et du Montafon, le groupe resplendissant des montagnes des Grisons : la chaîne de la Silvretta (S.-E.), depuis les pointes découpées du Fluchthorn, jusqu'à la pyramide du Linard, la longue chaîne de l'Albula, du Flüelapass, et du Piss Kesch, jusqu'au Tinzenhorn, au Piss d'Aela et au Piss d'Err, poussant en avant les massifs du Hochwang et du Staetzerhorn autour de Davos; plus au Sud les monts de l'Adula (Rheinwaldhorn Güferhorn) et du Medel sur les

frontières du Tessin. A l'Ouest le Tödi, les Clarides, le Glärnisch, se profilent de flanc, dans le prolongement des Alpes Bernoises groupées en bataillon compact.

Au Nord la vallée du Rhin, entre la Calanda, les Graue-Hörner, le Piss Sol et le Falknis, la Hornspitze, jusqu'au lac de Constance deviné sous la brume qui nous dérobe encore les molles ondulations du Jura, les collines de la Souabe, les Alpes d'Algau et de Bavière. Mais au Nord-Est et à l'Est, une ligne de géants calcaires défendent l'accès du Lünersee, dressant leurs cimes chauves, chaos de pierres que domine le menaçant Zimbaspitz, les Kirchlis-pitzen, les masses hérissées de la Drusenfluh et de la Sulzfluh dont l'ombre s'étend jusque sur les pointes du Seehorn et du Litzner, sur les glaciers de la Silvretta. Et derrière cette avant-garde imposante, toute l'armée des Alpes orientales en ordre dispersé, depuis les Hohen-Tauern, les Alpes du Zillertal, à l'extrême horizon, jusqu'à l'Adamella, au col du Stelvio qu'encadrent les blanches coupoles de l'Ortler, l'architecture de glace de la Bernina avivée par les rayons du matin.

Les nombreuses vallées qui sillonnent le Rhätikon mêlent leur note verte à la gamme des blancs, des ocres, des gris, des bleus. Par un temps clair on aperçoit Coire, Bregenz, Constance, — la Scesaplana serait facilement reconnue, à raison de sa forme caractéristique, depuis Strasbourg et Ulm — et dans une échancrure entre l'Adula et le Tödi, de bonnes jumelles permettent de découvrir les princes du Valais : le Mont-Rose, le Weisshorn, peut-être le Mont-Blanc.

Les pieds dans la neige, adossés aux arêtes vives du rocher, qui nous protège de la bise âpre, nous restons plus d'une heure (1 h. 20) à contempler ce panorama¹.

1. Au sujet du panorama de la Scesaplana, v. Imhof : *Wanderungen im Rhätikon*, précité, p. 11 et sq; et *Drei Schulreisen in den Præligauer Bergen*, Schweizer Alpen Zeitung, 1891, n° 18, p. 173 et sq. Ce

Quelques tranches de viande froide, arrosées d'un vin généreux du Tyrol, nous donneront des forces suffisantes pour franchir en une heure (de 9 h. à 10 h.) les 1,000 mètres qui séparent verticalement la Scesaplana du Lünensee. Cette vitesse est due moins au vin du Tyrol qu'à l'état des neiges très molles sous la radiation solaire, ce qui nous permet de recourir au procédé de la *ramasse* bien connu des montagnards et pratiqué en Italie, comme le rapporte Marbot, par Masséna en 1796, à la tête d'un régiment. Seulement, pour ces vertigineuses glissades sans patins ni traîneau, il est bon d'être vêtu de la résistante étoffe — loden — du Tyrol, si l'on veut rentrer avec les honneurs de la guerre dans le monde civilisé, à la Douglasshütte.

La Douglasshütte est un centre du tourisme; un grand choix de cols, sans difficultés sérieuses, de nombreuses vallées à l'entour rendent possibles des excursions à travers tout le massif du Rhätikon¹. Par le verdoyant Rellsthal

panorama vient d'être publié par les soins de la Section Vorarlberg du Club Alpin Allemand et Autrichien. v. A. du 1^{er} juin 1898. — Adde Max Vermunt : *Eine Bergfahrt im Rhätikon*. J. d. O. A. V., t. IV (1868), p. 191 et sq.

1. Un grand nombre de chemins inégalement difficiles mais également intéressants conduisent sur la cime de la Scesaplana.

Sur le versant autrichien — depuis Nenzingerhimmel (Gamperdonathal) par les Panüeler Schroffen et le glacier de Brand (six heures), ascension pénible que l'érection du Strausweg a facilitée et qui, pour la première fois, fut accomplie par M. J. Volland : M. d. D. u. O. A. V., 1878, p. 161 et sq.; depuis Brand par l'Alpe Zalim et le glacier de Brand (cinq heures) ou par l'Alpe Sonnenlagent et la Gletschertolle, course difficile et qui abrège d'une heure et demie, tout au plus, la route par le Lünensee; depuis Schruns ou la Tilisunahütte par le Lünensee.

Sur le versant suisse — depuis Seewis 1^o par Ganey, l'Alp Fasons — ou Pudenal et Palus — et la Schamellahütte (2,185 mè., quatre heures et demie de Seewis). On trouve quelques provisions à la Schamellahütte qui peut donner l'hospitalité à une vingtaine de touristes. De la Schamellahütte, une heure et demie jusqu'au sommet de la Scesaplana — arête de la Todte Alp (2,713 mè.) et la partie supérieure du chemin du Lünensee à la Scesaplana; — 2^o par l'Alpe Fasons (1,788 mè.) où l'on peut coucher dans les chalets et le Schafloch; ce

(Rellstalsattel, 2,166 mètres Lüner Alpe et Vendans, cinq heures jusqu'à Schruns), par la romantique vallée de Gauer (Nerrajöchl 2,331 mètr., Schweizerthor 2,151 mètr.) ou par l'Ofenpass (2,293 mètr. l'Ofenthal, l'Ober Sporn Alpe et Tschagguns, 6 heures), on descend dans le Montafon. On gagne la vallée de Prætigau, en Suisse, soit par le Cavelljoch (2,238 mètr. 1 heure et demie), jusqu'à Seewis — 7 heures par la Schamellahütte — ou à Schuders par Vorderälpli (1632 mètr.), soit par le Nerrajöchl, le Schweizerthor (1 heure et demie de la Douglasshütte) et le long de l'Aelplibach jusqu'à Schuders. Les grimpeurs qui dédaigneront la classique ascension de la Scesaplana ou l'escalade amusante du Säulenkopf, trouveront à exercer leurs aptitudes d'équilibriste sur les rochers du Zimbaspitz — par

chemin, intéressant au point de vue géologique, mais difficile à trouver, fut inauguré, au commencement du XVIII^e siècle, par Sererhard et parcouru depuis, à maintes reprises, notamment par Theobald. — Nicolas Sererhard : *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeine dre Bündten* von Jahre 1742, publié par von Moor, Coire 1871; Theobald : *die Scesaplana*. — Du Schafloch on gagne le Brandnerferner et la face Sud de la Scesaplana (six heures de Seewis au sommet par le Schafloch; trois heures de l'Alp Fasons au sommet); 3^e par l'Alp Fasons le Schafloch et le Schwarzer Gang ou Breit-Härtele (*Itin.*, p. 32) en contournant par une pente douce, jusqu'au pied de la Scesaplana, l'arête rocheuse qui limite au Sud le Brandnerferner. Depuis Schiers 1^o par Schuders, le vallon de Cavell — ou Maisässe, Drosbühi et Fadur Fürkli au pied du Gyrenspitz — la Goldrosenhütte (5 heures et demie), le Cavelljoch et le Lünersee. Depuis la Goldrosenhütte on peut gagner la Schamellahütte, ou par des pentes d'éboulis (Alp Vals), au-dessus de l'Hintersäss (1,904 mètr.) atteindre la Todte Alp par la Hochbühl (2,124 mètr.) et la cote 2,376 ou enfin Shaflaeger (*Itin.* p. 34) et la cote 2,597, (sept heures depuis Schiers). — Ed. Imhof : *Schweizer Alpen Zeitung*, 1891 (n^o 18 précité); — 2^o Par Busserein et la Fadur Fürkli le Cavelljoch; — 3^o par l'Alpe Fanas en passant au pied du Sassauna (2,312) l'Alpe Fadur et le Cavelljoch. — V. *Itin.* p. 25 et sq. et M. d. D. u. O. A. V., 1889, p. 38 : *Une ascension d'hiver à la Scesaplana*.

Signalons, comme itinéraire intéressant : de la Tilisunahütte (2,106 mètr.) au pied de la Sulzfluh par le Bilkengrat, à la Douglas hütte par l'Ofenpass, à la Scesaplana puis au Gamperdonathal par le Brandnerferner et le Straussweg.



Sulzfluh et Drusenfluh, d'après une photographie de MM. Würtzle et fils (Salzbourg).

le Rellsthal — ou les parois verticales, réputées longtemps inaccessibles, des Kirchlispitzen.

Une promenade au Schweizerthor, un étroit couloir ouvert entre les hautes murailles de calcaire gris strié de bandes rouges des Kirchlispitzen et de la Drusenfluh, fait ressortir la hardiesse des profils, la sveltesse de ces aiguilles qui s'élèvent gigantesques à côté d'échancrures profondes et de tours colossales. Les pentes gazonnées du Rellsthal viennent seules adoucir la menace de ces bastions.

Jusqu'en 1891 les Kirchlispitzen¹ étaient demeurées invaincues; leur deux pointes marquées par les cotes 2,555 et 2,541 furent conquises en août 1891 par un clubiste suisse, M. A. Ludwig. En 1890 la Drusenfluh (2,829 mèt., 2,834 mèt. *C. D.*) n'avait été gravie que deux fois : par le guide Christian Sudrell de Schruns (1870) et par MM. Blodig et Sohm de Bregenz (24 août 1888)². Depuis le Rhätikon ayant été choisi comme champ d'excursions par le Club Alpin Suisse, on a fait, avec plus d'ardeur, le siège de la Drusenfluh, à laquelle ses puissantes voisines, la Scesaplana et la Sulzfluh³ portaient ombrage. Le 5 octobre 1894

1. La première ascension des Kirchlispitzen a été faite en août 1891 par M. A. Ludwig : J. d. S. A. C., t. XXVII, p. 32 et sq.; la pointe 2,555 par le Nerrajöchl le 13 août, la pointe 2,541 le 18 août. V. aussi J. d. S. A. C. Ludwig, t. XXVI, p. 47 et 19.

2. L'ascension fut faite par l'Ober-Sporn-Alpe et un couloir séparant le massif principal de la Drusenfluh d'un rocher situé entre ce massif et les drei Thürmer (2,755 et 2,828) — V. *Itin.* p. 39 et sq. et M. d. D. u. O. A. V., n° 19 (1888), p. 228 et sq. La pointe 2,438 et deux blocs de rochers encadrant à l'Est (dent), à l'Ouest (tour) l'Eisjöchl seraient encore vierges. Relativement à une ascension de la Grosser-Thurm (2,828), v. Ludwig, *Zwischen Landquart und Ill*, J. d. S. A. C., t. XXVIII (1893) p. 3 et sq., — la première ascension par le Drusenthor.

3. La Sulzfluh environnée de précipices avec de hauts plateaux garnis de glace, comme la Scesaplana, a passé longtemps pour être plus élevée que la Drusenfluh. Elle est fréquemment visitée, par les faces Est et Nord-Est depuis la Tilisunahütte ou Partnum en deux ou trois heures : Ed. Imhof, *Itinéraire*, p. 49 et sq. et *Bergfahrten in Rhätikon und Plessurgebirge*. J. d. S. A. C., t. XXVII, p. 57 et sq.

notre collègue du C. A. S., M. Imhof, inaugurait un nouveau chemin par l'Ofenpass et l'arête S.-O., un chemin qui exige tête solide, jarrets exercés¹.

Le Cavelljoch nous conduit à Schuders (vallée de Prætigau d'où, en 1 heure, par Busserein et Montagna on atteint la gare de Schiers (659^m8) sur la ligne de Landquart-Davos.

HENRY CUËNOT,

Délégué de la Section du Haut-Jura
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Baedeker. *Guide. Sudbairn. Tirol.* Salzburg. Leipzig, 1896.

Imhof. *Itinéraire* (pour 1890-91-92) du S. A. C. Traduction française par Tschumi, Genève, 1892.

Richter. *Die Erschliessung der Ostalpen.* Berlin, 1894.

Europe illustrée : *A travers l'Arlberg*, n° 64 et 65.

Ludwig von Hörmann. *Wanderungen in Vorarlberg*, herausgegeben von Landesverband für Fremdenverkehr in Vorarlberg, Bregenz, 1895.

Sommer stationen in Voralberg. Bregenz, 1896.

Lendenfeld. *Aus den Alpen.* Vienne, 1896.

Theobald. *Geologische Übersicht der Rhätischen Alpen.* J. d. S. A. C., III.

Theobald. *Naturbilder aus der Rhätischen Alpen.* Coire, 1861.

On consultera au surplus la très riche bibliographie indiquée dans l'*Itinéraire* Imhof, p. 216 et sq.

Sur les Cabanes, du Club Alpin Suisse, v : *les Cabanes du C. A. S.*

1. *Wanderungen in Rhätikon*, J. d. S. A. C. t. XXVI, p. 25 et sq. (3 heures et demie depuis l'Ofenpass — V. sur une ascension de la Drusenfluh par le Schweizerthor, Stokar : *Streifzüge im Clubgebiet*, J. d. S. A. C., t. XXVIII (1893) p. 49 et sq. On trouvera dans ce même article le récit d'un essai d'ascension de la Sulzfluh par le versant Sud (suisse). — V. aussi O. Schuster le 26 juillet 1892. J. d. S. A. C., t. XXVIII, p. 324.

La chaîne du Rhätikon, depuis le Cavelljoch jusqu'au Plasseckenpass, renferme un grand nombre de cavernes formées par la désagrégation et la dissolution de la roche calcaire, cavernes déjà scientifiquement étudiées au XVIII^e siècle. *Itin.*, p. 44 et sq.

en décembre 1895 par Émile Courvoisier J. d. S. A. C: Beilage, t. XXXI. Berne, 1896, p. 36 et 37; et pour le Club Alpin Allemand et Autrichien, Z. d. D. u. O. A. V., 1894, t. XXV, p. 275 et sq.

CARTES

Atlas Siegfried, 1/50 000° :

Feuilles 273, Jenins; 274, Partnun (1890); 416, Serneus (1884).

Carte Dufour (C. D.) 1/100 000°.

Feuille X, Feldkirch, Arlberg (1866); feuille XV, Davos Martinsbruck (1888).

Carte autrichienne (C. A.) 1/75 000°.

Zone 17 col. 1 et 2 Bludenz et Vaduz et Stuben (1894).

Zone 18 col. 2. III Ursprung (1891).

Hans Ravenstein 1/250 000°: Karte der Schweizer Alpen. Oestlicher Blatt.

Carte d'excursion du C. A. S. (C. E.) 1/50 000°.

V. Itinéraire Imhof, p. 23 et sq. un tableau synoptique des altitudes et de l'orthographe des noms pour le Rhâtikon occidental ainsi que le sens de quelques dénominations locales et populaires.

XI

NOTES

SUR LE

MASSIF DES RIESERFERNER¹

(PAR M. HENRI MONNIER)

Pourquoi nos compatriotes, qui encombrant les hôtels de Suisse, visitent-ils si rarement le Tyrol? A peine plus éloigné que la Suisse, le Tyrol lui est à quelques égards comparable, à d'autres supérieur; si l'on y rencontre moins de glaciers, la verdure y est plus riche. La région des Dolomites est d'une beauté étrange et merveilleuse : dans toute l'Europe, il ne se trouve rien de pareil. Le peuple tyrolien n'est pas encore corrompu par l'or anglais; les auberges sont simples, — les prix y sont du moins en rapport avec la valeur des choses, ce qu'on ne saurait toujours dire de nos tanières du Dauphiné. Si bien qu'un voyage au Tyrol coûte deux fois moins cher qu'un voyage dans les Alpes de Suisse et de France. Enfin — et c'est

1. Cette notice n'ayant aucunement la prétention d'être une monographie, je renvoie les amateurs de détails précis à la *Zeitschrift* du Club Alpin Allemand-Autrichien (t. III : 1872, p. 307-316; t. IV : 1873, p. 221-226; t. VI : 1875, p. 191-200; t. IX : 1878, p. 241-244; *ibid.*, p. 318-337; t. XI : 1880, p. 381-427; t. XXV : 1894, p. 312-313).

Voir aussi les pages consacrées aux Rieserferner dans l'ouvrage de Richter : *die Erschliessung der Ostalpen*, t. III, p. 110-127.

l'essentiel — le Tyrol recèle encore des coins solitaires, où les amateurs de silence et de repos goûtent loin de la haute pègre cosmopolite, en face de splendeurs naturelles, des joies qui ont d'autant plus de prix qu'elles sont moins partagées. A ce point de vue, je vous recommande le village de Rein, où m'a conduit, l'été dernier, une indication de Baedeker¹.

Rein (1,600 mètr.) est situé au Nord du Pusterthal, qui est l'artère centrale du Tyrol. La vallée de Taufers débouche dans le Pusterthal, en face de l'élégante petite ville de Bruneck, qui a quelques palais avec des balcons finement ouvragés sur la Rienz, et un vieux château sur une colline. Sur la vallée de Taufers s'embranché au N.-E. la vallée de Rein, qui aboutit dans un cirque glaciaire formé par les Rieserferner.

La situation de ce groupe est unique. C'est, dans les Alpes Orientales, le seul massif secondaire qui dépasse 3,400 mètres (Hochgall 3,440 mètr.) avec l'Adamello (3,554 mètr.) et la Presanella (3,564 mètr.). Jeté loin en avant de la grande chaîne, il est isolé des autres massifs par les vallées profondes de Defereggén, de Rein, de Kasern et par la dépression du Klamml (2,291 mètr.) qui sépare du nœud orographique dont il dépend, le Pic des Trois-Seigneurs (3,505 mètr.). Au Nord et à l'Ouest, il y a dans les massifs du Glockner (3,798 mètr.), du Venediger (3,660 mètr.), du Zillerthal (point culminant 3,523 mètr.), de Stubai (point culminant 3,511 mètr.), de l'Ötztal (point culminant 3,774 mètr.), de l'Ortler (3,902 mètr.)...

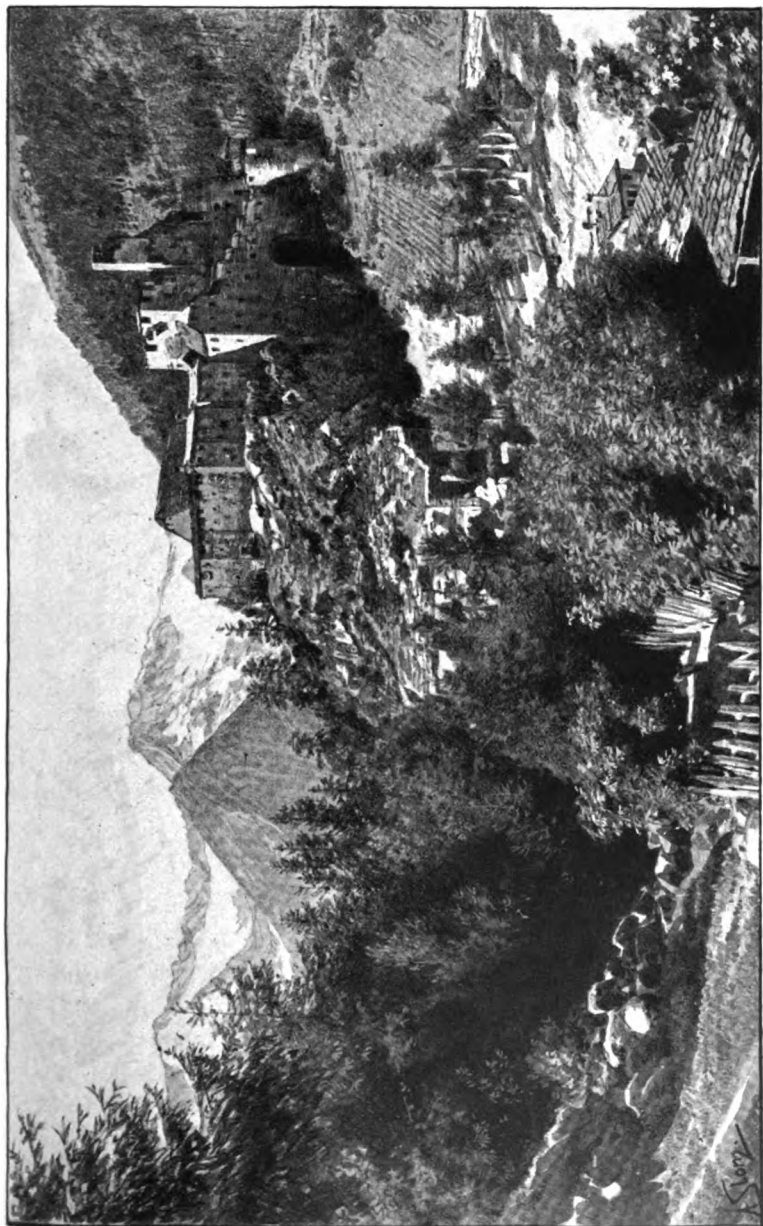
1. Il y a, en allemand, d'excellents guides des Alpes orientales : le manuel de Baedeker (*Sudbairn, Tirol, Salzburg*), celui de Trautwein et l'ouvrage de Purtscheller (*Der Hochtouren*). A ceux qui ne bornent pas leur curiosité aux renseignements pratiques, nous recommandons l'admirable ouvrage composé sous les auspices du Club Alpin Allemand-Autrichien et sous la direction de M. Richter : *die Erschliessung der Ostalpen*. (Berlin, Verlag des Deutschen und Österreichischen Alpenvereins, 1894.)

quelques cimes plus élevées, mais les Rieserferner en sont loin. Au Sud et à l'Est ils commandent un horizon illimité. Aussi faut-il bénir le ciel et les hommes de ce qu'on y arrive si difficilement. Ils gardent ainsi, malgré les restrictions que je dirai, le charme d'une nature presque vierge.

De Bruneck (827 mètr.) à Taufers (855 mètr.), la vallée est plate, la route est bonne; il ne manque pas de voitures. Taufers est un charmant village très propre, très simple, et bien joliment situé. Les pentes des montagnes sont couvertes de forêts; au-dessus du village se dresse le château, — une ruine, mais très vaste, formant une sorte de décor percé à jour, à travers lequel on voit étinceler les glaciers du Schwarzenstein (3,370 mètr.). Ces tours rougeâtres et croulantes qui se détachent sur un fond de glace, entre des pans de verdure, forment, je crois, un fond de tableau unique dans les Alpes.

De Taufers à Rein, il reste trois heures et demie de chemin. Et il n'y a ni route, ni même chemin de mulets : un simple sentier de montagne, et quel sentier! pavé de dalles glissantes ou entremêlé de racines! Les bagages se hissent à dos d'homme le long des rampes raides qui se succèdent presque sans interruption. Il y a, de la sorte, 700 mètres à gravir. Ensuite, on se trouve dans un endroit où les lettres parviennent une fois par semaine; celles de Paris mettent déjà deux à trois jours pour atteindre Taufers. Un Parisien qui va à Rein a donc quelques chances pour attendre *dix jours* les nouvelles de son Paris.

Et si jamais on tombait malade là-bas? diront les gens prudents. Oh! alors, ce serait bien simple : on ferait chercher le médecin de Taufers, qui est, par surcroît, pharmacien. Mais on n'est jamais malade, à Rein, l'air y est délicieux, les joues des enfants ont la couleur des belles pommes, et, certes! ce n'est pas la bonne chère du pays qui produit ce résultat!



Château de Taufers, d'après une photographie de M. Gugler (Bozen).

Si le Reinthal est d'un accès difficile, il dédommage par sa beauté. Le torrent se déchaîne en cascades qui ont parfois 30 et 40 mètres de haut, entre des forêts de pins. Plus loin, c'est une cascade continuelle, et l'écume luit entre de riches verdure. Des tapis de mousse, de fougères et de fraises invitent au repos, et dans les éclaircies de la forêt, on voit se dresser, à droite et à gauche, les hautes murailles de pierre. Il y a tel coin, avec le torrent écu-



Rein, d'après une photographie de M. Gugler (Bozen).

mant entre les roches éboulées, les sapins rompus par l'orage, et les grands murs sombres dominant tout cela, qui rappelle les vals les plus sauvages de l'Engadine. A peine, de loin en loin, quelques chalets. Soudain la forêt cesse, et Rein apparaît.

Oh ! le charmant séjour ! Êtes-vous allé à Adelboden ? Tout le monde y va. Eh bien, la disposition des montagnes est à peu près la même. Seulement, les Rieserferner forment un ensemble plus grandiose que le Wildstrubel. Ils sont trois cimes géantes. A gauche le Hochgall (3,440 mè.).

Sa forme rappelle celle du Mont-Blanc de Seilon. On dirait un toit gigantesque couvert de neige étincelante où perce ça et là l'ardoise. Au centre, le Wildgall (3,272 mètr.), noir, mauvais, avec des arêtes tranchantes, et, tout à droite, le dôme de neige du Schneeiger Nock (3,360 mètr.) Les trois cimes émergent d'un plateau de glace, dont les soubassements sombres tombent à pic dans la vallée. De ces rochers, au fond du val solitaire, une cascade descend. Mais partout, d'autres rubans d'argent rayent les flancs des montagnes, soit verdoyantes, soit noirâtres, dentelées, farouches.

Perché sur une éminence, au seuil de cet amphithéâtre de roches, de glaces et de gazons, le village de Rein domine une vaste prairie verte, qui fait mieux ressortir les glaces des Rieserferner. Est-ce même un village? L'église avec sa tour blanche, élancée; auprès l'auberge du Klamml; trois ou quatre maisons, et, ça et là, dans les prairies semées de mélèzes, des fermes isolées : un bien petit pays où l'on est étonné de voir partout surgir des têtes d'enfants. Il y en a bien soixante, groupés dans une école unique, garçons et filles, sans que la chose ait le moindre inconvénient. Ils ont quatre mois de vacances; pourtant, comme ils sont intelligents, ils s'instruisent vite, et leur nombre augmente sans cesse. Le paysan tyrolien ignore les lâches calculs de tels de ses congénères : les familles de six, huit, dix et douze enfants sont la généralité; celles d'un et de deux, l'exception. Mon guide, Josef Ausserhofer, en a six : pour s'apercevoir combien la charge est lourde, il n'y avait qu'à observer sa mine ahurie d'abord, puis joyeuse et reconnaissante, quand je lui ai remis un modeste florin de pourboire.

Les enfants de Rein rappellent ces enfants des Mercenaires, qui venaient mordre les Carthaginois. Aussi robustes et sauvages, ils commencent par jeter des cailloux aux étrangers, comme s'ils avaient le pressentiment



1. o Hochgall, d'après une photographie de M. J. Gugler (Bozen).

d'un danger couru, et voulaient défendre contre les Philistins la paix de l'antique vallée. Mais le cœur est affectueux; la première surprise passée, ils s'attachent à leurs visiteurs. C'est ainsi que les sauvages de Polynésie se mettaient d'abord à cribler de flèches le navire de Cook, puis s'empressaient alentour, offrant à l'étranger leur amitié et leurs cochons de lait. Le Tyrolien se tient sur la réserve, mais, pour qui surmonte son instinctive méfiance, il n'est pas de cœur plus chaud, plus sincère, plus fidèle. Droite sur le seuil de la vieille auberge, l'hôtesse du Klamml attend ses hôtes. Elle leur tend la main et, son regard calme et franc dans leur regard, elle leur souhaite la bienvenue à son foyer. C'est un reste de l'hospitalité antique, ces aubergistes-là rappellent celui d'*Hermann et Dorothee* : ils ont un rôle social, et ils s'en acquittent comme d'une sorte de sacerdoce. L'étranger est véritablement pour eux un *hôte*, c'est-à-dire un ami, un égal, un frère que Dieu envoie à leur foyer pour qu'ils lui rendent les devoirs sacrés de l'hospitalité.

Assurément le Klamml est étranger au confort moderne, la viande y est aussi dure que les matelas; il y a, en tout et pour tout, trois chambres, — deux à deux lits, une à quatre lits. Les Allemands n'y regardent pas de si près : j'ai vu une dame partager sa chambre avec deux messieurs.

Le soir, on se rassemble à l'auberge, et parfois on chante. A Taufers, à l'*Agneau Blanc*, une société de gens du pays se réunit tous les samedis pour chanter des airs populaires tyroliens. Accompagnés par le son aigre de la cithare, ils chantent l'amour pur, et les souvenirs héroïques des ancêtres, de ceux qui ont fait le coup de feu avec Andreas Hofer. Un charme indéfinissable de mélancolie émane de ces chansons, qui rappellent les mélopées des races primitives. En Suisse, on en est réduit à imiter les airs tyroliens, tant la source d'inspiration naïve s'est

tarie; seulement, à l'air tyrolien on adapte des paroles qui célèbrent la patrie helvétique.

Une forte, courageuse et sobre race, ces Tyroliens. Ils ne s'enivrent que le dimanche, après la messe, et rarement. La messe, ils y vont tous : le dimanche, on ne trouve pas plus de guides qu'on ne trouve de chemin de fer en Écosse; on en est réduit à bâtir pour les guides des chapelles au bord des glaciers. A Rein l'église est pleine d'ex-voto, et sur les tombes il y a des inscriptions touchantes, et des bénitiers qui reçoivent l'eau du ciel.

Le cocher qui me conduit de Bruneck à Taufers, me montrant de son fouet un vaste château qui émergeait des forêts à mi-hauteur, me disait : « Il y a là dedans un évêque de Hongrie. C'était une ruine; il l'a restaurée, en dépensant des sommes énormes. Maintenant, c'est très beau, on y voit de nobles chambres ! Et savez-vous pourquoi il a fait tout cela ? Parce que cette ruine portait le nom de ses ancêtres; il a voulu relever le nom dans le pays, pour cela il a relevé le château. C'est beau, n'est-ce pas ? » En effet, j'ai trouvé cela beau : le respect du passé, le souci du nom des ancêtres, qui ne doit pas périr; mais j'ai admiré surtout cette émotion sincère du paysan qui se complait aux visions de gloire et de luxe, et qui, au lieu d'y trouver matière à de basses jalousies, se réjouit de voir les donjons féodaux restaurés, et la noblesse — *sa* noblesse — rayonnante d'un nouvel éclat. On sent que l'esprit de la Révolution n'a pas soufflé par ici : ce peuple est heureux, et il est pauvre. Il est intelligent, et il reconnaît les supériorités légitimes. Il est conscient de sa dignité, et il n'est pas égalitaire. Ce peuple n'a pas brûlé ses châteaux, ni égorgé ses seigneurs; mais, quand l'étranger a voulu lui ravir sa liberté, il s'est levé comme un seul homme, et a opposé à des armées invincibles une résistance qui fait songer aux Thermopyles.

En de tels hommes, on peut se confier. Et les guides

du val de Taufers sont réputés entre tous ceux du Tyrol. Ils pourvoient eux-mêmes à leurs provisions. En route, ils ne boivent pas de vin : ils mangent une croûte de pain noir, ils boivent l'eau des sources. Ils n'exigent aucun pourboire en sus du tarif, qui est modéré. Si vous leur donnez une couronne supplémentaire, ils sont enchantés.

Les ascensions se font dans des conditions excellentes. Il y a, au bord du glacier, une « hutte », où l'on couche : en réalité, un hôtel tenu par un gérant rétribué à prix fixe, et qui vend toutes denrées à un prix conforme au tarif affiché dans la « Wohnstube » de la hutte.

La *Rieserfernerhütte* (2,274 mètr.), qui est ici la station centrale, est particulièrement confortable. Elle a été bâtie par la Section de Cassel du Club Alpin Allemand-Autrichien. La Section de Cassel a bien fait les choses : pour indiquer la direction de sa hutte, elle a barbouillé de couleur rouge les pierres du chemin, et afin que nul n'en ignore, elle a fait peindre en grosses lettres, au-dessous des flèches : *Section Cassel*.

Elle a fait preuve de goût, la Section de Cassel, en élisant pour son domaine spécial ce coin perdu des Rieserferner, et en y érigeant cette jolie hutte au bord du glacier. Si nos Sections du C. A. F. (celles qui n'ont pas de territoire montagneux) se partageaient ainsi les Alpes françaises, si chacune y avait ses sentiers, ses refuges, ses cimes, la vie sociale du Club gagnerait singulièrement en intérêt, et ses membres trouveraient dans le pèlerinage obligatoire à *leurs montagnes* une occasion naturelle de s'entraîner à l'alpinisme. La Section de Cassel a encore quelques progrès à faire à ce point de vue ; il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les hauteurs de Wilhelms-höhe constituent une préparation insuffisante à l'ascension du Hochgall. Heureusement la Section a pour secrétaire un pionnier aventureux, pharmacien de son état, qui soigne avec amour sa chère *Villa Rieserferner*, comme il

dit. Il a poussé la complaisance jusqu'à y organiser une armoire qu'il a garnie de toutes sortes de petites fioles. Cette pratique bienfaisante a ses inconvénients : parfois les touristes emportent les remèdes ; ou encore, ils en usent avec excès, et sans discernement. Heureusement, la nymphe de la hutte est là qui veille, bonne fille, mais pas commode, et qui a épousé l'instinct de propriété du sympathique pharmacien.

Voici donc la villa Rieserferner perchée sur un contre-fort, au pied du Tristennöckl (2,461 mètr.), une aiguille de rocher sur laquelle conduit un chemin, artistiquement aménagé par la Section, et d'où l'on découvre l'amphithéâtre de glace des Rieserferner. De la hutte même, on n'aperçoit qu'une faible partie du glacier, mais la cime formidable du Hochgall, qui d'ici paraît inaccessible, étincelle dans sa splendeur.

La hutte se compose des pièces suivantes :

1° Une antichambre, où se tiennent les guides ;

2° Une cuisine ;

3° Une salle à manger, qui est la « Wohnstube », le centre de la vie des touristes : ils y trouvent des jeux variés, et un album humoristique dessiné par les membres de la Section : on y peut prendre plaisir, s'il fait bien mauvais temps ;

4° Deux belles chambres pour les messieurs, avec des lits, des lavabos, une vue magnifique ;

5° Deux chambres pour les dames, au premier ;

6° Un grenier, où dorment les guides...

J'en passe. Toutes les commodités de la vie moderne, réduites à de justes proportions, s'offrent à vous dans la villa Rieserferner, à 2,274 mètres d'altitude, à 40 kilomètres de la plus proche station, au bord des glaciers.

La table ? Elle est meilleure qu'à Rein : potage aux pois, succulent, poulet rôti, pâté de gibier, lard fumé, pommes de terre, salade aux haricots, œufs frais, compotes d'ai-

relles, vin du pays; asti mousseux; champagne à discrétion, café, liqueurs, etc., tout cela à des prix doux, inférieurs à ceux d'un hôtel moyen de la plaine, bien que les provisions aient été charriées à dos d'homme depuis Taufers, à près de 25 kilomètres!

J'ai passé de longues heures, étendu sur l'herbe, enveloppé du grand silence protecteur des montagnes, à n'entendre que le bruit du torrent qui coule au fond de l'abîme, dans une solitude infinie. Seule, au lointain, la tour blanche de l'église de Rein rappelle qu'il y a des hommes; la hutte reste cachée derrière un pli de terrain. Mais, du côté des Rieserferner, le paysage est effroyablement sauvage; les flancs des montagnes sont dénudés et sombres: c'est un terrible chaos de pierres et de glaces, qui contraste avec la charmante oasis de Rein, ce bassin d'émeraude, où tombent des ruisseaux d'argent.

J'ai « fait » deux cimes du massif, les plus hautes: le Schneebiger-Nock et le Hochgall.

Le Schneebiger-Nock (Nock est le nom générique des montagnes dans le val de Taufers) est un dôme d'éclatante blancheur, d'accès facile pour qui ne redoute pas la fatigue d'une montée raide et continue de trois heures le long d'une pente de neige à inclinaison uniforme. Seule, vers le sommet, une fine arête, entre deux abîmes, vient donner quelque prix à cette facile conquête. Mais la vue dédommage des longueurs de l'ascension.

Avant que les fumées grises des nuages, s'élevant lentement, s'enroulent en longues volutes autour des cimes, et cachent le paysage radieux, ce sont, au lever du jour, des instants d'enchantement pur. De trois côtés, l'horizon est enfermé par un cercle magique de cimes roses, dont la base est noyée par une brume violette: tout au loin, visions de rêve, l'Adamello et la Presanella, puis l'Örtler, les Alpes de Stubai; ensuite, l'horizon se rapproche, les montagnes prennent une réalité supérieure, une incan-

descente blancheur : c'est la chaîne du Zillertal, le puissant Venediger; enfin, émergeant d'une draperie flottante de nuages, la pyramide aigüe du Gross-Glockner.

A l'E. les pics s'entassent en un chaos, en un moutonnement sans fin de vagues grises; ce sont les Alpes Juliennes, que domine le Triglav (2,864 mè.).

Mais au S. que la vue est belle! Le verdoyant et large Pusterthal, l'artère centrale qui projette la vie dans les hautes vallées tyroliennes, s'étale à nos pieds. Au delà, du Comelico à la vallée de l'Adige, surgissent les Dolomites : c'est un fourmillement de cimes étranges, en dents de scie, séparées par des brèches profondes; ces roches grises prennent au lointain des teintes violettes : elles évoquent l'aspect de quelque Orient romantique. Chaque cime ici se détache, avec son individualité, sa physionomie propre : voici les Dolomites de Sexten, toutes déchirées, puis les cimes filetées de neige du Cristallo (3,199 mè.), et tout près, sombre, le Sorapis (3,229 mè.). Au centre de la féerie, la reine des Dolomites, la Marmolada (3,360 mè.), se dresse dans son manteau de glace; plus loin, le Rosengarten (2,998 mè.) est semblable à un lion couché, et du fond des brumes montent des tours, des remparts, des dômes, tout un pays de rêve. Mais les nuages se déploient, la vision magique a disparu. Reparaîtra-t-elle? Cependant la neige mollit, il faut redescendre. Il nous reste le Hochgall, magnifique premier plan de notre panorama, vrai décor de féerie, dont les flancs glacés miroitent, où tranchent les arêtes dures, d'un brun doré. Entre nous et lui, s'étale la nappe glacée des Rieserferner.

Une fière montagne, ce Hochgall! Comment le gravit-on? Mystère! La cime doit être facilement accessible par la ligne de faite qui s'incline doucement vers la vallée de Deferegggen. Mais du côté de Rein, le Hochgall tombe à pic; les pentes forment deux plans, dressés au-dessus du glacier. L'une des deux faces est de neige toute lisse, à

peine mouchetée de quelques points sombres; l'autre est rocheuse, noirâtre, émaillée seulement de neige. Elles sont également escarpées. Quant à l'arête d'intersection, elle paraît verticale. C'est par là cependant qu'on monte, et même, ce n'est pas très difficile.

Nous partons à 4 heures et demie. Il fait encore sombre. Le ciel est plein de nuages, et, si nous n'avions à notre tête un alpiniste allemand très vif, plein d'entrain et de gaieté, qui s'efforce de nous persuader qu'il fera le plus beau temps du monde, nous renoncerions sans doute à la partie. En disant nous, j'entends moi et un Viennois dont les favoris truculents et les genoux nus m'ont d'emblée pénétré d'admiration. A vrai dire, quel que soit le temps, nous courons peu de risques; nous sommes quatre touristes, chacun cordé à son guide, les quatre cordées échelonnées à petite distance : c'est la caravane tyrolienne, qui présente de réels avantages : chaque touriste est beaucoup plus libre de ses mouvements, plus maître de son allure que s'il était attaché à ses compagnons de voyage; en cas de détresse, on retrouverait tous les avantages de la solidarité, et, du moins, la chute d'un touriste n'entraînerait pas la caravane entière.

Bientôt nous attaquons le glacier, dont la pente inférieure est, comme à l'ordinaire, très glissante, mais sans danger. Le brouillard nous enveloppe : « Ce n'est rien, dit notre Allemand, le soleil va paraître. » Nous abordons le plateau supérieur du glacier, que nous traversons dans sa largeur, en montant légèrement; la neige est bonne.

Pendant le brouillard s'épaissit : à peine si je distingue mon guide. Ensuite, la pluie commence; il est vrai que, bientôt, elle tourne en neige fine qui, chassée par la bise, nous pique le visage. *Sauwetter!* s'écrie mon guide. — Je ne traduirai pas cette locution peu académique. Nous voici au pied de la face S.-O. du Hochgall, celle qui, de loin, paraît rocheuse. Il y faut cependant gravir une pente

de neige, de plus en plus escarpée, au-dessous de laquelle baillent les crevasses du glacier, prêtes à nous recevoir. Ici, la neige trop abondante et trop molle glisse sous le pied; le Viennois redescend plus vite qu'il n'était monté, et son guide, une sorte d'hercule à barbe rousse, très réputé dans la région, le laisse filer, toute la longueur de la corde, pour l'arrêter ensuite sans le moindre effort, en lui disant : « Maintenant remontez ! »

Sur un éboulis, nous tenons conseil. Découragé par sa chute, le Viennois opine pour la retraite, l'Allemand ne veut pas en entendre parler : « Je ne recule jamais ! En avant ! » Quant à moi, tous les instincts du sybarite conspirent avec le sens commun pour m'inciter à une sage retraite; mais il ne sera pas dit qu'un Français recule là où un Allemand va de l'avant. J'irai donc, tout en pestant du fond de l'âme contre le Hochgall, la bise, les Allemands et en songeant avec émotion à la bonne hutte où il fait chaud...

Une seconde pente de névé courte mais très escarpée, inclinée à plus de 50 degrés et dangereuse tant par sa raideur que par le mauvais état de la neige fraîche; — puis nous abordons le rocher. Ici, nous surplombons le plateau de glace; les rimailles grises s'entre-croisent à nos pieds, entrevues parmi les déchirures du brouillard. Une cheminée presque lisse, où il faut s'élever à la force du poignet — mais ce n'est pas long — un semblant de sentier sur des pierrailles glissantes, et nous voici sur l'arête. La neige ne tombe plus, mais le vent se déchaîne : une bise aigre, froide, et si violente que parfois elle nous renverse presque. Les manteaux sont restés enroulés, par nécessité, et c'est en tremblant de froid que nous gravissons les énormes blocs de rochers qui s'entassent les uns sur les autres, suspendus au-dessus d'un abîme effroyable. Fort heureusement, le brouillard cache les profondeurs du glacier, et à gauche, sur la face N.-O. la pente de neige

s'arrondit d'abord doucement. Quelques mètres plus loin, il est vrai, elle se dérobe, et surplombe l'abîme.

Le vent fait rage. Courbés sous ces rafales qui nous fouettent, nous grimpons le long de cette arête, laquelle heureusement n'est point verticale, comme nous l'avions cru : elle est même d'une inclinaison fort raisonnable. Dans la vapeur, nous entrevoyons cette ligne brisée qui fuit devant nous, vers le ciel. Parfois, nous abordons la neige, meilleure de ce côté. Nous contournons une immense crevasse et, juste au-dessus, nous abordons une pente verticale — neige mince sur glace — où il faut tailler ; mais le vent s'est relâché, nous reprenons confiance. Reste la partie la plus exposée de l'arête : des dalles de schiste glissantes, étroites, entre deux parois verticales ; nous l'évitons, reprenant ainsi l'ancien chemin du Hochgall, délaissé depuis quelques années pour cause de trop grande facilité. Nous nous rejetons sur la face S.-O., et nous la traversons en diagonale. Elle est à pic, mais elle n'est pas lisse : des blocs de roche y font partout saillie, et, bien qu'ils soient agrémentés d'une couche de neige fraîche qui les rend très glissants, on y peut accrocher la main et le pied, en avançant avec précaution. A ce moment, le brouillard a la complaisance de s'écarter, pour nous permettre d'apercevoir, exactement sous nos pieds, le glacier effroyable et triste. Le précipice est de 900 mètres : c'est, à contempler, une joie sans égale.

Une dernière pente de neige, et nous voici sur le Hochgall. Un pâle rayon de soleil filtre des nuages, et égaie notre frugal déjeuner. De temps à autre, le brouillard se déchire, nous apercevons des crevasses azurées, des cascades de séracs, tout un miroitement de neiges, — car le Hochgall recèle en ses vastes flancs des trésors de blancheur, et toute la féerie des grandes cimes alpestres s'y dévoile... En fait de vue, c'est tout. « Qu'est-ce que cela fait ? dit philosophiquement mon guide. Vous avez vu

le panorama du Schneebiger Nock. C'est toujours la même chose! »

De la descente, je ne dirai rien. Elle s'effectua, selon l'ordinaire, très aisément. Elle prit deux heures; la montée avait demandé trois heures et demie, sans les haltes; ce n'est pas beaucoup : les divers manuels comptent de quatre heures et demie à six heures. A peine nous touchions la terre ferme quand le brouillard se dissipa, et le soleil se mit à luire. Tout l'après-midi, nous eûmes la joie de contempler le Hochgall dans sa gloire; ce sont là mécomptes habituels aux montagnes. Nous avons pourtant gardé du Hochgall un bon souvenir : l'ascension est, par elle-même, très intéressante, en raison de sa rare variété, le roc et la glace s'y mêlant en de justes proportions; on y goûte, sans risques excessifs, le charme de la difficulté vaincue; on est constamment suspendu au-dessus des abîmes : c'est, pour un alpiniste qui débute dans la carrière, une course bien instructive, et du plus haut intérêt.

Si je me suis permis de conter aux lecteurs de l'*Annuaire* des ascensions qui n'ont rien de particulièrement glorieux¹, — réservant à plus tard le récit de quelque grimpée de Dolomite, — ce n'est pas que je désire faire une réclame à Rein. Que Rein demeure isolé du monde, — qu'il garde ce charme unique de solitude qui fait son principal attrait, — que ceux-là seuls s'y rendent, qui ont soif de repos, de nature sincère et d'humanité primitive, — c'est mon vœu pour cet humble coin de terre tyrolienne, auquel j'ai dû quelques-unes de ces heures très douces, dont le souvenir embellit pour longtemps la vie.

HENRI MONNIER,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris.)

1. Il y a déjà trente ans que le Hochgall et le Schneebiger Nock ont été gravis pour la première fois.

XII

HUIT JOURS EN KABYLIE

FLANC NORD DU DJURJURA LE TAMGOUT DE LALLA KHEDIDJA

(PAR M. C. TABARY)

ALGER — TIZI-OUZOU

14 avril 1897. — Voici les vacances de Pâques, c'est le moment de réaliser un projet d'excursion amoureusement caressé par les ancêtres de la Section, et fort attrayant d'ailleurs ; il s'agit d'explorer le Sud de la Grande-Kabylie, au pied de la chaîne du Djurjura et d'escalader le Lalla Khedidja, le point culminant du massif. La caravane est composée de douze membres de la Section, représentant l'Université, le barreau, le haut commerce et la médecine¹. Tout est préparé avec soin, la prévoyance étant la mère du confortable. Le service de l'intendance, organisé avec sollicitude par nos collègues Reynier et Loyer, a entassé dans des sacs et des couffins des vivres abondants, comme pour une expédition périlleuse et lointaine au centre du continent noir : pain de munition, boîtes de conserves, desserts variés, barils de vin blanc et rouge, batterie de cuisine, tout cela aura son emploi dans ce pays pauvre et sobre

1. MM. Meunier, Lung (F.), Leblays, Tabary, Pressoir, Delory, Lemoine, Reynier, Loyer, Barthélémy et les deux frères Sergent.

que nous allons parcourir, et où nous ne devons trouver que le couscous, les poulets étiques et le mouton traditionnels. Précaution touchante : un sac de pommes de terre et d'oignons nous fait songer par avance aux délicieuses soupes maigres que Leblays sait confectionner avec tant de maestria, et dont nous avons déjà dégusté en maintes occasions des spécimens succulents.

Le spectacle est fort pittoresque à 6 heures du soir, à la gare d'Alger : au milieu de colis encombrants, se démènent douze gaillards à mine inquiétante, sinon toujours rébarbative, coiffés de casques de liège ou de feutres décolorés, guêtrés et chaussés solidement, armés d'alpenstocks et de bâtons ferrés. Tout ce monde s'embarque dans le train de Tizi-Ouzou, la capitale de la Kabylie étant le point de départ de l'excursion proprement dite.

On n'a pas le temps de s'ennuyer en route : après un dîner bien arrosé, les artistes de l'escouade font vibrer les cordes de leur gosier sonore, et les ancêtres émerveillent les imaginations des conscrits par leurs récits et leurs descriptions qui sont empreints peut-être d'exagération poétique, et dont le souvenir hantera nos rêves cette nuit à l'hôtel de la Poste où nous allons nous préparer aux fatigues du lendemain.

DE TIZI-OUZOU A AÏN-SULTANE PAR LES CRÊTES DES BENI-SMENZER

15 avril. — Dès l'aube, réveil général ; par la fenêtre de notre chambre commune nous pouvons, Loyer et moi, admirer le panorama. On se croirait en France, dans une petite ville de province ; la cour de l'auberge est encombrée de ces pataches aux couleurs criardes, aux ressorts gémissants dont Tartarin retrouva un exemplaire du côté d'Orléansville. Des chevaux piaffent sous les hangars, des poules

picorent sur le fumier. Une collinette verdoyante, plantée d'arbres fruitiers, monte en pente douce, avec des maisons blanches coiffées de tuiles rouges; seul, un bouquet d'eucalyptus peuplé d'oiseaux jette une note exotique dans ce paysage de France.

Pendant qu'on charge les bagages sur les mulets commandés à l'avance, nous poussons une pointe, les deux Sergent, Loyer et moi, jusqu'au village indigène, qui groupe ses maisons de pierre sèche couvertes de roseaux à 500 mètres d'ici sur un monticule. Les ruelles serpentent en lacets capricieux, bordés de huttes misérables ou de figuiers de Barbarie aux branches enflées comme des membres de goutteux et aux raquettes épineuses d'aspect menaçant. La population, du reste, ne s'effraie pas à notre vue : trois bambins se précipitent pour nous servir de guides; ce sont des petits cireurs de Tizi-Ouzou, parlant admirablement français, alléchés par l'appât de quelques sous à gagner. Sur le pas des portes, se pressent, pour nous voir passer, des femmes en robe rouge sans manches, bras nus et jambes nues, tatouées de signes bleus sur le front et les joues. Une d'elles veut même nous vendre quelques pauvres bijoux, des bracelets et de larges anneaux d'argent martelé, des colliers de corail d'une propriété douteuse.

Un de nos jeunes compagnons nous fait pénétrer dans la maison paternelle; l'intérieur en est fort simple : une salle exiguë, aux murs de terre, meublée d'une natte sur laquelle couche toute la famille, d'un moulin de pierre des plus primitifs, de grandes jarres d'argile pour renfermer le blé, et de quelques vagues ustensiles de cuisine. Pas de cheminée; le feu s'allume dans un trou au milieu de la pièce : la fumée sort par où elle peut.

Le chemin que nous suivons, tout souillé d'immondices, nous mène devant un mur qui attire notre attention; évidemment c'est le salon de peinture et de gravure de l'en-

droit. Des feuilles illustrées du supplément du *Petit Journal* nous montrent le Tsar en habit de gala et tout près, peints en ocre et en vert pomme sur la blancheur du mur, des arbres fantastiques, des coqs monstrueux, et des oiseaux apocalyptiques de race indistincte. Un rassemblement nous entoure : ce sont des représentantes curieuses du beau sexe et des gamins aux minois éveillés et aux grands yeux noirs, charbonnés comme de vieilles murailles. La trompe que je porte en sautoir semble les intriguer ; j'en tire quelques sons éclatants qui mettent en fuite toute la bande comme une volée de moineaux. Un vieux Kabyle décrépît, qui a dû faire le coup de feu contre nos soldats, se chauffe au soleil au pied d'un mur ; il implore notre charité au passage par quelques murmures ; il n'a plus de dents, nous dit un de nos guides, il ne vit plus que de bouillie. La mosquée dresse un peu plus loin sa tour carrée toute blanche ; le marabout du lieu doit être fort pauvre, car la salle basse a pour tout ornement quelques nattes d'alfa. Un escalier en colimaçon et une échelle branlante, donnent accès à la plate-forme de la tour. Nous découvrons de là tout le pays. Rien de bien pittoresque d'ailleurs : la ville française de Tizi-Ouzou et le village indigène sont perdus dans une immense vallée verdoyante et mamelonnée qui s'allonge de l'Est à l'Ouest, bordée au Sud par des hauteurs boisées que nous allons franchir tout à l'heure, et au Nord par le Belloua (710 mèt.), d'où l'on voit la mer et toute la Kabylie. Nous donnons quelques sous au gardien de la mosquée pour acheter des bougies au marabout.

A notre retour, la caravane s'ébranle : d'abord les bêtes de charge, puis les muletiers, enfin les alpinistes. En route vers le Sud ! Quelques femmes indigènes nous croisent, armées de sarcloirs minuscules pour arracher les mauvaises herbes dans les champs de blé ; elles passent un peu à l'écart, moitié crainte, moitié pudeur. La mati-

née est délicieuse. Le chemin gravit des pentes raides couvertes de figuiers et d'oliviers magnifiques, longe des ravins encombrés de frênes vigoureux et centenaires, dont le feuillage encore tendre servira de fourrage pendant les sécheresses de l'été. Ce sont du reste les arbres de prédilection des Kabyles. On en voit partout plantés au milieu des champs d'orge et de blé, chargés souvent d'une vigne énorme. Ça et là, sur des mamelons, des villages indigènes se cramponnent aux pentes, pareils de loin à une colonie de tortues énormes, en pierre ou en pisé, avec leurs maisons à la carapace de tuiles grisâtres. Les populations se pressent curieusement sur notre passage. Nos muletiers indigènes, eux, sont des gaillards civilisés, dégourdis, trop dégourdis même ; l'un d'eux porte sur sa chemise de coton la « Merdaille » de Madagascar, gagnée là-bas par son père, qui est mort au retour de sa lointaine expédition. Tout à coup, dans le sentier même, une bosse bizarre : c'est un crâne humain que nous déterrons, très vieux sans doute, car nous traversons un ancien cimetière. L'ainé des Sergent tiendrait à garder ce souvenir, et, pour l'emporter sans blesser la susceptibilité des Kabyles du village voisin attroupés, il leur fait croire que c'est un crâne de *roumi*. Mais où mettre cette lugubre trouvaille ? On se décide enfin à rendre aux indigènes ces vénérables restes qu'ils s'empressent d'enfouir.

Le pays change d'aspect : aux collines vertes et fraîches de tout à l'heure, succèdent des monticules schisteux, dénudés et tristes, aux réverbérations aveuglantes. Dans cette région déserte, une cabane pourtant se dresse au bord du chemin ; c'est la hutte d'un *caouadji* (cafetier), avec sur la porte (ô mystère !) cette inscription en lettres rouges informes : « Il y a des rats. »

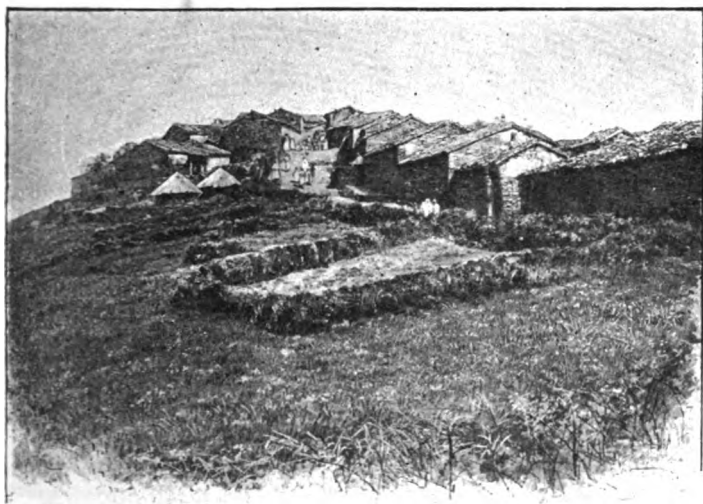
Il est 11 heures ; on s'établit pour déjeuner un peu plus loin, à l'ombre propice d'un olivier immense, à proximité d'une source. Déballer les vivres, les étaler sur le gazon

est l'affaire d'un moment, pour des voyageurs affamés. Chacun a sa spécialité : l'un est échanton, l'autre grand panetier, un troisième, éventreur de boîtes de conserves, un autre encore préposé aux desserts. Toute cette jeunesse se démène pendant que les anciens, voluptueusement vautrés sur l'herbe, entourés d'une auréole prestigieuse, assistent avec un intérêt évident aux préparatifs du repas. Le festin est abondant et varié : notre hôtelier de Tizi-Ouzou a ce matin consciencieusement garni nos couffins ; les mâchoires se mettent en branle au son d'une flûte kabyle qui glapit là-bas, derrière le coteau. En face de nous, vers le Sud, l'Haïzeur nous regarde par-dessus l'épaule des collines, découpant en dentelle sa haute crête rocheuse sur le ciel d'un bleu profond. Sur les hauteurs environnantes sont juchés les villages kabyles importants et nombreux des Beni-Smenzer. Le caouadji des Rats vient nous faire en plein air dans des bouilloires minuscules un café bourbeux qui facilitera la digestion. Nos muletiers se gavent de pain et de fromage de gruyère, la sainte horreur de la graisse de porc leur faisant refuser les morceaux de viande que nous leur offrons.

On reprend allégrement, par monts et par vaux, le voyage interrompu, à travers un pays mamelonné, coupé de ravins, à la végétation pauvre ; çà et là, quelques touffes de diss, quelques buissons de lentisques et de palmiers nains, des cystes et des genêts en fleur et de grands frênes aux feuilles nouvelles. Au fond d'un vallon, un petit moulin projette une cascade : oh ! bien primitif, ce moulin ! une simple cabane, couverte de roseaux ; l'eau, amenée dans un tronc d'arbre creusé, tombe en cataracte et fait tourner deux meules lilliputiennes. En face de nous, barrant l'horizon, la haute muraille crevassée de l'Haïzeur, neigeuse et coiffée de brume.

Nous laissons sur la droite le marché des Mechtrass, un vaste espace battu par le pied des bestiaux, bordé de

quelques échoppes vides, où se réunissent, toutes les semaines, les indigènes de la région. Tout à coup, à l'extrémité de la colline dont nous suivons la crête depuis quelque temps, un panorama magnifique nous arrête : nous avons devant les yeux une cuvette immense arrosée par l'Oued Boghni, au pied de l'Haizeur ; c'est un fouillis d'arbres au milieu desquels se cachent quelques villages,



Village kabyle des Beni-Smenzer.

une oasis de verdure dont la vue nous semble douce après cette longue promenade au grand soleil à travers des pays arides. Le soir approche. Au bas de la descente, nous suivons les sentiers capricieux qui serpentent entre les oliviers vigoureux, les frênes qu'embrassent des vignes géantes, les orangers en fleur chargés en même temps de fruits mûrs. C'est une série de vergers, de jardins, de champs fertiles savamment arrosés par des rigoles dérivées des ouadis qui descendent directement de la montagne. La traite est encore longue à faire jusqu'à la maison

d'école d'Aïn Sultane, qui doit nous servir de dortoir et qui se perd dans ce nid de verdure digne de la Belle au Bois dormant. On ne regrette pas du reste les détours du sentier au milieu de cette végétation luxuriante.

Une bande de gamins indigènes, prévenus de notre arrivée, viennent à notre rencontre, et nous saluent poliment d'un « bonjour » de bon aloi. Ce sont les élèves de M. Pellissier qui vont nous faire une escorte d'honneur. Près de l'école, au bord de la route, un grand feu flambe gaiement au milieu d'un cercle de spectateurs. Un mouton, tué à notre intention, embroché dans une longue perche, rissole en nous attendant, les flancs tailladés de coups de couteau. Un cuisinier l'arrose de beurre rance avec une branche de lentisque, pendant que les affamés, aux burnous crasseux, font luire alentour leurs dents blanches et leurs yeux noirs qu'allume la convoitise. C'est le *méchoui* qui nous sera servi tout à l'heure. Aussitôt, Leblays se met à l'œuvre ; quelques pommes de terre et quelques oignons lui suffisent, et, dans une heure, il va nous servir une soupe dont Vitellius et Héliogabale auraient sans doute payé bien cher le secret.

L'attente paraissant longue à nos appétits surexcités, nous allons nous promener, pour prendre patience, jusqu'à la fontaine d'Aïn Sultane, une source abondante et pure qui sort à flots au pied de micocouliers géants. Et, autour, la végétation est d'une vigueur peu commune : les frênes dressent leurs troncs robustes qu'escaladent et que festonnent des vignes grosses comme la cuisse d'un homme. La soirée est calme : seuls les cris des gamins et les aboiements aigres d'un chien kabyle, dans un village voisin, troublent le silence.

Mais il est temps de rentrer ; nos camarades, restés là-bas à surveiller le pot-au-feu, sont capables de prélever sur le souper la part du lion. M. Pellissier a mis aimablement sa classe à notre disposition. Des tableaux noirs à

plat sur des tréteaux, des bougies dans le goulot de quelques bouteilles, valent à nos yeux les tables à rallonges et les candélabres éblouissants des salles à manger les plus luxueuses ; au fond c'est la chambre à coucher. La soupe à l'oignon et des œufs brouillés, le méchoui presque saignant et le couscouss apporté aux hôtes par le fils du président du douar, composent un menu varié et succulent ; par là-dessus un verre de thé et une promenade de digestion au clair de la lune. Trois bambins nous accompagnent dans notre expédition nocturne : ce sont des gaillards intelligents, parlant fort bien le français, connaissant même la règle des participes, les fractions, les principaux faits de notre histoire et quelques fables de La Fontaine. L'honneur en revient sans doute à leur instituteur. L'interrogatoire bienveillant que nous leur avons fait subir a achevé de nous brouiller les idées ; je crois qu'une nuit de repos après une marche de 35 kilomètres nous fera grand bien. Nous nous jetons donc tout habillés sur notre couche moelleuse, côte à côte, sans crainte des intempéries ni des insectes ennemis de l'homme.

**D'AÏN-SULTANE A AÏT-TOUDDEURT
PAR LES CHENNACHA**

16 *avril*. — Tout le monde est debout à 5 heures. Le ciel est gris, d'un gris perle de mauvais augure. Sur les flancs de l'Hafzeur rampent sinistrement de lourds nuages sombres, déchirant leurs volutes aux arêtes de la montagne entrevue par instant. En serions-nous pour nos frais de déplacement, et la pluie nous forcerait-elle à rebrousser chemin après un début si encourageant ? Ce n'est pas la première fois que la pudique chaîne du Djurjura se voile ainsi derrière un rideau de brume pour écarter les profanateurs. Pourtant le Club Alpin ne reculera pas pour si

peu. Par ce temps doux et calme, c'est un plaisir que de faire ses ablutions matinales dans un torrent vagabond qui descend de l'Haïzeur en chantant dans les rochers. Au secours ! Pressoir, glissant sur une pierre humide, vient de tremper dans un gouffre profond son ancestral fond de culotte. Nous nous précipitons à l'aide de son auguste et précieuse personne, qui, comme l'Amour mouillé de classique mémoire, s'en va changer de pantalon.

Cependant, la caravane s'organise ; quinze mulets escortés de leurs propriétaires sont déjà rassemblés par les soins d'un brigadier indigène que nous a envoyé, pour nous guider, l'administrateur de Dra-el-Mizan. Nous prenons congé de M. Pellissier et de sa famille. Chacun enfourche sa monture, et tous ces Sanchos plus ou moins pansus se mettent en marche à la file indienne par un chemin à peine tracé entre des oliviers séculaires. Les mulets des bagages forment l'arrière-garde. Le coup d'œil est pittoresque : douze cavaliers d'occasion, en costume d'opéra-comique, escortés de quinze piétons au burnous crasseux et flanqués d'un brigadier superbe au vaste manteau bleu, qui marche en serre-file ; il a la haute selle arabe et les larges étriers damasquinés. Nous pouvons du reste nous laisser distraire par le spectacle de notre bande, le paysage ne présentant qu'un intérêt fort restreint. Nous traversons, en route vers l'Est, une région mamelonnée, bien cultivée, du reste, semée de quelques arbres, frênes, oliviers et caroubiers. Sur notre droite, l'Haïzeur, toujours embrumé, nous ouvre parfois, par une déchirure du brouillard, le bâillement fantastique d'une gorge sauvage. Tout autour de nous, sur les collines, une quinzaine de villages kabyles d'un blanc grisâtre dans cette matinée triste.

Un cortège bizarre croise notre troupe : sur un mulet, une femme passe entièrement voilée de noir, spectre lugubre, suivie de deux marauds d'aspect peu rassurant. Don Quichotte aurait saisi sa bonne lance et piqué des deux sur

ces oppresseurs de la beauté. Mais nous ne sommes plus au bon temps de la chevalerie, et les matraques de ces deux duègnes viriles sont de taille respectable. Un de nos muletiers qui parle français nous explique en substance que c'est la femme d'un marabout du voisinage : « Très veinard, ce saint personnage, nous dit-il; il voit les femmes de tous les autres (les femmes Kabyles ne portant pas comme les Mauresques le voile mystérieux), et personne ne voit la sienne. »

Un moment d'hésitation : le chemin, comme toute bonne piste kabyle qui se respecte, se perd brusquement dans les terres. Il faut se résoudre à couper au court, dans les champs de blé vert. Une pluie fine et pénétrante tombe lentement, implacable et douce. On continue quand même; la devise du Club n'est-elle pas : « Toujours plus haut, toujours plus loin » ? La montagne se dégage un peu après l'averse, et montre, en avant-garde, une énorme aiguille rocheuse, d'un gris rayé de rouge, la pointe encore perdue dans la brume. Un pont rustique de branches et de terre battue fournit à notre caravane un passage étroit sur un oued jaunâtre grossi par les pluies. Une grimpette à pic par un sentier raboteux, et nous voici au pauvre village d'Aït-el-Kaïd, bâti sur des rochers énormes. Il est 11 heures, l'heure fatidique du déjeuner pour les touristes en route depuis 7 heures. On met pied à terre, on décharge les provisions, et on installe la salle à manger dans le cimetière indigène où des pierres dressées marquent l'emplacement des tombes. L'endroit, du reste, n'est pas lugubre : des oliviers monstrueux l'ombragent tout entier; et puis, pour comble de bonheur, Phébus aux crins dorés a chassé tous ces nuages malencontreux et règne en maître dans l'azur reconquis.

Le déjeuner est naturellement copieux et varié.

Le caïd de la région, qui habite un village voisin, vient nous souhaiter la bienvenue et nous faire admirer sa belle

barbe fleurie. Autour de nous, curieusement groupés sur les roches, les naturels mâles de l'endroit examinent ce spectacle insolite : des Roumis déjeunant dans un cimetière joyeusement et plantureusement.

On se remet en route, convenablement lesté, avec un verre de thé par-dessus les aliments plus substantiels.

Pendant une heure et demie, nous escaladons, par un sentier capricieux, une pente fort raide et rocheuse, agrémentée de quelques touffes de diss, et de buissons de lentisques, de cystes et de jujubiers dans lesquels éclate la note claire et gaie de larges pensées jaunes ou violettes. La plaine s'abaisse derrière nous. On grimpe péniblement à pied ou à dos de mulet jusqu'à un col de 1,122 mètres. C'est un coup de théâtre. Devant nous, un peu sur la droite, se dresse majestueusement, à 2,305 mètres, le massif monstrueux de l'Akouker. Les flancs gris de la montagne se précipitent en à-pic de 500 mètres, crevés d'abîmes sombres, rayés de gorges sauvages, avec, tout au sommet, tranchant sur la teinte générale, étincelant sous le grand soleil, un champ de neige immaculée, d'où se détachent des coulées longues et minces suivant les sinuosités des ravins. Ça et là, quelques nuages diaphanes, en désarroi, semblent perdus le long de la muraille, comme des fuyards d'une armée en déroute, s'accrochant aux aspérités, se déchirant aux aiguilles, marquant à peine leur passage par une ombre errante et légère. En face, sur notre gauche, le Kourièt, haut de 1,700 mètres, élève son chaos pittoresque de rochers rouges et bleus, séparé de l'Akouker par une cuvette verdoyante, au fond de laquelle il nous faut descendre pour remonter de l'autre côté, au village de Taguemoun (1,174 mètr.).

Cependant, le ciel se couvre de nouveau, une bise aigre nous cingle les oreilles au col de Taguemoun, ce trait d'union entre les deux chaînes parallèles; nous prenons à peine le temps de boire à la régolade une cruche de lait

qu'un indigène nous apporte sans vouloir d'argent, les plus pauvres, en ce pays, mettant leur point d'honneur à exercer gratuitement l'hospitalité. L'Akouker disparaît en grande partie ; nous n'en voyons plus que la base qui plonge devant nous dans la vallée profonde du Tacift n'Aït-Ayed. Nous suivons maintenant, au flanc du Kouriet, un sentier pierreux dont les lacets se promènent à mi-côte,



L'Akouker vu des environs d'Aït-Touddeurt.

au-dessus de la vallée du Tacift n'Aït-Ayed, entre des rochers cyclopéens, empanachés de chênes verts. A un détour du chemin, nous dépassons le village d'Agouni ou Fourrou, admirant encore, avant de leur tourner le dos, les murailles embrumées de l'Akouker, de l'Azerou ou Gougane qui le prolonge et du Thaltatt noyé dans le brouillard, à l'extrémité de la chaîne. Au-dessous de nous, de l'autre côté de la vallée, sur des collines qui se détachent en promontoire, s'allongent des chapelets de villages blancs comme des nids d'oiseaux géants dans la verdure.

Enfin, la caravane arrive au but : c'est Aït-Touddeurt, un village assez important où tout notre monde va trouver pour cette nuit l'hospitalité. La situation en est pittoresque. Sur le flanc Nord du Kouriet, les maisons étagent leurs terrasses blanches ou bleues, comme les marches d'un escalier de Titans ; elles sont bâties en pierres séparées par une couche d'argile ; quelques-unes sont couvertes de tuiles, la plupart ont un toit plat qui sert l'été de promenoir et de dortoir. Pendant que nous défilons dans les ruelles étroites et inégales, la figure au niveau des toits, la population se presse sympathique et curieuse sur notre passage ; les hommes nous saluent d'un *salam* respectueux, la main à la hauteur de la chéchia comme des pioupious bien appris. Les femmes, plus discrètes, nous examinent par l'entre-bâillement d'une porte ou du fond d'un couloir sombre ; les fillettes et les garçonnets, les yeux agrandis par la surprise, groupent leurs minois éveillés et leurs vêtements sales de chaque côté de la rue.

Le caïd va nous héberger dans une maison spécialement réservée aux hôtes. Il nous faut mettre pied à terre pour pénétrer par une sorte de porche aux poutrelles de thuya dans la cour intérieure. Oh ! bien exigüe, cette cour : une trentaine de mètres carrés à peine, en pente raide, bossuée de pierres, de marches irrégulières et semée de choses mal odorantes de nature indistincte. Tout autour s'ouvrent quatre chambres sans fenêtre, à porte basse, sans meubles, où nous devons passer la nuit, en compagnie des énormes amphores à grain.

Nos muletiers, qui doivent partir demain de bon matin, après une nuit passée sous le porche, presque à la belle étoile, défilent pour recevoir leur salaire. Ils esquissent des sourires de satisfaction en contemplant les cinq francs qu'on leur octroie généreusement, le douro inespéré qui leur permettra de vivre quelques jours, eux et leur famille.

Un visiteur nous arrive, un ancien turco, personnage important du village qui vient nous saluer poliment et faire admirer les trois médailles, médaille militaire, médailles du Tonkin et de l'Algérie, qui s'étalent sur son burnous très propre ; ce brave a servi la France vingt-cinq ans ; il a pris part à la guerre de 1870, et est resté longtemps prisonnier à Mayence. Maintenant, rentré dans son pays après de folles équipées et des aventures épiques, il est



Jeunes Kabyles à Aït-Touddeurt.
Reproduction d'une photographie de M. Sergent.

repris tout entier par l'islamisme et la vie kabyle ; il « fait sa religion », et refuse poliment l'absinthe que nous lui offrons, cette absinthe bienfaisante, que nous emportons toujours dans nos lointains voyages, et qui, prise à dose légère, apaise la soif la plus ardente. Il deviendra un marabout vénéré, doté, après sa mort, dans le cimetière, d'une blanche et ronde koubba, où les fidèles viendront faire leurs dévotions.

Comme contraste, un autre gros légume de l'endroit, le « grand champître » (traduisez « garde champêtre ») dont le burnous bleu fait rutiler davantage le nez rubicond,

accepte l'absinthe avec reconnaissance; il la préfère évidemment à l'eau pure; il deviendra marabout, « plus tard ». C'est lui qui nous guide à travers le village, jusqu'à la mosquée, pendant que nos camarades les plus dévoués préparent le souper.

Elle est bien misérable, cette mosquée ! Une salle vide, aux murs nus, avec une simple natte d'alfa pour préserver les fidèles des rhumes de cerveau. Par un escalier délabré, nous grimpons sur la terrasse plate aux bords peu élevés. Le panorama est splendide : vers le Nord-Est, au loin, après des chaînes de hautes collines qui s'allongent parallèlement à la mer, un ruban jaunâtre à peine visible : c'est la route de Fort-National que l'on voit à flanc de coteau jusqu'à Michelet, dont on distingue d'ici les maisons vaguement blanches dans la verdure. Vers le Nord, le pays est tumultueux, bossué, semé de taches de broussailles qui le font ressembler à une immense peau de panthère aux plis énormes. Un dernier repli de terrain qui s'allonge de Dellys à la forêt d'Yacouren et au sommet du Tamgout, nous barre l'horizon de ce côté et nous cache la vue de la mer. Du côté de l'Ouest, le soleil se couche dans une éclaircie étincelante, bordée de nuages en fusion. Des traits de lumière, lancés horizontalement, éclairent en enfilade les crêtes des collines et les vallées du Sebaou et de du n'Aït-Ayed, et viennent se perdre dans les brumes dont le Thaltatt est ouaté derrière nous. Par là, à l'horizon, les sommets bien connus du Tegrिमoun et du Bou-Zegza s'incendent d'une lumière intense, chaude et dorée, avec des reflets roses d'une délicatesse infinie. Cet éblouissement du couchant nous empêche de distinguer de ce côté les détails du paysage, et assombrit encore à nos yeux le linceul de nuages qui voile vers le Sud le Thaltatt et l'Azerou ou Gougane. L'Akouker disparaît complètement derrière le promontoire que nous avons contourné en arrivant. Sous nos pieds, dans la vallée profonde du Tacift

n'Aït-Ayed, qui se creuse en bas du Kouriet, c'est un fouillis de verdure, d'arbres vigoureux et frais, au milieu des champs d'orge et de blé. Les crêtes des coteaux sont hérissées de villages. Le « champitre » nous indique du doigt Tiroual et Tiguemounine où nous devons passer demain.

Mais on vient nous chercher : le souper nous attend. Les convives prennent place en plein air, assis sur des pierres, ou sur des caisses, perchés un peu au hasard, comme des poulets surpris par la nuit. Des lanternes vénitiennes accrochées çà et là répandent une obscure clarté sur ce campement de bohémiens. Cependant, du haut de la mosquée, le muezzin, appelant les fidèles à la prière, jette ses notes claires dans le calme du soir. Leblays nous sert l'obligatoire soupe à l'oignon qu'on absorbe jusqu'à la dernière goutte et qui précède un rata savamment composé avec des morceaux du méchoui d'hier. Les assiettes du Club sont des ustensiles de civilisation fort appréciés en cette circonstance. Puis, un indigène nous apporte de la part du caïd, dans un immense plat de bois épais de 5 centimètres, une montagne de couscous, de quoi nourrir un régiment. Munis chacun d'une petite cuiller en bois, nous puisons à même dans ce monceau terrible, n'y faisant, du reste, que des brèches inappréciables. Après nous, nos muletiers et les intrus, des parasites, venus on ne sait d'où, attirés à coup sûr par l'appât d'un festin, forment le cercle autour de ce plat qui aurait pu servir de table ronde aux chevaliers des chansons de geste, et en font disparaître le contenu avec une prestesse remarquable. L'un d'eux, pour digérer, sans doute, nous demande un « morceau d'absinthe ». Tout à coup, un serviteur de la maison ouvre, derrière nous, une porte sombre, qui donne peut-être accès dans la caverne des quarante voleurs d'Ali-Baba ; mais non, c'est tout simplement un magasin d'épicerie minuscule ; le caïd, sans doute, est le Félix Potin de l'endroit. Sucre, café, chandelle, pru-

neaux, tout cela est entassé au hasard. Un paquet de bougies, dans le plateau d'une balance antédiluvienne, sert de poids unique.

Et maintenant, dormir ou ne pas dormir, *that is the question*, comme disait si éloquemment Hamlet, dans un accès de désespoir et de mélancolie, en songeant, comme nous, aux morsures éventuelles des puces kabyles. La caravane se répartit dans les locaux dormitoires. Nous avons soin d'attirer avec nous, dans la chambre où nous prenons place, Lemoine, Barthélemy, Reynier et moi, notre bon ami Delory qui a la spécialité d'accaparer cet insecte non ailé, que l'on a puce appelé, et dont les morsures sont si peu soporifiques. Mais le traître a eu le toupet de se munir de poudre de pyrèthre, et sème un cordon sanitaire autour de ses positions. On s'étend tout habillé sur une couche de fougère fraîche, en invoquant Morphée et ses pavots. Ah bien oui ! à peine la chandelle soufflée, voilà la danse qui commence ; des milliers de puces grouillent sur nos individus et, en se dédommageant des jeûnes passés, se préparent aux jeûnes futurs. Si seulement Delory en prenait sa part ; mais le coquin ronfle déjà, la conscience tranquille, les tibias indemnes, prouvant, par son calme même, l'efficacité de l'insecticide. Le sommeil vient pourtant, car on se blase même sur ces chatouillements désagréables. Ces puces hantent mes rêves sous la forme de bêtes de l'Apocalypse, aux mandibules effrayantes et aux bonds désordonnés. Un de ces monstres jette son dévolu sur moi, et d'un saut formidable se précipite sur mon épaule, la gueule ouverte. Je pousse un cri de détresse. C'est mon voisin Lemoine qui, ayant écarté dans son sommeil le sac sur lequel il reposait sa tête, le cherche dans l'obscurité, et, à demi éveillé, a pris pour son oreiller ma propre personne qu'il secoue vigoureusement en s'étonnant de la résistance éprouvée.

D'AÏT-TOUDDEURT A TIROUAL ET A TIGUEMOUNINE

17 avril. — De grand matin, avant le départ, nous montons au-dessus du village, sur la pente du Kouriet, pour embrasser une dernière fois le paysage splendide. La journée s'annonce magnifique. L'Azerou ou Gougane et la dent formidable du Thaltatt resplendissent dans la gloire du soleil matinal, baignés d'une lumière rose et violette inconnue à nos ciels d'Europe. Des plaques de neige s'étalent au sommet. Derrière, une pointe, qui se distingue à peine de cette première crête, marque le faite du Lalla Khedidja. La traite n'est pas longue à faire, le village de Tiguemounine, à quelques kilomètres d'ici, étant le but de l'étape. Aussi, n'avons-nous gardé pour aujourd'hui que les mulets indispensables au transport des bagages. On dévale d'abord à grandes enjambées par un sentier fort raide qui nous mène au fond de la vallée du n'Aït-Ayed. La descente est délicieuse dans la fraîcheur et la clarté du matin ; nous revoyons, l'éperon une fois dépassé, les pentes vertigineuses et la tête enneigée de l'Akouker, vis-à-vis des contreforts escarpés rouges et bleus du Kouriet.

Plus loin, sur notre droite, un nouveau sommet se découvre ; c'est l'Azerou-es-Guessig, bien reconnaissable à sa pyramide régulière et au tricorne de neige qui le coiffe. Ce monstre presque anonyme aura bientôt l'honneur de porter le nom de Pressoir, notre sympathique et dévoué secrétaire, lorsque les vacances de la Pentecôte nous auront permis d'escalader ses flancs vierges et de faire sur son sommet à son vénéré parrain un vigoureux *shampooing* au champagne, avec libations du même liquide au génie de la montagne. Sur notre gauche, de l'autre côté d'un ravin profond et dénudé, se détachent vigoureu-

sement en rouge, sur les schistes bleuâtres, les robes des femmes kabyles qui recherchent de l'argile à poterie. La vallée est large, plantée d'oliviers énormes sur les bords de l'oued limpide. Le torrent est assez profond pour que la coopération des mulets soit nécessaire; quelques montures suffisent du reste à transporter les touristes sur l'autre rive, deux par deux.

Sur la berge, quelques indigènes d'un village voisin nous entourent, respectueusement. Un pauvre vieux mendiant, ridé, flétri, racorni, ratatiné comme les sorcières de Macbeth, une ruine ambulante dans des haillons sordides, cherche à arracher quelques sous à notre charité par ses lamentations répétées. On le photographie à son insu, pendant qu'une pièce de deux sous attire son attention, car Mahomet défend à ses fidèles la reproduction des traits humains par la peinture ou le dessin, et la photographie est comprise par ses adeptes dans cet anathème.

Pendant que les mulets gagnent directement Tiguemouline, nous grimpons sur l'autre flanc du ravin, vers l'Aiguille de Thaltatt dont nous devons essayer l'escalade. Mais voici bien une autre affaire : les brumes d'hier que nous croyions envolées à jamais reviennent plus épaisses, voilent successivement le pic Pressoir et l'Akouker, rongent goulûment les flancs de l'Azerou ou Gougane et rampent déjà, sinistres et menaçantes sur la muraille du Thaltatt dont nous atteignons enfin la base. La pluie commence à tomber; sauve-qui-peut général; le rendez-vous est à une grotte creusée au pied de la montagne, bien connue des petits bergers de la région et du Kabyle qui nous guide. C'est là que nous nous retrouvons tous, quelque peu trempés, mais vite rassurés par l'arc-en-ciel qui brille dans la direction de Fort-National dont les maisons resplendissent tout ensoleillées. Ce n'était qu'une ondée, mais il faut tout de même renoncer à l'ascension. Nous devons nous borner à pousser une pointe aux environs,

jusqu'au fond d'une ravine sauvage, encombrée de rochers gigantesques et encaissée entre des murailles à pic de granit bleu veiné de rouge. Ça et là, dans les pierres, un coin de terre cultivé, planté de figuiers et d'amandiers, car le moindre pouce de sol est utilisé en ce pays trop peuplé.

Retour à la caverne et déballage des provisions que des porteurs indigènes ont montées à notre suite. Il est un



Jeunes Kabyles de Tiguemounine.
D'après une photographie de M. Sergent.

peu tôt, mais, que faire en ce gîte, à moins que l'on ne dîne ? Le repas est fort gai, malgré ce fâcheux contre temps. On dirait une halte de brigands ou de naufragés, nos Kabyles figurant assez bien des Vendredis, et Leblays posant pour le Robinson Crusoé avec la peau de mouton qui l'enveloppe et empanache d'une queue touffue sa bonne face rubiconde. Musique pendant le repas : des petits pâtres kabyles, qui gardent leurs chèvres et leurs moutons dans la montagne, lancent aux échos les notes gutturales de leur chanson sauvage comme des aboiements de chacal.

Le repas est suivi d'un exercice intéressant fort apprécié des anciens Grecs, le clou des jeux olympiques : nous lançons, sinon des javelots ou des disques, du moins des pierres, des fragments de montagne comme feu Polyphème. Le casque de liège de Loyer, planté au bout d'un bâton à une cinquantaine de mètres, sert de cible. Les Kabyles, habitués à jeter, dès leur enfance, des pierres à leurs chèvres qui s'écartent, excellent dans l'art de la balistique. Les nôtres sont admis à l'honneur du concours ; une pièce de dix sous est promise au vainqueur. Il faut voir avec quelle vigueur ils lancent leurs projectiles, un grand diable surtout, aux mollets rebondis, aux biceps vigoureux, à la peau tannée, aux yeux étincelants. Nous soutenons dignement, Loyer et moi, l'honneur du nom français, et atteignons le but en vieux potaches habitués à casser subrepticement, d'un caillou bien jeté, les carreaux de « la boîte ».

Puis, le ciel complètement rasséréné, la troupe quitte cet abri provisoire et s'engage dans un sentier qui serpente aux flancs d'un ravin, entre les figuiers et les frênes, jusqu'au village de Tiroual, que nous atteignons après trois quarts d'heure de marche. Là, au bord du chemin, coule une fontaine qui se répand dans plusieurs bassins de pierre primitifs. C'est le lavoir de l'endroit, le temple de la Médisance où piétinent au milieu d'un marécage plusieurs représentantes du beau sexe, des foulards sombres sur la tête, leurs robes rouges à peine serrées à la ceinture. La scène est pittoresque : tout ce personnel tatoué, femmes et fillettes, jacasse sans vergogne, vite rassuré sur nos intentions ; les unes battent, de leurs pieds qu'un poète seul qualifierait de blancs, des linges informes, de couleur vague, ou les frappent à coups redoublés d'un rouleau de bois ; d'autres lavent la laine dans des plats à couscouss ; d'autres encore agitent dans les réservoirs des noyaux d'olive tirés du pressoir, pour recueillir l'huile qui

flotte sur le liquide couleur de purin. Des gamines viennent puiser de l'eau dans des amphores vernissées, décorées et pointues, qu'elles portent sur les reins en tenant l'anse par-dessus l'épaule.

Tout à coup, par une déchirure du brouillard, qui rampe toujours aux flancs de la montagne, la pointe du Thaltatt émerge, comme une apparition de saint dans un tableau de la Renaissance, tandis que les nuages roulent au-dessous, chassés par le vent qui déploie leurs draperies fugitives. Parfois, la déchirure s'agrandit et dévoile à moitié les pentes vertigineuses, taillées à pic, d'autant plus formidables qu'on n'en voit qu'une partie. Il ne nous reste plus qu'à contourner un ravin qu'emplit une dégringolade de chênes verts pour arriver à Tiguemounine, que nous voyons sur l'autre crête. Là, au bout du cimetière hérissé de pierres plates entre lesquelles le sentier serpente, la maison d'école, notre gîte de cette nuit, semble un anachronisme en pierres de taille, tellement le contraste est frappant entre ce logis propre et confortable et ces pauvres huttes grisâtres qui se groupent près d'ici et dont les inconvénients nous sont connus déjà par l'expérience de maintes nuits d'excursion. Dans la salle d'école, une couche épaisse de diss nous promet un sommeil profond. Les tables, entassées dans un coin, nous laissent de la place, et l'instituteur met gracieusement à notre disposition son mobilier et sa vaisselle. Décidément, c'est la civilisation : nous avons des tables, des chaises et des verres ; le feu s'allume dans la cheminée, et le cuisinier se met en devoir de nous confectionner un dîner fin. Le « champître » a amené tous nos bagages. Nous avons maintenant pour nous guider, au lieu du cavalier de Dra el Mizan qui va regagner son poste, un brigadier indigène de Michelet, que l'administrateur nous envoie, un beau et vigoureux gaillard, calme et majestueux dans son burnous rouge. La caravane s'orne encore d'un cuisinier d'Azazga, un pro-

fessionnel indigène qui accompagne dans leurs tournées les employés du gouvernement; convoqué à l'avance, il vient mettre à notre service ses talents culinaires et travailler sous la haute direction de Leblays.

A l'entrée de l'école, une douzaine de pauvres diables faméliques, des Kabyles du village, rassemblés par la trompette de la Renommée, hument, le nez au vent, le fumet de toutes ces bonnes choses qui mijotent sur le feu et dont Mahomet leur interdit la dégustation. Comme toujours, à la soupe et au rata succède le couscouss escorté de sa sauce pimentée, que le président de la tribu nous envoie avec force morceaux de poulet et de mouton. Nous nous rappelons à propos que nous sommes à la veille de Pâques, et, pendant que les plus fatigués se couchent sur le diss, nous ingurgitons à petits coups un punch au rhum assaisonné d'une pipe succulente, sans que nos gais propos troublent en rien le repos des dormeurs, comme en témoignent bientôt des ronflements énergiques.

DE TIGUEMOUNINE AUX AÏT-OUABANE

18 avril. — Le jour de Pâques promet d'être splendide. Nous devons aller coucher ce soir au village des Aït-Ouabane, au pied du Lalla Khedidja; la course n'étant pas longue, nous formons le projet de retourner ce matin sur nos pas, pour pénétrer à l'intérieur de la grotte où nous avons déjeuné hier, et dont l'instituteur nous fait une description enthousiaste. Elle s'enfonce, paraît-il, très profondément dans la montagne, si loin qu'il faut plusieurs heures pour en atteindre l'extrémité. Aujourd'hui nous nous bornerons à une reconnaissance partielle et nous en remettrons l'exploration complète à plus tard. Nous partons au nombre de sept, munis simplement de bougies et de la lampe du Club. Notre attirail spéléologique est donc

fort rudimentaire. A l'entrée, nous retrouvons les reliefs de notre festin d'hier. La caverne, vaste au début, se resserre bientôt en un boyau étroit encombré de pierres énormes entre lesquelles on se glisse un à un, les lampadophores ouvrant et fermant la marche. Un pas difficile : c'est une ouverture exigüe, par laquelle il nous faut ramper à quatre pattes au-dessus d'un lac en miniature, sans doute la baignoire du génie de la grotte, que les infiltrations ont creusée et remplie par un égouttement lent et prolongé. On se glisse avec des précautions infinies, en mirant au passage, dans le scintillement des bougies, son individu dans cet océan microscopique qu'on domine comme des colosses de Rhodes à plat ventre. Un faux mouvement de Delory lui fait plonger le genou dans l'onde perfide. Un peu plus loin, un trou se creuse au fond duquel on se laisse tomber sans crainte. Nous arrivons alors à la salle d'apparat, une chambre irrégulière de vingt mètres carrés, ornée de blanches stalactites, de colonnettes cannelées éblouissantes, et d'un rideau dentelé de calcaire, voilant à demi une anfractuosité. Là-haut, près du plafond, à trois mètres au-dessus de nos têtes, le sentier se poursuit ; mais la muraille est à pic, nous n'avons ni corde ni échelle, et nous battons en retraite avec le regret de ne pouvoir aller reconnaître aujourd'hui la cause d'un bruit puissant et mystérieux que nous entendons dans les entrailles de la montagne, comme la chute d'un Niagara souterrain au fond d'un abîme. C'est une excursion à recommencer. Le retour est mouvementé. Il faut remonter de cette cuvette à la force du poignet et hisser les suivants par le fond de la culotte. Sergent senior, plus lourd que son cadet, s'accroche fortement au rebord ; nous nous cramponnons avec énergie, Loyer et moi, à son paletot pour l'aider à se lever. Mais un craquement sinistre se fait entendre, et une déchirure majuscule se produit dans la veste de notre ami, prouvant ainsi la vigueur de nos efforts combinés. Nous

revoyons le jour après une heure et demie de promenade souterraine. A Tiroual, nous assistons encore à la scène biblique de la fontaine.

Un bon déjeuner nous attend : une poule au riz fume sur la table ; la poule n'est pas précisément tendre ni grasse : les volailles kabyles le disputent en sobriété, non seulement au chameau, mais à leurs maîtres eux-mêmes. Le riz que nous avons apporté d'Alger n'est peut-être pas de première fraîcheur ; mais Leblays et son aide ont su y ajouter un je ne sais quoi, un arôme délicat qui prouve le génie culinaire de ces cordons bleus. Notre appétit, du reste, est complice de leur talent.

Pendant le déjeuner, les brumes matinales qui drapaient la montagne se dissipent, et, par la fenêtre grande ouverte, nous apercevons dans toute leur splendeur l'Akouker et l'Azerou ou Gougane chenus avec leurs champs de neige et les murailles du Thaltatt teintées de gris rosé. Au bout de la chaîne, vers l'Ouest, paraît même le bloc superbe du pic de Galland ; cette vue nous fait encore plus regretter qu'une indisposition passagère ait empêché notre aimable président de se joindre à nous pour contempler au moins sa montagne, et nous divertir par ses récits pleins d'une bonhomie si verveuse. A côté, barrant l'horizon de son triangle, le pic Pressoir avec son tricorne de neige.

A 1 heure et demie les trompes sonnent le boute-selle. Quinze mulets nous attendent, flanqués de leurs maîtres. On charge les bagages, et la caravane s'ébranle vers l'Est, les cavaliers à moitié assoupis par la chaleur, par le bercement de leurs montures et la digestion laborieuse d'un festin plantureux. Nous longeons une chaîne de montagnes de 1,800 à 2,000 mètres, qui nous cache le Lalla Khedidja. La route est accidentée : un ravin profond plein de figuiers, d'oliviers, de chênes verts, de frênes et de caroubiers, puis une montée fort rude par un sentier en lacets. Loyer, voulant couper au court, presse son coursier qui

s'abat et fait passer par-dessus sa tête notre camarade, centaure pourtant fort expert. Un troupeau nombreux de chèvres et de bœufs minuscules, à la tête sauvage, nous barre le passage. Il faut attendre que ce flot de bêtes se soit écoulé. Nous atteignons, en haut de la montée, le village de Bou-Adenane, très blanc et très propre par exception; le fils de l'*amine*, élève du lycée d'Alger, vient, sur la mule paternelle, saluer ses professeurs Leblays et Pressoir et nous escorter quelque temps.

Nous revoyons derrière nous tous les pics majestueux qu'une croupe nous cachait. Vers le Nord-Est, nous découvrons, émergeant derrière une crête, le sommet de l'Azerou n'Tohor. Nous arrivons bientôt au village de Tala n'Tazert, au bord d'une vallée profonde et verdoyante où il nous faut descendre par un escalier naturel, à l'ombre d'arbres gigantesques dont la fraîcheur nous semble suave. Une partie de la caravane s'est égarée en route en voulant prendre l'avance et erre par les méandres de sentiers capricieux au fond du vallon. Ils en seront quittes pour une heure de retard. La chaîne que nous suivons se fend brusquement pour livrer passage à un oued vagabond. Nous pénétrons par cette large porte naturelle dans la vallée des Aït Ouabane. Au-dessus du sentier, sur notre droite, dévalent des pentes embroussaillées, hérissées de rochers énormes; à gauche, à cent mètres au-dessous de nous, écume le torrent bordé de l'autre côté par des à-pic vertigineux. Nous passons le ruisseau un peu plus loin, sur un pont branlant de feuillage et de terre.

La vallée des Aït Ouabane est une vaste cuvette elliptique où seul donne accès le défilé que nous venons de franchir. De tous les côtés se dressent de hautes montagnes; on n'escaladerait que péniblement leurs pentes abruptes, piquées de cèdres clairsemés, dont le tronc difforme et le feuillage grêle se découpent sur les plaques de

neige. Vers le Sud-Ouest, on voit les premiers contreforts de Lalla Khedidja et deux premiers pitons de 2,000 mètres au moins, qui nous cachent le sommet principal. Deux ou trois villages entassent leurs pauvres huttes dans le fond, au bord de l'oued. Nous devons loger, aujourd'hui encore, dans la salle d'école.

Nous sommes attendus, tout est prêt pour nous recevoir. Le président, qui habite un village des environs, s'est dérangé pour venir nous offrir une hospitalité plus qu'écossaise, car deux moutons que l'on écorche à notre intention nous promettent un ravitaillement fort complet. L'instituteur indigène montre envers nous la plus grande complaisance et nous fait les honneurs de son logis. Quelques-uns de ses élèves qui parlent français se précipitent pour nous chercher de l'eau et nous rendre tous les menus services dont les civilisés ont besoin. Ces boys improvisés sont des gaillards adroits, intelligents et ambitieux ; l'un d'eux, le fils de l'amine, nous a réclamé des livres pour compléter son instruction, et obtenir une place dans quelque administration, le titre de fonctionnaire, surtout si les insignes sont brillants, étant fort recherché de ces nouveau-nés de la civilisation. Un grand saladier d'oranges nous est apporté. Le souper s'élabore dans la cheminée de l'école, pendant que le méchoui rôtit au grand air dans une flambée vigoureuse. Comme tous les soirs, nous sommes entourés d'une bande d'indigènes qui se délecteront tout à l'heure des reliefs de notre repas ; ils pourront faire bonne chère, car l'amine de ce pauvre village nous a généreusement traités, et s'est montré même trop respectueux des lois de l'hospitalité. Nous lui avons envoyé depuis, à titre de souvenir, une montre d'acier bruni qui fait, paraît-il, la surprise et l'envie de tous les indigènes de la région, auxquels il la fait admirer dans les marchés, à dix lieues à la ronde. La réputation du Club Alpin est solidement établie dans cette contrée.

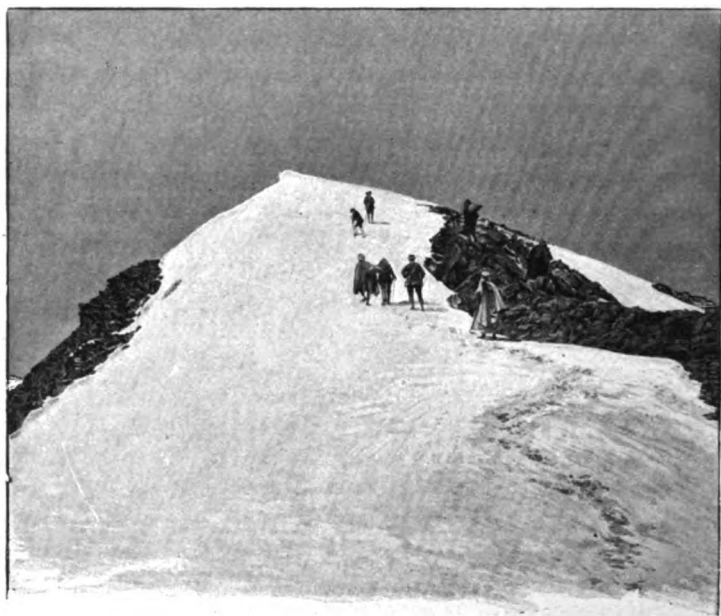
A 10 heures, après une petite promenade au clair de lune, nous nous jetons tout habillés sur le diss et les tapis à haute laine étendus le long des murs.

ASCENSION DU TAMGOUT DE LALLA KHEDIDJA

(2,308 MÈT.)

19 avril. — Nous sommes vertueux, et nous verrons paraître l'aurore. A 3 heures, Pressoir, le premier levé, secoue les dormeurs, car il s'agit d'escalader le Lalla Khedidja, et ce n'est pas une mince besogne. La lune brille dans un ciel pur, baignant d'une lueur douce les montagnes grises qui nous entourent de tous côtés. On s'étire vigoureusement, on se plonge la tête dans l'eau fraîche et on se met en marche, l'estomac lesté d'une tasse de café bien chaud. Avec nous, viennent deux porteurs, pour monter là-haut dans des couffins le déjeuner que nous emportons. Il faut d'abord traverser, dans cette demi-obscurité, la cuvette dans toute sa longueur jusqu'à la montée rude qui doit nous mener au sommet; on avance avec quelque hésitation dans un sentier raboteux, les heurts et les mauvais pas ralentissant notre allure. Nous repassons sur les ponts rustiques qui franchissent le torrent et nous gravissons les premières pentes de la montagne. Derrière nous, par delà un col de 1,500 mètres, le soleil encore caché blanchit le ciel. L'instituteur indigène nous rejoint, le fusil en bandoulière, avec l'intention de tirer quelques perdrix si l'occasion s'en présente. Le sentier grimpe en lacet au flanc d'un contrefort, le massif, coupé d'abîmes neigeux, étant inabordable de face. A mesure que nous montons, nous découvrons la chaîne entière que termine le Lalla Khedidja : au premier plan, un pic de 2,018 mètres, puis un autre de 2,078 mètres, et sur le prolongement, un troisième de 2,140 nous cachant le monstre lui-même.

Après deux heures et demie de marche, nous atteignons le col de Tizi n'Kouïlal, une sorte de trait d'union jeté entre le massif du Khedidja et la partie orientale de la chaîne principale du Djurjura dont nous voyons les principaux sommets, le Thaltatt, l'Akouker, etc., se profiler à droite sur un ciel sans nuage. Au pied de ces géants se creuse une



Pic de 2,140 mètres, cachant le Tamgout de Lalla Khedidja.
Reproduction d'une photographie de M. Sergent.

vallée profonde, aride, ravinée, coupée de promontoires, rayée de neige en longues coulées, et séparée de la cuvette des Aït-Ouabane par le col que nous franchissons.

Nous nous lançons sur la gauche à l'assaut du premier pic, dont nous contournons le sommet. Rien n'est perfide comme ces trainées de neige gelée sur lesquelles le moindre faux pas peut nous précipiter en des chutes de plusieurs centaines de mètres. Des pensées s'épanouissent

ça et là dans les touffes de gazon, entre les plaques de neige à moitié fondue, sous les cèdres clairsemés et mutilés par les orages. Nous passons aussi dédaigneusement sur le versant occidental des deux autres pics d'avant-garde, nous arc-boutant sur nos alpenstocks aux endroits dangereux, avançant lentement et avec précaution sur les champs de neige glissants. Encore un effort pour arriver au dernier piton. Mais la montagne est gardée de ce côté par un passage difficile : il faut franchir une coulée de neige large de cinq à six mètres en pente très raide, qui se précipite en cheminée jusqu'au fond d'un ravin très profond. Une glissade coûterait cher en pareille circonstance. Nous passons, Reynier et moi, sans voir le danger, avec l'imprévoyance de la jeunesse. Mais les suivants, plus expérimentés et plus circonspects, font tendre d'un bord à l'autre une corde secourable. Précaution fort opportune, car Lemoine, à qui le pied manque, n'a que le temps de se raccrocher au câble avec l'énergie du désespoir.

L'escalade suprême est pénible; nous parvenons enfin au sommet à 10 heures et demie. Trois huttes à demi ruinées, et le cône de pierre élevé autour d'un bâton par le service topographique, nous prouvent assez que notre montagne n'est pas immaculée et que Madame (Lalla) Khedidja n'est plus une Jungfrau. Madame Khedidja était une sainte des vieux temps, qui a vécu, comme les poètes, sur les hauts sommets. Le parfum de ses vertus embaumait la Kabylie entière. Les éléments étaient à ses ordres; elle se payait parfois de jolies promenades sentimentales, à cheval sur des rochers dociles qui lui servaient de manche à balai. Après sa mort, la montagne garda son nom et on lui éleva sur la cime qu'elle avait aimée le triple marabout vénéré dans toute la région : pauvre marabout, du reste; des cabanes basses, éventrées par la neige, leurs tuiles déplacées laissant voir les chevrons pourris; elles sont pleines de débris de poterie, de loques multicolores et de

ces lampes d'argile vertes ou jaunes, fort primitives, pareilles à des bougeoirs. Une cavité prolongée en bec sert à contenir l'huile et la mèche. Ce sont des ex-voto que les fidèles offrent pieusement à la sainte, qui guérit, paraît-il, certaines maladies. Aussi les Kabyles viennent-ils faire sur ce sommet de pieux pèlerinages. Une dizaine d'ascensions équivalent à un voyage à la Mecque, et confèrent aussi à l'alpiniste le titre de hadj, avec un degré de sainteté en moins pourtant.

Les pierres du marabout et du signal sont constellées de coccinelles qui se sont rassemblées là, par milliers, et se chauffent en tas, au bon soleil, comme des fruits vivants d'un rouge éclatant piqué de noir. Tout cela grouille, et anime le sommet, au-dessus duquel nous voyons avec surprise voler quelques alouettes et un papillon blanc égaré à cette altitude. L'épais tapis de neige que nous foulons et dans lequel nous enfonçons parfois jusqu'aux genoux, n'est pas très chaud. Il faut nous mettre sous les pieds en guise de poufs quelques pierres plates plus solides et plus sèches. C'est dans cette situation que nous dégustons le contenu de nos couffins, en présence d'un spectacle grandiose.

Vers le Nord s'étend toute la Grande Kabylie, avec ses chaînes successives de collines orientées de l'Est à l'Ouest; nous retrouvons comme points de repère de vieilles connaissances des excursions précédentes : la forêt d'Yacouren, le Tamgout des Beni-Djeunâd, Fort-National, Michellet, la vallée sinueuse du Sebaou du côté de Dellys, et, barrant l'horizon, la ligne bleue de la mer. Non loin de nous, vers l'Ouest, se dresse le Thaltatt qui nous écrasait hier de sa masse, et que nous contemplons aujourd'hui, du haut de nos 2,308 mètres, avec mépris, comme les quarante siècles devaient contempler du haut des Pyramides les soldats de Bonaparte; derrière, le massif énorme et tourmenté de l'Akouker, aussi majestueux et presque aussi

élevé que le Lalla Khedidja, prolongé par les crêtes dentelées du pic Ficheur et de l'Haïzeur. A nos pieds, vers le Sud, en bas de pentes vertigineuses, au-dessous de Talla Rana et de sa belle forêt de cèdres, serpente le Sahel entre de hautes collines embroussaillées ; il fait un coude pour contourner vers le Nord-Est la chaîne du Djurjura et aller se jeter dans le golfe de Bougie. Au delà, un pays très mouvementé, parfois noir de forêts, et plus loin encore,



Le Tamgout de Lalla Khedidja (2,308 mètr.).
Reproduction d'une photographie de M. Sergent.

les lignes bleuâtres des montagnes qui bordent les Hauts-Plateaux. L'air est si limpide que nous distinguons vers le Sud-Est, embrumée pourtant par la distance, une montagne dont le fantôme se dresse dans le lointain ; c'est peut-être le Chélia de l'Aurès. Du côté de Bougie, s'enlèvent sur le ciel clair les sommets des Babors et des montagnes majestueuses qui dominent les gorges célèbres du Châbet el Akra. Le Lalla Khedidja se prolonge vers le Nord-Est par une ligne de crêtes moins élevées, aux teintes délicates, bossuées çà et là de pics comme le piton de

l'Azerou-n'Tohor, et les aiguilles des Zikki. Tout autour de nous se creusent des vallées profondes, coupées de croupes. Nous reconnaissons la cuvette des Aït-Ouabane bien amoindrie, et, de l'autre côté, la tache blanche de Tiroual dans la verdure.

A pareille altitude, on mange toujours de bon appétit, et nous sommes fidèles à cette saine coutume, bien que le déjeuner soit attristé par le départ de trois d'entre nous, MM. Sergent et Lung, qui dévalent par Tala Rana et vont gagner Maillot pour prendre le train d'Alger. Le moment des adieux est arrivé; les déserteurs se mettent en route. Que Madame Khedidja leur soit propice!

A 1 heure, le reste de la caravane, après un bout de sieste au soleil, redescend par le sentier du matin. La dégringolade est précipitée, bien que les dalles de calcaire, qui hérissent notre chemin de leurs arêtes coupantes, ne soient pas précisément favorables à notre course. Près du point 2,078 mètres, nous prenons sur la droite, par un ravin très abrupt, mais arrosé de sources nombreuses; l'humidité, constamment entretenue par les plaques de neige fondante, alimente une végétation d'une fraîcheur très rare dans ces montagnes arides. Des pentes gazonnées s'inclinent doucement jusqu'aux bords d'un oued vagabond, toutes parfumées de violettes, de pâquerettes, de pensées et de primevères, et semées de cèdres centenaires. Nous sommes encore à 1,500 mètres. Par des lacets capricieux sous les chênes verts nous rejoignons le sentier qui nous a amenés et nous rentrons aux Aït-Ouabane au crépuscule, après une journée bien employée: onze heures de marche et des coups de soleil sur la nuque. Des ablutions dans l'oued, un souper gargantuesque, un sommeil prolongé nous reposent des fatigues d'aujourd'hui et nous préparent à celles de demain. Nous devons en effet continuer notre route vers le Nord-Est, escalader le col qui domine de ce côté la vallée des Aït-Ouabane, abandonner là à leur mal-

heureux sort Pressoir et Meunier, décidés à regagner Maillot et la capitale, et suivre la ligne des crêtes jusqu'à El-Kseur, en passant par les aiguilles des Beni-Zikki et la forêt de l'Akfadou.

Cette excursion, du reste, agrémentée d'un temps splendide, nous a laissé de bien doux souvenirs. Ce n'est pas un voyage banal que de courir les aventures, huit jours durant, loin de toute civilisation, couchant tout habillés dans des gourbis sombres et peuplés. A El-Kseur, seulement, la lecture d'un journal datant de la semaine précédente nous apprend que la Grèce avait déclaré la guerre à la Turquie. Cette vieille nouvelle qui avait troublé l'Europe n'avait eu aucun retentissement dans les régions sauvages que nous parcourions. Je laisse aux moralistes le soin d'en tirer des conclusions.

C. TABARY,

Membre du Club Alpin Français.
(Section de l'Atlas.)

XIII

L'ENCLAVE ESPAGNOLE DE LLIVIA

(PAR M. E. BROUSSE FILS)

S'il est une région peu fréquentée par les touristes c'est bien le département des Pyrénées-Orientales. Les parties occidentale et centrale de la chaîne des Pyrénées possédant des stations thermales fort courues, des sites consacrés par la mode, sont visités par des milliers d'excursionnistes. Mais c'est à peine si quelques douzaines d'entre eux daignent s'écarter des itinéraires habituellement suivis pour s'égarer vers ce département des Pyrénées-Orientales qu'on se figure tout autre qu'il n'est en réalité et qu'on croit, bien à tort, dépourvu de ces montagnes majestueuses, de ces sites pittoresques, de ces stations thermales aux eaux efficaces qui attirent tant et tant de visiteurs dans les départements de l'Ariège, de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées, des Basses-Pyrénées ; vers Ax-les-Thermes, Aulus, Luchon, Bagnères-de-Bigorre, Argelès, Cauterets, Eaux-Bonnes, Pau, etc.

Depuis deux ans, cependant, grâce au Club Alpin Français, à M. Durier, le vénéré et infatigable alpiniste, grâce à M. Charles-Lefrançois, le dévoué délégué de la Section du Canigou, un mouvement semble se produire vers le Rousillon et la Cerdagne dont la presque universalité des Français semblait jusqu'ici méconnaître l'existence. Des caravanes d'alpinistes, des touristes intrépides viennent visiter

ce magnifique pays, ses superbes stations thermales ou balnéaires, escaladent des pics altiers et chacun repart ravi, émerveillé, enthousiasmé de ce qu'il a pu voir, de ce qu'il a pu admirer. C'est qu'il est peu de régions en France présentant, comme les Pyrénées Orientales, dans un espace restreint, une si grande diversité de situations, de climats, de mœurs, de langues et ce triple aspect : la mer, la plaine, la montagne avec une température élevée, modérée ou glaciale. Il y a peu de contrées, aussi, qui offrent tant de beautés naturelles, tant de sites agréables, tant d'eaux thermales efficaces, tant de ressources variées.

Les touristes qui se hasardent dans ce pays si inexploré qu'il a mérité, à juste titre, le nom de « Pyrénées inconnues », parcourent les plages ensoleillées de Canet, d'Argelès-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres, de Banyuls-sur-Mer, de Cerbère; la plaine si fertile du Roussillon, aux vignobles prospères, aux riches jardins où poussent avec vigueur les plantes et les fruits des pays chauds; visitent les stations thermales du Boulou, d'Amélie-les-Bains, de Molitg, de la Preste, de Vernet-les-Bains, ou font l'ascension du Pic Neoulous dans les Albères, du Roc de France, du Canigou, le roi de la contrée.

DE PRADES A LLIVIA

Là se bornent habituellement les promenades et les excursions de ceux qui daignent visiter les Pyrénées Orientales. Rarement on dépasse, au-dessus de *Prades*, la partie de la vallée de la Tet fermée par les contreforts détachés du Canigou et par la place forte de Villefranche-du-Conflent.

Et c'est pourtant à partir de ce point que le pays devient originalement pittoresque, Le haut arrondissement de

Prades est incontestablement une des contrées de notre belle France les plus dignes d'être parcourues.

De Villefranche-du-Conflent à Mont-Louis, par la route nationale n° 116, en suivant constamment la Tet (petit fleuve torrentiel qui se jette dans la Méditerranée à peu de distance de Perpignan), c'est un perpétuel enchantement. Le décor change à tout instant. Les montagnes se dressent de toutes parts, courent dans toutes les directions, les unes abruptes, pelées, le front couronné de neige; les autres verdoyantes, aux flancs tapissés de prairies ou couvertes de forêts de pins. Les villages, les hameaux s'accrochent un peu partout, parfois hardiment campés à des hauteurs vertigineuses.

A Olette, la vallée de la Tet se resserre; on laisse à droite la vallée de Cabrils, allant vers le Capcir par le col de Creu, et la vallée d'Evol qui monte, monte vers les gouffres ou étangs de Nohèdes (2,100 mètr.) dans la direction du pic de Madres (2,471 mètr.) qui constituent un des sites les plus désolés, les plus grandioses qu'il soit donné de voir.

A gauche s'ouvre la fraîche vallée de Nyer par où l'on aboutit au village de Mantet, perdu au milieu d'un chaos de montagnes élevées formant la limite de la France et de l'Espagne.

Tout à coup la route s'engage dans un étroit défilé. La Tet coule dans une gorge resserrée aux murailles à pic, la vallée est fermée par un chaînon allant du village de Canaveilles jusqu'à la rivière dans le lit de laquelle est construit l'établissement des Graüs de Canaveilles : le voyageur a l'illusion que tout finit là et qu'il n'y a plus rien après. La route passe sous un tunnel de quelques mètres de long, puis la vallée se rouvre en même temps qu'apparaît l'établissement thermal de Thuès-les-Bains où se trouve la source sulfureuse la plus chaude du monde.

Voici le village de Thuès, bâti sur les bords de la Tet. A

gauche, à cent mètres de la route, s'aperçoit une gorge aux parois gigantesques d'où s'échappe en bouillonnant une petite rivière : ce sont les gorges de Carença. On s'y engage par un étroit orifice percé dans le roc. Dans les gorges il n'y a de place que pour un petit sentier et la rivière descendant des étangs de Carença : de chaque côté, des murailles de pierre, tapissées de pins et de hêtres, s'élèvent à des hauteurs vertigineuses, semblant se rejoindre bien haut, cachant presque la lumière du jour. Les gorges de Carença sont un des sites les plus sauvages et les plus pittoresques des Pyrénées.

Revenons à la route nationale n° 116 et remontons la vallée de la Tet; nous atteignons bientôt Fontpédrouse dont les maisons tombent en cascade vers la rivière. Tout en haut, à gauche, le hameau de Prats-Balaguer à l'entrée d'une vallée enfoncée comme un coin dans l'Espagne. Des cascades partout.

Nous voici dans la haute montagne. La route s'élève décrivant de grands lacets, revenant sur elle-même, faisant revoir dix fois les mêmes décors. A gauche, vers l'Espagne, au-dessus de Prats-Balaguer, des cavalcades de monts sombres, aux crêtes neigeuses, aux flancs chevelus, s'échappent du Gallinas (2,624 mèl.) et du pic Roudoun (2,678 mèl.) reliés par la gracieuse courbe du col Mitja.

Encore et toujours des lacets; puis, par une dernière envolée la route, après avoir traversé le hameau de *Fetxes* et la Tet, atteint, enfin, la place forte de Mont-Louis (1,600 mèl.) dont les remparts et les glacis apparaissent depuis un moment à travers un rideau de pins et de sorbiers. Depuis Fontpédrouse il a fallu rattraper une différence de niveau de 700 mètres sur neuf kilomètres de route.

Mont-Louis, place forte créée par Vauban, en 1681, est vite visitée : il y a à voir le monument élevé au général Dagobert, un des héros de l'époque révolutionnaire, et la vaste citadelle.

En sortant de Mont-Louis on aperçoit en face la masse sombre du *Cambres d'Ase* (2,750 mèt.), montagne imposante couverte de pins et de neige, donnant l'impression d'un paysage alpin. A ses pieds quelques villages parsemés : Planès, Saint-Pierre, la Cabanasse. Vers l'Est, les montagnes vont en s'abaissant par une dégradation curieuse jusqu'au Canigou qu'on aperçoit plongeant sa cime neigeuse dans le ciel toujours bleu du Roussillon.

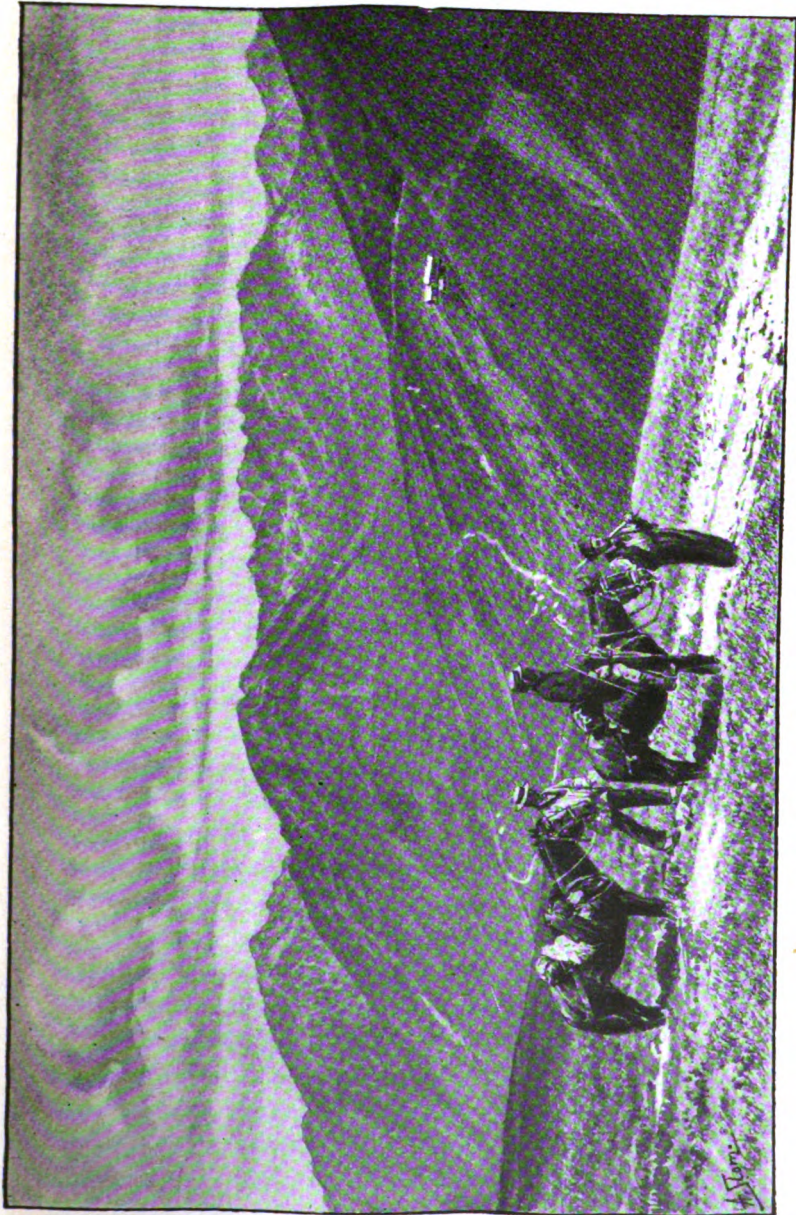
Le pic Carlit (2,921 mèt.) s'élève à notre droite. Il semble relié au Cambres d'Ase dressé à gauche, par un chaînon présentant, au centre, une forte dépression.

Quelques maisons s'élèvent, devant nous, au centre de la dépression : c'est le col de la Perche (1,622 mèt.), passage dangereux en hiver, battu par les vents et les tourbillons de neige. Ici est la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Tet et celui du Sègre. A l'Est, toutes les eaux vont vers la plaine du Roussillon; à l'Ouest, on se trouve, au contraire, dans le versant espagnol et les eaux vont se déverser dans le Sègre, l'affluent le plus important d'un des plus grands fleuves d'Espagne, l'Èbre.

A partir du col de la Perche, la route descend sensiblement; de chaque côté, le paysage est des plus tristes, des plus monotones. Des troupeaux de vaches et de chevaux paissent en liberté dans de vastes pâturages désolés et caillouteux.

Nous atteignons le Col Rigat. — Un aqueduc traverse la route et ressemble à un œil gigantesque destiné à permettre au touriste de mieux contempler le panorama qui va s'ouvrir brusquement devant ses yeux éblouis.

Et, en effet, subitement le décor change comme en un coup de théâtre. Une vaste plaine, un cirque immense apparaît encadré de hautes et belles montagnes; c'est la haute vallée du Sègre, plus connue sous le nom de Cerdagne française (canton de Saillagouse) et de Cerdagne espagnole. Jadis ce fut un comté, le comté de Cerdagne; et



Route d'Andorre.

par le fait, limitée au Nord par l'énorme massif du Carlit, le Camp Cardos et les montagnes d'Andorre, au Sud par le Puig Mal, le Puig d'Alp et la Sierra de Cadi, jamais contrée n'eut plus l'air d'un petit royaume naturel : je ne sais quoi de retiré et d'ancien, mais d'ancien comme l'éternelle jeunesse de la vie agreste et primitive.

La Cerdagne constitue un vaste plateau vert et frais, situé à une altitude variant de 1,000 à 1,500 mètres, entouré de hauts sommets, traversé en son milieu par le Sègre. Les villages, dominés par leurs clochers ou leurs campaniles, sont éparpillés dans tous les sens, les uns bâtis dans la plaine, les autres qui remontent les pentes et semblent monter à l'escalade, tous montrant orgueilleusement leurs maisons dont les façades blanches et les toits d'ardoise reluisent comme des diamants.

Rien n'indique la frontière des deux nations : France et Espagne. Villages français et espagnols, bâtis dans les vallées riantes ou suspendus aux flancs des montagnes, sont fraternellement mêlés. Au centre, la ville espagnole de Puigcerda, sur sa colline, découpe cavalièrement ses pignons et sa haute tour sur l'horizon lointain fermé par une chaîne abrupte, semblant commander à cette pléiade de villages et dominant fièrement la mer ondulée des moissons vertes.

Nous ne connaissons pas de spectacle plus grandiose, plus riant, plus beau, plus imposant et plus séduisant à la fois que celui qu'offre la Cerdagne vue du col Rigat. On épuiserait tous les termes de l'admiration sans arriver à peindre la diversité de sentiments que l'on éprouve devant ce panorama incomparable.

Arrachons-nous à notre contemplation et continuons notre chemin. Comme de Fontpédrouse à Mont-Louis, la route décrit de nouveau ici de grands lacets pour atteindre Saillagouse, localité fraîche, pimpante et gaie, le chef-lieu du dernier canton français.

L'ENCLAVE DE LLIVIA

Quand on va de Saillagouse à Bourg-Madame, soit par la route nationale n° 116, soit par Estavar, ou quand on se promène sur l'une quelconque des belles routes de la riche plaine de la Cerdagne française, on voit de partout, adossée contre un mamelon, une localité plus étendue que les autres, dominée par une église à allures de cathédrale : c'est Llivia, l'ancienne capitale du comté de Cerdagne.

Et quand on vous apprend pour la première fois que cette ville, bâtie en pleine France, entourée de toutes parts de terres et de villages français, est espagnole, on demeure surpris.

Comment, se demande-t-on, cette localité placée au beau milieu de la Cerdagne française peut-elle appartenir à l'Espagne, alors qu'il serait si naturel qu'elle fût sous la domination de la France, comme les pays environnants ? Pourquoi cette enclave espagnole, cette colonie de l'Espagne en pleine France ?

COMMENT S'EST CONSTITUÉE L'ENCLAVE

Voici l'explication de cette bizarrerie géographique que bien peu de personnes connaissent :

Le Roussillon fut réuni à la France par le traité des Pyrénées, négocié dans l'île des Faisans sur la Bidassoa, par le cardinal Mazarin, représentant Louis XIV et par don Luis de Haro, représentant Philippe IV, roi d'Espagne. Ce traité fut signé le 7 novembre 1659. Pendant les négociations, Mazarin avait fortement insisté pour que le Conflent (cantons de Vinça, Prades, Olette et

partie du canton de Mont-Louis) et le comté de Cerdagne fussent réunis à la France en même temps que le Roussillon. Mais don Luis de Haro refusa, au moins en ce qui touchait la Cerdagne.

Ce qui concernait la cession du Roussillon et autres pays de la même province à la France fut l'objet des articles 42 et 43 du traité des Pyrénées. D'après ces articles, les antiques limites des Gaules et de l'Espagne devaient séparer de nouveau, à l'avenir, les deux monarchies, et, en conséquence de ce principe, la Catalogne restait à l'Espagne et le Roussillon à la France.

A la première de ces puissances, disait l'article 42, devait appartenir la Cerdagne, sauf les villes et terres qui pourraient se trouver sur le versant du côté du Languedoc, lesquelles resteraient à la France. Le Conflent devait rester à la France sauf, pareillement, les villes et terres qui pourraient se trouver sur les versants du côté de l'Espagne, lesquelles, réciproquement, appartiendraient à cette dernière puissance.

Mais aucune des communes de la Cerdagne ne se trouvant dans la position indiquée, comme aussi aucune des communes du Conflent ne se trouvant du côté de l'Espagne, il fallut corriger l'article 42.

Les deux nations, pour fixer les nouvelles limites des deux royaumes, nommèrent chacune deux commissaires qui se réunirent à Céret, le 23 mars 1660. Ils ne purent s'entendre que sur la possession du Conflent qui fut définitivement rattaché à la France. N'ayant pu s'accorder ensuite au sujet de la Cerdagne, les commissaires terminèrent leur conférence en remettant à la décision des plénipotentiaires le règlement de cette difficulté.

Ce qui avait été convenu à Céret changeait complètement la lettre de l'article 42 du traité des Pyrénées; il fallut revenir sur le texte de cet article. Mazarin et don Luis de Haro, réunis une seconde fois dans l'île des Fai-

sans pour arrêter les articles du contrat de mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne, convinrent, le 8 mai 1660, d'un nouvel accord qui fut signé le 13 du même mois, sous le titre de : « Explications de l'article 42 du traité des Pyrénées. »

Par cette nouvelle rédaction « tout le Roussillon et tout « le Conflent étaient reconnus pour appartenir à la France, « quelque part qu'en fussent situées les dépendances, et « toute la Catalogne et la Cerdagne restèrent à l'Espagne, « sauf, pour ce dernier comté, la vallée de Carol et une « portion du territoire cerdan pour mettre en communi- « cation le Roussillon, le Capcir et le Conflent avec la vallée « de Carol et le pays de Foix ». Pour prévenir toute difficulté ultérieure, il fut réglé que cette portion du territoire cerdan cédée à la France formerait, avec la vallée de Carol, un total de trente-trois *villages* et qu'on compterait comme tels tout village détruit, pourvu qu'il y restât encore quelques maisons.

Pour l'exécution de cette disposition, l'évêque d'Orange Serroni, représentant la France, et don Çalba de Vallgornera, représentant l'Espagne, se réunirent à Llivia et le 16 novembre 1660 arrêtrèrent le partage de la Cerdagne.

Ils désignèrent nominativement les trente-trois *villages* qui devaient revenir à la France et qui forment actuellement ce qu'on appelle la Cerdagne française, presque entièrement comprise dans le canton de Saillagouse, sauf cinq communes du canton de Mont-Louis.

Le commissaire espagnol, usant d'un subterfuge original, fit décider que Llivia resterait à l'Espagne avec son bailliage. Il invoqua le prétexte suivant : Les plénipotentiaires, Mazarin et don Luis de Haro, avaient décidé que trente-trois *villages* de la Cerdagne seraient réunis à la France. « Or, prétendait-il, Llivia étant une *ville* ne saurait « être assimilée à un *village* et doit rester à l'Espagne. »

Il ne voulut pas en démordre et, après maints longs

débats, le commissaire français dut accepter et laisser à l'Espagne Llivia et tout son bailliage. C'est là ce qui constitue l'enclave espagnole de Llivia.

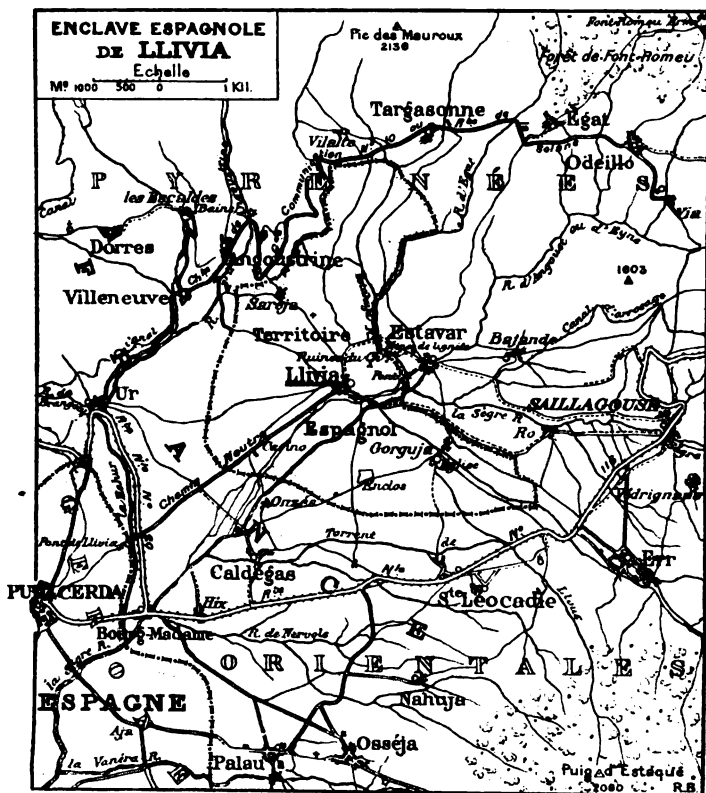
Toutefois, le commissaire français n'accepta la constitution de l'enclave qu'à la condition expresse « qu'en « aucun temps le roi d'Espagne ne pourra faire fortifier « Llivia ni aucun autre lieu dudit bailliage ». Cette clause fut insérée dans le traité. En outre, les commissaires décidèrent la création d'un chemin neutre mettant en communication Llivia et la ville espagnole voisine de Puigcerda, d'un côté, Llivia et le village français de Saillagouse, de l'autre.

Et comme, dit textuellement le traité, pour aller de Llivia à Puigcerda et de Puigcerda à Llivia, ou pour aller d'un village à l'autre de ceux qui restent au roi de France, il peut arriver qu'on ait à passer sur le terrain de Llivia ou de Puigcerda, ou par le terrain de quelqu'un des villages de France, nous, les commissaires députés, déclarons que, quelque genre de marchandises ou provisions qui passent par lesdits terrains, allant par le chemin royal de Llivia à Puigcerda ou de Puigcerda à Llivia, ou allant d'un village à l'autre de ceux qui restent à la France, ne payeront aucun droit aux officiers de France ou à d'autres receveurs ou fermiers ou autres, tels que receveurs des droits des deux royaumes; déclarant de plus que lesdits chemins royaux et passages qu'on aura à prendre pour aller de Llivia à Puigcerda et réciproquement, ou pour aller d'un village à l'autre de ceux qui restent à la France, seront libres aux sujets de l'un et l'autre royaumes, sans qu'ils puissent être molestés dans leur passage par les employés des deux royaumes, réciproquement, pour quelque chose que ce soit; n'entendant pas que cette liberté de passer puisse servir pour les délits qui pourraient se commettre sur ces chemins ou passages, parce que la capture et châtiement d'iceux appartiendra aux employés de la partie à laquelle appartiendra le territoire desdits passages.

Le chemin neutre qui relie Llivia à Puigcerda est celui que l'on voit sur la carte ci-contre de l'enclave espagnole.

Ce chemin neutre, aussi mal entretenu que toutes les

routes espagnoles, coupe la route nationale française n° 20 de Toulouse en Espagne à mi-distance de Bourg-Madame et d'Ur. Quelques mètres plus à l'Ouest, le chemin neutre passe sur un pont en pierres de taille jeté sur la



rivière de la Rahur qui forme la limite de la France et de l'Espagne. Un peu plus loin, vers le Sud, entre Bourg-Madame et Puigcerda, la Rahur passe sous un pont qui appartient moitié à l'Espagne et moitié à la France. La ligne frontière est nettement tracée sur les trottoirs du pont.

Au début, des contestations nombreuses s'élevèrent au

sujet du passage des habitants des villages français sur le territoire de Llivia. Maintes fois les Espagnols arrêtaient, au mépris du traité dont nous avons plus haut publié une partie du texte essentiel, des rouliers français qui transportaient des denrées d'un village à l'autre du canton de Saillagouse. Depuis longtemps aucune contestation ne s'est produite et les populations de ces contrées se sont parfaitement habituées à l'état de choses existant.

Aucun des actes diplomatiques intervenus depuis le traité des Pyrénées n'a modifié l'étrange situation de Llivia; en 1750, en 1862, en 1866, en 1868, en 1870 on a rectifié les limites de la France et de l'Espagne dans cette partie de la frontière : l'enclave espagnole a subsisté.

On a souvent agité la question de l'annexion de Llivia à la France. On a proposé, même, de donner à l'Espagne, comme compensation, outre une indemnité, nos droits sur les Vallées d'Andorre tant convoités par notre voisine et qui n'occasionnent à la France que des frais considérables

La population ouvrière de l'enclave de Llivia et la majeure partie des habitants verraient d'un bon œil, pour des raisons exposées plus loin, l'annexion à la France; mais quelques propriétaires y sont hostiles, car ils perdraient le plus clair de leurs revenus : la contrebande.

En tous cas, chaque fois que la question a été agitée, la presse espagnole a poussé les hauts cris et protesté avec véhémence. Non seulement les journalistes espagnols déclarent que ce serait un crime que de nous abandonner Llivia, mais ils trouvent qu'en bonne justice nous devrions leur rendre la Cerdagne française qui, disent-ils, a été indignement ravie à l'Espagne.

Au mois de décembre 1892, la *Voz del Pirineo* (la Voix des Pyrénées), de Puigcerda et la *Vanguardia* (l'Avant-Garde), de Barcelone, publièrent des articles enflammés contre l'annexion de Llivia à la France, affirmant que si

ce *rapt* s'accomplissait, les Français trouveraient devant eux des milliers de poitrines espagnoles prêtes à défendre ce lambeau du territoire espagnol.

Nous ne savons si nos gouvernants ont agité la question de l'annexion de Llivia à la France. Quoi qu'il en soit, cette enclave espagnole, ce coin de terre étrangère encastree en pleine France est un non-sens, une aberration que l'on ne s'explique pas et que l'on devrait s'attacher à faire disparaître.

DESCRIPTION DE L'ENCLAVE

L'enclave de Llivia est un triangle de neuf à dix kilomètres carrés de superficie (3,000 hectares environ), ayant une population de 1,300 habitants (recensement de 1894). Elle est environnée par les communes françaises de Villeneuve-des-Escalades, d'Angoustrine, de Targasonne au Nord; d'Estavar, de Saillagouse à l'Est; d'Err, de Sainte-Léocadie au Sud; de Caldégas, de Bourg-Madame et d'Ur à l'Ouest.

L'enclave comprend le bourg de Llivia et deux annexes, deux petits hameaux : Saréja au Nord, et Gorguja au Sud.

Visitons d'abord Llivia; nous nous rendrons dans la capitale par Saillagouse et Estavar, c'est le chemin le plus ombragé. Après avoir côtoyé un instant le Sègre et longé de nombreux champs de seigle, on traverse le village d'Estavar, remarquable par une église romane du *xiii^e* siècle, par le château et les splendides vergers de M. de Figarobas. A la sortie du village d'Estavar, on laisse, à droite, les riches mines de lignite de M. Sauveur Rogé, on franchit le torrent d'Estahuja qui forme, jusqu'aux abords de Targasonne, la limite orientale de l'enclave longeant le mamelon couronné par les ruines de l'ancien château fort de Llivia. L'Estahuja franchie, on est sur le territoire

de l'enclave. On s'en aperçoit très vite au mauvais état du chemin, étroit et couvert de fondrières.

En quelques minutes on atteint les premières maisons de Llivia. La ville est très ancienne. Construite par les Romains, c'est Livie, la femme d'Auguste, qui lui donna son nom. Elle a été longtemps la capitale de la Cerdagne. C'était une place très forte. Son château, dont il reste encore quelques murailles et une tour, s'élevait sur le mamelon qui domine la ville à l'Est. Au ^{xv}^e siècle, lorsque Louis XI fit la conquête du Roussillon et de la Cerdagne, il s'empara de Llivia, dont il fit raser le château.

C'est à Llivia que, au commencement du ^{viii}^e siècle, se trouvait le chef berbère Munuza qui commandait les marches de la Catalogne, et qui se révolta contre son maître, le chef arabe Abd-el-Rhaman. Munuza s'était marié avec une femme dont la beauté était célèbre, Lampagie, fille d'Eudon, duc d'Aquitaine. Abd-el-Rhaman ayant appris la trahison de Munuza, envoya contre lui le chef syrien Gedhy. Munuza fut vaincu sous les murs de Llivia. Il voulut fuir, mais, forcé de s'arrêter pour laisser reposer sa femme, il fut surpris par Gedhy et ses soldats, qui le cernèrent dans un cercle de cimenterres infranchissable. Munuza, voulant s'ouvrir un passage l'épée à la main, reçut vingt et un coups de lance en défendant la belle Lampagie. Gedhy enleva Lampagie sur son cheval, et s'empressa d'aller l'offrir à Abd-el-Rhaman, en même temps que la tête du traître Munuza, suspendue au pommeau de sa selle. La tête et la femme du vaincu eurent un sort à peu près semblable. L'une décora la porte du sérail de Cordoue, l'autre dut à sa beauté d'aller orner le harem du calife de Damas. Llivia, qui avait donné asile à Munuza, fut rasée par les Arabes.

Llivia fait partie du district de Puigcerda et de la province de Gérone (Espagne). Sa population, qui est de 1,200 habitants environ, s'adonne à la culture des céréales,

des arbres fruitiers, et surtout de l'élevage du bétail. Les chevaux et les mulets cerdans, si recherchés pour leur allure gracieuse et leur endurance, errent en liberté dans les grasses prairies de l'enclave.

Llivia est une petite ville animée, et quand on y pénètre en venant d'Estavar, l'impression est bonne. A gauche, s'élèvent des fabriques d'amidon et trois manufactures de *garibaldiennes* (gilets de chasse en laine) qui employaient, il y a peu d'années encore, 200 ouvriers environ, venus de la plupart des villages français avoisinant l'enclave. Ces manufactures ont fermé leurs portes en ces derniers temps, par suite de la concurrence désastreuse que leur faisaient les fabriques nouvellement installées à Puigcerda, à Ripoll et à Barcelona.

En général, les rues de Llivia sont tortueuses, étroites et sales, comme les rues de toutes les petites villes espagnoles, — et de beaucoup de villes françaises, devrions-nous ajouter. La rue qui se trouve en prolongement du chemin d'Estavar pour aboutir au chemin neutre de Llivia à Puigcerda est la plus large, et traverse la ville dans le sens de la longueur, de l'Est à l'Ouest, sauf quelques détours. On l'appelle la *calle del Mercadal* (rue du marché, du commerce). C'est là que sont installés tous les boutiquiers, que se concentre tout le commerce de Llivia, consistant surtout en articles dont l'importation est prohibée en France : allumettes, poudre, cartes à jouer, tabac, alcool, etc. Malgré l'active surveillance des douaniers français, une vaste contrebande de ces produits s'exerce dans les environs avec d'autant plus de facilité que, le pays étant absolument plat, on communique aisément du territoire de l'enclave au territoire français.

La rue du Mercadal, ainsi d'ailleurs que le restant de la ville, conserve un aspect des plus pittoresques, avec ses maisons basses et ses balcons de bois, sur lesquels sont posés en été des rideaux aux couleurs éclatantes.

La plupart des habitations sont vieilles, sales, repoussantes; ce n'est pas à Llivia que l'on observe les règles de l'hygiène. On bâtit cependant, rue du Mercadal, quelques maisons dans le style et le goût modernes. Sur quelques façades, on voit des vierges et des saints peinturlurés de couleurs voyantes.

L'église, de la seconde moitié du xvi^e siècle, est située à droite de la rue du Mercadal, à l'extrémité Nord de la ville. On y accède par un large escalier en pierres de taille. Devant la porte, est une grille en fer à claire-voie posée horizontalement au-dessus d'un fossé; elle est destinée à empêcher les animaux d'entrer dans l'église. Le clocher est carré et coiffé d'une pyramide comme la plupart des clochers de Cerdagne.

L'église, très vaste, ne comprend pas moins de dix chapelles latérales, décorées dans le goût espagnol, dorures et couleurs éclatantes prodiguées à profusion. A remarquer la belle chapelle de Saint-Guillaume, le riche rétable du maître-autel datant de 1760; la chaire (xv^e siècle), et enfin le trésor de l'église, renfermant de belles chasubles, une chape donnée par Charles-Quint, de curieux plats en cuivre (xvi^e siècle), et quelques pièces d'argenterie du moyen âge.

Selon un usage fréquent en Catalogne, l'église sert de dépôt aux archives de la ville. Le plus ancien titre original de ces archives date de 1206, et porte la signature autographe du célèbre roi Pierre II d'Aragon, l'allié des Albigeois, qui fut tué à la bataille de Muret.

Dans la maison du docteur Salsas, on voit trois tableaux de Murillo, dont un, le *Mariage mystique de sainte Catherine et de l'enfant Jésus*, est d'une très grande valeur. On peut voir aussi dans la même maison un calice Renaissance, des meubles très anciens (armoires, coffres), une curieuse collection de vêtements, cristaux, verres, faïences, et une vieille horloge.

En 1876, une Société avait construit à la sortie de Llivia une maison de jeu (casino), qu'on ne tarda pas à faire fermer.

Au sommet de la massive colline isolée, au pied de laquelle s'étend Llivia, on voit les ruines de l'ancien château fort de Llivia, construit par les derniers comtes héréditaires de Cerdagne (xii^e siècle). En 1479, ce château fort fut détruit, sur l'ordre de Louis XI, roi de France.

Llivia pourrait être une ville florissante, si elle n'était totalement délaissée par l'Espagne, qui ne s'en occupe que pour l'écraser d'impôts. Llivia doit payer annuellement 30,000 francs d'impôts directs au gouvernement espagnol, sans compter les impôts indirects et taxes diverses. En échange, elle ne reçoit pas de l'Espagne pour la valeur de cinq centimes.

Le facteur lui-même, qui portait autrefois la correspondance du bureau de poste de Puigcerda à Llivia et la distribuait, a été supprimé par le gouvernement espagnol. Si les habitants de l'enclave veulent recevoir leur courrier, il faut qu'ils se payent eux-mêmes un facteur. Les chemins sont très mal entretenus; les carabiniers sont journellement envoyés de Puigcerda et ne logent pas dans la ville.

En un mot, l'Espagne ne fait absolument aucun sacrifice pour l'enclave. En outre, les habitants, relativement nombreux, ne disposent que d'un infime territoire, l'enclave étant d'une superficie fort restreinte. Le commerce se fait surtout avec la France. Les maçons, les coiffeurs, tous les industriels, commerçants, boutiquiers, ont leur meilleure clientèle composée de Français. Aussi demande-t-on avec insistance à Llivia (où l'on remarque avec envie tout ce que fait notre gouvernement pour les communes de la Cerdagne française) que l'enclave soit réunie à la France. La majeure partie de la population est favorable à cette annexion, qui cependant n'est pas près de s'accomplir.

LES HAMEAUX DE LLIVIA

Llivia a deux annexes, deux petits hameaux formés par la réunion de quelques fermes : l'un, Saréja, est situé au Nord, près d'Angoustrine, et n'a rien de remarquable. Entre Llivia et Saréja on voit, plantée dans les champs, une curieuse croix processionnelle (xvi^e siècle) appelée croix de Toret.

L'autre, Gorguja, est située au Sud, non loin des villages français de Saillagouse, d'Err et de Sainte-Léocadie. A Gorguja, un Français, M. Barthélemy Carbonell, possède une vaste exploitation agricole et une grande fabrique de beurres et de fromages très renommés en Cerdagne, en Roussillon et en Catalogne. La ferme de M. Carbonell, à Gorguja, est très intéressante à voir, c'est une vraie ferme modèle.

LES ENVIRONS DE LLIVIA

Llivia, placée au milieu de la Cerdagne, constitue un centre d'excursions remarquable.

Au Nord, en suivant le chemin de grande communication n° 10 de Mont-Louis à Ur, on peut aller voir Odeillo et sa belle église romane du xi^e siècle; Egat et sa vieille tour de défense; Targasonne et les ruines de ses maisons détruites par une avalanche; Angoustrine, le plus beau séjour du pays, la Nice cerdane avec ses verdoyantes prairies, ses maisons blanches, son église romane du xii^e siècle. Rien de plus extraordinaire, de plus fantastique que le spectacle dont on jouit en allant de Targasonne à Angoustrine, par le chemin n° 10, ou *route de la Solana* (route ensoleillée) qui suit presque constamment, en cet endroit,

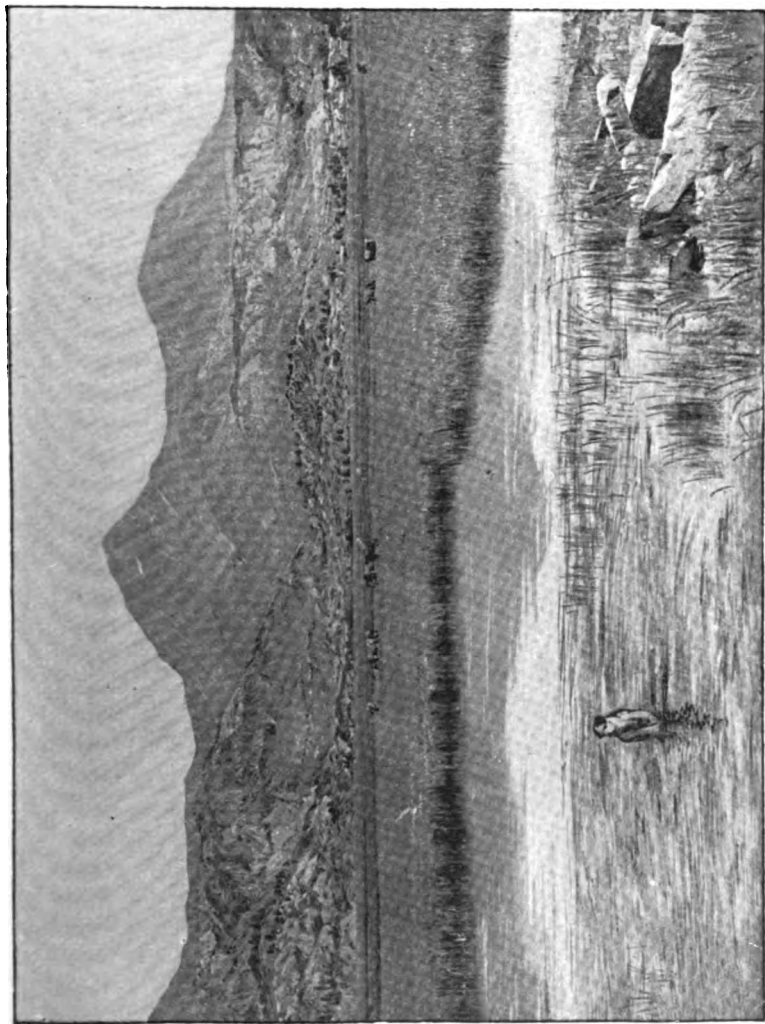
les limites de l'enclave de Llivia dont on aperçoit à tout instant les bornes-frontières.

De Targassonne à Angoustrine ce n'est qu'une désolation de pierres et de débris, un défilé fantastique de blocs écroulés des montagnes. On dirait des géants mutilés qui hurlent, les entrailles fendues, les bras convulsés. Des pierres en forme de crânes et chevelues de mousses restent posées sur d'autres blocs taillés en colonne à la façon de formidables bilboquets. On ne sait à quoi comparer ces monstres qui regardent passer les voyageurs avec une indifférence de vaincus, enchaînés par les lianes et les fougères. Certains resserrent la route au point de l'étrangler : quelques-uns se sont enfoncés dans la terre et y restent en équilibre comme sur une aiguille ; d'autres sont empilés les uns sur les autres et tiennent par un vrai prodige d'équilibre. Il en est de plus hauts que les plus hautes maisons. Il en est de toutes les formes, de toutes les dimensions, les uns ronds et polis, d'autres à arêtes tranchantes. Ceux-ci sont petits, ceux-là sont grands, gigantesques, formidables. Par quel miracle ces blocs tiennent-ils en équilibre, se demande-t-on, quand on ne les voit appuyés que par un de leurs angles sur un autre rocher ou sur la terre ?

On en voit d'éventrés, de coupés en deux comme avec une scie. Et là, ils se regardent, se coudoient, se soutiennent, se mordent et se mangent, faces de hiboux, becs d'aigles, lances de troglodytes, ossatures de mégalosaurus ; c'est le champ de manœuvres des tempêtes, où s'entassent par paquets les boulets lancés par les glaciers.

Nous ne savons rien de plus impressionnant que ce *chaos de Targassonne* qui dépasse en sauvage grandeur, en majestueuse désolation, tout ce que l'on pourrait imaginer.

A peu de distance de Llivia, au Nord, près de Targassonne, est l'établissement thermal des Escaldes (1,400 mètres d'altitude), le plus élevé des Pyrénées, où se trouvent



Les Marais des Bouillouses, les vacants de Livia et le Puig Péric.

d'abondantes sources d'eaux sulfureuses très efficaces pour les rhumatismes et les maladies de la peau. Les thermes des Escaldes sont fréquentés par les plus riches familles de Barcelone.

Par la vallée d'Angoustrine, au Nord de Llivia, on atteint le *Désert de Carlit*, un de ces déserts pyrénéens dont le comte Henry Russell a si bien dépeint le charme mélancolique et la sauvage majesté. Puis, on arrive au *Plateau lacustre de Carlit*, composé d'une trentaine de lacs, d'étangs, de marais éparpillés à la base du pic Carlit (2,921 mètres d'altitude, le plus élevé des pics des Pyrénées Orientales) et reliés les uns aux autres par des ruisseaux.

Le plus grand des marais du Carlit est celui des Bouillouses, placé dans une immense conque traversée par la Tet. Il est question de faire là un gigantesque réservoir où seraient emmagasinées les eaux destinées à alimenter en été les canaux d'arrosage de la plaine du Roussillon. C'est aux abords des Bouillouses que les habitants de l'enclave espagnole de Llivia possèdent une forêt et de vastes vacants où ils envoient leurs troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, d'avril à novembre. Les habitants de Llivia jouissent en effet, de temps immémorial, sur les pentes abruptes du massif de Carlit, du droit de pacage par indivis avec plusieurs communes françaises, droit qui a été maintenu par le traité de 1660. C'est même là une source de conflits qui a motivé fréquemment l'intervention du préfet des Pyrénées-Orientales et du gouverneur de Gérone.

Parmi les étangs les plus beaux, citons l'étang de Pradelles et l'étang Noir, entouré de forêts, et l'étang Llat (2,150 mètr. d'altitude) où se trouve une baraque-refuge édifiée en 1887 par le Conseil général des Pyrénées-Orientales et qu'habitent les pêcheurs qui ont affermé le droit de pêche aux étangs de Carlit.

C'est à cette cabane-refuge que viennent camper les

touristes voulant faire l'ascension du Pic Carlit, du Puig Péric (2,810 mètr.), ou visiter le plateau lacustre de Carlit, la sauvage vallée de Camporells, qui conduit dans le Capcir et la belle vallée de l'Aude et, derrière le Carlit, par le col de la Grave (2,387 mètr.) l'étang de Lanous, (2,154 mètr. d'altitude), le plus grand et le plus beau des lacs des Pyrénées, ayant six kilomètres de long, 1,500 mètres de large et 53^m,50 de profondeur. De l'étang de Lanous (si bien étudié par notre distingué collègue M. E. Belloc) on se rend au village de Porté (1,610 mètr.), au col de Puigmorens (1,921 mètr. d'altitude), aux riches mines de fer de Puigmorens, en Andorre, dans la vallée de l'Ariège vers Ax-les-Thermes, ou, au Sud, dans la pittoresque et grandiose vallée de Carol qui nous ramène vers la plaine de la Cerdagne en passant par Porté, Porta, le hameau de Carol avec ses deux tours en ruines, Latour-de-Carol, Enveitg et Ur.

De Lllivia on peut encore aller facilement : 1° au curieux ermitage de Font-Romeu (1,774 mètr.), bâti au milieu d'une belle forêt de pins, station d'été de premier ordre, très fréquentée dans la belle saison par les touristes et les personnes débiles désireuses de recouvrer les forces et la santé ; du Calvaire de Font-Romeu on jouit d'un superbe coup d'œil sur les Cerdagnes française et espagnole ; 2° à Mont-Louis, place forte construite par Vauban (1,600 mètr.) ; 3° à *la Cabanasse* où se trouve une belle sécherie domaniale de graines de pins dont tous les appareils sont mus par l'électricité ; 4° dans les riches vallées d'*Eyne*, de *Llo* et d'*Err*, les premières stations botaniques de France, conduisant toutes les trois vers le pic altier de *Puig-Mal* (2,909 mètr.), au pied duquel s'élève l'ermitage espagnol de Nuria (1,665 mètr.) où l'on assiste à des cérémonies religieuses très originales et où l'on voit notamment des femmes stériles plonger la tête dans une marmite pour avoir des enfants neuf mois après (le procédé étant, paraît-

il, infailible, nous recommandons l'ermitage et la marmitte de Nuria aux apôtres de la repopulation) ; 5° à *Osséja*, à la pittoresque vallée de Valcebollère, aux villages d'Hix (église romane du XII^e siècle), de Saillagouse, Eyne, Ur, Palau, Bourg-Madame, Err, Caldégas, Enveitg, Villeneuve, Dorres et Latour-de-Carol (carrières de granit), Porta, hameau de Carol avec deux tours du moyen âge, Porté et sa cascade, etc.

Enfin, l'excursion qu'il ne faut jamais manquer de faire quand on est à Llivia ou dans une commune quelconque de la Cerdagne, c'est une visite à la ville espagnole de *Puigcerda*, bâtie sur un mamelon, à l'extrémité d'une moraine frontale, à 300 mètres de la frontière française, et reliée à Llivia par le chemin neutre.

Puigcerda, qui n'a que 5,000 habitants en hiver, en a de 10 à 12,000 en été. C'est le séjour favori des riches familles de Barcelone qui viennent *veranear* (passer la saison estivale) dans de luxueuses villas construites autour de la *héroica y invicta ciudad* qui résista vigoureusement à deux sièges carlistes.

Les villas, toutes entourées de superbes jardins, sont surtout en grand nombre autour d'un étang de 2 hectares 28 ares, de 580 mètres de périmètre, creusé en 1310, alimenté par un canal qui prend ses eaux en France, dans la rivière de Carol, au-dessus du village de Latour-de-Carol, en vertu d'une concession de Sanches, roi de Majorque (septembre 1318), confirmée par tous les traités intervenus entre la France et l'Espagne.

Puigcerda (province de Gérone) possède, outre ses nombreuses et riches villas, deux casinos, un théâtre, plusieurs salles de bal, des manufactures, une caserne d'infanterie, une belle église et une mairie du XIV^e siècle, des chapelles, des couvents, la Plaza mayor avec statue en marbre du général Cabrinety qui obligea les carlistes à lever le siège de *Puigcerda* (11 avril 1873) ; un autre

monument, en marbre rouge d'Isobol, a été élevé aux défenseurs de la ville.

Puigcerda est très pittoresque ; une grande partie de ses maisons, du côté Sud notamment, sont bâties en amphithéâtre. De la place située près de la mairie on a un très beau panorama de la Cerdagne espagnole.

Puigcerda a une particularité très curieuse ; tous les dimanches, sur la Plaza mayor, sous les arcades qui environnent la place et autour de la statue du général Cibrinety, se tient un marché international, un marché franco-espagnol, où se réunissent les populations des villages de la Cerdagne française, de l'enclave de Llivia et de la Cerdagne espagnole. Dans ces assises commerciales hebdomadaires, Cerdans français et espagnols traitent de leurs affaires, vendent les céréales, les pommes de terre, le bétail, toutes les denrées et les produits du pays. Le marché prend fin à midi ; Français et Espagnols fraternellement unis s'en vont déjeuner ensemble dans les hôtels de la ville, puis passer l'après-midi au Casino Ceretano ou au Casino Mercantil.

Vers 4 heures, chacun regagne son village non sans avoir soin d'emporter des provisions pour la semaine. Le marché hebdomadaire de Puigcerda est très curieux à voir, surtout en été, quand les riches Barcelonaises viennent, en sortant de la grand'messe, se mêler en curieuses, avec leurs belles toilettes claires, aux groupes affairés des bons paysans cerdans, portant le costume de velours noir et, parfois, comme coiffure, la pittoresque *barratina* rouge ou violette.

Puigcerda a remplacé Llivia comme capitale de la Cerdagne. Le pauvre chef-lieu de l'enclave n'est plus que le satellite de sa puissante et absorbante voisine.

Disons en terminant que de Llivia on peut se rendre, en moins d'une journée, dans la belle ville espagnole de Barcelone en venant prendre à Puigcerda la diligence qui va

par le col de Tosas à Ripoll, tête de ligne de la voie ferrée se dirigeant sur la grandiose et somptueuse capitale de la Catalogne.

*
* *

Ainsi que le lecteur a pu s'en convaincre par cette rapide relation, les Pyrénées Orientales méritent d'être visitées par le touriste qui est sûr d'y rencontrer des sites agréables, des panoramas grandioses comme la Cerdagne; des régions originales comme l'enclave espagnole de Llivia (ce coin de terre étrangère encastrée en pleine terre française); des contrées sauvages comme les étangs de Nohèdes, les gorges de Carença, le désert et le plateau lacustre du Carlit; des ermitages curieux comme Font-Romeu et Nuria; des villes à la fois espagnoles et françaises comme Llivia et Puigcerda; des coutumes, des danses, des jeux pleins de charme et d'archaïsme comme dans tous les villages des deux Cerdagnes; des pics à gravir, des gorges, des lacs, des vallées, des monuments anciens à admirer.

Espérons que ces pages rapides donneront à nos collègues du Club Alpin Français l'envie d'aller visiter ce pays neuf, ces *Pyrénées Inconnues* si belles, si dignes d'être parcourues, ces Pyrénées « que des lignes de chemins de fer n'ont pas encore souillées de leurs spirales déshonorantes » et qui conservent par cela même leur charme, leur poésie primitive et ce parfum frais et suave de toutes les choses virginales que la mode et la civilisation n'ont encore ni flétries ni profanées.

E. BROUSSE fils,

Membre du Club Alpin Français.
(Section du Canigou.)

XIV

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON

AUX MONTS-MAUDITS

(PAR M. ÉMILE BELLOC)

Lentement, lentement, sans arrêt, sans force, avec une persistance capable de lasser la patience de l'Anglais le plus flegmatique, la pluie ne cessa de tomber, quarante-huit heures durant.

Pareille à la fine poussière que tamise un rayon de soleil, une bruine légère et subtile voltigeait dans l'air à peine agité.

Les fines gouttelettes d'eau, menues, serrées, comme les mailles du tissu le plus délicat, rebondissaient en touchant le sol. Ces myriades de perles liquides avaient l'air de se consumer en efforts impuissants, pour essayer de remonter vers les espaces qu'elles avaient laissées échapper.

De temps en temps, quelques lambeaux fugitifs d'un paysage vague, mirage un instant entrevu par les trous du brouillard, apparaissaient çà et là.

La lumière assombrie, diffusée par la couche de pluie, projetait des reflets blafards sur les objets extérieurs, dont la silhouette indécise se laissait à peine entrevoir à travers les vitres des fenêtres closes.

On eût dit qu'un vaste manteau de deuil enveloppait de ses replis humides le pays tout entier.

Contreforts du Pic de
las Salenques



Phot par M^{ce} Gourdon 1894

Rien de plus maussade et de plus énervant que ce monotone spectacle, rendu plus attristant encore par le murmure sourd de l'eau glissant de feuille en feuille, coulant de branche en branche, et tombant goutte à goutte jusqu'au pied des grands arbres.

Enfin ! à l'aube du troisième jour, sous la poussée violente d'un coup de vent d'Espagne, l'épais rideau de brume se déchira soudain. Dans sa course folle, l'impétueux Autan, balayant tout sur son passage, entraîna jusqu'aux derniers flocons nuageux, désespérément accrochés aux cimes des forêts, aux saillies des pics chauves.

Le jour se leva radieux. La montagne, endormie et ruiselante encore, apparut tout à coup inondée de lumière,

Luchon, triste naguère comme une nécropole, avec le plein soleil, reprit ses airs de fête. C'était un dimanche, le premier de septembre. Peu à peu un murmure confus remplit la ville, et la foule joyeuse ne tarda pas à se répandre le long des allées d'Étigny.

Au milieu d'un pêle-mêle indescriptible d'indigènes aux vêtements sombres, de promeneurs soigneusement parés, de fidèles se dirigeant gravement vers les lieux de prière, de guides au gilet écarlate, de chevaux, d'ânes, de mulets caparaçonnés à la mode espagnole, quelques baigneurs à la figure hâve, blémie par la souffrance, circulaient tristement comme des âmes en peine, en revenant du bain.

Plaquée sur le sol, l'ombre portée des tilleuls séculaires qui bordent l'incomparable avenue, marbrait de larges taches grises, indécises et mouvantes, la foule bigarrée ; et le soleil dardait, par places, l'épaisse feuillée de ses rayons étincelants comme des flèches d'or.

Au seuil des riches demeures, apparurent d'abord, frêles comme des libellules, de jeunes amazones emprisonnées dans des robes de drap ridiculement longues. Leurs cavaliers, finement gantés et guétrés, irréprochables de tenue, les attendaient. Plus douillettes ou légè-

ment corpulentes, quelques dames jeunes encore, craignant sans doute les réactions trop vives du coursier pyrénéen, préféraient confier leur précieuse personne aux coussins capitonnés des landaus mollement suspendus. C'est ainsi, en tenue de gala, que ces personnages selects se disposaient à aller contempler les « horreurs de la nature » dans les endroits réputés célèbres.

Après de longs et minutieux préparatifs, comme s'il s'agissait d'un départ pour quelque lointain inconnu, tant bien que mal chacun monte en selle, et bientôt les caravanes se forment et se dirigent vers la montagne, accompagnées d'un frémissement de grelots, et du claquement des fouets dextrement manœuvrés par les guides.

Le touriste pédestre, dur à la fatigue, médiocrement préoccupé du confort et de l'observance des conventions mondaines, s'isole volontiers. Vêtu de laine grossière, coiffé d'un chapeau mou à larges bords, chaussé de gros souliers ferrés, armé du bâton de noisetier à forte pointe d'acier, cher aux Pyrénéens, il évite avec soin les voies aristocratiques, où toutes les élégances et toutes les vanités aiment à se montrer.

Obéissant à l'attraction mystérieuse et invincible qui pousse l'alpiniste vers les solitudes de la haute montagne, c'est en suivant philosophiquement la rue d'Espagne, que je quittais Luchon, le 5 septembre 1897, pour me rendre aux Monts-Maudits. En entreprenant ce voyage, déjà accompli par moi tant de fois, j'avais un double but. D'abord je me proposai d'escalader de nouveau certains pics, formant la partie orientale du grand massif central des Pyrénées, afin de mieux connaître leur constitution géologique et d'étudier les traces des anciens glaciers. Ensuite mon intention était de compléter, par une nouvelle série d'expériences, mes recherches des années précédentes, pour tâcher d'élucider cette question si controversée du

parcours souterrain des eaux qui s'engouffrent dans le Trou du Toro.

La distance qui sépare la promenade des Quinconces du pont de Ravi fut rapidement franchie, malgré l'état lamentable dans lequel le terrible cyclone du 3 juillet 1897 avait mis le chemin. Ce chemin, qui conduit au Port de Venasque, une des trouées les plus fréquentées de la crête frontière, dans les Pyrénées Centrales, était demeuré fort longtemps dans un délabrement incompréhensible ¹. Pompeusement décoré du nom de « route muletière », cette importante voie publique n'était encore, en 1851, qu'un modeste sentier où deux cavaliers avaient grand-peine à passer de front. Quant aux chars de montagne, les seuls véhicules qu'on pouvait se risquer à faire circuler le long de ce chemin dangereux, ils parvenaient rarement sans accidents au terme du voyage.

Vers le commencement du second Empire on forma le projet de créer une route, par le Port de la Glère, afin de relier plus directement la partie montagneuse du département de la Haute-Garonne avec l'Espagne. La nouvelle voie, qui aurait emprunté une partie de l'ancienne, devait avoir 8 mètres de largeur, entre le jardin public de Luchon et

1. Au siècle dernier, les passages de la crête frontière étaient difficilement accessibles. D'Étigny, le célèbre intendant de la Généralité d'Auch, qui a doté les vallées inférieures et les plaines avoisinant les Pyrénées Centrales et Occidentales d'un réseau de voies de communication admirable, fit faire des études sérieuses pour faciliter les transactions commerciales entre la France et l'Espagne. Le 8 septembre 1764, le subdélégué, M. de Lassus, lui rendait compte, en ces termes, de la mission d'étude dont il avait été chargé, avec le sous-ingénieur Cathérinot : « ...Après avoir visité le Port de Fos (?) nous nous sommes rendus à Bagnères-de-Luchon ; là nous avons visité deux Ports, l'un qu'on appelle le Portillon, qui aboutit à la vallée d'Aran, et l'autre le grand Port qui va à Benasque. Nous avons trouvé ces deux Ports très aisés à ouvrir ; il y a de la terre partout, à quelques escarpements près. M. Cathérinot a toisé toutes les parties, et il va pouvoir avoir l'honneur de vous remettre son travail... » (Archives Nationales, F. 14. N° 123.)

le hameau de Beauregard. Exécuté d'abord sur une faible portion de son parcours, ce projet paraît avoir été définitivement abandonné vers 1864, époque à laquelle il fut sérieusement question d'établir un chemin de fer international de France en Espagne, par Saint-Béat et la vallée d'Aran. De 1851 à 1864, l'État consacra une somme de 6,900 francs, pour l'élargissement et l'entretien de cette route muletière; mais l'exécution complète du nouveau tracé ayant paru difficile et fort coûteuse, surtout dans la région voisine de la crête frontière, le gouvernement renonça définitivement à la réalisation de l'entreprise.

En arrivant à l'Hospice ¹ de France, où mes bagages m'attendaient depuis plusieurs jours, je retrouvai mon guide habituel, Barthélemy Courrége, fidèle au rendez-vous. Il venait de *Los Montes-Malditos*, où le jour même, avec son fils Janou, ils avaient accompagné un jeune et vaillant alpiniste au sommet du Pic d'Aneto (3,404 mèt.).

Obligés de subir la loi commune avant de tenter l'ascension, par suite de la tempête qui les immobilisa pendant deux jours et deux nuits au milieu de cette sauvage région, force leur fut de se réfugier à la Rencluse ² de la

1. Il ne faut pas confondre ces Hospices avec les Hôpitaux où l'on soigne les vieillards et les déshérités de la fortune. Ces hospices ou maisons hospitalières sont simplement des lieux de refuge pour les voyageurs qui fréquentent les passages difficiles et élevés des Pyrénées. Anciennement (XI^e siècle), ils furent administrés par les Frères de Saint-Jean-de-Jérusalem chargés de secourir les personnes qui pouvaient se trouver en perdition dans ces gorges sauvages. Au XII^e siècle, les chevaliers de Rhodes en prirent possession et, plus tard, les Chevaliers de Malte leur succédèrent. M. P. de Casteran, dans son étude sur les *Traité de Lies et Passeries* (Toulouse, 1897) a indiqué l'emplacement d'un certain nombre de ces hospices. Actuellement, — tout en conservant en partie leur affectation hospitalière, — ceux qui restent debout ne sont plus que de vulgaires auberges.

2. *Rencluse* signifie une dépression du sol placée à la base d'un escarpement rocheux fortement redressé, au pied duquel les eaux se

Maladeta¹ où l'hospitalité se vend très cher, les ascensionnistes le savent.

Pour comble de malechance, ils n'eurent même pas la ressource de contempler la face harpagonesque de l'hôte habituel de ce lieu sauvage. Le légendaire Sebastiano était absent; son fils, et une solide gaillarde, leur parente paraît-il, le remplaçaient avec avantage.

Ce n'est pas la première fois du reste que « l'hôtelier de la Rencluse » abandonne momentanément sa « résidence d'été ». Il y a quelques années, pendant la dernière guerre carliste, le gouvernement français avait eu la précaution d'échelonner, à proximité de la frontière, des postes militaires pour empêcher les soldats de don Carlos de pénétrer, armés, sur notre territoire. Durant cette époque troublée, Sebastiano ne parut pas à la Rencluse.

Un des chasseurs de Vincennes cantonnés à Luchon, instruit de cette absence sans doute, franchit la frontière, avec armes et bagages, et alla sans façon élire domicile sous le célèbre abri de la Maladeta. A aucune époque, les

réunissent et disparaissent sous terre. Celle-ci est désignée dans les livres sous la dénomination fautive de *gouffre de Turmon*; tandis qu'elle doit s'appeler gouffre, ou mieux encore *abismo del Tormo*. Les Aragonais la nomment ainsi parce que le mot espagnol *Tormo* signifie rocher en pointe ou rocher isolé.

1. Ce nom de *Maladeta*, qui n'a d'équivalent ni en espagnol, ni en italien, ni en français, pas plus que dans aucun des idiomes parlés dans les Pyrénées, doit être vraisemblablement une déformation de *Maladito* (adjectif espagnol hors d'usage), ou de *Maldito*, *Maldita*, participe passé, irrégulier du verbe *Maldecir*. On voit déjà, en 1720, la *montagne de Maladete*, ainsi francisée et par conséquent déjà dénaturée, figurée sur la carte militaire de Roussel. En 1744, le maréchal de Noailles la transformait encore en *montagne Maladet*. Puis, on écrivit *Maladette*, *Malahita* et enfin, *Maladetta*. Cette dernière forme, qui n'est ni française, ni castillane, est encore plus fautive que les autres, car, comme l'a fait observer avec juste raison l'éminent géologue de Madrid, M. Mallada, aucune règle, dans la grammaire espagnole, ne permet d'écrire *Maladetta* avec deux *t*.

touristes n'avaient reçu si bel accueil, en arrivant à la Rencluse. En effet, notre jeune guerrier se montrait plein d'égards et de sollicitude pour les voyageurs. Et, au moment du départ, il avait une façon particulièrement originale et persuasive de leur démontrer, carabine au poing, que, pour les mettre à l'abri des déprédations des malfaiteurs espagnols, leur bourse serait bien plus en sûreté dans sa poche que dans la leur. Les opérations financières de ce banquier d'un nouveau genre promettaient de devenir fructueuses, lorsqu'un lieutenant de sa compagnie eut la malencontreuse idée de venir surprendre notre héros dans son repaire. Seul, sans arme, le courageux officier catéchisa si bien le soldat déserteur, qu'il décida cet homme, dont la raison s'était un instant égarée, à rentrer avec lui à Luchon.

*
* *

Le 6 septembre, à la première heure, je quittai l'Hospice de France, accompagné de Courrége et d'un jeune et vigoureux Espagnol, répondant au nom de Francisquét, chargé de porter mes appareils d'expérimentation.

La route du Port de Venasque, que nous devons suivre, est trop fréquentée pour avoir besoin d'être décrite. Cependant parmi les milliers de touristes parcourant chaque année ces parages, il en est bien peu qui se doutent qu'à chaque pas, à chaque détour du chemin, pour ainsi dire, les vieux montagnards pourraient évoquer un triste souvenir. Si les pierres parlaient, il n'y aurait pas un rocher, dans ce vallon sauvage, qui n'eût à raconter quelque incident tragique dont il a été le témoin. Mais pour retracer l'histoire complète des événements dramatiques et des dévouements ignorés qui se sont accomplis dans la petite vallée du Port de Venasque, un volume ne suffirait pas. Du reste je n'en ai pas l'intention et je me bornerai

simplement à signaler en passant, d'une façon concise, quelques faits parmi les plus saillants.

En sortant de l'Hospice, on descend par un petit chemin creux jusqu'au bord du ruisseau des Péssons¹. Après avoir franchi ce torrent sur un pont rustique, le sentier sillonne une pelouse verdoyante où prennent naissance, à droite, le chemin qui conduit à la Cascade du Parisien et au Port de la Glère, et, à gauche, le sentier tracé en zigzag à travers les schistes ardoisiers, par lequel on peut tenter l'ascension difficile, mais dépourvue d'intérêt, du Pic de la Pique, dont la pointe dénudée s'élève, d'un seul jet, à mille mètres environ au-dessus de la vallée.

Cinq minutes suffisent pour atteindre la Carràou et le pont dét Pëndjat², ruiné ce dernier printemps. La passerelle, qui le remplace aujourd'hui, permet de traverser le torrent du Port de Venasque. C'est à cet endroit, sur la rive gauche, que fut retrouvé, l'an passé, le cadavre d'un guide espagnol, nommé Plèti, parti de la ville de Venasque en compagnie de trois compatriotes. Cet événement causa un grand émoi dans toute la contrée. Le drame eut son dénouement à Toulouse, où le jury de la Cour d'assises, insuffisamment éclairé, acquitta les compagnons de l'infortuné Venasquais.

A quelque distance de ce pont, désormais célèbre, commencent les interminables lacets qui conduisent au Port.

Par une belle journée d'été, rien n'est curieux et pittoresque comme les longues caravanes serpentant à la file indienne à travers les âpres rochers de la montagne.

1. Voir : ÉMILE BELLOC, *Les sources de la Garonne*. (Ann. du Club Alpin Français, année 1896, p. 234 et suiv.)

2. Pëndjat veut dire « pendu », carràou signifie « un petit chemin ».

C'est au bas de la *Couma dé Béiré*¹ que se trouve la *Labassa*² *dét Péndjat*.

Du point culminant de la prairie fortement inclinée qui, de temps immémorial, porte le nom caractéristique du *Péndjat*³, le regard plane sur la vaste région pastorale de Roumîngàou et de Campsàouré, limitée à l'Est par les hauts reliefs du Val d'Aran.

Les lacets continuent toujours, et, une heure et demie après avoir quitté l'hospice, on passe à côté des ruines d'un ancien refuge⁴, construit par les Ponts et Chaussées, et l'on arrive au pied d'une immense muraille appelée *le Culèt*. D'une échancrure naturelle, pratiquée dans cet escarpement, une jolie chute d'eau bondit en frémissant le long de la paroi rocheuse : c'est la cascade Courrége.

En sautant de pierre en pierre, on traverse de nouveau le torrent. Les lacets, plus raides et plus courts, zigzaguent péniblement contre les abruptes parois de l'*Escala*⁵,

1. *Couma*, « coume », petit vallon dans un pli de terrain. *Béire*, « verre ». Les pentes de la « Coume de Verre » sont très déclives et encombrées d'un énorme éboulis, c'est en somme un véritable couloir d'avalanches creusé sur le flanc oriental de la montagne de Sajust. La tradition populaire a conservé le souvenir d'une épouvantable catastrophe qui eut lieu à cet endroit : une caravane, composée de muletiers espagnols et d'un grand nombre de mulets chargés de verreries qu'ils transportaient en Aragon, y fut surprise et engloutie par une avalanche de neige et de boue. De là le nom de « Coume de Verre ».

2. *Labassa*, *lavassa*, sorte de grande pierre plate dans le genre des « cadettes » qui servent au dallage.

3. Ce nom perpétue le souvenir très ancien d'une exécution capitale : un affreux malandrin, convaincu d'un abominable forfait, fut pendu (*péndjat*) haut et court en ce lieu.

4. Cette maisonnette a été rasée par une avalanche en 1897.

5. *Culèt*, paroi rocheuse, muraille qui barre le passage. [Voir mes *Recherches et explorations orographiques et lacustres*, *Ann. du Club Alpin Français*, p. 458, année 1894.]

6. *Escala* « échelle ». Anciennement, l'on escaladait ce dangereux passage à l'aide de marches grossièrement taillées dans la roche vive.

et, non loin de la *Raillo* ¹ *dét Culét*, passage très redouté au moment des avalanches, on rencontrait naguère le *Caillàou dé mitat Port* ². C'était un énorme bloc de rocher qui, de tous les temps, avait été considéré comme le point de repère divisant exactement en deux parties la distance (7 kilomètres) qui sépare l'Hospice de France du Port de Venasque. Il est cité dans les actes publics, et je l'ai trouvé mentionné dans un mémoire manuscrit, dressé vers 1764, par Cathérinot, sous-ingénieur du Roy ³.

Privé des points d'appui naturels qui le maintenaient en équilibre depuis plusieurs siècles, déchaussé à la base, lors de la récente rectification du chemin, ce « caillàou » a fini par céder aux précipitations météorologiques, et, depuis 1897, il gît misérablement au milieu des lacets inférieurs, en attendant d'être pulvérisé par la dynamite du cantonnier.

La montée se poursuit fatigante et monotone, jusqu'au *Cap déra Pala déra Hont* ⁴ puis, après avoir de nouveau traversé le torrent, on atteint le sommet, où se dresse verticalement le rocher connu de tous sous le nom de « l'homme ». Ce rocher, qui ne rappelle que très vaguement une silhouette humaine, il est presque inutile de le dire, est néanmoins un repère de premier ordre. Jamais

1. *Raillo*, *raillère* ou *arraillère*, ravin profond, amas de gros blocs arrachés aux montagnes, chaos.

2. *Caillàou dé mitat Port*, « caillou de la moitié du Port ».

3. *Toisé estimatif de la route de Benasque, depuis Bagnères de Luchon jusqu'au somet du port*, par le sieur Cathérinot, sous-ingénieur du Roy. [Archives Nationales, F¹⁴, n° 123.]

4. *Pala déra hont*, « sommet de l'escarpement de la fontaine ». *Pala*, mot très usité dans les Pyrénées pour désigner un endroit plat, semblable à une pelle, ou plus généralement, la partie lisse et plus ou moins verticale d'un escarpement rocheux. (Voir les explications que j'ai données à ce sujet, dans l'*Intermédiaire de l'AFAS*, tome II, n° 13, 1897, réponse 148, pages 106 et 107. — En patois luchonnais, le mot *hont*, et non pas *hount*, comme on l'écrit presque toujours, d'une manière fautive, signifie « fontaine ».

la neige ne le cache complètement, même en plein hiver ; c'est donc un indice précieux pour le montagnard, auquel il révèle sûrement le seul passage praticable, même pendant la belle saison,

Après avoir franchi la *Hourca* (la fourche), on arrive dans une toute petite vallée, dont on ne pouvait, d'en bas, soupçonner l'existence. Ce vallon solitaire couvert de pierres détachées de la montagne, est connu sous le nom de la traverse d'*éras Càoudèrés* (des chaudières). En effet, il renferme plusieurs excavations, remplies de neige et d'eau jusqu'au moment des fortes chaleurs.

C'est dans une de ces excavations que neuf chaudronniers aveyronnais, surpris par l'avalanche, périrent un jour, en revenant d'exercer leur industrie en Espagne ; c'est pourquoi on le nomme « le Trou des Chaudronniers ».

C'est là encore, au milieu d'un amoncellement colossal de blocs arrachés au Pic de la Mine (2,757 mèr.), que se trouve la demeure dernière, ignorée des touristes, d'un jeune homme, habitant de Venasque, mort de froid en cet endroit sinistre dans les premiers jours de novembre 1897. Et, particularité curieuse, plusieurs fois observée du reste, le corps du malheureux garçon fut rencontré nu-pieds étendu sur la neige qui recouvrait le sol d'un vaste tapis glacé.

On se demande avec tristesse à quelles épouvantables angoisses obéissent ces infortunées victimes du froid ; quelle aberration de l'esprit les pousse à jeter au loin leurs chaussures, précisément à l'heure où elles leur seraient le plus utiles ? Apercevant sous leurs pieds, à portée de leurs yeux, le refuge sauveur prêt à les accueillir, sentant leurs forces décroître progressivement et se voyant perdus, sans espoir de secours, au milieu de ces effroyables solitudes, peut-être espèrent-ils arriver plus vite, au but suprême de leurs efforts, en se débarrassant de ce poids minime. Mais, hélas ! il est infiniment plus probable qu'à

ce moment le pauvre abandonné a perdu en partie sa raison, et que ce n'est là qu'une manifestation des désordres qui commencent à troubler ses facultés mentales.

On sait du reste qu'au début, la congestion des centres nerveux est souvent marquée par une excitation intense qui se traduit en mouvements désordonnés. Il ne paraît donc pas téméraire de supposer que ces désespérés, surpris par le froid sous l'action duquel ils vont succomber, irrités par une sorte d'anesthésie des extrémités qui paralyse leurs mouvements, se débarrassent instinctivement de leurs chaussures pour obéir à un impérieux besoin de locomotion.

Le célèbre aliéniste Pinel a cité le cas d'un malade qui éprouvait un indicible plaisir à se rouler tout nu dans la neige. Esquirol, parlant de la fameuse Théroigne de Méricourt, celle que Lamartine appelait « la Jeanne d'Arc impure de la place publique », raconte que pendant son séjour à la Salpêtrière, elle ne voulut jamais conserver aucun vêtement, et que « tous les jours, matin et soir, et plusieurs fois par jour, en plein hiver, elle arrosait soigneusement son lit, avec de l'eau froide, avant de se coucher ».

S'il est vrai, comme on le dit parfois, que le génie soit une des formes multiples de la folie, il faut citer encore l'habitude qu'avait Chateaubriand de marcher nu-pieds sur les dalles froides de son appartement, pour provoquer l'inspiration, lorsqu'elle était rebelle ou trop lente à venir.

Pendant que mon esprit se livrait à ces tristes pensées, mon guide arrangeait de son mieux la misérable sépulture de l'infortuné Venasquais. Bientôt un colossal monceau de pierres, s'augmentant chaque jour des débris de la montagne, recouvrira ce modeste tombeau. En signe de commisération et pour nous conformer à l'antique coutume, nous ajoutâmes quelques cailloux au petit entassement sous lequel le pauvre enfant d'Espagne dort son

dernier sommeil, et nous nous éloignâmes silencieusement.

Dès que nous eûmes dépassé la *Serra dét Bént* (monticule du vent), nous arrivâmes à la *Descargada dét Bieill*¹. L'histoire de cette dénomination bizarre dont presque personne ne connaît l'étymologie est fort ancienne, puisque le sieur Cathérinot mentionne ce nom dans son devis estimatif déjà cité. Voici quelle en est l'origine, restée pour ainsi dire inconnue jusqu'à ce jour.

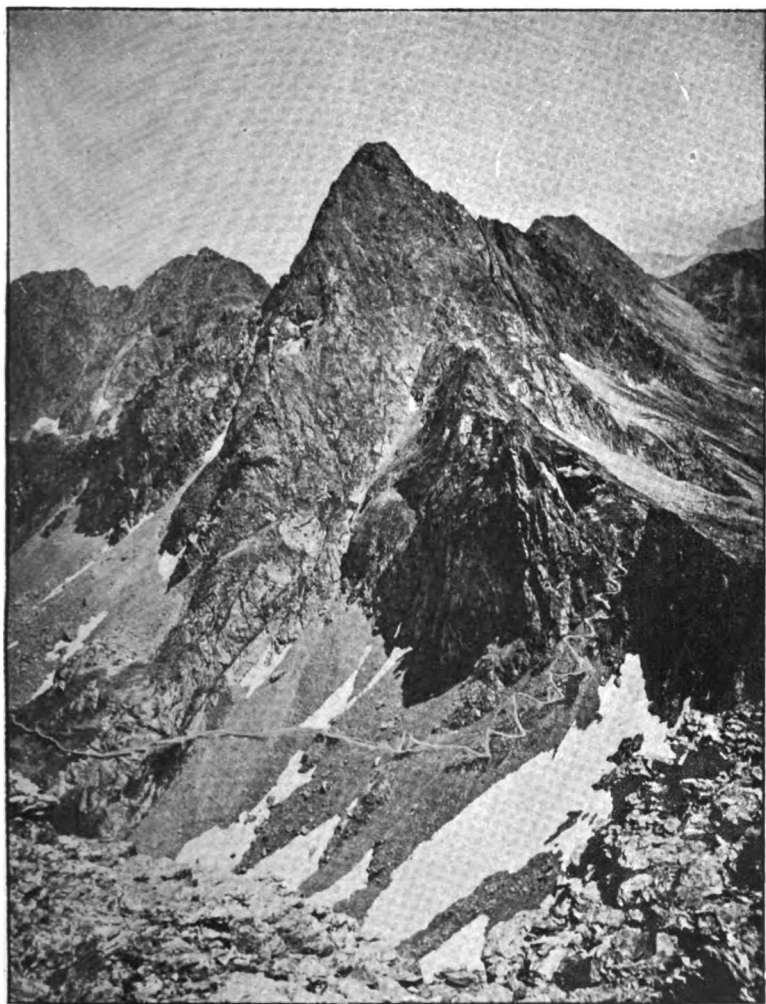
Autrefois, lorsque l'échancrure du Port de Venasque² (fig. 1) était à peu près impraticable aux bêtes de somme, le transport des marchandises et des denrées alimentaires se faisait exclusivement à dos d'homme. Un jour, une bande de porteurs ou de contrebandiers aragonais, venant du côté de Venasque, fit ce qu'aujourd'hui l'on appellerait un *record*; il s'agissait de descendre du Port à l'Hospice de France d'une seule traite. Avant d'arriver à la *serra dét Bént*, un ancien de la bande fut contraint de reprendre haleine et de déposer à terre son fardeau, trop lourd pour ses épaules affaiblies par les ans³. Et c'est là, depuis lors, la *Descargada dét Bieill*, la décharge du vieux.

Le chemin muletier continue pendant un certain temps en palier, dominant la rive gauche de quatre petits lacs d'une limpidité merveilleuse. On les croirait remplis de saphir liquide tant leurs eaux paraissent bleues. La plus

1. *Descargada* veut dire « décharge »; *bieill* signifie « vieux ».

2. M. Sarthe, libraire-éditeur à Luchon, propriétaire des clichés de la Crête fontière et du pont de Vénasque, a bien voulu en autoriser la reproduction.

3. L'authenticité de ce récit m'a été confirmée par le père de B. Courrége, âgé de 85 ans, montagnard intrépide, très fier de la médaille qui lui fut donnée par le Club Alpin Français, en 1893, lors du congrès de Luchon, comme récompense pour les services rendus à l'alpinisme par ce vieux serviteur, durant sa longue carrière.



La crête frontière franco-espagnole.
Chemin et Port de Venasque. — Pic de la Mine. — Port de La Picade.

grande et en même temps la plus élevée de ces cuvettes lacustres, qui se déversent l'une dans l'autre, est connue sous le nom de *Boumdét cap dét Port*¹. Bien que ce *boum* paraisse très petit, vu du chemin du Port, par suite du redressement des montagnes qui l'entourent et du manque d'échelle comparative, sa superficie avoisinait néanmoins 12 hectares, en 1894, époque à laquelle je l'ai sondé et exploré, et sa profondeur atteignait 47 mètres, en chiffres ronds².

Malgré mes recherches, très soigneusement faites à l'aide de mon appareil de sondage à fil d'acier, et du bateau que j'avais fait monter tout exprès, les indigènes ne sont pas encore persuadés que ce lac ne communique pas directement avec la mer, comme le veut la tradition populaire. « Ce lac n'a pas de fond, me dit un jour un montagnard, rien ne peut flotter à sa surface, tout ce qui y tombe est immédiatement englouti pour l'éternité. Il renferme des richesses incalculables, car, jadis, il ne se passait pas de semaine qu'il n'y tombât quelque mulet chargé d'or³. Aucun n'a jamais reparu, et, si on le vidait, on pourrait recueillir les immenses trésors qui s'y sont accumulés depuis la création du monde. »

J'eus beau m'ingénier pour faire comprendre à cette âme candide que ce lac, situé à plus 2,000 mètr. d'altitude, ne pouvait avoir aucune espèce de relation directe avec la mer.

1. Pour la signification du mot *boum* (lac), voir la note explicative de mes *Recherches et explorations orographiques et lacustres...* (Ann. du Club Alpin Français, p. 458, 21^e vol., 1894.)

2. ÉMILE BELLOC, *Nouvelles recherches lacustres faites au Port de Vénasque, dans le Haut-Aragon et dans la Haute Catalogne*. (Assoc. française p. l'Avancement des sciences. — Congrès de Besançon, 1893.) Voir également les *Recherches et explorations* citées ci-dessus.

3. Deux choses ont pu motiver cette croyance populaire : premièrement l'existence, plus ou moins certaine, d'une mine d'or dans la région des Monts-Maudits, dont il sera question plus loin ; secondement la contrebande très active qui s'est faite longtemps par le Port de Vénasque, notamment celle qui concernait l'importation en France des quadruples, des doublons et des onces espagnoles.

J'essayai vainement de démontrer qu'ayant navigué moi-même pendant des journées entières sur ces eaux, elles n'offraient aucun danger. Ce fut peine perdue; l'entête montagnard s'éloigna en hochant la tête.

Une autre légende s'attache au *Boum dét cap dét Port*, très redouté des montagnards, surtout au temps passé. Dans leur croyance naïve ils étaient fermement convaincus que ce lac était hanté par *éras écantadas* (les fées). C'est en tremblant, avec mille précautions et sans faire aucun bruit, qu'ils passaient sur ses bords : malheur à l'imprudent qui par mégarde aurait fait rouler quelque pierre dans l'eau ! Troublées dans leur repos, les ondines, surgissant impétueusement de leur impénétrable retraite, soulevaient des vagues énormes, et le voyageur disparaissait à jamais dans l'abîme insondable ! A quelques nuances près, cette légende enfantine est la même dans tous les pays. Un été où j'excursionnais du côté du lac des Quatre-Cantons, je me souviens avoir entendu dire qu'il y avait à Lucerne une ancienne loi qui interdisait sévèrement de lancer des cailloux dans le petit lac du Pilate ¹, car un seul fragment de rocher tombé dans ses eaux pouvait occasionner un orage capable de ravager la Suisse tout entière.

Une autre croyance populaire, également très vivace, veut que des animaux fantastiques habitent le *boum* du Port de Venasque. Quelques individus affirment y avoir vu des êtres monstrueux, dont le corps, semblable à celui des poissons, était pourvu de quatre pattes et d'une tête rappelant celle d'un jeune veau. Il se peut qu'un fond de vérité, grossi par l'imagination et l'amour du merveilleux, ait donné naissance à cette autre légende. Autrefois, la gent carnassière pullulait dans certaines parties des Pyrénées. Les loutres en particulier, ces pirates nocturnes dont malheureusement la race n'est pas encore complète-

1. Le lac en question doit être probablement celui de Bündlenalp, aujourd'hui desséché.

ment éteinte, causaient des ravages considérables dans les lacs et dans les cours d'eau. Il suffit qu'à travers les lueurs crépusculaires du soir ou celles de l'aube matinale, quelqu'un de ces malfaisants quadrupèdes ait été aperçu par hasard, pêchant dans ces parages, pour que les montagnards, peu familiarisés avec leur forme, les aient pris pour des animaux surnaturels. Du reste, si la présence des loutres a pu être réellement constatée en ces lieux, il n'en faut pas davantage pour expliquer aujourd'hui l'absence complète de truites dans les lacs du Port.

Après avoir dépassé la traverse des Boums, le chemin vient buter, pour ainsi dire, contre la gigantesque muraille schisteuse que surmonte le sommet de Sauvegarde (*Sobreguarda*, 2,787 mètr.). Ici, l'on se croirait au bout du monde; la vallée semble fermée comme une impasse. A gauche, cependant, on devine, plutôt qu'on ne la voit, une sorte de fente existant dans la crête qui relie le Pic de Sauvegarde à celui de la Mine. Des lacets raides et courts s'engagent brusquement dans un couloir dont les parois sont formées de rochers à pic. Le sentier traverse un éboulis schisteux, croulant de toutes parts, qu'il faut péniblement escalader. Tranchée net dans le roc, la sombre coupure que le fameux neveu de Charlemagne aurait, dit-on, pratiquée avec sa Durandal, commence à se montrer. Un vent glacial, s'engouffrant rageusement dans l'étroite ouverture, semble défendre les approches de la crête frontière. Courbés jusqu'à terre, cramponnés aux rochers, rasant le sol pour ne pas mordre la pieraille, enfin, après mille efforts, nous atteignons le Port!

*
* *

Le long de la route parcourue depuis l'Hospice de France, rien ne peut faire pressentir le changement à vue

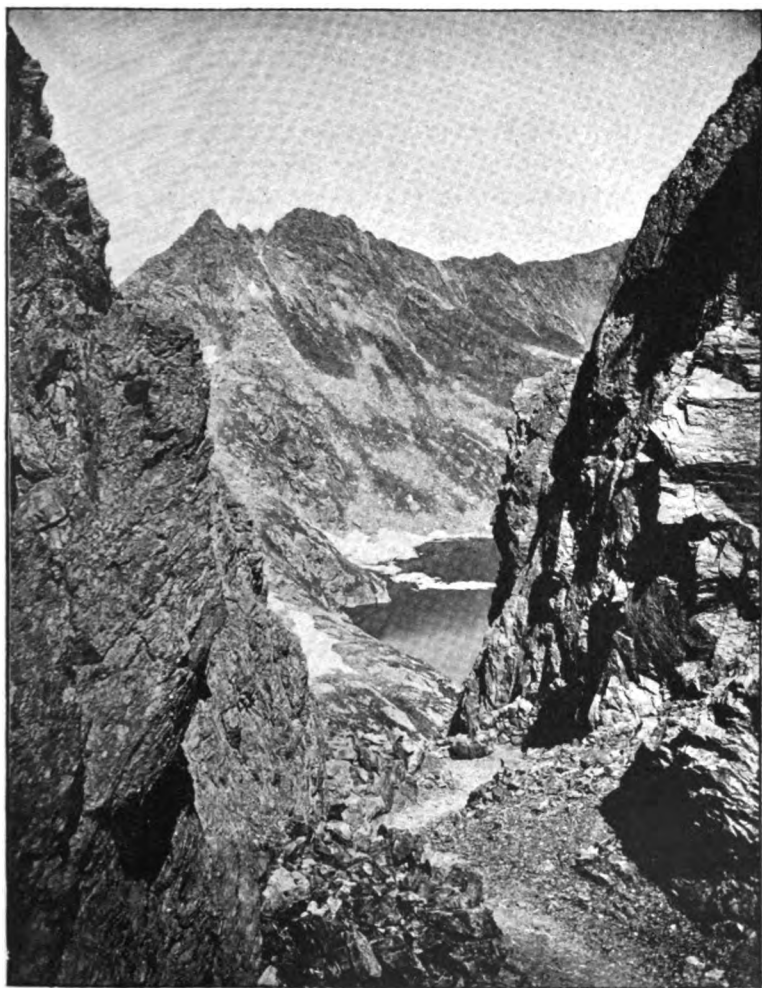
qui attend le voyageur en arrivant au Port ¹. Comme une vision féerique, un immense panorama se déroule inopinément devant lui. A ses pieds, un ravin, profond de 1,700 mètres, longe les noirs soubassements du massif glacé des Monts-Maudits. La neige s'étale partout. Il en manque, dit-on, dans les Andes et les Alpes en abusent, selon le comte Henri Russel ²; ici il y en a juste assez pour donner à la montagne pyrénéenne un charme pénétrant que l'on chercherait vainement autre part.

La lumière éclatante d'un jour sans nuages inondait de ses rayons le massif tout entier; tandis que, par la trouée de Venasque, où l'Ésera serpente en long ruban d'écume vers les plaines d'Espagne, le ciel paraissait noir tant il était d'un bleu profond. A droite de l'énorme échancrure, qui s'ouvre entre la Pique d'Albe (3,096 mètr.), dernier sommet occidental des Monts-Maudits, le Port Biell et le Port d'Éstaouas, on distinguait nettement les gorges granitiques de Ramouña, montant au Perdiguero (3,220 mètr.) ³, et les vastes champs de glace qui recouvrent par places le massif imposant de Lardana (3,367 mètr.), plus connu en France sous le nom de Posets.

1. Il y a peu de temps encore, une croix de fer scellée dans le rocher limitait les deux territoires français et espagnol, cette borne-frontière a disparu. Dans le *Devis estimatif de la route de Benasque...* dressé par Cathérinot, il est question d'une *Croix de terre* (?) [sans doute de terre cuite]. Voici du reste le passage en question : « Depuis la croix de terre, limite de la France et de l'Espagne, baisser le sommet du Port d'une toise trois pieds dans le rocher, sur deux toises de largeur et sur cinq toises de longueur, ce qui fait = 15 toises cubes... à douze livres la toise, fait cent quatre-vingt livres... cy... 180 l. »

2. Comte HENRI RUSSELL, *Souvenirs d'un montagnard*. Pau. 1888.

3. L'origine probable de ce nom est le mot espagnol *perdiz*, perdrix. Il y a en effet, ou plutôt il y avait naguère, au dire des indigènes, abondance de perdrix blanches dans ces parages. En tous cas, il n'y a aucune raison pour écrire *perdighero*, comme le font tous les écrivains français, car la forme espagnole régulière *perdiguero* ne comporte pas d'autre prononciation que celle qu'on a voulu donner à ce nom en y substituant l'h à l'u.



Coupure du Port de Venasque.
Versant espagnol. — Lacs et montagnes de la vallée française du Port.

Vers le Sud-Est, les glaciers de la Maladeta et d'Aneto, ruisselant sous les brûlants rayons du soleil de midi, formaient un décor grandiose, dont la vaste perspective festonnait l'horizon à plus de 3,400 mètres d'altitude.

Pendant que mes regards erraient à l'aventure d'un bout à l'autre de l'immense tableau, les souvenirs assaillaient en foule mon esprit, et je me demandais de quelle argile étaient pétris les hommes intrépides qui avaient eu l'audace de choisir ces sauvages contrées comme champ de bataille.

Il faut avoir fréquenté ces parages aux approches de l'hiver et au moment de la fonte des neiges comme je l'ai fait moi-même dès ma jeunesse, pour comprendre tous les dangers qui menacent sans cesse l'être humain assez hardi pour traverser la frontière, à cette époque de l'année. Cela n'empêche pas que, durant l'interminable guerre de succession au trône d'Espagne, si vaillamment soutenue par la France et l'Espagne, contre les puissances coalisées, au début du XVIII^e siècle, nulle part la lutte ne fut plus ardente que dans les Pyrénées Centrales. Si les populations de la Vieille et de la Nouvelle-Castille donnèrent à nos armes un concours actif et dévoué, en combattant pour le triomphe de la cause de Philippe V, il en fut tout autrement de nos voisins immédiats de Catalogne et d'Aragon, qui, au contraire, défendirent avec acharnement les prétentions de l'archiduc Charles d'Autriche.

Quelques renseignements rapides, puisés à des sources authentiques, relatifs à ces événements peu connus, ne sont peut-être pas ici hors de propos¹.

1. Je tiens à adresser tous mes remerciements à M. le lieutenant colonel L. Krebs, notre collègue de la Section de l'Isère, pour la parfaite bonne grâce avec laquelle il m'a autorisé à consulter les documents déposés aux Archives historiques du Ministère de la Guerre, concernant les événements militaires qui ont eu lieu dans les Pyrénées Centrales, au commencement du XVIII^e siècle.

Pendant cette guerre — à la faveur de l'ancien traité international de *Ligas* et *Patzarias* ou *Passerias*¹, qui garantissait, même en temps de guerre, les échanges et les transactions commerciales entre les populations des hautes vallées frontalières franco-espagnoles, — l'ennemi trouvait facilement à se ravitailler. Des espions avérés, soi-disant marchands, mais en réalité agents de l'archiduc d'Autriche, circulaient librement, même avec impudence, sur notre territoire. Ces hommes, tout dévoués au prétendant allemand, gênaient considérablement les opérations militaires dirigées en Catalogne par le duc d'Anjou, Philippe II d'Orléans, roi d'Espagne, par le duc de Berwick, et particulièrement celles que le duc de Vendôme devait entreprendre un peu plus tard contre le feld-maréchal autrichien, Guido Ubaldo Stahrenberg et les Impériaux².

Pour mettre un terme à cet état de choses, le duc d'Orléans fit suspendre provisoirement, pendant le siège de Tortosa, les effets du « Traité des Lies et Passeries³ ».

1. Les traités de *Ligas* et *Passerias*, dont le nom est presque inconnu aujourd'hui, même dans les vallées qui en ont le plus bénéficié, sont cités tout au long par les anciens auteurs. C'est en 1315 — quant à celui qui nous occupe en ce moment, — que furent accordés, par Bertrand comte de Comminges, les privilèges dont, deux siècles plus tard, les délégués des vallées frontalières réglementèrent entre eux l'usage par la convention du Plan d'Arrem (22 avril 1513). — Tout récemment, sous le titre de *Traité international de Lies et Passeries*. (*Revue des Pyrénées*, tome IX, 1897), M. PAUL DE CASTERAN a résumé, dans un travail d'un très haut intérêt, l'histoire de ces conventions. — M. JEAN BOURDETTE, l'infatigable historiographe du Labédà et de la Bigorre, a également consacré un long mémoire à l'*Histoire du Tribut des Médailles payé par la vallée d'Aspe*. Paris, 1893.

2. M. le baron de Lassus a donné dans la *Revue de Comminges*, 1893-96, une série d'articles fort remarquables concernant *Les guerres du dix-huitième siècle sur les frontières du Comminges, du Couserant et des Quatre Vallées*.

3. D'après M. de Lassus, l'ordonnance aurait été notifiée et affichée à Saint-Béat, le 20 juin 1708. Je n'ai pas su trouver cette ordon-

En outre, il fut décidé que l'on s'emparerait des vallées d'Aran et de Venasque, afin de « devenir maîtres des communications entre la France et la Catalogne, par le centre des Pyrénées¹ ».

Après quelques rencontres heureuses, le comte d'Estaing investit Venasque, avec un corps de troupes d'environ 3,000 hommes composé d'Espagnols et de Français. La ville céda facilement, mais le château, fortement défendu, résista pendant trois mois. Harcelé jour et nuit par les Miquelets, n'ayant pu réussir à faire franchir la frontière à une seule grosse pièce d'artillerie, à cause du mauvais état des chemins, d'Estaing fut obligé d'abandonner le siège, et le 15 juin 1709 il battit en retraite.

Deux ans s'écoulèrent. Ne voulant pas rester sous le coup d'un échec qui pouvait avoir de graves conséquences, le duc de Vendôme résolut de prendre Venasque coûte que coûte, afin d'enlever aux Miquelets leur quartier général². Mais, pour s'emparer de la forteresse, il fallait des canons et le seul passage pouvant permettre à l'artillerie de franchir la frontière était le Port de Venasque. Malheureusement, nous l'avons vu plus haut, le sentier

nance aux Archives nationales, dans la série G¹, carton n° 396, qu'il indique comme devant la contenir; seulement j'ai remarqué une lettre, portant la date du 20 juin, signée Soule Saint-Besin, dans laquelle il est question des ordres donnés par le duc d'Orléans. Les lettres de l'intendant Le Gendre au contrôleur général, notamment celles du 11 juillet et du 4 août 1708, établissent du reste que Le Gendre fut directement chargé de rendre cette ordonnance.

Le commerce avec les Aragonais et les Catalans, qui avait été interrompu pour *deux mois* seulement, fut rétabli, par Le Gendre, dans les premiers jours du mois d'août 1708. (Archives nationales, G¹, n° 397, Lettres de Le Gendre à Démaretz, 11 juillet et 4 août, 1708.)

1. Copie d'une lettre du duc d'Orléans à l'intendant Le Gendre. (Archives nationales, carton G¹, n° 396.)

2. Lettre de Rozel au ministre de la guerre, 28 mars 1711. (Archives historiques du Ministère de la Guerre, V. 23, 28.)

qui conduisait au Port était, pour ainsi dire, impraticable aux bêtes de charge. Quoique insurmontable, du moins en apparence, la difficulté n'était pas de nature à faire reculer ces soldats résolus. Si les canons ne peuvent être montés d'une seule pièce jusqu'au Port, on les mettra en morceaux qui seront transportés sur des traîneaux et l'on passera.

Voici du reste comment s'exprime, à ce sujet, le commissaire d'artillerie, chargé par le duc de Vendôme d'étudier le projet du nouveau siège de Venasque¹ : « Le Sr de Fonteneau s'étant transporté sur les lieux, il a trouvé les chemins très difficiles depuis Bagnères de Luchon, qui est au pied du port qui signifie col de montagnes des Alpes, les chemins n'ayant pas, en plusieurs endroits, plus d'un pied et demy sur le rocq en zigzague de trois à quatre toises de longueur de tirage, et montagne sur montagne fort élevées et escarpées, et des précipices de chaque costé. »

On peut élargir ces chemins, mais M. de Fonteneau estime que mille hommes, protégés par des troupes de soutien, travaillant pendant quinze jours, seraient à peine suffisants pour permettre aux canons de douze de franchir le Port. Pour transporter trois canons de douze jusqu'à Venasque, par ces effroyables chemins, la dépense ne devait pas s'élever à moins de 15,000 livres. Afin d'éviter ces frais énormes, M. de Fonteneau propose de prendre deux pièces de canon de douze ou de seize dans l'arsenal de Rochefort, il les ferait « scier en sept parties, et ensuite il disposerait toutes ces parties par une entaille », de manière à les emboîter les unes dans les autres, ce qui ne ferait rien perdre au canon de sa force. « Il demande pour cela huit jours, et, afin que le canon

1. D'après une copie du projet (avril 1711) dressé par M. de Fonteneau, ingénieur d'artillerie chargé d'aller reconnaître les lieux, avec un détachement de dragons à pied. (Archives nationales, G⁷. n° 398.)

ayt autant de force et de solidité, il fera mettre aux deux extrémités du canon deux gros liens de fer qui se rapporteront les uns aux autres par quatre barres de fer qui seront aux quatre costés du canon. » Il offre d'en faire l'épreuve à Rochefort avant l'envoi; si elle ne réussit pas, il n'en coûtera que la dépense du sciage, puisque le métal restera toujours à la fonderie... « Le Sr de Fonteneau fera faire des madriers montés sur des roulettes que l'on pousse devant soy, et d'autres qui se portent en faveur d'un arc boutant, pour couvrir les travailleurs... »

L'idée était hardie, elle fut approuvée par le roi d'Espagne, Philippe V, et par le duc de Vendôme; seulement le transport de ces pièces d'artillerie, depuis Rochefort jusqu'à Venasque, demandait au moins 23 jours. Voici, d'après M. de Fonteneau, l'itinéraire qu'il fallait suivre :

De Rochefort à Royan.	1 jour
— Royan à Bordeaux.	2 jours
— Bordeaux à Toulouse.	10 —
— Toulouse à Luchon.	7 —
— Luchon à Venasque	3 —
Total.	23 jours.

Pour quelle raison ce séduisant projet ne fut-il pas exécuté? Je l'ignore¹, toujours est-il que le 9 août 1711, le duc de Vendôme, mandait — de Saragosse — à Le Gendre : « Nous avons pris le château d'Arens², malgré les difficultés

1. Le comte du Rosel ou de Rosel (il signait tantôt d'une manière tantôt de l'autre mais jamais avec un z, bien que ce soit l'orthographe officiellement adoptée) n'étant pas partisan de ce projet, sans doute parce qu'il n'en était pas l'auteur, le fit probablement échouer. Il écrivait, de Montauban, au Ministre, le 3 juillet 1711 (Arch. du ministère de la Guerre, V. 2.329) : « Je suis toujours persuadé que le canon du sieur Fonteneau ne saurait réussir... »

2. D'après la *Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles* de notre collègue, M. le comte de Saind-Saud, Aren est situé à 695 mètr. d'altitude.

qu'il y avait d'y faire mener du canon, j'espère que nous n'en trouverons pas davantage pour le conduire à Venasque¹... » ; et le 23 août, dans une autre lettre, datée cette fois de Lérida, il disait à l'Intendant général : « M. le marquis d'Arpajon partira le 26 et arrivera le 30 à Arens² avec les troupes que je lui ay données pour cette expédition, je ne sçaurais vous dire précisément le tems qu'il emploiera pour aller à Benasque, la difficulté qu'il trouvera à faire les chemins pour l'artillerie en décidera³. »

Pendant ses préparatifs, M. de Boissière, brigadier d'infanterie chargé du commandement des milices, visitait les frontières et établissait au débouché des principaux passages des postes, pour arrêter toutes les marchandises venant de France⁴.

« Pour garder efficacement nos frontières, disait-il, quatre bataillons et un régiment de dragons ne sont pas de trop... On a bien ouvert des négociations secrètes avec le gouverneur de Venasque, dans le but d'obtenir sa soumission à Philippe V, et la reddition de la place. Les pourparlers prenaient une tournure favorable, et l'on espérait gagner la partie ; mais, au plus fort de l'intrigue, est arrivé tout à coup un lieutenant-colonel allemand, avec des ordres de l'Archiduc. Il a fait échouer toute tentative d'accommodement⁵... »

1. Archives nationales, G⁷, 398.

2. En réalité le détachement que commandait le marquis d'Arpajon partit du camp d'Agrammont, le 20 août, il quitta Lerida le 29 du même mois. Lettre du duc de Vendôme, Archives du Ministère de la Guerre V. 2,329) et arriva en vue de Venasque le 10 septembre. (Lettre de Rives, datée de Venasque, le 11 septembre 1711. Arch. du Ministère de la Guerre, V. 2,329.)

3. Archives nationales, G⁷, 398.

4. Archives du Ministère de la Guerre, V. 2,329.

5. Mémoire adressé à M. Le Gendre, 9 juillet 1711. Je n'ai pas trouvé cette pièce aux Archives nationales, dans le carton G⁷. 398¹, comme l'indique M. de Lassus, mais j'ai découvert un document à peu près semblable — annexé à une lettre que de Boissières écrivait

Le 20 août, plus rien ne passait la frontière. Le marquis d'Arpajon, qui connaissait parfaitement le pays et était « dans le train des conquêtes », fut chargé, par le duc de Vendôme, du commandement des troupes du nouveau siège de Venasque¹.

M. d'Arpajon partit de Lérída le 29 août, à onze heures du soir, avec trois mille hommes à pied, et à cheval, tant Espagnols que Français, et tout ce que le duc de Vendôme possédait de plus actif et de plus entendu comme officiers d'artillerie². Ses pauvres soldats, presque nus ou vêtus comme des loqueteux, eurent à supporter, pendant onze jours, de pénibles épreuves en traversant les montagnes et Las Escalas de Sopeira pour atteindre Venasque. « C'est une chose incompréhensible, écrivait d'Arpajon à Le Gendre³, comme on a pu amener du canon jusqu'icy... Je suis arrivé cette après-dînée devant Venasque, avec cinq mille homme de troupes Françaises et Espagnoles, pour en faire le siège. Mes malheureux soldats sont nus-pieds et meurent de faim. J'espère que vous me viendrez voir et que vous mettrez l'abondance dans mon camp, ayant un extrême besoin de farine, d'argent et de souliers, pour notre infanterie qui nous en demande à toute ouurance... »

De son côté, de Rozel, commandant en chef des milices et des troupes cantonnées dans les vallées françaises, établit son quartier général à Luchon. Afin d'assurer les

au ministre Voysin, datée de S^t Gaudens, le 2 juillet 1711, — dans les Archives historiques du Ministère de la Guerre, V, 2,329.

1. Lettre du comte de Noailles au Ministre secrétaire d'État de la guerre. A. F. Voisin, 23 août 1711. (Archives du Ministère de la Guerre, V, 2,329.)

2. Lettre du duc de Vendôme à Le Gendre, datée de Lérída, 23 août 1711. (Copie.) Archives nationales, G⁷, 398.

3. Lettre de d'Arpajon à Le Gendre, datée de Venasque, 10 septembre 1711, à 10 heures du soir. Archives nationales, G⁷, 398.

communications entre les Hospices de Luchon et de Venasque, où des baraquements avaient été construits pour le logement et les approvisionnements, il fit installer des postes sur les crêtes des Ports de Venasque, de la Picade et de la Glère. « De nos jours, dit le baron de Lassus, les touristes de Luchon qui vont au Port de Venasque et de la Picade admirer les sauvages beautés de la Maladeta, sont loin de se douter que, sur les mêmes pentes escarpées où ils ne s'imaginent pas être montés sans fatigue, il y a deux siècles des bataillons de 5 à 600 hommes ont campé jour et nuit, harassés par les marches et les contremarches, toujours sur le qui-vive, le plus souvent nu-pieds et les uniformes en lambeaux, supportant le froid et la faim, attendant résignés pendant des journées entières le morceau de pain qui n'arrivait pas... »

Le 14 septembre un violent combat fut livré au Port de la Picade, par l'infanterie régulière et les arquebusiers de montagnes, commandés par le chevalier de Tessé, contre les Miquelets espagnols qu'ils taillèrent en pièces. Les Français installèrent leur bivouac sur les positions abandonnées par l'ennemi, depuis le Pas de l'Escalette jusqu'au Port de Venasque.

Pendant ce temps, de Rozel, tranquillement cantonné à Luchon, sans se douter de la terrible surprise qui lui était réservée pour le lendemain, écrivait au ministre de la guerre, le 15 septembre, que la situation était excellente et que toute la frontière était à l'abri d'un coup de main.

Après avoir été chassé des environs de Venasque par d'Arpajon, le comte de Taff, colonel à l'armée de l'Archiduc, s'était réfugié au pont de Suert, situé à 870 mètres d'altitude, dans la vallée du Rio Noguera Ribagorzana. Parfaitement renseigné sur la position de Rosel et sachant le petit nombre des soldats qu'il avait avec lui, il traversa le val d'Aran à marches forcées, franchit le Portillon de

Burbe pendant la nuit du 15 au 16 septembre, et, au point du jour, vint tomber à l'improviste au milieu du quartier général de Rozel.

Accompagné d'un très fort contingent de vieilles troupes que Stahrenberg lui avait envoyé, le colonel autrichien n'eut pas de peine à culbuter les miliciens qui occupaient le Portillon ainsi que les deux compagnies qui étaient cantonnées dans le village de Saint-Mamét. Luchon, dégarni, ne pouvait résister aux envahisseurs et fut mis à sac. Les soldats du féroce Allemand, exécutant trop bien les ordres sanguinaires de leur chef, mirent tout à feu et à sang. Surpris dans leur sommeil, affolés de terreur, un très petit nombre de Luchonnais parvinrent à se soustraire par la fuite au massacre général.

Réveillé en sursaut par le bruit du combat, Rozel, à demi nu, monte à cheval, rallie ses cavaliers, et essaie de charger; mais déjà le désastre est complet, et il ne lui reste plus qu'à battre en retraite¹.

Lorsque les Impériaux eurent tout détruit par le fer et le feu; lorsque la ville de Luchon — et les six villages qui l'environnaient — ne forma plus qu'un monceau de ruines, que tous les approvisionnements de l'armée eurent été saccagés, les soudards de l'archiduc d'Autriche s'empressèrent de repasser la frontière en poussant devant eux un énorme butin.

En même temps que ces horribles scènes de pillage et de tueries s'accomplissaient dans la vallée de Luchon, avec

1. L'Intendant Le Gendre, qui donnait ces détails dans une lettre adressée au Contrôleur général Desmaretz, le 16 septembre 1711 (Archives nationales, G⁷, 398), ajoutait : « C'est un miracle que je ne me sois pas trouué à Bagnères, où il m'en auroit coûté fort cher, ayant avec moy tout mon équipage et ma vaisselle d'argent, mais comme j'auois *preueu l'orage*, je m'estois retiré à Montrejeau, où M. de Rosel m'est venu joindre avec ses troupes en bon ordre... »

une rapidité foudroyante, Venasque, « un des meilleurs châteaux de l'Europe, qui avait toujours passé pour imprenable¹ », tombait entre les mains de nos vaillants soldats².

Les limites imposées au présent article m'obligent à passer sous silence un certain nombre d'autres événements militaires, accomplis dans la région, depuis la fin de cette guerre... Mais il en est un, beaucoup plus récent, que je tiens à raconter, car je le crois inédit.

À la suite d'un pronunciamiento, il y a une trentaine d'années, les républicains, commandés par le général Contreras³, si je ne me trompe, furent refoulés par les réguliers espagnols, vers la haute vallée de Venasque et acculés à la Peña Blanca. Une vive fusillade, qui dura toute la journée, les obligea à passer la frontière pour aller chercher leur salut en France. Arrivés au Port de Venasque, un aide de camp du général, dont la carabine était restée chargée, s'obstina à revenir sur ses pas pour abattre encore un frère ennemi. Malheureusement pour lui il fut aperçu, et, avant qu'il eût le temps de presser la détente, une balle l'étendait raide mort. Le corps de l'officier fut rapidement enlevé, mis dans un sac, solidement attaché sur un mulet et transporté ainsi à Luchon. L'enterrement eut lieu le lendemain et notre aimable et très distingué collègue, M. le Dr Ferras, qui m'a confirmé ce récit, se rappelle avoir vu le général « ganté de blanc, la moustache mouillée de vraies larmes », suivre, d'un air désolé, le triste cortège de son fidèle ami.

1. *Journal de Dangeau*, 22 février 1711, t. XIII, p. 349.

2. Lettre de Legendre au ministre Voysin. (Archives du Ministère de la Guerre, V. 2. 329.) La copie de cette lettre, envoyée à Desmaretz, se trouve également aux Archives nationales. (Carton G. 7. 398.)

3. C'est le même général qui, je crois, révolta à Carthagène, plus tard, se réfugia en Algérie.

Tout en évoquant ces souvenirs, du haut de la Peña Blanca, où l'officier de Contreras était tombé, j'avais détaché Courrége en éclaireur. La prudence et non la crainte me dictait cette conduite. Voici pourquoi.

La guerre civile, habilement encouragée par les ennemis du dehors, dans un but malheureusement trop facile à deviner, battait alors son plein à Cuba et aux Philippines. Afin d'arrêter au passage les jeunes conscrits dont le patriotisme aurait pu faiblir un instant, au moment où la fière et courageuse nation espagnole avait besoin du dévouement de tous ses enfants, le gouvernement espagnol avait établi un cordon de troupes ayant pour mission d'exercer une active surveillance tout le long de la frontière. Mon porteur Francisquét, avec son costume aragonais, sa mine décidée, ses jambes nerveuses et le sac lourd et rebondi attaché sur ses robustes épaules, ressemblait tellement à un *contrabandista*, qu'il pouvait facilement nous créer des ennuis. Quoiqu'il n'y eût rien de particulièrement extraordinaire dans notre sac, je craignais néanmoins que les instruments de travail, les boîtes contenant la matière colorante et les nombreux flotteurs, ornés de couleurs éclatantes, qu'il renfermait, comme on le verra tout à l'heure, n'éveillassent la curiosité ou la méfiance des représentants de la force publique, auxquels il eût été peut-être difficile de faire comprendre le but exclusivement scientifique que je poursuivais. Dans tous les cas, parlementer, c'était perdre du temps; voilà pourquoi je n'avais nulle envie d'étaler le contenu de ce sac sous des regards profanes.

L'absence de Courrége fut de courte durée. Regardant du côté où il remontait, j'aperçus d'abord son béret, puis sa tête; puis enfin le reste du corps. Les deux mains dans ses poches et les lèvres serrées, il répondit par un froncement de sourcil et un geste significatif, à la question que je lui adressai des yeux. Néanmoins, j'allais l'interroger

lorsque je vis tout à coup surgir, derrière lui, les fusils des soldats. Je ne pus m'empêcher de jeter un regard mélancolique du côté du Port où Francisquét attendait.

Les salutations d'usage ayant été échangées, j'appris bientôt que ces braves gens n'avaient aucun mauvais dessein à notre égard. Ce n'est pas dans le but de nous chercher querelle ou de nous interdire le passage de la frontière qu'ils se dirigeaient de notre côté; ils allaient simplement accompagner un de leurs camarades, ancien artilleur, jusqu'au Port, pour lui montrer la France, qu'il n'avait jamais vue. — « La France, m'écriai-je, mais vous ne verrez rien? A quelques centaines de mètres vis-à-vis du Port, se dressent la Montagnette et les crêtes de Baliran qui interceptent la vue; vous perdrez votre temps. El señor Cabelludo, leur dis-je, doit encore avoir du vin de Cariñana, descendez avec nous, nous en déboucherons quelque bonne bouteille, cela vaudra bien mieux. »

L'offre était alléchante, il faut en convenir, car il faisait très chaud; cependant celui qui « voulait voir la France », tenait à son projet.

« Eh bien, puisque tu veux absolument contempler ce beau pays, lui dit Courrége d'un air convaincu, grimpe par ce chemin jusqu'au sommet du Pic de Sauvegarde; de là, tu apercevras un horizon sans limites. D'un seul coup d'œil tu pourras contempler la France tout entière, si tu as bonne vue. A tes pieds tu verras Luchon, les allées d'Étigny, le Casino comme si tu y étais, et si le bruit du canon n'a pas trop affaibli tes oreilles, il peut se faire même que tu entendes la musique. »

Sans mot dire, notre homme se dirigea incontinent vers le sommet du Pic; nous descendîmes à la cantine de Cabelludo, avec le restant de la troupe et Francisquét passa sans encombre.

La halte fut de courte durée. Déjà quelques nuages sombres rayaient l'horizon ; il fallait se hâter. C'est par la Coustèra, en suivant les innombrables sentiers de moutons qui zèbrent, à flanc de coteau, les calcaires dolomitiques de la Peña Blanca, que nous descendîmes, en moins d'une demi-heure, jusqu'au fond du ravin où brille comme une nappe de lapis le petit lac inférieur de Villamuerta. S'il est vrai que tous les chemins mènent à Rome, tous les sentiers de la Coustèra ne conduisent pas au Trou du Toro ; et il est très facile de s'égarer au milieu de ce dédale de traces souvent à peine indiquées. Le chemin le plus direct pour aller de la Peña Blanca au Plan Aygual-lud, est incontestablement celui qui passe au déversoir du lac supérieur de Villamuerta ; néanmoins, je préfèrai le sentier d'en bas afin de pouvoir examiner de nouveau, en passant, le couloir creusé dans la roche vive, entre la Maladeta et la Tusse de Bargas, par l'ancien torrent, lorsque celui-ci coulait à ciel ouvert ¹.

C'est en longeant le sommet de la paroi verticale qui borde la rive gauche de ce couloir, que nous atteignîmes bientôt le Plan Ayguallud et le Trou du Toro, point terminus de notre course de ce jour.

Pendant que mes hommes installaient le bivouac ; dans la misérable hutte (la cabane des Cochons) qui devait me servir de quartier général, je me dirigeai sans retard vers le Trou du Toro, pour recommencer, sous une autre forme, et avec d'autres moyens, les expériences de l'an passé ².

J'ai déjà dit, dans mon article sur : *les sources de la Garonne* (1896), que le gouffre au fond duquel les eaux de la Maladeta, d'Aneto, des Salenques, etc., viennent se réunir pour disparaître sous terre, était inconnu des indigènes,

1. ÉMILE BELLOC. *Les sources de la Garonne* (Ann. du Club Alpin Français), p. 263 et 266, ann. 1896.

2. Loc. cit., v. 254 et suivantes, ann. 1896.

sous le nom de *Trou du Toro*¹. Les Aragonais l'appellent toujours *Agujero del plan Ayguallud*, c'est-à-dire « trou du Plan



Haute région de l'Esera (vue d'ensemble); Plan Ayguallud;
Trou du Toro; Los Barrancos, etc.
dessin de M. Schrader, d'après une photographie de M. Émile Belloc.

Ayguallud», ce qui a l'avantage de signifier quelque chose.

1. En Catalogne et en Aragon, l'on rencontre fréquemment le nom de *Toro*, et aussi celui de *Tor*, appliqué à des gouffres, à des cols difficiles, à des lacs et même à de certaines gorges de montagnes. Comme celui de beaucoup d'autres, le sens et l'orthographe de cette expression toponymique paraissent avoir été dénaturés. En effet, les taureaux parcourent trop rarement, pour ne pas dire jamais, les nombreuses régions pyrénéennes qui portent le nom de *Toro* ou de *Tor* (forme catalane) pour que ces noms se rattachent, de près ou de loin, à ces animaux. Aussi suis-je persuadé que, dans la plupart des cas, le mot *toro* est simplement une déformation de l'adjectif espagnol *torvo* qui signifie épouvantable à voir, horrible, terrible.

D'où vient donc que les géographes et les écrivains aient admis cette expression bizarre *Trou du Toro*, au lieu d'adopter l'appellation locale infiniment plus rationnelle de *Trou du Plan Ayguallud*? Il doit en être de même pour cette expression toponymique comme pour beaucoup d'autres. Les premiers voyageurs qui ont décrit les Pyrénées étant presque tous des étrangers, entendaient fort mal le langage des indigènes. Incapables de saisir les explications fournies par leurs guides, qui, la plupart, ne comprenaient pas un seul mot de français, ces explorateurs ont dû se trouver très embarrassés pour transcrire des noms dont le sens et la valeur leur échappait complètement. De là les expressions hybrides : *Trou du Toro*, *Nèouvieille*, *Piquette d'Oncet*, etc., ou des noms étranges, n'ayant de signification ni d'équivalent dans aucun idiome pyrénéen, pas plus en France qu'en Espagne, tel que celui de *Maladeta*¹.

Quoi qu'il en soit, en attendant une explication meilleure, l'anecdote historique suivante pourra peut-être fournir quelques éclaircissements sur l'origine probable de ce nom de *Trou du Toro* donné au gouffre du Plan Ayguallud.

Il existe, aux environs des Monts-Maudits, une profonde et mystérieuse excavation, connue de tous les montagnards, tout au moins de nom, qui s'appelle *Agujero de Toro*, c'est le véritable trou, le seul gouffre authentique portant le nom de Toro; seulement il est situé plus loin vers le Sud-Est, derrière la Forcanada, à deux heures et demie de marche du Plan Ayguallud.

Ce gouffre, souvent désigné sous le nom caractéristique d'*Agujero del Oro*, « trou de l'Or », est sans doute moins heureux que « les peuples qui n'ont pas d'histoire », car celui-ci en a une, et cette histoire est même assez cu-

1. Voir la note page 365.

rieuse, bien que nul n'ait encore songé à la faire connaître.

La croyance populaire prétend que cet abîme, qui s'offre au regard sous la forme d'un puits très profond, renferme une mine d'or. On dit que le précieux métal, recueilli anciennement par les orpailleurs dans les alluvions de la Garonne, non loin de la Broquère ¹, n'avait pas d'autre origine ². On affirme également que la famille Pontaron, une des plus anciennes de Venasque, devait sa brillante fortune à la découverte fortuite de cette mine d'or, et on ajoute même que les heureux possesseurs de ce nouveau Pactole l'exploitaient clandestinement, ne voyageant que la nuit, afin de ne pas divulguer leur secret. C'est au Port de Venasque, passage autrefois redouté, que l'on faisait franchir la frontière au minerai. De là il était directement transporté à Toulouse, puis vendu à la Monnaie, et finalement transformé en lingots.

J'ai déjà dit, au commencement de cet article, combien était invétérée la croyance que le *Boum dét Cap dét Port*

1. L'exploitation de ces sables aurifères durait encore au début de notre siècle (1814-1815). D'après le baron Dietrich (*Description des gîtes de minerai... des Pyrénées*, tome I, 1786), les orpailleurs de l'Ariège et de la Garonne pouvaient récolter jusqu'à 200 marcs à 22 de fin par campagne, que la Monnaie de Toulouse leur achetait à raison de 22 livres l'once de paillettes.

Si le lavage est abandonné aujourd'hui, disait l'ingénieur J. François (*Annales des mines*, t. XVIII, avril 1840), il ne faut pas attribuer cet abandon à l'appauvrissement des alluvions, mais à l'exiguité du bénéfice, par suite de l'augmentation du prix de la main-d'œuvre.

Dans un travail très documenté sur *Les mines d'or de la France*, Paris, 1896, p. 61, M. F. Castelnau, ingénieur des mines, dit que « les archives du département des Pyrénées contiennent des documents remontant au ^{xiii} siècle où il est question de concessions relatives à la recherche de l'or, notamment celles délivrées sous les rois d'Aragon ».

2. Au sujet de cette prétendue origine, je dois faire les plus expresses réserves, les eaux de l'*Agujero de Toro* devant se déverser, selon toute apparence, dans le bassin *del rio Noguera Ribagorçana* et non pas dans celui de la Garonne.

renfermait des trésors incalculables. Ce deuxième récit me semble expliquer suffisamment l'origine de la légende des monceaux d'or tombés accidentellement, et enfouis par las Encantadas dans les profondeurs du lac du bout du Port :

Malgré les convoitises qu'excitait le gouffre fascinateur de la Forcanada, personne n'osait y pénétrer, tant était grande la terreur superstitieuse qu'inspirait cette excavation mystérieuse, dont l'entrée, disait-on, était défendue par une puissance surnaturelle. Cependant, vers 1843, quatre Luchonnais intrépides résolurent de tenter l'aventure. L'histoire populaire locale nous ayant transmis les noms de ces courageux citoyens, je m'empresse de les livrer à la postérité. C'étaient : Guillaume Marquizeau, doucheur à l'établissement thermal, grand amateur de mines, François Tajan, ancien soldat d'infanterie légère, qui avait pris part à la prise de Constantine, Nato et Argarot¹.

Arrivés devant le puits de la Forcanada², ils décidèrent que Marquizeau descendrait le premier, à l'aide d'une corde qu'ils avaient emportée³. Marquizeau, fortement cramponné à la corde que tenaient solidement ses robustes compagnons, descendit bravement dans l'abîme. Tout alla bien d'abord, mais à un certain moment, fatigué sans

1. Selon toutes probabilités, ces deux derniers devaient être le célèbre chasseur d'isards Pierre Redonnet dit *Nato*, et Juan Sors dit *Argarot*, guide renommé de la région luchonnaise, qui, avec Bernard Ursule et un homme de Luz nommé Pierre Sanie, accompagnèrent, en qualité de guides, l'officier russe de Tchihatcheff et le botaniste Albert de Franqueville, lorsque ces explorateurs firent la *première ascension du Pic d'Aneto*, le 20 juillet 1842.

2. Quelques Luchonnais sont persuadés qu'il existe une galerie souterraine conduisant directement au fond du puits, c'est-à-dire à la mine d'or. L'entrée de cette galerie, que plusieurs individus ont vainement tenté de retrouver, aurait été murée et la végétation empêcherait d'en découvrir la trace.

3. Cette corde avait 200 empan. L'empan valait 8 pouces ; il fallait 4 empan et demi pour faire un mètre.

doute de touroyer sur lui-même en tous sens, croyant trouver le sol solide sous ses pieds, Marquizeau lâcha la corde. Le puits était profond et le malheureux fut lancé dans le vide. Il poussa un cri terrible ; ses compagnons épouvantés entendirent encore, pendant quelques instants, les gémissements du pauvre Marquizeau, puis un grand silence se fit...

Pendant tout n'était pas encore fini pour Marquizeau. Par un hasard providentiel, il avait rencontré dans sa chute une saillie rocheuse, et il y était resté suspendu comme par miracle. Lorsque la première émotion fut calmée, il se ressaisit et se mit de nouveau à appeler à l'aide.

Ses cris désespérés glaçaient ses compagnons, mais que faire ? L'abîme était profond et la corde trop courte ; menacé d'être enterré vivant, Marquizeau n'avait plus qu'à mourir.

Affolé, perdant la tête, Argarot voulut fuir pour se soustraire à ce spectacle terrifiant ; mais Tajan, chasseur intrépide et résolu, ne lui laissa pas le temps de faire un pas. Saisissant brusquement son fusil, il mit en joue son ami et lui dit : *Ét qué boutjo qu'éit mort* (celui qui bouge est mort). Puis, montrant le gouffre d'un geste énergique, il ajouta : « Marquizeau est là, il faut le retirer. Nous sommes venus quatre, quatre nous reviendrons ou nous périrons tous avec lui. »

Pendant ce temps les affres de la mort torturaient le malheureux Marquizeau qui, désespérément cramponné au rocher, entendait gronder sous ses pieds, à une assez grande profondeur, un torrent invisible.

D'en haut, ses amis tâchèrent de faire parvenir jusqu'à lui quelques paroles d'espérance et, sans tarder, ils se mirent à l'œuvre pour essayer de le sauver. Nato, bientôt suivi de Tajan, descendit en s'accrochant aux aspérités de la paroi rocheuse, et tous deux finirent, après des efforts

inoûs, par atteindre l'entablement d'une petite corniche située en contre-bas de l'orifice du puits. Bien que de cet endroit la distance qui les séparait de Marquizeau fût notablement diminuée, la corde était encore trop courte. Ils la dédoublèrent, sur une certaine longueur, et, au risque de la voir se rompre sous le poids du fardeau humain qu'il fallait remonter, ils ajoutèrent les torons bout à bout.

Cette fois, les brindilles de chanvre arrivèrent enfin jusqu'à la victime. Marquizeau les saisit avec toute l'énergie du désespoir, et, quelques minutes après, il était hissé jusqu'au bord de l'abîme.

L'émotion éprouvée par ces hommes, habitués cependant à tous les dangers de la montagne, avait été si violente, qu'ils revinrent à Luchon en courant comme des fous et sans échanger une seule parole.

La légende de l'or était encore trop vivace dans le pays, pour que ce dramatique événement ne lui donnât pas un nouveau regain de popularité. Racontée avec ce luxe de détails dont les Méridionaux sont parfois si prodigues, l'ancienne légende était bien faite pour piquer la curiosité. Aussi n'était-il pas un étranger en villégiature à Luchon qui ne manifestât le désir d'aller voir la fameuse mine d'or. Mais ceci ne satisfaisait les guides qu'à moitié. Pour aller de Luchon au gouffre de la Forcanada, c'est-à-dire au véritable Agujero del Toro, et en revenir dans la même journée, il faut compter, au minimum, de quinze à dix-huit heures de marche effective, soit vingt à vingt-deux heures avec les arrêts, si l'on ne veut coucher en route. Afin d'obvier à ce désagrément, on dit que les guides luchonnais se souvinrent fort à propos qu'un de leurs devanciers, né sans doute, comme eux, non loin des bords de la Garonne, avait eu depuis longtemps déjà l'idée géniale de baptiser le gouffre du Plan Ayguallud « Trou du Toro ».

Par ce moyen la course se trouvait raccourcie de cinq bonnes heures.

La supercherie réussit à merveille, et, voilà plus d'un demi-siècle, chaque fois qu'un voyageur veut aller au « Trou du Toro », qu'on le conduit imperturbablement au Plan Ayguallud. A l'heure actuelle, il n'est peut-être pas un alpiniste, pas un géographe, pas un écrivain, y compris même la plupart des guides, qui ne soient persuadés que le véritable « Trou du Toro » est réellement situé au pied de la Maladeta. C'est ainsi, dans beaucoup de cas, que se créent les légendes et les erreurs persistantes de la géographie.

Je ne recommencerai pas la description de ce gouffre célèbre du Plan Ayguallud, que l'on trouvera dans notre dernier *Annuaire*¹, et je dirai simplement que, pendant que mes hommes préparaient le campement pour la nuit, je m'apprêtais à recommencer une nouvelle série d'expériences pour voir s'il était possible, cette fois, de déterminer le point de sortie des eaux qui disparaissent au Trou du Toro.

Au lieu d'employer de la fuchsine, comme l'an passé, j'avais fait provision cette fois d'une assez forte dose de fluorescéine, colorant très puissant, analogue, pour ne pas dire semblable, à celui qui, sous le nom d'uranine, a donné de si bons résultats à M. le professeur G. Marinelli, de Florence², ainsi qu'à MM. G. de Agostini et Olinto Marinelli³, et à notre ami, M. E.-A. Martel⁴.

1. ÉMILE BELLOC, *Les sources de la Garonne*. (*Annuaire du Club Alpin Français*, Paris, 1896.)

2. G. MARINELLI, *Determinazione di correnti sotterranee a mezzo di sostanze coloranti*. Venezia, 1894.

3. G. DE AGOSTINI E OLINTO MARINELLI, *La comunicazione sotterranea fra il can. d'Arni e la Pollaccia*, 1894.

Id., *Studi idrografici nella valle superiore della Turrile Secca nelle Alpi Apuane*, in « *Riv. Geogr. ital.* » dir. da G. Marinelli, maggio 1894.

4. E.-A. MARTEL, *Sur la contamination de la source de Sauve (Gard)*.

En outre, j'avais fabriqué, tout spécialement pour cette expérience, une centaine de flotteurs, peints aux couleurs franco-espagnoles, afin d'attirer l'attention de ceux qui les apercevraient, après l'accomplissement de leur trajet souterrain. L'enveloppe en liège de ces flotteurs renfermait un tube en verre, hermétiquement bouché, à l'intérieur duquel une carte postale, soigneusement roulée, avait été préalablement introduite.

Les deux faces de la carte postale portaient, d'un côté, mon adresse et, de l'autre, une note très brève, imprimée en espagnol et en français.

Pour rendre ces lièges flottables à différentes profondeurs, j'avais eu le soin de les lester, inégalement, à l'aide de fragments de tubes de plomb. Ils furent jetés à l'eau et je ne quittai la place qu'après les avoir vus disparaître sous terre.

Que sont-ils devenus?... Sont-ils enfouis pour jamais dans les entrailles du sol, ou reparaitront-ils un jour à la lumière? L'avenir nous l'apprendra... peut-être. En attendant, je serai très reconnaissant à toute personne qui trouverait un ou plusieurs de ces petits appareils, de vouloir bien mettre à la poste la carte postale, après y avoir inscrit tous les renseignements qui lui paraîtront utiles.

Je ne dois pas quitter le Trou du Toro sans dire que le fond du gouffre s'était profondément modifié depuis ma dernière visite; les inondations de la fin du printemps dernier l'avaient en partie bouleversé. La petite nappe limpide qui baigne le pied de la falaise transversale ¹, sous laquelle les eaux disparaissent, était encombrée d'une énorme quantité de matières alluviales. Le courant prin-

Comptes Rendus des séances de l'Académie des Sciences, 29 novembre 1897.

1. Cette falaise verticale mesure, en chiffres ronds, trente mètres de hauteur au-dessus du fond du gouffre, à sa partie la plus élevée.

cial avait changé de direction; il s'était infléchi vers l'Ouest, et une partie des eaux pénétrait directement sous le sol, par des excavations récemment creusées en forme d'entonnoirs dans le plafond du petit lac. Quant à la vieille tige de pin qui m'avait servi de point d'appui, deux ans



Entrée de la Grotte de l'Escaleta del Plan Ayguallud.
Reproduction d'une photographie de M. Émile Belloc.

avant, pour examiner le puits naturel creusé dans cette falaise, elle avait été emportée par la tourmente.

A l'extrémité méridionale du Plan Ayguallud, on aperçoit l'entrée d'une grotte que j'avais formé depuis longtemps déjà le projet de visiter. L'entrée de cette grotte, située à 2,120 mètres d'altitude, est placée au milieu d'un escarpement calcaire appelé l'Escaleta. L'accès en est peu commode, car elle débouche dans une espèce de cou-

loir, bordé de roches schisteuses très abruptes et peu solides, dont la partie inférieure tombe à pic, dans le lit du torrent qui sépare les soubassements du Pic de los Barrancos (2,650 mètr.) de celui de Pouméro (2,736 mètr.). Comme cette excavation a été creusée par un ancien torrent qui tombait en cascade à cet endroit, le meilleur moyen pour y pénétrer est de monter d'abord le long des marches grossières de l'Escaleta, un peu plus haut que la plate-forme qui précède l'ouverture.

Il ne reste plus alors qu'à longer la rive gauche du couloir, en se cramponnant des pieds et des mains aux petites aspérités du rocher, pour descendre jusqu'à l'entrée qui se présente sous la forme d'un arceau très irrégulier, d'environ sept mètres de hauteur. A peine franchie, la voûte s'abaisse brusquement et l'on se trouve en présence de deux petites ouvertures accolées donnant accès dans une galerie unique qui se dirige du Nord-Ouest au Sud-Est.

Le sol de cette galerie est encombré de gros débris rocheux au milieu desquels la marche est assez difficile. En la parcourant, j'ai relevé quelques puits naturels de faible diamètre et plusieurs couloirs secondaires, inclinés sur l'horizontale de 39 à 50 degrés, et dirigés presque tous du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire perpendiculairement à l'orientation générale de la galerie principale.

Prenant la tête de la petite colonne, pour inspirer confiance à mes compagnons, peu familiarisés avec ce genre d'« alpinisme à rebours », — comme le disait récemment un de nos plus éminents collègues, M. Noblemaire, en répondant à une charmante allocution de notre Président, M. Ch. Durier ¹, — nous suivîmes cette galerie sur une longueur d'environ 200 mètres, jusqu'à l'endroit où elle devient si étroite qu'un homme ne peut presque plus y avancer.

1. *Bulletin mensuel du Club Alpin Français*, n° 12, décembre 1897, p. 355.

La tradition populaire veut cependant qu'un tout jeune pâtre se soit un jour glissé le long de l'étroite ouverture. Après avoir rampé sur le sol pendant un certain temps, l'enfant déboucha, dit-on, dans une salle immense, dont le plafond, élevé à perte de vue, était soutenu par trois énormes colonnes de marbre blanc. Au centre de l'édifice se trouvait une vaste table de pierre sur laquelle tout semblait préparé pour quelque festin de géants.

Quoi qu'il en soit de cette histoire plus ou moins véridique, et sans chercher à savoir si les habitants fabuleux de ce sombre séjour, courroucés par notre présence, avaient déchaîné contre nous la tempête, il soufflait par ce trou terminal un vent glacial et tellement violent, que ce fut sans lumière, à tâtons et au risque de nous rompre le cou, qu'il fallut opérer la sortie.

Courrége m'avait suivi pas à pas : quant à Francisquét, il était fort peu rassuré par cette pérégrination souterraine. En arrivant à une espèce de carrefour où la pluie tombait comme dans la rue, il hésita et prit ses dispositions pour revenir en arrière, tandis que nous continuions notre marche en avant. Resté seul au milieu d'une obscurité profonde, n'osant risquer un mouvement de crainte de tomber dans un puits, le pauvre diable poussait des gémissements lamentables. Au retour, nous le trouvâmes à la même place, plus mort que vif, recevant sur la tête l'eau d'une petite cascade qui tombait directement de la voûte, et trempé jusqu'aux os.

Depuis notre entrée dans la grotte de l'Escaleta, le jour avait considérablement baissé ; lorsque nous sortîmes, l'ombre crépusculaire estompait déjà les dentelures sinueuses de la crête frontière. Ce fut en hâte que nous nous dirigeâmes vers notre campement, sans nous attarder à contempler l'admirable tableau que formaient, au milieu d'un clair-obscur bleuâtre et vapoureux, les Monts-

Maudits, dont les cimes et les glaciers brillaient faiblement encore, sous les reflets presque éteints du soleil couchant.

Notre frugal repas du soir absorbé, je laissai à mes hommes le soin d'aller cueillir les branches de pin qu'ils devaient étendre sur la terre nue pour former notre couche, et je me dirigeai seul vers le Trou du Toro. En me rendant au fond du gouffre, à cette heure tardive, mon but était de jeter dans le torrent le nouveau colorant que j'avais préparé d'avance.

Instruit par les expériences du D^r Forel et du D^r Gollier ¹, du professeur G. Marinelli ² et par celles plus récentes de MM. Martel et Viré ³, je savais que les rivières souterraines circulent parfois avec une extrême lenteur. C'est pourquoi je voulus immerger la fluorescéine pendant la nuit, afin que les observateurs placés aux Gouëils de Jouëou, où les eaux du Plan Ayguallud viennent sourdre, dit-on, eussent la journée tout entière du lendemain pour leurs observations. Mais, encore une fois, comme le 7 septembre 1896, aucun phénomène de coloration ne fut aperçu, pas plus aux Gouëils de Jouëou que dans l'Éséra.

Le problème irritant du cours souterrain des eaux qui disparaissent au Trou du Toro n'est donc encore qu'à moitié résolu. Tout le monde parle d'une expérience soi-disant décisive faite, il y a déjà longtemps, au moyen de sciure de bois. J'ai questionné à ce sujet un grand nombre de montagnards, j'ai consulté la plupart des documents écrits sur le pays, sans avoir rien appris qui puisse justifier cette assertion, sans que personne ait pu me dire

1. FOREL et GOLLIER, *Coloration des eaux de l'Orbe*. (Arch. d. Sc. phys. et nat., t. XXX, 1893, p. 466 à 468.)

2. G. MARINELLI, *Determinazione di correnti sotterranee a mezzo di sostanze coloranti*. Venezia, 1894.

3. *Comptes rendus des séances de la Soc. de géogr.*, 1897, p. 416-421.

d'une façon absolue, par qui, quand et comment cette prétendue expérience aurait été effectuée.

Dans ces conditions, à moins de preuves contraires, me basant sur les faits géologiques et stratigraphiques personnellement observés, je crois pouvoir persister dans ma première hypothèse, à savoir : que les eaux du glacier d'Aneto et de la Maladeta, de même que celles de la haute région de l'Ésèra, apportent probablement leur tribut à la Méditerranée et non pas à l'océan Atlantique.

*
* *

Du Plan Aygnallud, je me proposais de remonter vers la partie orientale des Monts-Maudits, que j'ai maintes fois parcourue ; malheureusement le mauvais temps vint contrarier mes projets d'ascension. C'est donc en partie à l'aide des observations recueillies au cours de mes précédents voyages que je vais brièvement terminer ce récit.

Malgré de gros nuages noirs, ou plutôt d'un gris sale, qui encapuchonnaient dès l'aurore les sommets de la crête frontière, le lendemain matin je repris le chemin du massif splendide dont le Pic d'Aneto, entouré de la Maladeta, de las Salenques, de las Mouillèrès, des Poueys, etc., forme le point le plus élevé. Le voyageur enthousiaste ou seulement curieux des choses de la montagne ne saurait rêver, dans les Pyrénées, et même dans les Alpes, une région plus sauvage, plus belle, et où les oppositions soient plus frappantes. Pour en donner un aperçu je vais parcourir rapidement, en sens contraire, une partie du trajet que je fis, il y a quelques années, en revenant de Malibierna, par les lacs du Rio Bueno (2,250 mèr.), dont les eaux coulent vers le Rio Noguera Ribagorzana ¹.

1. ÉMILE BELLOC. *Nouvelles études lacustres* (dans les Pyrénées

Après avoir dépassé et laissé à gauche la grotte de l'Escaletta, on s'engage dans la gorge granitique et dénudée, qui conduit au col de las Salenques, ouvert du côté du Sud-Est. Cette gorge, coupée de maigres pâturages, est bordée d'escarpements abrupts aux flancs desquels, semblables à des fantômes, quelques tiges de pins, nues et rabougries, restent encore accrochées çà et là.

Si l'on veut éviter le lac de los Barrancos (2,478 mèr.), ce qui est préférable, il faut prendre d'abord la rive droite du torrent, dont on suit les sinuosités vers le Sud, pendant une demi-heure environ. Puis, non loin du confluent du ruisseau de los Barrancos et de celui qu'alimente le glacier d'Aneto, on passe sur la rive gauche. A partir de ce point, le chemin longe obliquement, selon une direction Sud-Sud-Est, l'immense moraine amoncelée à la base du grand glacier du Pic Maladeta (3,312 mèr.)¹ et du Pic du Milieu (3,354 mèr.). Ce glacier, le plus vaste de ceux qui couvrent les Monts-Maudits, est généralement nommé « glacier d'Aneto » ; cependant, il serait plus rationnel, ce me semble, d'appeler « glacier de la Maladeta » celui qui recouvre le flanc septentrional du pic de ce nom ; de qualifier « glacier Central » l'amas de glaces éternelles que domine le Pic du Milieu ; de réserver exclusivement le nom de « glacier d'Aneto » pour celui qui enveloppe les pentes orientales du Pic d'Aneto ; et de donner enfin à celui qui est le plus éloigné du centre, en allant vers l'Est, le nom de « glacier des Tempêtes ».

A part quelques petites nappes de verdure, l'aridité la plus complète règne en souveraine dans ce lieu de déso-

franco-espagnoles). Association française pour l'avancement des sciences [Congrès de Besançon]. Paris, 1893.

1. C'est dans la grande crevasse ouverte en haut de ce glacier que périt accidentellement le guide Barrau, le 11 août 1824, en accompagnant à la Maladeta deux ingénieurs des mines, M. Blavier, et un des fondateurs du Club Alpin Français, M. de Billy, père de notre très distingué collègue de la Direction Centrale, M. Ch. de Billy.

lation, où d'innombrables obstacles rendent la marche extrêmement pénible. Nul autre bruit que celui des cascades, roulant leurs eaux glaciales à travers les rochers qui leur barrent la route, ne trouble le silence imposant de ces mornes régions. Parfois un craquement sinistre, un roulement retentissant, pareil à celui du tonnerre, réveille tout à coup les mille échos de ces vastes solitudes. C'est une crevasse qui brusquement vient de s'ouvrir dans un glacier, c'est un pan de montagne qui croule avec fracas...

Avant d'atteindre une sorte de ravin, au milieu duquel il faut passer, le torrent doit être de nouveau traversé. En face, à 2,478 mètr. de hauteur, s'ouvre le col de los Barrancos, où l'on arrive quelques instants plus tard. De ce col, en obliquant au Sud-Ouest, on peut monter au sommet du Pic d'Aneto, en quatre heures. Mais, soit que l'on veuille passer directement par le Dôme, pour reprendre la route ordinaire de la Rencluse au Pont de Mahomet; soit que l'on se propose, en faisant un détour vers l'Ouest, de rejoindre le même chemin, par le petit lac de las Coronas ¹, il faut toujours gravir le glacier d'Aneto.

Du col de los Barrancos, une courte descente conduit au milieu d'un vaste cirque encombré d'un enchevêtrement chaotique d'énormes blocs de granite. On côtoie d'immenses parois de roc vif, bosselées, pelées, tordues, éentrées de toutes parts, du haut desquelles, à de certains moments, les glaciers mitraillent, de leurs déjections morainiques, les rares voyageurs qui osent se risquer dans ces parages. Cette falaise supporte un superbe gla-

1. Ce petit lac de Las Coronas (3,173 mètr. d'altitude), qui est probablement le plus élevé des Pyrénées, et que les Français appellent *Lac Coroné* (?), ne doit pas être confondu avec le véritable lac de las Coronas, situé sur le versant Sud du Pic d'Aneto, qui fait partie du groupe des *Lacs glacés d'Eriuell*. (Voir mes *Nouvelles études lacustres* (*loc. cit.*), page 15 du tirage à part.)

cier que dominent les muraillements formidables de la Crête et du Pic des Tempêtes (3,289 mèr.), dont la première ascension fut faite par M. le comte H. Russell, le 21 août 1877 ¹. La Crête des Tempêtes, que le temps, cet infatigable niveleur de toutes choses, use et désagrège sans cesse, élève ses sinistres à-pics à plus de 500 mètres au-dessus du glacier et profile ses dentelures à une hauteur d'environ 3,200 mètres, sur une longueur de plus d'un kilomètre.

Pour traverser le cirque et regagner la différence de niveau entre le col de los Barrancos et celui de las Salenques² (2,801 mèr.), l'ascension est longue et pénible. Au Nord-Est de ce triste passage se dresse fièrement le Pic de las Salenques (2,994 mèr.).

Ce sommet dénudé, d'où l'on jouit d'un des plus beaux panoramas de montagnes que l'on puisse imaginer, est cependant fort délaissé. Il lui manque, il est vrai, une quinzaine de pieds pour atteindre les trois mille mètres réglementaires que doivent avoir tous les pics qui se respectent, aussi est-il généralement dédaigné par les alpinistes militants, qui craindraient, sans doute, d'être disqualifiés par leurs collègues s'ils avouaient l'avoir gravi.

Du haut de cette cime, le regard plane sur d'effroyables solitudes et domine des abîmes qui paraissent sans fond. En voyant ces pics géants fracassés par le feu du ciel, écimés par les ouragans; en contemplant ces masses granitiques et ces gorges sauvages, ensevelies sous des monceaux de ruines que les ruissellements météoriques désagrègent sans cesse, l'homme se sent petit, et s'il n'éprouve pas une émotion profonde, en face d'un aussi

1. Comte RUSSELL, *Exploration du Sud-Est du Sud du Néthou*. (Ann. du Club Alpin Français, XIV^e année, 1877, p. 1 et suivantes).

2. Il est probable que M. Packe et M. Mathews ont été les premiers alpinistes qui aient traversé, en 1864, le Col de las Salenques.

sublime spectacle, c'est que la sensibilité est à jamais éteinte dans son cœur.

En présence de ces colosses de pierre entassés pêle-mêle comme des morts vaincus tombés sous le fer homicide de quelque impitoyable ennemi, on se demande quelle devait être l'attitude primordiale de ces orgueilleuses montagnes, avant que leur décrépitude eût commencé. Les Alpes, plus jeunes que les Pyrénées, ont probablement conservé une hauteur plus voisine de leur élévation originelle; mais, comme les Cévennes et les Vosges, comme tous les reliefs existant à la surface du globe, elles subissent et subiront encore cette loi fatale, inéluctable, d'aplanissement qui bouleverse et remanie sans cesse l'écorce terrestre.

Si l'on considère les chaotiques amoncellements qui encombrant de leurs débris colossaux les hautes vallées pyrénéennes, l'incommensurable quantité de matière alluviale journellement déposée dans les régions sous-montagneuses et dans les plaines, et celle non moins immense entraînée par les fleuves jusqu'au sein des mers, on peut concevoir, approximativement, l'élévation que devait avoir la chaîne pyrénéenne aux époques géologiques. C'est pourquoi il est permis d'affirmer que les Pyrénées d'autrefois devaient être au moins aussi hautes que les Alpes de l'époque actuelle.

Le panorama¹ ci-joint, dessiné par M. Slom d'après les photographies de notre intrépide collègue M. Maurice Gourdon qui a bien voulu mettre à ma disposition les cinq magnifiques épreuves photographiques qui le composent, me dispensera de toute autre description. Je dirai donc simplement que de nul autre point la vue des Monts-

1. Cette vue panoramique a été prise par M. Maurice Gourdon, de la crête qui va du Pic de las Salenques à celui de los Barrancos, le 14 août 1894.

Maudits n'est aussi saisissante que du haut de la crête qui relie les pics de los Barrancos, de las Salenques et de las Mouillèrés.

Ici, tout est contraste. A ses pieds, le voyageur émerveillé aperçoit, dans un désordre inextricable, un véritable océan de granite, formé de blocs de dimensions effrayantes.

Vers l'orient, la vue se repose agréablement sur des pâturages du vert le plus tendre, entourés de noires forêts de sapins; et au delà de la magnifique vallée del Noguera Ribagorzana, limite de l'Aragon et de la Catalogne, on distingue, dans un lointain lumineux, se détachant nettement sur un fond d'azur chaud et vibrant, le cône neigeux du Montarto-des-Aranais.

Vis-à-vis, droit au Sud, s'élève, à 3,204 mètr. d'altitude, le sommet du Pic Russell précédé par la Crête des Tempêtes aux parois de laquelle la neige ne peut s'accrocher, et dont les escarpements fantastiques laissent voir une énorme échancrure, brèche sans nom, jamais foulée sans doute par aucun être humain.

Enfin, pour compléter ce panorama grandiose, on peut contempler dans leurs moindres détails, et resplendissant sous un soleil parfois brutal mais toujours admirable, les glaces éternelles et les puissants reliefs de los Montes-Malditos qui environnent le Pic d'Aneto, point culminant des Pyrénées, comme une garde d'honneur entoure son drapeau.

ÉMILE BELLOC,

Délégué de la Section des Pyrénées Centrales
près la Direction Centrale du Club Alpin Français.

PROMENADES EN NORVÈGE

(PAR M. JULES RONJAT)

Ce titre modeste est le seul qui convienne à mes modestes déambulations. Dans l'ingénieuse classification imaginée par M. Viallet : alpinistes de *sommets*, de *cols* et de *banquets*, je ne saurais guère trouver place qu'à l'étage moyen. J'ose me flatter d'un profond amour de la montagne et d'une honorable résistance à la fatigue, mais je crois bien que je ne connaîtrai jamais que par ouï-dire la Meije ou le Grépon, le Mjøltnir ou la Store Skagastølstind. *Dette har jeg ikke evne til*, ou, en d'autres termes,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

D'ailleurs, autant et plus que les Alpes, les montagnes norvégiennes sont généralement très accessibles aux simples touristes comme moi. Cela tient d'abord à leur configuration même, ensuite aux aménagements pratiqués par les sociétés analogues à notre Club.

Tout le monde sait que la péninsule scandinave est constituée essentiellement par un vaste plateau de roches très anciennes, incliné en pente très douce vers la mer Baltique, tombant plus rapidement sur l'océan Atlantique, et ressemblant dans sa forme générale, suivant la comparaison, devenue classique, du professeur Forsell, à une

vague gigantesque qui aurait été pétrifiée au moment où elle allait déferler vers l'Ouest et où le vent d'Est en avait déjà détaché une chaîne d'embruns, pétrifiée elle-même en cette rangée d'îles, d'îlots et de récifs (*skjærgård*) qui accompagne à peu près constamment la côte norvégienne de Stavanger au Cap Nord. En Norvège, le plateau est tantôt fendu de puissantes entailles, tantôt simplement ondulé : de là, pour ne citer que les régions que j'ai parcourues, des massifs montagneux aux hauts sommets, aux profondes vallées où coulent les fleuves et les torrents et où reposent les *fjorde* et les lacs, comme le carré colossal formé par le Jotunheim au S.-E., le Dovrefjeld au N.-E., les Alpes de Søndmøre au N.-O., les montagnes du Nordfjord et le glacier de Jostedal au S.-O., — et des plaines élevées, aux eaux stagnantes ou lentes, comme la *Hardangervidda* qui s'étend à l'E. du Hardangerfjeld, prolongement méridional du puissant bloc de montagnes dont je viens de parler¹.

Or, jusque dans le cœur de ces massifs montagneux, on trouve des vallées très facilement praticables ; des routes de voitures les suivent jusqu'à la partie supérieure, où l'on trouve des chemins ou des pistes très souvent accessibles aux chevaux (l'âne et le mulet semblent inconnus en Norvège). Jusqu'à l'origine du cours d'eau la pente reste souvent très douce, et le passage d'une vallée dans une autre issue en sens inverse du même nœud orographique s'opère ordinairement non par un *col* en pente rapide des deux côtés, mais par un *seuil* aplani, fréquemment rempli par une chaîne de petits lacs (*band*). Les courses y sont en général faciles et agréables, à moins de rencontre fâcheuse comme celles d'un ours (extrêmement rare), d'un torrent qu'il faut passer à gué (rare), d'une prairie marécageuse

1. Voy. sur la structure complète du plateau norvégien l'excellent exposé de M. Charles Grad dans l'*Annuaire* de 1884 (*Le Cap Nord au soleil de minuit*, p. 334 et 335).

où l'on marche comme sur des éponges (fréquente).

Le long des routes les *skydsstationer* offrent au touriste, environ tous les 15 kilomètres, chevaux, voitures, nourriture et gîte ; sur les points très fréquentés il trouve des hôtels, parfois luxueux, toujours confortables ; dans la montagne quelques modestes auberges et les chalets gardés des sociétés de touristes¹ lui assurent, de 10 en 10 heures de marche, gîte, nourriture, provisions, guides, cordes, piolets ; et si son humeur vagabonde l'entraîne en des cantons manquant de toutes les précieuses ressources que je viens d'énumérer, tout cultivateur dans son *gård*, tout pâtre dans sa *sæter* le recevra volontiers et le traitera de son mieux. Partout, sauf de très rares exceptions, une propreté parfaite et des prix d'une modération littéralement invraisemblable ; partout, sans une seule exception, une honnêteté scrupuleuse, et cette obligeance des hommes libres, qui n'est jamais servile, et qui devient amicale quand elle est payée de retour. « Norvège ! Norvège ! des cabanes et des maisons, point de châteaux ! Douce ou rude, tu es nôtre, tu es nôtre, tu es le pays de l'avenir² ! »

Quels que soient les agréments et les facilités d'un voyage en Norvège, je reconnais que nos compatriotes n'en abusent pas. Hors les villes et les bateaux de la côte, j'en ai bien rencontré deux en un mois et demi, et en reprenant nos *Annuaire*s depuis 1874 je trouve une excellente qualité, certes, mais une faible quantité d'articles sur la Norvège, j'entends sur la vraie, la belle, la bonne Norvège.

On parle beaucoup du cap Nord, on y va beaucoup. Je

1. Pour éviter une répétition inutile, je prie le lecteur de vouloir bien se reporter à ce que j'ai écrit dans le *Bulletin* du Club Alpin de février 1898, p. 57, sur les Sociétés de touristes et leur œuvre (chalets, refuges, chemins, *varder*, ponts, passerelles, guides, etc.).

2. *Norge ! Norge ! hytter og hus, men ingen borge !* etc. (début d'un poème de Bjørnstjerne Bjørnson).

n'y suis pas allé. Arrivé à Bergen¹ par la voie économique et assez rapide de Rotterdam (service hebdomadaire des bateaux-poste néerlandais), je m'embarquais le 6 juillet sur un bateau de touristes, *Kong Harald*, que je ne tardai point à quitter, car je n'étais pas venu en Norvège pour voir tant d'Anglais, Allemands, Américains, Français et Suédois (j'énumère les nationalités suivant l'importance de leur représentation à bord). Après une journée employée à visiter Trondhjem et la puissante cascade de la Nidelv, Lerfossen², je prenais passage sur un bateau postal, *Erling Jarl*, très élégant (je vous recommande le salon du pont lambrissé de bouleau avec sièges et piano du même bois) et peuplé d'aimables Norvégiennes et Norvégiens dont la gracieuse et instructive compagnie me fit souvent oublier la médiocrité du paysage côtier que nous subîmes jusqu'à Tromsø. Fatigué pourtant de contempler éternellement des rochers pelés, gris, arrondis, tels des crânes dénudés et malpropres, je m'empressai de battre en retraite: le temps de voir quelques Lapons infects et grotesquement emmitoufflés de fourrures en plein été, et je repars, six ou sept heures après l'arrivée, avec un autre bateau postal, *Håkon Adalstein*, pour ne le quitter qu'à Molde, où commencé mon voyage en Norvège. Car je n'appelle pas *voyage* un fatigant trimballement en bateau, sans autre exercice physique que des repas d'ailleurs abondants et exquis, et je n'appelle pas voyage *en Norvège* une navigation le long de rocailles tellement arides qu'en certains points de la côte les rares habitants sont réduits à faire bouillir des têtes, des arêtes, des queues et des boyaux de morue pour en nourrir leur bétail, *horribile dictu!*

1. V. sur Bergen l'article de M. Eugène Gallois, *Un tour en Norvège*, dans l'*Annuaire* de 1894, p. 331 et suiv.

2. V. sur Trondhjem et le Lerfos l'article précité de M. Gallois. (*Annuaire* de 1894, p. 339 et suiv.)

Il y aurait injustice à anathématiser en bloc toute la côte norvégienne, et je goûte autant que qui que ce soit la majesté des pics de Kvalø, la grandeur glaciaire du Svartis, la hardiesse des aiguilles qui couronnent les montagnes de Lofoten, l'élégance des *Sept Sœurs* dont les sommets dentelés dominant l'île Alsten, le charme tranquille du verdoyant Ranenfjord, — tellement que je voudrais dans un autre voyage m'arrêter et explorer en détail¹ ces choses dont la vue lointaine ne me donne qu'une idée banale et approximative. Mais les beaux sites entrevus du bateau sont comme des oasis dans un désert gris, plat, rond, nu. « Comment ! il y a donc de si belles choses en Norvège ! » me disait il y a deux mois un aimable Français rencontré à bord du *Håkon Adalstein*, et émerveillé de mes récits sur les golfes, les lacs, les vallées, les glaciers. « On devrait le dire aux gens. »

Mon Dieu ! je vais tâcher de le leur dire du mieux que je pourrai. Seulement, pour les voir et les voir bien, ces belles choses dont je vais parler, il faut se donner quelque peine ; pas beaucoup : il suffit d'être un peu marcheur et de se faire un peu Norvégien. Cela n'est ni désagréable ni difficile. Il est inutile d'insister sur la première condition. Tous mes lecteurs y satisfont. Quelques mots sur la seconde.

Les deux manifestations de la nationalité qui intéressent le plus directement les touristes sont sans contredit la cuisine et le langage. L'une et l'autre ont en Norvège une indiscutable originalité.

On sert en Norvège, dans les hôtels, auberges et chalets gardés, trois repas principaux : vers 8 h. du matin le déjeuner (*frokost*), vers 8 h. du soir le souper (*aftensmad*, *aften*), chacun comprenant, suivant le rang des établissements, un ou deux plats chauds et une variété prodigieuse

1. Comme l'a fait pour plusieurs régions de la Norvège septentrionale M. Ch. Rabot (v. les *Annuaire*s de 1880, 1881 et 1886).

de viandes froides, salaisons, conserves, fromages ¹, confitures, et généralement réduit aux aliments froids dans les chalets gardés et les auberges de la montagne; vers 2 h. après midi, le dîner (*middag*), soupe, deux plats chauds au moins, dessert. Peu de légumes et peu de fruits frais. Le déjeuner est arrosé de café, le souper de thé. La boisson n'est jamais comprise dans le prix du dîner; on boit du vin (bon, mais très cher), de la bière (généralement mauvaise), de la limonade (bonne), de l'eau (souvent médiocre) ou du lait (excellent). Dans les chalets de bergers (*sætre*) on ne trouve d'ordinaire que du lait, liquide ou caillé, frais ou fermenté (le *koumus* des Tartares), de la crème, du *mysost*, et, en guise de pain, une sorte de crêpe froide très mince (*fladbrød*).

Le français n'est parlé que par une demi-douzaine de portiers d'hôtels dans les grandes villes. Dans les hôtels des endroits très fréquentés par les touristes étrangers et à bord des bateaux on se fait entendre sans difficulté avec l'anglais ou l'allemand. Tous les Norvégiens cultivés parlent couramment ces deux langues; un assez grand nombre lit le français, presque aucun ne le parle. Dans l'intérieur du pays, où les quatre cinquièmes des touristes sont Norvégiens, on ne parle que norvégien, et même les guides parlant anglais sont extrêmement rares. Je crois utile de donner ici quelques renseignements sur la langue norvégienne pour permettre au lecteur de saisir la physionomie des noms qui se présenteront sous ma plume.

La plupart des *bourgeois* norvégiens et plus de la moitié

1. Par suite de quelle aberration gustative mon excellent collègue et ami Rabot déblatère-t-il contre le *mysost*, auquel il attribue calomnieusement le goût du savon (*Annuaire* de 1886, p. 247)? Ce produit éminemment national a la forme d'un gros pain de savon de Marseille, c'est incontestable; mais le goût, jamais! Le *mysost* a un goût intermédiaire entre celui du fromage et celui du produit qu'on nomme *séracée* dans le Jura méridional, *brouso* en Provence et *bruccio* en Corse.

des écrivains écrivent danois et parlent norvégien ; de là le nom de *dansk-norsk* donné à la « langue littéraire » (*skrift-sprog*), de là ce phénomène curieux que le norvégien écrit est identique au danois, sauf quelques mots (comme quand on dit *vrille* à Paris et *percerette* à Lyon), et que le norvégien parlé ressemble bien plus intimement au suédois. Les paysans et les *bourgeois* et écrivains partisans d'une langue nationale (*målstrævere*) parlent et écrivent le norvégien pur, *ny-norsk*, « néo-norais ¹ », ou *landsmål*, « parler du pays ». Les différences entre les deux idiomes ou entre les différents dialectes du *landsmål* ne sont pas assez considérables pour qu'une personne qui possède bien l'un d'eux ait beaucoup de peine à entendre les autres, et les explications phonétiques suivantes s'appliquent à tous avec une suffisante exactitude.

Voyelles. En principe une voyelle est longue devant une consonne simple suivie elle-même d'une voyelle (ex. *da-len*, la vallée) et brève devant deux consonnes (ex. *spræk-ken*, la crevasse) ; à la fin d'un mot terminé par une seule consonne, rien dans l'écriture n'indique si la voyelle est longue ou brève (ex. *sten*, pierre, *e* long ; *bæk*, ruisseau, *æ* bref ; pluriel, suivant la règle précédemment indiquée, *stene*, *bække*). *a*, long, vaut *d* dans *pâte* ; bref, est au moins aussi long que *a* dans *table*, et n'est jamais aussi court que dans *patte*. — *i*, *y*, *ø*, *e*, longs ou brefs, respectivement comme *i*, *û*, *ö*, *e* allemands. — *æ*, long, vaut *é* dans *bête* ; bref, *e* dans *bette*. — *å* ou *aa*, long, vaut *aw* anglais ; court, *o* dans *botte*. — *o*, long, représente un son intermédiaire entre *o* et *u* longs allemands ; bref, un son intermédiaire entre *o* et *u* brefs allemands (p. ex. dans *ost*, fromage), ou un *o* bref comme *o* français dans *botte* (p. ex. dans *fos*, cascade). — *u* joue entre *u* et *û* le même rôle que *o* entre *o* et *u*.

Diphthongues. *ai* (rare), *ei*, *øi*, ou *aj*, *ej*, *øj* représentent *a—i*, *e—i*, *eu—i* prononcés d'une seule émission de voix. — *au* ou *ou* représente *o—u* prononcé d'une seule émission de voix (comme *eu* ou *äu* allemand).

1. *Oldnorsk*, « vieux-norais », est la langue parlée et écrite en Norvège au moyen âge.

Consonnes. Le dano-norvégien écrit très souvent la *moyenne* là où on entend en réalité la *ténue* dans le langage parlé, ex. *løbe*, courir, *gryde*, marmite, *kage*, gâteau, où l'on entend toujours *p, t, k*, comme dans les mots suédois correspondants *löpa*, *gryta*, *kaka*. Sous cette réserve *b* et *d* ont la même valeur qu'en français, sauf que *d* est souvent muet après *l, n, r* (v. plus loin), devant *s* (ex. *skyds*), ou à la fin d'un mot, après une voyelle (ex. *god*, bon; mais *d* sonne dans le pluriel *gode*). — *p* et *t* ont la même valeur qu'en anglais (son aspiré au commencement d'une syllabe). Le groupe *ti*, dans les mots comme *nation*, *station*, vaut *ch* français dans *chat*. — Devant *a, å, o* et *u, g, k* et *sk* ont un son dur (*vélaire*) : *g* vaut *g* dans *garde*, *k* a la même valeur qu'en anglais (son aspiré au commencement d'une syllabe), *sk* vaut *sc* dans *scandale*; devant *i* et *y*, ils ont un son doux (*palatal* ou *chuintant*) : *g* vaut *i* consonne, *k* vaut un son composé de *t* suivi de *ch* allemand doux (le même son que le romanche *tg*, le provençal de Toulon *ch*, le *t* anglais de *culture*), *sk* vaut *ch* dans *chat* (ainsi lisez *ski*, patin à neige, *chi* et non *squi*, *skyds*, transport des voyageurs, *chus* et non *scus*); devant *ø, e* et *æ*, au commencement d'un mot, son doux, ailleurs qu'au commencement d'un mot, son dur; *gj, kj, skj* ont en toutes positions et devant toutes voyelles le son doux. — *v* vaut *v* français. — *f* vaut *f* français, sauf à la fin des syllabes, où il vaut *v*. — *l, m, n, r* ont la même valeur qu'en français. Les groupes *ld, nd, rd, lv, rv* valent simplement *l, n, r* en fin de syllabe, mais *d* et *v* s'entendent généralement quand ils viennent s'appuyer sur une désinence (*elv*, fleuve, *v* muet; *elven*, le fleuve, *v* réel; *gård*, ferme, *d* muet; *gårde*, fermes, *d* réel). — *s* vaut toujours *s* dans *sac*, jamais *s* dans *cerise*; *x* (souvent remplacé par *ks*) vaut toujours *x* dans *maxime*, jamais *x* dans *exemple*. — *h* a la même valeur qu'en gascon, anglais et allemand. — *j* a la même valeur qu'en italien et en allemand (*i* consonne). — *sj* vaut *ch* dans *chat*.

L'*accent tonique* est soumis à peu près aux mêmes règles qu'en allemand.

La *détermination* des substantifs ne s'effectue au moyen d'un article que si le substantif est précédé d'un adjectif : *Den store bjørn*, la Grande-Ourse. Si le substantif est seul, il est déterminé par une désinence : *manden*, l'homme; *knæet*, le genou (comme si en allemand on disait *Manner*, *Kniees*, au lieu de *der Mann*, *das Knie*). Les désinences déterminatives sont en dano-norvégien *en* pour le *genre commun* (forme commune au masculin et au féminin), *et* pour le neutre, *ene* ou *ne* au pluriel

pour les deux genres; en néo-norais *en* pour le masculin, *i* pour le féminin (sauf les noms terminés en *a*, qui ne prennent aucune désinence), *et* pour le neutre, *ene* ou *ne*, *ena* ou *na* au pluriel pour les trois genres. Il est donc abusif d'écrire, comme nos journalistes n'y manquent point quand ils citent un confrère norvégien : *le Morgenbladet*; c'est un double emploi.

Ceci dit, je prie mes lecteurs norvégiens de me pardonner cette longue digression en faveur de l'utilité qu'elle peut avoir pour mes lecteurs français, et d'excuser les erreurs de genre que ma connaissance imparfaite du néo-norais pourra laisser passer dans le cours de mon récit.

ROMSDAL, OTTADALEN, SØNDMØRE

Donc, le 16 juillet, je quitte le *Håkon Adalstein*, qui emporte mes bagages vers Bergen, et je débarque à Molde, seul avec mon bâton, Baedeker¹, mon sac et la nature. Seul? direz-vous, vous avez dû bien vous ennuyer. Jamais! comme je l'écrivis un mois après, en un style vraiment lapidaire, sur le registre de la Juvashytte : *Jeg kjeder mig aldrig. Ikke så dum.* « Je ne m'ennuie jamais. Il y a des gens qui m'ennuient, mais je ne m'ennuie jamais moi-même. Pas si bête. » Ne croyez pas, d'après cette traduction, que le norvégien possède une concision semblable à celle du turc de Molière; j'ai éliminé le milieu de la phrase, tout simplement. Ainsi éliminerai-je nombre de choses

1. Le guide de Baedeker, dont j'avais la dernière édition (1894, en allemand), est incomplet et parfois inexact. Le meilleur ouvrage est le *Reisehaandbog over Norge* du Dr. Yngvar Nielsen. Quant aux cartes, la carte au 100 000^e en courbes du service géographique de l'armée, une publication de tout premier ordre, est loin d'être achevée, et on est réduit pour la plus grande partie de la Norvège aux cartes un peu insuffisantes jointes au guide du Dr. Nielsen, à celles beaucoup trop petites de Cammermeyer et aux *Amtskarter* au 200 000^e, qui présentent une figuration par trop approximative du relief du sol, et sont difficiles à manier et à assembler, parce que le papier est trop mince, le format trop grand et la division par circonscriptions administratives souverainement incommode.

qui m'intéressent beaucoup, mais ennuieraient cordialement mes lecteurs; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas vous faire à vous-même. Passons donc rapidement sur la jolie petite ville de Molde, tapie au fond d'un *fjord* tranquille et riant, passons sur la promenade à la Moldehej, à une heure de Molde, passons sur le retour à travers un bois de pins bas et clairsemés qui rappelle les *pinedo* de Provence, puis par une campagne verdoyante, un vrai jardin naturel tout fleuri de rosiers sauvages géants, enfin le long du rivage, sur une route ombragée de trembles, d'érables, de frênes et de bouleaux.

Paulo majora canamus. Il s'agit de réaliser le séduisant programme que m'a suggéré la lecture, faite à notre bibliothèque du Club, des annuaires de la Société des touristes norvégiens et du merveilleux tableau d'ensemble publié par M. E. Richter dans la *Zeitschrift des D. Ö. A. V.*, année 1896. Un petit bateau à vapeur me conduit tranquillement à l'extrémité S.-E. du fjord, dont j'ai tout loisir d'admirer les capricieuses indentations quelque peu semblables aux *pattes d'oie* des Quatre-Cantons ou de Lugano. Les rivages sont tantôt doucement inclinés et couverts de prairies et de forêts, tantôt abrupts et dominés par des cimes rocheuses comme le « Bœuf » (*Oksen*), qui s'élève à plus de 800 mètres au-dessus du fjord. Au loin commencent à paraître les cimes neigeuses du Romsdal. Le temps s'éclaircit de plus en plus, et quand j'arrive à Veblungsnæs le soleil est radieux et chaud, l'atmosphère est limpide comme en Provence.

Le Romsdal passe à bon droit pour une des plus belles vallées de la Norvège, surtout dans sa partie inférieure, de Veblungsnæs à Fladmark, délicieuse étape d'après-midi, qui mérite d'être faite entièrement à pied. La Rauma, ici une grosse rivière, presque un fleuve, coule lentement au fond d'une fertile vallée encaissée entre de formidables escarpements de granit vif. Le long des parois, hautes de

près de mille mètres, glissent d'inombrables cascades par où se déversent les lacs et les névés du plateau supérieur, du *fjeld*. Et 500 mètres environ au-dessus du *fjeld* surgissent les sommets suprêmes, dents et aiguilles, *horn* et *tinder*. Voici, tout près encore de Veblungsnæs, que s'ouvre sur la droite l'Isterdal dominé par l'imposante rangée du « cortège nuptial » (*Brudefølget*) : c'est « le roi, la reine, l'évêque » (*Kongen, Dronningen, Bispen*), et ces noms conviennent à merveille à ces sommets majestueux. A gauche apparaissent les Vengetinder avec une suite régulière d'aiguilles à la Belledonne et de névés intercalaires, tels les triglyphes et les métopes de la frise du Parthénon; derrière elles, invisible du Romsdal, est ce redoutable Mjølneur que M. Slingsby proclame la montagne la plus abrupte de l'Europe. Puis, en remontant la vallée, voici à gauche le cône lisse du Romsdalshorn¹, à droite la falaise turriforme couronnée par les fantastiques découpures des Trolldtinder.

En amont de Fladmark la vallée s'élargit, les montagnes s'abaissent, les pentes s'adoucissent et se couvrent de pins et de bouleaux mélangés.

La vallée change de nom comme de caractère : un peu avant Lesjeskogensvandet, le lac de seuil qui s'épanche en deux rivières divergentes, Rauma vers l'Atlantique, Lougen vers le Skagerrak, commence le Gudbrandsdal, que suit la grande route de Kristiania au Moldefjord. Ici il convient de faire au moins alterner la voiture et la marche.

L'organisation de la poste aux chevaux (*landskyds*) et la forme des voitures norvégiennes² sont trop connues pour que j'aie besoin de célébrer à nouveau la couleur locale de ce mode de transport lent, cahotant, relativement bon marché, dont il faut bien se contenter, à moins qu'on n'ait

1. V. l'illustration jointe à l'article de M. Eugène Gallois, *Annuaire* de 1894, p. 358.

2. V. l'article de M. de Launay dans l'*Annuaire* de 1890, p. 367.

amené avec soi sa fidèle *bécane*, ou qu'on ne préfère aller à pied.

C'est ce que je vais faire, car *il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte*, et après quelques jours de flânerie dans cette vallée je voudrais bien en voir une autre. Mais vous souvient-il du légendaire artilleur qui avait *oublié sa trajectoire*? Au moment du départ, je m'aperçois que j'ai laissé mon bâton dans la carriole qui m'a amené à Holsæt. Faire vingt kilomètres, aller et retour, pour le ravoir, ce serait de l'exagération. Je taille donc, tant bien que mal, un jeune tronc de pin que je trouve dans la cour de la *skydsstation*, et, ainsi équipé *more normannico*, je pars allégrement pour le *fjeld*.

Un chemin, que j'appellerais *muletier* s'il y avait des mulets en Norvège, traverse la vallée principale et suit en pente très douce la rive gauche d'un assez gros torrent, Lora, affluent de Lougen. Deux heures et demie de marche sous des pins clairsemés et sans ombre, infestés de moustiques, et j'arrive à un pont de bois. Le chemin continue sur la rive gauche jusqu'à Nysæter, où l'on trouve souper et gîte; mais à quoi bon ces raffinements de la civilisation pastorale? Quelques provisions emportées de Holsæt et mon *plaid alpin* pour la nuit suffisent à mes besoins. Je prononce donc nettement ma direction au Sud en passant le pont. Plus de chemin, à peine une trace dans les prairies marécageuses, où une *sæter* étend ses multiples constructions, logis, étables, granges et abris à fumier, puis sur la pente gazonnée, enfin sur le plateau, où j'arrive environ trois heures après avoir passé le pont. Vers dix heures le crépuscule s'étend sur le *fjeld* ondulé, couvert de mousse arctique, avec çà et là quelques maigres arbustes. Cinq ou six chevaux viennent à ma rencontre et m'accablent de protestations d'amitié, contrairement aux moustiques qui me dévoreraient vif si je ne les chassais par un copieux usage de la pipe.

Voici un assez grand lac, Fillingsvandet¹, qui vient fort à propos pour arroser mon frugal repas. Il ne fait pas froid du tout, et vers onze heures le ciel est encore rouge au couchant; il ne s'éteindra jamais en entier, et se rallumera peu à peu jusqu'au lever du soleil. Je retrouve ici la ligne de *varder*² qui vient de Nysæter; elle n'est pas très régulière, mais suffit à me guider sans encombre jusqu'au-dessus de l'Aursjø³. Quelques heures de sommeil, pour lesquelles mon plaid cumule les fonctions de couverture et de moustiquaire, et vers trois heures du matin la pleine lumière du jour inonde en face de moi le massif du Jotunheim.

Vous souvient-il de l'ingénieuse classification proposée par M. le professeur Kilian, quand il répartit les formes de montagnes entre deux catégories dont le contraste « rappelle un peu celui qui se manifeste dans le domaine de l'architecture lorsqu'on compare les édifices gothiques aux flèches multiples et élancées avec les productions plus massives du style roman⁴ » ? C'est à ce dernier type que se rattachent les cimes du Jotunheim, dont le puissant ensemble me rappelle nos Boutières cévenoles, mais des Boutières agrandies, exhaussées, trônant au-dessus de masses de neige et de glace éblouissantes. Au centre, le Visadal s'ouvre largement entre les murailles abruptes des deux énormes bastions, Ymesfjeld et Glittertind, qui dominant la vallée d'environ deux mille mètres, la hauteur des grands sommets de l'Oisans au-dessus du cirque de la Bérarde.

Ranimés par la chaleur solaire, les moustiques sont

1. *Vand*, en norvégien, signifie *eau* et *lac*.

2. Les *varder* sont des tas de pierres destinés à marquer la direction à suivre, comme les *baromes* des Alpes Cottiennes et les *mout-joio* de Provence.

3. *Sjø* ou *sø*, en norvégien, signifie *mer* et *lac*.

4. *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphine*, 1896, p. 199.

plus entreprenants que jamais. C'est la seule fois que j'aie eu à en souffrir en Norvège, mais cette fois compte pour plusieurs. La fumée du tabac est le seul remède efficace contre leur persécution, et je me demande si ma provision, considérablement entamée par un feu défensif bien nourri, pourra me conduire jusqu'au Geirangerfjord, où je trouverai du ravitaillement. A ce propos, je recommande aux fumeurs de pipe le *mørk Virgini*, produit analogue au tabac de la régie française, mais beaucoup moins cher et d'un goût plus fin. On en trouve dans toutes les villes; à la campagne le *landhandler*, épicier, mercier, quincaillier, négociant *in omni re vendibili et quibusdam aliis*, a toujours du *karvet blad*, coupé plus gros, très bon aussi, mais dont la consommation exagérée peut occasionner un léger mal de mer.

Deux heures environ de descente sur l'Ottadal par un sentier généralement assez bien tracé au-dessus de la rive gauche de l'Aura, émissaire de l'Aursjø. Peu après le lac (1,035 mètr.) se montrent les bouleaux, puis les pins, enfin les prairies et les champs cultivés : pommes de terre, orge, avoine, seigle; le froment ne pousse que dans l'extrême Sud de la Norvège, et presque tout celui qu'on consomme dans le pays vient d'Amérique sous forme de farine. L'été est extrêmement sec dans la vallée de l'Otta, et les champs sont irrigués comme aux environs d'Avignon ou de Saint-Remy. Néanmoins, comme partout en Norvège, foin et céréales ne sont jamais mis en meules, mais étendus sur des fils de fer ou sur des branchages et soigneusement isolés du sol toujours un peu humide; les lignes d'étendage sont régulièrement orientées du Nord au Sud, de manière que la chaleur solaire ait une action égale sur les deux côtés.

L'Otta est une rivière au moins aussi grosse que la Rauma; ses eaux ont une couleur bleu-vert semblable à celle du Rhône à Lyon. La vallée est en pente douce.

(Skiaker¹, vers le confluent de l'Aura, environ 400 mètres; Djupvashytten, à 72 kilomètres de là, environ 1,050 mètres), et la rivière, comme l'Inn dans la haute Engadine, se repose à maintes reprises dans un lac bordé de pins. Plus de cultures, plus d'autres habitations que les *skydsstationer* et quelques *sætre*; des bois, des prairies, parfois une échappée sur les montagnes neigeuses. Vers Grotlien cesse la végétation arborescente, et jusqu'au point culminant règne la splendide nudité de la haute montagne norvégienne : lacs de seuil allongés où se mirent de grandes parois de granit, glaciers sans moraines étalant largement sur la roche vive leur blancheur immaculée.

Dès le commencement de la descente, la scène change entièrement : là-bas, à mille mètres de profondeur², luit le saphir du Geirangerfjord; à mi-hauteur, la vue se repose sur le gracieux ovale de l'Oplændskedal, où l'or des moissons éclate sur l'émeraude des prés; aux pentes rapides de trois vallées convergentes hardiment entaillées scintille partout l'argent des cascades; tout en haut rayonne le marbre des névés et l'onix des glaciers; c'est un prodigieux concert de formes et de couleurs, d'ombre et de lumière, aux modulations infinies et à l'harmonie souveraine.

La monotone traversée de la mer du Nord, le monotone voyage de Bergen à Tromsø et de Tromsø à Molde m'avaient quelque peu brouillé avec la navigation; mais le Moldefjord a commencé une réconciliation que le Geirangerfjord achève. Comme un large fleuve ou un immense lac de cluse, le golfe s'allonge entre deux murailles presque verticales, souvent hautes de plus de 1,000 mètres, con-

1. Ou *Skeaker*, *Skeaker*, etc. Presque tous les noms de lieux ont en Norvège une infinité de variantes; je suis en général les formes adoptées par les annuaires de la Société des Touristes norvégiens.

2. Environ 5 kilomètres à vol d'oiseau, et 15 par la route (raccourcis fréquents et bien marqués).

stellées de cascades¹, portant çà et là quelques maisons perchées comme les villages *météoriques* de la vallée du Var. Puis, vers Hellesylt, le fleuve marin s'élargit, le rivage devient moins abrupt (Sunelv fjord); un tour à tribord, et nous pénétrons dans le Norddalsfjord jusqu'à sa pointe extrême, le Tafjord, rival du Geiranger en hardiesse de lignes, où convergent deux vallées dominées par des cimes d'un caractère presque alpin; à bâbord apparaît la moitié supérieure du Muldalsfos, la principale cascade du pays de Søndmøre (150 mètr. de haut), le reste est caché dans un couloir sinueux.

La partie occidentale de ce labyrinthe maritime, Norddals-, Slyngs-, Nord- et Storfjord, a pu paraître monotone à quelques touristes pour lesquels il conviendrait de créer les catégories supplémentaires d'*alpinistes de bateau* et d'*alpinistes de voiture*. La satiété crée l'ennui; qu'ils essaient mon système, lequel n'est ni neuf, ni mystérieux: quand ils viendront du *fjeld*, le lac ou le fjord ne les ennuiera jamais, et quand ils viendront du lac ou du fjord, le glacier sera pour eux plein de charmes. *Jeg kjeder mig aldrig*, je crois l'avoir déjà dit. De même qu'entre deux airs de Gluck mon oreille se repose sur un calme récitatif et reprend ainsi force pour des émotions nouvelles, de même ici mon œil se repose sur ces maisons de pêcheurs, ces bois, ces champs, ces jardins, ces pentes apaisées, enfin ce *récitatif oculaire* que ponctuent çà et là, tels des accords arpégés, les *fosser* dont les rochers divisent les ondes en minces filets.

Comment d'ailleurs taxer de monotonie un paysage aussi varié? Les murailles de Geiranger avaient une austérité toute *romane*; les vallées convergentes de Tafjord m'ont présenté un séduisant spécimen du *style de transition*;

1. V. l'illustration jointe à l'article de M. Eugène Gallois, *Annuaire* de 1894, p. 356, avec le groupe de quatre cascades bien connu sous le nom de « Sept Sœurs » (*Syv Søstre*).

voici maintenant le style *gothique*, le plus hardi et le plus ingénieux, avec les bien nommées *Søndmøres Alper* : d'abord, à l'Est du Slyngsfjord, le beau massif dont j'admire l'autre face, il y a une semaine, du Moldefjord, avec un sommet sculpté comme notre Obiou dauphinois ; puis, au Sud du Storfjord, l'ouverture du Hjørundfjord entre le Vellesæterhorn au brillant cortège de pics dentelés et l'admirable Kolåstind royalement assise sur un puissant glacier en arrière de somptueux gradins rocheux tapissés d'amples champs de neige et de glace et couronnés de capricieuses aiguilles.

Après une journée passée dans la petite ville animée d'Ålesund, un autre bateau me conduit dans le Hjørundfjord par une pluie effroyable (la première depuis mon voyage du Nord, mais non la dernière, hélas !). Mais cette pluie n'est pas implacable ; les nuages se déchirent et le soleil resplendit juste à temps pour dévoiler la splendeur du fjord, aussi grandiose que Geiranger et d'un caractère tout différent, entouré partout de sommets alpins dominant des vallées largement ouvertes.

Au-dessus de la branche orientale du fjord (Norangfjord) s'élève Slogjen (env. 1,600 mèl.), le belvédère par excellence des Alpes de Søndmøre, d'où l'on découvre, suivant M. Slingsby qui en fit le premier l'ascension, une des vues les plus « glorieuses » qui soient en Europe. Comme le temps était brumeux, j'ajournai à un autre voyage une exploration plus détaillée, et je me contentai de gagner Hellesylt par la route de voitures qui remonte le Norangdal et descend ensuite le Nebbedal. Les montagnes s'éloignent progressivement du type alpin et reviennent au type norvégien. La *crête blanche*, Kviteggen, qui domine à l'Ouest le col ou plutôt le seuil de Fibelstad, est *gothique* par son sommet conique et son arête couverte de glace, *romane* par sa muraille terminale lisse et massive. On parvient au sommet par le sentier qui va de Fibelstad à Bjerke (à l'ex-

trémité S. du Hjørundfjord) ou par le *chemin des dames*, plus long et plus facile, qui part du Nebbedal à quelques kilomètres au-dessous du seuil. Le sentier de Bjerke, dénué de *varder* mais assez nettement tracé, conduit en deux heures environ, par une pente gazonnée et quelques petits névés doucement inclinés, au Kvitelvedalsskar, d'où l'on peut accéder au sommet en trois heures environ par un couloir très raide, muni de crampons, puis par le glacier de la crête. La vue du col¹ est naturellement arrêtée au N. et au S. par les sommets qui les dominent, mais elle s'étend librement à l'E. sur le Norangdal et le Nebbedal et embrasse à l'O. les belles montagnes du fond du Hjørundfjord, avec un joli petit lac noir-bleu au premier plan.

Hellesylt est pittoresquement situé au fond du Sunelv-fjord, près de l'entrée du Geiranger, dont on aperçoit les imposantes murailles de granit. Deux chemins mènent de là vers le Nordfjord. Le premier conduit en six à sept heures au gârd de Flo, au bord du lac de Stryn; il est extrêmement intéressant et varié : route de voitures ou au moins chemin de charrettes jusqu'à Nordbrække (environ 15 kilom. de Hellesylt), puis sentier coupé par trois lacs de cluse dont les bords sont impraticables et qu'il faut passer en bateau (emmener de Hellesylt un batelier qui remettra les bateaux en place à son retour). Le second est la grande route de Hellesylt à Falejde (46 kilom.), très intéressante aussi : d'abord une large vallée, des pentes agréablement boisées, au N. la pointe hardie de Hornindalsrokken, un des derniers pics de Søndmøre du côté du Nordfjord, puis les florissantes campagnes de Grodås et le calme Hornindalsvand, ceint d'un noir manteau de pins, comme un lac de la Forêt-Noire, enfin les rives agrestes

1. *Skar*, en norvégien, signifie proprement *entaille* (*skjære*, couper), mais ce nom s'applique indifféremment à des *brèches* et à des *cols*.

du Kjøsbund¹ et la descente sur Falejde² par une belle forêt de pins à travers laquelle on voit luire le fjord et les montagnes dorées par le soleil couchant.

NORDFJORD ET GLACIER DE JOSTEDAL

Le *Nordfjord*³ s'ouvre dans l'océan Atlantique vers 62° de latitude, et pénètre jusqu'à 90 kilomètres environ dans les terres⁴, où son extrémité orientale (*Invikfjord*) reçoit les eaux des trois lacs de Stryn, Loen et Olden. Lequel de ces trois lacs est le plus beau? ne manquerait pas de me demander Monsieur Perrichon, s'il réussissait à forcer l'entrée de notre Club. N'ayant aucun goût pour le rôle périlleux de Pâris, je me bornerais à lui conseiller de rester au coin de son feu à méditer le *Livre des Snobs*. Quant aux dignes touristes mes lecteurs, je ne saurais trop les engager à ne négliger aucune des trois perles du Nordfjord.

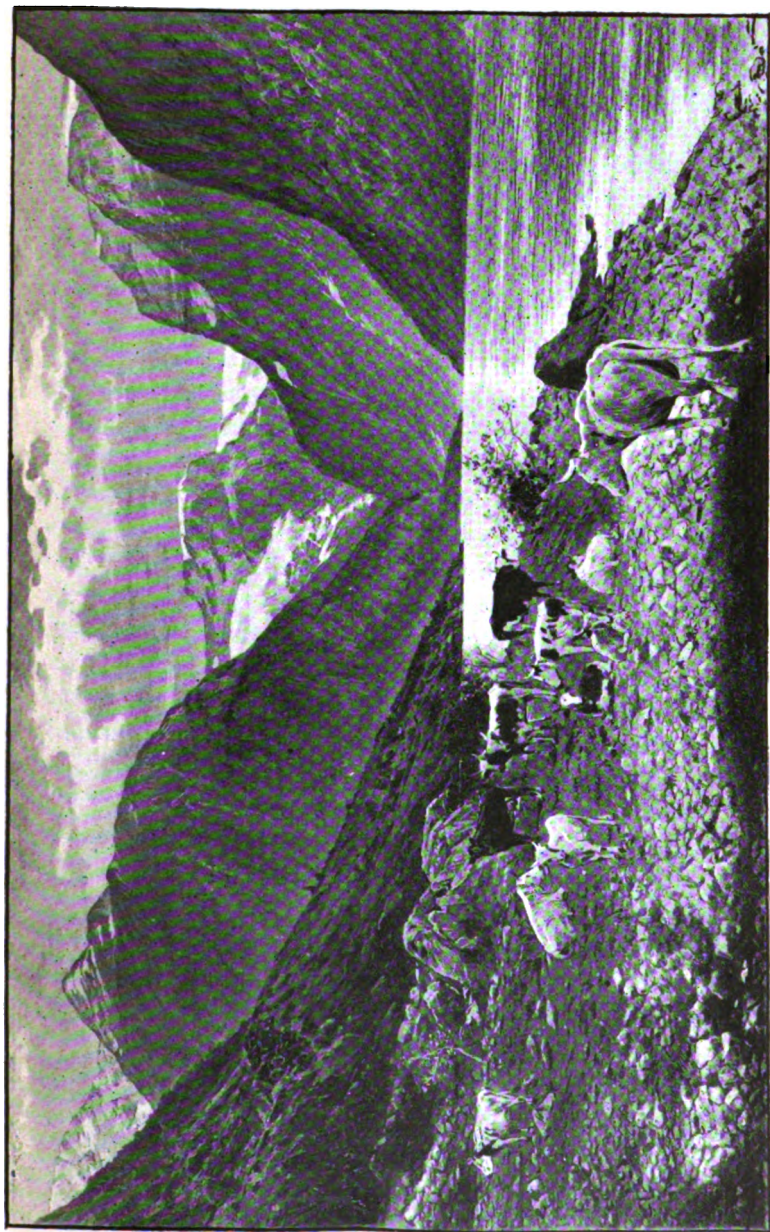
Strynsvandet est des trois lacs le plus éloigné du fjord (11 kilom., les autres à 4 ou 5 kilom. seulement, partout routes de voitures, service de bateaux à vapeur sur les trois lacs). C'est le plus large des trois, et peut-être le plus varié d'aspects. On y accède par une large vallée bien cultivée et abondamment complantée de cerisiers dont les fruits mûrissent vers l'époque où j'y étais (30 juillet). La rive septentrionale est bordée de pentes escarpées, coupées par deux vallées seulement, celle qui mène à Helle-

1. Branche orientale du Hornindalsvand. *Bund*, en norvégien, signifie *fond*.

2. Il y a quelques raccourcis bien marqués sous bois.

3. Ce nom s'applique au fjord et à la région riveraine, particulièrement au S. *Søndmøre* est le territoire triangulaire compris entre Nordfjord et la côte.

4. Le Hardangerfjord y pénètre jusqu'à 120, le Sognefjord jusqu'à 150 kilomètres environ (comptés en ligne droite de l'ouverture sur la côte à la branche la plus éloignée).



Fond du Loenvand, d'après une photographie de la collection Lindahl.

sylt, et le Glomsdal dont le torrent forme au ras du lac une superbe cascade. La rive méridionale est plate, habitée et cultivée, et dominée par les hautes montagnes dont le point culminant est la Skåla (1,938 mèt.), entourée de glaciers et de névés. Au fond, vers l'Est, la masse arrondie de la Ryghydna (1,623 mèt.) sépare le Videdal (route de voitures nouvellement ouverte de Hjelle à Grotlien dans le haut Ottadal, environ 40 kilom.) de l'austère Erdal où les glaciers descendent presque jusqu'au fond de la vallée. Un sentier bien tracé de Hjelle au gârd d'Erdal permet d'avoir une bonne vue d'ensemble sur le lac.

Loenvandet, de l'autre côté de la Skåla¹, est aussi long que Strynsvandet (11 kilom. environ), mais beaucoup plus étroit (1,500 mèt. de largeur moyenne). La rive N.-E. présente seule une bande de terre cultivable. Des deux côtés le lac est entouré de puissantes murailles de granit, hautes de 12 à 1,500 mètres. Plus d'un de ces *alpinistes de voiture* dont je réprouve et la locomotion et l'esthétique ont vu là comme un plagiat des lacs de la Suisse et de la Lombardie. *Te plagner de drudiero*, comme on dit en Provence, vous vous plaignez que la mariée est trop belle; d'ailleurs vous la regardez mal : nulle part dans les Alpes vous ne verrez un lac de vallée aussi encaissé entre des parois verticales, avec des glaciers suspendus à 1,000 ou 1,200 mètres droit au-dessus de l'eau. Allez voir le Hellesæterbræ² et les dix cascades en buffet d'orgues qui lui servent de déversoir, et vous partagerez un enthousiasme qui dépasse tous mes moyens expressifs; puis poussez jusqu'au pied du Kjendalsbræ³, et vous serez obligé de convenir

1. Le passage de la Skåla en col, de Stryn à Loen, est facile et très intéressant, v. là-dessus *Den norske turistforenings aarboeg for 1897*, p. 131.

2. Au-dessus de la rive S.-O. du lac, visible du bateau vers le milieu du parcours.

3. Promenade de trois heures environ, aller et retour, par un sentier bien tracé qui part du fond du lac.

que « l'absence presque générale de moraines médianes donne à ces purs glaciers une beauté et un éclat que l'on ne rencontre même pas à ceux du Rhône, des Bossons, d'Aletsch, de Morteratsch, de Pasterze ¹. »

- Oldenvandet a plus encore que Loenvandet le caractère d'un lac de cluse (13 kilom. de long du N. au S., 1 kilom. de largeur moyenne). Les rives en sont incultes et désertes, sauf quelques *gårde* établis sur les deltas en miniature formés par les torrents issus des cascades et des glaciers supérieurs. Le fond du lac est tout à fait saisissant avec son éventail de vallées rapides emplies par trois grands glaciers-cascades, Melkevoldsbræen à l'Ouest, Brigsdalsbræen à l'Est, Kjøtebræen au milieu.

Comme Kjendalsbræen au fond du Loenvand, les trois glaciers du fond de l'Oldenvand se rattachent à la masse formidable du Jostedalsbræ ², qui recouvre entièrement l'immense plateau ondulé (altitude moyenne, 1,400 mèt. environ) orienté du N.-E. au S.-O. entre le Nordfjord et le Sognefjord. Jostedalsbræen est le plus grand glacier de l'Europe; on lui attribue une superficie de 900 kilomètres carrés, et près de 1,500 en comptant tous les glaciers-cascades et glaciers-fleuves par où il s'épanche dans les couloirs et les vallées.

Le touriste qui désire traverser le Jostedalsbræ dans le sens de la largeur (de 4 à 20 kilom.) peut choisir entre plusieurs passages assez faciles ³. Celui auquel j'ai donné la préférence est probablement le plus intéressant de tous, et je n'en veux d'autre preuve que le témoignage de M. Slingsby, qui a découvert la plupart d'entre eux et

1. M^{me} Martel, dans l'*Annuaire* de 1894, p. 333.

2. Le mot *bræ* désigne plus spécialement un glacier, et le mot *fond* ou *fon* un névé, sans que la spécialisation des termes soit d'une rigueur absolue.

3. V. dans l'*Annuaire* de 1894, p. 323, l'excellent article de M^{me} Martel, plein de renseignements géographiques et bibliographiques et accompagné de deux intéressantes illustrations.

les a presque tous pratiqués. L'horaire s'établit à peu près de la façon suivante : 1 h. de marche (ou 40 minutes de voiture) du fond du lac à Brigsdal; 4 h. de Brigsdal au glacier; 5 h. de traversée du glacier; 3 h. de descente sur l'Austerdal; 1 h. 20 m. le long de l'Austerdalsbræ; 1 h. 40 m. du bout de l'Austerdalsbræ à Nystølen; en tout 16 heures sans haltes.

Donc, le 1^{er} août, par un radieux et brûlant après-midi, je pars en compagnie de deux guides que j'ai trouvés à Eide, vers l'extrémité septentrionale de l'Oldenvand. Suivant l'usage norvégien, ils portent le même nom que le gard qu'ils habitent. Ils ne sont d'ailleurs pas parents. L'ainé, Mons Eide, est un géant barbu dont la mine inspire immédiatement confiance. Le plus jeune est un solide gars, très intelligent et remarquablement instruit; son prénom est le nom du dieu du tonnerre, Thor, ce dont je le félicite vivement¹. Leur vêtement et leur équipement méritent moins de félicitations : chemises de toile, souliers sans clous; ils ont une bonne corde, mais ne veulent point prendre de piolet, assurant que c'est inutile pour notre expédition. Mons porte un bâton de montagne bien ferré; Thor se contente d'un jeune bouleau qu'il a *herborisé* en chemin, *more normannico*, comme je fis d'un pin trouvé à la *skydsstation* de Holsæt dans le Gudbrandsdal. Ce pin, j'ai fini par lui donner un remplaçant à la hauteur de la situation. Après de vaines recherches dans tout Åle-

1. *Den norske turistforening* n'a point de guide commissionné résidant sur les bords de l'Oldenvand. Mons m'a demandé 12 couronnes (16 fr. 70) et Thor 10 (13 fr. 90). Les guides norvégiens acceptent avec reconnaissance un léger supplément au prix convenu, mais on n'a jamais à leur payer d'indemnité de retour ni à se préoccuper de leur nourriture (je parle, bien entendu, d'*excursions* et non d'*explorations*) : chacun emporte ses provisions, et si le touriste offre une part des siennes il devra, par politesse, au moins goûter à celles de ses guides. Il est de courtoisie dans la montagne que tout paiement soit suivi d'une poignée de main.

sund, j'ai découvert, comme à point nommé, dans l'excellent Yris hotel à Oldøren, toute une séduisante forêt de bâtons où j'ai cueilli un excellent *fjeldstav* en frêne au droit des fibres, avec pointe vissée et maintenue par une douille : il est élégamment verni en jaune vif et tourné au sommet en pomme de mât au-dessus d'un anneau de cuivre où est gravée cette naïve sentence : *Gak varlig, jeg hjelper naar det er farligt*¹.

Nous croisons vers Brigdsdal une caravane composée de trois touristes allemands et d'un guide de Fjærland ; elle a suivi l'itinéraire que nous allons suivre en sens inverse. Puis nous passons sur un pont de bois le torrent qui vient du Brigdsalsbræ, dont la glace sans tache reluit au fond de la vallée entre deux murailles de granit noir ; nous traversons un petit bois de bouleaux, et nous nous élevons sur une pente gazonnée entre les deux glaciers de l'Ouest, Melkevoldsbræen à droite et Kjøtebræen à gauche. Le premier est caché par un épaulement rocheux ; le second est suspendu au-dessus d'une paroi lisse et à peu près verticale, qu'il bombarde presque sans arrêt d'énormes blocs de glace. Parvenus sur la rive gauche du Kjøtebræ, nous y trouvons non pas une sale et incommode moraine, mais un confortable névé, ni trop dur ni trop mou, praticable même aux semelles désarmées des deux Eide, et nous évitons ainsi la désagréable arête qui domine le Melkevoldsbræ. Quelques minutes d'*ur*², et nous voici, comme on dirait en Savoie, à la *jonction* des deux glaciers.

La vue est admirable et d'ailleurs toute différente d'une vue alpine. Oldenvandet s'étend comme une longue coulée de jade vert au fond d'un moule colossal de roches brunes, presque immédiatement soudée à l'éblouissante cascade de glace blanche et bleue du Melkevoldsbræ. A

1. Marche prudemment, j'aide quand c'est dangereux.

2. Éboulis, *clapier*, *lapiaz*, quelle qu'en soit l'inclinaison et quelle que soit la grosseur des rochers ou des pierres qui le composent.

travers l'ouverture du lac apparaissent au loin quelques pics dentelés de Søndmøre, mais partout ailleurs règne l'austère simplicité de la montagne *spécifiquement* norvégienne : murailles sombres, lisses, presque verticales, sur lesquelles repose, presque plat, le corps colossal du monstre glaciaire. Ce n'est plus, comme au cirque de Geiranger, un concert de couleurs vibrantes; ce n'est plus, comme aux rives du Hjørundfjord, un jeu de formes exquises : c'est un puissant tableau de masses, de moyens extrêmement simples et d'effet infiniment grandiose.

La *jonction* est plate et très crevassée; nous la traversons sans encombre, bien que, de l'avis même du brave Mons, une bonne *isøks*¹ n'eût rien gâté pour passer quelques crevasses aux rebords d'inégale hauteur. Nous nous détachons sur le grand glacier de plateau, couvert de neige, mais libre de crevasses. La pente est extrêmement douce, le plateau est mollement ondulé, rien n'indique la route sur cette mer gelée dont nous ne voyons plus nulle part la fin. Des animaux la traversent pourtant, renards, écureuils, hermines. Mons y a un jour rencontré un ours : « *Hvad fandens gjorde det udyr?* (que diable fit la male bête?) — *Gjekk burt* (elle s'en alla), » répond-il laconiquement, et en considérant la carrure du bon géant je crois en effet qu'elle fit ce qu'il y avait de mieux à faire. Voici justement que nous trouvons sur la neige les traces, disposées quatre par quatre, d'une petite bête sautante, probablement un écureuil qui, blasé sur les faînes du Sogn, aura voulu goûter celles d'Olden. « Celui-là savait trouver sa route avec la boussole de l'instinct », remarque Thor, tout en tirant de son sac un gros compas et une carte dont il sait parfaitement se servir².

1. Piolet. La traversée de la *jonction* prend environ 2 heures quand elle est crevassée comme l'été dernier.

2. Tous les guides commissionnés par *Den norske turistforening*

Nous parvenons ainsi à la *promenade* jusque vers 1,600 mètr. d'altitude; le point culminant du Jostedalsbræ est à 2 ou 3 kilom. sur notre gauche et à une cinquantaine de mètres plus haut. Le soleil est près du terme de sa course, et ses rayons, par un phénomène que je ne me fais pas fort d'expliquer, mais dont je ressens vivement le charme, éclairent la neige en vert doux et font des petites rigoles de la surface autant de coulées de vive émeraude, tandis qu'ils incendient d'un rouge glorieux les lointains sommets de Søndmøre. Sur notre gauche Lødalskaupa dresse à 500 mètres au-dessus du plateau sa noire pyramide, la seule grande île de roche dans la mer du Jostedalsbræ, et droit devant nous le noble massif des Horunger élève ses *tinder* hardies, sentinelles avancées de la puissante armée des Jotunfjelde, dont les rangs pressés ferment l'horizon.

Nous dormons une heure environ à l'extrémité du glacier. La journée a été trop chaude et la nuit est trop courte pour que nous ayons le moins du monde froid, mais notre lit d'*ur* est vraiment un peu *dur* (pardonnez-moi ce calembour par à peu près, vous en feriez autant à ma place). Rien ne nous empêche de chercher mieux : même au 1^{er} août et par 61°37' de latitude, une nuit de Norvège vaut un crépuscule de France. Aussi descendons-nous sur Austerdalen jusqu'à ce que nous ayons trouvé sur la mousse sèche une couche vraiment sybaritique.

Au petit jour nous reprenons notre amusante et facile dégringolade le long de la paroi coupée de petits couloirs et de ressauts gazonnés. Un prodigieux spectacle se découvre progressivement à nos yeux : sur 7 kilomètres de long, un glacier-fleuve serpente au fond de l'étroit et long Austerdal, encaissé entre deux gigantesques murailles de granit, dont les puissantes incisions livrent passage à trois

sont munis de boussole et de cartes ; ceux des régions de haute montagne sont pourvus également de cordes et de piolets.

glaciers-cascades peu à peu illuminés par le jour croissant. Si ce n'est « le plus beau paysage glacé de toute l'Europe », comme le veut M. Slingsby, qui le voit avec des yeux de père ou du moins de parrain¹, c'est à coup sûr le plus extraordinaire. Tout est glace et roche ; les formes sont aussi simples que vers Oldenvandet, les couleurs encore plus sobres et plus vivement opposées : gris-brun des roches, souvent assombri jusqu'au noir, blanc des glaces, s'éteignant en gris au fond de la vallée, ça et là veiné de bleu le long des glaciers affluents, moucheté de rose vers les séracs des crêtes. Rien ne bouge, rien ne bruit, rien ne vit : l'eau et la végétation sont presque entièrement absentes de ce désert glacé, mort, dont seules les canonnades glaciaires viennent parfois troubler le solennel silence et la paix farouche.

Vers le tiers inférieur de notre descente, la paroi qui sépare Godthåbsbræen de Mikkelsbræen devient impraticable, et nous sommes obligés de passer sur le premier de ces deux glaciers. Dans sa partie supérieure, il a résisté aux tentatives de M. Slingsby lui-même ; ici il est encore très raide, et de plus dur comme roche et lisse comme verre. Il faut s'attacher et tailler des pas, ce qui, avec un simple *fjeldstav*, ne va pas très vite. Je crois bien qu'on

1. Austerdalen a été révélé au tourisme par M. Slingsby, l'éminent alpiniste anglais qui s'est fait de la Norvège comme une seconde patrie. M. Slingsby a baptisé comme suit les trois glaciers-cascades qui tombent dans le glacier-fleuve du fond (*Austerdalsbræ*) : *Godthåbsbræ*, rive droite de l'Austerdal, au S. (*Glacier de Bonne Espérance*, parce qu'il avait cru pouvoir descendre par là lors d'une première exploration) ; *Mikkelsbræ*, au N. du précédent et au fond de la vallée (du nom de son guide Mikkel Mundal, de Fjærland, aujourd'hui commissionné par *Den norske turistforening*) ; *Hymirsbræ*, au N.-E. du Mikkelsbræ et tout au fond de l'Austerdal (du nom du géant de la mythologie scandinave, Hymir, le premier être vivant sur terre, né de l'accouplement de la glace et du feu). V. *Den norske turistforenings årbog*, 1890, p. 22 (*The Jostedalsbræ revisited*), 1895, p. 16 (*Unknown corners of the Jostedalsbræ*), et *Alpine Journal*, février 1895, p. 351.

ne reprendra pas le brave Mons à venir ici sans *isøks*¹. Quant à la descente de l'Austerdalsbræ, c'est une simple promenade. Le glacier-fleuve a deux moraines latérales et une moraine médiane, basses et régulières ; sa pente est presque insensible : on suit la rive droite, tout près de la moraine, jusque vers la chute terminale, d'où un sentier tracé et *opvardet*² conduit à Nystølen.

Nystølen (*Tungesæter* sur la carte jointe au guide Bædeker) est une *sæter* avec une chambre aménagée pour les touristes. Après quelque réfection corporelle et quelque repos, je souhaitai bon retour à mes guides et je repris ma route, non pas seul, mais avec une gentille petite fille d'une huitaine d'années, dont la conversation agréable mais difficile fit tendre à les rompre tous les ressorts de ma philologie pendant une bonne heure et demie, jusqu'à Snauedalssæter, où elle me quitta pour regagner la maison paternelle, j'entends la petite fille, et non ma philologie, car si celle-ci m'avait quitté, que serais-je devenu ? Oncques n'en eus-je plus grand besoin. Les gens d'ici me sont plus malaisés à entendre que le brave Mons Eide, et le digne *gårdbruger*³ chez qui je débarque le soir à Nordre Næs a beau crier comme un sourd pour se faire mieux comprendre, comme si tout au contraire on ne troublait pas le vin en agitant bruyamment la bouteille, ce n'est qu'au bout de quelque temps que son parler se clarifie ou que mon oreille s'y fait.

Mais je m'aperçois que j'anticipe sur les événements, que je passe la description du Langedal qui s'ouvre à ma droite peu après Nystølen, du Snaedal qui mène à Fjærland par le Veitestrandsskar que je traverserai à mon prochain

1. Aussi avons-nous mis à la traversée complète de Brigsdal à Nystølen beaucoup plus de temps que je ne l'ai indiqué dans l'horaire où je sous-entends l'emploi du piolet.

2. Jalonné de *varder*.

3. Cultivateur, maître d'un *gård*.

voyage en Norvège, des airelles que je mange avec délices, des *multer* qui sont encore trop vertes, je veux dire trop rouges (je m'expliquerai plus loin). Il le faut, il le faut. Éliminons, déblayons. Passons encore sur le long et sauvage Veitestrandsvand, sur le tranquille Hafslovand entouré de sombres forêts et de cultures florissantes, sur les gracieuses campagnes de Marifjæren, sur le calme Lysterfjord dont la surface est couverte d'eau de glacier opaque et laiteuse. Si je disais tout, je n'en finirais plus, et d'ailleurs j'ai déjà fatigué mes lecteurs de trop redondantes descriptions ; j'en serai désormais plus avare : la Norvège est maintenant presque une vieille connaissance, et l'admiration un peu ébahie du début a fait place à des sentiments aussi intenses, mais plus discrets, dont l'expression doit naturellement être plus contenue.

JOTUNHEIM

5 août. — Le fond du Lysterfjord est un heureux coin de terre dont le doux climat permet la culture des arbres fruitiers et du tabac. Mais plus que cette Capoue norvégienne m'attirent les « montagnes des géants »¹ dont les vallées s'ouvrent au fond du fjord dans la roche brune, çà et là coupée de ressauts où poussent des herbes et des arbres vert tendre. Une de ces vallées me conduit en une heure un quart à Fortun, où je dine en compagnie d'un couple russe qui revient de la montagne absolument enthousiasmé. Le temps, d'abord incertain, se met résolument au beau.

1. *Jotunfjelde* (montagnes des géants), ou *Jotunheim* (demeure des géants). Les *Jotne* jouent dans la mythologie scandinave un rôle analogue à celui des Titans dans la mythologie grecque. Depuis les premières explorations (Boeck et Keilhau, 1820), Jotunheimen a été parcouru en tous sens et très commodément aménagé pour le tourisme.

Un chemin, non point tout à fait carrossable, mais, comment dirais-je ? *équitable*, si vous permettez, m'amène en 3 heures environ à Turtogrø. Les deux auberges sont pleines de touristes, et il en est ainsi dans tout le Jotunheim, où j'ai plusieurs fois trouvé pour mes étapes des compagnons improvisés qui les ont rendues plus agréables et plus instructives.

Je pousse environ trois quarts d'heure plus loin sur le chemin du Dølefjeld¹. A quelques minutes du chemin, vers 1,100 mètr. d'altitude, est un petit sommet arrondi qui a reçu le nom d'Oscarshaugen en souvenir de la visite que le roi Oscar y fit, au cours d'un de ses rares voyages dans son royaume de l'Ouest, le 15 août 1860. Vue splendide, surtout au S. sur le massif des Horunger avec ses quatre rangs de grands sommets et ses trois hautes vallées dominées par des brèches étroites et des pics hardiment profilés.

6 août. — J'emploie la matinée à visiter le Skagastølsbotn², la vallée médiane du versant N. des Horunger. Un sentier *opvardet* conduit en deux heures, presque sans montées, jusqu'au bord d'un petit lac entouré d'un magnifique cirque de montagnes et de glaciers fermé à l'O. par les Dyrhaugstinder, vêtues de blancs névés, à l'E. par les Skagastølstinder, nues comme les noires murailles de l'Austerdal. Le *Cervin de la Norvège*, Store³ Skagastølstind (2,354 mètr. d'altitude), ressemble plutôt à la Meije ou à l'Aiguille du Dru à moindre échelle (environ 1,300 mètr. au-dessus du *botn*, tandis que le Dru domine la Mer de Glace de plus de 1,800 mètr.).

A l'auberge, grande affluence de touristes, d'où dîner tardif et départ vers 4 h. et demie seulement par le chemin *équitable* qui sert au ravitaillement de Skogadalshøen. Vers 6 heures je suis au pied d'une belle cascade en Y où

1. Chemin *équitable* de Turtogrø à Bævertun.

2. *Botn*, en néo-norvégien, *bund*, en dano-norvégien, signifie *fond*.

3. Grande.

confluent deux gros torrents. De là deux heures de montée jusqu'au col, Keiseren (1,508 mètr.). Belle vue en avant sur la pointe hardie de l'Uranåstind, par delà la profonde vallée de l'Utla, puis à droite sur les Styggedalstinder avec le sommet tout à fait alpin de la Gjertvastind.

Une heure après Keiseren le chemin échoue au bord d'un torrent sans pont ni passerelle. Je remonte jusqu'à un éboulis qui recouvre entièrement le torrent ; ce détour me fait perdre plus d'une heure, et c'est en pleine nuit, à 11 heures, que je parviens enfin à Skogadalsbøen.

7 août. — Il pleut, je garde tranquillement la maison. Suivant l'usage norvégien, elle est construite en bois et repose sur un mur bas de pierres sèches, larges dalles de granit. Un étage seulement, légèrement élevé au-dessus du sol. A droite, la chambre des hommes, avec six larges lits disposés sur deux étages ; à gauche, la cuisine, le logement du personnel et la chambre des dames avec quatre lits ; au milieu, la salle à manger avec une cheminée en forme de vespasienne, sous le respect que je vous dois, et une petite bibliothèque norvégienne, anglaise et allemande. C'est un des six chalets gardés de la Société des touristes norvégiens ; il date de 1888. Il reçoit bon an mal an environ 220 visiteurs ; je relève sur le registre d'inscription les chiffres de 1892, qui est une année moyenne : 48 Norvégiennes, 104 Norvégiens, 11 étrangères, 61 étrangers, total 224. Le tenancier garde pour lui le prix des repas, boissons, provisions, etc. (tarifs extrêmement modérés, fixés par la Société), et verse à *Den norske turistforening* les sommes perçues pour logement¹.

1. 40 øre (environ 60 cent.) pour les membres de la Société, 1 couronne 25 (environ 1 fr. 75) pour les autres, de sorte qu'un touriste qui doit passer seulement cinq nuits dans une des *hytter* de la Société trouve un avantage pécuniaire à s'en faire recevoir membre (cotisation annuelle, 4 couronnes, soit 3 fr. 60) ; cette ingénieuse combinaison est généralement pratiquée aussi par les 22 Sociétés locales existant en Norvège. Le comité directeur de *Den norske tu-*

Un aperçu du budget de la Société intéressera sans doute mes lecteurs¹. Les recettes ont été en 1896 de 16,014 cour. 12 ø., dont 5,000 cour. pour subvention de l'État, 9,310 pour cotisations (1,722 membres ordinaires norvégiens, 960 étrangers, 201 membres à vie, total 2,883), 877, 30 pour redevances de logement, 585,94 pour revenu des fonds placés, 240,88 pour recettes diverses. Dans la même année je relève aux dépenses 2,781 cour. 20 ø. pour frais d'administration, voyages d'inspection, frais de poste et de bureau, recouvrements, 2,727,42 pour l'Annuaire (*årbog*), 720,44 pour fonds placés en réserve, 6,234,38 (dont 1,650 de subvention aux sociétés locales) pour entretien des refuges et travaux en montagne, 1,250,55 pour couvrir un excédent de dépenses de l'exercice antérieur, 776,39 pour dépenses diverses, en caisse 1,503,74, total égal 16,014,12.

Dans l'après-midi le temps devient plus clair. Je pousse une reconnaissance vers le chemin du Melkedal, je monte manger des aîrelles sur les pentes de Skogadalsnåsi², et je redescends vers le triple confluent de la Store Ulla qui vient du Gravdal à l'E. avec la Vesle³ Ulla qui vient du haut Utladal au N. et le torrent qui vient des pentes du Fanaråk à l'O., une énorme masse d'eau écumant entre des rochers polis. Près de là est une *sæter* avec un toit couvert de

ristforening a mis à l'étude la suppression de toute redevance de logement pour les membres de la Société, dont la cotisation serait portée à 5 couronnes (6 fr. 95). Les prix de 40 à 60 øre par nuit sont usuels dans les auberges du Jotunheim (Turtogrø, Eidsbugaren, etc.). D'ordinaire dans les auberges, toujours dans les *hytter*, les lits sont sans draps.

1. Je donne ici les chiffres globaux des recettes et des dépenses d'après *Den norske turistforenings årbog for 1897* en combinant le compte de la subvention de l'État (p. 88 et suiv.) avec celui des ressources propres de la Société (p. 93 et suiv.).

2. Le mot *nås* (nez, en néo-norvégien) désigne le premier épaulement des montagnes, avec sommet arrondi et pente rapide sur la vallée.

3. Petite.

gazon, comme on en voit souvent en Norvège, sur lequel quelques chèvres se promènent en broutant.

8 août. — Voici deux aimables compagnons de voyage tombés ici hier soir, non précisément du ciel, mais du Fanaråk, un étudiant norvégien et un de ses amis, Allemand établi en Norvège, et parlant si bien norvégien que la révélation de sa nationalité me plonge dans la plus flatteuse stupéfaction. Il me suffira de les désigner par leurs prénoms éminemment caractéristiques : Harald et Maximilian.

Comme ils sont arrivés tard et que l'étape d'aujourd'hui n'est ni longue ni difficile, nous ne partons qu'à 10 heures. Je n'insisterai pas sur les détails de la route qui nous mène en huit heures et demie environ, par une vallée en pente douce et un seuil avec chaîne de lacs (*band*), vraiment un peu trop riche en *ur*¹, à l'extrémité Sud du Store Melkedalsvand. C'est là seulement que le paysage devient vraiment grandiose. Le temps, jusque-là couvert et pluvieux, s'éclaircit fort à propos pour découvrir à nos yeux la longue nappe du lac au delà duquel la pyramide hardie de l'Uranåstind dresse ses roches noirâtres au-dessus d'un vaste glacier sans moraines majestueusement étalé sur les pentes inférieures.

Nous descendons de là en une heure et demie sur la petite auberge d'Eidsbugaren; derrière la nappe noir-bleu de Bygdin apparaissent des montagnes arrondies, d'un bleu sombre moucheté de blanc par de petits névés. Mes compagnons me quittent après souper pour gagner Tyinsholmen, d'où ils doivent repartir demain pour le Sud.

9 août. — Agréable surprise : Harald et Maximilian reviennent de Tyinsholmen, déçus par l'aspect trop calme

1. La description de Baedeker répond à l'état des lieux au commencement de l'été, alors que les éboulis sont en grande partie recouverts par des névés qui varient les aspects et facilitent la marche.

des *mindre trakter*¹ du Jotunheim méridional ; nous allons faire encore une étape ensemble. Nous embarquons en compagnie d'un ménage norvégien et d'un Écossais, tout surpris que je le salue avec des chansons de son pays, fruit de mes voyages d'autrefois. Les hommes rament tour à tour. Une heure environ après le départ l'Écossais nous quitte pour gagner Gjendeboden à cheval par la Højstakka et le Vesleådal ; trois heures plus tard nous abordons à Nyboden, vers le milieu de Bygdin, et nous tirons le bateau sur la rive, où il restera jusqu'à ce que d'autres touristes viennent l'y prendre².

Après un rustique repas de laitage dans la petite cahute (chambre à deux lits pour les touristes), nous prenons congé du ménage norvégien, qui s'en va bras dessus bras dessous vers le bout du lac à l'abri d'un parapluie conjugal. Je déploie mon plaid, Maximilian s'enveloppe dans un manteau caoutchouté, Harald reçoit stoïquement la pluie, et nous grimpons vivement une pente gazonnée assez raide qui nous conduit en trois quarts d'heure à l'étage supérieur de la vallée ; de là, trois heures de marche en pente douce pour remonter le Thorfinsdal et descendre le Svartdal jusqu'à la Svartaksla.

Si les rives de Tyin et de Bygdin appartiennent incontestablement aux *mindre trakter*, Thorfins- et Svartdalen auraient tout droit à l'épithète inverse de *større*, car le seuil formé par les deux vallées est vraiment d'une beauté

1. Moindres régions, paysages moins intéressants.

2. Il n'y avait en 1897 que des bateaux à rames sur les trois lacs du Jotunheim méridional ; un bateau à vapeur fera probablement en 1898 le service de Vasenden à Tyinsholmen, raccordant ainsi le Jotunheim méridional à la route de Kristiania à Lærdalsøren par le pays de Valdres. Tyin (alt. 1,078 mèt., long. 14 kil., larg. moy. 4 kil.) se déverse dans Bygdin (alt. 1,062 mèt., long. 25 kil., larg. moy. 2 kil.) par un torrent long de 3 kilomètres. Le troisième lac, Gjende (alt. 979 mèt.) est situé plus au N. ; il a 18 kilomètres de long et une largeur constante d'environ 1 kilomètre.

majeure. Les roches y sont beaucoup plus foncées de ton⁴ que dans les autres parties du Jotunheim, moins massives, l'érosion en a sculpté les pentes en petits clochetons couverts d'une mousse noire caractéristique, et découpé les crêtes en aiguilles alpines séparées par des brèches en V. De grands glaciers coulent jusqu'au fond du seuil.

Puis Svartdalen tombe en pente rapide sur Gjende. Du rebord terminal (*Svartaksla*), la vue est merveilleuse : le lac vert opaque remplit un étroit canal de roches brunes coupées de terrasses gazonnées, portant les hauts sommets et les vastes glaciers du plateau supérieur, entaillé à l'Ouest par les larges vallées de la Store- et de la Vesleå. Trois quarts d'heure de rapide descente et un quart d'heure de traversée du lac nous amènent au chalet gardé de Gjendeboden. Il est beaucoup plus grand que Skogadalsbøen, et reçoit bon an mal an la visite de quatre à cinq cents touristes.

10 août. — Cette fois la séparation est définitive : mes compagnons d'hier rament jusqu'au bout du lac pour gagner de là la grande route du Gudbrandsdal, et je prends le chemin du Nord (*opvardet* et souvent tracé) par le large Storeådal. Temps couvert, souvent pluvieux. Baedeker exagère beaucoup les difficultés de la route : elle est constamment praticable aux chevaux. Au bout de deux heures et demie je laisse à gauche le chemin du Lejrdal ; c'est vers cet embranchement que commence le *band*, constitué par quatre petits lacs au Sud vers Storeådalen et deux au Nord dans Uladalen. Deux heures et demie plus tard j'arrive au bord du quatrième lac en partant du Sud. Il est couvert de gros glaçons flottants détachés du Semmelbræ, qui coule jusqu'à la rive. Le cône noir de la Semmelind domine majestueusement ce paysage polaire. Il pleut à verse, et je dois m'abriter sous une tente établie en

1. *Svartdal* signifie *vallée noire*.

calant avec de grosses pierres mon plaid étendu entre deux blocs de rocher; les gouttières de ce toit improvisé me fournissent une eau délicieusement fraîche pour arroser mon dîner.

De là jusqu'à Spiterstulen (4 heures de marche), la vue est constamment intéressante et souvent très belle, surtout vers le confluent de l'Ula avec la Visa : à l'Est s'élève le toit à clochetons noirs de la Heilstuguhø, à l'Ouest s'ouvre largement le haut Visdal, dominé au Sud par Kirken, cône noir complètement isolé des autres sommets, au Nord par l'extrémité Sud de l'Ymesfjeld. Puis on descend le bas Visdal, entre l'Ymesfjeld à gauche et le massif de la Glittertind à droite, murs sombres entaillés de couloirs *austerdaliens* où les glaciers précipitent leurs cascades de séracs.

11 août. — Il pleut toute la matinée. Je dîne à l'auberge de Spiterstulen en compagnie d'un aimable couple hollandais qui a l'intention de monter ce soir à la Juvashyt. « Croyez-vous que nous ayons besoin d'un guide? » me demande la dame en allemand, notre langue commune. J'offre mes services, ils sont agréés, et nous partons après la fin de la pluie. — « Fera-t-il beau demain? — Je vous le dirai demain soir. » On voit que j'entre tout à fait dans la peau de mon personnage de guide. Mes fonctions ne sont d'ailleurs qu'une sinécure. Un sentier assez raide conduit en une heure et demie au bord du Styggebræ. Le glacier n'est pas *vilain*¹ du tout; on le traverse en amont de sa cascade terminale : il est à peu près plat, et on ne rencontre sur tout le parcours (25 minutes) aucun autre accident qu'un gros moulin; de là, trois quarts d'heure de

1. *Styggebræ* signifie littéralement *vilain glacier*. C'est par erreur que l'*Amtskart* attribue à ce glacier le nom de *Tverbræ* ou *Tveraabræ* et dénomme *Styggebræ* le véritable *Tverbræ*, par où s'écoulent dans le Visdal les névés de Tverbottenhornene, les sommets méridionaux de l'Ymesfjeld.

marche jusqu'à la Juvashytte, par un *ur* à peine incliné qui offre une belle vue sur le Visdal et le massif de la Glitterind.

Juvashytten appartient au guide Knud Vole¹, aussi célèbre en Norvège que le père Gaspard dans l'Oisans. Il était absent lors de notre arrivée; une heure environ plus tard il rentre avec toute une bande de touristes norvégiens et danois qu'il ramène du Galdhøpig effroyablement mouillés, n'ayant rien vu, enchantés quand même. Un jeune Anglais complète à dix l'effectif des hôtes du chalet. Après souper arrivent en pleine nuit deux Français, apparition aussi agréable qu'inattendue. « Fera-t-il beau demain, et pourrons-nous monter au Galdhøpig? » Je traduis la question à Knud, qui rit dans sa moustache et me répond exactement ce que j'avais répondu à *mes voyageurs* hollandais : *Det skal jeg si Dem imorgen kveld*.

12 août. — Pluie et brouillard; c'est tout au plus si l'on aperçoit, à cinq cents mètres à peine du chalet, le petit lac où flotte une escadrille de banquises en miniature, détachées du glacier qui coule jusqu'à la rive. Les ascensionnistes d'hier partent; le couple hollandais les suit; l'Anglais monte au Galdhøpig « pour pouvoir dire qu'il y est allé », en revient mouillé comme un canard et gai comme un pinson, et redescend immédiatement dans la vallée pour se sécher. Les Français ne se décident qu'après dîner à lâcher la partie. Je reste seul avec Knud; puis arrive un touriste norvégien; nous fumons beaucoup de pipes, nous devisons de choses et d'autres, et de temps en temps nous manœuvrons un orgue de Barbarie qui moud une quantité de valse autrichiennes, d'airs d'opérette anglais, et, perle emmi ce fumier, le noble choral danois *Det er et yndigt land*.

13 août. — Plus de pluie, plus de vent, quelques taches

1. Knud et son fils Ole Knudssen Vole sont tous deux guides commissionnés par *Den norske turistforening*.

bleues dans le ciel. Trois touristes norvégiens arrivent au chalet. Vers 11 heures nous partons tous les cinq pour le Galdhøpig sous la conduite de Knud : deux heures d'agréable promenade du chalet (environ 1,900 mètr.) au sommet (2,561 mètr.), quarante minutes d'ur et de névés, quarante minutes de glacier plat, mais crevassé, quarante minutes sur un escalier de larges dalles, puis sur la neige, et nous voici au point culminant de toute la Scandinavie. C'est une calotte de neige appuyée sur une paroi de rocher, présentant une frappante analogie de forme, comme de nom, avec le Galenstock valaisan. Le sommet est signalé par une tour ronde en pierres sèches, érigée par le service géographique norvégien ; à quelques mètres de là est la cabane en bois construite par Knud, où nous arrosons d'un excellent vin mousseux de Saumur la réussite de notre expédition.

Car le soleil est radieux et la vue est d'une netteté parfaite, sauf vers l'Ouest sur les Horunger. Elle a d'ailleurs tous les mérites et tous les défauts d'une vue panoramique, et vaut plus par la majesté de l'ensemble que par la grâce des détails. On n'aperçoit pas une seule vallée habitée et cultivée ; ce ne sont partout qu'immenses glaciers, vastes névés, pyramides, aiguilles, dents, pics de toutes formes. Le tour d'horizon est fermé vers 13 kilomètres à l'Est par la masse énorme de la Glittertind (2,554 mètr.), mais la vue s'étend librement au Nord (Snehætta, dans le Dovrefjeld, à 95 kilomètres), à l'Ouest (Lodalskaupa, au-dessus du Jostedalbræ, 65 kilomètres) et au Sud (Gausta, dans Telemarken, 210 kilomètres).

Nous descendons en une heure et demie au chalet, et nous partons après dîner, le Norvégien arrivé hier pour Rødsheim, les trois autres pour Spiterstulen, et moi pour Elvesæter. Ce n'est pas sans regret que je me sépare de ces aimables compagnons et que je quitte ce chalet où le bon Knud et ses gracieuses filles reçoivent le touriste en

hôte plutôt qu'en client. Comme on dit chez nous, c'est tout à fait *du brave monde*. Des *étrangers*? je jurerais que c'est une vieille connaissance, ce Norvégien aux traits énergiques, au regard calme et profond, qui ressemble au *Gaulois blessé* du musée du Capitole. On dirait qu'il m'a pris aussi en affection. « J'ai bien vu sur le glacier que vous aviez l'habitude de la montagne », me disait-il tantôt en examinant avec intérêt mon bâton et mon plaid; puis, quand nous causions de mes excursions précédentes : « Mais vous avez vu ce que nous avons de plus beau en Norvège! » Et voici qu'en faisant quelques pas avec moi sur la route d'Elvesæter, il oublie les formules cérémonieuses et me tutoie à la bonne mode des paysans norvégiens : « Tu es assez bon montagnard pour n'avoir pas besoin de guide; regarde sur ce papier : tu traverses le petit glacier, puis tu descends, en évitant le marais, entre les deux mamelons que j'ai dessinés à droite, jusqu'au chalet de Mytengen, où tu demanderas le chemin d'Elvesæter. — Puis-je garder ton papier? — Oui, je l'ai fait pour que tu le gardes. — Merci, ce sera un précieux souvenir de toi », et nous nous séparons en échangeant cordialement les poignées de main, les *Tak* et les *Sjølvtak*¹ de la *cavalleria rusticana* norvégienne.

Impossible, en effet, de se tromper avec le croquis du brave Knud : au bout de 1 heure 40, j'arrive à Mytengen, où une jeune fille m'indique le chemin d'Elvesæter : « As-tu déjà vu des Français? lui dis-je en partant. — Jamais. — Regarde-moi, en voici un. — Mais, c'est curieux, j'ai compris tout ce que tu m'as dit. » Elle a dû probablement en conclure que les Français parlaient un dialecte scandinave; ai-je eu tort de lui laisser cette illusion?

Cinquante minutes de marche aisée me conduisent à

1. Merci; merci toi-même.

Elvesæter, grosse ferme où quelques chambres sont très confortablement aménagées pour les touristes (téléphone). Le *gårdbruger* est un jeune homme extrêmement intelligent et cultivé, parlant anglais et allemand, lettré, philologue, cycliste, chasseur de rennes. Il me remet au courant des événements politiques, que j'avais un peu négligés depuis Turtegrø, et me conte que deux esthètes parisiens se sont récemment battus en duel à propos de la littérature norvégienne. *Velbekomme* !

14 août. — Le temps se gâte; mais jusqu'à Bævertun il reste simplement couvert. Le chemin² suit le cours de Lejra, dont la vallée délimite l'Ymesfjeld à l'Ouest comme le Visdal le délimite à l'Est. Peu de vue, sauf, en montant au Bævertjærnhals³, une belle échappée vers le Sud sur le haut Lejrdal et la pyramide élancée de la Stetind. De l'autre côté du *hals* (Bæverdalen) le passage est agréable et tranquille; il devient vraiment grandiose quand j'arrive, en montant le long de la Bævra, au bord de l'immense Smørstabbra, étalé jusqu'au bord d'un petit lac qui remplit le fond de la vallée. Tout près de là est le col, en pente douce du côté du Bæverdalen, assez rapide au-dessus de l'Utladal. Les larges ouvertures des vallées latérales sont d'un effet saisissant dans la mystérieuse obscurité de la fin du jour. Mais la pluie tombe sans relâche et il est déjà tard; c'est le cas ou jamais de mettre en pratique

1. Grand bien leur fasse !

2. Trois heures et demie à quatre heures de marche jusqu'à Bævertun sur le chemin (praticable aux chevaux) qui relie Elvesæter, terminus des routes de voitures dans le Jotunheim septentrional, à Skjolden, au fond du Lysterfjord, par Bævertun, le Dølefjeld, Turtegrø et Fortun. Deux heures et demie après Bævertun on laisse ce chemin à droite; en suivant une ligne de *rarder*, interrompue seulement dans les prairies marécageuses du fond de l'Utladal, on arrive en 5 heures à Skogadalsbøen.

3. *Hals* signifie cou et col; *tjærn* est un petit lac de montagne, comme l'anglais *tarn*.

la sentence gravée là-haut sur une des *varder* du Dø-lefjeld :

*Vær rask som en løve og skynd dig som en hind,
Se vejret, der griner på Fanaråk tind¹!*

Il n'est pas sans m'inspirer quelque inquiétude, ce Fanaråk aux pentes sillonnées de torrents qu'il faudra traverser Dieu sait comme. Mais, agréable surprise, deux ou trois se laissent enjamber sans difficulté; un autre, plus large, est couvert d'un *klop*² propice, et sur les deux rives du dernier deux tas de larges dalles, disposés en tremplin, permettent de le franchir artistement par un saut en longueur. J'échappe ainsi au bain de siège dans l'eau glacée, mais quel bain de pieds dans le jus de tourbe que distillent les prairies marécageuses du fond de l'Utladal! Enfin voici le pont de l'Ulla et le chalet de Skogadalsbøen : Dieu soit loué! il était temps, une demi-heure plus tard je n'y voyais plus à me conduire.

15 août. — Une matinée de repos pour sécher mes vêtements, et après dîner je prends le chemin du bas Utladal³. Pluie fine au début, puis beau temps vers la fin de la journée. Deux heures et demie de montée, d'abord à travers le pauvre bois de bouleaux qui a donné son nom au Skogadal⁴, puis sur une pente gazonnée entremêlée d'*ur* et de parties marécageuses. Au point culminant⁵, vue

1. Sois rapide comme un lion et hâte-toi comme une biche, vois le temps qui grimace sur le pic de Fanaråk!

2. Forte planche formant passerelle.

3. Sentier tracé de Skogadalsbøen à Vetti, de Vetti au pied du Vettisfos et de Vetti à Gjelle.

4. C'est la vallée qui conduit de Skogadalsbøen au Melkedal et à Eidsbugaren. *Skog*, en néo-norais, *skov*, en dano-norvégien, signifie bois ou forêt.

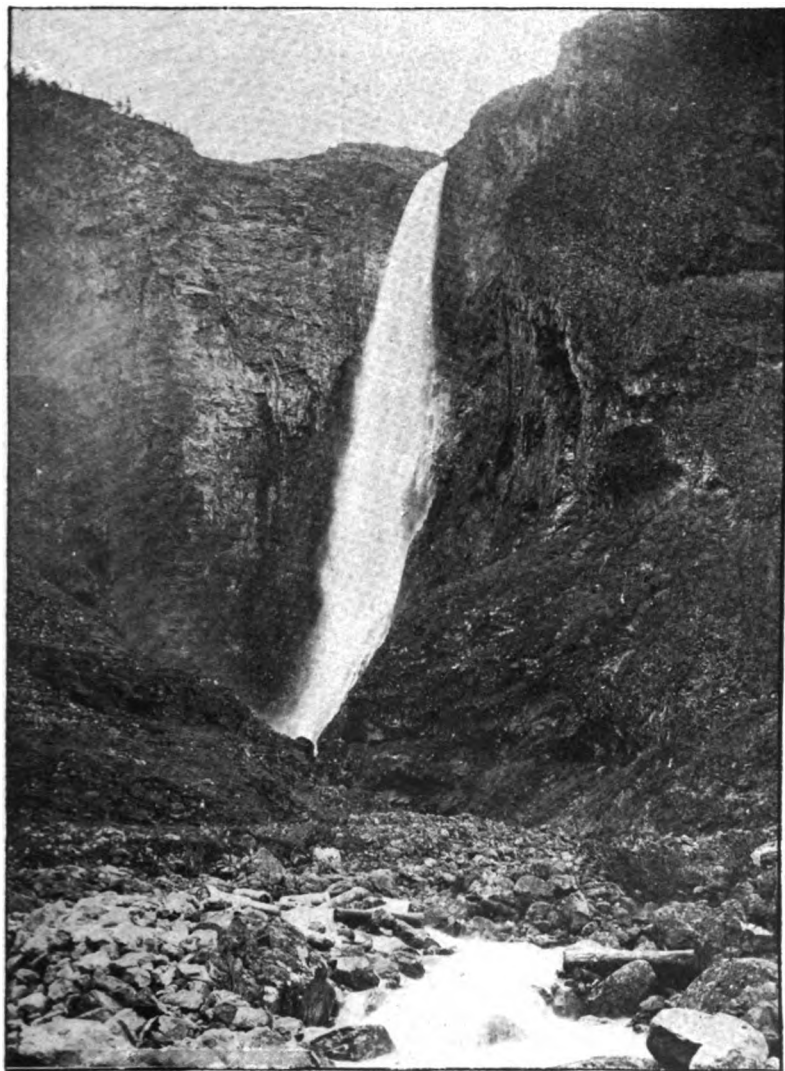
5. Environ 500 mètres au-dessus de l'Ulla, dont les bords sont impraticables; l'établissement d'un sentier le long de l'Ulla aurait nécessité de véritables travaux d'art, le sentier n'aurait offert aucune vue et n'aurait pas desservi les *sætre* de Fleskedal et Vettismorka.

splendide à l'O. sur le massif des Horunger et la noire pyramide à quatre faces de Midtmaradalstinden, à l'E. sur le Fleskedal, avec de grands glaciers dominés par des pics de toute beauté, Stølsnås- et Koldedalstinden.

Une demi-heure de descente jusqu'au bord (rive droite) de la Fleskedalselv, en face des Fleskedalssætre, puis une demi-heure de lacets sur la rive droite à travers un bois de bouleaux et de pins, et je traverse le torrent sur un pont de bois¹ : ici commence un plateau supérieur couvert de prairies et de forêts de pins ; merveilleuse échappée à l'O. sur le Stølsmaradal, au fond duquel deux aiguilles noires trônent au-dessus d'un grand glacier dont la masse translucide se colore de nuances roses et bleues d'une infinie délicatesse sous les rayons du soleil couchant.

Trente-cinq minutes du pont de bois à la Vettismorkasæter, où plusieurs *klopper* permettent de traverser les bras de la Morkedøla ; vingt-cinq minutes le long de la Morkedøla (rive gauche) ; une heure de descente jusqu'au *gård* de Vetti (chambres pour les touristes). Un peu avant le commencement de la descente, soit vingt minutes après Vettismorkasæter, un sentier à peine tracé se détache à droite du sentier principal, traverse la Morkedøla sur un *klop* et aboutit une centaine de pas plus loin au bord d'une paroi de roche lisse et verticale que la Morkedøla saute en une cascade de 260 mètres de haut, *Vettisfossen*. Pour avoir une vue d'ensemble de cette cascade, une des plus belles de la Norvège, il fallait autrefois se pendre à un pin à moitié mort ; ce belvédère par trop primitif a été remplacé, il y a environ quatre ans, par une construction d'une rusticité toute norvégienne : quelques forts troncs de pin, solidement liés ensemble et munis d'une robuste balus-

1. C'est à tort que la carte de Baedeker place les *sætre* sur la rive droite du torrent, et qu'elle marque le chemin comme traversant le torrent immédiatement à la hauteur des *sætre*, alors qu'il ne le traverse dans la réalité qu'une demi-heure plus bas.



Vettisfossen, d'après une photographie de la collection Lindahl.

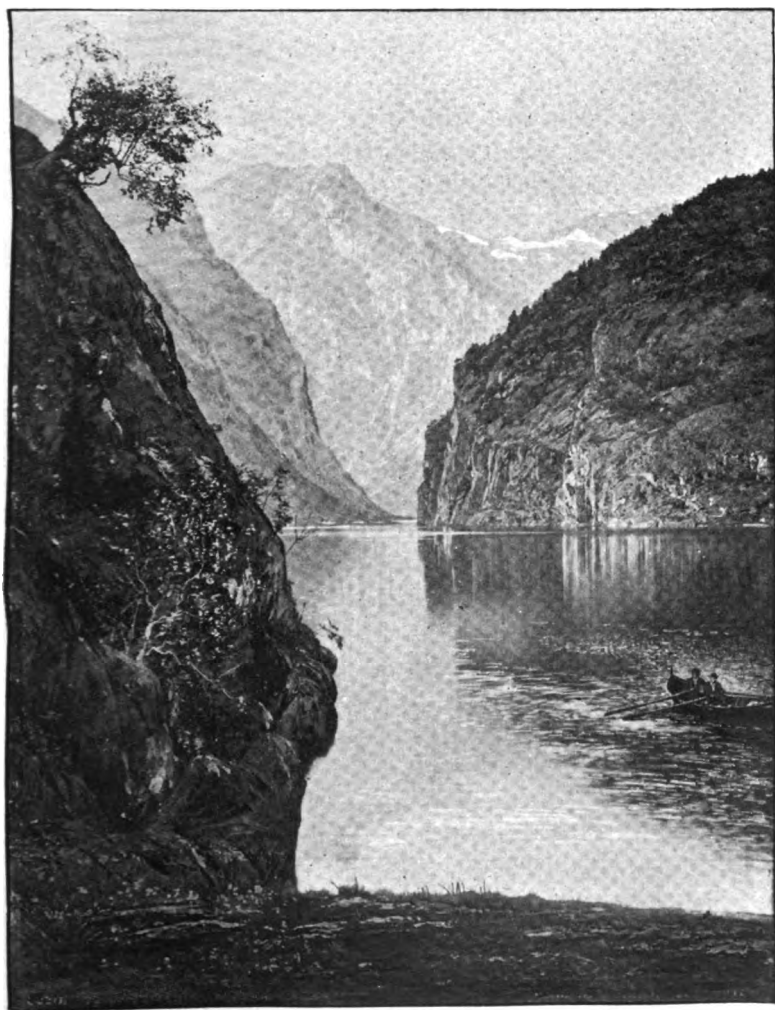
trade, portant dans le vide sur un tiers environ de leur longueur, simplement posés à terre sur les deux autres tiers et calés par des pierres énormes, à peu près comme les fondations de l'observatoire de mon éminent collègue Vallot. Vettisfossen est, comme presque toutes les cascades, un simple détail de paysage, mais c'est un détail saisissant que cette énorme masse d'eau, tombant tout à coup au fond d'un couloir vertigineux, puis rebondissant sur les rochers inférieurs en écume blanche et en blanches vapeurs ; la lumière du soir en semble agrandir les proportions, et donne au spectacle un singulier attrait de mystère, presque d'effroi.

16 août. — La cascade est certes très imposante vue d'en bas (une demi-heure de Vetti), mais ce n'est plus l'effet étrange et puissant d'hier soir. Encore une matinée de repos sous la pluie, quelle désagréable fin d'été ! La pluie ne cesse que vers 4 heures et demie du soir. Je me mets en route ; la pluie reprend. Le sentier suit le bord del'Utla, entre les parois abruptes des *nåser*. Fraises mûres, framboises mûrissantes. A droite, une cascade de 160 mètres de haut, Afdalsfossen, me rappelle en moins bien l'Acqua Fraggia dans la Val Bregaglia, tandis que Vettisfossen me rappelle en mieux la cascade de Pianazzo sur le versant italien du Splügen. A 6 h. 10 j'arrive au gârd de Gjelle, et je descends de là à Farnæs en 1 h. 20 par une bonne route de voitures. La vallée s'élargit, le fond en est cultivé et habité ; beau paysage, grands torrents, forêts, cascades, mais quelle pluie ! ma pipe s'éteint, mon plaid est transpercé, et quand j'entre dans l'hospitalière maison du maître de poste de Farnæs un petit lac dégoutte autour de mon individu, comme la mare qui s'extravase d'un parapluie subitement replié.

SOGN, VOSS, HARDANGER, HALLINGDAL

Si je me suis étendu déjà plus que de raison sur des courses plus que modestes, ce qui va suivre est encore plus *small beer*, comme dirait M. Slingsby : navigation sur l'Årdalsvand de Farnæs à Årdal, sur le Sognefjord d'Årdal à Lærdalsøren et de Lærdalsøren à Aurland, puis jusqu'à Gudvangen au fond du Nærøfjord, tout cela n'a aucun rapport avec l'alpinisme, à part la beauté des sites, que je me sens incapable de décrire, et que le mauvais temps et les retards qui en ont été la conséquence m'ont empêché de voir en détail. Une autre fois je grimperai sur le plateau qui tombe en parois de 400 mètres à pic au-dessus de l'Årdalsvand, et j'irai par le *fjeld* voir la vieille église de Borgund ; je chercherai un belvédère d'où contempler l'Aurlands- et le Nærøfjord, grandioses, sublimes, même après les merveilles de Geiranger, de Søndmøre, de Nordfjord et de Jotunheimen. La pluie et la brume me confinent dans les vallées. Elles sont d'ailleurs fort belles ; le Nærødal mérite son antique réputation : il ressemble au Norangdal de Søndmøre par l'âpreté des parois rocheuses, ici d'un ton plus clair, qui va presque jusqu'au blanc dans le curieux Jordalsnut, dressé en l'air comme le pouce d'un *Jotun*, il lui est même supérieur par l'abondance et la beauté des cascades et par la richesse de la végétation du fond et de l'extrémité méridionale. Changement à vue dès qu'on a passé le seuil de Stalheim : c'est le pays de Voss et les environs de Bergen, tranquilles petits lacs, forêts de pins, prairies et champs cultivés ; à part quelques détails bien norvégiens de paysage, d'architecture, de culture, on pourrait se croire tantôt dans la Forêt-Noire et tantôt dans le Morvan¹.

1. Ce dernier rapport a déjà été très justement relevé par M. Eugène Gallois (*Annuaire* de 1894, p. 348). — Route de voitures de Gudvangen à Stalheim (12 kil.) et de Stalheim à Vossevangen (36 kil.) ; chemin de fer de Vossevangen à Bergen (108 kil.).



Nærøfjord, d'après une photographie de la collection Lindah .

Je suis tout ahuri de me retrouver dans une ville et de réintégrer des vêtements *urbains*, cependant qu'un homme de l'art efface de mes souliers de montagne, dans la mesure du possible, les injures de l'âge et de l'*ur*. Je ne reste d'ailleurs qu'un jour et demi à Bergen, et je fais expédier mes bagages à Kristiania, ne gardant avec moi que mon bâton et mon sac, alourdi cette fois d'un pantalon de rechange dont mes *pataugements* dans l'Utladal m'ont montré l'utilité.

Le trajet de Bergen au Hardangerfjord ne modifie pas sensiblement mon opinion sur la côte de Norvège. Dès l'entrée du fjord les montagnes s'élèvent, les pentes se redressent, la végétation s'anime, le paysage devient plus imposant et plus gracieux à la fois ; à l'E. s'ouvre un golfe long et étroit, Maurangerfjord, et à moins d'une heure de ses rives est un des plus jolis coins de la Norvège, le cirque de Bondhus. Quelle exquise journée de radieux soleil j'y ai passée à ramer sur le lac, à contempler les jeux de lumière blanche et bleue du glacier et des cascades, à errer sous les arbres du rivage en me gavant de fraises, de framboises et d'airelles !

Le lendemain j'étais moins heureux : temps couvert toute la journée, brouillard épais sur le glacier. Malgré la pénible insistance d'un guide obséquieux (combien différent de toi, ami Knud Vole !) et les amicales objurgations de l'hôtelier de Sundal, j'avais entrepris de traverser tout seul la Folgefond. C'est le plus grand glacier de la Norvège après Jostedalbræen et Svartisen : il a 36 kilom., de long, et sa largeur varie entre 6 et 15 kilom. Monsieur Per-richon lui-même le traverse : il monte à cheval de Sundal à la cabane de Breidablik ; là son guide attelle le cheval à un traîneau, puis le dételle au bout du glacier, d'où notre ami peut encore chevaucher tant bien que mal jusqu'à Odde. Je me contente du mode de locomotion naturel à l'alpiniste. A 1 h. 10 de Sundal une inscription gravée sur

le rocher indique l'origine du chemin construit par le *Nordlandsverein* de Hambourg : il sera probablement prolongé, mais il ne va encore que jusqu'à la Garshammersæter, à une heure plus haut, vers la limite de la végétation arborescente. De la *sæter* un sentier *équitable* conduit en deux heures et demie à Breidablik par des pentes couvertes d'*ur*, puis le long d'un petit lac polaire où tombe un glacier en pente douce ; belle vue sur le fjord et sur le cirque de Bondhus, aux pentes constellées de petits lacs ronds.

La cabane de Breidablik est au bord même du grand glacier de plateau. Il n'y a ni rimaye ni crevasses, et la route est marquée par des branchages attachés à de grosses pierres. 1 h. 40 de montée à peine sensible jusqu'au point culminant (environ 1,650 mèt.) ; 1 h. 50 de descente non moins douce jusqu'à l'autre bord de la *fond*. Le glacier est nu aux deux extrémités et recouvert de neige sur tout le reste de sa surface. Vers la fin de la traversée je côtoie quelques crevasses en me tenant, suivant la recommandation de M. Slingsby, à bonne distance, car elles s'ouvrent plus obliquement que dans les Alpes, en raison de l'obliquité même des rayons solaires dans les contrées septentrionales, et si je m'aventurais trop près du côté exposé au N. je risquerais de faire rompre la glace surplombante.

Une heure de *dépêtrage* par des *Gletscherschliffe* et des pentes gazonnées sans *varder* ni sentier tracé, puis une demi-heure sur un chemin bien entretenu, au-dessus du vallon de Tokheim, dont je traverse ensuite sur un pont de bois le torrent principal : c'est l'émissaire de Blåvandet, le *lac bleu* qui remplit à droite un petit cirque de montagnes. Le torrent forme une belle cascade à sa sortie du lac, et peu après il descend presque jusqu'au Sør fjord par un *fos* rampant d'une longueur démesurée, dont je côtoie maintenant la rive droite. A près de mille mètres de profondeur j'aperçois les eaux bleues du fjord et les maisons d'Odde.



Skjægedalsfossen, d'après une photographie de la collection Lindahl.

Le chemin devient un médiocre sentier, qui disparaît ensuite dans le gazon et les arbustes (combien mouillés !); en 1 h. 50 je descends sur la route du rivage, d'où j'arrive au bout de vingt minutes à Odde.

Odde, *terminus* de la grande route de Kristiania au Hardanger par Telemarken, est trop connue pour que j'aie besoin de m'étendre longuement sur les charmes de son paysage. Il me suffira de recommander à tous les touristes la course du Skjæggedalsfos, en les mettant en garde contre la description inquiétante qu'en donne le guide Baedeker : le sentier est partout excellent, même après une forte pluie, on trouve à Skjæggedal un excellent hôtel, et l'excursion comporte seulement 4 h. 50 min. de marche et 5 h. 50 m. de bateau (avec un rameur sur le fjord et deux sur le lac), aller et retour. Elle est aussi agréable que facile. Skjæggedalsfossen n'est pas la plus haute des cascades norvégiennes (160 mètr.), mais c'est probablement la plus abondante. Elle tombe presque directement dans le Ringedalsvand, comme la chute de Seculejo au fond du lac d'Oo; le lac norvégien n'a pas la sauvage grandeur du lac des Pyrénées, mais la cascade est ici incomparablement plus majestueuse.

Que dire du Sør fjord et des autres branches intérieures du Hardangerfjord sans répéter ce qui a déjà été dit mille fois des riantes prairies et des arbres verts du rivage, des rochers abrupts qui s'élèvent droit au-dessus des eaux, des cascades éblouissantes, des hautes montagnes qui portent la blanche *fond* épanchée çà et là en glaciers de couloir? Je me bornerai à indiquer aux touristes une très intéressante variante à la classique excursion du Vøringsfos¹.

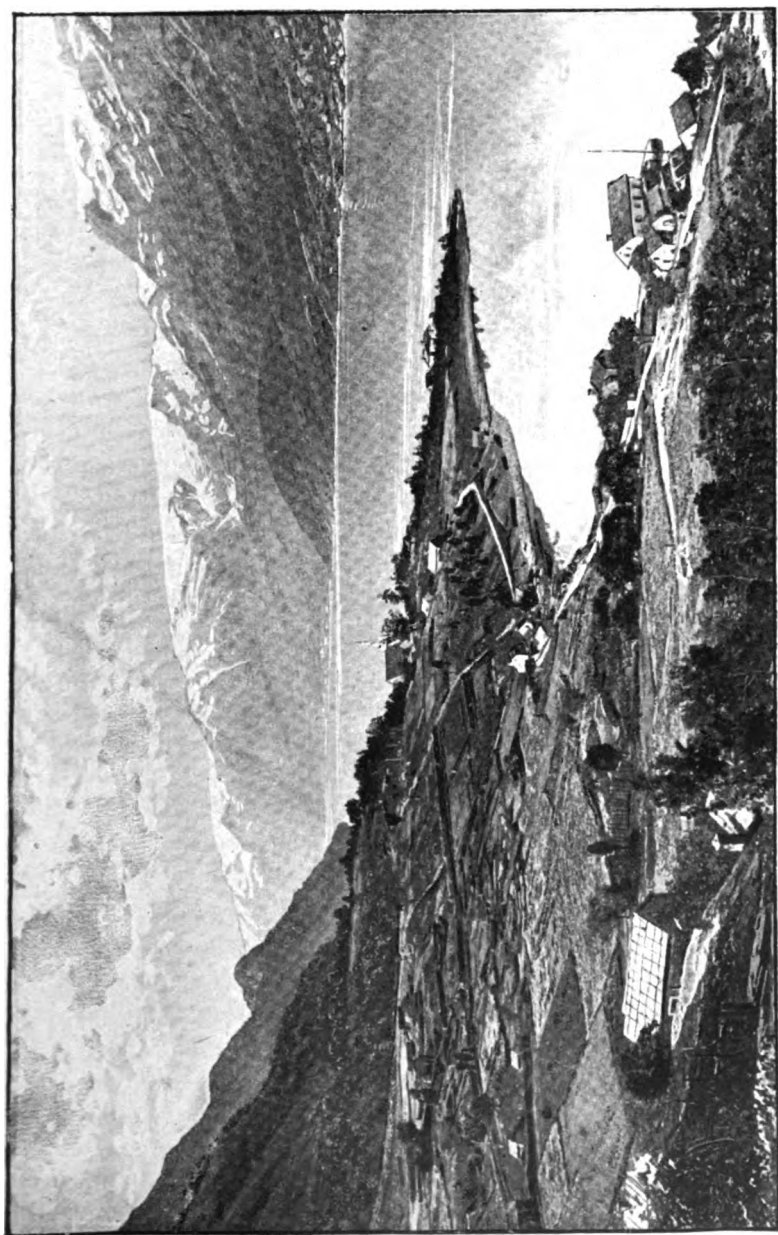
1. V. sur la route usuelle l'excellent article de M. Cotteau dans l'*Annuaire* de 1874, p. 245. Pour la route que j'ai suivie il est inutile de prendre un guide, mais une carte est à peu près indispensable (*Amtskart over Søndre Bergenhus Amt*, feuille N).

Le bateau à vapeur qui fait le service de l'Eidfjord, extrémité orientale du Hardangerfjord, s'arrête généralement au port de Vik, d'où part le chemin du Vøringsfos; mais une fois par semaine il pousse jusqu'au bout du fjord, où s'ouvre le Simodal, long d'environ 5 kilom. et bordé par des parois abruptes de rocher gris. Je trouve gîte dans une maison de pêcheur, tout près du rivage, et je me remets en marche le lendemain, par une admirable journée de soleil. 50 min. sur une route de voitures jusqu'au *gård* de Thveit. De là un sentier monte à droite dans la direction du Vøringsfos; un autre prolonge la route sur la rive gauche du torrent du Simodal¹ : il me conduit en 45 min. au fond d'un cirque tout fleuri de sorbiers des oiseaux et dominé par de hautes murailles de roche noirâtre que sautent deux superbes cascades, Skykjefossen au S., Rembesdalsfossen au N. Le sentier grimpe le long de cette dernière (main-courante dans un passage qui rappelle le chemin du Montenvers au Jardin) et aboutit en 1 h. 40 min. au bas d'une confortable cheminée (5 min. de montée, pas taillés dans la roche, corde fixe), puis il continue à plat jusqu'au bord du Rembesdalsvand (10 min. du haut de la cheminée), lac arrondi où tombe une des extrémités du Hardangerjökul².

Mon frugal menu de touriste s'enrichit ici d'un copieux dessert : des hectares entiers de prairies marécageuses sont littéralement couverts de *multer*. La plante tient à la fois du fraisier et du géranium. Le fruit est un *réceptacle* construit comme une framboise ou un *petavin* de nos buissons dauphinois; sa couleur est d'un beau rouge vif au commencement de l'été, d'un jaune d'or translucide

1. Et non sur la rive droite, comme le dit à tort le guide Baedeker. Les sentiers sont très exactement marqués sur l'*Amtskart*.

2. *Jökul* signifie *glacier* : c'est le terme usuel en Islande et en Suède; il est *sporadique* en Norvège, où l'on dit plus habituellement *bræ* ou *fond*.



Srifjord et Folgefond, d'après une photographie de la collection Lindahl.

vers la fin août, quand il arrive à maturité; mûr, il est aussi aqueux qu'un grain de raisin, et sa saveur douce est des plus agréables. L'acclimatation de ce *petavin maréca-geux* dans les fonds humides de nos hautes vallées alpines, vers 1,200 mètr. d'altitude, accroîtrait d'une espèce intéressante la flore des baies (fraises, framboises, airelles, etc.) communes à nos montagnes et au *fjeld* norvégien.

Le Vøringsfos est à 11 kilom. environ à vol d'oiseau au S. du Rembesdalsvand. Une courte montée le long des rapides pentes gazonnées du rivage et une agréable promenade dans les prairies supérieures me conduisent en 1 h. 40 min. au-dessus du cirque au fond duquel j'étais ce matin, à peu près à égale distance des deux cascades. Vue saisissante à l'O. sur le Rembesdalsfos, le Simodal et le fjord, très curieuse à l'E. sur le haut Skykjedal, dont les terrasses éboulées rappellent en petit le cirque pyrénéen de Cotatuero. Puis je descends en 1 h. 10 min. sur le torrent, que je traverse sur un *klop* tout près de l'origine du Skykjefos. Montée assez raide, puis promenade sur les prairies supérieures; au bout d'une heure je tombe dans le sentier venant de Thveit, qui me conduit en 2 h. au bord de l'Isdalsvand; de là au Fosli hotel 50 min. de marche sur la rive droite de l'Isdøla.

Vøringsfossen est comparable à Vettisfossen, sinon pour la hauteur de la chute (160 mètr.), du moins pour la masse d'eau. On en saisit très bien l'ensemble d'une sorte de balcon établi au bord du précipice, à cinq minutes de l'hôtel. La visite du Vøringsfos suffira pour donner aux touristes pressés une idée des cascades norvégiennes. Quant à mes pérégrinations finales, ce n'est qu'aux solides marcheurs et aux gens patients que je conseillerai de les imiter.

La traversée de la Hardangervidda, du Fosli hotel à Jeilo dans le haut Hallingdal, demande deux bonnes

journées de marche dans un désert plat et marécageux, semé de lacs mornes, où rien n'arrête la vue, sauf quelques sommets peu élevés au-dessus du plateau, et ça et là une échappée sur le Hardangerjøkul. Il est inutile de prendre un guide, car la route est partout marquée par un sentier ou par une ligne de *varder*. Au milieu du chemin est Krækjahytten, chalet gardé de la Société des touristes norvégiens; mais à part ce chalet, deux ou trois *gårde* du côté de Fosli et quelques *sætre* sur le parcours, on ne rencontre pendant ces deux longues étapes ni maisons, ni êtres humains, ni animaux domestiques, presque point d'animaux sauvages, seulement quelques compagnies de *ryper*² qui s'envolent en battant bruyamment des ailes.

J'ai éprouvé dans la Hardangervidda une étrange impression d'isolement et de tristesse, tellement forte que j'aurais eu peine à la supporter un jour de plus. Mais aussi n'ai-je peut-être jamais senti la joie de la vie physique avec autant d'intensité qu'en assistant, après ces deux journées de désolation et de mort, au glorieux, au divin réveil de la nature. Voici des bois de bouleaux, des prairies, des champs cultivés, des maisons, des êtres humains. Puis la vallée s'élargit; les pentes se couvrent de forêts, pins, sapins, épicéas; dans le fond les cultures sont de plus en plus riches et les *gårde* de plus en plus nombreux. La grâce du paysage me rend toute mon allégresse, et la résurrection des plantes et des bêtes m'émeut comme le retour d'un ami.

J'arrive le 31 août au soir à Kristiania. Voilà près de deux mois que je suis en Norvège, et voilà bien des pages où j'abuse en vérité de la patience de mes lecteurs. Ils voudront bien me le pardonner : un charme plus fort que ma

1. Route de voitures de Jeilo à Gulsvik (109 kil.), bateau à vapeur sur Krøderen, le lac allongé du bas Hallingdal (environ 40 kil.), chemin de fer de l'extrémité du lac à Kristiania (122 kil.).

2. *Tetrao lagopus*.

volonté m'attache à ce pays; c'est le charme dont ils ont éprouvé avant moi la puissance, tous ceux qui, comme Slingsby, comme Rabot, comme Richter, ont pénétré au cœur de « la terre qui se dresse vers le ciel, sillonnée, mordue par la tempête, dominant les eaux, la terre que nous aimons, la terre où nous songeons à notre père et à notre mère, quand la nuit des légendes verse les rêves sur notre sol¹ », tous ceux qui ont pénétré dans l'âme de son peuple fier et sage, dans cette âme « retirée en elle-même, par delà les rudes montagnes, pour trouver la lumière et la vérité² ».

JULES RONJAT,

Délégué de la Section de la Haute-Provence
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

1. *Ja, vi elsker dette landet...*, poème de Bjørnstjerne Bjørnson qui est le chant national norvégien.

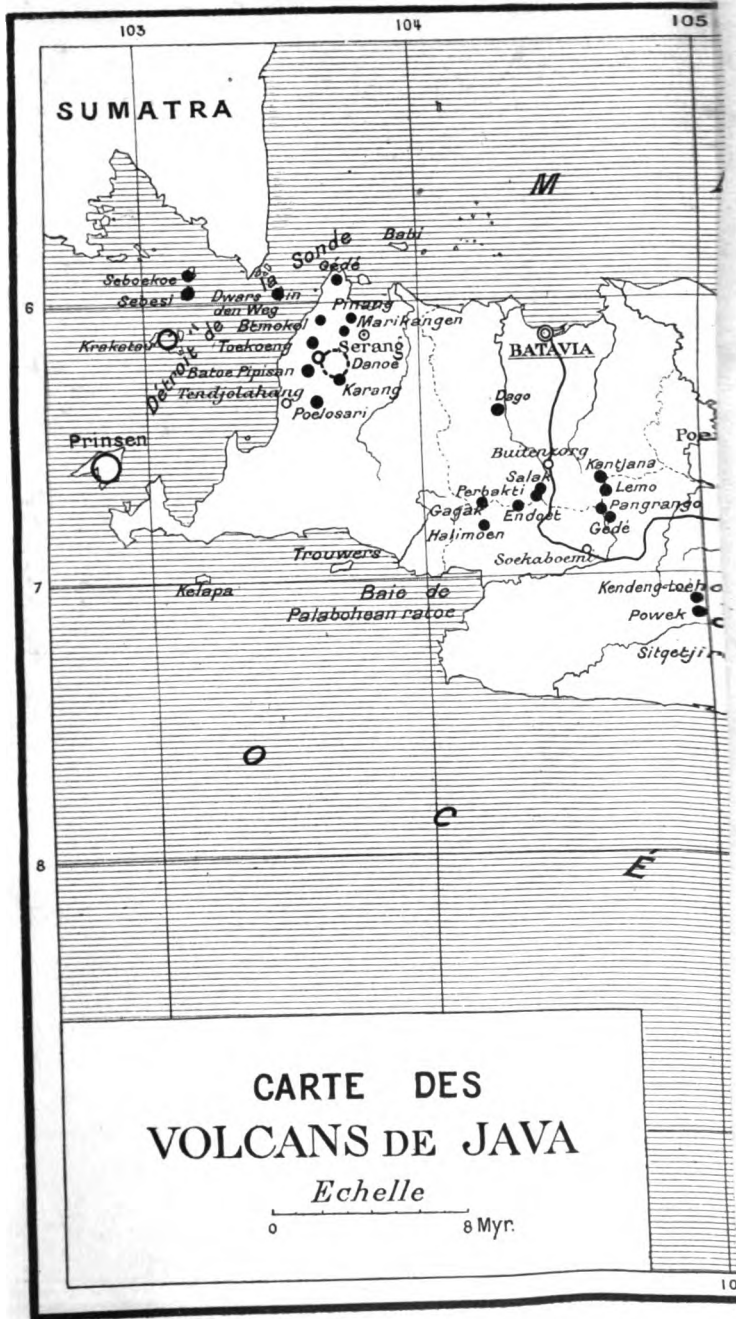
2. Johanne Luise Heiberg, *Et liv, gjenoplevet i erindringen*, t. IV, p. 388.

LES VOLCANS DE JAVA

(PAR M. EUGÈNE GALLOIS)

S'il est un point de notre globe où la nature ait semé ces boursoufflures de l'écorce terrestre qui sont comme autant de soupapes de sûreté du foyer central, c'est sans conteste le groupe important des îles de la Sonde. Depuis le Nord de la Grande Sumatra, passant par sa sœur Java et Bali, la suivante, s'étend une longue série de volcans, chapelet non interrompu où ils se comptent par centaines.

Cette disposition toute spéciale, qui n'est pas sans influencer sur les conditions climatologiques de la région, devait attirer l'attention du monde savant ; aussi, à diverses reprises, des explorations scientifiques se sont-elles donné pour but d'étudier les phénomènes manifestés par le travail incessant de ces volcans aussi bien que les perturbations et les bouleversements qui en ont été la conséquence. La topographie de ces régions a, en effet, subi de nombreuses modifications à la suite des éruptions diverses. Il appartient à des plumes plus autorisées que la nôtre de traiter certaines questions d'ordre supérieur et d'étudier les transformations géologiques qui se sont accomplies par la suite des temps : nous nous bornerons à une description sommaire, en rappelant les principales éruptions qui se sont produites à diverses époques et ont



laissé trop souvent de sinistres pages dans l'histoire de ces contrées.

Parmi ces îles, encore plus ou moins connues, nous nous arrêterons à Java, le plus beau fleuron de la couronne coloniale de la Hollande. C'est elle, en effet, qui a été étudiée avec le plus de soin, grâce aux facilités que donnait l'installation déjà ancienne des Hollandais dans le pays. La sécurité y était suffisante pour permettre aux savants et aux ingénieurs de se livrer à leurs travaux et c'est ainsi que, sous l'impulsion du gouverneur général, vice-roi des Indes néerlandaises, il a paru récemment une belle et importante étude sur la géologie de l'île et les phénomènes volcaniques. Les auteurs, ingénieurs distingués, MM. Verbeck et Fennema, ont également publié à ce sujet une série de cartes du plus haut intérêt.

Mais, avant d'entrer directement dans le sujet, il est à propos de rappeler au lecteur la situation géographique de Java. Cette grande île appartient à la longue suite d'îles qui s'étend en quelque sorte depuis le Sud de la Birmanie jusqu'aux îles Banda, tenant de fait à deux parties du monde, l'Asie et l'Océanie, mais en réalité plutôt à la dernière. Leur direction générale est du Nord-Ouest au Sud-Est. Java est située entre Sumatra dont elle est séparée par le détroit de la Sonde et Bâli. De forme rectangulaire, elle mesure environ 1,000 kilomètres de longueur, c'est-à-dire à peu de chose près la distance de Paris à Vienne. Sa largeur varie entre 20 et 80 kilomètres. Au point de vue orographique, celui qui nous intéresse, l'île consiste partie en un pays de collines et de montagnes, partie en un terrain plat et bas. Tous les sommets qui dépassent 2,000 mètres et même plusieurs de moindre altitude, sont de nature volcanique. De 2,000 à 100 mètres, environ, au-dessus du niveau de la mer, le terrain est en grande partie tertiaire. Au-dessous de 100 mètres, on trouve surtout des sédiments post-tertiaires (quaternaires

et modernes). Quelques sommets, quatorze en tout, dépassent l'altitude de 3,000 mètres.

Les géologues sont d'accord pour placer dans la période tertiaire les premières manifestations volcaniques dont l'île de Java fut le théâtre. Vers la fin de cette époque, après le soulèvement des couches et par suite, sans doute, des dislocations qui en furent la conséquence, l'activité éruptive s'accrut rapidement pour atteindre son maximum d'intensité dans la période quaternaire. Il est incontestable, en effet, que le massif principal des grands monts coniques est plus récent que les couches tertiaires, puisque partout leurs produits recouvrent ces couches. Les éruptions historiques et contemporaines ne sont donc que la continuation atténuée de l'état de choses qui a débuté avec l'âge tertiaire. Il est facile, d'ailleurs, d'établir une distinction entre les volcans récents et les roches éruptives tertiaires. Ces dernières, en général, se sont fait jour par des fissures plus ou moins allongées : aussi y observe-t-on rarement la forme cratérique. Les déjections des volcans récents, au contraire, se sont presque toujours amassées autour d'un centre pour former des monts coniques avec un cratère d'autant plus distinct que la cessation de l'activité volcanique remonte moins haut.

Les matériaux des cônes volcaniques récents consistent en produits incohérents d'andésite et de basalte (gros blocs, sable et cendre, cette dernière désagrégée à la surface en une argile brune) et en coulées de lave. On trouve aussi des produits vitreux.

Les volcans ont naturellement influé beaucoup sur le relief de l'île. S'ils ont donné à Java son caractère montagneux, ils ont aussi procuré à son sol un haut degré de fertilité par suite de la désagrégation de leurs produits meubles, riches en sels de soude et de chaux. Leur nombre est si considérable que, jusqu'aux travaux les plus récents, on n'avait que des chiffres approximatifs.

On compte, comme je l'ai dit tout à l'heure, quatorze sommets dépassant 3,000 mètres. En commençant par le plus élevé, ce sont le Semerœ¹ avec 3,676 mètres, le Slamet (3,472 mèr.), l'Ardjæno (3,339 mèr.), le Scœmbing (3,336 m.), le Raœn (3,332 mèr.), le Lawœ (3,265 mèr.), le Welirang (3,156 mèr.), le Merbabœ (3,145 mèr.), le Sindoro (3,145 m.), l'Argopœro (3,088 mèr.), le Tjerimaï (3,077 mèr.), le Kepala ou Aïek Aïek (3,035 mèr.), le Diambangan (3,020 mèr.) et le Pangerango (3,019 mèr.). Après eux quarante-cinq sommets mesurent de 2,000 à 3,000 mètres, cinquante de 1,000 à 2,000 mètres et enfin vingt-deux cônes ne dépassent pas 1,000 mètres ; soit au total cent trente et un volcans. Tous ont été en activité soit aux temps historiques, soit antérieurement, et aucun ne saurait être considéré comme définitivement éteint. Certains dégagent encore des gaz et principalement de la vapeur d'eau et de l'acide sulfureux. On en compte une douzaine. D'autres ont eu dans les temps historiques des éruptions de matières solides, coulées de lave, sables, cendres et pierres ; ils sont au nombre de dix-sept, et parmi eux figure le sinistrement célèbre Krakatau qui était resté en repos durant 203 ans avant la terrible éruption de 1883, qui a, comme on se le rappelle, coûté la vie à une quarantaine de milliers d'êtres humains et causé de si terribles ravages dans les contrées environnantes, principalement au Nord de Java. Notre regretté collègue, le voyageur E. Cotteau, a décrit jadis tout au long cette affreuse catastrophe, à la suite d'un voyage fait sur les lieux mêmes.

Rien, donc, n'est plus possible que de voir certains volcans, qui paraissent éteints, reprendre un jour leur activité, ceux surtout situés dans le voisinage de la côte ou même dans la mer, parce que la pénétration des eaux dans

1. « œ » se prononce « ou ».

le foyer volcanique, cause probable des éruptions, peut se faire plus facilement.

La plupart de ces montagnes, affectent la forme de cônes tronqués, parfois même fortement échancrés ; quelques-unes ont cependant conservé leur forme régulière avec un cratère au sommet, comme le Semerœ, le Sendoro, le Tjerimaï et autres ; mais à la suite d'éruptions elles pourront s'effondrer comme beaucoup d'autres l'ont fait. Il est à présumer que c'est le géant actuel de l'île qui perdra ainsi sa première place.

Nous allons maintenant parcourir rapidement Java en partant de l'extrémité la plus rapprochée de Sumatra, non loin de Batavia, la capitale de l'île, lieu de résidence du gouvernement, et énumérer les volcans que nous rencontrerons sur notre route. Mais, auparavant, il convient de mentionner quelques îlots volcaniques, situés dans le détroit de la Sonde et qui, à vrai dire, dépendent aussi bien de Sumatra. Ce sont les petites îles de Seboukou et de Sebesi (la seconde mesurant 859 mètr. de hauteur), qui ne sont autres que des sommets de volcans. D'autres îlots sont sans intérêt, mais c'est dans ces parages que se trouve le fameux Krakatau, qui ne consiste plus qu'en trois fragments d'un ancien cirque, îlots détachés, dont le principal, de nature basaltique, s'élève à 822 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces îlots représentent les bords d'un cratère qui aurait près de 4 kilomètres de diamètre, témoins encore subsistants de l'éruption de 1883 qui a projeté une quantité de matières dont on a pu évaluer le volume à 10 kilomètres cubes au moins.

Dans la résidence de Bantam, à l'extrémité nord de Java, on trouve à la pointe extrême le petit Gédé, cône plat dont le sommet a une largeur de 595 mètres. A la suite, le Danœ est un bel exemple de volcan à cônes multiples. Son vaste cirque fortement échancré présente onze cônes situés sur ses bords, et dont l'altitude varie entre 300 et

1,780 mètres. Le plus élevé, qui porte le nom de Karang (1,778 mètr.), est aujourd'hui couvert de végétation avec quelques solfatares au sommet. Son entonnoir à fond plat a une profondeur de deux à trois cents mètres. En réalité le Danœ comprend quatre cirques qui se succèdent de l'Est à l'Ouest en diminuant de diamètre, et qui n'ont qu'un même fond de cratère, long de treize kilomètres sur une largeur moyenne de cinq. Ce fond était jadis couvert par l'eau qui y forme encore un petit lac de plusieurs kilomètres de tour. A côté, le Tockœng est un cône assez escarpé avec un petit cirque au sommet de plus d'un kilomètre de rayon, et dont les bords varient entre 500 et 740 mètres d'élévation. Au Nord, le Pinang ne mesure que 260 mètres et le Marikangen, 490 ; le Boukit Mokol est encore inférieur avec ses 220 mètres. Le Batœ Pipisan est le restant d'un petit cirque. A sa suite, le Tampohmalang en offre un plus vaste dont les bords varient entre 440 et 720 mètres. Quant au Pœlosari, avec ses 1,346 mètres d'altitude, il a un petit cirque ouvert en fer à cheval au Nord-Ouest : à l'intérieur il existe encore quelques solfatares. A côté le Parakasak consiste en deux cirques dont la circonférence atteint respectivement 620 et 990 mètres. Enfin, l'île Prinsen, d'une faible altitude, ne présente plus que les traces informes d'un large cirque de plus de cinq kilomètres. Dans ces divers volcans, c'est l'argile rouge qui domine avec des blocs de roche volcanique et des conglomérats, tandis que les basaltes ne s'y montrent que par endroits.

Isolé dans la résidence de Batavia s'élève le Dago, volcan embryonnaire qui n'a que 187 mètres de hauteur. Plus haut et atteignant 1,800 mètres sont le Kantiana et son voisin, le Lemo, qui le dépasse encore de 60 mètres. On trouve sur leurs flancs des traces de coulées de lave. Le Gagak avec son cirque ouvert ne mesure plus que 1,500 mètres. Le Perbakki plus haut de 200 mètres et son voisin le

grand Salak sont situés sur la frontière des résidences de Batavia et du Préangey.

Le Salak, qui s'élève au-dessus de Buitenzorg, a deux anciens cirques qui se coupent au plus haut point (à 2,211 mètres d'altitude) au Grand Gadia, dit aussi Salak I; car on désigne sous trois numéros les cimes des principales crêtes formées par les bords échancrés des cirques. Au Sud-Ouest et beaucoup plus bas sur le versant de la montagne, apparaissent, en deux endroits, appelés le grand et le petit « Kawah » (ou cratère), des fumerolles et des solfatares. Ce volcan est un de ceux qui ont fait parler d'eux à diverses époques; c'est ainsi qu'on a cité l'éruption qui aurait eu lieu du 4 au 5 janvier 1699, comme une des plus violentes qui aient sévi dans l'île. Ce serait pourtant à tort, s'il faut en croire d'autres auteurs qui n'auraient constaté, dans ces prétendus phénomènes volcaniques, que des éboulements provenant de tremblements de terre. Ce sont surtout des produits meubles, cendres, sables et pierres qui couvrent les flancs de la montagne, mais on a relevé des coulées de lave sur certains points. Un peu au Sud, l'Endout est un modeste volcan de 1,475 mètres, comme l'Halimam, qui cependant le dépasse de 300 mètres environ, mais il offre deux cirques dont le principal a un diamètre de 5 kilomètres. Nous arrivons bientôt à un haut sommet, le Pangerango, qui se dresse à 3,019. C'est de la route qui conduit de Buitenzorg à Sindaglaya qu'on peut bien le juger. En réalité, son nom doit être accolé à celui de son frère le Gédé, car ils ne forment qu'un massif volcanique comprenant deux cirques. Le plus vaste mesure 1,650 mètres de rayon; sur le versant extérieur est situé un petit lac à environ mille mètres, d'une profondeur inconnue. L'autre qui n'a qu'un rayon de 860 mètres est mieux conservé: certains points élevés de ses bords ont reçu les noms de Sedaratœ et Gæmœ-rœt. D'une altitude de 2,740 à 2,830 et de 2,850 à 2,930 mè-

tres, ils entourent une vaste plaine, l'Alœn Alœn (située elle-même à 2,725 mètr.) et dominée par un signal à la cote de 2,962 mètres.

C'est au Nord-Est de ce cirque que se dresse le Gédé proprement dit, cône relativement jeune, couronné par un cirque d'un demi-kilomètre de rayon, dont les bords sont assez bien conservés. Le plus haut point, situé au Sud, mesure 2,958 mètres d'altitude. Dans l'intérieur on observe trois points d'éruption : celui du milieu a projeté en 1886 du sable et des pierres avec des dégagements de vapeurs et même une pluie de cendres, qui a détruit toute végétation sur un rayon de plus de cinq cents mètres. D'un autre s'échappent encore quelques fumerolles. A la suite des tremblements de terre qui ont accompagné l'éruption de juin 1886, des bouleversements notables se sont produits et ont modifié l'aspect des lieux. On a relevé aux environs des débris, dont certains avaient été projetés à plus de 1,200 mètres de distance.

Nous passons maintenant au groupe principal des volcans de Java, dans la partie montagneuse à laquelle ses paysages ont valu le surnom de Suisse Javanaise. Elle est située entre Buitenzorg et le Sud de la résidence de Cheriba et englobe la presque totalité de celle des Préangers, la plus pittoresque de toutes. C'est d'abord le Bourangrang, avec un cirque bien apparent de 1,200 mètres de rayon, dont la partie supérieure atteint 2,063 mètres : il est englobé dans une immense enceinte de plus de cinq kilomètres de rayon, avec le Tangkœben Prahœ dont le plus haut point mesure 2,080 mètres. Bien que ce volcan, que nous avons gravi ainsi que plusieurs autres, ait été décrit il y a quelques années par M. Cotteau¹, on nous permettra de ne pas le passer sous silence à cause de son importance et d'ajouter quelques détails complémen-

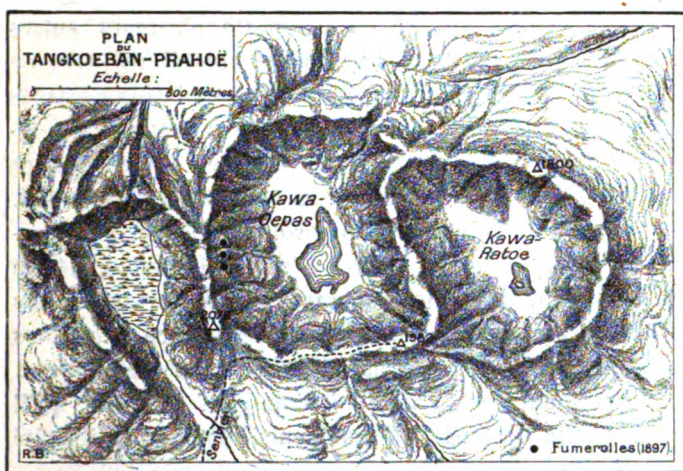
1. Voir l'Annuaire de 1885.

taires. Il comporte trois cirques ou cratères, inscrits dans un cirque principal d'un rayon de 1,160 mètres. Le plus petit est à fond plat marécageux d'une altitude d'environ deux mille mètres : il est loin d'offrir l'intérêt des deux autres. Ceux-ci, le Kawa OEpas et le Kawa Ratœ, sont des cratères jumeaux, de 600 et 350 mètres de rayon. Le premier est entouré de parois dont la hauteur dépasse en certains points 300 mètres, à l'exception du dos de cendre qui le sépare de son voisin, et qui ne dépasse pas une centaine de mètres. Les remparts circulaires du Kawa Ratœ n'excèdent pas 100 à 200 mètres, et leur altitude moyenne au-dessus de la mer ne va qu'à environ 1,800 mètres, tandis que celle de l'enceinte du Kawa OEpas varie entre 2,000 et 2,080 mètres (le signal cotant 2,072 mèl.). Le fond de chacun d'eux est occupé par un lac aux eaux glauques et verdâtres et, lors de notre visite, des fumerolles lançaient leurs longs panaches de fumée au long des parois intérieures du gigantesque entonnoir, tandis qu'un échappement de vapeur sifflait avec force au bord du petit lac du Kawa Ratœ. Le 27 mai 1846, une importante éruption s'est produite, occasionnant des dégâts considérables ainsi qu'on a pu en juger quelques jours après, et brûlant une grande partie des forêts qui garnissent les flancs de la montagne. C'était un spectacle navrant et bien fait pour donner une idée de l'horreur de ces terribles cataclysmes, que de voir les troncs d'arbres à demi calcinés, les gigantesques fougères aux larges feuilles roussies, à moitié enfouies sous une couche de sable boueux.

Plus élevé, puisqu'il atteint 2,208 mètres, le Bœkit Tœnggœl, ou simplement Tœnggœl, est une des trois chaudières volcaniques, situées au nord de la belle plaine de Baudœng. A l'intérieur du grand cirque, de près de 3 kilomètres de rayon, on peut en observer un plus récent de 2,560 mètres de diamètre, qui entoure un cratère

peu profond. Placé entre les deux volcans précédents, le Lingkœng, d'une altitude de 1,200 à 1,600 mètres, présente un grand cirque d'une vingtaine de kilomètres de tour.

On comprend que ces cirques, aussi bien que ceux dont nous aurons encore à parler, sont loin d'être toujours nettement tracés; nous nous plaçons ici au point de vue de reconstitution topographique et géologique.



Le Tampomas mesure 1,683 mètres de hauteur; tout proche est le Karang à roche basaltique. Un peu moins haut est le Kadaka à la belle silhouette conique. En suivant cette chaîne montagneuse, on trouve le Kareumbi qui a donné issue à une coulée de lave recouverte à présent de produits meubles plus récents; puis des volcans d'ordre secondaire comme le Pangradinan, cône à sommet tronqué, formant une sorte de plaine d'une altitude moyenne de 1,100 à 1,200 mètres, et sur les bords duquel on peut remarquer encore quelques petits points d'éruption. On trouve également de nombreux centres éruptifs

sur le Mésignite qui, à côté d'un grand cirque, en comprend un plus petit avec une chaudière profonde de plus de 400 mètres. Le Pipisan n'est qu'un cirque bas de près de dix kilomètres de circonférence; sa cime n'atteint même pas un millier de mètres.

Au Nord se rencontre un massif volcanique très vaste et très ancien, le Simpaï, qui porte un grand nombre de points d'éruption adventifs. Il présente un grand cirque effondré de près de 9 kilomètres de diamètre, qui en enferme deux petits et en comporte plusieurs autres sur ses bords. Au pied du point le plus élevé (près de 1,700 mèr.) se trouve une chaudière aux bords escarpés d'une profondeur d'environ 500 mètres, au fond de laquelle une rivière prend sa source. Les autres cirques varient d'importance entre 400 et 1,000 mètres de rayon, avec des cuves plus ou moins profondes; leur énumération n'ajouterait aucun intérêt à la physionomie générale de ce volcan. Dans son domaine, on observe surtout des produits volcaniques meubles, mais sans trace de coulées de lave. On n'en connaît pas d'éruption, de même qu'on n'y voit aucune solfatare, d'où l'on peut conclure qu'il s'est écoulé de longs siècles depuis l'époque où il a été en activité.

Toujours dans la résidence des Préangers, d'autres volcans doivent être cités : tel le Kendeng Lœhœr, volcan très ancien qui a dû être en activité à l'époque tertiaire, et dont on peut encore reconnaître très distinctement le grand cratère de plus de cinq kilomètres de diamètre. Il n'est désigné que sous le nom de deux de ses cimes principales, le signal de Kendeng (1,854 mèr.) et le Lœhœr (1,852 mèr.), bien que, en un autre point, il atteigne 1,866 mètres. A la suite, quelques autres cirques de moindre importance, comme le Tilœ, dont le sommet dépasse 2,000 mètres, avec un petit cratère qui contient un cône d'éruption central plus récent, ne méritent pas une

étude spéciale. Parmi eux sont le Powek et le Patœha. Dans ce petit groupe on ne connaît pas de traces d'activité volcanique par solfatare ou fumerolles.

Une vaste montagne, c'est le Malabar, en forme de cône tronqué à pentes régulières. Il comporte deux cirques plus ou moins reconnaissables de 1,450 et de 1,630 mètres, dominés par les cimes de Malabar I (2,321 mèr.) et Malabar II (2,343 mèr.). Sur le versant Sud-Est il y a encore quelques points d'éruption indépendants. L'histoire n'en signale aucune éruption, aussi n'observe-t-on nulle part de solfatares de quelque importance. A la surface, on trouve de l'argile rouge brunâtre avec quelques blocs de roche compacte.

Désigné quelquefois sous le nom de ses deux cratères, le Waïang qui mesure 2,182 mètres de hauteur, et le Windou qui en compte 2,110, un vaste cirque de plus de 18 kilomètres de circonférence, assez bien tracé, est plus connu encore sous le nom de plateau de Pangelangan; à son extrémité Sud un petit lac a été formé par le barrage d'une rivière. Au Sud-Est également existe un point d'éruption au centre d'un cirque, nommé plaine de Lodaïa. On a remarqué dans ces parages des blocs de roche disséminés dans l'argile rouge répandue à la surface. Un peu au Sud s'élève un volcan très ancien à large cirque, le Sitœtirompang, avec un petit lac placé à un kilomètre environ du centre; son niveau est à 1,423 mètres et sa profondeur immense. Les points les plus élevés des bords du cirque mesurent depuis 2,182 mètres jusqu'à 1,700 mètres. Une chaudière lui est accolée, aux parois escarpées, profonde de plus de 300 mètres. C'est un des nombreux exemples de ces groupements que nous avons déjà signalés et que nous retrouverons plus loin. Il est possible que ce volcan ait été en activité aux temps historiques, mais les preuves directes font totalement défaut.

Nous allons passer maintenant en revue la suite ininterrompue de volcans qui forment comme une ceinture à cette admirable plaine de Garœt, merveilleux paysage dont on ne saurait oublier les charmes séduisants. Au Nord, Gountour proprement dit est un vaste massif volcanique qui a été en activité violente à diverses reprises pendant le cours du siècle. Il comporte un cirque de 1,900 mètres de rayon, en partie seulement distinct, avec des bords dont la hauteur varie entre 1,790 et 2,110 mètr. Un cirque plus modeste est inscrit dans l'intérieur. Sur les côtés on peut noter quinze points d'éruption, parmi lesquels le Mesiguit présente un véritable gouffre aux parois abruptes d'environ cent mètres de profondeur. Le point culminant des bords est à l'altitude de 2,248 mètres. Un autre cratère qui vient à la suite, mais n'offre qu'un intérêt bien moindre, se compose de deux fosses aux parois presque verticales, mais de petites dimensions. Deux belles coulées de laves sont encore visibles. L'une, d'une largeur d'environ une centaine de mètres, mesure deux kilomètres et demi de longueur ; elle doit dater de 1840, et a recouvert, en grande partie, la première coulée.

Entre la plaine de Garœt et le haut plateau de Lodaïd dont j'ai parlé plus haut, se dresse un groupe volcanique, surtout connu par les fumerolles et les sources boueuses de Kawah Manœk, et qui atteint sa cote la plus élevée au Kendang dont le signal est à 2,608 mètres. Le sommet du massif figure un vaste cirque de plus de 5 kilomètres de diamètre, que les bouleversements successifs ont rendu presque méconnaissable. C'est vers le centre du massif et dans sa partie occidentale que subsistent encore les sources thermales dont il vient d'être question et quelques solfatares. Au Sud on remarque encore deux cônes d'éruption, l'un dont le sommet est à 2,350 mètres tandis que l'autre, le Diañon, dépasse 2,400 mètres.

A quelques kilomètres plus au Sud se dresse le Pa-

pandaïan, ce volcan bien connu, but d'excursion des Hollandais de passage à Garœt et que ne doivent pas manquer de visiter les touristes que leur humeur voyageuse amènerait à Java. L'ascension peut du reste s'en faire à cheval, comme la plupart de celles des autres montagnes, et offre une ravissante excursion. La route, après être passée au milieu de plantations variées, monte à travers une magnifique forêt aux ravins pittoresques, pour atteindre une région où la végétation, rabougrie et comme calcinée, annonce l'approche du cratère que nous allons visiter.

Pour son aspect général, c'est un grand cirque de plus de 1,600 mètres de rayon, dont la portion Sud-Est est seule bien conservée, et a de 2,600 à 2,660 mètres d'altitude. Sur le versant extérieur Nord s'élève un cône d'éruption secondaire à sommet plat, le Pœntang, qui mesure 2,550 mètres. A l'intérieur même du grand cirque on trouve plusieurs points d'éruption plus ou moins importants, qui forment comme autant de chaudières inscrites dans la circonférence du cirque principal ou la coupent sur différents points. Au Nord-Est de l'un de ces petits cirques se trouve la cuve, avec les célèbres solfatares que l'on désigne spécialement sous le nom de cratère du Papandaïan (Kawah Mas). Cette chaudière est circonscrite par une enceinte de 650 mètres de rayon qui se confond à l'Est avec le grand cirque et présente à l'Ouest des parois escarpées. A certain endroit le cratère est échancré par une large gorge qui date vraisemblablement de la grande éruption du siècle dernier. Ce ne sont que cheminées jaunes de soufre, telles que celle, haute de deux à trois mètres, qu'on voit formant saillie à gauche de la gravure ci-jointe bouches béantes aux émanations âcres qui saisissent à la gorge, sources bouillantes et jets de vapeur qui s'échappent en sifflant et emplissent l'air de chaude fumée.

Cette terrible éruption de 1772 a fait une triste réputa-

tion au Papandaïan. Elle eut lieu, d'après un rapport et divers documents rédigés par des témoins européens, dans la nuit du 11 au 12 août. Un nuage éclatant environna la montagne, puis on vit quantité de matières embrasées projetées dans les airs, tandis qu'un affreux vacarme, comparable à des coups de canon et au bruit du



Cratère de Papandaïan.

tonnerre, se faisait entendre. Entre 2 et 3 heures un paroxysme effrayant, qui dura environ cinq minutes, entraîna l'effondrement de la montagne et l'affaissement du sol environnant. Quarante villages indigènes furent détruits et près de 3,000 personnes ainsi qu'une grande quantité de bétail périrent. Il semble que, comme lors de l'éruption du Vésuve en 79, la caractéristique du phénomène ait été l'écroulement de la montagne et une projection de pierres en quantité prodigieuse.

Depuis il n'y a plus eu d'éruption notable, mais l'activité du Papandaïan se traduit toujours par les phénomènes volcaniques mentionnés plus haut.

Non loin de là, mais isolé, se dresse le beau cône de Tjikouraï avec un cirque de plus de 1 kilomètre de diamètre dont la profondeur atteint 700 mètres. Ses bords circulaires ont de 2,500 à 2,820 mètres d'altitude.

Le Kratiak est formé d'un cirque central autour duquel s'en développent plusieurs autres. Le plus haut point ne dépasse pas 1,838 mètres d'altitude.

Le volcan Telaga Bodas-Galœnggœng est un important massif volcanique avec trois bords de cratère juxtaposés, disposition, comme on l'a déjà observé, que l'on rencontre souvent. Ce volcan bien connu et qui forme également un intéressant but d'excursion, est resté en activité jusque dans le cours de ce siècle. Il compte divers cirques grands et petits, anciens et récents. Les trois principaux, de vaste diamètre, marquent la place des centres volcaniques les plus anciens, qui ont, en quelque sorte, constitué la masse principale de la montagne. Ils sont plus ou moins ruinés. Quant aux cônes de Galœnggœng et du Telaga Bodas, ils figurent un imposant ensemble de deux cirques jumeaux, mesurant, le premier 2,700 mètres et le second 1,400 mètre de rayon. Leurs points culminants sont à 1,623 et 2,200 mètres d'altitude. A la suite on trouve les traces d'une autre enceinte circulaire. Au bord du premier des deux cirques se creuse profondément une chaudière dont le fond plat est à une altitude moyenne de 1,140 mètres avec de hautes parois de 600 à 1,000 mètres, tandis que le fond d'une cuve de moindre dimension est occupé par un petit lac. Le sommet culminant, ou cime Bensitianar, a 2,240 mètres.

La grande curiosité du massif est sans conteste le lac de Telaga Bodas, situé à 1,720 mètres de hauteur. De forme presque circulaire, il a un rayon de plus de 220 mè-

tres et est environné de parois variant entre 20 et 40 mètres de hauteur. Les eaux de ce lac, dont la profondeur est inconnue, s'écoulent par la petite rivière du même nom. Sur ses bords sourdent des sources thermales et se dégagent des vapeurs de solfatares, pendant que, dans le lac lui-même, on peut souvent observer un bouillonnement de gaz. Il a été visité et décrit à diverses époques pour s'être signalé par plusieurs éruptions.

Il semble que les divers points d'éruption de ce volcan devaient être autrefois plus élevés que les sommets actuels. Les trois cirques devraient leur origine à des effondrements successifs dont le plus important a donné naissance à la vallée qui descend vers Tasikmalaja. A la suite de cet événement, le volcan a dû rester en repos pendant quelque temps. Puis, de nouvelles éruptions se sont produites, modifiant encore l'aspect des lieux. On en trouve des traces sur le sol, dans la structure géologique du terrain : ainsi une coulée de lave a dû se répandre dans la plaine de Tasikmalaja, mais elle est recouverte de sable et de blocs plus ou moins volumineux.

Le cratère de Warigang est entré en éruption en 1822 et 1894. L'éruption de 1822, qui a causé d'énormes dégâts, eut deux phases successives : l'une, le 8 octobre, qui dura trois heures et demie, l'autre, le 13 du même mois, qui débuta à sept heures du soir et dont on n'a pu constater les effets que le lendemain matin. Elle s'est manifestée sous la forme d'un torrent de boue, un lac, qui occupait le cratère, ayant subi la première fois une forte saignée pour se vider entièrement à la reprise du phénomène volcanique. On jugera de l'importance du cataclysme par ce fait que la capacité du lac pouvait être estimée à cent millions de mètres cubes. Et si l'on ajoute à ce volume d'eau la masse de sable et de pierre qu'il a entraînée, on ne s'étonnera pas de la dévastation occasionnée dans la contrée par le passage de cet effroyable torrent qui a

recouvert le sol d'une couche de débris de plusieurs mètres d'épaisseur.

Le volcan ne faisait plus parler de lui, lorsque, en 1894, les 18 et 19 octobre, une nouvelle et importante éruption éclata, n'occasionnant heureusement que des dégâts matériels, mais semant le trouble et l'effroi parmi les indigènes qui n'avaient pas oublié celle de 1822. Elle s'est produite sur plusieurs points à la fois, et par les ouvertures ont été projetées des masses très considérables de vapeur d'eau, de cendre et de pierres. La pluie de cendre s'est étendue jusqu'à une distance de 50 à 60 kilomètres, couvrant une surface de territoire de près de cinq cents milles géographiques carrés, soit plus de 2,500 kilomètres carrés.

Au Nord, trois cirques à peu près d'égales dimensions, dont les bords varient entre 1,500 et 1,600 mètres, sont désignés sous le nom de volcan Pontré. Au fond de l'un d'eux, sur une surface de plusieurs milliers de mètres carrés, il existe nombre de points d'où s'échappe de la vapeur d'eau, déposant beaucoup de soufre.

Le Sédakeling consiste en un massif irrégulier qui porte le nom d'un de ses sommets principaux, de 1,657 mètres. Il y existe plusieurs cirques plus ou moins apparents ; dans deux d'entre eux se trouvent des sortes de cuves dont l'une a jusqu'à 80 mètres de profondeur. Au Nord-Est s'élève, sur la frontière de la résidence de Chéribon, le Tiakrabœwana. Son sommet est creusé par une vaste cuvette de plus de 8 kilomètres de tour, dont les bords septentrionaux sont assez bien conservés. Ils atteignent une altitude de 1,600 à 1,700 mètres. A l'intérieur, un cône plat est le produit d'une éruption relativement récente. Sur le versant Sud du Tiakrabœwana s'est élevé un volcan plus récent, le Bringœng qui comporte deux cirques, mesurant 1,030 mètres et 1,430 mètres de rayon. Leurs parois varient entre 300 et 400 mètres. On ne con-

nait pas d'éruption de ces volcans dans les temps historiques.

Un peu en arrière de cette chaîne est le Sawal, par lequel nous passons dans la résidence de Chéribon. Il présente un cirque d'effondrement, en partie debout. Le point le plus élevé de la montagne, le signal, est à 4,763 mètres. Il a été édifié par des produits meubles et quelques coulées de lave, dont l'une est bien apparente. Tout proche est le petit lac de Pendialon, qui, par exception, n'est pas un cratère où les eaux se soient rassemblées.

Le Tjerimaï est un superbe cône volcanique dont, par contre, le cratère elliptique où quelques solfatares déposent du soufre, figure parmi les plus petits cratères de Java. Ses trois pointes principales mesurent entre 3,027 et 3,077 mètres. A 8 kilomètres au Sud de Chéribon, on trouve les traces d'un petit volcan très bas, puisque les arêtes du cirque ne dépassent pas 165 mètres, et dont le fond plat paraît avoir été recouvert jadis par l'eau. Il y existe encore un petit lac. Les roches qui forment ce reste de volcan consistent en déjections basaltiques meubles. Au Nord de la ville une boursoffure, qui, vu sa faible altitude de 18 mètres, ne peut pas même porter le nom de colline, consiste en gros blocs de basalte; elle paraît donc être un point d'éruption isolé.

Dans la résidence de Tegal, on ne trouve que quelques volcans, comme le Pencœspan où l'on reconnaît à peine les traces d'un grand cratère de deux lieues de diamètre. Il contient, à l'altitude de 1,350 mètres, un lac qui, formé par la retenue des eaux dans une partie obstruée de vallée haute, n'est pas, à proprement parler, un lac de cratère; il est du reste de peu de profondeur et mesure environ 200 mètres de large sur près de 1,500 mètres de longueur. Non loin, le cône du Slamati se dresse à 3,472 mètres. Il est le second en hauteur après le Semœ, comme je l'ai déjà dit. On peut voir aux environs des coulées de lave

et des blocs de basalte. Certaines coulées atteignent jusqu'à plus de 20 kilomètres de longueur. Le Bromo et le grand Beser sont situés sur les confins du district voisin ainsi que le Dièkœng; ce sont aussi des points d'éruption indépendants, mais ils sont peu connus.

Passant dans la résidence de Benjœms, on trouve entre autres curiosités pittoresques la cuve du village de Kasinoman qui, sans être un vrai cratère, en a cependant toutes les apparences, et celle de Karangobar, cratère d'effondrement près duquel on rencontre beaucoup de déjections meubles.

Le grand Rogodiambangan (2,175 mètr. d'altitude) est un volcan à dépression cratériforme en fer à cheval s'ouvrant au Sud-Est. A ses pieds s'étend une plaine marécageuse au bord Sud de laquelle se trouve le Krakal, que l'on peut considérer comme le restant d'un ancien cirque. En février 1861, à la suite d'abondantes pluies, il s'est produit une grande descente de sable et de pierres. Au Nord une dépression, renfermant deux lacs, porte le nom de Sikou-tüng.

Le grand Prahan est situé au point de contact de plusieurs résidences, et en grande partie sur celle de Baguelen. Il constitue un terrain volcanique très intéressant, portant un grand nombre de cratères, grands et petits, qu'il serait trop long de décrire séparément. L'arête propre du Grand Prahan est à la cote de 2,565 mètres et fait partie d'un cercle de douze kilomètres de circonférence. A l'extérieur, la montagne a presque partout une pente régulière, mais à l'intérieur le bord descend en parois abruptes. Dans cet intérieur, où partout des cônes d'éruption plus récents ont surgi, on distingue le plateau de Dieng, à plus de 2,000 mètres d'altitude; c'est là que l'on retrouve des temples de l'époque hindoue remontant à 800 ans avant notre ère. Le sol a été rehaussé d'environ deux mètres par de l'argile et du sable entraînés par les

eaux, et aussi probablement par de la cendre volcanique. Un canal a été creusé pour débarrasser ce plateau des eaux qui y séjournaient et le transformaient en marécage. Cette plaine a environ 1,800 mètres de long sur 800 mètres de large. Il y existe encore de nombreux points d'éruption récents. Les cratères principaux sont au nombre de sept, présentant des entonnoirs plus ou moins vastes : certains même sont doubles. Plusieurs renferment des lacs, ainsi que des sources thermales et des solfatares; l'une de ces sources a projeté en janvier 1883 de grandes masses d'eau bouillante mélangée de boue grise. Le soufre donne à certains de ces lacs des teintes blanc verdâtre et jaune d'un original effet.

Le Bœtak mesure 2,222 mètres; sur un de ses versants on trouve une place d'où se dégage de temps en temps un peu d'acide carbonique. Cette mofette insignifiante a acquis une célébrité qu'elle ne mérite nullement; on a surnommé cet endroit la « vallée de la mort de Java »! Un peu plus loin à l'Ouest, par contre, on rencontre une grande source thermale et une solfatare. Le bassin a un diamètre de sept mètres environ. Il est rempli d'eau bouillante tenant en suspension des particules d'argile et de soufre qui lui donnent une teinte gris blanc. Deux autres petits cratères se remarquent encore non loin du plateau de Dieng.

Toujours dans la résidence de Baguelen, le Sœmbing, dont le point culminant atteint 3,336 mètres, se rattache à son voisin le Sindoro par une arête située à plus de 1,400 mètres. A peine y voit-on quelques coulées de lave. Quant à ce Sindoro avec ses 3,145 mètres, c'est un beau type de volcan aux pentes régulières. Sur son versant occidental, un cratère adventif s'est révélé en 1882 par une éruption de cendres. Cette montagne touche au Sud au Sœmbing, elle est contiguë au Nord au Telerep qui consiste en un cratère en fer à cheval, ouvert au Sud.

Aux environs de Magelang, charmant et pittoresque pays, situé au cœur de l'île, et relativement peu visité, se dressent quelques montagnes volcaniques, comme le Guijanti, monticule en fer à cheval, dont le cratère a des parois escarpées, consistant en grande partie en lave compacte; le Beser, véritable ruine volcanique; le Tidar, un volcan en miniature qui ne mesure guère plus de 500 mètres de hauteur et est formé de déjections meubles, avec une coulée de basalte. L'Amgaran, son voisin, qui dépasse 2,000 mètres en élévation, montre quelques sources et solfatares. Près de là encore subsistent quelques ruines de temples hindous. L'Amgaran, ainsi que le Telomejo, est à proprement parler sur le territoire de la résidence de Semarang. Volcan ruiné et recouvert en partie par les débris du Merbabœ, il comporte deux cirques inscrits l'un dans l'autre, se touchant au sommet à 1,892 mètres. Deux points principaux des bords du cirque mesurent 1,200 et 1,400 mètres.

Un peu au Sud se dressent côte à côte deux des plus belles montagnes javanaises, le Merbabœ et le Mèrapi : le premier mesurant 3,145 mètres de hauteur et le second 2,875 mètres. Le Merbabœ descend en pentes douces, surtout du côté de Salatiga. Il est constitué par des tufs volcaniques avec cailloux roulés de basalte.

Le Mèrapi a fourni les matériaux de construction (roches poreuses, faciles à travailler) qui ont servi à édifier le merveilleux temple de Bœrœ Bœdœr. Il est, en outre, intéressant par les modifications qu'il a subies. Autrefois le cône s'élevait de 260 mètres au-dessus du fond du cratère. Il y a eu un effondrement, puis en 1836 un cône de scories a réapparu. En 1864, le sommet avait changé de forme à la suite d'éruptions et était devenu plat. En 1872 le cône avait disparu et en 1880 on constatait que le cratère n'était plus qu'une chaudière absolument vide. De nouveau un cône s'est reformé, mais il

s'est en partie effondré depuis. Après ces diverses perturbations, on a constaté un exhaussement du sol d'environ deux mètres. Le Mérapi offre donc un rare exemple d'éruption uniforme très lente. Sa base s'étend jusque dans la plaine de Sørakarta ou Solo.

C'est également là, mais au Sud-Est de la ville de Solo, que se dresse la sixième montagne de Java, le Lawoe, avec son promontoire méridional le Diogolarangan ou Kœkœsan; l'altitude la plus élevée est de 3,265 mètres. Il offre de belles pentes douces qui descendent jusqu'à une centaine de mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. En 1838, le savant Junghuhn qui a parcouru l'île en tous sens, en a étudié la structure géologique et les phénomènes volcaniques, et aux travaux duquel j'emprunte nombre de renseignements, n'y a aperçu aucun signe d'activité; c'est à peine si quelques fumerolles apparaissent dans une crevasse. Si sur le versant de Solo, le Lawœ n'a pas de cratères parasites, par contre, du côté de la résidence de Madiœn, il en offre quatre petits. L'un d'eux contient un lac exigü. Ce massif, ainsi que tous les principaux volcans javanais, est formé de produits incohérents, cendre, sable et pierres, décomposés en une argile brun rouge. On aperçoit aussi des blocs de basalte; les coulées de lave paraissent rares.

Nous ne pouvons quitter la résidence de Madiœn sans parler du lac Nguebel situé sur le versant occidental du Wilis, volcan à cheval sur Madiœn et Kediri. Ce lac est situé à l'intérieur d'un double cratère : il mesure environ un kilomètre et demi du Nord au Sud et un kilomètre de l'Est à l'Ouest; sa profondeur maxima atteint près de 50 mètres. Au pied du Wilis se trouve une superbe source minérale nommée Ombœl, dont l'eau est potable et a même une saveur très fraîche lorsqu'elle vient d'être puisée. Elle contient du chlorure de sodium et des carbonates de chaux et de magnésie.

Quant au Wilis, c'est une grande ruine volcanique à plusieurs cratères effondrés. Il n'a pas eu d'éruption dans les temps historiques, et est au nombre des volcans dont l'activité a cessé depuis fort longtemps. A proximité de son sommet on peut reconnaître des portions de quatre cratères, dont les arêtes les plus élevées mesurent 2,000 et 2,556 mètres. Cette dernière cime est le Dorewati. Il a été étudié et visité à diverses reprises, en dernier lieu par MM. Verbeck et Fennema, auteurs hollandais d'un remarquable travail sur les volcans de Java. Au pied oriental du Wilis, le Klotok n'est qu'une boursofflure de 490 mètres auprès de laquelle il en existe une plus modeste encore. Toutes deux consistent en conglomérat de basalte. Dans les environs on a trouvé quelques statues bouddhiques.

Deux autres volcans sont encore compris dans le territoire de la résidence de Kediri : le Kawi-Bœtak (2,651 mètr. et 2,868 mètr. d'altitude) et le Kelœt qui ne mesure que 1,731 mètres. Ce dernier porte à son sommet un lac contenu dans un cirque fort ébréché. Il arrive parfois que ce volcan se réveille, rejetant l'eau du lac qui s'écoule en entraînant de grandes masses de sable, de cendre et de pierres, et en descendant comme un fleuve de boue, qui n'est pas sans occasionner des ravages sur son passage. Les dernières éruptions datent de 1864 et 1875.

On ne saurait omettre, dans la résidence de Diapara, le volcan du Moariah-Patiaïam. Il est de ceux qui depuis longtemps sont restés en repos. Les érosions ont modifié la forme des remparts circulaires, mais on peut reconnaître encore distinctement deux cirques d'anciens cratères. L'un a un diamètre de quatre à cinq kilomètres et l'autre de six et demi environ, en partie seulement conservé. Dans l'intérieur de ce dernier, en apparaît un plus petit, dont il ne reste également qu'une partie. Cette

montagne est composée en grande partie de déjections meubles, fragments de roches, sable et cendre, au milieu desquels apparaissent des coulées de lave plus ou moins désagrégées.

Plus au Nord est le Tjilering qui ne dépasse pas 717 mètres. Enfin, dans la mer de Java, à une grande distance de la côte, les îles de Parang et de Njamock ne paraissent être que des débris d'un cratère sous-marin.

Nous arrivons ainsi à la grande résidence de Sœrabaja dont la partie nord forme le prolongement de l'île de Mœdara et qui en est séparée par un étroit bras de mer d'une largeur moyenne de 2 à 3 kilomètres avec une profondeur de 16 à 17 mètres.

Les principales montagnes qui surgissent sur le territoire de cette résidence, sont le Penanggøengan et l'Ardjœno. La première comprend deux cirques inscrits l'un dans l'autre, mais d'un aspect peu facile à saisir. Les points les plus élevés des bords sont très variables, certains mesurant 600 mètres, d'autres 700 mètres, 1,000 mètres, quelques-uns dépassant même 1,200 mètres ; mais seul le cône pointu, qui a donné son nom à l'ensemble de la montagne, atteint 1,652 mètres d'altitude. A son sommet il présente un petit cirque d'une centaine de mètres de diamètre, peu déprimé.

L'Ardjœno qui mesure 3,339 mètres n'est que la tête d'une suite de montagnes comme le Batral (2,980 mèt.), le Kembar I (3,110 mèt.), le Kembar II (3,030 mèt.), le Voortop (3,110 mèt.), le Welirang (3,156 mèt.) et le Ringgit (2,473 mèt.). Dans tout ce massif quelques solfatares seules paraissent encore actives sur les flancs du Welirang et des Kembar. A la cime de ces divers sommets on trouve des cirques peu importants et dont la description détaillée nous entrainerait, d'ailleurs, trop loin. Bornons-nous à noter dans les environs une série de petits sommets, que

l'on peut considérer comme des points d'éruption établis sur des coulées de lave de l'Ardjoeno.

A l'Ouest de ce volcan, se trouve encore une grande ruine volcanique, l'Andiasmoro qui mesure 2,282 mètres, et est depuis longtemps inactif. On croit reconnaître les portions d'un grand cirque d'effondrement auquel on peut donner un diamètre d'environ 9 kilomètres. Des points d'éruption plus récents ont surgi, formant de petits cratères indépendants.

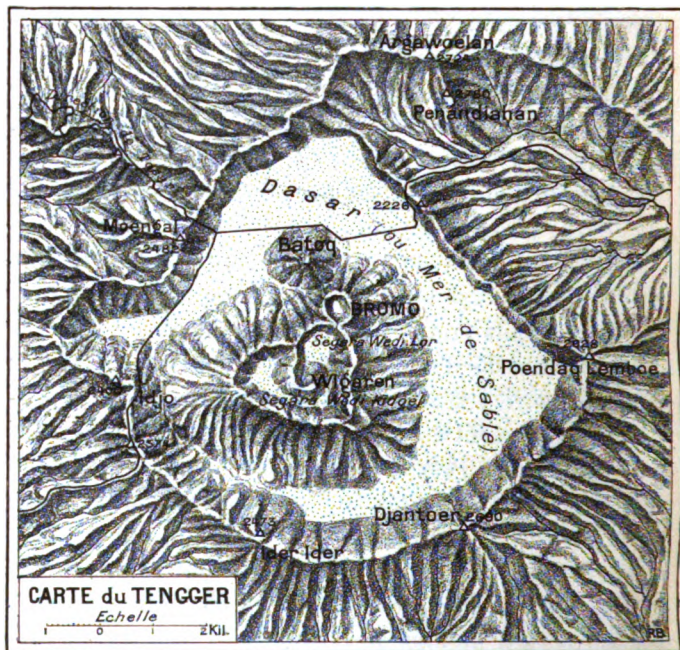
Entre l'Andiasmoro et la chaîne du Kawi on peut encore citer un grand cirque effondré dont les parois sont en partie debout. C'est le Dorowati, qui mesure, ainsi que son frère le Kœkœsan, 1,590 mètres. Près de là on trouve une source d'eau thermale.

Dans la résidence de Pasœrœhan, un point d'éruption très important est le cirque de Ngadipœro. Il compte parmi les grands cratères d'effondrement, mesure plus de 10 kilomètres de diamètre et est environné de pointes s'élevant entre 1,200 et 1,800 mètres. Ce volcan a projeté non seulement des produits meubles, mais aussi des torrents de lave. Près de Pasœrœhan même deux petits volcans peuvent être cités, le Semongkrong, colline basse de 84 mètres, à sommet tronqué et le Grati, qui consiste en un lac entouré d'une ceinture de déjections meubles dont le point le plus élevé n'est qu'à 63 mètres. La surface du lac est de près de 2 kilomètres carrés et sa profondeur va de 80 à 120 mètres.

A cheval sur la frontière des deux provinces de Pasœrœhan et de Probolingo, des montagnes intéressantes, parmi lesquelles le plus haut sommet de Java (j'ai dit le Semerœ), méritent une étude spéciale. Elles ont été souvent visitées et ne sauraient manquer d'attirer le touriste en quête de grandioses spectacles. Nous en avons, pour notre part, conservé une impression profonde.

C'est, d'abord, le Tengger avec le fameux cratère du

Bromo et sa mer de sable ou Dasar, une des plus grandes curiosités de l'île de Java. L'ascension s'en fait facilement en partant de Pasœrœhan. On va en voiture jusqu'à Paspo, à l'altitude d'environ 500 mètres, puis, de là, à cheval au sanatorium de Tosari, à plus de 1,700 mètres, et enfin presque jusqu'au sommet. C'est une de ces excursions



que l'on ne saurait trop recommander. Le Tengger est un grand cône tronqué avec quatre cratères effondrés au sommet, les deux plus grands ayant 4^{km},2 et 3^{km},15 de rayon. Le premier circonscrit la grande plaine de sable de Dasar. Dans cet espace on trouve cinq points d'éruption récents parmi lesquels le Bromo est encore en activité. Sur le versant extérieur du volcan il y a une vingtaine d'autres points d'éruption, la plupart avec un cratère

en fer à cheval. Les roches sont pour le plus grand nombre des basaltes. Les principaux sommets qui entourent le grand cirque sont le Penandiah (2,780 mèt.), le Pændø Lembog avec ses 2,635 mètres, le Djantør (2,690 mèt.) avec une arête de 12 kilomètres de longueur (l'Ider Ider) qui s'étend jusqu'à l'Idjo (2,400 mèt.). Le côté Nord-Ouest, appelé communément dos du Moenggal (point culminant avec ses 2,482 mètres), présente de hautes falaises de 200 à 300 mètres, plus ou moins boisées, sur une longueur d'environ 3 kilomètres. Ce cirque aux parois très escarpées circonscrit, comme j'ai dit, une « mer de sable » qui a tout l'aspect d'un lac desséché. A sa surface, elle consiste en une couche de sable volcanique, sous laquelle toutefois il existe de la lave qui, çà et là, perce le sable de taches noires. Les murailles qui entourent le cirque s'abaissent à une centaine de mètres, après s'être dressées jusqu'à 600 et 660 mètres au-dessus.

A l'origine, cette montagne était un volcan double avec deux points d'éruption distants l'un de l'autre d'environ 3 kilomètres. La lave s'est échappée du cratère oriental, se creusant une sorte de lit dans les flancs de la montagne et, s'écoulant dans un espace cratériforme de 8 kilomètres de large sur 11 de long environ, a formé comme deux lacs de lave. Dans l'un d'eux l'activité cessait, tandis que dans l'autre la lave fluide débordait pour se solidifier dans le vaste cratère et faire le fond de la « mer de sable ». Bientôt, sur cette croûte, des éruptions répétées élevèrent successivement 5 petits cônes : le Widodaren, le Guiri, le Kembang, le Batok et le Bromo. L'activité de ce dernier se continue encore et il projette de temps à autre des cendres et des pierres en dégageant de la vapeur d'eau. C'est dans cet état que nous l'avons trouvé lorsqu'il nous a été donné de gravir le cône de déjection. Celui-ci se creuse à l'intérieur en une vaste entonnoir profond de plus de 150 mètres, au fond duquel apparaît la gueule

rouge de la cheminée volcanique aux lèvres de soufre, beau type du cratère idéal, dont la vue impressionne étrangement les plus indifférents.

Au Sud, le Tengger touche à la ruine d'un volcan très ancien, l'Aïek Aïek. Il n'en reste que la partie occidentale d'un grand cirque ainsi que quelques points d'éruption plus récents situés dans l'espace effondré. Les sommets Aïek Aïek forment une partie des bords du cratère et mesurent 2,819 mètres : un point plus élevé encore est le Diambangan avec ses 3,000 mètres. Parmi les trois points ou cônes d'éruption, le plus élevé le Ranou-Kembolo (3,415 mètr. d'alt.), porte un lac à son sommet, tandis qu'un autre présente une plaine de sable, située à 2,390 mètres. On trouve aussi trois autres plaines de sable au fond de l'ancien grand cratère, situées à une altitude légèrement supérieure. Non loin, on peut encore observer deux autres cônes d'éruption.

Un peu en recul apparaît la haute pyramide du Semerœ, au long panache de fumée. C'est ce massif que nous allons maintenant visiter. A la cime on trouve d'abord le Mahamerou, sommet pointu sans cratère, c'est le point culminant de Java, comme on l'a déjà vu, avec ses 3,676 mètres, une belle hauteur, surtout si l'on songe qu'elle part pour ainsi dire du littoral même. Un peu au Sud est le Semerœ proprement dit, qui mesure 3,650 mètres. Le cratère actuellement actif, nommé Dimgring Seloko, avait en 1879 un petit cirque de déjections meubles disparu en grande partie lors de l'éruption de 1885, qui dégagea de la lave et coûta la vie à près de soixante-dix personnes.

Plus loin dans la plaine on peut observer également des petits sommets d'une altitude d'au plus quelques centaines de mètres, qui consistent en déjections basaltiques meubles. Le Lemongan avec ses 1664 mètres est un des volcans les moins élevés de Java, mais il est des plus

actifs. La partie la plus ancienne de ce volcan est le Taroub (1670 mètr.) au sommet duquel sont deux petits cratères profonds de plus de 100 mètres. Des cendres meubles, du sable et des pierres forment la masse principale de la montagne; mais, ce qui distingue le Lemongan, c'est, d'abord, le nombre considérable de petits lacs et cratères parasites que l'on rencontre sur ses pentes, et ensuite les nombreuses coulées de laves appartenant aux temps historiques (fait qui s'observe assez rarement à Java). Les plus importantes des coulées récentes sont des années 1847, 1849, 1869, 1877, 1883 et 1885; elles ont été fréquentes, comme l'on voit. L'éruption de 1883, on peut le remarquer, coïncide avec le fameux cataclysme de Krakatau. Cette coulée ne mesure pas moins de 3 kilomètres et demi de longueur, sur une largeur d'environ 300 mètres et 10 à 15 mètres d'épaisseur. L'ingénieur Fennema n'a pas relevé moins de 50 points d'éruption aux environs. Parmi les cratères qui percent le sol au point d'en faire, on pourrait presque dire, une vaste passoire, il existe des cuves de toutes dimensions; la plus grande mesure environ 800 mètres de diamètre. Leur profondeur varie de 35 mètres à 150 et même 200 mètres.

Nous arrivons ainsi et pour terminer à la résidence de Besœki, située à l'extrémité de l'île javanaise. Ce n'est pas une des moins curieuses. Près de la frontière du territoire de Probolinggo et non loin de la côte septentrionale, se trouve un petit volcan, qui ne mesure que 500 et quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est le Locrœs. On y doit voir un ancien cirque entourant un cône relativement récent qui comporte deux cratères d'environ 1,000 et 600 mètres de diamètre, inscrits l'un dans l'autre.

En suivant le littoral, un volcan des plus singuliers attire l'attention par la dentelure capricieuse de son sommet. C'est le Ringgit, nom du point culminant (1,250 mètr.)

des cinq cents dents qui couronnent cette montagne. Le Ringgit est un exemple frappant d'une ancienne ruine volcanique, qui n'a pris sa forme actuelle que par suite d'effondrements et d'érosions ultérieures. Le cirque primitif est présentement en partie sous-marin : il mesurerait les dimensions colossales de plus de 20 kilomètres de diamètre. L'histoire de ce volcan pourrait se résumer ainsi : d'abord, édification d'un très grand cône volcanique avec un cratère situé à peu près où est le sommet actuel du Ringgit, puis effondrement dudit volcan qui disparut sous la mer en grande partie, et édification du cône actuel. Malgré les opinions émises par certains savants qui lui attribuent deux éruptions au xvi^e siècle, il convient, d'après les travaux récents, de le classer parmi les volcans depuis longtemps éteints.

Au Sud de Lærøes, l'Hiiang, avec ses différents cirques concentriques, offre un intérêt tout particulier. C'est un grand volcan à bord de cratère effondré de 16 kilomètres de diamètre; à l'intérieur un cirque de près de 10 kilomètres de diamètre présente au moins 18 points d'éruption plus récents, les uns à sommet effondré, les autres en forme de cône pointu. Le centre du cirque secondaire est légèrement au Nord de celui du grand cirque. Ces cirques et d'autres plus petits qui devaient se trouver dans la circonférence du grand cirque sont du reste peu reconnaissables. Quelques points élevés sur la bordure du deuxième cirque dépassent 2,000 mètres, comme le Guilap (2,479 mèl.), le Kœkœtan (2,220 mèl.). Au-dessous il reste deux traces du cratère du Finggang (2,286 mèl.). Un troisième point d'éruption c'est le Semerœ (2,947 mèl.) qu'il ne faut pas confondre avec le géant des volcans javanais. Plus haut encore est l'Argopœro avec ses 3,088 mètres, point le plus élevé de la chaîne de l'Hiiang. Son cirque d'effondrement ne mesure plus qu'environ une lieue de tour. Le Diam-bangan, montagne conique à sommet plat, offre un petit

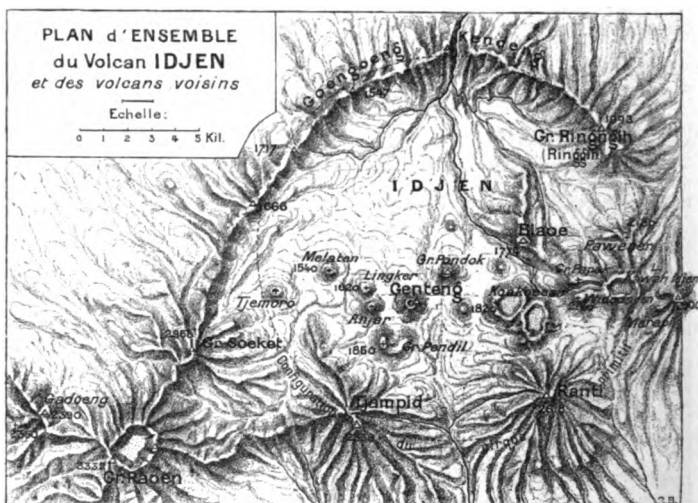
cratère d'une cinquantaine de mètres de profondeur. Le point le plus élevé de ses bords est à la cote de 2,492 mètres.

Il existe d'autres points d'éruption plus ou moins importants, comme l'Alas Batour, qui offre un lac à l'altitude d'environ 2,000 mètres. A la suite, sont ce que l'on pourrait désigner sous le nom des jeunes cratères de l'Hiiang, au nombre de quatre principaux. Ils sont à peu près de la même importance, d'environ 200 à 300 mètres de diamètre, sur 100 à 150 mètres de profondeur. On trouve encore quelques ruines hindoues à leur base et comme ces monuments, qui peuvent remonter à au moins cinq cents ans, ne sont pas couverts de déjections volcaniques, on en conclura que les éruptions n'ont dû consister qu'en dégagements de vapeurs sulfureuses.

Si l'on poursuit la visite de cette chaîne volcanique de l'Hiiang, on trouve encore d'autres anciens points d'éruption, comme le volcan Karang Selo (1,252 mètr. d'alt.), le Penguepok qui ne mesure plus que 754 mètres; le Tanah, à peu près de la même hauteur; le Sahing dont le sommet est à plus de 1,600 mètres avec des pentes verticales de 600 mètres; le Pœrnomo, le Watton langgar et le Vœlœk pandak avec un cratère assez vaste. L'Hiiang a projeté diverses coulées de laves, dont l'une a presque atteint la mer. Ses produits consistent surtout en basaltes.

Le Pasikan, que l'on trouve à l'Est du groupe qui vient d'être décrit, ne se compose que de deux restes d'un ancien bord de cratère, d'environ une lieue de diamètre. Les roches qui le composent sont des basaltes. A la suite est l'Idien, dont les produits ont recouvert une surface que l'on peut évaluer à environ 5,000 kilomètres carrés. Son sommet s'est effondré, formant un vaste cirque de 16 kilomètres de diamètre, dont les parois en partie debout présentent des hauteurs mesurant de 1,300 à 2,000 mètres. Sur la bordure de ce grand cercle s'élèvent des points d'éruption comme le Pendil (2,338 mètr.), le Ranti (2,618 mètr.)

et le Mérapi (2,800 mè.). Le fond de l'ancien grand cirque est recouvert sur presque toute la surface par des produits d'éruption plus récents. Parmi les pointes qui dominent ce cirque volcanique, un des plus hauts et des plus escarpés de Java et dont les dimensions sont le double de celles du Tengguer que l'on a vues plus haut, est le Kendeng, mesurant 1,717 mètres, formé de déjections



meubles. On a nommé plateau d'Idien cette vaste aire du cirque, bien que cette plaine soit loin d'être régulière.

L'énumération de tous les cônes d'éruption qui ont surgi tant dans le grand cirque qu'à l'extérieur nous entrainerait trop loin, aussi nous nous contenterons de voir les principaux. La cime du Mérapi est divisée en quatre petits cratères au fond desséché. Le Kawah Idien, dont certaines parois mesurent jusqu'à 2,380 mètres, est un cratère encore actif. Il contient un lac, à la surface duquel on voit flotter du soufre à l'état de poudre fine. En 1817 des coulées de boue s'en échappèrent, inondant la

plaine voisine. A l'Ouest du Kawah est le Papak avec ses 2,120 mètres de hauteur. Le Ranti présente un haut cône pointu sans cratère. Le Kœkœsan est un cirque bas et fermé. Tous ces centres d'éruption ont laissé des traces de leur activité volcanique sous forme de coulées de laves.

Nous arrivons ainsi au Sœket, dont les deux points mesurent 2,932 et 2,952 mètres. Le défilé qui sépare ce volcan de son grand voisin, le Raœn, est à plus de 2,600 mètres. Quant à celui-ci, cône volcanique énorme avec son point culminant de 3,332 mètres, il prend le cinquième rang parmi les plus hauts sommets de l'île. Son cratère est elliptique, le grand axe mesurant 2,280 mètres, tandis que le petit ne dépasse pas 1,760 mètres. Sa profondeur, la plus grande, probablement, qu'on a jamais rencontrée dans les cratères, va jusqu'à 630 mètres et, vu la difficulté d'accès, personne sans doute n'y a jamais mis le pied. Une ouverture béante au fond paraît être la cheminée du volcan, mais elle a dû se déplacer aux différentes éruptions.

Quelques-uns des cratères de l'Idien ont dû être actifs, pendant de longues années. Le massif le plus ancien est la partie avoisinant le Kendeng et celui-ci lui-même. Les cônes primitifs sont le Ranti, le Mérapi, le Sœket et la partie inférieure du Raœn, tandis que, parmi les cônes récents, on peut ranger le Kawah Idien, le Papak, le Kœhœsan et d'autres encore, et surtout le cratère actuel du Raœn qui a formé les produits meubles supérieurs de ce volcan. Entre autres éruptions, on mentionnera la grande éruption de 1586, qui a profondément transformé l'aspect de la région.

Enfin le volcan le plus oriental de Java est le Balœran. C'est un cône très régulier avec un cratère d'environ 9 kilomètres de circonférence. Le point le plus élevé est à 1,292 mètres de hauteur. Ce volcan consiste en couches alternantes de déjections meubles et de coulées de lave.

Avec lui nous aurons terminé la longue série des vol-

cans qui couvrent l'île de Java et dont beaucoup, d'un accès facile, sont des plus intéressants à visiter. Inutile de dire qu'ils offrent un vaste champ d'études aux savants et surtout aux géologues.

EUGÈNE GALLOIS,

Membre du Club Alpin Français
'Section de Paris'.

SCIENCES ET ARTS

LE VÉSUYE ET LA SOMMA

(PAR M. A. DE LAPPARENT)

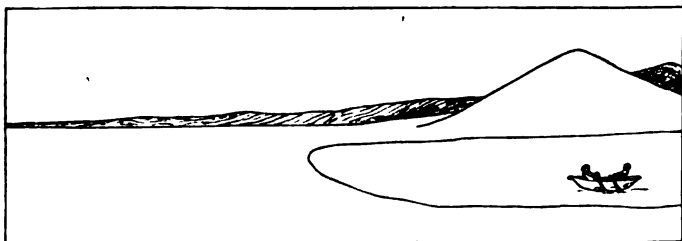
Je dois ici m'excuser si je tente de rouvrir une discussion qui pouvait sembler close, après l'intéressant article que l'éminent président du Club Alpin, M. Charles Durier, a publié dans l'*Annuaire* de 1893, sur la question si longtemps controversée du Vésuve. Mais d'abord, partout où doit intervenir l'argument géologique, une solution peut rarement être considérée comme définitive : car de nouveaux faits peuvent modifier les vues acceptées ; comme aussi une meilleure interprétation des faits acquis est de nature à changer le caractère de la conclusion.

En outre, si M. Durier a fini par adopter une manière de voir formelle, il n'en avait pas moins, avec son habituelle bonne foi, fait valoir dans toute leur force les arguments contraires. Il y a quelque temps, les journaux nous racontaient l'histoire d'un magistrat du parquet, surpris, à l'appel d'une affaire, par l'absence de l'avocat du prévenu. Afin d'éviter une remise, il s'était offert à présenter lui-même la défense, ce dont il s'était acquitté avec talent et conscience ; après quoi, redevenu l'organe du ministère public, il n'en avait pas moins requis la condamnation de son client improvisé.

C'est un peu ce qu'a fait M. Durier, et je me demande s'il n'a pas eu quelque regret à abandonner le plaidoyer, si

bien commencé par lui, en faveur de l'unité du Vésuve antique. Peut-être parviendrait-on à l'y ramener, en lui fournissant quelques arguments nouveaux, qui ont pu lui échapper. C'est ce que je vais essayer de faire.

L'idée de cette tentative m'a été récemment suggérée par la lecture d'un petit travail de M. G. de Lorenzo, de Naples, travail inséré au journal de la Société allemande de géologie¹. L'auteur, concluant dans le même sens que M. Durier, s'appuie principalement sur un dessin, copié d'une peinture murale de Pompéi, et reproduit, ajoute-t-il,



Reproduction schématique d'une fresque de Pompéi.

dans l'ouvrage intitulé « *Pitture d'Ercolano e dintorni* », vol. V, p. 343.

J'ai vainement cherché le dessin en question dans l'ouvrage, relatif aux peintures d'Herculanum, que possède l'École nationale des Beaux-Arts. Mais cela tient à une différence d'édition, et l'authenticité de ce dessin (fig. 1) ne saurait être douteuse ; car il a été également reproduit, il y a quelques années, par M. Franco, dans un travail intitulé : *Vesuvio ai tempi di Spartaco e di Strabone*². Le recueil où a eu lieu cette publication n'existe malheureusement ni à la Bibliothèque de l'Institut, ni à celle des

1. *Zeitschrift der deutschen geologischen Gesellschaft*, XLIX (1897), p. 561.

2. *Atti Accad. Pontaniana*, XVII, Naples (1887).

Beaux-Arts. Je le regrette d'autant plus que la conclusion de l'auteur était, paraît-il, absolument opposée à celle de M. de Lorenzo, de sorte que je m'expose à faire ici double emploi avec la démonstration de M. Franco. Mais, d'une part, je ne prétends à aucun droit de priorité ; et, de l'autre, je crois pouvoir faire intervenir des raisons géologiques assez sérieuses. C'est pourquoi je ne veux pas ajourner cet article jusqu'à l'époque indéterminée où il me deviendrait possible de prendre connaissance des documents en question. Je constate seulement l'embarras où l'on doit se trouver, en présence de solutions contradictoires, toutes appuyées sur le même ordre de preuves, et défendues par des hommes qui connaissent également bien le pays !

Pour M. de Lorenzo, la figure 1 représente la montagne de la Somma, à droite de laquelle apparaît un autre sommet, qui doit être le Vésuve ; d'où l'auteur tire cette conclusion, qu'en 79 l'état de choses différait peu de ce qu'il est aujourd'hui. Au contraire, dans l'interprétation opposée, la grande montagne figurée au premier plan, après le golfe, est l'ensemble du Vésuve et de la Somma, confondus alors en une montagne unique, que l'explosion de 79 aurait dédoublée en faisant sauter le sommet. Après quoi le cône de cendres actuel aurait pris naissance dans la cavité produite par cette explosion.

Il s'agit maintenant de discuter les arguments par lesquels on cherche à justifier chacune des deux manières de voir.

Évidemment, dans l'interprétation du dessin de Pompéi, on doit partir de cette idée, que l'artiste italien a été consciencieux. Il n'avait à coup sûr aucune théorie à faire prévaloir, et si l'on peut penser qu'il ne s'est pas préoccupé de reproduire les menus détails, du moins les lignes générales de son dessin doivent-elles être tenues pour exactes.

Cela dit, il convient d'abord de faire observer que la

position donnée, sur la figure 1, à l'extrémité du golfe napolitain, se projetant sensiblement à gauche de la montagne principale, ne peut s'expliquer que si le point de vue a été choisi tout près de l'extrémité méridionale du promontoire du Pausilippe. Quiconque jettera les yeux sur une carte de la région ne pourra manquer de souscrire à cette conclusion. Il suffit aussi, pour s'en convaincre, de regarder, parmi les jolies affiches coloriées de la compagnie de Lyon, celle qui représente le Vésuve vu du quai de Naples. Ici l'extrémité du golfe, au lieu de dépasser à gauche la base septentrionale du cône de la Somma, demeure, comme cela doit être, sensiblement à droite.

Donc, si, comme le prétend M. de Lorenzo, le cône principal du dessin est la Somma, et non le Vésuve, le point de vue a dû être pris beaucoup plus au Sud, c'est-à-dire au Pausilippe.

D'autre part (et ce détail n'apparaît pas sur la reproduction de M. de Lorenzo, tandis qu'il reconnaît le fait dans le texte), l'artiste a mis la cime principale en pleine lumière, alors qu'il appliquait sur tout le reste, y compris la plus petite montagne de droite, une teinte uniforme et plus obscure. M. de Lorenzo essaie de justifier cette différence en disant que le cône du Vésuve, dont cette dernière cime serait pour lui la représentation, se distingue tout naturellement, par sa couleur plus sombre, des pentes cultivées de la Somma.

Mais il est aisé de répondre qu'à l'époque où le dessin a été fait, le Vésuve, inactif depuis l'occupation du pays par les plus anciens habitants de l'Italie, n'était certainement pas un cône de cendres noires; que ses pentes devaient être couvertes de végétation et que, par suite, vu du Pausilippe surtout, il devait se présenter sur le même plan et avec la même teinte que la Somma.

C'est d'ailleurs ce qui résulte du texte même de Strabon, d'après lequel « le Mont Vésuve offre, sur toute sa

surface, excepté vers sa cime, *un sol très agréable*¹ ».

Pour ce motif, nous croyons, avec M. Franco, que la montagne située en arrière, sur la droite du dessin, appartient à la portion de l'Apennin qui vient former au Sud le promontoire de Castellamare. En vain M. de Lorenzo allègue-t-il l'exactitude avec laquelle le peintre aurait rendu, sur la gauche, le moindre relief apparent des montagnes de l'Apennin. Celles-ci, c'est-à-dire les hauteurs qui dominent Nola, sont de fait beaucoup moins hautes que celles du groupe de Castellamare.

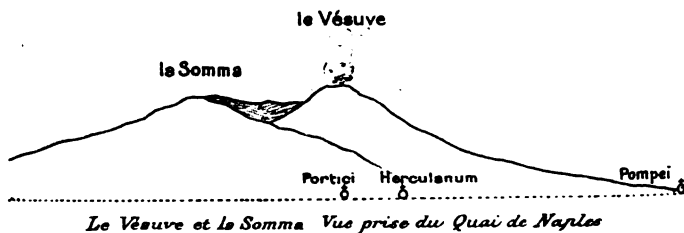
Lorsque M. de Lorenzo dit que « juste dans la direction du cône central, quand on regarde le Vésuve de Naples, s'étend en avant des montagnes (de l'Apennin) la large vallée de Cava et de Nocera, circonstance qu'un artiste aussi consciencieux que le peintre de Pompéi n'aurait certainement pas méconnue », il oublie que l'observateur n'était pas à Naples, mais à la pointe du Pausilippe et que, dans ce cas, un rayon visuel mené vers le cône central faisait apparaître dans cette direction les Monts d'Alvano et Faitaldo, tous deux voisins de 1,100 mètres (soit presque l'altitude du Vésuve), tandis que la vallée de Nocera se trouvait rejetée sur la droite, au point de ne pouvoir être comprise dans le cadre du tableau.

Le dessin de Pompéi est d'ailleurs impossible à expliquer, dans l'hypothèse où la topographie vésuvienne eût été alors ce qu'elle est aujourd'hui. Les photographies du Vésuve moderne, comme celle qui a servi de base à la figure 2, montrent la Somma sous la forme d'une enceinte demi-circulaire, qui entoure le côté gauche (c'est-à-dire septentrional) du cône de cendres, et s'abaisse très rapidement, au point de s'évanouir d'une façon complète juste à l'endroit où elle serait rencontrée par une ligne joignant le Pausilippe au sommet du volcan actuel.

1. Traduction de Strabon. Édition de l'Imprimerie impériale, Paris, 1809.

Au contraire, sur le dessin de l'artiste italien, la montagne que M. de Lorenzo considère comme étant la Somma suffit à masquer presque entièrement la cime située à droite, et sa silhouette s'étend, de ce côté, d'une façon continue, aussi loin, sinon plus, que ne ferait aujourd'hui celle du cône du Vésuve.

Si la principale montagne représentée dans la fresque de Pompéi est la Somma, et non le Vésuve, comme le veut M. de Lorenzo, il devient incompréhensible qu'un géographe tel que Strabon ait complètement oublié d'en faire mention, et n'ait cité comme dominant la contrée que le Vésuve, si malheureusement relégué par l'artiste au der-



nier plan, bien en arrière du golfe de Naples, pour qui adopte l'hypothèse ainsi proposée.

Cependant le texte de Strabon ne prête nullement à l'ambiguïté. Voici ce que dit le célèbre géographe :

« Immédiatement après Neapolis vient Heraclæum (Herculanum), forteresse bâtie sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer... Heraclæum appartient jadis aux Osci, comme Pompæa (Pompéi), que l'on trouve après Herculanum sur le même rivage.

« Au-dessus de ces lieux domine le Mont Vésuve. »

Ainsi, point de distinction entre Naples et Herculanum au point de vue du rivage, sur lequel les deux villes se suivent *immédiatement*. Pas de différence non plus pour Pompéi. C'est la même montagne, le Mont Vésuve, qui domine toutes ces localités.

Mais la fresque de Pompéi, qui assurément a dû être conçue de manière à représenter tout le fond du golfe jusqu'à cette ville, montre clairement que c'est le plus grand des deux cônes qui *domine à lui seul l'étendue entière du golfe*. Autrement, l'artiste eût fait un paysage n'intéressant en rien la localité à laquelle il était destiné. Il n'est donc plus possible de prétendre, comme l'a fait M. Durier, que si Strabon n'a cité que le Vésuve, c'est qu'il ne s'occupait pas de la Somma, considérée comme une montagne distincte. Par conséquent, le grand cône représenté sur la fresque est bien la montagne qui dominait toutes les villes du littoral. La cime située en arrière n'a rien à voir avec le rivage et, dès lors, la montagne riveraine du golfe ne peut être que l'ensemble du Vésuve et de la Somma, alors confondus en une masse unique.

Que Strabon, décrivant les environs du golfe, ait négligé de mentionner la Somma, si elle avait formé une hauteur distincte, ce serait déjà bien fort; mais que pareille omission eût été commise à l'égard d'une particularité topographique aussi remarquable que l'Atrio del Cavallo, cet abîme semi-circulaire aux parois si abruptes, voilà qui nous paraît absolument inadmissible.

Aussi pensons-nous, en résumé, que toutes les raisons géographiques et historiques se réunissent pour nous faire admettre qu'avant 79, le Vésuve et la Somma n'étaient pas distincts. D'ailleurs, c'est ainsi qu'en jugeaient les populations, se fondant évidemment sur la tradition, à l'époque où personne ne s'était encore avisé de faire valoir contre cette idée des raisons d'ordre géologique. A cet égard même, on peut être surpris de rencontrer, dans l'article de M. Durier¹, la phrase suivante : « Aujourd'hui encore, je crois, en tout cas jusqu'aux temps modernes, les popu-

1. *Annuaire du Club Alpin*, 1895, p. 527.

lations environnantes ont réservé au seul cône éruptif le nom de Mont Vésuve. »

Cependant notre cher président, au cours du même article, a publié, en regard de la page 448, un beau fac-similé d'une gravure datée de Naples, 18 mai 1761, et dédiée par Giuseppe Maria Mecatti au seigneur Oliviero Hope. Sur cette gravure, qui représente l'éruption de la fin de 1759, avec la coulée de lave se dirigeant entre Naples et Torre dell Annunziata, la Somma, qui s'aperçoit à l'arrière-plan, est marquée au sommet de la lettre A, et, sur la légende du bas de la planche, on lit en toutes lettres, devant l'A « *Vesuvio antico, ora montagna di Somma* », tandis que le cône actuel est qualifié de « *Vesuvio presente* ».

Comment la valeur de ce témoignage a-t-elle échappé à l'auteur de l'article? comment a-t-il pu dire que « jusqu'aux temps modernes, les populations ont réservé au seul cône éruptif le nom de Mont Vésuve »? Je ne sais; mais dans cette affirmation d'un artiste qui vivait au milieu du xviii^e siècle, et qu'aucun préjugé scientifique ne pouvait égarer, je vois un argument péremptoire en faveur de la tradition qui attribuait aux deux montagnes une commune origine. Ainsi cette tradition se serait conservée jusqu'à nos jours, de même que, un siècle après l'éruption de 79, elle était clairement exprimée par Dion Cassius, lorsque, parlant de la forme qu'avait prise la montagne depuis cette éruption, il écrivait : « Autrefois, sa hauteur de toutes parts était la même. »

Quelques obscurités, quelques apparentes contradictions qu'on puisse relever dans certains textes historiques relatifs au Vésuve, de telles affirmations sont trop formelles, quand on les rapproche du dessin de Pompéi, pour qu'il soit raisonnable de les mettre de côté.

En présence de raisons aussi catégoriques, on se demande d'où vient la répugnance de quelques auteurs à accepter la solution simple qui en découle. Il nous paraît

que cette répugnance est surtout d'ordre géologique, et que les auteurs en question (l'exposé de M. Durier en fait foi) sont surtout frappés par l'énormité invraisemblable du cube de matériaux que l'explosion de 79 aurait dû projeter autour de la montagne, pour faire naître, aux dépens de son sommet, la cavité actuelle, dont l'Atrio-del Cavallo définit le contour.

On se représente, dans ce cas, une montagne unique, dont le sommet serait obtenu par le prolongement géométrique des génératrices du cône tronqué de la Somma. Tel aurait été l'ancien Vésuve, celui dont la résurrection a coûté la vie à Pline. D'une part, il n'est pas difficile de faire observer que cette conception est en contradiction formelle avec le dire des historiens et des géographes, lesquels affirment que la cime de la montagne était plate. D'un autre côté, la hauteur qu'on obtient par cette restitution correspond à un volume considérable de matériaux, que l'érosion aurait dû disperser tout à l'entour; et ces produits de projection auraient recouvert d'une couche épaisse toute la contrée, sans en excepter les pentes septentrionales et orientales de la Somma, où rien de pareil ne s'observe.

C'est bien là ce qui préoccupe M. Durier. Bien qu'il n'exige pas, pour la montagne primitive, une cime pointue, et qu'il accorde que l'ancien cratère de la Somma, comblé jusqu'aux bords de manière à fournir la cime plate de Strabon, ait pu être seul détruit par l'éruption de 79, il demande : « Se figure-t-on le nombre de mètres cubes donnés par une pareille masse, dont le cône éruptif actuel représente à peine la cinquième partie ? Et où la retrouver ? Qu'est-elle devenue ? »

A cette question, on pourrait se contenter de répondre que l'explosion a donné des cendres plutôt que des blocs; que sa violence s'étant fait sentir principalement sur le littoral, une grande quantité des cendres a pu tomber en

mer, comme ont fait ces pierres ponces qui, après l'explosion de Krakatoa, ont couvert les détroits de la Sonde sur d'immenses étendues. Mais on peut, à la rigueur, se passer de ces raisons et concevoir les choses d'une manière qui rend infiniment plus vraisemblable la destruction de la cime du *Vesuvio antico*.

Il suffit pour cela de penser qu'au temps de Pline, le Vésuve, tronqué à la hauteur du bourrelet actuel de la Somma, était non seulement pourvu d'un cratère ébréché, mais accidenté sur son flanc Sud-Ouest par quelque grande échancrure préparant la ruine de la cime. Cette hypothèse est très conforme à ce qu'enseigne la géologie; à savoir que les dislocations de l'écorce terrestre sont œuvre de longue haleine et s'esquissent de bonne heure avant de revêtir leur dessin définitif.

Donc, avant d'en venir à former, comme aujourd'hui, un gouffre semi-circulaire, au fond duquel les projections ont édifié le cône éruptif actuel, l'ancien Vésuve avait dû subir plus d'un assaut. De même qu'antérieurement aux temps historiques une ou plusieurs explosions avaient fait sauter en l'air, dans le Latium, un volcan dont l'écroulement a donné naissance au lac d'Albano, ainsi pouvait-il y avoir en 79, sur le flanc du Vésuve, une échancrure analogue au célèbre *Val del Bove* de l'Etna. Cette échancrure, depuis longtemps envahie par la végétation et n'offrant aux regards qu'une dépression indigne d'être mentionnée par un géographe, pouvait aboutir par l'amont à un escarpement inaccessible, dont la crête reliait ensemble, comme la corde d'un arc, les deux cornes du croissant actuel de la Somma.

De cette façon, une cime plate, reste du sommet de l'ancien cratère rempli et détruit dans sa partie méridionale, pouvait subsister au sommet du Vésuve, son bord, formé de blocs de lave, dominant le terrain environnant comme une forteresse assez facile à défendre du côté du

Nord, le seul où elle fût attaquable. On comprend alors que Spartacus soit venu y établir son camp.

Au contraire si, comme l'admet M. Durier, le Vésuve et la Somma étaient déjà distincts, il est inadmissible que le sommet de la seconde de ces montagnes ait abrité l'armée du gladiateur révolté. Lors même qu'il y aurait une sensible exagération dans le chiffre des dix mille hommes dont les historiens composent sa troupe, que pouvait-il espérer sur un emplacement aussi restreint, loin de l'eau, que la masse poreuse d'un cône d'éruption devait laisser s'infiltrer jusqu'à la base, et dans une situation qui ne permettait la retraite d'aucun côté?

Les mêmes impossibilités n'existent pas dans l'hypothèse que nous proposons et dont se sont déjà approchés les auteurs qui, à l'exemple de Vom Rath, ont imaginé de faire camper Spartacus sur la Somma. Oui, la Somma; mais pas celle du temps présent, réduite à un sommet linéaire et curviligne, au bord d'un véritable abîme; une Somma intermédiaire entre l'ancien cratère complet et le gouffre actuel, laissant une place suffisante sur sa cime plate, pendant qu'elle dispensait les occupants de se garder du côté de l'escarpement.

D'autre part, on comprend que les Romains, ayant entrepris de cerner la troupe de Spartacus, n'aient gardé que le flanc Nord doucement incliné de la Somma, tandis qu'ils se contentaient de placer des sentinelles au seul sentier par lequel l'escarpement fût réputé accessible; sans doute à sa jonction avec l'une des extrémités du croissant; calcul que les gladiateurs auraient déjoué en se laissant glisser, à l'aide de sarments de vigne entrelacés, le long du mur de laves où personne ne songeait qu'ils pussent s'aventurer.

Mais laissons de côté l'application de l'hypothèse aux particularités du récit de la guerre des Esclaves. Ce qui nous importe surtout, c'est de montrer à quel point elle

réduit le cube des matériaux à détruire, pour engendrer le gouffre actuel de l'Atrio. Elle le réduit d'autant mieux que rien n'empêche d'admettre que l'éruption de 79 ait eu pour prélude un *écroulement*, comme il s'en est si souvent produit dans l'histoire des volcans.

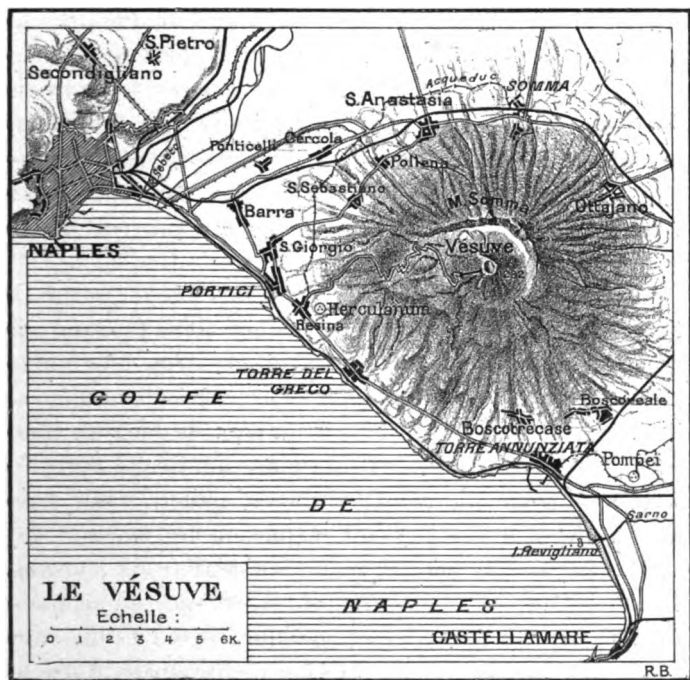
Sous peine d'être accusé d'aller chercher nos exemples bien loin, nous rappellerons qu'on a découvert récemment aux États-Unis, dans l'Orégon, un lac-cratère de 12 kilomètres de diamètre, dont la cavité mesure 1,200 mètres de profondeur, soit 600 pour l'eau et autant pour le gouffre qui en domine le niveau. Les parois de ce lac-cratère sont de laves et de tufs, et cependant rien n'indique, sur les pentes voisines, quoi que ce soit qui corresponde à une explosion de pareille importance. Aussi les géologues du pays, notamment M. Diller, croient-ils que cette cavité est due à l'écroulement d'une montagne volcanique, qui par sa hauteur devait être la rivale du Mont Shasta.

Il n'en aurait pas fallu tant pour engloûtir, dans un gouffre venant à se former sous l'ancien Vésuve, les matériaux provenant de la destruction de sa cime tronquée; et le réveil de l'activité explosive, succédant de suite à cet effondrement, aurait facilement fait naître ensuite à la même place, non en une fois, mais en plusieurs, le cône de cendres et de débris qui constitue aujourd'hui le volcan actif du Vésuve.

Dans le récit de Pline le Jeune se trouve un mot significatif, celui de *ruina montis*, qui implique l'idée d'une destruction partielle de la montagne et se concilie à merveille avec notre hypothèse, tandis qu'il n'a aucun sens si l'on admet, avec M. de Lorenzo, qu'en 79 il y eût déjà une Somma, un Vésuve et, entre les deux, un Atrio del Cavallo.

Il y a plus, le texte de Pline, rappelé par M. Durier, porte « *ruinaque montis litora obstantia* », c'est-à-dire que le rivage était encombré par les débris provenant de la des-

truction de la montagne. D'un autre côté, Strabon a décrit Herculaneum comme une forteresse bâtie sur une langue de terre qui se projette dans la mer. Mais aujourd'hui (fig. 3), rien sur l'emplacement d'Herculaneum ne dessine une protubérance quelconque, ni ne marque



une place indiquée pour la construction d'une forteresse.

Serait-il téméraire d'en conclure qu'à cette époque, le *Val del Bove* vésuvien, c'est-à-dire l'échancrure aboutissant à l'escarpement méridional de la cime, était limité au Nord par une petite falaise joignant la mer à Herculaneum ? de sorte que la destruction de ce rempart aurait été un des épisodes de la *ruina montis*, les laves épanchées lors des éruptions ultérieures devant d'ailleurs se charger de

faire disparaître sous leur masse toute trace de l'échancrure primitive.

En somme, l'explication que nous venons de proposer, si elle ne dissipe pas entièrement certaines obscurités provenant de textes historiques sur lesquels tout contrôle est impossible, nous semble du moins offrir l'avantage de concilier beaucoup de choses. Le dessin de Pompéi, la description de Strabon, le récit de Pline, les épisodes de la guerre des Esclaves, le dire de Dion Cassius, la tradition du *Vesuvio antico*, enfin le volume relativement peu élevé des matériaux rejetés lors de l'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéi, tout cela s'encadre, sans difficultés et sans contradictions, dans la conception qui vient d'être développée.

Si elle n'est pas venue plus tôt, sous cette forme, à l'esprit de ceux qui ont abordé le problème, c'est sans nul doute à cause de la fâcheuse habitude, trop longtemps accréditée, de vouloir simplifier à l'excès les phénomènes. Il ne semblait pas qu'il y eût de milieu : ou bien un cône unique et entier, dont toute la cime aurait été détruite d'un seul coup, ou l'état de choses actuel, établi sans modifications sensibles avant l'explosion de 79.

Or, tout dans la nature, même en matière de volcans, est sujet à une lente élaboration. Il est rare qu'un phénomène ne s'essaie pas, en quelque sorte, à plusieurs reprises, avant de revêtir sa forme paroxysmale. Ainsi le volcan de Krakatoa était déjà en grande partie démoli, quand survint, il y a peu d'années, la formidable explosion, accompagnée d'écroulement sur place, qui n'en a plus laissé subsister qu'un pan, et pour combien de temps encore?

A la lumière de ce principe d'expérience, on peut concevoir les choses de façon à éviter les impossibilités auxquelles se heurtait nécessairement chacune des théories qui avaient été jusqu'ici proposées. Nous voudrions nous

flatter d'y avoir en partie réussi; et c'est pourquoi nous livrons ce système à la discussion de nos collègues, sans prétendre, d'ailleurs, avoir fixé d'ores et déjà, d'une façon définitive, l'histoire de la formation du Vésuve; mais avec l'espérance que les modifications de détail, dont notre hypothèse serait susceptible, n'en altéreraient pas la donnée fondamentale.

A. DE LAPPARENT,
de l'Institut,
Membre du Club Alpin Français.
(Section de Paris).

LES

PAYS SCANDINAVES ET FINLANDAIS

(PAR M. CH. VÉLAIN)

I. — APERÇU PRÉALABLE SUR L'EUROPE SEPTENTRIONALE; SES PRINCIPALES DIVISIONS

Simple péninsule d'un vaste continent dont l'Asie forme la masse principale, l'Europe n'en possède pas moins une individualité bien marquée. Sans doute au début, dans l'Est, sur toute l'étendue de l'immense plaine russe, ses formes restent encore massives, pour ainsi dire asiatiques, mais dès qu'on a franchi ce point d'attache, elles s'animent, se diversifient, puis s'effilent progressivement en offrant ce développement exceptionnel de péninsules et de grandes îles qui de bonne heure a valu à notre continent sa prépondérance historique.

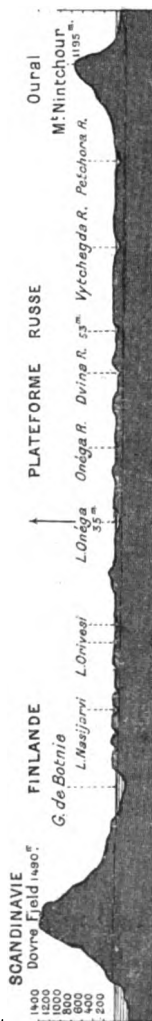
Des contours aussi remarquablement articulés en permettant à la mer de pénétrer au loin dans l'intérieur ont rendu, en effet, l'ensemble du territoire facilement accessible, tandis que l'Asie avec son énorme bourrelet montagneux du Sud, ses immenses plateaux désertiques, ses non moins inhospitalières et si vastes dépressions desséchées, devient par excellence un pays fermé.

D'ailleurs, entre deux l'Oural introduit une limite tran-

chée : franchement naturelle même, car cette ligne méridienne, au travers de cet ensemble *eurasien*, représente un trait géographique des plus anciens; cette chaîne prenant, en face des plaines basses de la Sibérie, exactement le rôle terminal joué dans l'Ouest, en regard de l'Atlantique, par le bourrelet montagneux de la Scandinavie.

De part et d'autre du territoire si remarquablement aplani qui s'étale librement dans l'intervalle, ces deux accidents marquent en effet tout simplement le redressement d'une seule et même plate-forme à pente suédoise et russe inversée, avec plongement régulier de chaque côté vers les dépressions marines sans profondeur qui, sous les noms de Baltique et de mer Blanche, en interrompent à peine la continuité. C'est ce qu'exprime du reste clairement le tracé fort simple ci-joint du profil transversal du sol européen dans cette zone septentrionale.

Sans doute dans l'Est la poussée ouralienne, avec ses sommets émoussés qui ne parviennent qu'exceptionnellement à dépasser un millier de mètres, n'a rien au point de vue de l'amplitude qui puisse se comparer au vigoureux bourrelet montagneux de la Norvège; sa structure aussi bien que sa composition sont également très différentes, mais les rapports de position ainsi que l'allure de la



Profil transversal de l'Europe septentrionale.

forme si nettement dissymétrique de ses versants, sont les mêmes. En Scandinavie la montagne apparaît subitement dressée avec une saillie très prononcée en face de l'Atlantique, tandis qu'elle plonge doucement dans la direction opposée en s'affaissant progressivement vers la Russie; or les mêmes choses se passent dans l'Oural; autant est brusque, en regard des vastes plaines de la Sibérie, la chute du versant asiatique, autant devient faible et régulière la pente inverse du côté russe.

Cela est si vrai que quand d'un point quelconque de la Russie d'Europe on veut atteindre celle d'Asie en suivant au travers de l'Oural l'une des voies les plus fréquentées, — celle où s'allonge pour ainsi dire rectilignement, par exemple, la ligne ferrée de Perm à Ekaterine-Burg, — il semble, dans toute l'étendue de cette zone ouralienne, qu'on n'a pas quitté la région des plaines et on met le pied sur le sol d'Asie sans se douter qu'on vient de franchir une ligne de partage des eaux des plus importantes. D'une façon plus générale dans la traversée des cols (C. de Katchkanar, seuil de Lazva et autres), on ne peut se rendre compte qu'on passe sur l'autre versant qu'en voyant apparaître le nom d'Asie sur la face Est des bornes-frontières qui jalonnent la ligne de faite; rien dans la topographie ne marquant son emplacement.

Ainsi s'explique cette erreur trop longtemps accréditée que l'Oural n'existait comme chaîne de montagnes que sur les cartes et qu'on pouvait le franchir à plat. En réalité l'impression est tout autre quand, ne suivant pas l'exemple des Russes trop pressés, on l'aborde en dehors de ces points particulièrement déprimés qui naturellement ont déterminé l'emplacement des voies de facile pénétration.

D'abord dans l'Est le versant asiatique est souvent si raide qu'on se trouve en présence d'une muraille à pic, bien dure à franchir même, et présentant comme arrière-

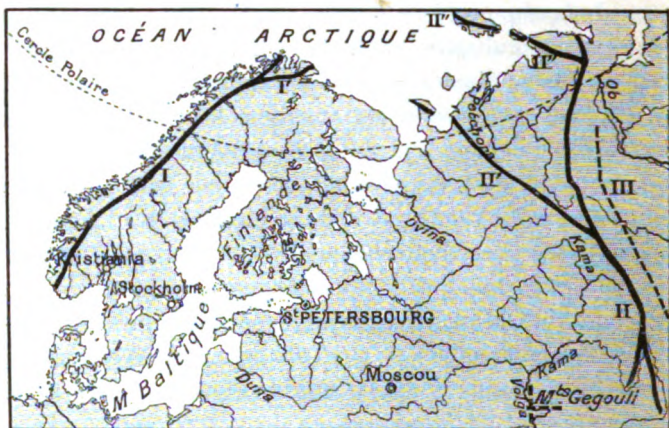
plan, perdue dans les nuages, une ligne de crêtes dentelée. Sur le versant russe opposé les conditions sont sans doute tout autres; de cette ligne culminante qui toujours rejetée à l'Est devient la véritable arête du système, on passe insensiblement à la région des plaines, par une série de plus en plus atténuée d'ondulations successives, molles de forme, et régulièrement boisées. Mais même dans cette direction on peut toujours reconnaître qu'on se trouve en présence d'une vraie chaîne de montagnes plissée. C'est l'Oural classique qui se développe alors avec ses grandes forêts, ses multiples chaînons parallèles et ses belles vallées longitudinales, riches en eaux vives; vallées dont le drainage vers l'Ouest est ensuite assuré par toute une série de cluses qui, souvent énormes, permettent la traversée facile des points les plus saillants. En somme, ce qu'on a sous les yeux c'est un type jurassien bien marqué, mais avec cette particularité que les formes sont alors plus adoucies et surtout que l'amplitude des plis, à mesure qu'on descend vers la plaine, décroît avec une extrême régularité; si bien qu'on ne peut manquer de reconnaître, entre la montagne et la plate-forme russe, une continuité absolue.

Une nouvelle preuve de cette intime liaison est d'ailleurs fournie par les *Parmas* qui se dressent en chaînons parallèles sur les contreforts ouraliens juste en face du point où la chaîne prend une allure franchement méridienne; des rides de cette nature représentant ces *avant-plis* qui ne peuvent apparaître au pied des montagnes que quand en avant de la bande plissée s'étend un pays constitué par les mêmes éléments¹.

Mais ces collines pré-ouraliennes ont une autre signification; l'une d'elles (*Otch Parma*) en divergeant vers le Nord-Ouest donne naissance au large dos montagneux de Timan.

1. Ed. SUSS, *La face de la terre*, I, p. 678.

Or cette longue croupe, après avoir fait renaitre, sur les bords de l'océan Glacial, au milieu de la toundra glacée du Nord les traits fondamentaux de structure des rides ouraliennes, se recourbe brusquement au-dessus du golfe Tcheskaïa, pour venir ensuite se poursuivre transversalement d'un bout à l'autre de la presqu'île Kanine du cap Mikoulkine au Kaninenos; soit en un point où sa brusque terminaison à la mer marque tout simplement la dispari-



Principales lignes directrices du relief des pays scandinaves et russes.
 I. Axe norvégien des monts scandinaves. — II. Oural. — II'. Monts Timans.
 II". Pae-Khoï, Waïgatch et Nouvelle-Zemble. — III. Faille transouralienne.

tion sous les flots de la zone qui la rattachait autrefois aux parties maintenant culminantes du sol scandinave. C'est là un fait très important, car si on remarque ensuite que la chaîne principale à son tour, après avoir subi dans le Nord une brusque et semblable inflexion vers le Nord-Ouest, sous la forme des monts rocheux de Pae-Khoï (*Oural du Kara*), traverse de part en part, l'île de Waïgatch, puis se prolonge dans toute l'étendue de la Nouvelle-Zemble méridionale avec la même dissymétrie, — dis-

symétrie d'autant mieux accentuée même qu'une bonne partie de la bande orientale s'est effondrée dans l'océan Glacial, — on ne peut manquer d'en conclure que les traces de cette poussée ouralienne encadrent complètement le massif stable de la Russie et de la Scandinavie; ni de constater qu'actuellement dans cette zone si disloquée du Nord dont les principaux termes sont maintenant disparus sous les flots de l'océan Glacial, les détroits intercalés comme ceux de Yougor, de Matochtkine, la porte de Kara, ne sont autres que des sillons transversaux en tous points comparables à celui qui, à l'entrée de la Méditerranée, s'introduit au travers de l'arc marocain sous la forme du détroit de Gibraltar¹.

Ainsi se justifierait la qualification de « Ceinture du monde » (*Zemnoi Poyas*), autrefois attribuée par les Russes à ces Monts Oural qui constituent en somme, dans notre Europe septentrionale, un trait orographique des plus importants, aussi des plus anciens. Dès la fin des temps carbonifères, cette ligne, en effet, se dressait à cette même place, dessinant, à peu de chose près, les bords d'une mer où sont venus se déposer, à l'époque jurassique, ces sédiments qu'on remarque maintenant encore étalés à son pied en couches horizontales, alors que, dans le dessous, apparaissent vigoureusement plissées les assises primaires qui, de part et d'autre d'une bande axiale de schistes cristallins et de granites, constituent les deux versants de la montagne. Nulle preuve plus convaincante que son soulèvement remonte à une date très éloignée. D'ailleurs, pour s'en rendre compte, il suffit de voir sur ses flancs combien devient énorme la masse d'alluvions qui dérivent de sa dégradation progressive; en particulier sur le côté sibérien, où la chaîne a perdu de ce chef, sous l'influence d'une érosion poursuivie sans relâche pendant

1. SUESS, *loc. cit.*, p. 670.

des milliers de siècles, la majeure partie de son versant oriental. Au pied de la falaise qui la termine si brusquement dans cette direction, les anciens plis complètement rabotés apparaissent ensevelis sous leurs propres débris; dès lors, en présence d'un pays devenu souvent plus plat que ne le sont les plaines de la Russie, on s'aperçoit aisément que la dissymétrie si complète de cette chaîne, à l'inverse de ce qui se passe ailleurs dans les zones montagneuses plissées, où cette allure déterminée par la poussée qui leur a donné naissance devient un fait initial d'origine purement tectonique, représente tout simplement une œuvre posthume de nivellement.

C'est qu'ici, malgré leur apparente simplicité, les rides ouraliennes résultent d'une singulière complication d'effets, les uns très anciens, les autres de date relativement récente. Livrées sans défense à l'action des érosions depuis le jour fort éloigné où, dressées dans les airs, elles avaient conquis, dès la fin des temps primaires, leur principal relief, elles étaient naturellement destinées à subir le sort des zones montagneuses du même âge, c'est-à-dire à se présenter rabotées jusqu'à la base, comme il en est pour les anciennes montagnes de la Bretagne, du Massif Central, de la Bohême et d'ailleurs. C'est vraisemblablement, du reste, ce qui a dû leur arriver; mais postérieurement au début des temps tertiaires, le système a subi dans l'Est un relèvement qui lui a rendu le relief qu'il avait perdu. A cette seule cause, l'Oural doit de se présenter encore de nos jours avec un caractère franchement montagneux. C'est, en somme, un vieux relief rajeuni par une action récente; action consécutive d'un affaissement qui, sur ce côté sibérien, a permis aux eaux marines tertiaires de venir baigner le pied de la chaîne, depuis son extrême Nord jusqu'à la Caspienne. Ainsi s'explique également, avec sa forme abrupte, l'état disloqué de ce versant, où viennent se concentrer, sous la forme de filons

métallifères, les plus grandes richesses minérales de l'Oural.

La même conclusion s'applique d'ailleurs sur le bord opposé de cette grande plate-forme du Nord, aux Monts Scandinaves. Constitués par les mêmes terrains, et faisant partie de la même zone de plissements anciens de l'Europe, ce sont encore de vieilles montagnes ressuscitées tardivement par des mouvements consécutifs de l'effondrement, qui à leur pied, vers la fin des temps tertiaires, a donné naissance à l'Atlantique Nord.

Ce qu'il convient ensuite d'ajouter au sujet de l'Oural, c'est que son vrai terme de comparaison doit être cherché en Amérique dans les Appalaches. Elle aussi, cette chaîne remarquable entourée de ses plis réguliers une plate-forme archéenne, celle du Canada; la ceinture est même plus complète, étant donné la brusque inflexion des plis vers l'Ouest qui les amène à venir se relier dans le Sud aux Montagnes-Rocheuses, par une série de lignes de hauteurs parallèles, alignées E.-O., au travers des plaines du Texas, et prenant comme terme culminant les Monts Ozark.

Quoi qu'il en soit, entre les deux les analogies de structure, aussi bien que de composition, sont aussi grandes que possible¹, et le fait le plus frappant c'est qu'ici encore dans les Appalaches, avec la même chute brusque de la montagne vers l'Est on observe dans la direction de l'Atlantique, l'arasement de son versant oriental; tandis que sur le versant opposé les plis très réguliers viennent, comme dans l'Oural, se déverser à l'Ouest, vers de grandes plaines drainées, au Sud, par des fleuves immenses. Le Mississippi remplissant dans ce sens, pour les vastes plaines du *Far-West*, l'office de la Volga pour celles de la Russie.

1. MARCEL BERTRAND, *l'Oural*, Bull. de la Soc. géol. de France, 3^e série, t. XXV, p. 708, 1897.

Par rapport aux territoires si bien aplanis qu'elles bordent, ces deux zones montagneuses jouent donc exactement le même rôle. D'autre part, une non moins grande analogie s'introduisant aussi entre les pays scandinaves et ceux canadiens, où la grande baie d'Hudson devient l'exact équivalent de la Baltique, rien ne peut mieux attester l'évidente symétrie de cette partie orientale des États-Unis avec les pays scandinaves et russes; symétrie, du reste, qui n'est pas seulement profonde, mais superficielle, car dans la topographie de chacun de ces territoires le trait caractéristique, c'est de porter au même degré l'empreinte d'une action glaciaire des plus marquées. Partout y règne le paysage morainique, et le stationnement si fréquemment réalisé sur leurs parties plates des eaux sous la forme lacustre n'a pas d'autre origine.

Ces particularités s'expliquent du reste facilement quand on les relie aux dernières phases de l'histoire géologique, en somme fort simple, de ces pays. Tous deux, très anciennement émergés et placés sous la dépendance immédiate du vieux continent boréal, ont pendant bien longtemps constitué, depuis les Rocheuses jusqu'à l'Oural inclus, une bande continue très homogène, et jouissant, au cours des âges, du rare privilège de la stabilité. Mais un beau jour cette bande s'est cassée, et sa continuité se trouvant ainsi rompue, c'est l'ouverture tardive de l'Atlantique Nord qui s'est produite en son milieu.

Or, de cette dislocation, qu'on sait être une œuvre de la dernière heure, les régions riveraines ne manquent pas d'en porter la trace. En plus de leur morcellement et du développement des côtes à fjord sur les bords de l'Océan, le relief si particulier des montagnes côtières témoigne de mouvements récents qui sûrement sont placés sous la dépendance immédiate de cet écroulement.

Comme conséquence d'ordre plus général, figure ensuite la grande invasion des glaces dans ces parages septentrio-

naux¹. A la faveur de cette large brèche ouverte au Nord de l'Atlantique, les eaux froides, jusqu'alors localisées dans le bassin polaire, ont pu descendre dans la zone tempérée, et le trouble dans le climat qui en est résulté s'y est de suite traduit par des chutes de pluie et de neige abondantes au point de devenir pour les glaciers une cause d'extension sans égale; notamment sur les régions disposées en bordure de cet océan, qui ayant plus que les autres à souffrir de ces conditions spéciales, ont à plusieurs reprises offert l'aspect de ces contrées polaires où, sur d'immenses espaces, tous les accidents du sol, montagnes aussi bien que vallées, disparaissent sous une calotte de glace continue.

Exactement, lors de la première et de la plus importante de ces phases glaciaires que les contrées qui nous occupent ont dû traverser avant d'acquérir leurs formes actuelles, la surface couverte par les glaces dans l'Europe septentrionale dépassait *six millions* de kilomètres carrés, alors qu'au même instant, dans l'Amérique du Nord, l'espace envahi, plus que doublé, atteignait *quinze millions* de kilomètres carrés. C'est dire combien la surface de tous ces pays ne peut manquer de porter partout l'empreinte d'un pareil phénomène; rabotage de toutes les saillies dans les parties centrales de haut relief où la glace a longtemps stationné; extension à nulle autre pareille du *paysage morainique* dans tous les points des zones périphériques où se sont faites les principales accumulations des formations erratiques, rien n'y fait défaut de ce qui caractérise essentiellement le modelé glaciaire; voire même avec une prédominance souvent si bien marquée de ce dernier élément, qu'il s'y traduit, sur des surfaces parsemées d'innombrables cavités lacustres superficielles à bords

1. C'est M. de Lapparent qui, le premier, a mis ce fait en pleine évidence, dans son travail intitulé : *Les causes de l'ancienne extension des glaciers*. (Revue des questions scientifiques, octobre 1893.)

très plats, par cette indécision dans la topographie, aussi bien que dans le drainage du sol, qui devient pour le relief un signe de jeunesse achevé.

Cela est si vrai pour l'Europe, que cette topographie spéciale, tout entière l'œuvre de l'action glaciaire dans la zone extérieure d'accumulation et de dispersion des matériaux transportés, après s'être montrée déjà bien caractérisée dans la plate Suède, au pied du versant Est si bien raboté des Monts Scandinaves, parvient, dès qu'on a franchi la Baltique, à individualiser, sur le territoire russe, la Finlande comme région distincte; tant ce facies s'y développe avec une netteté, une fraîcheur de formes telle qu'il semble que les glaces n'aient abandonné qu'hier ce curieux pays.

C'est qu'ici, après diverses phases d'avancée et de recul, la retraite finale de ces grands glaciers dans leurs limites actuelles est d'ordre presque historique; cette dernière étape, coïncidant avec ce retour d'un froid sec et vif qui a obligé l'homme à venir se réfugier dans des cavernes où, polisseur de silex et sculpteur d'os, il a souvent reproduit les traits du renne, c'est-à-dire ceux d'un animal caractéristique d'une époque qui précède immédiatement le régime actuel.

Aussi dans cette Finlande, où, au point de vue des origines, les deux extrêmes se touchent, — dans cette Finlande où l'on peut constater partout la juxtaposition directe des formations les plus récentes du globe, sur les plus anciennes, granitiques et cristallines, — mieux que partout ailleurs on reconnaît combien cette action glaciaire de la dernière heure s'est appliquée à rajeunir un vieux relief depuis longtemps atrophie, et qui, sans cela, serait réduit maintenant à la condition de *pénéplaine*, c'est-à-dire d'une surface plane marquant à un niveau bien voisin de celui de la mer le terme final de l'érosion.

Loin donc de représenter une unité géographique dis-

tincte constituée à une époque déterminée de l'histoire de notre continent et dont les formes actuelles représenteraient simplement le produit d'une lente et progressive évolution, cette région comprend dans sa topographie deux éléments d'âge très différents et séparés l'un de l'autre par un intervalle des plus espacés. Alors que le plus récent, d'ordre glaciaire comme nous l'avons vu, en lui donnant sa physionomie actuelle, permet de la spécialiser, le second, beaucoup plus ancien, loin de lui appartenir en propre, fait partie de ce socle commun qui forme le fond de toute la bande septentrionale d'Europe et devient par suite le lien qui la rattache aux contrées voisines.

Démêler dans les principaux traits du paysage, pour pouvoir en fournir une interprétation raisonnée, la part qui revient à chacun de ces éléments, faire revivre en quelque sorte les conditions qui ont présidé à sa formation, tel sera le sens dans lequel seront dirigées les descriptions qui vont suivre; mais avant de les aborder, il importe, comme conclusion des faits précédemment exposés, de faire remarquer combien il devient facile d'en déduire la division naturelle de cette bande septentrionale d'Europe en deux zones distinctes : 1° de la Scandinavie à la Finlande une zone occidentale relevée du côté de la mer au point de prendre l'aspect d'une contrée montagneuse profondément découpée par des fjords, tandis que dans la direction opposée son versant doucement incliné vient se raccorder à ce plateau très abaissé couvert de cavités lacustres qu'échancre la Baltique en la divisant en deux parties, l'une Suédoise, l'autre Finlandaise; 2° la plateforme russe avec son bord oriental redressé sous la forme de l'Oural.

Laissant aujourd'hui de côté, pour en faire l'objet d'une étude ultérieure, cette seconde zone, nous allons maintenant entreprendre la description de la première, en passant successivement en revue la Scandinavie et la Finlande.

II. — LA PÉNINSULE SCANDINAVE

Conditions générales du relief scandinave. — Flanquée d'un nombre incalculable de petites îles et de récifs, dressée tout d'un jet en face de l'Atlantique, cette péninsule massive, assez vaste pour comprendre deux États distincts, assez haute pour atteindre, voire même dépasser dans ses sommets deux mille mètres, devient le pays des contrastes par excellence. C'est d'abord dans le Sud, en face de Copenhague, cet éperon saillant, qui sous le nom de *Scanie*, avec sa nature surtout crayeuse, son relief insignifiant, ses côtes rectilignes, apparaît de suite comme un terme à part, ajouté après coup et n'ayant avec le pays suédois, auquel il est si artificiellement collé, aucune analogie. Puis pour l'ensemble scandinave où tout l'effort du relief se trouve si franchement reporté d'un seul côté, ces différences absolues qui s'introduisent entre le versant abrupt norvégien plongeant brusquement vers l'Atlantique et celui suédois qui, dans l'Est, doucement s'incline vers les dépressions marines sans profondeur de la Baltique et du golfe de Bosnie. Relief, climat, végétation, mœurs et coutumes des populations qui les habitent, tout est changé.

Dans la topographie ces modifications sont si grandes que la Suède, sur cette pente très adoucie, a pu être considérée comme le pays des plaines et des longues déclivités par excellence, alors que la *Norvège* devenait une contrée montagneuse flanquée à l'Est, du cap Lindesnaes au cap Nord, d'un bourrelet saillant qu'on a souvent décoré du nom d'*Alpes scandinaves*; étant donné que vu de la mer ce versant extérieur, avec sa brusque saillie, prend l'aspect d'une ride montagneuse escarpée.

Or rien n'est plus faux que cette dernière assimilation, la ligne d'escarpements en question marquant tout sim-

plement le bord vigoureusement redressé d'un plateau très tourmenté, profondément découpé tout le long de cette côte par les fjords; et ce sont précisément sur les bandes séparatives de ces découpures, certaines crêtes qui, se profilant sur l'horizon après leur isolement par érosion, communiquent à l'ensemble cette fausse apparence de chaîne.

L'impression d'ailleurs est tout autre quand, une fois accosté, on gravit ce versant pour atteindre les hauts plateaux qui le couronnent. Parvenu à cette altitude quand on se trouve en présence de vastes surfaces doucement ondulées, où la vue, partout où le sol ne disparaît pas sous d'immenses champs de névé, n'est arrêtée que par deux sortes d'accidents, les uns en relief représentant toujours sous la forme de pitons rocheux de nature éruptive, la mise en saillie par les érosions des parties les plus dures du plateau, les autres en creux et devenant, cette fois, la simple amorce de ces profondes vallées qui prolongent au loin, dans l'intérieur de la montagne, le sillon des fjords, et qu'on vient de suivre pour faire l'ascension, on peut de suite faire cette remarque qu'on se trouve sans doute au sommet d'une contrée montagneuse, car la montée est longue et rude, mais qui n'a rien de l'allure habituelle des chaînes plissées. De plus, dans la traversée de cette plate-forme terminale c'est qu'il est facile aussi de constater c'est que de ligne de faite on n'en soupçonne pas trace, étant donné qu'on ne se reconnaît passé sur l'autre versant qu'en voyant les eaux, après avoir longtemps stationné dans les creux sous une forme marécageuse où lacustre, filer vers l'Est, sans qu'on sache pourquoi, tant est affaiblie la ligne suivant laquelle s'effectue la rupture des pentes.

Si enfin, laissant de côté par moments la beauté du paysage qui se déroule sous les yeux, on cherche, pendant ce trajet, à se rendre compte de la composition

de la région, on verra qu'en dehors de l'énorme place tenue par les gneiss et granites, elle apparaît exclusivement faite de terrains primaires affectant, sur le flanc des vallées, cette allure de couches plissées, disloquées, qui devient le trait saillant de la structure des grandes chaînes, tandis que sur le plateau c'est seulement sur la tranche qu'elles affleurent brusquement coupées, comme si la tête de ces plis avait été rabotée par un puissant outil de nivellement.

Or c'est précisément ce qui s'est passé pour les monts scandinaves. Eux aussi comme l'Oural ont fait autrefois partie de ce puissant système de chaînes carbonifères qui, vers la fin des temps primaires, dressaient leurs hautes cimes sur le bord de l'ancien continent boréal avec une continuité comparable à celle des Alpes; et si maintenant de cette forme ancienne seule persiste la complication de structure de ses éléments, c'est que, livrés tout entiers pendant des milliers de siècles aux injures du temps, ils n'ont pu manquer d'être complètement nivelés par les eaux courantes. Divers indices même montrent que cette dénudation a été si complète, qu'elle n'a laissé subsister de ces montagnes, après avoir enlevé la plus grande partie de leur couverture sédimentaire, que leur soubassement. C'est le cas notamment de la mise à jour sur de si vastes étendues des schistes cristallins et surtout des granites qui représentent les racines profondes des plis principaux.

Mais alors une question se pose? C'est de savoir comment cette région, après avoir subi un tel effacement, peut se présenter maintenant avec un relief si accentué. La réponse est facile quand on tient compte que le redressement si vigoureux de cette plate-forme vers l'Ouest qui lui donne une apparence de chaîne, devient l'œuvre de mouvements récents se rattachant sans peine à l'effondrement des terres atlantiques. D'ailleurs les dislocations

qui ont morcelé la côte en donnant naissance à ces profondes découpures des fjords dont la mer profite pour pénétrer au loin dans l'intérieur des terres n'ont pas d'autre cause, et si on ajoute que comme conséquence finale de cet accident figure, avec l'état glaciaire dont le massif a souffert au point d'en porter partout l'empreinte en caractères saisissants, cette abondance extrême de rapides et de cascades qui spécialise son régime hydrographique actuel, tout ce qui rend à cette vieille terre scandinave la fraîcheur de formes qu'elle avait depuis si longtemps perdu apparaîtra comme placé sous la dépendance immédiate d'un événement, figurant parmi les plus importants dont notre continent ait jamais été le théâtre, aussi comme un des plus récents.

C'est ce dont nous allons pouvoir nous rendre compte en faisant au travers de cette si séduisante contrée un voyage qui nous permettra de noter au passage les grands traits de sa physionomie actuelle.

Iles norvégiennes. Plaine côtière. — En premier lieu figure sur le flanc norvégien cet état si complet de morcellement qui n'est pas seulement accusé par les fjords, mais par le nombre et le caractère disloqué des îles disposées en bordure; ces dernières se trouvant le plus souvent réduites à l'état de ruines d'une bande de hautes terres autrefois reliée, sans conteste, au continent.

Telles sont dans le Nord les îles si découpées de Sörö, Rolfsö et de Magerö où se fait au cap bien connu, en plein océan Glacial, la brusque terminaison de notre continent. Sans doute dans leurs formes étranges et leur isolement une grande part doit être attribuée à l'érosion marine, si active dans ces parages; mais cette action a été singulièrement facilitée par l'état crevassé des puissantes assises de grès rouges qui les composent¹. Absolument comme

1. A ce groupe d'îles montagneuses du Finmark il est juste d'ajouter la singulière et tout à fait septentrionale presqu'île de

il en est sur la côte écossaise pour les Orcades qui, de même composition et de même aspect, doivent à de pareilles influences d'être maintenant détachées des Highlands.

En face des côtes escarpées du Nordland les Loffoten et autres îles rocheuses du grand archipel côtier (*skærgaad*¹) offrent ensuite avec les Hébrides une complète analogie; l'isolement de ces chaînes insulaires en regard des Hautes Terres d'Écosse et de Scandinavie se rattachant cette fois aux dislocations atlantiques; si bien que chacune de son côté représente tout simplement le bord relevé vers l'Ouest d'une bande dont la partie effondrée se traduit par un vrai sillon de fracture que la mer s'est contentée d'élargir en forme de détroit. Tel est notamment le grand chenal du Vest, qui sépare les Loffoten de la Scandinavie et qu'on a grand tort de qualifier de fjord; car loin de s'encaisser dans l'intérieur de la montagne comme les vraies échancrures de cet ordre, c'est parallèlement à sa direction qu'il s'allonge en s'élargissant progressivement de l'amont vers l'aval, et sans présenter dans la distribution de ses profondeurs l'irrégularité qui caractérise ces derniers.

Crevassees de gorges profondes, accidentées au point de

Corgas Narga qui n'étant plus reliée au continent que par un étroit pédoncule de 2 à 3 kilomètres (*Hopseid*), constamment battu par les eaux vives des courants de marée, est condamnée à subir le sort de ses voisines. D'ailleurs en remarquant cette petite langue de terre flanquée, comme les caps avancés de la presqu'île, d'énormes éboulis de grès quartzeux débités par la gelée en morceaux anguleux, on verra combien le climat rigoureux de ces hautes régions, en s'ajoutant comme cause très efficace de dégradation, s'applique d'une façon incessante à produire un pareil résultat.

1. *Skjær* qui veut dire « caillou » représente le plus petit élément de cet archipel côtier où les Norvégiens distinguent sous le nom d'*ø*, les îles d'une certaine étendue; *holme* correspond ensuite aux îlots rocheux accidentés, tandis que *lær* désigne ceux qui, très bas sur l'eau, prennent souvent le caractère d'écueils lavés par le flot de marée.

présenter des cimes neigeuses culminant à près de mille mètres, voire même de grandes traînées de glace descendant jusqu'à la mer, ces grandes îles plus hautes à l'Ouest qu'à l'Est comme toutes les terres norvégiennes, et si rapprochées les unes des autres qu'elles donnent de loin l'impression d'une chaîne dentelée, laissent voir dans leurs alignements une direction N.-O. dominante qui souvent les réduit à d'étroites arêtes rectilignes. On sent, rien qu'à leurs formes, qu'elles n'ont avec les précédentes aucun rapport; si en effet celles plus septentrionales du groupe des Vesteraalen conservent encore quelques traces de grès rouges et de schistes primaires, si par suite y reparait avec le débitage de ces assises en aiguilles l'aspect ruiniforme des îles du Nord, le reste, essentiellement constitué de roches cristallines, représente l'axe granitique d'une chaîne extérieure en majeure partie submergée.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble, déchiré par des fjords, percé de passes escarpées à fond de roches, dont la profondeur est toujours entretenue par des courants de marée d'une violence extrême, réalise avec son relief accentué, ses immenses champs de névé, la chute fréquente des glaces à la mer, un type scandinave achevé; un type où de grandes falaises verticales dressées tout d'un jet à des hauteurs de plus de mille pieds, jointes à l'énorme extension prise par les surfaces moutonnées à tous les niveaux, mettent partout en pleine évidence deux influences: les dislocations qui ont morcelé cette zone insulaire; l'action glaciaire qui lui a imprimé son modelé actuel.

En deçà de ces Loffoten dont les formes étranges, fantastiques, à coup sûr les plus grandioses de la Norvège, s'élèvent toujours vigoureuses en brusque saillie sur le fond sombre des eaux du golfe, rien de semblable sur la côte ne peut s'observer. Toutes les îles qui se développent ensuite d'abord très espacées et pour ainsi dire collées à

la côte dans le centre du pays (*Helgeland*) puis de plus en plus nombreuses à mesure qu'on descend vers le Sud, sont d'importance beaucoup moindre et de caractère très différent. Notamment sur les côtes méridionales où devenues rocheuses, nues, peu élevées, elles rachètent par leur nombre immense leurs faibles dimensions.

Alors se présente depuis Christiansund jusqu'à Stavan-ger cette myriade d'îles, d'îlots, et d'écueils lavés par le flot qui, pressés les uns contre les autres entre la côte et le large, deviennent pour le littoral un excellent brise-lames, en même temps qu'un élément des plus profitables pour le cabotage, tant y devient calme l'eau marine dans les petits canaux intercalés. Donc point de mal de mer à craindre dans leur traversée qui prend, au point de vue de la tranquillité, tous les caractères d'une navigation fluviale. Aussi quand on profite, pour longer cette côte si remplie d'attraits, d'un de ces bateaux-poste qui, chaque jour, paisiblement, serpentent au travers de ce dédale d'îles extérieures pour faire escale à toutes les stations, que d'observations on peut faire sans que rien vienne en interrompre la continuité.

C'est d'abord dans ce voyage en zigzag, où sur la route, balisée à l'excès, la multiplicité de bouées flottantes éveille l'idée d'un fond inégal parsemé d'écueils, cette première remarque, au point de vue de la distribution générale des populations, qu'ici encore, malgré la réduction si complète, sur de pareils rochers dénudés, de l'espace habitable, la densité, absolument comme dans les grandes îles nordlandaises, reste toujours plus forte que dans la montagne.

C'est par centaines qu'on compte celles qui servent d'abri à des familles de pêcheurs, voire même à de petites flaques de verdure immédiatement peuplées de bestiaux ; tandis qu'accrochés aux pentes raides des rochers stériles apparaissent des moutons se contentant d'une maigre

pâture de lichens ou de frêles bouleaux nouveaux, tordus dans les moindres creux. Qu'un repli se produise plus accentué que les autres dans ces roches tourmentées, qu'une crique s'y établisse sur un fond sableux bien abrité, de suite des tas de *gaards*¹ rouges ou jaunes, avec leur enveloppe habituelle de prairies vertes, annoncent sous cette forme, qui dans un paysage aussi désolé ne manque pas d'agrément, que tous les espaces disponibles y sont bien vite occupés. Et c'est la pêche, qu'on sait être très active dans ces parages, qui naturellement dans un pareil milieu y détermine, avec un grand mouvement de barques sur les canaux, une telle agglomération. Sans cela la topographie répulsive aussi bien que la nature particulièrement ingrate du sol de ces îles les auraient condamnées à demeurer désertes.

Essentiellement granitiques ou faites de schistes gneissiques singulièrement durcis par de fines injections de pareilles roches multipliées à l'excès, toutes ont été si bien rabotées par les glaces qu'il n'est pas une saillie qui ne soit émoussée. Partout la roche vive largement découverte s'y présente à nu complètement décapée, arrondie, striée, avec des surfaces à ce point polies que les eaux aussi bien pluviales que marines glissent sur elles sans y exercer la moindre action.

Assurément dans l'essaimage d'une telle quantité d'îlots rocheux simulant, comme on l'a si souvent remarqué, sur des kilomètres de large, tout autant de blocs détachés de l'édifice continental on serait tenté de voir l'œuvre propre des vagues et des courants, mais dans cet archipel côtier si divisé, tous ces mouvements sont réduits comme puissance mécanique au minimum; et la cause prédominante de ce mode particulier de structure reste toujours un état de dislocation très accentué. De plus, ici encore,

• 1. Expression norvégienne qui s'applique aux maisons isolées.

comme dans les archipels plus septentrionaux, on peut reconnaître que les éléments du *skærgaard* loin d'être en désordre dessinent, au débouché des fjords, dans le prolongement immédiat des promontoires intercalés de vraies chaînes d'îles séparées, juste en face de l'échancrure, par de profonds détroits qui deviennent en mer la suite naturelle de ces vallées inondées. De part et d'autre de ces dépressions jalonnant sans aucun doute le thalweg de vallées sous-marines qui poursuivent souvent fort loin au large le sillon des fjords, ces îles marquent donc les principaux sommets de chaînes de hauteurs en grande partie submergées; à ce point même que c'est précisément sur l'emplacement des moins élevés de leurs cols que se sont établis les chenaux transversaux qui introduisent dans cette zone littorale des lignes intérieures de navigation très profitables.

Or, étant donné la multiplicité de ces canaux, surtout aussi ce fait que leur raccord avec les précédents détroits dessine dans le *skjærgaard* un réseau quadrangulaire, on ne peut échapper à cette conclusion que cet archipel représente, au pied de la côte norvégienne, une bande littorale plus morcelée que le reste et dont la majeure partie reste enfouie sous les eaux de l'Atlantique.

Reste maintenant la question de savoir pourquoi elle est si bien submergée? Pour la résoudre, il suffit, après avoir constaté combien cette structure, aux environs de Bergen, est particulièrement nette en face même des fjords les mieux caractérisés (*Søgne fjord*, *Hardanger fjord*...), d'atterrir en ce point qui vous met tout de suite en présence d'une des particularités les plus intéressantes de ce versant norvégien; c'est que la montagne, loin d'aboutir brusquement à la mer, laisse, entre elle et l'Océan, une bande de terrain plat, fertile, très habitée, qui prend tous les caractères d'une *plaine côtière* doucement relevée vers l'intérieur où elle atteint sans jamais les

dépasser une centaine de mètres¹. C'est le *Kystfolk* des Norvégiens. Le contraste est alors saisissant entre l'animation qui règne dans toute cette zone où se sont établies les grandes villes du littoral, Stavanger, Bergen, Tromsø, et l'aridité qui règne dans l'archipel; mais quand on abandonne un instant l'attrait du paysage qu'on a sous les yeux pour porter son attention sur la nature du sol qui le supporte, on voit qu'en somme il n'y a d'autre changements avec ce qui se passe sur les îlots qu'on vient de quitter, qu'une continuité plus grande dans les formations.

Chaque fois qu'une dénivellation s'y présente, c'est le produit d'une victoire remportée par une roche dure sur l'attaque du glacier, mais non sans souffrance, car ici encore les stries et polissage caractéristiques ne manquent pas.

En somme cet ensemble morcelé en îles dans la direction du large, relevé en une zone plus continue vers l'intérieur, représente sur ce versant norvégien une bande littorale jouant dans l'économie du pays un rôle considérable et qui vraisemblablement, tant est brusque la façon dont elle vient butter contre la montagne, doit être attribuée à la chute par faille au pied des escarpements qu'entament si vigoureusement les fjords d'un fragment de l'ancien plateau scandinave². Ainsi s'explique que cette zone ainsi affaissée ait plus souffert que les autres de cette submersion qui a permis ensuite à la mer de pénétrer si loin dans les échancrures de la côte.

Fjords, Eid et Terrasses du versant norvégien. — Cette zone une fois franchie, les fjords, en s'encaissant dans la montagne qui s'enlève brusquement en saillie, s'individualisent de suite avec leurs caractères tranchés. Alors apparaît un paysage extraordinaire croissant toujours en grandeur à mesure qu'on s'enfonce dans ces profondes échancrures, mais aussi bien facile à expliquer. Qui dit

1. REUSCH, *Annuaire du service géologique de Norvège*, 1893.

2. DE LAPPARENT, *Leçons de Géographie physique*, p. 350.

fjord en effet, dit vallée très encaissée, autrefois creusée à l'air libre, maintenant en partie submergée, après avoir passé par un *état glaciaire* intermédiaire suffisamment prolongé pour avoir pu jouer dans sa conservation, après le dressage de ses parois et le déblayage des matériaux meubles qui l'encombraient, un rôle des plus importants. Or de ces phases successives que ces échancrures ont dû traverser avant d'acquérir leurs formes actuelles les fjords norvégiens, mieux que tous autres, en portent l'empreinte des plus marquée.

C'est d'abord pour l'encaissement cette raideur dans les parois qui toujours extrême, aussi bien dans les parties aériennes que submergées, implique nécessairement l'idée de cassures franches dans un massif résistant. Des falaises verticales dressées tout d'un jet à plus de 1,000 mètres, et se poursuivant sous les eaux bleues du fjord sans rien perdre de leur raideur jusqu'à 450 mètres comme celles qui, pendant des dizaines de kilomètres, encaissent l'immense fissure du Lyse fjord, ne peuvent recevoir d'autre explication. D'autant mieux que cet état de choses se moquant pour ainsi dire de la nature du terrain, cette même allure rectiligne, parfois même surplombante, se retrouve partout, quelle que soit la nature des roches traversées. A noter de plus que ces grandes profondeurs coïncident toujours avec un étranglement des gorges; dans ce Lyse fjord, par exemple, quand la dénivellation atteint 1,500 mètres, sa largeur se trouve réduite à moins de 500 mètres. Enfin cette structure déjà si bien accusée dans les branches mattresses, loin de s'atténuer dans les branches latérales, s'accroît; à ce point même que c'est dans leurs ultimes ramifications qu'on peut rencontrer, avec une constante exagération, du paysage, non seulement les plus profondes de ces gorges, mais celles dont l'allure rectiligne se maintient aussi dans les deux sens avec la plus grande continuité.

De tous ces faits le classique Sogne fjord qui pousse droit sa tranchée à 180 kilomètres dans l'intérieur offre le meilleur type; c'est aussi le plus bel exemple à citer de l'analogie si complète qui s'établit entre la forme ramifiée du cours supérieur de ces profonds sillons avec celle du réseau hydrographique de cette zone si fracturée; par suite, l'évidente preuve que leur creusement opéré dans le principe à l'air libre, par les eaux courantes, s'est trouvé singulièrement facilité par l'état crevassé du sol sur lequel s'est exercée leur action.

D'ailleurs en amont cette forme ancienne subsiste dans les profondes vallées qui poursuivent au loin dans la montagne, avec leur longue série de lacs étagés, le fossé des fjords; à ce point que ces derniers, avec leurs vallées sous-marines d'aval, représentent tout simplement la partie submergée d'une longue coupure qui, partant de la ligne de faite, parvient à faire sentir son influence jusqu'à l'extrémité de l'archipel côtier. Submersion même si bien marquée qu'ici encore, comme dans la région insulaire, elle se traduit, entre ces grandes lignes de cassure, par la présence de détroits mettant en communication facile deux fjords dont les embouchures sont souvent fort éloignées; cette circonstance particulièrement propice pour la navigation intérieure étant due à l'invasion par les eaux marines des plus basses de ces dépressions transversales qui s'introduisent volontiers sur les longues péninsules intercalées en donnant naissance aux *eid*; c'est-à-dire à des cols déprimés à ce point que les pêcheurs peuvent toujours en profiter, quand ils ne sont pas envahis par la mer pour faire passer, en les portant, leurs barques d'un fjord à l'autre.

Parsemés de lacs, couverts de bois en raison de leur faible altitude et représentant aussi sur ces hautes terres les seuls points qui soient franchement habités ces « portages » que surplombent parfois des escarpements d'un

millier de mètres de haut, font partie de ce système de cassures croisées pour ainsi dire à angle droit, qui divisent ce versant norvégien en compartiments à peu près réguliers.

Leur fond maintenant tapissé de dépôts glaciaires doit à ce seul fait la fertilité qui le rend habitable. Condition surtout réalisée à leur débouché dans les fjords où se présente, dans le paysage, un élément dont la régularité, les formes géométriques, l'aspect toujours verdoyant appelle de suite l'attention. Ce sont ces fameuses *terrasses* dont la genèse a soulevé tant de discussions. Toujours plaquées avec la même allure horizontale au flanc raide des versants, leur développement surtout marqué à l'entrée des petites vallées qui interrompent souvent la continuité des falaises fjordiennes, marche de pair avec celui des points habités.

Chacune d'elles faite de sables et de cailloux prend pour base une couche d'argile bleue glaciaire, et se poursuit avec la même régularité aussi bien sur des centaines que des milliers de mètres de long; avec cette seule particularité qu'elles occupent, dans l'intérieur des fjords, des niveaux de plus en plus élevés. Toutes marquent l'emplacement d'anciens lacs qui pendant un certain temps, à l'époque où les glaciers norvégiens commençaient à se retirer, se sont trouvés maintenus, dans les vallées latérales où elles se tiennent, par des barrages de glace. A cette date en effet, toutes les fois que les parties hautes de ces vallées dirigées transversalement au sens du mouvement de recul des glaciers, sont devenues libres, les eaux n'ont pas manqué d'y stationner sous la forme lacustre en arrière de la glace qui barrait encore en aval leur cours inférieur; encore moins de recevoir des apports torrentiels, résultant du remaniement des moraines délaissées et destinées à constituer sur les bords de ces lacs temporaires, dont le niveau s'élevait jusqu'à ce que l'eau trouve à se déverser par un col, les remblais *fluvio-glaciaires* en question¹.

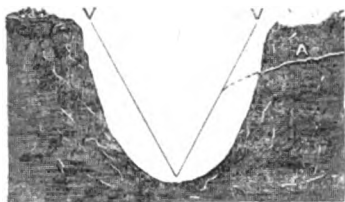
1. ED. SUSS, *Antlitz der Erde*, II, p. 455.

Le recul des glaces continuant, ces lacs les ont nécessairement suivis dans leur mouvement de retraite, chacun d'eux se vidant, dès que son barrage s'abaissait, pour venir se reconstituer un peu plus bas. Ainsi s'explique, avec l'échelonnement de ces terrasses, l'abaissement progressif de leur niveau à mesure qu'on descend dans les fjords. Quoi qu'il en soit, remplissant partout le même office, elles représentent dans ces multiples actions glaciaires subies par la Norvège, une œuvre qu'on peut qualifier de bienfaisante pour le pays. Sans ces terrasses herbeuses, en effet, qui introduisent, avec leurs prairies fraîches d'une verdure éclatante, leurs maisons bariolées de couleurs vives rouges et jaunes dans le paysage sévère des fjords, beaucoup de gaieté, leurs flancs rocheux risqueraient fort de conserver l'aspect désertique des hautes terres qu'ils échancrent; et surtout de ne plus renfermer dans leurs étonnantes gorges du Nordland les plus septentrionales des cultures de seigle qu'on connaisse.

Formes glaciaires. — Ces faits généraux une fois exposés, il nous reste maintenant à définir la part qui revient aux grandes glaces quaternaires dans le façonnement de ce versant escarpé qu'accidentent si curieusement les fjords. Elle est bien grande, très expressive, et facile par suite à définir. Sans parler de leur rôle protecteur qui a eu pour principal effet, par suite de la longue durée du phénomène, de préserver, contre une destruction qu'elles auraient sûrement encourue à l'air libre, les formes recouvertes, les traces qu'elles ont laissées de leur passage — coups de gouge, cannelures, surfaces moutonnées, polies, à toutes les hauteurs — se sont surtout traduites avec une intensité rare par le complet dressage des parois des gorges encaissantes. Au profil transversal en forme de V des vallées d'érosion qu'elles présentaient sûrement avant d'être envahies par les glaces, s'est substitué celui en forme d'U ou mieux de berceau, si caractéristique des vallées glaciaires, avec même une sérieuse

aggravation du phénomène. Aussi sont devenues multiples les conséquences immédiates de cet élargissement des vallées, notamment la retombée en cascade sur les parois raides du fjord de petits affluents qui autrefois se rendaient plus tranquilles, en suivant la pente générale du terrain, au cours d'eau principal dans le fond du thalweg. C'est ce que montre le croquis ci-contre, en faisant comprendre la marche d'un phénomène qui a doté les fjords norvégiens d'un grand nombre de fort belles et très importantes cascades.

Dans ce pays plein d'eau, ces chutes, d'une fréquence et d'une variété infinie, ajoutent un grand charme



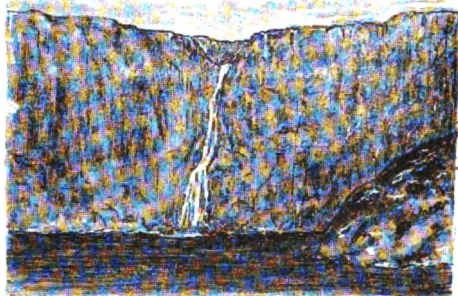
VV, profil transversal de la vallée préglaciaire ; A, profil longitudinal d'un affluent débouchant, dans le principe, au fond de cette vallée.

à la traversée des fjords. Trouvant dans les champs de névé haut perchés sur les sommets, une source d'alimentation des plus actives, elles en jalonnent pour ainsi dire sur leur muraille le développement, si bien que les grandes calottes glacées comme

celles du Jostedal, ont pour trait saillant de présenter leur soubassement frangé de cascades étincelantes ; malgré cela, celles qui dérivent de la si brusque rupture de pente d'un affluent dans les conditions précédemment indiquées, n'en restent pas moins dans ce concert bruyant un élément très actif. De plus, étant donné leur origine, elles sont toujours chargées de sables et de graviers ; aussi chaque pied de la falaise où se fait leur chute, au lieu de plonger directement sous l'eau, se trouve bordé d'une petite terrasse ; ses matériaux, comme la figure ci-jointe l'indique, s'y rassemblent en un talus de déjection et l'on peut dès lors constater qu'en pareil cas, ce qui tient la

place du petit cours d'eau d'autrefois, c'est un torrent vertical. Encore un signe de jeunesse venant s'ajouter à tant d'autres dans le régime hydrographique actuel de ce pays.

Dans le profil longitudinal les modifications introduites par l'action glaciaire ne sont pas moins considérables. A cette continuité dans la pente avec plongement régulier vers la mer qu'avait acquise la rivière au début, fait place une irrégularité des plus grandes, représentée surtout par une succession de dépressions et de ressauts, souvent très brusques, annonçant que le lit très inégal du fjord est constitué par une série de cuvettes distinctes séparées par des seuils dont quelques-uns, émergés quand ils sont rocheux, donnent naissance à des



Chute en cascade d'un ancien affluent sur la paroi de l'énorme crevasse du Sør fjord.

lles de fjord qui permettent de voir, dans cette saillie toujours émoussée et franchement polie vers l'amont, la présence d'une roche dure dont la glace n'a pu triompher; d'autres sous-marins de plus en plus développés à mesure qu'on se rapproche de l'embouchure, à ce point même qu'on peut les rencontrer faisant office de barrages transversaux à l'entrée, ne sont autres que des accumulations morainiques d'ordre glaciaire achevé. Enfin, tandis qu'il est de ces fjords où la sonde accuse dès cette entrée des profondeurs d'un millier de mètres (1,244 mètr. pour le Sogne fjord), d'autres sont sensiblement plus profonds au milieu qu'au commencement.

En somme, rien n'est moins homogène que le lit d'un fjord et si l'eau marine qui le recouvre disparaissait, ce qu'on aurait sous les yeux c'est un fond de glacier; avec cette différence cependant que par places des zones, qui prennent subitement le caractère de fosses très profondes, ne peuvent s'expliquer que par de petits effondrements locaux consécutifs des oscillations que la région a si souvent subies. A de pareilles actions du reste doivent être attribuées dans le thalweg des vallées qui aboutissent aux fjords certaines déformations qui donnent à leur régime hydrographique actuel son caractère particulier. C'est ce dont nous allons pouvoir nous rendre compte en y pénétrant pour gagner ensuite le plateau.

Vallées des fjords norvégiens. — C'est sans solution de continuité, sans rien perdre de raideur, ni d'élévation dans leurs versants que les vallées dans la Norvège méridionale succèdent aux fjords. Aussi quand, circonstance fréquemment réalisée, sur leur parcours les eaux stationnent sous la forme lacustre, rien dans le paysage n'indiquerait qu'on se trouve en dehors des fjords, si on avait été transporté en ce point les yeux bandés.

Entaillés dans la roche vive, ces grands lacs allongés, profonds, aux bords escarpés, ne se différencient en effet de ces derniers que parce qu'ils sont remplis d'eau douce. Multiples y sont souvent les îles rocheuses ou morainiques attestant pour leur fond les mêmes inégalités qu'en bas; très fréquentes aussi s'y trouvent des fosses d'effondrement capables d'amener ce lit à un niveau inférieur à celui de la mer, alors que celui de la surface des eaux du lac est porté à 8 ou 900 mètres. En regard de ces points particuliers sur le bord de la cavité, la falaise venant comme précédemment plonger sous des eaux bleues d'une transparence absolue sans rien y perdre de sa verticalité, rien en somme n'est changé dans la structure de la vallée. Ainsi s'explique qu'en Norvège ces lacs



Pôlis glaciaires sur les îles et les parois rocheuses du Sør fjord près d'Oslo

de fracture conservent encore la qualification de fjord.

Tous montant, à mesure qu'on s'élève, d'échelon en échelon, barrés en avant par des seuils rocheux, jusqu'au voisinage de la ligne de faite où ces nappes lacustres dépourvues cette fois de rives sensibles gagnent en surface ce qu'elles perdent en profondeur, impriment à ces vallées cette physionomie spéciale qui a pu faire dire, avec

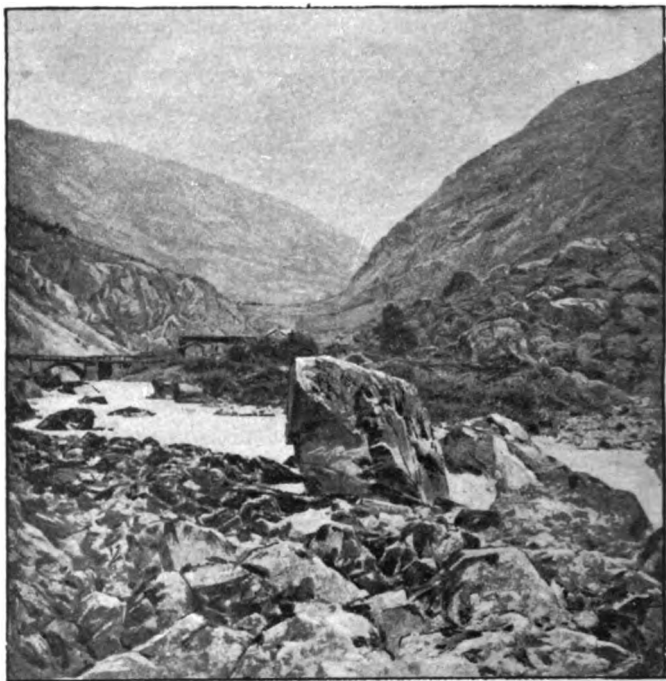


Lac d'Aardal dans le prolongement du fjord du même nom.

raison, qu'elles n'étaient autres que des chapelets de lacs étagés réunis par une série de sauts, chutes ou rapides. Cela est si vrai que quand sur les gradins plats ou faiblement inclinés d'un pareil sillon à profil transversal abrisé chaque instant par des ruptures de pentes très accentuées, le retard des eaux en arrière des seuils sous cette forme lacustre fait défaut, c'est qu'elles ont fini par acquérir derrière ce barrage la force suffisante pour rompre l'obstacle et filer au dehors.

Sur le trajet d'une des plus curieuses de ces vallées

norvégiennes, celle du Lærdal, en deçà de la gorge près de laquelle se dresse la si curieuse église de Bergund, la verdoyante plaine allongée, sur laquelle la route jusqu'alors en lacet glisse si longtemps en palier, en offre un exemple frappant ; cet espace où l'eau courante s'attarde



Haute vallée du Lærdal près d'Husum (*Gorge des Galder*).

maintenant en serpentant au travers d'une prairie tourbeuse et qu'on s'étonne de rencontrer subitement si plate dans une région aussi tourmentée n'étant autre chose qu'un fond de lac, dont les eaux se sont vidées après rupture de l'énorme barrage du Vindhelle.

Ce n'est pas d'un seul coup que cet éclusage s'est produit ; la route qui maintenant, depuis 1872, profite de la

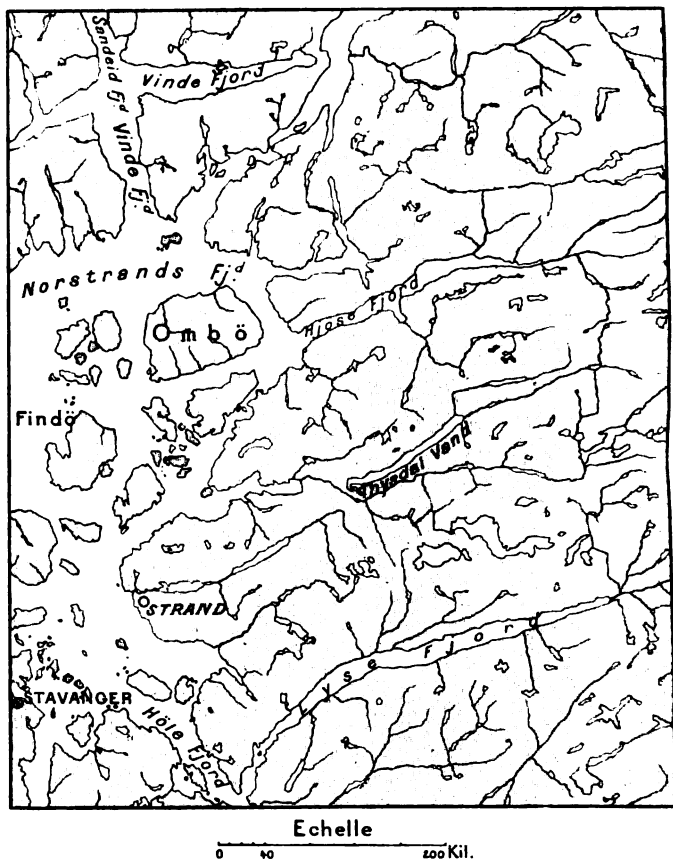
crevasse ainsi percée, pour éviter un long détour permet, tandis qu'au fond de la gorge l'eau tourbillonnant dans ses marmites de géant continue son travail d'érosion, de suivre, sur les parois singulièrement usées, la marche du phénomène et d'en suivre, d'après la disposition des cannelures et des déplacements successifs du chemin, la progression.

Non moins expressifs sont aussi les points où, tout près de là (*Gorge des Galder*), l'on peut remarquer combien les rivières dans leurs couloirs torrentiels, loin d'y rester stables, ont été sujettes à de fréquents déplacements, et par suite constater qu'on se trouve en présence d'un régime hydrographique troublé, à peine ébauché. Or il en est toujours ainsi ; sur toute l'étendue de ce revers escarpé du massif montagneux dont le fond est si vieux, on assiste à ce contraste singulier d'y voir apparaître dans les formes extérieures du relief, aussi bien que dans l'allure torrentielle des rivières à cascades, et la multiplicité des lacs, tous les signes d'une jeunesse très accentuée.

L'explication toujours la même, aussi bien facile à comprendre, car elle est inscrite en caractères saisissants dans les moindres détails du paysage de ce beau pays, c'est que ces cours d'eau, faute de temps, puisqu'ils n'ont pu s'installer qu'après le départ des glaces qui recouvraient encore le tout il y a quelques milliers d'années, n'ont pu encore triompher des inégalités d'un relief que le vigoureux redressement du versant qu'ils drainent avaient singulièrement ravivé.

Pour la même raison, depuis la ligne de faite jusqu'à la mer, toutes ces déchirures qui avec les fjords ne forment qu'une seule et même lézarde, dessinent sur ce versant le réseau si régulier de fentes, qui détermine sa division en compartiments rectangulaires et par suite cet aspect bien connu de damier que prend sur les cartes sa représentation.

En réalité c'est la zone des fjords qui seule peut fournir une figure aussi géométrique, mais dans celle contiguë des lacs étagés et des rivières à cascades, l'orientation, aussi



Fragment de topographie norvégienne entre Stavanger et Norstrand

bien que le parallélisme, des vallées n'est pas moins frappante, et c'est également à angle droit que s'y fait le plus souvent le raccord des affluents. Du Nord au Sud la Norvège se trouve ainsi craquelée par quatre systèmes

de cassures (*traits d'incision* de Kjeruff) que les érosions postérieures se sont appliquées ensuite à façonner suivant le degré du plus ou moins de résistance des roches, tandis que les fractures, en les recoupant sans tenir aucun compte de leur dureté, ont déterminé la grande régularité de tous les grands traits du pays.

Autre fait très important, tout entier dû cette fois à l'action glaciaire : c'est qu'en plus des phénomènes habituels de rabotage puis d'accumulation sous la forme de longues digues morainiques et de blocs erratiques surgissant partout brusquement, celui des terrasses dont nous avons reconnu l'existence sur le flanc des fjords se poursuit latéralement dans les



Terrasses lacustres de la vallée du Lønevand
dans le nord de Vossevangen.

diverses parties de ces vallées au point d'y constituer un trait du paysage des mieux caractérisés. Dessinant, dans les conditions précédemment indiquées, à la base de leurs parois escarpées, des talus à couronnement plat dont les formes droites bien arrêtées, l'aspect toujours verdoyant, contraste singulièrement avec celles mamelonnées des rochers nus qui les surplombent, ces terrasses permettent en même temps d'apprécier ce que les hauteurs encaissantes ont perdu par érosion ; les matériaux, sables, graviers et cailloux striés, qui les constituent, n'étant autres en somme que le produit de leur démolition.

Nombreuses, très étendues, à deux échelons dans les parties basses, plus espacées et réduites à une seule trainée dans le cours supérieur, elles jouent toujours le même rôle dans la distribution des points habités. La seule différence c'est que les grandes terrasses du bas, suffisamment épaisses pour donner au niveau d'eau qui s'établit d'habitude à leur pied sur l'argile bleue du dessous une grande activité, sont toujours garnies de beaux bouquets de petits bois, puis au sommet de prairies vertes et de champs cultivés piquetés de *gaards* rouges ou jaunes, tandis que sur les plus élevées les prés sont transportés sur le toit de petites maisons en bois dressées sur pilotis, et pressées en tas tant l'espace devient restreint.

Sur ces dernières toujours étroites et de faible élévation, les chaumières grises qui s'y pressent avec leur toit couvert d'épaisses mottes de gazon émaillé de fleurs, sont alors celles qu'on rencontre, disséminées par petits groupes, et toujours dressées sur leurs piliers faits de pierres plates à bords soigneusement arrondis comme mesure défensive contre les rats, dans les parties hautes des vallées norvégiennes, dès qu'est franchie la zone forestière proprement dite et qu'on est bien près d'atteindre le *Widder*, c'est-à-dire les plateaux largement découverts, en grande partie désertiques, du sommet.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas une seule de ces terrasses qui ne soit plantée, mise en culture, et les habitations qu'elles supportent sont toujours le reflet de la zone où elles s'étalent.

Dôme de faite scandinave; Fjeld et Kjol. — De vastes surfaces ondulées, largement découvertes, où la roche toujours raclée par le frottement de la glace apparaît lisse comme une dalle de trottoir, couverte de stries dans ses parties bosselées, polie comme un marbre quand elle est arrondie; dans les creux, des tourbières jaunâtres enveloppées par de maigres plaques d'une verdure piquetée

des touffes blanches de la linaigrette (*Eriophorum*); tapisant quelques rochers rugueux, les flaques blanches d'aspect neigeux des mousses de Renne; par place dans les points un peu plus déprimés, fournissant une note gaie, étincelante, au milieu de ce paysage sinistre, les eaux bleues d'un lac à bords sinueux, et tout cela entremêlé, enchevêtré dans le plus complet désordre, tel est l'aspect pris par les hauts sommets du *Kjol'* scandinave quand cet ensemble ne disparaît pas sous d'épaisses couches de névés. A cette hauteur le massif est si bien nivelé que, vu de loin, son profil se traduit par une ligne droite horizontale (p. 563). C'est bien la pénéplaine primaire, la vieille terre scandinave, qui se développe alors sous les yeux. Quand ensuite quelques saillies viennent rompre cette uniformité, elles sont fournies par des blocs erratiques ou d'une façon plus accentuée, aussi plus fréquente, par des pitons de roche éruptive qu'a respectés la glace en raison de leur dureté.

Ce qui rend aussi ce plateau plus accidenté, c'est quand des schistes ou des calcaires prennent part à sa constitution. Circonstance surtout réalisée dans le Nord où de pareilles formations se substituent aux granites et autres roches archéennes de la région. La péninsule offre en effet, dans sa composition géologique, cette particularité d'être prise pour ainsi dire en écharpe dans le sens de son allongement par une large bande de terrains primaires alignée du Nord au Sud, depuis son cap terminal (*Nord Kym*) jusqu'à Christiania, et disposée de telle sorte qu'elle passe en face de Trondhjem sur le versant norvégien pour atteindre la mer sous les Loffoten et le suivre jusqu'à la fin; partout ailleurs son plein développement se fait sur le versant Suédois¹. La ligne de faite, c'est-à-dire celle où

1. Expression employée par les géographes scandinaves pour désigner l'ensemble du relief, tandis que celles de *Feld* en Norvège, *Fjall* en Suède, correspondant à la *montagne*, s'appliquent à ses divers éléments.

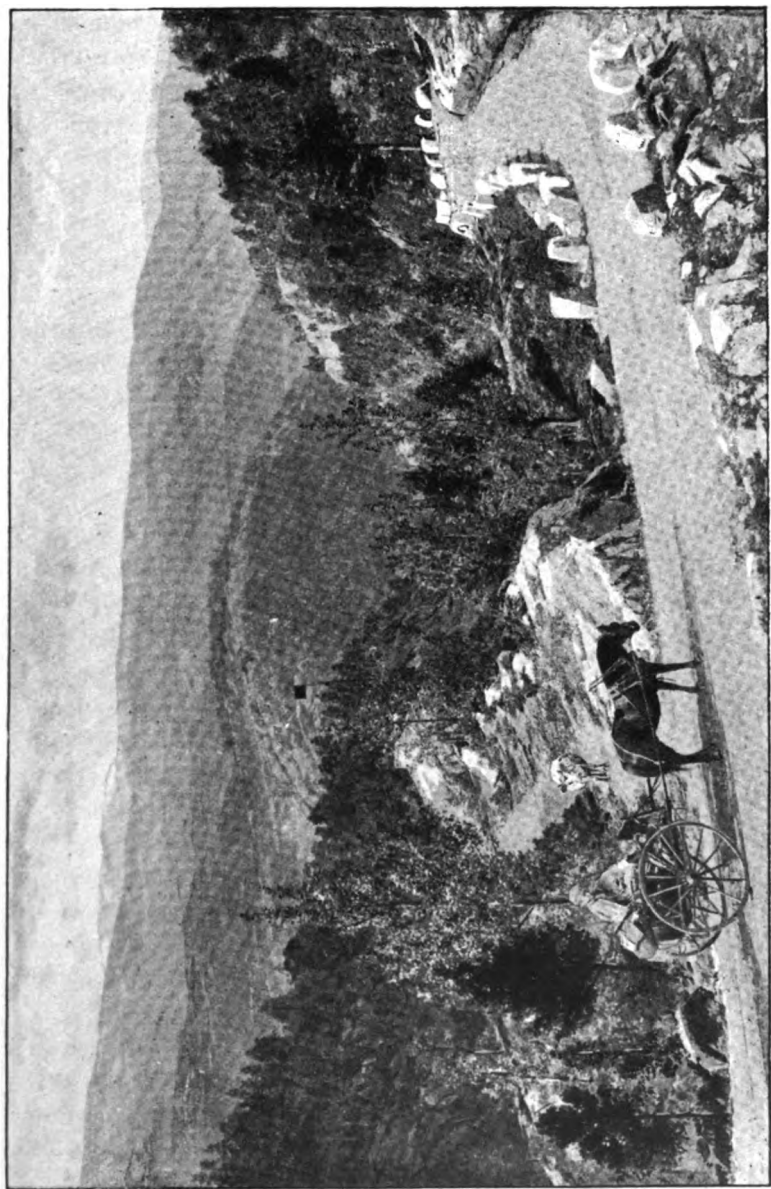
2. La carte géologique de la Scandinavie et de la Finlande au

se fait la rupture des pentes coïncidant à peu près avec la limite orientale de cette bande en suit le trajet. Aussi depuis l'Oftenfjord, sous les Loffoten, jusqu'à Tromsøe, les points culminants, avec les vastes champs de névés des Svartis, surplombent le bord de l'Océan ; c'est alors qu'on peut assister au spectacle saisissant de la descente des glaciers à la mer, ainsi que saisir les raisons qui ont permis à Forsell, en assimilant le profil transversal de la Scandinavie à celui d'une vague qui s'élevant de la Baltique se serait figée au-dessus de l'Atlantique avant de déferler, d'en fournir une comparaison imagée si souvent reproduite depuis.

En réalité c'est dans cette région mieux qu'ailleurs qu'on peut constater que la Scandinavie est un ancien plateau relevé vers l'Ouest au point de se présenter maintenant à doubles pentes très inégales ; l'une occidentale, raide et disloquée par de nombreuses cassures en face de l'Atlantique, l'autre doucement inclinée en sens inverse ; de plus, entre ces deux versants la ligne de faite, loin de constituer une arête saillante, s'étale en communiquant au sommet l'aspect d'un dôme très plat ou simplement ondulé.

Il ne s'ensuit pas cependant qu'une forme aussi simple ne soit soumise à des variations. Tantôt ce sont des roches basiques (diorites ou gabbros) dont la saillie est assez vigoureuse pour constituer les plus hautes cimes de la région. Tel est dans le Sud l'*Ymefsjeld* (2,600 mètr.) et le *Sulimesfeld* (2,700 mètr.) ; tantôt inversement de profondes dénivellations localement produites par l'affouillement de roches tendres schisteuses déterminent des zones marécageuses. D'une façon plus générale le morcellement du dôme peut aussi amener dans les conditions précédemment indiquées sa division en feld distincts ou mieux encore interrompre sa

8,000,000 de Hans Reusch (Christiania, 1890, est très instructive à ce sujet.



Le plateau scandinave dans le massif de Rondane.
(D'après une photographie de M. Rich. Andvord.)

continuité quand, devenues très accentuées, ces cassures parviennent à traverser tout le pays suivant une direction Nord-Ouest Sud-Est.

Très remarquables sont alors ces dépressions transversales, qui non seulement déterminent la position de routes mettant en communication les deux versants, mais souvent introduisent dans l'ensemble des divisions à caractères tranchés.

Tel est le rôle pris dans le centre au pied même du Store Bergefjeld par celle qui trace dans ces hauteurs les limites de la Laponie suédoise (*Lappmark*), c'est-à-dire d'une région où les conditions habituelles du relief scandinave sont pour ainsi dire renversées. Les plus hautes cimes du Nord de la péninsule, *Kebnekaisse* (2,130 mètr.), *Sarjektjakko* (2,140 mètr.), s'y trouvent en effet loin de l'Océan dans l'intérieur des terres sous une forme alpine sur le versant de la Baltique, tandis que sur le versant de l'Atlantique, où se sont transportées dans les conditions indiquées plus haut les formations primaires, la topographie est plus effacée. La ligne de partage des eaux vient alors se placer tout près de la mer, sur un dôme très surbaissé, le plus souvent glacé.

Le trait saillant de la topographie de ce versant, tout entier dû à ce fait que dans les *traits d'incision* la direction méridienne devient prédominante, c'est que les sillons qui jusque-là étaient descendus droit vers l'Atlantique s'y présentent parallèles à la côte; dès lors, les rivières suivant cette même orientation, le drainage vers les fjords se fait cette fois du Sud vers le Nord.

Lorsqu'enfin à l'extrémité de la péninsule on voit apparaître versés à l'Est en plein Finmark, c'est-à-dire dans la Laponie proprement dite, d'immenses plateaux pierreux dressés au-dessus de la mer en escarpements sauvages profondément découpés eux-mêmes par des fjords, il est bien certain qu'un changement si considérable dans

le relief doit avoir une cause profonde. Or cette cause, elle réside tout entière dans ce fait que finalement les terrains primaires parviennent à régner ici sans partage.

Plus importante encore est dans la Scandinavie méridionale la dépression qui franchement sépare les fjelds en deux groupes très différenciés : Lange fjelds au Sud, Dovrefjelds au Nord. Traversant toute la contrée entre le Molde fjord et le Skager-Rak ce sillon tout à fait comparable, avec son allure rectiligne et sa raideur de forme, aux *Glens* d'Écosse, comprend comme ces derniers sur son parcours une série de lacs allongés. Là se présente en effet, au point le plus haut de la dépression (580 mèl.), un lac très étroit, celui de *Lesjö*, dont les eaux s'écoulent aussi bien à gauche dans la Molde fjord, par la célèbre vallée de la Rauma (*Romesdal*), qu'à droite (Sud-Est) par celle non moins remarquable du Gudbrandsdal. Mais avec cette particularité que sur le versant de la Baltique plus incliné elles sont obligées de s'attarder deux fois sous la forme lacustre dans le Vormen puis le Mjösen; ces nappes d'eau, avec leur grande profondeur, prennent alors dans ce sillon tous les caractères des lacs subalpins.

Vallées norvégiennes du versant méridional. — C'est encore par une zone de plateaux que se terminent dans le Sud, à l'autre extrémité de cette bande de terrains primaires, les hauteurs norvégiennes; mais de plateaux d'un autre genre, fort élevés, dépouillés de neige, à surface sans doute encore rocailleuse, voire même en partie désertique mais moins deshérités surtout dans les creux tapissés de vertes prairies autour de flaques d'eau qui n'ont plus rien de marécageux. Ainsi s'explique qu'on puisse y rencontrer fréquemment des hardes de rennes; les Lapons profitant de ces circonstances favorables du sol pour venir y établir leurs campements. Autre trait

caractéristique de ces hauts plateaux spécialisés sous le nom de *vidden*, c'est de présenter leurs surfaces dominées par de hautes cimes, *Haasteig* (1,090 mèt.), *Reksjövörd* (1,520 mèt.), *Grasnat* (1,522 mèt.), *Vasdalseg* (1,657 mèt.)..., dont l'isolement et la forme habituellement conique trahissent toujours l'origine éruptive.

Partout aussi s'ouvrent sur leurs flancs des vallées profondes (*oplandes*) où s'échelonnent toujours nombreux des lacs reliés par des rivières à rapides; mais dans leur descente en ligne droite vers la côte de la mer du Nord et du Skager-Rak, elles affectent une disposition rayonnante et, quand elles y aboutissent à une échancrure, cette dernière n'a plus de fjord que le nom. Insignifiantes sont en effet ces dentelures dont les rives aplaties, bien boisées, très habitées, n'ont plus rien de la raideur de celles des fjords proprement dits.

Dans de pareilles conditions se présente, à l'angle Sud-Est du Skager-Rak, la longue et très pittoresque baie ramifiée au fond de laquelle s'est établie la capitale du pays, et qui maintenant, avec ses flots verdoyants, ses multiples villes et villages étagés sur des bords fleuris où de coquettes maisons dressées au-dessus du feuillage sont les seules saillies qu'on puisse observer, a depuis longtemps perdu sa forme escarpée antérieure.

Sans doute sur cette côte privée le plus souvent d'îles en bordure, et que rien ne défend plus contre l'attaque du flot, l'action marine a dû entrer en jeu pour produire un tel résultat. Mais cet effacement du relief, dont toutes les formes de ce versant portent si bien la marque que nulle part on ne peut plus y rencontrer les grandioses aspects du versant occidental, tient surtout à ce fait que, soumis à des conditions climatiques plus favorables il s'est trouvé plus tôt débarrassé de sa couverture glacée et par suite livré de bonne heure aux érosions.

Quoi qu'il en soit, son relief, dans le fond des vallées,

reste encore assez accidenté pour que sur leur trajet subsiste cette discontinuité dans la pente qui permet aux lacs de s'y maintenir échelonnés dans un cadre toujours verdoyant, ainsi qu'aux rivières d'y conserver une allure franchement torrentielle. Retombant droites, verticales, sur des hauteurs considérables (245 mètres pour celle de Rjukan-fos qui représente dans le Telemarken la chute brutale des eaux d'un lac dans le fond d'une gorge), ou s'allongeant en rapides sur des kilomètres en déterminant sur leur parcours la position de centres industriels des plus prospères comme ceux qui s'étendent au Nord de Christiania le long des chutes célèbres d'Hönnefos, toutes ces cascades se distribuent si bien sur toute l'étendue de leur trajet que bien souvent c'est sous cette forme d'une chute bruyante que s'y fait le débouché des eaux courantes à la mer.

Vallées du versant oriental. — Tout autre est le régime du réseau hydrographique sur le versant suédois. Sans doute les rivières à cascades, les lacs encaissés d'origine tectonique n'y manquent pas; mais tous ces accidents, au lieu de se produire comme précédemment jusqu'à l'extrémité des vallées, sont franchement localisés dans leur partie supérieure. Quand, après avoir franchi les épais contreforts de la grande masse du *Kjöl*, du haut d'un de ces *fjeld* qui sur ce versant doivent aussi leur isolement au morcellement du dôme culminant, la vue peut s'étendre au loin sur cette région des grands lacs suédois, le spectacle est admirable; partout miroitent leurs eaux au milieu de la sombre verdure des forêts. Il n'est guère de repli de terrain qui n'en contienne et dans les hautes vallées penchées vers le golfe de Bothnie leur succession est ininterrompue. Mais il est juste d'ajouter que si on était placé dans le Sud de façon à pouvoir jouir d'une pareille vue d'ensemble dans la direction de la Baltique, il en serait bien autrement. C'est tout à fait dans le bas qu'on y ver-

rait transporté le phénomène lacustre, au milieu de vastes plaines, sous la forme très différente de lacs immenses largement étalés, ou subdivisés à ce point que la surface en apparaît criblée, et l'on se rendrait compte ainsi que le sol scandinave en s'abaissant vers l'Est s'y comporte très différemment suivant qu'on l'observe dans le Sud ou dans le Nord.

Dans le Nord à partir du 62^e degré, c'est par une succession de terrasses étagées simulant la marche d'un gigantesque escalier que se fait sa descente vers cette dépression où le sol s'affaisse au point de donner naissance à une zone littorale très plate qui plonge doucement, sans rives sensibles, sous les eaux sans profondeur du golfe de Bothnie. L'ensemble constitue les *Lappmark* suédois (*Marches des Lapons*) et par sa structure même oblige les rivières, quand elles n'ont pu encore triompher d'une pareille discontinuité dans la pente, à franchir les seuils en cascades ou à rester en arrière sous une forme lacustre ; aussi, dès qu'on a franchi la zone montueuse des *fjeld*, on voit de suite apparaître à ses pieds un vrai *district de lacs* dans une première série de plateaux accidentés de vallées à flancs raides où s'allongent multiples les cavités de cette nature avec leurs cascades annexées. Mais dès que les rivières entament, dans la grande zone des forêts de pins qui suit, une seconde et beaucoup plus large série de terrasses, tous ces accidents disparaissent ; le profil des cours d'eau est déjà régularisé et c'est ensuite dans de belles vallées très larges, bien peuplées, qu'on peut les voir, dans la dernière partie de leur course, serpenter paresseux et tranquilles à ce point qu'il semble qu'ils aient de la peine à franchir les terres basses du littoral. Très complaisantes alors ces dernières s'échancrent bien souvent pour leur faciliter ce passage en abrégant leur chemin.

Dans la zone des forêts où se fait l'arrêt presque subit

de l'allure torrentielle des rivières au fond de vallées nombreuses toutes parallèles entre elles et simplement séparées par d'humbles collines boisées, cet effacement si marqué du relief devient l'œuvre d'une érosion singulièrement activée par la proximité du golfe de Bothnie qui rend bien facile leur écoulement vers la mer; mais sur les plaines basses du littoral une autre cause intervient pour motiver leur stationnement. En plus des traces d'usure habituelle l'action glaciaire s'y traduit par des accumulations de sables, de graviers et de limons morainiques suffisamment étendus pour imposer aux rivières, dépourvues de pente sensible, cette forme simple qui rend leur fond plat marécageux, mais aussi pour introduire en avant des lagunes littorales une zone d'une grande fertilité.

Ces dépôts augmentent progressivement vers le Sud. Déjà dans l'Helsingie apparaissent, multiples sur cette plaine côtière très élargie, ces petites flaques d'eau sans écoulement qui deviennent, au milieu d'un enchevêtrement confus d'amas de boues et de pierres erratiques, l'expression la mieux marquée du modelé glaciaire si spécial qui s'introduit dans toutes les régions où se sont faites en avant des glaciers, pendant leur phase d'avancement, les plus fortes accumulations de matériaux transportés. C'est le début d'un phénomène qui, se généralisant dans le Sud, finit par imprimer à tout le reste du pays sa physionomie propre.

Au delà du Dalelf qui devient, au pied du Nordland, le dernier des cours d'eau qu'on puisse qualifier d'important, la Suède en effet, avec son épaisse couverture de pareils dépôts, n'est plus guère, jusqu'à son extrémité gotlandienne, qu'un vaste plateau couvert de lacs. Sans doute sa surface n'est pas complètement régularisée; à côté de parties dont l'altitude moyenne se maintient à 240 mètres, des zones déprimées à moins de 90 mètres,

renferment précisément les grandes plaines de l'Uppland, c'est-à-dire les plus riches contrées du pays.

En pleine Gothie, au milieu de la belle région forestière de Tiveden qui s'allonge entre deux des plus grandes nappes lacustres, celles du Vener à droite, du Vetter à gauche, apparaissent ensuite dressées à plus de 300 mètres de gracieuses collines qui, n'ayant pas à souffrir du voisinage d'accidents topographiques aussi importants, ont mérité, en raison de leur isolement dans ce pays plat, la qualification de montagnes. Telle est sur la rive gauche du Vener celle célèbre du Kinnekulle qui spécialement faite, comme les autres, d'assises siluriennes surtout schisteuses, doit à d'épaisses coulées de roches volcaniques trappéennes intercalées, de pouvoir se maintenir avec une saillie-aussi prononcée.

Mais le trait dominant du paysage reste toujours fourni par de longues levées de sables et de graviers, dessinant sous le nom d'Ås (prononcez *ose*) de grandes digues longitudinales entre lesquelles on est toujours sûr de rencontrer quelque bout de rivière paisible ou surtout le miroir plus tranquille d'un lac. Sensiblement orientés Nord-Sud, et se poursuivant sur des longueurs d'une centaine de kilomètres, barrant des vallées au point d'obliger les eaux à stationner en arrière sous une forme lacustre, traversant ailleurs de part en part de grands lacs en faisant pour ainsi dire office de pont d'une rive à l'autre, ou mieux encore devenant, quand ils s'élargissent sur un pareil trajet, capables de supporter de grandes villes comme l'est Stockholm sur le barrage qui empêche les eaux douces du lac Mälär de se mélanger avec celles salées du Saltsjö, ces Ås déterminent partout, dans ce pays plein d'eau, l'emplacement de grandes voies de communication. Les routes alors bordées de grands arbres empruntent leur ligne de faite ou s'allongent sur leur talus afin d'éviter les terres détrempées qui en garnissent les sommets; circonstance qui se réalise

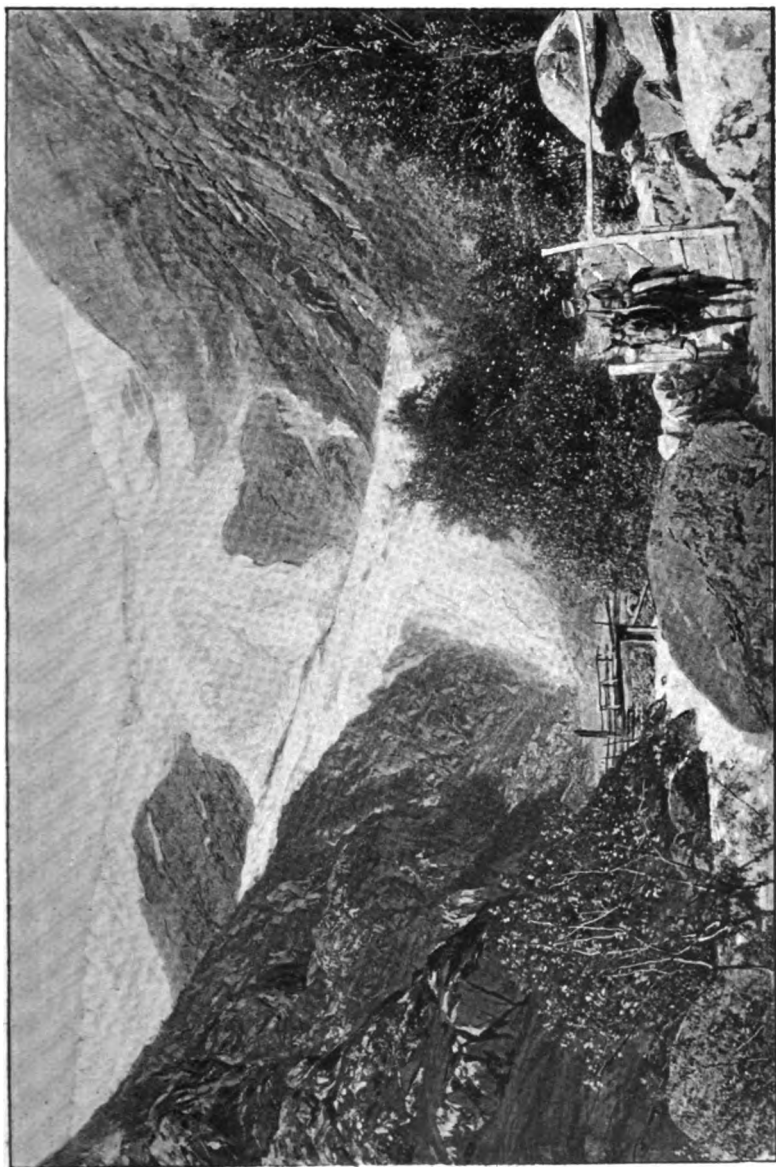
chaque fois que ces derniers devenus plats se présentent criblés de creux, en forme d'entonnoir à fond d'argile tantôt à sec, tantôt garnis d'un petit lac pendant la saison des pluies et tout à fait semblables aux Kettles¹ américains.

Tous, avec leurs cailloux striés, polis, disséminés au milieu de graviers bien stratifiés, deviennent le produit d'anciens torrents sous-glaciaires et représentent ainsi les points où les extrémités libres des grands lobes de glace sont restées le plus longtemps soumises à leurs oscillations habituelles; d'où, pour l'accumulation des moraines terminales, une cause de trouble incessante. Jetés le plus souvent en travers les uns des autres lors des diverses phases d'avancement, ces cônes de déjection n'ont pas manqué d'interférer entre eux; si bien que finalement l'ensemble est venu former une série de mamelons, sans ordre, et dessinant avec leurs talus enchevêtrés de nombreuses cavités bien closes qui ne pouvaient manquer, après la retraite finale des glaciers, de devenir lacustres.

De là résulte, avec la multiplicité des phénomènes de cet ordre, la complète irrégularité de forme aussi bien que de position de tous les lacs qui se succèdent à des niveaux souvent divers, à peine reliés par un réseau de cours d'eau des plus indécis; en même temps que la topographie si confuse d'une région dont le modelé est à peine ébauché.

Mais il est juste d'ajouter que cet aspect, si conforme à celui des espaces où s'effectuent encore de nos jours les oscillations de l'extrémité libre des glaciers, disparaît dans le Sud pour faire place à un état de choses très différent. Dans la Suède tout à fait méridionale, en effet, aussi bien qu'en Scanie on chercherait en vain cette indécision dans le relief qui caractérise sa partie moyenne. Sans doute les lacs n'y manquent pas, mais au lieu d'être

1. Ainsi nommés dans ce pays en raison de la ressemblance de ces cavités sans écoulement avec des chaudrons.



Glacier du Buar avec le Jordal qui en dérive et les champs de névé du Folgefonden dont il provient.

indépendants, ils s'orientent et se succèdent en chapelets, tandis que les rivières s'allongent avec un parcours défini, ce qui devient le signe d'un état de régularisation plus avancé. Ce sont pourtant encore des formations glaciaires qui recouvrent le sol; mais cette nappe erratique est ici plus ancienne, les matériaux qui la composent trahissent dans leur distribution aussi bien que dans leur altération une action prolongée de l'atmosphère; la surface n'en est plus indécise et les eaux y trouvant partout des points d'écoulement facile, le drainage du sol est assuré par un grand nombre de rivières qui peuvent sans peine atteindre la mer dans des vallées dont la régularité tranche singulièrement avec l'allure si capricieuse du réseau hydrographique de la Suède moyenne.

En somme, la Scandinavie porte sans doute dans toute son étendue l'empreinte manifeste de l'action glaciaire, mais à des degrés divers en fonction de l'étendue et surtout de la durée plus ou moins grande du phénomène. Actuellement, sur toutes les parties plates des hauteurs norvégiennes, d'immenses champs de névés parvenant, au *Jostedal*, à couvrir des espaces de 900 kilomètres carrés; dans le Nord, sur les hauts plateaux du *Svartis* des calottes glaciaires dont la surface totale atteint 1,100 kilomètres carrés; enfin, sur le versant opposé, des groupes de glaciers suédois encore très importants (300 kilomètres), attestent aussi un large développement de ce phénomène, mais ce n'est là qu'une faible image de ce qui se passait autrefois quand tout cet ensemble, aussi bien que la Baltique, disparaissait sous une immense calotte de glace.

Or c'est à deux reprises au moins que cette Scandinavie s'est trouvée soumise à un pareil état glaciaire, mais avec cette particularité que lors de la dernière phase d'extension, de beaucoup la moins considérable, non seulement les grandes glaces scandinaves n'ont plus eu comme pré-

cédemment la force de franchir la mer du Nord pour venir atteindre les plaines septentrionales d'Europe en burinant partout le sol de stries dirigées Nord-Sud, mais ce sont cette fois des glaciers finlandais qui seuls ont pu atteindre ces parages après avoir raboté le fond de la Baltique. A cette date le grand effort des glaces en Scandinavie se faisait encore dans l'Est, mais cette fois son extrémité méridionale échappait à l'invasion. Ainsi s'explique que la topographie glaciaire, sous l'effet des pluies et des eaux courantes, ait perdu en ce point ses caractères, alors qu'elle a pu si bien se maintenir ailleurs sur tous les points qui n'ont pu être soumis à de pareilles actions qu'après le départ final des glaces.

Mouvements du sol après le départ des glaces. — Mais les grands glaciers ne sont pas seuls entrés en jeu pour imprimer à la topographie superficielle de la Scandinavie ses caractères actuels. Des mouvements du sol concomitants de leurs oscillations et les déplacements consécutifs du niveau de la mer sont venus souvent y introduire des modifications d'une importance considérable¹.

Déjà bien attestées sur les parois de certains fjords par de longues *cannelures* horizontales fixant les points où les vagues venaient autrefois les attaquer, ces déplacements le sont encore plus par des lignes caillouteuses d'anciens rivages (*Strandiliner*) qui s'observent à des hauteurs diverses sur les îles aussi bien que sur les côtes norvégiennes, et surtout par de grandes *banquettes* de gravier collées au flanc de cette côte avec la même rectitude que les terrasses d'origine glaciaire, mais de nature cette fois tout autre.

1. BARON DE GEER, *Quaternary changes of level in Scandinavia*, Bull. Soc. Geolog. America, t. 3, 1891; et surtout *Om Skandinaviens Geografiska Utveckling ifter Istiden*, avec atlas faisant connaître le recul progressif des glaces et les changements de rivage, Stockholm, 1895.

Très étendues sur le littoral, ces dernières, après s'être montrées bien amorcées dans le Sud, sur la côte suédoise d'Uddevala, ainsi qu'autour du fjord de Christiania, remontent ensuite très haut dans le Nord jusqu'à Wadsö¹ en remplissant partout le même office: celui de servir de supports à des maisons de pêcheurs, voire même à des quartiers de pêche tout entiers comme il en est à Trondhjem aussi bien qu'à Tromsø où se fait leur principal développement.

Quand on examine la composition de ces *terrasses littorales*, il est bien facile d'y reconnaître, en les voyant faites de sables de plages et de petits galets mélangés de coquilles marines, d'anciennes plages soulevées, apportant, sur toute l'étendue des côtes occidentales à fjords, le témoignage expressif qu'au moment où la mer, dans ces canaux naturels, pouvait se substituer aux glaciers en pleine voie de retraite, le rivage scandinave était beaucoup plus haut qu'aujourd'hui. Depuis lors il n'a cessé de s'abaisser, mais pas assez pour ramener à leur niveau primitif les embouchures de ces anciennes vallées; si bien qu'elles restent encore cachées sous les eaux marines, sur une bonne partie de leur trajet.

De plus, la disposition étagée de ces plages délaissées à des niveaux divers pouvant atteindre 180 mètres, autour du fjord de Christiania, — tandis que de part et d'autre de ce maximum, aussi bien dans le Nord que dans le Sud, on les voit progressivement se rapprocher du niveau actuel de la mer qu'elles finissent même par atteindre sur le littoral poméranien si stable de la Baltique, — fournit cet autre enseignement non moins précieux que le mouvement post-glaciaire d'émersion de la Scandinavie, loin d'avoir été

1. Et même au delà. M. Ch. Rabot ayant reconnu leur existence sur les côtes d'îles placées en bordure de la presqu'île de Kola, notamment sur celle d'Irekiti où une ancienne plage de cet ordre se trouve couverte de pierres ponces d'origine islandaise.

le même partout, s'est effectué par ondes concentriques régulièrement décroissantes autour d'une zone axiale elliptique qui, partant de Christiania, vient aboutir au fond du golfe de Bothnie à Hapanga. Or cette zone d'amplitude maximum au point de vue de l'émergence correspondant exactement au principal centre d'accumulation des glaces norvégiennes, tandis que les points où, sur les côtes finnoises aussi bien que poméraniques, le déplacement des rivages devient à peine sensible coïncident avec la limite même de leur dernière extension, il est clair qu'il s'établit entre ces deux ordres de phénomènes une relation de cause à effet.

Quant à la nature de ce rapport, pour l'interpréter, les hypothèses les plus diverses ont été invoquées. L'explication pourtant en devient fort simple quand, à la suite d'un savant géodésien tel que M. de Drygalski¹, on vient chercher dans la *dilatation* que le territoire scandinave n'a pas manqué de subir après le départ des glaces le principe essentiel d'un exhaussement qu'enregistrent avec tant de netteté les terrasses marines. Très différentes en effet sont les conditions physiques d'une région suivant que sa surface reste emprisonnée sous les glaces ou bien largement exposée à l'air libre. Dans le premier cas, non seulement sa température ne peut s'élever au-dessus de zéro, mais le froid occasionné par la glace, pénétrant assez loin en profondeur, détermine dans ce sol gelé une contraction toujours proportionnelle à l'importance de la couverture glacée. Dans le second cas, le rayonnement reprenant tous ses droits, cette tranche gelée, une fois exposée à l'air, s'y réchauffe nécessairement de tout ce que le contact de la glace lui avait fait perdre, et

1. *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1887. *Bewegungen der Kontinente zur Eiszeit*, Berlin, 1888. — DE LAPPARENT, *Les anciens glaciers*, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1892, où on trouvera un excellent exposé de cette théorie.

subit de ce chef une *dilatation* de valeur correspondante.

C'est ce qui s'est passé sur le territoire scandinave dont l'histoire dans ses dernières phases comprend les divers épisodes suivants : invasions glaciaires capables de maintenir, pendant des milliers de siècles à la température de zéro, un massif rayonnant auparavant, quand les eaux courantes s'appliquaient à y creuser les vallées des fjords, dans une atmosphère de 12° à 13° de température ; d'où pour l'ensemble une contraction qui s'est traduite par le plongement en masse, sous les eaux de l'Atlantique, de toute la côte occidentale sur une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Inversement, après le départ des glaces une température moyenne de 5°, voire même du double sur les parties méridionales de la Scandinavie, succédant immédiatement dans l'atmosphère qui baigne ces terres à celle si basse qui avait si longtemps régné sous la glace, le sol amené à rayonner dans un pareil milieu s'est dilaté et par suite relevé en proportion du réchauffement survenu (6° à 11°).

Mais le climat actuel n'étant pas aussi doux qu'à l'origine, ce relèvement n'a pas été complet. D'où pour les profondes vallées du versant occidental cette submersion partielle qui transforme en fjords leur partie inférieure.

Sur le versant opposé, dans la direction de la Baltique les modifications introduites par de pareils mouvements du sol ne sont pas moins grandes. C'est très tardivement, que cette dépression a pu acquérir ses conditions actuelles de mer peu profonde, presque fermée, après avoir subi dans son niveau de multiples variations qui d'ailleurs ne sont pas encore arrêtées.

Immédiatement après la retraite des glaces, alors que sur les plages de la côte norvégienne la mer rejetait ses coquilles aux niveaux précédemment indiqués, le littoral du golfe de Bothnie était aussi sérieusement envahi. Dans ce même temps, un large bras de mer qui traver-

sait obliquement la Suède moyenne depuis l'Upland jusqu'au Skager-Rak, mettait en communication si facile la Baltique avec la mer du Nord, qu'elle pouvait dans ses eaux devenues suffisamment salées nourrir des huitres.

De cette communication ancienne, les grands lacs Vener, Hjegmar, Mälar demeurent à l'état de témoins si bien que pendant longtemps, comme preuve de cette condition marine, des phoques avec quelques poissons et des crustacés d'eau salée s'y sont maintenus. Dans le même sens apparaissent aussi largement étalées sur le sol de cette ancienne dépression des argiles, renfermant nombreuses les coquilles d'un petit mollusque, *Yoldia artica*, qui peuplait alors cette mer à faune froide, d'un caractère assez franchement arctique. Circonstance qu'on peut qualifier d'heureuse pour le pays, car c'est précisément sur les affleurements de ces argiles que s'établissent, aussi bien dans l'Upland que dans la Vestrogothie, ces grandes zones de plaines cultivées, dont la fertilité contraste singulièrement avec l'aspect dénudé ou simplement boisé du paysage morainique encaissant.

Après cette phase de submersion, essentiellement marine, mais de courte durée, la Baltique était destinée à subir un sort tout différent. Un mouvement d'oscillation en sens inverse parvenant à fermer toute communication avec le dehors, il fut un moment où cette dépression, complètement isolée et réduite à son minimum d'extension, offrait l'image d'un lac d'eau douce alimenté par de nombreuses rivières qui peuplaient ses bords d'ancyles (*Ancylus fluviatilis*) et de limnées. Plus tard, quand la jonction avec la mer du Nord s'est rétablie, c'est sur l'emplacement actuel des détroits danois que cette communication s'est trouvée réalisée, sous l'influence d'un affaissement assez prononcé non seulement pour rendre à la Baltique, avec le degré de salure suffisant, une faune sinon franchement marine au moins saumâtre, mais pour gagner encore

sur les bords du golfe de Bothnie beaucoup d'espace; ainsi qu'en témoigne la présence sur la côte Ouest, près d'Hernösand, de dépôts renfermant les espèces qui la fréquentaient alors (*Cardium edule*, *Litorina littorea*) et maintenant relevés à une altitude d'une centaine de mètres.

Ainsi depuis la fin des temps glaciaires la terre n'a pas cessé d'être en mouvement dans ce bassin. D'où pour la Baltique une série de vicissitudes qui n'ont pas manqué d'exercer sur le réseau fluvial et par suite sur la topographie des modifications d'ordre très élevé.

Et ce n'est pas tout. Les détroits danois à leur tour, loin de rester stables, ayant relevé leur fond, de nouveau l'accès de l'eau salée dans cette Baltique est devenu bien difficile. Par contre recevant de ses fleuves un excès d'eau douce très marqué, ses conditions actuelles de mer à peine salée lui ont été bientôt acquises. Mais ce qui lui fait encore défaut, c'est la stabilité. Des mouvements séculaires d'émersion très accentués aussi bien dans le Sud de la presqu'île qui se relève de près d'un demi-mètre par siècle, que dans le Nord où inversement la mer gagne encore du terrain dans le fond du golfe de Bothnie, semblent en effet indiquer qu'un nouveau danger menace cette région dont l'équilibre thermique est loin d'être encore acquis.

III. — LA FINLANDE

A peine séparée de la plate-forme suédoise par cette succession de cuvettes sans profondeur qui constituent, dans l'intervalle, le golfe de Bothnie; mieux limitée du côté de la Russie par une série remarquable de fosses allongées débutant à l'Ouest sous une forme marine dans celle où la sonde, en face de Stockholm, rencontre les plus grandes profondeurs observées dans le Baltique (427 mèr.) et

devenant lacustre dans l'Est sous la forme du Ladoga dont le fond descend à 370 mètres, la Finlande, dans cet ensemble scandinave, se spécialise simplement par ce fait que mieux que tout autre elle porte l'empreinte de ces accidents récents qui, glaciaires d'abord, oscillations subséquentes du sol ensuite, ont donné à ces territoires leur caractère particulier.

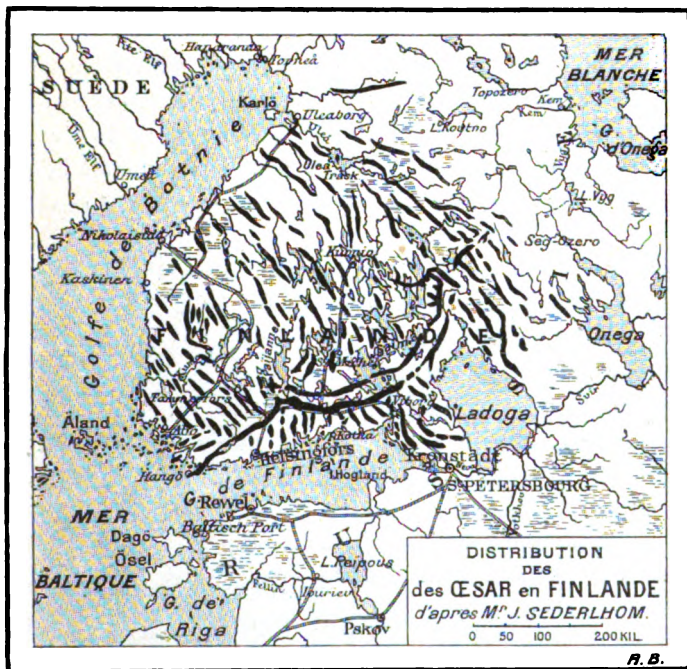
Cela est si vrai, notamment pour les phénomènes glaciaires, que dans ce pays aplati au point d'en être réduit à une altitude moyenne de 150 mètres, toutes les saillies un peu prononcées — à l'exception de quelques pitons isolés relégués dans le Nord, ou plus clairsemés dans le centre comme le fameux pointement de quartzite de Tiirismaa qui représente le point le plus élevé de la Finlande méridionale (223 mètr.) — sont de cet ordre, et de préférence formées par des blocs erratiques.

Très nombreux, ces derniers en effet sont souvent de dimensions telles qu'on les remarque servant de support à des maisons, ou bien entaillés par de grandes carrières dont l'exploitation peut durer pendant des années; d'autres fois leur accumulation donne naissance à de vraies mers de rochers puis quand ils s'alignent, à de vraies chaînes de blocs jalonnant le trajet de la glace qui les a charriés.

Nulle région ne présente aussi un tel développement de roches, non seulement moutonnées, polies et striées, mais burinées à ce point que le sol semble souvent labouré par une gigantesque charrue. Mais ce qui domine dans cette topographie singulière, ce sont toujours les étroites et très longues trainées fluvio-glaciaires des *ås* (*æsar*). Absolument comme en Suède au milieu de ce véritable labyrinthe d'eau, de tourbières et de terres détrempées, elles font office de routes très profitables, mais avec une continuité plus grande, leur permettant d'être suivies non seulement par les chemins de grande communication, mais par les voies ferrées; et cela d'autant mieux qu'on les voit

souvent, sans rien perdre de leur continuité, filer au travers d'une cavité lacustre en rendant ainsi des plus faciles ce passage d'une rive à l'autre.

D'autres fois, par suite d'un phénomène inverse, on voit ces bourrelets recoupés par les rivières actuelles; circonstance réalisée chaque fois que, par suite des conditions de



penne, un lac plus élevé peut se vider dans celui de dessous. Dans ce cas l'isthme sableux qui les séparait est franchi par une série de sauts et de rapides déterminant la position des principaux centres industriels. Encore un signe caractéristique du pays et dont Tammerfors offre le meilleur type. Les multiples fabriques de cette grande cité s'y pressant sur les bords d'accidents de cette nature qui représentent maintenant le brusque écoulement du

Näsijärvi, dans le Pyhäjärvi, après rupture de l'as très escarpé qui séparait ces deux lacs.

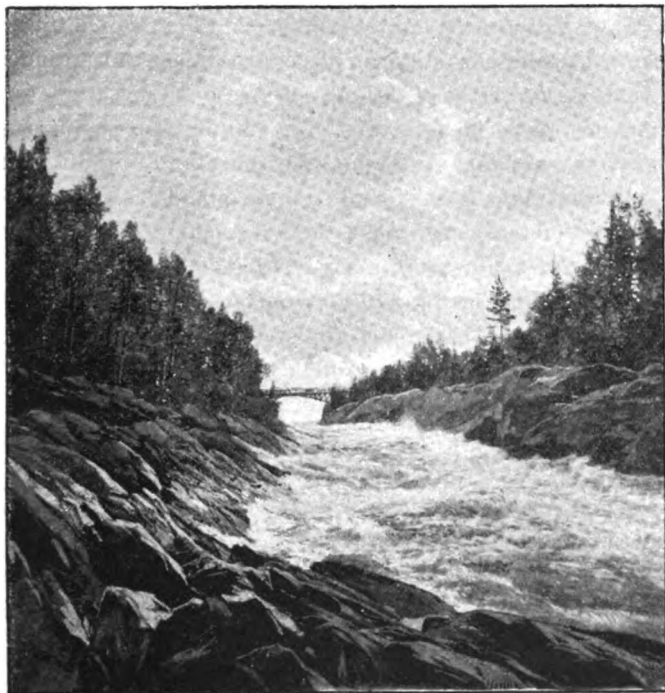
Que ces chaînes de sables et de graviers soient le produit de cours d'eau sous-glaciaires venant déboucher, lors du recul des glaces, dans la mer à Yoldia, cela ne peut faire aucun doute; indépendamment d'une structure et d'une composition tout à fait caractéristique de pareilles formations fluvio-glaciaires, ce fait que les principaux sont rejoints par les plus petits comme les affluents d'une rivière l'atteste avec une réelle évidence; leur allure sinueuse si fréquemment réalisée est bien celle aussi d'un cours d'eau. Leur direction N.-O. S.-E. est également parallèle à celle des stries principales, par suite au sens général du mouvement de l'Inlandsis.

Dans le sud de la Finlande ensuite, toutes ces levées offrent cette particularité remarquable de venir s'implanter normalement contre un accident topographique des plus importants qui, prenant tout le pays en écharpe, a reçu le nom de *Salpausselkä*.

C'est un immense bourrelet de blocs souvent polis et striés, accumulés sur des épaisseurs considérables et dont l'allure, aussi bien que la composition, indique qu'il s'agit cette fois d'une moraine terminale dessinant le bord de l'Inlandsis et tout entière faite de matériaux tombés sur le front de cette calotte glaciaire alors que, déjà en voie de recul, elle se trouvait bordée par la mer à Yoldia. La preuve c'est le remaniement de son bord externe privé de boue glaciaire et de matériaux fins, tandis que tous ces éléments subsistent au sommet qui, placé en dehors de cette action des vagues, est resté intact; absolument du reste comme il en est en arrière pour une moraine semblable mais de dimensions moindres qui témoigne des oscillations de la glace.

Elle aussi cette digue terminale se présente rompue en divers points par les rivières. En son plein centre notam-

ment on la remarque brusquement franchie près d'Imatra, par des rapides célèbres, souvent signalés avec raison comme une des merveilles du pays; or cet accident, qui prend l'aspect, au fond d'une gorge escarpée, d'une cascade allongée, c'est tout simplement l'écoulement actuel du *Saïma*, soit du plus grand et du plus typique des lacs du pays.



Les rapides d'Imatra.

Anciennement cette digue formait en avant du Saïma un barrage continu, si bien que ses eaux étaient obligées de filer vers l'ouest en donnant naissance à un grand fleuve dont le trajet ainsi que le débouché sur l'ancien littoral de la mer à Yoldia est encore bien marqué dans la topographie, tant sont nombreuses en particulier sur le fond de

cet ancien lit les marmites de géants. La nappe lacustre, en s'élevant de plus en plus, a fini par déborder en cascade sur la moraine et venir creuser, dans les roches dures granitiques du fond, cette gorge de 350 mètres de long sur 20 à 25 mètres de large, où les fameux rapides d'Imatra continuent encore sous nos yeux une œuvre dont le début se place à la fin de la dernière époque glaciaire.

Autre fait intéressant toujours, relatif à la façon dont les eaux lacustres peuvent franchir leurs barrages morainiques ou fluvio-glaciaires, c'est que cette rupture des digues se fait souvent par des moyens plus simples que celui employé par le Saïma. Fréquemment en effet et le fait alors se produit dans la saison pluvieuse, quand les pluies deviennent abondantes, la pression des eaux accumulées en arrière détermine la rupture du barrage en son milieu. Il en résulte nécessairement une débâcle, une phase d'inondation en contre-bas, mais qui se traduit en dernier lieu par un résultat des plus profitables ; les couches épaisses de limon entraîné ayant pour effet de combler en partie les bassins d'en bas et de venir étaler au loin sur leurs bords des alluvions fertilisantes, d'autant mieux que ces vases, issues des lacs finlandais, sont toujours très chargées en matières organiques.

Aussi les Finlandais, gens industriels par excellence, le savent si bien qu'ils s'appliquent à diriger un travail pour lequel dans le principe la nature a tout fait ; voire même de conquérir pour la culture de vastes espaces par des tranchées capables d'amener l'extinction complète d'une nappe lacustre. C'est qu'ici ce pays plein d'eau, — notamment en son milieu, où il a reçu de ce chef son nom national de *Suomen maa*, « Pays des lacs », — est un de ceux où l'homme devant engager une lutte constante avec la nature a le mieux réussi à la discipliner pour la mettre à son service. Le meilleur exemple, c'est la transformation en port de mer du Saïma par un canal à écluses de

500 kilomètres qui maintenant, après avoir emprunté, dans ce long parcours, la forme étirée du grand lac Niyama Arii, permet aux transports de remonter jusqu'au plein cœur de la Finlande.

Quoi qu'il en soit, en dehors de ces modifications introduites par l'activité humaine, tout ce qui se passe actuellement à la surface de ce territoire au point de vue du relief, devient l'œuvre principale des anciens glaciers, et comme le trait saillant de ces formations c'est l'agencement confus, désordonné des matériaux qu'ils composent, ainsi s'explique qu'il règne dans sa topographie une grande indécision. Tandis qu'à son tour le régime hydrographique, avec cette multiplicité des moraines et des âs qui motive presque partout l'arrêt des eaux, sous la forme lacustre, atteste jusqu'à l'évidence qu'il n'a pu s'établir jusqu'à présent d'une façon suivie, faute de temps, sur des régions que la glace occupait encore il y a quelques milliers d'années.

Lacs Finlandais. — Mais de cette grande simplicité de formes, il ne s'ensuit pas que le paysage finlandais soit monotone. Dans ce labyrinthe d'eau et de terres détrem-pées, où les marais et les tourbières sont sans doute nombreux, les lacs avec leurs rives boisées, le mouvement des barques qui les animent, deviennent, en raison de leur extension à nulle autre pareille, non seulement le trait caractéristique du pays, mais le plus attrayant. A chaque instant, le voyageur qui les traverse y découvre une anse, une baie nouvelle, enserrée dans des promontoires des plus pittoresques.

Tantôt étalée en vastes nappes à contours des plus déchiquetés, tantôt resserrée en détroits serpentant au travers de rives verdoyantes, ou parfois localisée dans de petites vasques de granite, leur surface reste toujours parsemée d'îles multiples, de dimensions très diverses : mais toutes offrant cette particularité de se trouver couronnées d'un

III

LES

CABANES DU CLUB ALPIN SUISSE

(PAR M. LE D^r JACOT GUILLARMOD)

INTRODUCTION

Le Club Alpin Suisse S. A. C., qui compte environ 5,000 membres (janvier 1898), possède actuellement 45 cabanes. En outre il en loue trois à l'usage des clubistes, deux appartenant à des particuliers sont mises gracieusement à la disposition des touristes lorsqu'ils en font la demande.

Dans le *Jahrbuch S. A. C.*, vol. XV, anno 1879/80 M. Lindt, alors président central, avait fait un court rapport sur les cabanes du S. A. C. ; il y en avait à ce moment 28 existantes et 3 en projet. Depuis lors plusieurs ont été abandonnées, détruites par l'avalanche ou la neige transformée en glace qui en avait rempli l'intérieur. Un grand nombre ont été agrandies, réparées ou refaites entièrement.

L'important travail de M. le pasteur D^r Ernest Buss : *Les vingt-cinq premières années du Club Alpin Suisse*, donne en 1889 la liste de 39 cabanes construites par le S. A. C. De ce nombre il faut déduire quatre cabanes, enlevées par les avalanches, savoir celles des Diablerets, des Maisons-Blanches (au Grand-Combin), du Stockje et du Weiss-horn, et six rayées de la liste des cabanes du S. A. C. : ce



Phototypie Bertland, Paris.

Blümlisalphütte

Photographie de M. P. MONTANDON, à Thoune.

sont la Platta Surahütte, la cabane supérieure du Cervin, l'Alvierhütte, la Lisehanahütte, la Hohsaashütte et la Gugihütte. Cette dernière a été reconstruite en 1893. — En outre sept cabanes étaient en projet.

En 1890 a paru dans les *Mittheilungen der Deutschen und Oesterreichischen Alpenvereins*, une liste non seulement de toutes les cabanes de la chaîne des Alpes, mais encore des hôtels. Cette liste contient environ 550 noms.

M. Becker-Becker, dans son ouvrage sur *les Cabanes du Club Alpin Suisse*, indique en 1892 quarante cabanes.

Enfin, en 1896, M. Émile Courvoisier, président de la Section de la Chaux-de-Fonds du S. A. C., publiait comme annexe à l'*Annuaire du S. A. C., XXX^e année*, une nouvelle liste des cabanes existant au 31 décembre 1895. Cette liste contient un tableau accusant 44 cabanes appartenant en propre au S. A. C., 3 louées pour l'usage des clubistes et une privée; puis suit une description de chacune de ces cabanes avec un aperçu sur la situation, le propriétaire, quelques détails de construction, la section qui en avait la surveillance, le gardien, les hôtels les plus rapprochés, la vue dont on jouit de la cabane et les ascensions dont elle est le point de départ.

A ce travail est jointe une carte des Alpes au 1/500,000 indiquant assez approximativement l'emplacement de la cabane au moyen d'un signe conventionnel et numéroté. La carte est en outre divisée en 8 régions correspondant aux principaux massifs des Alpes suisses¹.

Ainsi, le Club Alpin Suisse a possédé depuis sa fondation (19 avril 1863) 60 cabanes; 16 d'entre elles ont été désaffectées, détruites ou rayées de la liste officielle. En étudiant les causes qui ont déterminé leur radiation, on

1. Les personnes qui voudraient se procurer ce travail peuvent le demander au président de la Section de la Chaux-de-Fonds, M. Émile Courvoisier, qui en possède encore quelques exemplaires.

arrivera à se rendre compte des erreurs qui ont été commises à l'origine et qui ont amené le S. A. C. à profiter des expériences passées, pour établir d'une manière définitive les règles à suivre dans la construction des cabanes.

La sollicitude que le S. A. C. a vouée à la construc-



Ancienne et nouvelle cabane d'Orny. Reproduction
d'une photographie
de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

tion des cabanes s'est manifestée dès le début. Avant sa fondation, il existait déjà un certain nombre de refuges destinés à faciliter l'ascension de quelques hauts sommets dont l'accès était matériellement impossible au commun des touristes, qui ne pouvaient em-

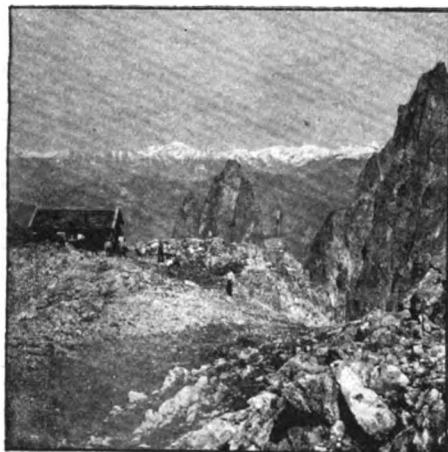
porter le matériel de campement indispensable à l'exploration des contrées désertes.

Il y avait bien quelques endroits classiques où l'on allait bivaquer à une certaine hauteur. On utilisait une pierre surplombante, dont les côtés étaient abrités du vent par deux petits murs en pierre sèche; on poussait quelquefois le confort jusqu'à construire un troisième mur avec une porte (Schreckhorn, Dôme des Mischabels, glacier de l'Aar). On utilisait aussi des excavations de rochers ou des grottes.

Plus tard les guides construisirent quelques abris en les adossant à une paroi verticale. Mais là se bornèrent les efforts tentés dans cette direction.

A l'apparition du S. A. C. cet état de choses se modifia complètement. Une des premières manifestations de son activité fut d'encourager l'érection de cabanes. Les Sections de montagne, Glaris en tête, rivalisèrent de zèle pour créer des abris destinés à faciliter l'ascension d'une montagne ou le passage d'un col élevé.

Ainsi furent construites les premières cabanes du Grünhorn (Tödi) en 1863, du Trift en 1864, de la Silvretta en 1865 et du Glärnisch en 1867. En 1866, le S. A. C. fit une innova-



Cabane de Saleinaz. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

tion : dans les Grisons, sur le passage du Lukmanier, existe un chalet, la Platta Lurahütte, qui est le point de départ pour l'exploration du massif du Gallinari. Le S. A. C. en fit un pied-à-terre, en louant et aménageant un compartiment pour y loger les personnes.

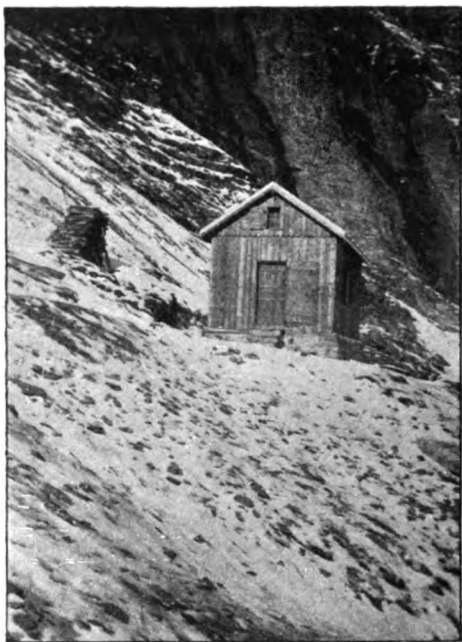
Ce fut le début des cabanes louées pour l'usage des clubistes, dont nous retrouverons quelques exemples plus loin.

En 1867 et 1868, le Valais eut ses premières cabanes.

Au bout de vingt ans, en 1883, 34 cabanes avaient été construites, mais, jusqu'à ce moment, elles étaient toutes

en pierre. Quelques-unes avaient, à l'intérieur, un revêtement partiel ou total en bois, et c'était déjà bien beau, mais l'idéal était loin d'être atteint.

Avec 1883, commence une nouvelle période caractérisée par l'apparition des premières constructions en



Cabane Rambert. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

bois. La cabane de l'Oberaarjoch est en tête, suivie de près par celle de la Plankenalp, au-dessus d'Engelberg ; puis survint une période de quatre ans qui ne vit s'élever aucune nouvelle cabane. Mais, depuis 1887, il ne se passa plus, pour ainsi dire, une année, sans qu'ici ou là une ou deux cabanes ne fissent leur apparition.

Il est vrai que, à côté des constructions en bois, on continue encore parfois à en bâtir en pierre, par exemple : celles de Festi, au Dôme des Mischabels, du Calanda ou l'annexe du pavillon Dollfus.

Actuellement les nouvelles cabanes sont presque toutes en bois, établies sur le modèle que je décrirai plus bas.

Sur les 45 cabanes que le S. A. C. possède actuellement, 22 sont en bois, 13 en maçonnerie revêtue inté-

rieurement de bois en tout ou en partie, et 10 en pierre.

Avant de terminer cette introduction laissons la parole à la statistique.

En 1894, le Club Alpin Allemand-Autrichien comptait 31,358 membres, il possédait 141 cabanes, c'est-à-dire une cabane par 222 membres.

Le Club Alpin Français 6,100 membres environ avec 28 cabanes, c'est-à-dire une cabane par 220 membres.

Le Club Alpin Suisse 5,000 membres environ avec 45 cabanes, c'est-à-dire une cabane par 111 membres.

I

Pour se rendre compte de la valeur respective des différents genres de cabanes que possède le S. A. C., une courte description de l'architecture de chacun des principaux types est nécessaire.

L'ordre chronologique est tout indiqué.

La question qui se posait tout d'abord était d'ordre pécuniaire et, comme il était convenu de faire les choses économiquement, on en fut réduit à profiter de tous les avantages que pouvait fournir l'emplacement.

On choisissait donc une pente, un gros rocher surplombant, ou aussi vertical que possible, ou mieux encore une excavation ; on croyait faire merveille en économisant une des faces et en donnant à la construction le plus sûr des appuis.

Puis, on édifiait trois murs en pierre sèche, tirée des moraines ou des éboulis voisins, et on les assujettissait tant bien que mal.

Quand les moyens le permettaient, on faisait monter quelques sacs de ciment et, avec le sable toujours impur et mélangé d'une forte proportion de terre qu'on ne parvenait qu'imparfaitement à laver, on confectionnait une sorte de mortier, qui ne résistait jamais à plusieurs hivers.

Liste des Cabanes du Club Alpin Suisse au 31 décembre 1897.

NUMÉROS.	NOM DE LA CABANE	SECTION surveillante ou propriétaire	SITUATION	ALTITUDE EN MÈTRES.	CARTE DUPOUR N°	ALPES STROFFERD N°	AVEC TENANCIER Ô — Construction en
I. — Massif du Mont-Blanc.							
1	<i>Cab. d'Orny</i>	Diablerets . .	Glacier d'Orny.	2 696	XXII	529	Bois.
2	<i>Cab. de Saleinaz</i> . .	Neuchâteloise	Glacier de Saleinaz	2 693	XXII	529	Bois.
II. — Alpes Vaudoises.							
3	<i>C. Eug. Rambert</i> . . (Müveran).	Diablerets . .	Frête de Saïlles, Müveran. . . .	2 550	XVII	484	Bois.
III. — Alpes Valaisannes.							
4	<i>C. Panossière</i>	Genevoise . .	Gl. de Corbassière, Gd Combin. .	2 745	XXII	530	Bois.
5	<i>C. Chanrion</i>	Genevoise . .	Alpe de Chanrion, Vall. de Bagnes.	2 460	XXII	530	Bois.
6	<i>C. Constantia</i> (Moutel).	Diablerets . .	Gl. Durand, Val d'Anniviers. . . .	2 894	XXII	528	Pierre, doubl. bois.
7	<i>C. du Cervin</i>	Monte Rosa.	Au pied du Cervin	3 298	XXII	534	Pierre.
8	<i>C. Dom</i>	Uto	A la Festi-Alp, sur Randa	2 936	XXIII	533	Pierre, doublée bois.
9	<i>C. Rétemps</i>	S. A. G. . . .	Au Plattje, Mont-Rose	2 990	XXIII	535	Bois.

NUMÉROS.	NOM DE LA CABANE	SECTION surveillante ou propriétaire	SITUATION	ALTITUDE EN MÈTRES.	CARTE DUPOUR N°	ATLAS SIGEFRIED N°	AVEC TENANTIER — Construction en
IV. — Alpes Bernoises.							
10	Wildhornhütte. . .	Wildhorn- Blümlisalp. . .	Au Wildhorn.	2 300	XVII	472	Pierre, doublée bois.
11	Blümlisalp-hütte . .	"	Au Hohthürligrat, Blümlisalp. . .	2 760	XVIII	488	Bois.
12	Mutthornhütte . . .	Weissenstein	Tschingelfirn, Petersgrat	2 900	XVIII	488	Bois.
13	Roththalhütte . . .	Oberland . .	Pied de la Jungfrau sur Lauter- brunnen.	2 764	XVIII	489	Pierre.
14	Guggihütte.	Oberland . .	Près de la Wengernalp, Moine. .	2 397	XVIII	489	Pierre.
15	Bergthütte.	Berne. . . .	Fiescherfirn, Moine.	3 299	XVIII	489	Pierre.
16	Schwarzegghütte. . .	Bâle.	Glacier inférieur de Grindelwald. Schreckhorn.	2 520	XIII	396	Pierre, doublée bois.
17	Glecksteinhütte. . .	Berthoud . .	Glacier supérieur de Grindelwald. Wetterhorn	2 338	XIII	396	Pierre.
18	Dossenhütte	Oberaargau .	Au Weissattel, Dossenhorn. . .	2 700	XIII	397	Bois.
19	Gauthütte.	Berne. . . .	Urnenalp, Urbachthal.	2 200	XIII	397	Bois.
20	Pavillon Dollfus . .	Zofingue . .	Glacier d'Unteraar	2 388	XIII	397	Bois.
21	Oberaargojochhütte. .	Bienne . . .	Oberaargojoch.	3 233	XVIII	490	Bois.
22	Concordiahütte. . .	S. A. C. et M. Cathrein.	Glacier d'Aletsch	2 870	XVIII	489	Pierre, doublée bois.
23	Oberaletschhütte . .	Chaux-de-Fonds.	Glacier d'Oberaletsch.	2 670	XVIII	493	Bois.

N ^{OS} N ^{OS}	NOM DE LA CABANE	SECTION surveillante ou propriétaire	SITUATION	ALTITUDE EN MÈTRES.	CARTE D'ÉPOQUE	ATLAS N ^{OS} SIREY	AVEC TENANCIER — Construction en
V. — Alpes d'Uri et d'Unterwald.							
24	Trifthalte	Berne	Glacier du Trift, Thaltstock	2315	XIII	397	Pierre.
25	Voralphütte	Uto	Voralphal, au pied du Fleckistock	2170	XIII	394	Bois.
26	Krötenhütte	St-Gothard	Erstfelderthal, Spannort	1920	XIII	390	Bois.
27	Spannorhütte	Uto	Surenalp, Vallée d'Engelberg	1981	XIII	390	Pierre, doublée bois.
28	Plankenalpshütte	Tillis	Griesengletscher, Ruchstock	2305	XIII	390	Bois.
VI. — Alpes de Glaris et de Schwyz.							
29	Mythenhaus	Mythen	Sommet du Grand Mythen	1903	IX	260	♂ Pierre, doubl. bois.
30	Hafalpshütte	Pilatus	Hafalpgetscher, Clariden	1999	XIV	403	Pierre, doublée bois.
31	Friedolinshütte	Todi	Bifertenfirn, Todi	2156	XIV	404	Bois.
32	Grüthornhütte	"	Sur le Grünhorn, Todi	2453	XIV	404	Pierre.
33	Claridahütte	Bachtel	Altenorenstock, Clarides	?	XIV	404	Bois.
34	Muttsee	Winterthur	Au Muttsee, Kissenpass	2490	XIV	404	Bois.
35	Glärnischhütte	Todi	Rossmatthal, Glärnisch	2010	IX	263	♂ Bois.
36	Calandahütte	Rhätia	Calanda	2200	XIV	402	Pierre, doublée bois.

NUMÉROS.	NOM DE LA CABANE	SECTION surveillante ou propriétaire	SITUATION	ALTITUDE EN MÈTRES.	CARTES D'ÉCH. N°	ATLAS SIEGFRIED N°	AVEC TENANCIER — Construction en
VII. — Alpes Grisonnes.							
37	Zapporthütte.	Rhetia . . .	Massif de l'Adula.	2320	XIX	505	Pierre.
38	Borathütte . . .	Bernina. . .	Massif de la Bernina	2458	XX	524	Pierre.
39	Mortelhütte . . .	Bernina. . .	Massif de la Bernina, Gl. Roseg.	2410	XX	524	Pierre.
40	Aelathütte . . .	Rhetia . . .	Val Spadlatscha, Piz Aela . .	2204	XV	426	Pierre, doublée bois.
41	Keschhütte. . . .	Davos. . . .	Piz Kesch	2630	XV	427	Bois.
42	Silvretthütte . . .	Davos. . . .	Massif de la Silvretta	2340	XV	420	Bois.
43	Vereinathütte. . .	Uto.	Vereinathal, Piz Linard. . . .	4980	XV	449	Bois.
44	Schemellathütte. .	S. A. C. . . .	Scesaplana.	2200	X	273	Pierre, doublée bois.
VIII. — Alpes d'Appenzell.							
45	Thierrishütte . . .	Santis et Toggenbourg.	Santis.	2084	IX	240	Bois.

NUMÉROS.	NOM DE LA CABANE	SECTION surveillante ou propriétaire	SITUATION	ALTITUDE EN MÈTRES.	CARTE DUFORT N°	ATLAS SIEGFRIED N°	AVEC TENANCIER — Construction en
Cabanes louées par le S. A. C. pour l'usage des clubistes.							
46	Windegghütte . . .	Sect. Berne..	Gl. du Trift	1900	XIII	393	Bois.
47	Alp Gaffa	Sect. Piz Sol.	Piz Sol.	1862	XIV	402	Bois.
48	Alp Lasa.	"	Piz Sol.	1872	IX	270	Bois.
Cabane privée mais à l'usage des touristes.							
49	Bietschhornhütte. .	Privée . . .	Bietschhorn	2573	XVIII	492	Bois.
En projet.							
50	Weissstornhütte . .	?	Au pied du Weissstorn, Randa. .	?	XXIII	533	Bois.
51	Cab. de Bertol . . .	Sect. Neuchâ- telaise . . .	Col de Bertol, Arolla.	?	XXII	531	Bois.

Mais on ne pouvait réussir à relier solidement la cabane au rocher; en outre, on avait toujours de l'humidité et le confort en souffrait. Il est vrai qu'au début l'on ne s'inquiétait guère de tout cela, tout heureux qu'on était du progrès réalisé sur l'ancien bivouac. On meublait l'intérieur d'une table, d'un banc, d'un foyer, sur lequel on plaça plus tard un petit fourneau qui servait en même



Cabane Panossière. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

temps de poêle. On montait de la paille qu'on étendait quelquefois directement sur le sol, mais, plus souvent, sur un plancher ou un lit de camp. Au bout de peu de temps, la paille pourrissait sous l'influence de l'humidité et de la neige qui entraît par toutes les fissures, et cette paille finissait par former un fumier parfait.

On munissait encore ces cabanes de quelques couvertures, qui, elles aussi, moisissaient bientôt, et se pourrissaient promptement.

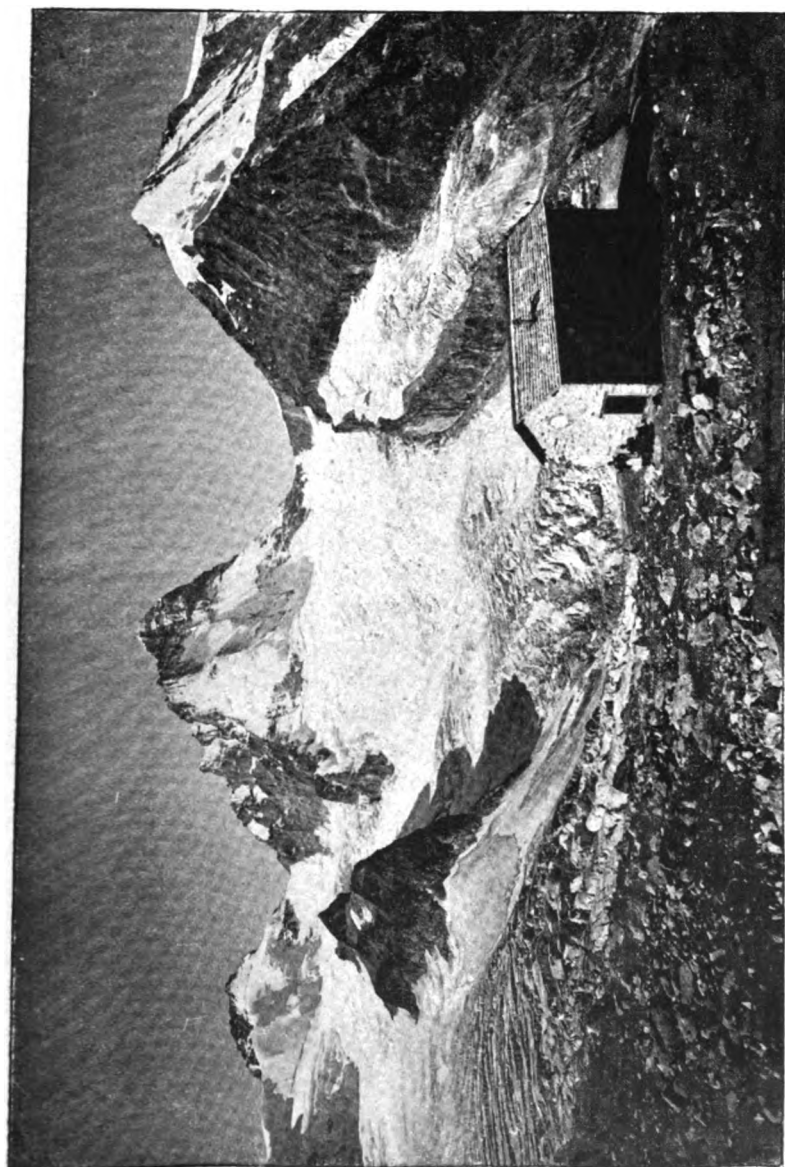
Un inconvénient beaucoup plus grave se manifesta : la neige, qui entrait par les fissures, s'accumulait pendant la mauvaise saison et se transformait en glace à la première fonte. Sous la poussée de la glace, les murs s'ébranlaient et il s'y formait de nouvelles fissures, toujours plus grandes ; ou bien la glace n'avait pas le temps de fondre durant les rares beaux jours de l'été et sa quantité augmentait



Cabano Chanrion. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

chaque année, si bien que l'intérieur de quelques cabanes, d'ailleurs abandonnées maintenant, se remplit complètement d'un bloc de glace éternelle. Ce fut le sort des cabanes des Diablerets, du Cervin (la supérieure), de Panossière (au Grand-Combin), et de bien d'autres.

Malgré cela on continuait à bâtir de nouvelles cabanes, et toujours sur ce principe inconséquent. Cet état dura jusqu'en 1876. On se décida alors à abandonner le rocher ou la pierre surplombante pour construire sur un emplacement libre de tous côtés. C'était déjà un grand progrès : encore n'osa-t-on point renoncer tout à fait à l'abri du rocher. On en éloigna simplement la cabane de quelques décimètres. Ce fut la source de nouveaux déboires ; la glace, au lieu de remplir la cabane, s'accumulait entre le rocher et le nouveau mur et bientôt une glacière se formait dans cet



Cabane Constantia, Dent-Blanche et Grand-Cornier. Reproduction d'une photographie de M. Jullien (Genève).

espace : sous la poussée du gel, le mur était bientôt enfoncé et, au moindre dégel, la cabane se trouvait posséder sa petite source d'eau plus ou moins pure, mais qui n'en gelait pas moins régulièrement. On avait gagné quelques années — bien peu — et la cabane était redevenue identique à l'ancienne adossée au rocher.

Entre temps on avait introduit une innovation plus sérieuse, et qui révolutionna l'architecture des cabanes. A l'endroit où pénétrait le plus d'humidité, on s'était mis à doubler le mur intérieurement d'une *paroi en planches* et aussitôt le confort s'en trouva singulièrement amélioré.

Les courants d'air froid qui, jusque-là, passaient au travers des fissures du mur, furent beaucoup moins sensibles et la flamme des bougies devint moins vacillante. En même temps la chaleur du fourneau se maintint plus longtemps et l'on commença à éprouver quelque charme à prolonger la veillée après le coucher du soleil, tandis que, auparavant, on n'avait d'autre préoccupation que de s'enrouler dans sa couverture, sitôt le repas terminé. En 1883, apparurent enfin les cabanes en bois, et, du même coup, la face des choses changea complètement.

Il fallut bien, là encore, procéder par tâtonnements.

A l'exposition nationale de Zurich avait été exposé un nouveau modèle de cabane qui, de l'avis de tous les clubistes compétents, fut déclaré bien supérieur à ce qu'on connaissait jusqu'alors. Les critiques ne manquèrent pas cependant, mais en somme ses auteurs eurent bon espoir et les nombreuses marques de sympathie qui leur furent témoignées les récompensèrent de leurs efforts. Toutes les pièces de la charpente furent soigneusement numérotées, la cabane fut démolie et, la même année, si je ne fais erreur, transportée à Engelberg et montée à la Plankenalp, dans le massif de l'Urirothstock.

A partir de ce moment toutes les nouvelles cabanes virent du bois entrer dans leur construction ; la plu-

part d'entre elles furent même exclusivement en bois.

Celles où la pierre était encore utilisée pour les murs furent construites en maçonnerie, avec crépissage à l'extérieur, comme à l'intérieur, et, en outre, doublées presque entièrement d'une paroi en planches bien jointes formant pour ainsi dire une cabane intérieure en bois.

En même temps que le bois remplaçait toujours plus complètement la pierre dans la construction des cabanes, le confort augmentait dans la même proportion; le mobi-

lier se complétait, les moyens de chauffage se perfectionnaient, la batterie de cuisine et la vaisselle prenaient plus d'importance, les couchettes et, spécialement, les couvertures devinrent plus chaudes. Du même

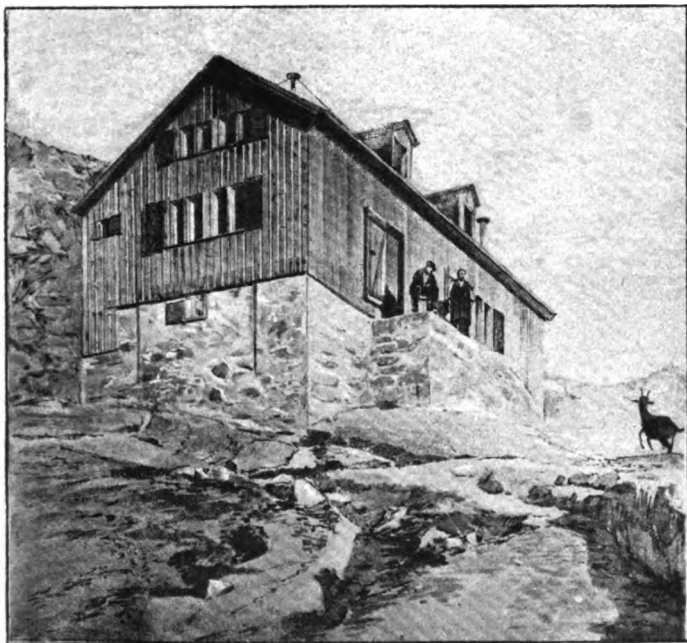


Cabane Dom (Festihütte). Reproduction d'une photographie de M. Busset (Lausanne).

coup les principes généraux d'architecture se modifient sensiblement; le choix de l'emplacement, la grandeur de la cabane, son aménagement intérieur et la disposition des locaux, les revêtements extérieur et intérieur, la couverture, le choix et la qualité des matériaux s'améliorent considérablement; l'hygiène, en particulier, y gagne énormément.

Ces nombreux changements entraînent naturellement une élévation corrélative du prix de revient définitif, élévation due au prix des matériaux de construction, aux salaires et, tout spécialement, aux frais de transport.

Mais cette augmentation de dépense est plutôt apparente et sensible lors de la construction; si l'on tient compte de l'économie réalisée par la durée indéfinie des nouvelles cabanes comparativement aux anciennes, des déboires évités, des réparations pour ainsi dire nulles,



Cabane Bétemps. Reproduction d'une photographie
de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

on verra que, tout compte fait, une notable économie a été réalisée.

Il faut bien le reconnaître, pourtant, le S. A. C. possède un nombre assez grand de cabanes (les anciennes naturellement) qui, en dépit de nombreuses réparations, ne peuvent être évaluées à l'actif du compte des constructions que pour un tiers à peine des sommes qu'elles ont englouties.

Les nouvelles, au contraire, représentent actuellement un capital qui se rapproche sensiblement du devis d'établissement, et les améliorations subséquentes n'ont entraîné qu'une dépense insignifiante en comparaison du coût initial.

II

Quelques mots, au sujet des subsides accordés par le S. A. C. et des moyens employés pour se procurer les fonds nécessaires, feront voir le chemin parcouru et donneront une idée des phases par lesquelles a passé et passe actuellement l'érection d'une cabane.

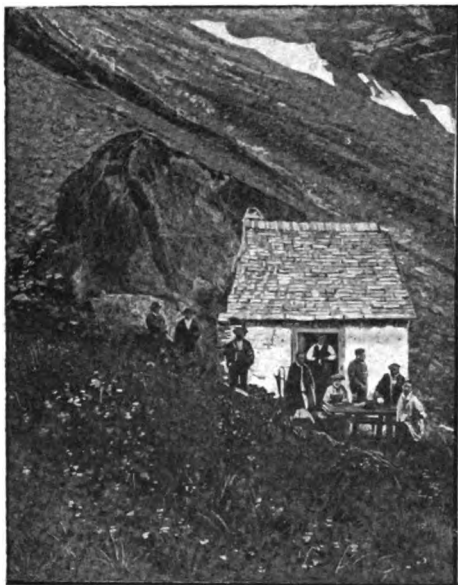
Au début de la fondation du S. A. C. il n'existait aucun règlement relatif aux cabanes.

Lorsqu'une section en avait décidé la construction, elle commençait par faire un appel de fonds.

C'était, ordinairement, une section de montagne, souvent chargée de dettes, qui prenait l'initiative ; on consultait le caissier qui, en général, faisait opposition. On faisait alors circuler une liste de souscriptions ; on organisait quelquefois des tombolas, des soirées à projections, etc. Puis on priait un architecte de dresser des plans et un devis qui se tinssent autant que possible dans les limites de la somme péniblement amassée. Parfois on recevait une généreuse offrande et, en fin de compte, on demandait une modeste subvention à la caisse centrale, qui trouvait toujours la dépense beaucoup trop onéreuse.

Une fois la somme recueillie, et les plans adoptés par le comité central (lorsque celui-ci participait aux frais), on passait à l'exécution. L'architecte, en homme de bonne volonté, montait lui-même coucher sous la tente, pendant des semaines, avec les ouvriers, maçons, terrassiers, etc.

Que de peines endurèrent ces premiers pionniers ! Actuellement encore, tout n'est pas rose dans ces expéditions, et bien souvent leur courage et leur persévérance furent à une rude épreuve. Tantôt c'étaient la pluie ou la neige qui venaient interrompre et, souvent, mettre en question la construction même de la cabane ; tantôt c'était le vent ou le froid ; tantôt l'eau ou le ciment qui gelaient avant d'avoir pu être utilisés ; puis c'étaient les provisions et le combustible à renouveler, la difficulté de travailler aux grandes altitudes, l'inexpérience des ouvriers non habitués à tirer parti du peu qu'ils avaient sous la main.



Hüfalphütte. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

Plus tard, lorsque le S. A. C. et, spécialement, le comité central comprirent que les ressources du club ne sauraient trouver de meilleur emploi que dans la construction de bonnes cabanes, les choses allèrent différemment. Au lieu du tiers de la somme fixée pour le coût de la cabane, le comité central en vint dans certains cas jusqu'à fournir 75 p. 100 du capital de construction. On obtint ainsi des cabanes qui purent mettre fin aux plain-

tes trop justifiées qui se faisaient hautement entendre.

Il se passa encore bien du temps avant que l'on pût trancher d'une manière uniforme et décisive la question de savoir si la construction, l'ameublement, l'entretien et la surveillance des cabanes devait incomber au club tout entier, ou aux sections sur le territoire desquelles elles s'élevaient, et, éventuellement, comment les différents devoirs et charges s'y rapportant devaient être répartis entre ces deux sortes d'autorités. Il se manifesta à ce sujet passablement d'hésitation et de diversité d'opinions. Les cabanes refuges érigées dans les premières années furent construites et entretenues par les sections. En 1867, il fut entendu que les cabanes futures devraient être la propriété du club lui-même et que leur aménagement et leur entretien seraient à sa charge.

Dans les années qui suivirent, on décida que la caisse centrale contribuerait pour la moitié des frais. En 1877 fut établi un premier règlement sur les cabanes en neuf articles qui, neuf ans après, furent portés à vingt. Ce règlement mit fin à de longs débats dans lesquels il est inutile d'entrer ici¹.

En voici les principaux points :

I. — Droit de propriété.

1° Toute cabane du S. A. C. appartient à la section qui l'a fait construire. Si une cabane a été entièrement construite aux frais de la caisse centrale, elle appartient au club entier. Le comité central peut accepter les cabanes qui seront offertes au club par leur propriétaire...

4° Les sections doivent s'assurer le *droit de propriété* :

- a) Du terrain sur lequel les cabanes sont placées;
- b) Partout où c'est possible, d'un espace large de 3 à 4 mètr. autour de chaque cabane.

1. Voir, pour plus de détails, Dr Ernest Russ, *les 25 premières années du S. A. C.*

Autant que possible, elles doivent obtenir ce droit de propriété par un acte de *cession* juridiquement indiscutable...

6° Toute cabane appartenant au club entier ou à l'une de ses sections doit porter l'inscription S. A. C.

II. — Établissement des cabanes.

7° On n'établira des cabanes du club que dans les endroits éloignés de tout autre abri. L'emplacement choisi doit être sec, protégé contre les avalanches et les chutes de pierres. Le voisinage d'eau potable est désirable. On donnera la préférence aux emplacements exposés au soleil et l'on évitera d'adosser la cabane au rocher...

10° Les cabanes doivent être assez spacieuses pour que 6 ou 8 personnes au moins puissent y coucher sur le lit de camp. D'une construction simple et solide, elles doivent avoir porte et fenêtre et contenir : un plan incliné pour la couche, quelques rayons, un fourneau pour cuire les aliments et le mobilier indispensable ¹.

11° Toute cabane est placée sous la surveillance d'une section. Ordinairement cette section est celle qui en a proposé la construction.

III. — Surveillance des cabanes et entretien du mobilier.

13° La section qui surveille une cabane doit en entretenir le mobilier. Les sections alpestres sont tenues de faciliter aux sections plus éloignées la surveillance des cabanes.

14° Les propriétaires des cabanes sont chargés de les faire assurer; la caisse centrale rembourse aux sections les frais d'assurance.

15° D'accord avec le comité central, la section surveillante établit pour sa cabane un règlement intérieur. Elle le fait afficher dans les cabanes et dans les hôtels du voisinage. Les touristes et les guides sont instamment priés d'observer ce règlement.

16° Toutes les cabanes, sans exception, doivent être ouvertes...

17° Si la section surveillante approvisionne de bois la cabane dont elle est chargée, elle peut le faire payer aux touristes qui

1. Voir, plus loin, la liste détaillée obligatoire pour toutes les cabanes du S. A. C.

en bénéficient; le tarif est fixé d'accord avec le comité central; le règlement de la cabane doit indiquer si elle est approvisionnée de bois ou non...

18° Avec l'autorisation du comité central, une section peut confier à un tenancier la surveillance de sa cabane. Avec le consentement du comité central, elle peut autoriser le tenancier à vendre des vivres. Les prix doivent être approuvés par le comité central. Les voyageurs en sont informés par une affiche placée dans la cabane et dans les hôtels du voisinage... Aucune taxe ne peut être imposée au voyageur pour logement dans la cabane et pour usage du mobilier ¹.

IV. — Inspection annuelle des cabanes.

19° Chaque année les membres du comité central inspectent les cabanes ou les font inspecter par des personnes de confiance. Les sections chargées de leur entretien joignent à leur rapport annuel un rapport sur les cabanes placées sous leur surveillance.

Inventaire du mobilier.

Obligatoire pour toutes les cabanes du S. A. C.

(§ 10 du règlement des cabanes.)

1° Sur le lit de camp, de la paille ou du foin sec et en suffisance.

2° Des couvertures, autant qu'il y a de places sur le lit.

3° 1 fourneau pour cuire les aliments.

4° 2 marmites.

5° 1 pochon.

6° 1 soupière.

7° 1 cafetière ou 1 pot à café.

8° Des assiettes à soupe (1 par personne).

9° Des cuillers.

10° Des tasses.

11° Quelques fourchettes.

12° Quelques couteaux.

13° 1 seau.

1. Cette disposition présuppose un séjour ne dépassant pas les limites habituelles.

- 14° 1 table.
- 15° 1 banc.
- 16° 1 chaise ou escabeau.
- 17° 1 buffet ou quelques rayons pour la batterie de cuisine.
- 18° 1 balai.
- 19° 1 lanterne avec bougie ou 1 lampe à huile.
- 20° 1 hache.
- 21° 1 règlement de la cabane.
- 22° 1 livre des étrangers, avec un crayon.

Pour les cabanes dans les régions des glaciers :

- 23° 1 corde de réserve.

En outre, des babouches, des objets de pansement, etc.

III

Outre les cabanes que le S. A. C. possède en propre, il en existe d'autres qui sont louées pour l'usage des clubistes. Des contrats spéciaux règlent le *modus vivendi*; mais, quoique variant avec chaque propriétaire, les conditions, dans leur ensemble, sont à peu près les mêmes. Actuellement elles sont au nombre de trois. Une d'entre elles, la Windegghütte, sur la rive gauche du glacier du Trift, dans l'Oberland bernois, appartient à un consortium d'hôteliers, qui la louent au S. A. C. pour être mise, entièrement et gratuitement, à la disposition des clubistes. Elle est ouverte et pourvue de bois; pendant quelques semaines de la belle saison un tenancier reçoit les touristes, mais n'y est pas en permanence.

Les deux autres cabanes sont des chalets de l'alpe Gaffi et de l'alpe Lasa dans le massif du Piz Sol. Le S. A. C. possède dans ces chalets un compartiment, ou local-abri, aménagé dans une certaine mesure comme nos cabanes. Il y a place pour 6 à 8 personnes, avec 4 et 6 couvertures et quelques paires de babouches en feutre. Les pâtres fournissent du bois, du lait et du beurre, de la mi-juin

jusqu'en septembre. Enfin, dans un des chalets de la Sand alp supérieure, sur le chemin du Sand Pass dans le massif du Tödi, existe la même disposition ; mais ce local n'est pas encore reconnu officiellement par le S. A. C.

Quant à la cabane du Bietschorn elle n'appartient pas au S. A. C. Elle est située au Schafferg dans la vallée de



Fridolinshütte. Reproduction d'une photographie de M. Gugler (Zurich).

Lœtschen. Construite par les frères Siegen et M. Lehner, hôtelier à Ried, elle est mise gracieusement par eux à l'usage des touristes. C'est une cabane construite en énormes et solides poutres de mélèze, qui contient une vaste chambre avec 2 lits de camp superposés, et une petite cuisine avec fourneau à bois. Il y a place pour 10 à 15 personnes sur les

couchettes. Elle est ouverte ; mais il est de règle d'aviser les propriétaires lorsqu'on a l'intention d'y monter.

J'ai fini avec ce qui a trait aux cabanes n'appartenant pas au S. A. C.

Une des particularités des cabanes du S. A. C. consiste dans le fait qu'elles sont ouvertes, du moins dans la grande majorité des cas ; sept seulement sont en partie ou en totalité fermées à clef.

En général, il y a toujours un compartiment dans

lequel on peut pénétrer; c'est le local réservé aux guides, avec quelques couvertures, le fourneau et la batterie de cuisine.

Voici les noms de ces cabanes et les exceptions qu'elles comportent :

La cabane du *Wildhorn* est ouverte, mais l'armoire contenant des couvertures est fermée. La clef est déposée chez les guides de la Lenk et de Lauenen.

La *Kröntenhütte* (vallée d'Erstfeld) est ouverte en été mais fermée en hiver; la clef se trouve chez le gardien à Erstfeld.

L'*hôtel* ausomet du *Grand Mythen* est fermé quand le tenancier n'est pas là, c'est-à-dire hors

de la saison d'été; mais le local des guides reste ouvert aux touristes toute l'année.

La partie supérieure de la *Calandahütte* est fermée; les clefs sont déposées chez le président de la section Rhætia, à Coire, et chez les guides des localités voisines.

Une particularité toute spéciale et assez extraordinaire, pour ne pas dire choquante, est l'apanage des cabanes de la section Davos; la *Keschhütte* et la *Silvrettahütte* ferment avec la même clef que les cabanes du Club Alpin Alle-



Grünhornhütte. Reproduction d'une photographie de M. Gugler (Zurich).

mand et Autrichien. Les clefs sont entre les mains des membres du comité de la Section Davos et dans quelques localités voisines ou chez les guides. Ainsi, une caravane sans guides de clubistes suisses, ignorant cette particularité, risquerait fort (et le cas est malheureusement arrivé plusieurs fois) de se trouver embarrassée; tandis



Zapporthütte. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

que des Allemands ou des Autrichiens y auront toutes leurs aises.

Il en est de même à peu près de la *Vereinahütte*.

Ceci m'amène à parler des causes qui ont motivé ces mesures et des conséquences générales qui en sont résultées.

La première et la plus importante est due au passage des contrebandiers, race essentiellement malfaisante et

sans scrupules, qui détériorent souvent, salissent toujours et emportent tout ce qui a une certaine valeur.

Il était inutile de songer à fermer les cabanes à clef; les contrebandiers, qui ne s'embarrassent pas pour si peu, font sauter les serrures sans scrupule et brûlent souvent le mobilier.

On a cherché à placer la cabane en dehors du trajet ordinaire de ces gens-là, en bâtissant à quelques centaines de mètres plus haut, ce qui les eût obligés à faire un détour trop considérable. Mais, en pratique, ce moyen s'est trouvé difficilement réalisable, et l'on s'est vu obligé de placer des gardiens dans ces cabanes. Pour les rémunérer, on dut leur laisser exercer la profession d'hôtelier, et c'est ainsi qu'apparurent chez nous les cabanes à tenanciers, au sujet desquelles bien des discussions s'élevèrent entre leurs partisans et leurs adversaires.

A notre avis, c'est la section genevoise qui a trouvé la meilleure solution. Elle paye un tenancier à raison de 3 francs par jour pendant la saison d'été. Il ne vend pas de vivres. En échange, il doit approvisionner de bois la cabane (fourni d'ailleurs en général gratuitement par les communes), et percevoir une légère contribution (50 centimes pour les membres d'un club alpin et 1 franc pour les étrangers au club) par nuit passée dans la cabane. — On ne regarde pas à payer quelque chose pour trouver une cabane en bon état, toujours propre; et la présence du gardien fait rentrer dans la caisse bien des petites sommes qu'on ne pourrait obtenir autrement, et qui permettent en général d'équilibrer la dépense.

En hiver, nos gardiens sont chargés de descendre dans la vallée la plus grande partie du mobilier, et ne laissent que le strict nécessaire. Les risques de pillage sont moins considérables et les dégâts plus facilement réparables.

Il va sans dire que ce système n'est applicable qu'à

une cabane très fréquentée, ce qui est actuellement le cas pour la plupart de nos cabanes suisses.

IV

Ayant eu, dans mes courses, l'occasion de visiter la plupart de nos cabanes et d'en comparer les divers systèmes, je tiens à noter ici les nouvelles expériences qui ont été faites et les résultats obtenus. Mon intention n'est pas de donner un enseignement complet sur la construction des cabanes; ma compétence ne va pas jusque-là. D'ailleurs, un travail dans cette direction ne peut être fait que par un architecte. Il en existe un certain nombre dans le S. A. C. qui se sont distingués d'une manière particulière ces dernières années. Je ne les connais malheureusement pas tous, mais je puis citer les noms des principaux en Suisse romande. A tout seigneur, tout honneur : notre président central, M. Eugène Colomb, à Neuchâtel, a fait les plans et a surveillé la construction de la cabane de Saleinaz, dans le massif du Mont-Blanc; actuellement, il s'occupe de celle qui a figuré à l'exposition de Genève en 1896 et qui s'élèvera prochainement au col de Bertol sur Arolla.

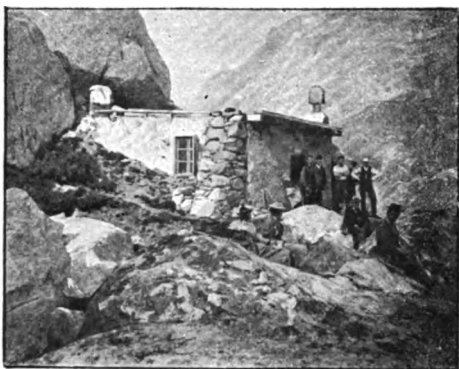
MM. Corbaz et Couturier à Lausanne ont édifié celles d'Orny et du Muveran. M. Badel, de Genève, celles de Chanrion et de Panossière dans le massif du Grand-Combin.

Enfin, en Suisse allemande, M. Becker-Becker s'est fait remarquer par l'édification des cabanes Fridolin (Tödi), Muttsee et Glärnisch. Il eut aussi le mérite (peut-être dans un but personnel) de préciser, en une publication spéciale — dont j'ai déjà parlé plus haut — les règles qui sont actuellement à la base de toute construction nouvelle. N'étant pas du métier, je ne puis mieux faire que de ren-

voyer les personnes, qui voudraient s'entourer de renseignements précis, à cet ouvrage intitulé : *Les Cabanes du Club Alpin Suisse*, traduit en français par M. Bernoud, de la section genevoise du S. A. C.

M. Becker-Becker passe d'abord en revue un certain nombre de cabanes suisses et allemandes, en insistant sur les défauts de chacune d'elles; il établit les règles pour la construction des futures cabanes en traitant tour à tour de l'emplacement, de l'exposition, de la grandeur; puis il s'étend sur la comparaison entre les cabanes en bois et celles en pierre. Il étudie les matériaux mis en usage et insiste sur la nécessité de les choisir de première qualité.

A propos du bois employé, il recommande chaleureusement le bois abattu en hiver, et injecté au chlorure de zinc ou au sulfate de cuivre, ou encore passé au carbolinéum. Cette dernière opération assurerait une durée quadruple et même quintuple et une immunité de toute vermine. Pour terminer, il ajoute quelques observations se rapportant aussi bien aux constructions en pierre qu'à celles en bois, et ayant trait spécialement au plancher, aux assemblages des poutres et des planches, aux portes et fenêtres, aux serrures et à la toiture. Un côté moins heureux est celui qui concerne le choix du fourneau. M. Becker-



Bovalhütte. Reproduction d'une photographie de M. le Dr J. Jacot Guillarmod.

Becker est l'inventeur d'un système compliqué qui a été reconnu déjà comme peu pratique, et qui est avantageusement remplacé par un petit fourneau, qui fonctionne actuellement dans toutes nos nouvelles cabanes à la satisfaction générale. A l'ouvrage sont annexées 16 planches de dessins représentant les plans d'un certain nombre de cabanes anciennes et actuelles, des détails d'assemblage et le modèle d'une cabane ambulante, qui n'a d'ailleurs jamais été employée.

Ce travail, d'une réelle valeur, a été imprimé en 1892. Depuis lors, de nouvelles cabanes ont été bâties, en profitant des expériences faites; et c'en est le résultat que je veux noter ici.

Une fois admis le principe que toute cabane doit être bâtie libre de tous côtés, le choix de l'emplacement est relativement facile. On évitera donc de l'adosser à un rocher ou de l'abriter en aucune façon. On regardera à deux fois avant de la construire contre une pente, à moins que la disposition du terrain soit un empêchement majeur: et encore ne s'y décidera-t-on qu'à la dernière extrémité.

On choisira un petit plateau où l'eau ne stationne pas au printemps, ou, mieux encore, une éminence, qui sera gazonnée si l'altitude s'y prête. On aplanira cette éminence en ménageant un espace pour le passage des barres d'ancrage destinées à assujettir la charpente au sol ou au socle en maçonnerie.

En partant du principe que l'air est mauvais conducteur de la chaleur, on construira la cabane à doubles parois hermétiquement closes, emprisonnant ainsi une couche d'air qui, mieux que la mousse ou la laine de bois, formera une couche isolante, et contribuera énormément à maintenir la chaleur à l'intérieur.

On emploie actuellement, dans la construction des cabanes en bois, soit des poutres soigneusement équarries pour la paroi extérieure et des plateaux (planches épaisses)

assemblés à rainure et languette à l'intérieur, soit des plateaux intérieurement et extérieurement, mais disposés perpendiculairement, ce qui assure une grande résistance aux poussées parfois formidables des tempêtes et des ouragans.

Les deux parois sont fixées sur les montants de la charpente au moyen de vis à bois, que M. Becker-Becker



Concordiahütte. Reproduction d'une photographie de M. le Dr Secrétan.

trouve préférables aux clous. Je renvoie, pour plus amples détails, à son ouvrage, que j'ai déjà cité plusieurs fois.

Un certain nombre de nouvelles cabanes ont leurs parois recouvertes extérieurement, et quelquefois même intérieurement, de tavillons. Cela représente, en somme, une nouvelle couche isolante, en même temps qu'une couverture contre les injures extérieures. Le système, qui n'a que le tort de renchérir un peu le prix de la cabane, paraît donner d'excellents résultats.

Ce mode de couverture est très fréquemment employé

pour le toit ; on ne lui oppose que la toiture en lames de zinc ondulé. Les partisans des tavillons prétendaient que le zinc est promptement altéré par le gel ; mais un certain nombre de cabanes (Orny, Saleinaz, Chanrion, Muveran, etc.) ont jusqu'à présent résisté victorieusement, et tout porte à croire que ce système aura bientôt conquis droit de cité. Quant au « *Holzement* » employé en Suisse allemande, il n'a pas encore fait ses preuves, mais paraît cependant avoir droit à nos égards.

Le procédé d'injection du bois par une solution de chlorure de zinc ou de sulfate de cuivre sous pression, paraît être remplacé par le badigeonnage répété au carbolinéum. On a objecté que le danger d'incendie serait plus grand. L'expérience manque sur ce point, puisque, jusqu'à présent, aucune cabane n'a été même menacée de brûler, mais le doute serait suffisant pour engager les sections à faire assurer leurs cabanes. Le comité central se charge d'ailleurs des frais d'assurance, de sorte qu'actuellement la plupart de nos cabanes sont à l'abri de ce côté-là.

Un détail qui a son importance et qui ne doit jamais être perdu de vue, c'est que les fenêtres doivent être à deux battants pour éviter une trop grande largeur, et munies de petits carreaux qui sont plus résistants que les grands. Ils doivent, en outre, être tous de même dimension, de manière à pouvoir être remplacés facilement, et coupés à la plaine, afin d'éviter des courses inutiles.

On a soin actuellement de faire en sorte que les fenêtres et les volets puissent être ouverts aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur, cela en vue de pénétrer facilement dans la cabane pendant les courses d'hiver ou de printemps, alors que la neige ou la glace obstruent souvent la porte. On a même, ces derniers temps, pratiqué une petite lucarne sous le pignon du toit ; une échelle est suspendue en dehors de la cabane, pour le cas où même les fenêtres seraient obstruées.

Un mode qui a donné d'excellents résultats, au point de vue de la durée, est celui qui consiste à employer, pour le plancher de la cabane, un pavage en bois formé de plots de 15 centimètres de long, placés debout, côte à côte et reposant directement sur le sol préalablement nivelé et soigneusement tassé.

Les fourneaux employés dans nos cabanes, à l'exception



Bivouac du Schreckhorn, modèle d'abri avant la fondation du Club Alpin Suisse.
Reproduction d'une photographie de M. Beck, à Strasbourg.

de ceux du système Becker-Becker, aujourd'hui condamnés, sont en fonte et sortent des usines du Creusot ou de Blanzy. Ils sont à 2, 3 ou 4 trous suivant la grandeur de la cabane et le nombre de places. Ils ont le grand avantage de brûler très peu de combustible et de chauffer rapidement la cabane. Pour éviter les risques d'incendie, on les munit d'un long tuyau qui, tout en contribuant à chauffer la cabane, refroidit la fumée; la sortie se fait ordinairement par le toit, plus rarement par un des côtés de

la cabane. Une plaque de tôle évite le contact immédiat du tuyau avec la charpente du toit ; la cheminée extérieure est munie d'un chapeau coudé à girouette, qui empêche le vent et la neige de s'engouffrer dans le tuyau.

De plus, une plaque de tôle est clouée au plancher devant la porte du fourneau pour que les braises ne tombent pas sur le bois. Parfois on cimente la partie du plancher autour du fourneau, dont, dans tous les cas, les pieds reposent sur une pierre plate.

Il arrive que des clubistes, cherchant à se rendre sans guides à une cabane, soient surpris par la nuit ou le brouillard, et que, parfois, ils aient dû redescendre dans la vallée après avoir erré autour de la cabane sans la découvrir et sans en être cependant bien éloignés. Il serait facile d'éviter de pareils désagréments en établissant un sentier bien marqué aux approches de la cabane, ou tout au moins en marquant d'une flèche le chemin à suivre. Un autre moyen, couramment employé en Suisse allemande, consiste à relever quelques pierres d'une certaine longueur. La position anormale d'une pierre ainsi redressée frappe immédiatement la vue. On plante aussi, à intervalles rapprochés, quelques perches qui sortent de la neige et sont visibles d'assez loin. On en plante généralement une plus grande près de la cabane. Elle est destinée à hisser un drapeau, qui indique s'il y a du monde à la cabane, et qui est retiré au départ.

J'ai essayé de présenter les résultats de l'expérience maintenant acquise par le Club Alpin Suisse en matière de construction de cabanes. Je n'ai pas la prétention d'avoir fait quelque chose de complet ; c'eût été un double emploi, car, encore une fois, je ne puis que renvoyer à l'ouvrage de M. Becker-Becker les clubistes bien intentionnés qui seraient disposés à s'occuper de la création de nouvelles cabanes. Quant aux personnes qui voudraient critiquer ce travail, — et il y prête, je ne me le

cache pas, — elles seront dans leur droit ; mais elles feront encore mieux d'employer leurs loisirs et leurs moyens à aller construire des cabanes sur nos chères montagnes ; elles apprécieront alors davantage les conseils de cet ouvrage et plus encore ceux de M. Becker-Becker ; tout en se faisant honneur, elles attireront sur elles et leurs descendants les bénédictions des clubistes présents et futurs.

Et maintenant il ne me reste plus qu'à remercier bien chaleureusement les membres de la rédaction de l'*Annuaire* qui ont ouvert si obligeamment ses colonnes à ma prose et m'ont permis, tout en faisant connaissance avec mes collègues du Club Alpin Français, de propager des notions que j'avais à cœur de répandre, et de leur témoigner mon profond attachement.

D^r J. JACOT GUILLARMOD,

Membre de la Section du Haut-Jura
du Club Alpin Français ;
Membre de la section des
Diablerets du Club Alpin Suisse.

IV

LA MEIJE DANS L'IMAGE

(COMPLÉMENT ET SUITE)

(PAR M. PAUL GUILLEMIN)

Mon introduction à l'iconographie de la Meije a été publiée, avec les illustrations spéciales de M. Émile Guigues, dans les numéros 2 et 3 de la *Revue du Dauphiné*; la partie bibliographique a paru dans l'*Annuaire du Club Alpin Français* pour 1894. Il a été fait, de cette dernière partie, deux tirages à part: l'un ne comporte que trois dessins; l'autre, tiré à cinquante exemplaires sur vélin du Marais, donne en plus le fac-similé d'une aquarelle de B. Chaix, *le Lautaret et la Meije en 1799*. Si ce tirage réservé et épuisé ne fournissait pas cette curieuse reproduction, il ne serait bon qu'à mettre au panier, plusieurs erreurs s'étant glissées dans les légendes.

Le texte de l'*Annuaire* lui-même ne m'a paru appeler qu'une seule correction; la légende du numéro 10 doit être rétablie ainsi: *M. la Meidie*.

Les clichés des syndicats d'initiative sont prêtés gracieusement à maints journaux qui deviennent ainsi illustrés à bon compte; je cesserai de suivre lesdits clichés dans leurs voyages afin de n'encourager que les novateurs.

Pour longtemps je renonce à m'occuper de la Meije, afin

de préparer l'iconographie du Mont Aiguille, des Aiguilles d'Arves et du Viso, qui aura un attrait tout particulier, en raison de la variété et de l'ancienneté des documents déjà rassemblés. En vue de cette publication, je serais très obligé à mes collègues de vouloir bien me communiquer les documents privés concernant ces montagnes. Pour le Mont Viso il ne me sera pas possible de dresser un inventaire à peu près complet sans le concours des collectionneurs italiens, s'il en existe ; je sollicite leur bienveillante collaboration.

Cette seconde partie de l'iconographie de la Meije donne la reproduction d'une aquarelle sur enveloppe, de M. Tézier, et celle d'une lithographie de Sabatier, le Lautaret, empruntée au *Dauphiné des Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par Taylor, Ch. Nodier et Alph. de Cailleux. Le volume a été édité par Firmin Didot en 1854 ; mais les dessins de Sabatier ont été faits sur place vers 1848. Ils sont, en général, d'une rigoureuse exactitude et constituent des documents d'une haute valeur, pour l'étude des glaciers.

1885

217. LA MEJE (3,987 mèl.). — Vue du village (*sic*) des Étançons.

Dans : *Science et Nature* du 10 octobre 1885.

1889

218. LA MEJE.

Dans : *Huit jours dans les Alpes du 28 juillet au 6 août 1889. Journal de l'Excursion*, par M^{lle} Marie Gauthier. Lyon, Pitrat, 1889, br. in-8. (Plaquette non mise dans le commerce.)

1892

219. GLACIER ET GRAND PIC DE LA MEJE, VERSANT DE LA GRAVE (3,987 mèl.).

Dans : *Indicateur illustré de l'Union du Commerce de Lyon*. Lyon, 1892, 1 vol. in-4.

1893

220. LA MEIJE (3,987 mèl.), vue prise du cimetière de la Grave (1,526 mèl.).

221. LE GLACIER DE L'HOMME. Vu de la route de la Grave au Lautaret.

222. LE COL DU LAUTARET (2,057 mèl.).

Les numéros 220, 221 et 222 se trouvent dans : *Annuaire du cyclotourisme. Recueil de Voyages et d'Excursions cyclistes*, 1893-1894. Saint-Étienne, aux bureaux du *Cycliste*, 1 vol. in-4.

1895

223. LE MASSIF DE LA MEIJE DANS LES ALPES DU DAUPHINÉ. Artileurs Alpins franchissant le glacier des Chamois, à 3,900 mèl. d'altitude (*sic*).

Almanach en chromo pour 1895; Nancy, chromo-typo. Berger-Levrault. (Dimensions : 24 × 44.)

224. LE LAUTARET. Hors texte.

225. LA MEIJE. Hors texte.

226. LA MEIJE, vue des Étançons (sans légende).

Les numéros 224, 225 et 226 se trouvent dans : *Excursions en Dauphiné. Livret-guide, publié par le Syndicat d'initiative de Grenoble*. Grenoble, Imp. Rajon, 1895, in-8.

227. LA GRANDE MEIJE (*vue prise de la Grave*).

Dans : *Dauphiné, Briançonnais*. — Affiche murale en chromo de la C^{ie} P. L. M. Dessin de Hugo d'Alési. Paris, Imp. Courmont, s. d. (mai 1895).

228. LA MEIJE (3,987 mèl.). *Vue de la Grave*. Dessin de Hugo d'Alési.

Couverture en chromo de : *Chemins de fer P.-L.-M. Dauphiné, Savoie, Suisse et Italie*. Paris, Imp. Courmont, s. d. (1895).

229. LA MEIJE, LES ÉCRINS, LE PELVOUX ET LES ALPES DU DAUPHINÉ.



Le Lautaret et la Meije. Dessiné d'après nature par L. Sabatier vers 1848.

En-tête de papier à lettres de Tairraz, à La Bérarde (1895). Reproduit dans les annonces du *Bulletin du C. A. F.*, de la *Revue Alpine*, etc.

230. LA GRANDE-MEIJÉ (3,987 mètr.). Dessin de Hugo d'Alési.

Couverture en chromo de : LE DAUPHINÉ. Paris, Imp. Courmont, s. d. (1895). — Dépliant alpestre aussi gracieux que fautif.

231. LE PEINTRE DE LA NUIT DANS SATURNE. — Portrait-charge de M. Hareux, par Renard-Brault, en grisaille ; dimensions : 36 × 43. — La Meije sert de fond au tableau.

232. HOSPICE DU LAUTARET.

233. GLACIER DU TABUCHET.

234. LA MEIJÉ.

Les numéros 232, 233 et 234 se trouvent dans : *Voyage en Dauphiné, Savoie et Suisse*, texte de J. Troussel. Paris, Fayard, s. d. (1895), in-4 oblong. (Photographies de M. Eugène Charpenay.)

235. LA MEIJÉ, 3,987 mètres. Vue prise du Grand-Hôtel de la Meije à la Grave. Delfosse et Carlier. — Le dessin est de M. J. Ragot.

Illustrations de la carte-réclame de MM. Juge frères (1895).

236-241. LA GRAVE ET LA MEIJÉ. — Illustre les têtes de lettres, enveloppes, menus, cartes postales et almanachs de la Papeterie des Alpes. Grenoble, Eug. Robert (1895). — Zurich, Orell-Fussli.

Reproduit dans les annonces du *Guide de Grenoble et des environs*. Agence Fournier, 1896.

242. L'ASCENSION DE L'ABBÉ GUÉTAL. Gravure de Bordier, d'après une peinture de E. Hareux (1895). (Dimensions : 32 × 40).

L'abbé Guétal est arrêté, par un effet de lévitation, contre le sommet de la Meije centrale ; M. Hareux qui fut son maître et son ami a su mettre dans ce portrait-charge une note admirative d'un charme pénétrant. M. Henry Rousset a écrit dans le bas les vers qui suivent :

Pourquoi toujours chercher quelques nouvelles cimes,
Gravir les pics neigeux et franchir les abîmes,
Disaient les envieux : il n'y peint qu'un caillou.
Mais toi, premier amant de la montagne altière,
Sur la toile écrivant tes pages de lumière,
Tu peignis l'Echauda, cet immortel bijou.
Les critiques alors gardèrent pour leur cou
Le licou.

243. Le même, tiré en bleu acier, sur la couverture du 5^e fascicule (paru en 1897) de l'ouvrage en cours de publication : *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, par Paul Guillemain. Grenoble, Falque et Perrin, grand in-4.

244. LA MEIJE CENTRALE OU LE DOIGT DE DIEU. D'après une photographie prise de la Meije orientale, par Miss Richardson.

245. LA MEIJE, FACE SUD, VUE PRISE DE LA VALLÉE DES ÉTANÇONS. D'après une photographie de M. Joseph Lemercier.

Les numéros 244 et 245 se trouvent dans : *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies*, par Paul Joanne, 97^e livraison, s. d. (Juillet 1895.)

246. — *C'est rudement beau tout de même, ces glaciers et ces cascades !*

— *Tu sais, mon petit, en fait de cascades, je préfère celles du Bois de Boulogne.*

— *Et les tiennes !*

Dans : le *Charivari* du 19 juillet 1895. Dessin de M. Tézier. — L'Hospice du Lautaret et la Meije forment le fond de ce dessin.

247. LA MEIJE, côté Nord, depuis la base de l'Aiguille du Goléon. D'après une photographie de M. Courvoisier-Gallet (Chaux-de-Fonds).

Dans : *L'Écho des Alpes* de juillet 1895.

248. LA BRÈCHE DE LA MEIJE ET LE DOME DES ÉCRINS, depuis la Tête de la Maye, près la Bérarde. — Légende fausse que rectifie la table des matières : *Col et Dôme de neige des Écrins*.

Dans : *L'Écho des Alpes* d'août 1895.

249. LE LAUTARET.

Dans : *L'Événement*, supplément illustré du 15 août 1895.

250. LA MEIJE (altitude 3,987 mè.).

Dans : *Grenoble et le Dauphiné*; offert par le Magasin général, grand Bazar A. Viallet, juillet 1895. Grenoble. Imp. Brotel, br. in-32.

251. LE LAUTARET ET LA MEIJE EN 1799. Reproduction d'une aquarelle de B. Chaix; collection P. Guillemain.

Dans : *La Meije dans l'image*, par Paul Guillemain. Paris, Chamerot et Renouard, br. in-8, 1895. Cette reproduction n'est ajoutée qu'aux cinquante exemplaires tirés sur vélin du Marais.

252. GRAND' HALTE AU LAUTARET. Reproduction d'une photographie de M. Joseph Lemer cier.

Dans l'*Annuaire du C. A. F.* pour 1894. Paris, 1895.

253. LE PIC DE FARÉAL (*sic*) EN OISANS, fac-similé réduit d'après Dupressoir, 1839. — (Lire: Pic de la Fare.)

254. DANS LES ÉTANÇONS. La Meije au clair de lune. Le père Clément fait tourner la baguette des sourciers pour retrouver le cadavre du jeune Béraud. — Reproduction d'une composition de M. Émile Guignes.

255. LES ADORATEURS DE LA MEIJE, reproduction d'une encre de Chine de M. Émile Guignes.

Les numéros 251, 252 et 253 se trouvent dans l'*Annuaire du C. A. F.* pour 1894. Paris, 1895.

256. LE GLACIER DE LA MEIJE.

Partie inférieure et base des Enfetchores (août 1894). Phot. A. Kilian. Phototypie Bellotti.

257. SCHÉMA DE L'ÉTAT DES GLACIERS DE LA MEIJE EN 1893, par Em. Pic.

Les numéros 256 et 257 se trouvent dans : *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné pour 1894*. Grenoble, Allier, 1895.

258. LA MEIJE: vue de la muraille des Étançons.

Photographie de M. Juge.

259. CREVASSES AU GLACIER DES ENFETCHORES.

Les numéros 258 et 259 se trouvent dans le *Tour du Monde* du 16 novembre 1895.

1896

260. DESCENTE AU BORD DU GLACIER DU LAC. — VUE DE LA MEIJE

261. LA GRAVE ET LA MEDJE.

262. LE LAUTARET.

263. VUE PANORAMIQUE DE LA TÊTE DE LA MAYE.

Les numéros 260, 261, 262 et 263 se trouvent dans *Traversée des Glaciers des Massifs du Pelvoux et de l'Oisans*, 1 vol. in-4 oblong. s. d. (Tiré en février 1896, sur la presse du Bataillon et

non mis dans le commerce.) — Ce souvenir précieux de la mémorable randonnée, exécutée en 1895 par le 12^e Bataillon alpin, sous les ordres du commandant Duteil, comprend 30 pages de texte, 33 photographies et 2 panoramas.

264. LA MEIJE.

Dans : *Le Clairon des Alpes du dimanche*, du 2 février 1896.

265. LES PICS DE LA MEIJE.

Dans : *Le Clairon des Alpes du dimanche*, du 23 février 1896.

266. ARÊTES DE LA MEIJE, face Nord, vue du col de l'Homme.

267. ARÊTES DE LA MEIJE, face Sud, vue de la Brèche du Râteau.

Les numéros 266 et 267 se trouvent dans la *Revue Alpine publiée par la Section lyonnaise du Club Alpin Français*, numéro de mars 1896.

268. LA MEIJE.

269. HOSPICE DU LAUTARET.

Les numéros 268 et 269 se trouvent dans : *La France, aquarelles, souvenirs de voyages*. Fascicule n° VII, *le Dauphiné*. Paris, Bou langer, s. d. (1896) in-4 oblong (gravures en chromo).

Une note de l'éditeur attribue les clichés à M. Duc ; c'est une erreur ; le premier est dû à M. Charpenay, le deuxième à M. A. Grand.

270. LA MEIJE ET LA GRAVE (sans légende). Couverture en chromo.

271. LA GRAVE.

272. LA BÉRARDE, LA MEIJE, vue de la Tête de la Maye.

Les numéros 270, 271 et 272 se trouvent dans : *Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée, Livret-guide officiel, Service d'été 1896*. Paris, librairie Chaix.

273. LA MEIJE.

274. LA MEIJE. Vue du Peyrou d'Aval.

Les numéros 273 et 274 se trouvent dans : *Excursions en Dauphiné*. Livret-guide publié par le Syndicat d'initiative de Grenoble. Illustrations d'après les photographies de MM. Duchemin, H. Ferrand, E. Charpenay, J. Penet. Grenoble, Imp. Allier, 1896, br. in-8.

275-276. LA GRAVE. En-tête du papier à lettre et des enveloppes de la *Société des grimpeurs des Alpes* (1896).

277. LA GRAVE. Juge frères.

278. HOTEL DE LA MEIJE.

Les numéros 277 et 278 illustrent les cartes, menus, etc. de MM. Juge frères (1896). Les dessins sont de M. Tézier. Ils se retrouvent dans les annonces du Livret-Guide du Syndicat d'initiative pour 1896.

279. L'AIGLE DE LA MEIJE (sans légende).

Portrait-charge de M. Stéphane Juge qui est représenté en *aigle-alpiniste*, tenant dans ses serres le *Guide bleu des Alpes françaises* ; il plane sur la chaîne de la Meije. Le dessin est signé : ELOY-VINCENT.

Se trouve dans les annonces du journal *les Alpes illustrées*, depuis juillet 1895. Il a été tiré deux épreuves sur chine volant.

280. LA MEIJE, 3,987 mètres.

Cachet commercial de la Papeterie des Alpes. Grenoble, Eug. Robert (1896).

281. LA VALLÉE DES ÉTANÇONS ET LA MEIJE (alt. 3,987 mèt.).

Vignette d'une circulaire de la Société des Grimpeurs des Alpes, en date du 27 juin 1896, annonçant l'excursion au col du Clot des Cavales.

282. LA MEIJE, vue de l'Église des Terrasses (aquarelle de Louis Guerry). — Couverture.

283. LA MEIJE. — Dans le dépliant.

Les numéros 282 et 283 se trouvent dans : *Dépliant alpestre ; Excursion en Oisans*, par Grenoble, Vizille, le Bourg-d'Oisans, le Fréney, la Grave, le Lautaret, Briançon. Projection sur 100 kilomètres du massif ; dessiné par Louis Guerry. Grenoble, Joseph Baratier, s. d. (Juin 1896).

Ce beau dépliant portatif mesure plus de deux mètres de longueur.

284. LA MEIJE (sans légende).

Ce dessin remplace sur la couverture de l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné* pour 1895, n° 21, Grenoble, Allier, 1896, le légendaire pêcheur à la ligne de Ravanat. Le dessin, non signé, est de l'abbé Guétal ; il remonte à 1886.

285. LA MEJE, vue du glacier Blanc.

286. LA MEJE, vue du Galibier.

287. DESCENTE DU GALIBIER DU CÔTÉ DE VALLOIRE.

Les numéros 285, 286 et 287 se trouvent dans : *Le Pelvoux, voyage en zigzag dans les Hautes-Alpes*, par Saint-Romme; avec une carte spéciale et inédite du massif du Pelvoux au 80,000^e augmentée de 300 noms nouveaux, par P. Guillemin et L. Laëderich. Paris, Berthaud frères, 1896, 1 vol. in-8.

288. LAVANDE DES ALPES ET SAVON DU PÈRE TASSE¹.

Affiche murale en chromo. Grenoble, lith. Joseph Baratier, s. d. (1896).

Portrait du père Tasse, en distillateur; la Meije sert de fond. Le dessin est de M. Maurice Blanc.

289. LA MEJE, LES ÉCRINS, LE PELVOUX ET LES ALPES DU DAUPHINÉ. Panorama de la Tête de la Maye. Hôtel-pension de la Bérarde. — Muller et C^{ie}, Lausanne et Aarau.

Menu de Tairraz (1896), comprenant un panorama et deux cartouches.

290-291. HOTEL DE LA MEJE, en face des Glaciers. Ed. et J. Juge frères; la Grave (Dauphiné).

Papier à lettre, notes, menus, étiquettes, carte-souvenir de MM. Juge (1896). La légende, le format, ainsi que les dimensions sont en plusieurs états. (Dessins de M. Tézier.)

292. LE LAUTARET. Dîner du 18 août 1896. MENU.

Dessin de M. Tézier.

Cette délicieuse composition a été faite pour le banquet offert au Lautaret, par la ville de Grenoble, à ses invités.

293. LA MEJE, versant Nord (sans légende). Grenoble, Imp. Vallier.

Couverture de : *Rimes Dauphinoises*, par Autane (M. Jean Brochier). Grenoble, H. Falque et Félix Perrin, 1896, 1 vol. in-8. — Le dessin non signé est de M. Charles Bertier.

1. L'excellent papa Tasse, le légendaire ermite de Champrousse, est mort en 1898, à l'hôpital de Grenoble, dans un état voisin de la misère.

294. LA CATASTROPHE DE LA MEIJE. — Aspect de la chaîne, vue de la vallée des Étançons. — Photographie Tairraz ; Reymondsc. Dans l'*Illustration* du 29 août 1896.

295. COULOIR DU PROMONTOIRE (sans légende). Au retour d'une excursion, mort de MM. Thorant et Payerne, touristes de Grenoble, tombés en descendant de la Meije sur le glacier des Étançons, à 500 mètres (*sic*), le mercredi 19 août au soir, retrouvés et rapportés le 21 août.

Le Pèlerin du 30 août 1896.

Légende inexacte ; l'accident est survenu le 20 et non le 19 août ; le dessin est fantaisiste mais, par hasard, il se rapproche de la réalité.

296. LA MEIJE, vue des Étançons.

297. LA MEIJE, vue des Enfetchores.

Les numéros 296 et 297 se trouvent dans le *Petit Journal* du 3 septembre 1896 où ils illustrent l'article : *A propos de la Meije et des accidents de montagne*.

298. DIE MEIJE vom Col du Galibier.

299. DIE MEIJE vom Col du Lautaret.

300. AM TABUCHET-GLETSCHER.

301. LA GRAVE MIT DER MEIJE.

Les numéros 298-301 se trouvent dans le volume : *Die Westalpen* von Robert von Lendenfeld. Wien, Tempsky, 1896, 1 vol. in-8. Tome I de : *Aus den Alpen*, illustriert von Compton und Paul Hey.

302. GRAND PIC ET BRÈCHE DE LA MEIJE. — Phot. de M. Charpenay.

Dans la *Revue encyclopédique* du 5 septembre 1896.

303. *Pourquoi les alpinistes ne se contenteraient-ils pas de l'ascension de la Tour Eiffel ? C'est aussi dangereux que la montagne, mais personne n'est encore monté comme ça.*

Le *Charivari* du 6 septembre 1896. Croquis par Pif (accident mortel de MM. Payerne et Thorant).

304. LA MEIJE, vue des Étançons (sans légende).

Société des Grimpeurs des Alpes; banquet du 25 octobre 1896.
Menu; hôtel du Petit-Paris, Voreppe. Dessin de A. Didelle.

Hors-d'œuvre Chalais,
Volaille de Saint-Christophe,
Poissons du lac Blanc,
Filet de bœuf Saint-Ours,
Cardons sauce Nivollet,
Grives des Étançons.
Salade de l'Alpe.
Dessert assorti,
Glace, ~~m~~vés, moraines, éboulis, clapiers, lapiaz, etc.
Vin du Clôt des Cavales.
Café Turc, Cognac du père Gaspard.

305. RÉGION DES ALPES où fleurit la lavande la plus appréciée.
Prospectus illustré de 4 pages in-8, concernant les produits
du père Tasse. S. d. ni indications (Grenoble, Imp. Joseph Bara-
tier, décembre 1896). — Le dessin donne la Meije, face Nord.

306. *La Reine Noire vous mangera tous, messieurs les meijistes !...*
Menu-charge du dîner des Alpains, le 25 décembre 1896. Dessin
de J. Ferrandi. D'après une photographie prise du sommet du
Peyrou d'Amont, par M. Paul Guillemain, le 20 août 1883.

307. LA MEIJE ET LA GRAVE.
Prospectus volant des *Étrennes* pour 1897. Grenoble, Eug.
Robert, papeterie des Alpes.

308. LA MEIJE ET LA GRAVE.
Dans : *Le Messager des Étrennes, journal artistique et littéraire*
paraissant une fois par an. Décembre 1896.

1897

309. LA MEIJE vue du Chazelet (légende du texte). Photocollo-
graphie exécutée par la maison Berthaud frères, de Paris,
d'après un phototype fait par M. M. Paillon, sur pellicule Balagny.
Dans : *Revue Alpine, publiée par la Section lyonnaise du Club*
Alpin Français, janvier 1897.

310. NOS ALPINS, par A. Loustauneau.
Dans : *Figaro-Salon*, n° 1, du 13 avril 1897. Reproduction du
tableau qui a figuré au Salon de 1897.

311. LOUIS FAURE SUR LES ARÊTES DE LA MEIJE. — Aquarelle-charge de M. Tézier sur une enveloppe de lettre, 8 juin 1897.

312. LA GRAVE (1,526 mètr. d'altitude).
Hôtel de la Meije.

313. LA GRAVE. PIC ET GLACIER de la Meije.
Les numéros 312 et 313 se trouvent dans : *Grenoble et le Dau-*



Louis Faure sur les arêtes de la Meije.

phiné. Livret-guide publié par le Syndicat d'initiative de Grenoble.
Grenoble, Imp. Allier, 1897.

314. LA GRAVE.

315. LA BÉRARDE, LA MEIJE, *vue de la Tête de la Maye.*

Les numéros 314, 315 se trouvent dans : *Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée. Livret-Guide-officiel, service d'hiver 1896-97.*
Paris, Imp. Chaix, 1897.

316. *Je fais appel...* Dessin-charge à la plume, de M. Émile Guigues.

317. LA MEIJE (sans légende).

Dessin au lavis, de M. Émile Guigues.

Les numéros 316, 317 se trouvent dans : *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, par Paul Guillemin, 1 vol. grand in-4. Grenoble, Imprimerie J. Baratier. Librairie dauphinoise Falque et Félix Perrin. (Fascicules 2 et 3, 1897.)

318. LA MEIJE et l'église du Chazelet (sans légende).

319. LA BÉRARDE, LA TÊTE DE LA MAYE, LA MEIJE. — Cliché Tairraz.

320. LA VALLÉE DES ÉTANÇONS ET LA MEIJE. — Cliché Jolivet.

321. LA GRANDE MEIJE, face Sud. — Cliché Piaget.

322. LA GRAVE ET LA GRANDE MEIJE. — Cliché Michel.

323. LA GRANDE MEIJE, du col de Pacave. — Cliché Charles Giraud.

324. HOSPICE ET COL DU LAUTARET, GROUPE DE LA MEIJE. — Cliché Michel.

325. LE MASSIF DU PELVOUX, vu du Galibier. — Cliché Piaget.

Les numéros 318, 325 se trouvent dans : *Les merveilles du Dauphiné, papier à lettres*. Édité par la librairie dauphinoise (Grenoble, H. Falque et Félix Perrin), s. d. (juillet 1897).

Cet original *album* comprend 24 feuilles donnant 80 photographes qui se retrouvent, tirées sur bristol, dans la série des *menus* de l'hôtel Monnet.

Le n° 1, en réduction, sert de couverture à la plaquette : *Horaires officiels...* publiés par la Librairie dauphinoise. H. Falque et Félix Perrin. Grenoble, 1897.

326. LA GRAVE.

327. LES PICS DE LA MEIJE.

328. VUE DES GLACIERS DE LA GRAVE.

Les numéros 326, 328 se trouvent dans la plaquette : *Quinze jours en Dauphiné*, Monty, éditeur, Imp. Rajon, à Grenoble, 1897.

Le troisième dessin figure uniquement au verso de la couverture de l'édition spéciale V^o Cointre et Cartier.

329. LA GRAVE. L'Hôtel Juge et la Meije. — N. D. Phot.

330. LA GRAVE ET LA MEIJE.

331. COL DU LAUTARET. L'HOSPICE. — N. D. Phot.

Les nos 329-331 figurent dans une élégante et nouvelle série éditée à Grenoble par Eugène Robert, Papeterie des Alpes, sous le titre : *Vues du Dauphiné* : papier à lettre en sachets, album de cartes postales et de menus.

332. LE PIC CENTRAL DE LA MEIJE, appelé dans le pays LE DOIGT DE DIEU¹.

Dans : *Le Monde Moderne* d'août 1897.

333-335. LA MEIJE (sans légende). *Sadag*, sc.

Les nos 333-335 ornent le papier à lettre de Tairraz, chalet-hôtel de la Bérarde.

336. LA MEIJE.

337. LE LAUTARET.

Les nos 336 et 337 se trouvent sur le menu de : *Société des Grimpeurs des Alpes, fête alpine, 1897*. Signé : J. Chabut.

338. LE LAUTARET (Hautes-Alpes).

Ce dessin figure dans une série très artistique de menus, papier à lettre et de cartes postales, en sachets, publiée à Grenoble, par la librairie alpine Alexandre Gratier et C^{ie}, sous le titre : *Souvenir de Grenoble et des Alpes Dauphinoises*. Il se retrouve dans un prospectus de la même maison.

339. ROUTE DU CHAZELET. LA MEIJE. (Photographie de A. Grand.)

340. La Meije (sans légende).

Les numéros 339, 340 se trouvent dans le volume : *En Montagne*, par J. Gautier, articles extraits de la collection du *Moniteur Dauphinois*, 1895-97. Grenoble, Imp. Vallier, 1 vol. in-16. (Publié en août 1897.) — Il a été tiré, de ce beau livre, deux exemplaires sur papier bouton d'or.

341. LE LAUTARET ET LA MEIJE (sans légende).

Dans : *Grenoble et les Alpes en 1897*, publication annuelle sous la direction de Jules Rey. Grenoble, Gratier.

1. Cette vue du *Doigt de Dieu* est la plus belle et la plus saisissante de celles éditées.

342. LA MEIJE (sans légende).

Aquarelle de M. Émile Guigues ; projet de couverture pour la publication : *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*. Dimensions : 13 × 24.

343. LA MEIJE CENTRALE, vue de la Meije orientale ; reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud.

Dans l'*Annuaire du C. A. P.* pour 1896. Paris, 1897.

344. LA CHAÎNE DE LA MEIJE, vue du Sommet de la Grande-Ruine. Phototypie Royer, Nancy. Phototype Sisley.

Revue alpine publiée par la Section lyonnaise du C. A. P. 1^{er} novembre 1897.

345. COL DU LAUTARET. L'HOSPICE. N. D. Phot.

Société amicale des Enfants de l'Isère. Banquet offert à M. Bouvard et à M. Charles Blanc, le 3 décembre 1897. — Menu en couleurs ; papeterie des Alpes, Eug. Robert, Grenoble.

346. LES HAUTS SOMMETS DU PELVOUX (vus de la Durance).

Dans : *Cosmos* du 4 décembre 1897. — Légende fausse ; la gravure donne la Meije, vue de La Grave, d'après une photographie ancienne que nous croyons être de M. Berthaud.

1898

347. LA MEIJE (sans légende).

Sur le prospectus de : *Alpes fleuries, Sonnets inédits*, 9 dessins en couleurs sur papier du Japon, reliure peau de soie et or, fermoirs ruban ; tirage très restreint, par Georges et Raoul du Lédó (MM. Chapuis frères). Gap, Jean et Peyrot, in-8.

Cette délicieuse publication, qui donne des vues des montagnes de l'Italie, de la Provence, de la Savoie et du Dauphiné, aura une deuxième série.

348. CHAÎNE DE LA MEIJE, vue du Lautaret (sans légende).

Sur le prospectus, 4 pages in-4, du volume : *Nos Alpes*, par Tézier, texte de Henri Second. Ce volume, édité par la Librairie H. Falque et Félix Perrin, à Grenoble, paraîtra au printemps de 1898. Nous avons eu l'occasion de parcourir le texte et les dessins, et pouvons affirmer que cette publication sera la plus originale, entre toutes celles consacrées à la glorification des Alpes et de leurs vaillants gardiens.



Nos Alpains, par M. Tézier (réduction de la couverture).

349. LE GRAND PIC DE LA MEIJE (3,987 mèt. d'altitude).

Dans : *Atlas Larousse illustré* ; fascicule onze, s. d. (janvier 1898).

350. MEIJE OR. 3,911 ; C. 3,970 ; Occ. 3,987.

Vue prise du sommet du Grand-Galibier (3,242 mèt.), d'après une photographie de M. E. Piaget.

Dans : *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies*, par Paul Joanne. Paris, Hachette, 127^e livraison.

351. NOS ALPINS. — Premier tirage de la surprenante couverture, en couleurs, du n° 348 ; d'après l'aquarelle de M. Tézier. Nos *Alpins* bivouaquent auprès d'un grand feu ; la chaîne de la Meije s'enlève dans un décor modernisé de Salvator Rosa. Dimensions : 30 × 45.

352. ANCIEN HOSPICE DU LAUTARET. — (Légende de la table.)

353. LA MEIJE VUE DU CHAZELET. — (En couleur.)

354. LE PLATEAU D'EMPARIS. — (En couleur.) Les n°s 352-354 se trouvent dans : *Guide du Touriste dans le Briançonnais*, édité par la Section de Briançon ; 1898, 1 vol. in-8.

CÉRAMIQUE

355. HOTEL DE LA MEIJE. JUGE.

Service de table courant, en porcelaine, de MM. Juge frères, à la Grave ; la Meije est dessinée dans le haut de l'entourage (1895).

356. LA MEIDJO, montagne très haute es Dolfiné faite pour le dict festin.

Aquarelle de M. Renard-Brault sur une assiette plate, à jour.

Diamètre : 24 centimètres, n° 11 de la série : *Galerie céramique de douze faïencières dauphinoises* (1895).

357. EXALTATION DE L'ABBÉ GUÉTAL. — Sur plat carré, sur assiette à jour et sur plateau-étoile. N° 63 de la *Galerie céramique de douze faïencières dauphinoises*. — D'après le tableau de M. Hareux (1896).

BIJOUTERIE D'ART

358. C. A. F. — Insigne émaillé, en argent, du Club Alpin Français, représentant la Meije vue de la Grave. (Modèle de 1898.) Gravure de la maison Diets.

NOTA. — Toutes les pièces décrites appartiennent à ma collection.

PAUL GUILLEMIN,
Membre honoraire
de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

(Arrêté le 20 mars 1898.)

LISTE DE BIBLIOGRAPHIE ALPINE

1896-1897

(PAR M. E.-A. MARTEL)

I. — ASTRONOMIE, MÉTÉOROLOGIE, PHYSIOLOGIE,
HYGIÈNE

RIZZO (G.-B.). *Misure assolute del colore solare fatte alle Capanna Regina Margherita sul Monte Rosa*. (Memorie della Società degli Spettroscopisti Italiani, vol. 26, année 1897.)

VALLOT (J.). *Annales de l'observatoire météorologique du Mont-Blanc* (4,358 mèt.), t. II, 255 p., 7 pl. et 19 fig., in-4. Paris, Steinheil, 1896.

HOLDEN (EDW.-S.). *Mountain observatories in America and Europe*. (Smithsonian miscellaneous collections, 1896.)

MOSSO (ANGELO). *Fisiologia dell' uomo sulle Alpi*. Études faites sur le Mont-Rose. Milan, frères Trèves, in-4, 374 p. et 91 gravures et diagrammes, 8 francs.

Résultats des observations faites sur dix soldats alpins pendant un séjour de dix jours en 1894, à la Cabane Regina Margherita (4,560 mèt.), etc.

LIEBIG (G.). *Die Bergkrankheit*. Brunswick, 1896.

D^r TOSTIVINT. *Des moyens de transport des blessés en pays de montagne*. Paris, veuve Rozier, 1896.

BERNHARD (D^r OSCAR). *First aid to the injured, with special reference to Accidents occurring in the Mountains*. Samaden, 1896. (Traduit de l'allemand.)

GALLI-VALERIO (D^r BRUNO). *Guida medica per l'alpinista*, Sondrio, E. Quadrio, 1897, 0 fr. 50.

REGNARD (D^r PAUL). *La cure d'altitude*. Paris, Masson, 1897, in-8, 29 pl. et 110 fig. 15 francs.

(Action physiologique de l'altitude, mal des montagnes, stations d'été et d'hiver.)

II. — GLACIERS

Bericht der gletscher. — Commission für das Jahr 1895/6 dans *Verhandlungen der schweizer-naturforsch. Gesellschaft*, Zurich, 1896.

TYNDALL (JOHN). *The glaciers of the Alps*, 2^e édit., in-8, 472 p. Londres, Longmans, 1896, 8 fr. 25. Réédition d'un classique ouvrage épuisé.

R. SIEGER. *Karstformen der Gletscher*. Geogr. Zeitschrift, 1895, t. I, p. 182-204. (Étude comparative de l'action de l'eau sur les glaciers et sur les cavernes.)

K. ROSSIKOW. *État des glaciers du versant Nord du Caucase central* (en russe; Sapiski de la sect. caucas. de la Soc. russe de géog., 1896, p. 279-322.)

BALTZER (A.). *Der diluviale Aaregletscher*, in-4, 158, 17 pl. et 38 fig. (Beiträge zur geolog. Karte der Schweiz, 30^e livraison.) Berne, Schmid, Francke. 1896, 20 francs.

RABOT (CHARLES). *Les variations de longueurs des glaciers dans les régions arctiques et boréales* (1^{re} partie), in-8, 88 p. Arch. des sciences phys. et natur. Genève, H. Georg, 1897.

RUSSEL (ISRAËL C.). *Glaciers of North America*, in-8, Boston, Ginn, 1897, 10 francs.

LAPPARENT (A. DE). *Les anciens glaciers*, in-8, 166 p. et grav. Tours, Mame, 1896. (Réimpression d'articles publiés dans *le Correspondant*.)

FEILDEN (H.-W.). *Notes on the glacial geology of Arctic Europe and its islands*, 2^e partie, Quarterly journal geolog. Soc. de Londres, 1896, t. LII, n^o 208, p. 721-747.

FOREL et DU PASQUIER. *Les variations périodiques des glaciers*, 2^e rapport, 1896; p. 218-245 des Archives des sciences phys. et natur. de Genève, 1897, n^{os} 7-10.

LAPPARENT (DE). *Une nouvelle théorie des anciens glaciers*, 24 p. (Revue des questions scientifiques. 1897.)

III. — LACS, LIMNOLOGIE

FUGGER (EB.). *Die Hoch Seen* (Mittheil. geograph. Gesellschaft de Vienne, 1896, XXXIX, p. 63, n° 672). Origine et étude des lacs de montagnes du Salzburg.

SWERINZEW (D^r L.). *Zur Entstehung der Alpen-Seen*. (Beiträge zur Morphologie der Erdoberfläche.) Saint-Petersbourg, 1896, in-8, 36 p.

E. RICHTER. *Cartes des lacs de Carinthie* (Wörth, Millstädt, Ossiach) au 25 000^e, 3 feuilles à 3 francs pièce. Klagenfurt, 1897.

ARNET (X.). *Das Gefrieren der Seen in der Zentral Schweiz von 1890-1 bis 1895-6*, in-8, 106 p. Lucerne, Schill, 1897. Congélation des lacs suisses en hiver.

BOULE (M.). *Sur l'origine géologique des lacs de l'Auvergne et du Velay*. Bull. Soc. géol. de France, 3^e s., t. XXIV, p. 759. Paris, 1896.

RUSSEL (ISRAËL C.). *The lakes of North America*, in-8, Boston, Ginn, 1893, 7 fr. 50, 125 p. et cartes.

DELEBECQUE (ANDRÉ). *Les lacs français*. Paris, Chamerot, 1897, in-4, 436 p., 22 pl. et 153 fig. 40 francs.

PENCK et RICHTER. *Atlas der österreichischen Alpenseen* (lacs des Alpes autrichiennes), livraisons 1 et 2 (Salzkammergut, Carinthie, Carniole, Tirol méridional), avec 24 pl. et texte explicatif (Penck's geographische Abhandlungen, t. VI, fascic. 1 et 2). Vienne, Hölzel, 1893-1897.

IV. — BOTANIQUE

BALL (JOHN). *The distribution of plants on the south side of the Alps*, transaction of the Linnæan society of London, vol. V, 4^e partie.

BENNETT (A.-W.). *The flora of the Alps*, 2 vol. Londres, Nimmo, 1896.

Dr PALLA. *Atlas der Alpenflora*, publié par le Club Alpin allemand-autrichien, 2^e édition, 1897, 37 fr. 50 pour les membres du Club Alpin allemand-autrichien, 62 fr. 50 dans le commerce 5 volumes avec 500 planches en couleurs. — Magnifique publication recommandée aux montagnards botanistes.

SONGLON et Dr CHABERT. *Herborisation aux environs de Chambéry*. Chambéry, Imprimerie nouvelle, 1896.

Dr A. CHABERT. *Plantes sauvages comestibles de la Savoie*. Genève, Romet, 1897.

BRIOT (F.). *Les Alpes françaises, études d'économie alpestre*. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8, 597 et fig. 25 francs.

MAÎTRE (J.). *La restauration des pâturages en montagne*. Besançon, Paul Jacquin, 1897.

V. — ALPES, GÉNÉRALITÉS

GUNTHER (S.). *Wissenschaftliche Bergbesteigungen in älterer Zeit*. (Jahresbericht Geograph. Gesellsch. de Munich, 1896, p. 51-67.)

TREDICINI DE SAINT-SÉVERIN (Comte H.). *La Chasse aux chamois*. Paris, Firmin-Didot, 1897, 3 fr. 50.

BROCHEREL (G.). *Alpinismo*. Milan, Hoepli, 1897, 3 francs. — Manuel sommaire des choses de la montagne.

BONNEY (I.-G.). *Ice Work, Present and past*. Londres, Kegan Paul, 1896, 295 p., 24 grav.

BAILLIE GROHMANN. *Sport in the Alps, Chase of the Chamois*. Londres, Black, 1896.

MARTIN CONWAY (Sir W.). *Mountaineering*. (The encyclopedia of sport. XI^e fascicule. Londres, décembre 1897), 30 p. et 12 grav.

JAVELLE (E.). *Souvenirs d'un alpiniste*, 3^e édit. Paris, Fischbacher, 1897, in-12, 3 fr. 50.

PFEIFFER (G.). *A la montagne, croquis montagnards*. Genève, Eggimann et C^{ie}, avec 60 grav.; 12 livraisons à 0 fr. 80.

LENDENFELD (ROBERT VON). *Aus den Alpen : I, Die West-Alpen ; II, Die Ostalpen*. 2 vol. in-8. Vienne, Tempsky, 1896, 400 gravures, 37 fr. 50.

BONNEY. *Outline of the petrology of the Alps*. Londres, 1897.

VACCARONE (L.). *Giuseppe Corra* (notice nécrologique). Turin, Candeletti, 1897.

VI. — MONT-BLANC

Mont-Blanc Nummer der Illustrierter Zeitung de Leipzig, 9 septembre 1897 (n° 2828), avec 20 gravures, 2 francs.

MONOD (JULES). *Guide officiel de Chamonix*. Chamonix, 1 fr. 50.

VALLOT (J.) et DUPARC (L.). *Sur un synclinal schisteux ancien, formant le cœur du massif du Mont-Blanc*. C. R. Ac. sc., 9 mars 1896.

DUPARC (L.). *Le Mont-Blanc au point de vue géologique et pétrographique*. Arch. des sc. phys. et natur. Genève, 1896.

DURIER (CHARLES). *Le Mont-Blanc*, 3^e édit. (avec supplément de 60 pages). Paris, Fischbacher, 1897, in-12, 3 fr. 50.

VALLOT (J.). *Annales de l'Observatoire météorologique du Mont-Blanc*, t. II. Paris, Steinheil, 1896, in-4 et pl.

WHYMPER. *Chamonix and the range of Mont-Blanc*. Londres, 1896, 2^e édit., 1897.

RITTER (ÉTIENNE). *La bordure Sud-Ouest du Mont-Blanc* (1897), 232 p. 38 fig. et 6 pl. n° 60 du Bull. des services de la carte géol. Paris, Baudry.

VII. — SAVOIE

TOUNEAU et MEYLAN. *Au Salève*. Genève, Eggimann, in-4, 1897, 10 francs.

KILIAN (W.) et RÉVIL (J.). *Introduction à la géologie de la Basse-Maurienne, description physique*, 138 p. 1897.

ARNOLLET (F.). *Nos Alpes (Isère et Dorons)*. Ducloz, Moutiers, in-12, 36 grav., 2 fr. 50.

HAUG (ÉMILE). *Tectonique des hautes chaînes calcaires de Savoie* (1895), 92 p., 6 pl. et 13 fig., 7 fr. 25, n° 47, Bull. serv. carte géol., Paris, Baudry.

LUGEON (MAURICE). *Région de la Brèche du Chablais* (1896), 310 p., 58 fig. et 8 pl. 17 fr. 25, n° 49, *idem*.

VIII. — DAUPHINÉ

Société des touristes du Dauphiné. Table générale des vingt premiers annuaires, 1875-1894. Grenoble, 1897.

TERMIER. *Tectonique du massif du Pelvoux.* Bull. soc. géolog. 1895, XXIV, p. 734-759.

GAUTHIER (J.). *En montagne.* (Courses en Dauphiné.) Grenoble, Falque et Perrin, 1897, in-8, 60 grav. 3 francs.

TIVOLLIER (J.). *Monographie de la vallée du Queyras.* Gap, Peyrot, 1897, 3 fr. 50.

ARDOUIN-DUMAZET. *Voyage en France, 10^e série. Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.* Paris, Berger-Levrault, 370 p. et 25 grav. 1896, 3 fr. 50.

Id., *idem.* 9^e série, *Bas Dauphiné, Graisivaudan*, etc.

DUPARC (LOUIS). *Roches éruptives de Belledonne*, 24 p. 4 fr. 50, n^o 55 Bull. serv. carte géol., 1896.

IX. — PROVENCE

BERTRAND (LÉON). *Étude géologique du Nord des Alpes-Maritimes* (1897), 214 p., 34 fig. et 8 pl. 13 francs, n^o 56, *idem*.

GUEBHARD (A.). *Esquisse géologique de la commune de Mons* avec une carte au 50 000^e., etc., in-8, 99 p. Draguignan, Latil, 1897, 5 francs.

France-Album. Le pays du soleil (Cannes, Grasse, etc.), le n^o 0 fr. 50. (Paris, cité des Fleurs, 5 francs).

MADER (A. FRITZ). *Die höchsten Theile der See Alpen und Ligurischen Alpen.* (Description physique des Alpes Maritimes et Liguriennes), 236 p. et 12 grav. Leipzig, Fock, 1897.

ARDOUIN-DUMAZET. *Voyage en France (12^e série). Alpes de Provence et Alpes Maritimes.* Paris, Berger-Levrault, 1897, 3 fr. 50.

X. — ALPES ITALIENNES

GUIDES CASANOVA. *Gressoney, guide illustré.* Turin, Casanova, 1897, 2 francs, 45 grav. et 1 carte.

Le Alpi Illustrate, Fusetti, Milan, 12 fascic. de 5 phototypies par an, depuis juillet 1897, 9 francs.

FISCHER (TH.). *Das Moränen Amphitheater des Garda-sees*. Peterm. Mittheil., janvier 1898, p. 17.

BOBBA (G.) et VACCARONE (L.). *Guida delle Alpi Occidentali*, vol. II, 3^e partie. Turin, 1896.

XI. — ALPES SUISSES

G. STUDER. *Ueber Eis und Schnee*, 2^e édit. Berne, Schmid, Francke et C^{ie}, 1897-1898, in-12.

COOLIDGE (W. A. B.). *Quelques noms de lieux dans la vallée de Saas (Valais)*, dans *Anzeiger für Schweizer. Geschichte*, 1896-6 et 1897-1.

HUG AND STEAD. *Switzerland*, 2^e édit., 1896. Londres, Fisher Unwin, 6 fr. 25.

LUBBOCK (JOHN). *The scenery of Switzerland and the causes to which it is due*, 2^e édit. in-8, 473 p. avec 154 fig. et une carte. Londres, Macmillan, 1896, 7 fr. 50.

Géologie et morphologie de la Suisse.

WHYMPER (EDW.). *Zermatt and the Matterhorn* (a guide). In-8, 212 p., 80 grav. et cartes. Londres, J. Murray, 1897, 3 fr. 75.

WUNDT (TH.). *Das Matterhorn*. Berlin, Raimund Mitscher, 1896.

GUYER-ZELLER. *Das Projekt der Jungfrau-Bahn*, in-4, 87 p., 1 carte au 50.000^e, 1 panorama et 8 fig. Zurich, Schulthess, 1896. 6 francs.

BERTRAND (M.) et H. GOLLIEZ. *Les chatnes septentrionales des Alpes Bernoises*. Bull. Soc. géolog. de France, 1897, p. 568-594 et 18 fig. (3^e série, t. XXV, n^o 6, sept. 1897).

WUNDT (THEOD.). *In luftigen Höhen... Die Jungfrau und das Berner Oberland*, in-4, 150 gravures, 25 francs. Berlin, Raimund Mitscher, novembre 1897. Important ouvrage de pur alpinisme, comme les trois précédents du même auteur, *Matterhorn*, *Cimone della Pala* et *Dolomites d'Ampezzo*.

WALDER (E.). *Aus den Bergen* (Engadine, Liechtenstein, Vorarlberg), in-8, 179 p., Zurich, Schulthess, 1896, 4 fr.

HEIERLI (J.) et W. OCHSLI. *Urgeschichte des Wallis* (Histoire primitive du Valais), dans *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich*, t. XXIV, fasc. 3, 1896.

BOVET (E.). *Le lac Champex et ses environs*. Neuchâtel, Attinger, 1897, 30 gravures.

SPITTELER (C.). *Der Gotthard*, in-8, 250 p. Frauenfeld, Huber, 1897, 3 francs.

METTIER (PETER). *Die Bergünner Berge*. Bergun, chez l'auteur, 1 fr. 80, 156 p. Description et mesures des Piz d'Aëla, Kesch, d'Err, du Tinzenhorn, etc.

FIENT (G.). *Das Prättigau*, 2^e édit., in-8^o, 260 p. Davos. Richter, 1896.

XII. — ALPES AUSTRO-ALLEMANDES

PURTSCHELLER (L.) et H. HESS. *Der Hochtourist in den Ost-Alpen*, nouvelle édit. Leipzig, 1897.

L. VON HÖRMANN. *Wanderungen in Tirol*. Innsbruck, Wagner, 1897, in-8, 316 p., 5 francs.

RENK (ANTON). *Im obersten Innthale*, Innsbruck, Wagner, 1 franc.

WALDER (D^r E.). *Aus den Bergen, Graubünden und Tirol*, Zurich, 1896.

SINIGAGLIA (L.). *Climbing reminiscences of the Dolomites*. Londres, Fisher Unwin, 1896, 26 fr. 25.

MEURER (JULIUS). *Illustrierter Führer durch die Ortlergruppe*. Vienne, Hartleben, 1897, 7 fr. 50.

SALOMON. *Geologisch-petrographische Studien in Adamello Gebiet*, p. 1033-1031. (Sitzungsberichte der K. preussischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, 1896, XI à LIII.

FRECH. *Über den Gebirgsbau der Radstädter Tauern*, p. 1255-1281. *Ibid.*

SCHJERNING (W.). *Der Pinzgau* (duché de Salzburg). Tableau physique (Forsch. zur Deutschen Landes u. Volkskunde X-2), in-8, 133 p., 1 carte et 9 pl. Stuttgart, Engelhorn, 1897, 11 francs.

IDEM. *Die Pinzgauer* (idem, X-3), 104 p. et 2 pl., 6 fr., 25.

TERSCHAK (EMIL). *Rosengarten-gruppe*, Berlin, Fischer et Brockmann, 1897, illustré, 6 fr. 25.

XIII. — FRANCE

BOULE (MARCELLIN). *Le Cantal miocène* (1896), 36 p. 16 fig. et 2 pl. 2 fr. 50. — Bull. serv. carte géol., n° 54.

GOBIN (LÉON). *Essai sur la géographie de l'Auvergne* (Puy de Dôme, Cantal, Brioude), in-8, 413 p. Paris, Hachette; Clermont-Ferrand, L. Bellet, 1896, 7 fr. 50, 15 pl. et 41 fig.

VIMONT (E.-D.). *Le Puy de Dôme et la chaîne des volcans modernes*, 33 p., Clermont-Ferrand, Montlouis, 1897.

FRAIPONT (G.). *Le Jura et le pays franc-comtois*, in-8, 130 grav., Paris, H. Laurens, 1897, 10 francs.

LENNEL (M.-F.). *Le Morvan*, étude de géographie physique, in-18, 126 p. Mém. soc. Bourguignonne de géographie. Dijon, Darantière, 1896.

XIV. — PYRÉNÉES

ROUSSEL (JOSEPH). *Massifs montagneux du Canigou et de l'Albère* (1896), 24 p. 2 fig. et 3 pl. 3 fr. n° 52 Bull. serv. carte géol.

BROUSSE (EMMANUEL). *Pyrénées inconnues : la Cerdagne française*, Perpignan, librairie de l'Indépendant, 1896.

De Pau au Pic d'Ossau et à Gavarnie, publié par la Section de Pau du C. A. F. 1897, in-12, 155 p. et gravures.

XV. — SUÈDE ET NORVÈGE

DICKSON et HOLLAND. *Geological features of the Varanger fjord*, p. 130-150 du *Scottish geographical Magazine*, t. 13, 1897, n° 52, Edimbourg.

PASSARGE (L.). *Fahrten in Schweden* (Laponie), in-8, 334 p., Berlin, Fontane, 1897, 6 fr. 25.

Svenske Turistforeningens Arsskrift for 1897, in-8, 368 p., grav et 6 pl. Stockholm, Wahlstrom et Widstrand, 1897, 4 fr. 50. (Annuaire du Club des touristes suédois avec d'importantes notices sur les glaciers de Suède.)

STRAHAN (AUBREY). *Glacial phenomena in the Varanger Fjord*, Quart. Journal of the geological Society, 1897, t. III, n° 210, p. 137-153.

XVI. — CAUCASE

C. HAHN. *Kaukasische Reisen und Studien*, in-8, 279 p. Leipzig, Duncker et Humblot, 1896, 7 fr. 50.

CHELMIZKI. *Description d'une partie de la principale chaîne du Caucase entre les fosses de Nakhar et de Marukh* (en russe dans *Isvestija de la Section caucas. de la Soc. de géogr. de Russie*. Tiflis, 1896, t. XI, n° 2).

FOURNIER (E.). *Description géologique du Caucase central*, in-4, 1896, 24 pl., 25 fig.

FRESHFIELD (DOUGLAS W.). *The exploration of the Caucasus*, Londres, Arnold, 2 vol. in-8°, 1896, 200 pl. et gr., 60 francs.

XVII. — EUROPE (DIVERS)

OWEN GLYNNE JONES. *Rock climbing in the english lake district*. Londres, Longmans, Green, novembre 1897, in-8, 280 p. et 39 grav., 18 fr. 75.

LORENZO (G. DE). *Studi di geologia nell' Apennino meridionale*, Atti Accad. Scienze fisic. et matem. di Napoli, t. VIII, 2^e série, n° 7, 128 p. in-folio.

PHILIPPSON (A.). *Thessalien und Epirus*, in-8, 422 p. et 8 pl., Berlin, Köhl, 1897, 15 francs.

XVIII. — ASIE

WESTON (REV. WALTER). *Mountaineering and exploration in the Japanese Alps*, in-8, 345 p. Londres, Murray, 1896, 26 fr. 25.

SEIROKU HONDA. *Ascension du Mont Morrison à Formose* (Mittheil. der deutschen Gesellschaft für Natur-und Völker-Kunde Ostasiens à Tokio. Juillet 1897, p. 469-473).

La première ascension, faite en octobre 1896, a établi que la montagne a 4,370 mètres au lieu de 3,910. Elle est totalement dépourvue de neige.

STAHL (A. F.). *Zur Geologie von Persien* (suppl. n° 122 des Petermann's Mittheilungen. Gotha, J. Perthes, 1897, in-8, 72 p. et pl.). — Le volcan trachytique du Demavend a 5,670 mètres d'altitude.

KRONECKER (F.). *Von Javas Feuerbergen*, 29 p., 10 grav., 3 cartes, Oldenburg, Schulze, 1897, 2 fr. 50. — Ascensions des volcans Tengger et Bromo.

XIX. — AFRIQUE

MEYER (HANS). *Die Insel Teneriffe*. Leipzig, Hirzel, 1896, in-8, 328 p. 10 francs. Le Pic de Teyde aurait 3,730 mètres.

VOLKENS (G.). *Der Kilimandscharo*. Berlin, D. Reimer, 1897, in-8, 388 p. 10 francs. — Le Mawenzi a 5,350 mètres et le Kibo (avec un glacier) 6,010 mètres.

XX. — OCÉANIE

HARPER (ARTHUR P.). *Pioneer work in the Alps of New Zealand*. Londres, Fisher Unwin, 1896, in-8, 40 grav. et cartes, 26 fr. 25.

FITZGERALD (EDWARD A.). *Climbs of the New Zealand Alps*. Londres, Fisher Unwin, 1896, in-8, 40 francs, 60 grav, et carte.

XXI. — AMÉRIQUE

WILCOX (W. DWIGHT). *Camping in the Canadian Rockies*, in-8, 283 p., 23 photograv. etc. New-York et Londres, Putnam, 1896, 22 fr. 50.

RUSSEL (I. C.). *Glaciers of North America*. Boston, Ginn, 1897, in-8, 210 p., 20 francs.

Premier ouvrage d'ensemble sur les glaciers des Montagnes Rocheuses et de l'Alaska : tous sont en décroissance.

FIELDING REID (H.). *Glacier Bay and its glaciers*. Étude sur le glacier de Muir et ses voisins, dans l'Alaska). 16^e annual report. of U. S. geological Survey, 1894-5, in-4. Washington, 1896, p. 421 à 461 avec 12 planches.

UPHAM (WARREN). *The glacial lake Agassiz* (traces glaciaires de l'ancien lac Agassiz aux États-Unis et Canada). U. S. geol. surv. monograph. n° XXV, Washington, 1895-6, in-4, 658 p., et 38 pl.

J. HABEL. *Ansichten aus Süd Amerika*. Berlin, 1897. Dietrich. Reimer, 11 fr. 25; 70 photogravures. — Avec notes sur les Cordillères.

MOERICKE. *Geol. petrogr. Stud. in den chilenischen Anden*.

STÜBEL (ALPHONS). *Die Vulcanberge von Ecuador*. Berlin, Asher, in-4, 1897.

PHILIP STANLEY ABBOT, Boston, 1897. Réimpression, par l'Appalachian Mountain Club, des articles de M. Abbot mort à 29 ans le 3 août 1896 sur le Mont Lefroy (Montagnes Rocheuses).

XXII. — RÉGIONS POLAIRES

THORODDSEN (TH.). *Geschichte der isländischer geographie* (traduit du danois). T. I, 250 p. Leipzig, Teubner, 1897, 10 fr.

DISNEY LEITH (MAD°). *Three visits to Iceland*. Londres, J. Masters, 1897, in-8°, 218 pl., 7 fig.

DRYGALSKI (DE). *Grönland Expedition der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1891-3. Berlin, Rühl, 1897, 2 volumes.

« Je n'hésite pas à dire que le livre de M. de Drygalski, important pour l'étude du Groenland, marque aussi un progrès de premier ordre dans nos connaissances générales sur l'histoire des glaciers. » (Marcel Bertrand, C. R. Acad. Sc., 14 mars 1898.)

RYDER (C.). *L'expédition danoise de 1891-92 au Grönland oriental* (en danois, t. XVII, XVIII et XIX des « Meddelelser om Grönland », 1896).

KOHLBAUM (G. W. A.). *Eine Spitzbergenfahrt*, in-8, 117 p., Leipzig, J.-A. Barth. 1896, 2 fr. 50.

CONWAY (WILLIAM MARTIN). *The first crossing of Spitzbergen* (1896). Londres, Dent. and Co, 1897, 350 p. et 100 grav.

NANSEN (FRIDTJOF). *Vers le Pôle*, traduct. Charles Rabot, Paris, Flammarion, 1897, in-8°, 200 grav. 10 fig.

XXIII. — CARTES

Carte topographique détaillée au 50 000^e des massifs alpestres autrichiens : feuille X, Pala-Gruppe (Dolomites) et feuille XI, Adamello-Presanella-Brenta. Vienne, Lechner, 4 fr. 25 la feuille ; publié par l'Institut militaire géograph.

IMFELD et KURZ. *Carte du massif du Mont-Blanc* au 50,000^e, Berne, Kümmerly, 1896.

RAVENSTEIN. *Carte topographique de la Suisse* au 250 000^e, Francfort-sur-le-Main, 1897, en 2 feuilles à 6 fr. 25 chaque. — Extension à la Suisse de l'admirable carte des Alpes Orientales du même auteur (9 feuilles).

E.-A. MARTEL,

Délégué de la Section de la Lozère et des Causses
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

MISCELLANÉES

MISCELLANÉES

VOYAGE DE VACANCES ORGANISÉ PAR LA SECTION DE PARIS

AOUT 1897

Notre excursion a fort bien réussi : de belles courses dans de belles montagnes, parfois avec de charmants collègues, partout des réceptions cordiales, un temps fort suffisant surtout après les pluies et brouillards continus de l'an dernier, que demander de plus? Aussi les 27 membres de la caravane conserveront-ils de ce voyage le meilleur souvenir.

Et pourtant, au départ, quelles inquiétudes! Le Président de la République partait le 31 juillet pour Orange et devait se trouver le 2 août à Grenoble : les hôtels encombrés, les trains pris d'assaut par une foule en délire, des retards effrayants avec des employés ahuris, notre champ d'action soumis au mystérieux pouvoir du Protocole, quelle perspective! Eh bien! tout a marché le mieux du monde; nous avons évité Grenoble, où du reste le Président n'est venu que le 3 : nous avons conduit nos jeunes gens à la Mure d'Isère, leur montrant ainsi la ligne probablement la plus hardie de France : tout s'est réduit à une belle course ajoutée au programme; du reste, peu d'encombrement et seulement les retards habituels, mais n'anticipons pas.

1^{er} août. — Gare de Lyon, 9 h. 5 départ. Ce départ s'effectue comme à l'ordinaire. Compartiments retenus, que l'on prend de haute lutte : à 9 h. 30, nouvelle lutte avec les voyageurs du train suivant qui envahissent nos wagons, mais enfin dès avant 10 heures nous sommes en marche; du reste nous arriverons à Lyon à l'heure réglementaire. Rien à signaler dans le trajet,

sauf que le chef constate l'oubli de la malle commune; un télégramme à Laroche, et les bagages rejoindront à Gap.

2 août. — A Lyon, nous trouvons M. Pierre Duclaux, frère du normalien, qui s'adjoint à nous. Nous visitons la place Bellecour, la cathédrale, etc.; par la ficelle, nous montons à Fourvières, qui nous donne une vue assez belle, mais sans les Alpes : nous parcourons la basilique et la crypte, et descendons par une pente rapide qui provoque quelques glissades. Nous longeons la Saône vers la place des Terreaux; puis, par les quais du Rhône, ayant pu ainsi jeter un coup d'œil sur les principaux monuments, nous revenons au buffet, où nous attend un bon déjeuner. Entre temps s'est déclaré une épistaxis (vulgairement : un saignement de nez), première belle cure du jeune Bricaire, élève d'Alfort, chargé du service médical de la caravane, et depuis notre collègue; ce ne sera pas la dernière.

Le voyage se continue non sans appréhension, mais sans encombre. Dès Voiron, nous pouvons nous rendre compte des ravages exercés par la Morge, tout en contemplant la belle chaîne de la Grande-Chartreuse. La vue croît en intérêt jusqu'à Grenoble, où nous rejoignent M. Malloizel, qui veut faire l'apprentissage de directeur des voyages scolaires, et M. l'ingénieur Merlin, notre futur collègue. Le temps toujours clair nous permet d'admirer les montagnes de plus en plus majestueuses que nous traversons : les inexpérimentés parmi nos jeunes gens se font montrer les flaques de neige et les glaciers de Belledonne, et s'étonnent ensuite de l'immense lit de cailloux du Drac, à son confluent avec la Romanche. A la gare de Vizille, le chef reçoit la visite d'un des premiers vainqueurs du Grand Pic de Belledonne, M. G. Hurlaux, son cousin, qu'il présente à la caravane. Bientôt commence l'ascension du plateau de la Mure : De Saint-Georges-de-Commiers, la voie gagne rapidement la vallée du Drac, qu'elle domine de plus en plus, franchissant de nombreux tunnels et d'immenses à-pic que l'œil ose à peine contempler. De bonne heure nous sommes à la Mure et, grâce aux soins de M. Kochersperger, convenablement installés dans l'hôtel du Nord et ses dépendances. M. Richard donne aux jeunes gens toute liberté jusqu'au dîner : les uns vont à la Bonne, d'autres au Drac, quelques-uns gagnent un Calvaire, d'où la vue s'étend sur le Valbonnais et le Grand Serre : Bizouerne a une nouvelle épistaxis : bref vers 7 heures, tout le monde à table se délecte de la chère si renommée de la Mure, et bientôt après va prendre un repos bien gagné.

3 août. — M. Richard, qui connaît l'avenir et sait combien seront rares les longues nuits, a fixé le premier repas à 8 heures. Nous escaladons ensuite le Mont-Simon (1,213 m.), qui domine la ville de 200 ou 300 mètres, et nous offre une vue, un peu limitée par la brume, mais qui s'étend cependant jusqu'à Lafrey et ses lacs; on échange quelques souvenirs historiques : un petit bois de sapins nous montre d'intéressantes colonies de fourmis, sur lesquelles M. Bouty nous donne de curieux détails : puis nous voilà descendant au galop les pentes rapides, excellent entraînement pour nos courses futures et aussi pour le déjeuner. L'hôtel se montre digne de sa réputation : il nous sert les écrevisses obligatoires, et nous savourons avec plaisir le crustacé rétrograde, si rare maintenant en France, et qui, phénomène étrange, abonde toujours à la Mure. Vers midi, nous reprenons le train pour Gap.

La ligne de la Mure semble plus effrayante encore à la descente, c'est avec une sorte de soulagement que l'on arrive à Saint-Georges. Long arrêt au soleil, à cause du retard des trains, mais enfin nous partons, et sommes bien dédommagés de notre attente par la beauté du trajet. Jusqu'au Col de Luz, ce ne sont que tranchées, tunnels, viaducs : à chaque pas, une vue nouvelle : en arrière la Dent de Crolles, Chamechaude, tout le massif de la Grande-Chartreuse, puis le Moucherotte, et la longue chaîne qui nous sépare du Vercors; à l'Est, le Trièves, que l'on domine de plus en plus et dont, à un tournant, on voit, dit-on, plus de 40 clochers; puis l'Obiou et le Dévoluy tout entier, s'écroulant dans de sinistres ravins où coulent de noirs torrents; enfin le curieux Mont Aiguille que nous montre chaque détour du chemin. Après le col, nous descendons, lentement d'abord, puis rapidement, le long du Buech naissant : le pays est toujours triste; la vallée marécageuse est bordée de montagnes arides; çà et là des travaux de reboisement et quelques beaux restes de forêts reposent l'œil fatigué de schistes noirs et de roches calcinées. A Veynes, changement de voitures; bientôt, après une longue descente, et par une pluie battante, arrivée à Gap.

À la gare, nous attendent MM. Laty et Peyrot, délégués par la Section, qui nous conduisent à l'hôtel de Provence, où tout est préparé pour nous recevoir, et nous font faire ensuite la visite de la ville. Le chef voit avec plaisir la statue de Ladoucette, ancien préfet et véritable bienfaiteur des Hautes-Alpes; c'est un nom bien connu en Lorraine, pays de M. Richard. La

cathédrale romane, à peine terminée, et surtout le monument de Lesdiguières, présentent seuls de l'intérêt. Un excellent dîner est suivi d'une réception : la Section de Gap offre à la caravane des rafraîchissements (est-ce le terme exact ?) plutôt inutiles, et M. le vice-président Faure lui souhaite la bienvenue, tout en regrettant qu'elle fasse à Gap une simple halte. Ce regret est partagé par M. Richard, qui répond en remerciant la Section pour toute la caravane, mais il a été impossible, cette fois, de procéder autrement. Le chef rappelle à ce propos le passage d'une autre caravane (Pâques 1894) allant à Nice, et le déjeuner pris au buffet de Veynes, sur le territoire de la Section, dans la société du regretté Xavier Blanc et de sa sœur. Suit une conversation cordiale qu'abrège l'heure matinale du prochain départ, et qui ne se termine qu'à notre arrivée à l'hôtel.

4 août. — Départ 5 h. 40. Nous trouvons bien du chocolat, mais pas de pain, boulangeries vides, restaurants épuisés, il nous faudra patienter jusqu'à Ubaye. A Prunières, nous trouvons des voitures venues de Barcelonnette, bientôt envahies jusqu'aux toits, et nous partons aussitôt. A Ubaye court arrêt, provisions, bientôt descente de voitures au pont du Pellegrin, où nous attendent nos collègues MM. Combe et Gastinel et deux autres personnes du Lauzet. Nous suivons la rive droite de l'Ubaye par un sentier très accidenté, où Créteau et Lœdlein, actuellement nos collègues, font de malheureuses spéculations, qui serpente dans les rochers à une grande hauteur au-dessus du torrent, tantôt traversant des buissons de noisetiers et plantes alpestres, tantôt se glissant dans d'étroites fissures, franchissant ruisseaux et cascades, et se terminant au Lauzet par un pont, dit romain, hardiment jeté au-dessus de l'abîme à pic où gronde la rivière. Là, nous trouvons MM. Arnaud, président de la Section de Barcelonnette et Derbez, professeur. Les présentations terminées, nous faisons le tour du lac, puis déjeunons fort bien, fort gaiement, et de fort bon appétit.

A 1 heure, nous repartons en voiture. Nous nous arrêtons d'abord pour entendre les savantes explications du Président sur l'enchevêtrement des couches calcaires, dans la montagne du Caire, puis pour observer une marmite des géants, où se trouvent encore les blocs arrondis qui l'ont formée et polie. Nos jeunes gens et leurs chefs sont vivement intéressés, et c'est avec plaisir qu'ils se mettent plus loin en marche vers la gorge et l'immense bassin de réception de Riou-Bourdoux. Ce torrent, avec ses eaux noires entraînant de véritables flots de lave, pro-

duit une impression sinistre, surtout quand on arrive au pied des immenses pentes de schistes qu'il ravine constamment, d'autant plus que la pluie nous surprend et que nous marchons dans une boue noire et visqueuse. Heureusement au delà du grand barrage se trouve le but de notre course, une maison forestière où la municipalité de Barcelonnette a envoyé des rafraîchissements, que nous partagerons bientôt avec la société de botanique venue en Congrès dans les Basses-Alpes. Un instant après nous arrivent en effet les botanistes tout trempés, parmi lesquels plusieurs dames, et leur bonne humeur ne semble pas souffrir de la pluie. Du reste celle-ci se calme peu à peu : nous remontons en voiture et, par une longue avenue de 3 ou 4 kilomètres, arrivons bientôt en ville. Là s'effectue grâce aux soins de M. Arnaud la répartition des logements : les botanistes occupent l'hôtel du Nord, nous occupons l'hôtel des Alpes et de nombreuses chambres en ville, que chacun gagne sous des torrents de pluie. Enfin, conventions faites pour demain, nous nous mettons à table à 8 heures, et aussitôt après, au lit.

5 août. — Aujourd'hui, jour de repos : aussi ne ferons-nous qu'une trentaine de kil. ; simple promenade sur la route d'Allos, et déjeuner champêtre. Vers 7 heures, guidés par MM. Comte, principal du collège, Derbez et Dubouis, professeurs, nous traversons nos 4 km. de plaine, et commençons à nous élever sur la rive gauche du torrent du Bachelard. La route, creusée dans le roc, monte d'une façon raide et continue, et un ardent soleil, rendu plus cuisant encore par la réverbération, rend la montée assez pénible. Heureusement la vue est belle sur la vallée du Bachelard, sur les montagnes du Sud où se montrent plusieurs flaques de neige. Après 5 ou 6 kil., la route tourne à l'Ouest et l'on découvre soudain la belle table de Séolane : un immense lacet remonte la gorge, fort remarquable, presque jusqu'au pied de la montagne, après quoi la route passant devant une bonne source, dont nous usons avec prudence, atteint les chalets des Agneliers. Dans la maison forestière, on ne trouve que du vin et de l'absinthe, mais bientôt arrive la voiture aux vivres, portant notre infatigable Président, sa fille et son petit-fils. Une chaude acclamation les salue, après quoi le couvert est mis sous l'ombre des mélèzes dans la forêt de Gâche : une source fraîche frappe notre vin, les vivres variés sont étalés et servis par d'obligeants commissaires ; puis, au café, commence une matinée lyrique, où le Président tient encore le principal rôle. MM. Bouty, le jeune Crémieu, le chef lui-même, lui tiennent

compagnie, et nous passons ainsi au milieu d'agréables collègues, en face de la belle nature, humant l'air pur de la montagne, quelques-uns de ces moments si chers à l'alpiniste, où il vit comme en rêve, dans un monde supérieur, inaccessible aux faiblesses et aux misères humaines.

Mais il faut redescendre, et la descente s'effectue par un sentier fort raide, ruiné par places, mais sans danger, où le pied se fait montagnard, véritable entraînement pour les jarrets novices; à Uvernet, rafraîchissements offerts par M. Arnaud (on boit ferme, dans le Midi!) puis, retour à la ville. La visite s'en fait rapidement : aucun monument remarquable, un buste de Manuel sur une fontaine, et c'est tout, ou à peu près. Les ordres sont donnés pour le réveil à 3 heures : le chef s'entend avec le voiturier pour le transport au col de Parpaillon des vivres et des sacs : on dîne, fort bien, et aussitôt, au lit!

6 août. — Le réveil est laborieux : les voituriers, chargés du service, connaissent bien les maisons, mais non les chambres. Enfin tout s'arrange, mais le jeune Crémieu est malade : il geint et se roule dans son lit; le docteur Bricaire y perd son latin. M. Richard visite le patient, tâte son pouls, consulte sa langue, et conclut que le jeune homme est malade; puis il rédige son ordonnance : repos jusqu'à 7 heures, ensuite départ pour Embrun par la voiture et le chemin de fer : le tout sous la surveillance du normalien Duclaux, un peu fatigué, et qui offre, au Club et à la caravane, son dévouement et son expérience. Mais avant 7 heures, le mal était dissipé, selon les prévisions du chef. Quant à nous, montés en voiture à 4 heures précises, nous sommes à la Condamine à 5 heures, et aussitôt en route pour le Col.

M. Armand et M. Jean Caire, le peintre connu, nous précèdent, et la montée s'effectue régulièrement, sans fatigue : le temps est gris, un peu brumeux : on aperçoit à peine les flancs de la vallée, et le cheval loué par Mouchotte et monté par Prestat, son associé (tous deux actuellement nos collègues) : le premier ne sait pas marcher; il fera 50 kil. à pied dans sa journée tout en montant de 1,600 mètr. ! Une pluie fine, qui nous surprend sous bois, nous rafraîchit fortement avant l'arrivée au camp des Chasseurs Alpins, situé au Sud du col, vers 2,200 mètr. d'altitude. Une vingtaine de tentes, comme de gros champignons blancs; se détachent sur la verte prairie du Parpaillon. Le capitaine Cafenne nous fait visiter une tente, dont nos jeunes gens étudient les curieux et commodés arrangements : il nous

force même à nous rafraîchir, en l'absence du cantinier, avec quelques bouteilles de sa provision particulière. Cependant le cheval et une portion de la caravane suivent les longs lacets de la route stratégique, tandis que le reste grimpe, par des prairies fortement inclinées, les 5 ou 600 mètr. qui nous séparent de l'entrée du tunnel. L'ascension se fait sans accident, sinon sans quelques hésitations : cependant nos vivres montent lentement, emportés par le câble du Génie que M. le lieutenant Loiseau a bien voulu mettre à notre disposition. En haut, nous trouvons 13 ou 14 membres de la Section d'Embrun, venus à notre rencontre : à 32 kil. et par 2,850 mètr. d'altitude !

Nos vaillants collègues sont partis la veille après midi, comptant faire l'ascension du Grand-Lombard : le mauvais temps a tout empêché, et ils ont dû camper avec des Chasseurs Alpins et des soldats du Génie. D'autres, nous disent-ils, sont en route pour le col. En effet, à peine sommes-nous à table dans la salle de la cantine, occupés à dévorer, après la soupe qu'a préparée le cantinier, les conserves, omelettes, viandes froides, apportées par nous, qu'un hourrah salue l'arrivée de M. Arduin, maire d'Embrun et président de la Section. Bientôt entrent plusieurs officiers, qui se placent au milieu de nos jeunes gens. Il est facile de deviner l'entrain du déjeuner, l'enthousiasme qui accueille les discours de MM. Arnaud, Richard, Arduin et du lieutenant Loiseau qui vient de retrouver en M. Merlin un ancien camarade et en M. Malloizel un ancien et sympathique professeur : jamais nous n'avons été à si belle fête : l'*Asti spumante* de M. Arnaud pétillait dans les verres, tandis qu'il nous chante la romance de Taïtou et Crispi, joyeusement accompagné au refrain par toute l'assemblée.

Mais nous avons encore plus de 18 km. jusqu'à Crévoux, et il faut monter au col. En route donc, sac au dos cette fois, et nous escaladons bravement les dernières rampes. Hélas ! pas de vue ! M. Arduin est navré, car le panorama serait splendide ! Qu'y faire ? Nous redescendons dans le brouillard et, au bas du col, retrouvons MM. Armand et Caire, qui ont traversé le tunnel, et auxquels nous faisons de chaleureux adieux. Rien ne peut les retenir avec nous, et c'est navrés que nous reprenons la descente. Au camp du Génie, des mulets militaires nous attendent, que l'on charge de nos sacs. Quelques kilomètres sur une route régulière et facile, et nous trouvons les premières voitures, dans lesquelles les plus jeunes ne montent qu'à grand-peine. Bientôt on arrive au camp Nord des Alpins ; là nous

trouvons encore des collègues, entre autres M. Dubeau, procureur de la République, et des officiers trop aimables, qui veulent nous retenir de force, et que nous quittons avec regret. A Crévoux, d'autres voitures nous attendent : le chef croit la course finie et, bien que préférant ses jambes, monte avec confiance dans la confortable voiture de M. Arduin.

Mais quel chemin atroce, défoncé, pavé de rocs saillants, toujours montant et descendant ! plusieurs de nos collègues quittent les voitures et n'y remontent pas : M. Richard, descendu deux fois, maudit sa grandeur qui le retient aux côtés du Président ; enfin on arrive au Pont-Neuf, où nous attendent des rafraîchissements, offerts par de charmants collègues. Là se forme le cortège : il s'avance majestueusement vers la Durance et les remparts qui donnent à la ville un aspect imposant ; puis s'effectue notre entrée solennelle, au milieu d'une population curieuse et sympathique ; bientôt, sur la grande place d'Embrun, la caravane se répartit entre les deux hôtels : les dispositions sont prises pour le lendemain, on dîne, et bientôt chacun peut rêver à l'aise aux péripéties de cette inoubliable journée.

7 août. — On part vers 8 heures, par une forte chaleur : quelques élèves se reposent : en revanche Crémieu est gai et gailard. En compagnie de plusieurs membres de la Section et de M. l'Inspecteur des Forêts, Bergère, nous parcourons une partie du périmètre du torrent de Sainte-Marthe : des travaux forestiers fort intéressants et considérables, les uns tout récents, d'autres anciens déjà, ont à peu près dompté le torrent, autrefois très dangereux, et une forêt renaissante commence à couvrir les berges autrefois affreusement ravinées. Nous montons sur un plateau, qui domine Embrun au Nord, et nous donne une vue fort belle sur les vallées du Sud et la chaîne franchie par nous hier. On nous indique la position du col de Vars, de notre col du Parpaillon, de celui des Orres auquel nous avons songé tout d'abord : les torrents, venant de ces vallées, ont creusé dans les contreforts d'immenses ravins, emportant toute la terre végétale, et formant de vastes étendues improductives, que les communes refusent de vendre à l'État, se condamnant ainsi à une ruine imminente. C'est avec soulagement que l'œil se repose sur les forêts qui tapissent les flancs du Morgon. On nous parle avec enthousiasme de la fête récente du Boscodon, où se trouvaient réunies les quatre Sections d'Embrun, Barcelonnette, Briançon et Gap, et dont nous regrettons de ne pou-

voir visiter le théâtre : mais nous devons nous borner, et surtout éviter un excès de fatigue chez nos jeunes gens.

Après déjeuner, visite de la cathédrale, du ^x^e siècle, avec un curieux portail en marbre rose, et incrustés dans la porte les fers de la mule de Lesdiguières ! M. l'archiprêtre Guérin a bien voulu étaler à nos yeux son splendide trésor : il nous donne lui-même de savants détails sur les antiques ornements, les dentelles précieuses, les vieux missels, plusieurs fois admirés dans les expositions ; il nous montre aussi les vieilles orgues ; les stalles en marbre du chœur ; nous lui adressons nos cordiaux remerciements. Nous escaladons la tour Brune, du ^x^e siècle, en mauvais état, et dont l'ascension est un peu scabreuse : elle nous donne même vue que ce matin, après quoi nous faisons la promenade fort belle du Roc d'Embrun avec son effrayant précipice.

A 8 heures, la Section reçoit la caravane. Pendant les préparatifs, nos jeunes gens ont allumé une trentaine de lampions, et font en monôme le tour de la place, avec des chants où le Club Alpin et le chef d'excursion sont acclamés ; malheureusement, la pluie nuit à l'illumination qui attire nombre de curieux. Dans la salle de la mairie, ornée de drapeaux et de guirlandes, se pressent plus de soixante personnes, entre autres plusieurs officiers : on prend le café et la bière, puis, au champagne, commencent les discours.

M. Arduin souhaite la bienvenue à la caravane, dont il considère la visite comme un honneur rendu à la Section renaisante, mais forte déjà ; M. Richard parle de la réunion du Parpaillon à près de 3,000 mètres d'altitude : fait inouï dans les fastes des caravanes scolaires, témoignage du vif intérêt que leur porte la Section, fier exemple d'énergie alpine ; M. Catier, président honoraire, rappelle le souvenir de Cézanne, le deuxième président du Club ; M. Bouty parle des richesses de la cathédrale, et remercie M. l'archiprêtre ; enfin, M. Dubeau, vice-président, porte la santé de MM. Durier et De Jarnac ; MM. Pierre Duclaux et Bizouerne demandent leur admission au Club ; le lieutenant Alix chante les *Petits Alps*, accompagné en chœur par toute l'assemblée : l'enthousiasme est à son comble, et c'est avec regret que nous voyons cesser cette belle soirée, charmant souvenir de notre passage à Embrun. Mais la soirée n'est pas terminée pour tout le monde, car une heure après, le chef, qui a reçu l'hospitalité de M. Arduin, entend une sérénade qui le reporte au col d'Allos : c'est la joyeuse ballade des no-

taires de Barcelonnette, due au président Arnaud, et dont le joyeux entrain réveille toute la ville. Tout se calme enfin, et les chefs peuvent rêver à la fois à la journée du Parpaillon et à la nuit du col d'Izouard.

8 août. — A 7 h. 20 min., nos comptes réglés, nos adieux terminés, nous partons, échangeant une dernière acclamation avec nos collègues restés sur le quai. M. Malloizel a fait à l'hôtel une chute peu grave, mais qui l'a privé de la réunion d'hier, et le retient à Embrun : il nous précédera à Briançon ; en revanche, M. Dubeau nous accompagne jusqu'à Château-Queyras. Nous traversons la Durance, et bientôt descendons à Mont-Dauphin, dont nous voyons depuis longtemps les vastes fortifications. En omnibus à Guillestre, où nous fretons une voiture pour les sacs et les fatigués. Bientôt, après une longue montée, nous entrons dans la fameuse Combe du Queyras, que nous suivons pendant 13 ou 14 km. C'est une gorge, ou plutôt une fissure immense au milieu de rochers à pic, au fond de laquelle bouillonne le Guil, laissant à peine l'espace nécessaire à la route : et dans ce long trajet, deux groupes à peine de maisons ! Cette gorge est certainement une des plus grandioses des Alpes, malgré un peu de monotonie ; nous l'avons parcourue en 1893 déjà, nous la re-voyons avec plaisir. Heureusement, le temps est couvert, sans quoi la chaleur serait insupportable. Vers midi, nous arrivons à Château-Queyras, où, à l'hôtel Puy Cot, nous attend un bon déjeuner ; sept de nos jeunes gens demandent leur admission au Club : les chefs les félicitent avec enthousiasme et promettent à leur demande un accueil favorable.

M. Richard a trouvé un ancien élève dans un lieutenant qui propose une visite du fort : plusieurs acceptent, pendant que les autres chargent les sacs sur une voiture légère, qui les transportera, avec quelques paresseux, jusqu'à Brunissard, puis en route. Le chemin se fait gaiement, malgré une pluie heureusement bénigne. A Brunissart, les bagages passent sur le dos de deux mulets, et Créteau sur un troisième, et, abandonnant la route stratégique trop longue, nous grimpons directement au Col. A 6 heures nous sommes arrivés, et sans nous arrêter à la vue, bien voilée du reste, nous entrons nous chauffer (il gèle, à 2,388 mètr.!) dans la salle à manger ; en attendant le dîner, le chef visite les êtres, répartit les cinq lits disponibles entre les fatigués et les jeunes, vérifie le campement, et l'on se met à table. Repas gai, bien servi, avec des chansons au dessert : un lampion, échappé à la pluie, plonge dans l'extase la petite-fille

de nos hôtes. Bientôt, coucher : opération simple et rapide, puisqu'il suffit de se plonger dans la paille en s'entourant de couvertures. Une lanterne éclaire vaguement le campement : on entend quelques rires, quelques exclamations, mais la fatigue fait son œuvre ; chacun se calme bientôt et dort.

9 août. — A 4 heures, la trappe se soulève sans bruit : le corps de M. Rogery s'enfonce graduellement dans le vide et disparaît peu à peu. Cinq minutes après, le chef, évitant prudemment bras et jambes, soulève à son tour la trappe, et disparaît. Ces messieurs se rendent ensemble au Col, mais la vue ne s'étend que sur les montagnes de Ceillac et de Saint-Véran parsemées de flaques de neige. Peu à peu, la caravane se groupe, mais un vent froid la ramène au refuge où le café noir est vivement absorbé, et aussitôt, en route, sac au dos. Nous suivons la nouvelle route stratégique, en coupant souvent par l'ancien chemin des mulets ; bientôt nous sommes au Lans, d'où la vue est fort belle en arrière sur Rochebrune, puis à Cervières. Les 10 km. jusqu'à Briançon nous semblent longs, bien qu'ils nous montrent une belle vallée, des rochers curieux, des forts juchés sur tous les sommets, à la fin, une belle vue sur la vallée de la Durance et les montagnes neigeuses de la Vallouise. La montée finale à 10 heures et en plein soleil est surtout pénible, mais enfin nous arrivons, escaladons les escaliers de la grand'rue, et envahissons l'hôtel de la Paix. Mais on n'a pas vu M. Malloizel : inquiétudes, conjectures ! Mais le voilà, il arrive ! il est venu coucher à Château-Queyras, est reparti ce matin à 3 heures pour le refuge, nous a manqués, et a rattrapé en route l'arrière-garde ! Qu'eût-il fait bien portant ! Des ordres sont donnés pour le repas, le gîte est préparé : au collège, les jeunes gens ; les membres du Club chez d'obligeants collègues : le soir, réception. M. Vagnat, Président de la Section, une vieille connaissance de 1893, veille à notre installation ; à 11 heures, nous sommes à table devant un bon déjeuner.

Une promenade au-dessus de la ville, sur la rive gauche de la Durance, pendant laquelle nous visitons un fort qui nous offre une fort belle vue, nous conduit à un pont métallique, audacieusement jeté sur la Cerveyrette. M. Challier, le Secrétaire de la Section nous guide avec plusieurs collègues et nous donne des détails sur la construction de ce pont hardi, et la prise d'eau qui actionne l'usine d'électricité. Nous visitons cette usine et, par des sentiers ombreux et frais, revenons à la ville. Nos jeunes gens, admis au cercle, font leur correspondance et se

reposent en lisant les journaux. Après le dîner, nos collègues viennent nous chercher pour la réception. Le café et le punch, bien largement servis, donnent une humeur charmante à une société aussi nombreuse que celle d'Embrun, surtout à nos jeunes gens. Aussi l'enthousiasme éclate au discours de M. Vagnat, qui rappelle l'ancienne caravane, et témoigne une vive satisfaction d'en recevoir une seconde; M. Richard remercie : des excursionnistes de 1893, il est le seul présent, mais il a gardé le souvenir du cordial accueil fait à l'ancienne caravane, et que la nouvelle retrouve aujourd'hui : il félicite M. Vagnat de la décoration si méritée qui vient de lui être conférée, et dont l'honneur rejaillit sur la Section et sur le Club tout entier : déclaration qu'accentue un triple ban. Cette réunion si cordiale prend fin trop tôt au gré de nos dévoués collègues et au nôtre : mais le lever est à 5 heures, et la nuit du refuge ne nous a pas trop reposés.

10 août. — M. Challier et plusieurs collègues, dont le Principal du collège, nous accompagnent jusqu'au village du Mont-Genèvre. Les sacs et trois paresseux nous suivent sur la voiture publique. Nous montons d'abord sur une route creusée dans le roc, qui domine la Durance, et d'où nous apercevons plusieurs forts très élevés. La rivière franchie sur un beau pont, nous prenons un sentier en forêt, qui abrège considérablement, et nous arrivons au village avant la diligence. Nous dégustons l'Asti dans l'auberge de l'endroit, installons M. Crémieu, soudain fatigué, dans la voiture, et en route pour l'Italie. Sur la borne frontière est assis un douanier. Cinquante pas plus loin se promène un gendarme qui nous conduit à un officier un peu plus éloigné : celui-ci nous pose quelques questions, auxquelles répondent les polyglottes de la troupe, car naturellement on parle italien; quand il sait qu'il s'agit d'une caravane du Club Alpin, il nous laisse passer.

Nous arrivons ainsi au bureau de la douane, où stationne notre voiture, entourée de douaniers, de soldats et de badauds, puis à une barrière en bois qui suit la frontière, enfin à des baraquements occupés militairement; un pont-levis permet de franchir une profonde coupure de la route. Nos collègues refusent le déjeuner que nous leur offrons à Césanne; ils nous quittent, chaudement remerciés, poursuivis de nos acclamations. Bientôt nous voyons Césanne au fond d'une profonde vallée; un sentier très raide, très poussiéreux, fécond en glissades, accélère la descente. Nous trouvons un déjeuner fort convenable,

puis parcourons rapidement, sur la rive droite de la Doire, en vue du Chaberton, que nous contournons depuis le col, les 12 kilomètres qui nous séparent d'Oulx.

Là, nous prenons le train, qui a, nous le constatons avec satisfaction pour notre pays, une demi-heure de retard. La ligne, bien encaissée, traverse de nombreux tunnels, outre le grand tunnel du Mont-Cenis; elle nous donne une vue limitée, mais cependant quelquefois de belles échappées vers le Nord, en particulier sur les forts de Modane et les glaciers de la Vanoise. L'Arc gronde maintenant à nos côtés, nous séparant à Saint-Michel de la route du Galibier, théâtre d'exploits précédents; en face le beau Perron des Encombres. Un défilé, plusieurs ponts et tunnels, et nous sommes à Saint-Jean-de-Maurienne.

Sur le quai, plusieurs membres de la Section, qui nous accompagnent en ville, et nous offrent des rafraichissements acceptés de bonne grâce, car il fait bien chaud. M. Richard s'informe timidement des projets du lendemain : il sait sa troupe fatiguée et craint l'ardeur de ses hôtes. Aussi frémit-il quand on lui montre le but projeté, une montagne au Nord à contourner à grande altitude, pour aller, près d'un village voisin, étudier de curieux glissements de terrain : un tunnel creusé pour l'écoulement des eaux, des carrières d'ardoises à visiter, tel est le programme, et il faut partir à 4 heures du matin, à cause de la chaleur ! On transige et on décide ce qui suit : il y aura deux groupes : le premier, avec M. Richard, accomplira le programme; le deuxième restera au lit, puis fera une petite promenade. Quatorze braves s'inscrivent pour le premier groupe, et tout bien conclu, on se donne rendez-vous pour le lendemain 4 heures : après quoi on dîne, et dans son lit, on prend des forces pour la journée finale.

11 août. — M. Richard est vieux; il aime ses aises; il vient de passer des soirées trop longues, des nuits trop courtes; il part demain à 3 h. et demie du matin; et pourtant c'est avec une satisfaction intime, bien que dissimulée, qu'il a dû accepter le programme de la course. C'est que, il le sait, il pourra dans deux jours se lever aussi tard qu'il voudra; il sait aussi, et l'a dit, quelle belle vue nous ménage cette course: enfin quelle satisfaction de voir son vieil ami Bouty, M. Rogery et une dizaine de jeunes gens secouer une paresse intempestive et songer qu'ils quittent ce soir la montagne ! A 4 heures, on a pris le café noir (dans des assiettes, faute de tasses), on traverse l'Arc et on grimpe un petit sentier, fort bien tracé, dû à la Section, qui

nous élève rapidement au-dessus de Saint-Jean. MM. Fodéré, vice-président; Vulliermet, secrétaire; Praz, trésorier; Martin, membre de la Section, marchent en tête; avec nous, un professeur et sa jeune femme, un garçon de treize ans et un photographe : en tout 21 personnes. Nous suivons de l'œil notre ligne d'ascension de 1895 au Grand-Châtelard, sous la conduite du sympathique président d'alors, M. Bartoli, et songeons avec plaisir à notre rentrée triomphante et musicale à Saint-Jean. Bientôt à l'Est apparaissent les glaciers des Grandes-Rousses, dominés par l'Étendard, l'une des premières conquêtes (1872) de notre éminent collègue M. Puiseux, de la Direction Centrale; puis les montagnes du Nord de la Grave, les Aiguilles d'Arve, et une foule de pics et d'aiguilles que nous désignent nos aimables guides. Quelques haltes nous reposent, tout en nous permettant d'admirer le panorama, et vers 7 heures, nous arrivons à Mont-Denis. Là, doit nous attendre un petit fût de vin : mais rien ! Le curé du village sera notre victime, empressée du reste : M. Vulliermet va lui exposer le cas, et aussitôt il vient nous inviter à entrer à la cure. Nous dévalisons pain, fromage, vin blanc : notre hôte, jeune et ardent alpiniste, nous excite, et boit à la caravane et au Club Alpin : nous buvons à son aimable réception, et lui persuadons qu'il est digne de faire partie du Club, merveilleuse façon de reconnaître l'hospitalité du curé d'un pauvre village !

Nous redescendons à Saint-Julien, guidés par notre hôte : il nous montre les glissements de terrain qui menacent le village; de grands travaux sont faits pour les combattre, mais avec peu de succès jusqu'ici; le sentier que nous suivons a été lui-même enlevé, et il nous faut descendre ou plutôt glisser le long d'une longue pente raide, couverte de dalles de schistes, où notre compagnon le professeur fait triste figure ! Nous arrivons bientôt à un sentier inférieur, qui domine immédiatement le torrent, et d'où l'on voit le tunnel creusé dans le roc pour détourner les eaux et en arrêter les ravages en consolidant le terrain. Des deux côtés, des ouvertures où travaillent des ouvriers : ce sont des carrières d'ardoises, très importantes, dont nous visitons les abords : un pont vertigineux les relie, qu'heureusement nous n'avons pas à franchir. Entre temps, nous avons rencontré le baril de vin; il faut le boire, et nous en profitons pour faire une halte au village, où nous sommes photographiés ! Puis, 5 kil. jusqu'à Saint-Jean, où nous trouvons en arrivant un bataillon de ligne, les armes en faisceaux, préparant le déjeuner,

et qui repart dans quelques heures. Nos collègues déjeuneront avec nous : rendez-vous est pris pour 11 heures. Nous avons du reste retrouvé le deuxième groupe, bien reposé, que le premier raille doucement.

C'est le repas des adieux : les deux Duclaux vont partir pour l'Auvergne ; MM. Richard, Malloizel, Bouty, Rogery, Merlin ne prendront pas part au repas du soir. Aussi le repas est un peu triste ; on sent la séparation prochaine. Le champagne traditionnel est offert par les jeunes gens ; M. Fodéré prononce une allocution où il remercie la caravane d'un second passage à Saint-Jean, et la félicite de son courage et de son endurance : M. Richard remercie de leur concours ses collaborateurs, chefs, membres du Club, commissaires ; il rappelle les faits les plus saillants du voyage, et surtout les belles et cordiales réceptions faites par les Sections visitées ; il se félicite enfin de voir une seule excursion procurer au Club neuf nouveaux membres, dont il ne pourra bientôt que s'honorer. Des bans énergiques ponctuent les allocutions ; nos collègues locaux doublent les bouteilles, et il faut que le chef mette énergiquement un frein à l'enthousiasme exubérant. Liberté est donnée pour l'après-midi ; on dînera à 5 heures.

Une visite à la cathédrale, peu remarquable ; une autre au musée fort curieux de M. Vulliermet, père de notre collègue, lequel contient une foule de curiosités et d'antiquités recueillies patiemment et savamment dans toute la Maurienne, et nous arrivons bientôt au diner et au départ. A 6 h. 42, nos jeunes gens sont embarqués, sous la direction de M. Kochersperger qu'assiste M. Delpeuch : un dernier ban, une dernière acclamation en l'honneur du Club et de ses chefs, et le train part, emportant la caravane qui rentre heureusement à Paris.

En résumé, une de nos excursions les plus intéressantes et les mieux réussies.

L. RICHARD,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

EXCURSION AUX GORGES D'OMBLÈZE ET A LA FORÊT DE LENTE

4 août 1897. — Le récit d'une tournée de huit jours dans le Vercors, à la Grande-Chartreuse, à Annecy et au Galibier ne saurait offrir grand intérêt, tant ces diverses régions sont parcourues et ont été souvent décrites.

Moins connues sont les gorges d'Ombrière et la forêt de Lente, par où débuta ce modeste voyage, et sur cette course peu classique, mais fort belle, quelques renseignements pourront être utiles à nos collègues.

C'est à Crest, sur les 8 h. et demie que nous débarquons, Jean Marguery et moi, par une belle soirée d'août. Passé la nuit à l'hôtel Reboul (chambre 2 fr.). Le lendemain, visite de la ville, escalade à la vieille tour géante, d'où se déroule un immense panorama ; il est déjà 9 h. 20 min. quand nous partons par le courrier de Beaufort (16 kil., départ tous les matins). La route remonte la vallée de la Drôme, bordée à droite par les crêtes hardies qui enserrent la forêt de Saou. Au village de Blacons, nous prenons à gauche la route qui s'engage dans la vallée de la Gervanne. Quelques montées assez douces, et voici Beaufort, village perché, en partie entouré de remparts, dominé au Nord par un amphithéâtre de hauteurs escarpées ; nous descendons de voiture, et nous voilà partis de notre pied léger.

Il est 11 h. 15 min., et l'on compte 6 kilom. d'ici au Plan-de-Baix où nous dînerons. Bientôt la route entame la montée, sur des pentes couvertes de petits chênes verts ; les lacets se laissent facilement couper. Cette montée de Beaufort à Plan-de-Baix par les raccourcis est dénuée de tout intérêt. De plus, nous sommes au *bon du jour* ; un orage se prépare, et nos omoplates n'ont pas encore l'habitude du sac ; aussi cette étape nous est-elle des plus pénibles.

Voici enfin le plateau, au-dessus duquel s'éparpillent les maisons de Plan-de-Baix, vers l'altitude de 700 mèt. ; nous entrons (12 h. 40 min.), à l'auberge de la mère Salvan, et laissons voluptueusement choir nos sacs, chute qu'accompagne l'écroulement de nos propres personnes. Un repas léger est vite prêt et répare nos forces ; entre temps a crevé l'orage, le ciel est nettoyé, l'air rafraîchi. A 3 h. 10 min., on se remet en marche pour les gorges d'Ombrière. Une bonne route mène de Plan-de-

Baix à ces gorges; elle suit la hauteur à mi-côte; à droite gronde la Gervanne, à gauche une barre escarpée profile ses dentelures; les pentes verdissent, les crêtes se haussent, et déjà le paysage revêt un aspect tout alpestre.

A peu de distance mugit la cascade de la Druise; pour y aller, nous prenons, à un kilomètre et demi de Plan-de-Baix, un sentier à droite qui descend raide sur la rivière, et nous mène (4 h.) au sommet de la cascade. Cataracte d'écume dans un gouffre de roc et de lierre, la Gervanne plonge de 40 mètres à pic; le coup d'œil est superbe, et doit l'être encore davantage du pied de la chute; le temps nous manque malheureusement pour y descendre. Nous remontons à travers près le bord de l'eau jusqu'à un moulin, d'où un bon chemin nous ramène sur la route. Bientôt, la vallée s'étrangle, et un bec de rocher en surplomb indique l'entrée des gorges.

Désormais, pendant près d'une lieue, nous remontons les méandres du défilé grandiose et charmant; la Gervanne tantôt glisse rapide entre les rocs arrondis, tantôt s'élargit en nappé profonde; de chaque côté les rochers montent en murailles de 50 à 100 mètres, coupées de corniches à végétation luxuriante. On ne se lasserait point d'admirer en détail toutes les sinuosités de cette gorge si peu connue; mais l'heure nous talonne, accélérons. Le passage s'élargit, de la direction Est-Ouest incline vers le Nord et s'inonde brusquement de soleil; à gauche, deux cascates tombent en jets gracieux dans un fouillis de verdure; on les appelle — point de fausse honte! — la Grande et la Petite-Pissoire.

Bientôt nous débouchons dans la vallée d'Omblèze, magnifique corbeille entourée de crêtes dentelées de 12 à 1,500 mètres orientée du Nord au Sud, sans autre issue que la gorge d'où nous sortons. A notre droite montent des cimes boisées; au fond, les escarpements d'Ambel (1,585 mètr.), dominent le cul-de-sac où naît la Gervanne. Le chemin remonte toujours la vallée; çà et là, nombre de hameaux se dissimulent sous des bosquets de noyers.

A 5 h. 50 min, nous voici à Omblèze, chef-lieu d'une commune de 300 âmes, pauvre village gavot, isolé loin de toute civilisation, tapi dans l'ombre de ses montagnes: dix ou douze maisons-étables, c'est tout, avec la très humble église, et le très modeste débit où nous entrons vider un verre de vin. Nous avons compté passer la nuit à Omblèze; l'aspect du lieu nous donne à réfléchir; d'ailleurs, renseignements pris, nous trou-

verons à la ferme d'Ambel souper et gîte : Omblèze est à 700 mètres d'altitude, Ambel à 1,300; en marchant bien nous serons là-haut dans une heure trois quarts. Donc, en route. Nous enfilons (6 h. 10 min.) le sentier d'Ambel, qui s'amorce à cinquante pas à droite, au delà du village; il grimpe hardiment sur des pentes rocailleuses et l'altitude augmente vite; au bout d'une demi-heure, bifurcation : c'est à gauche, qu'il fallait prendre; engagés sur le sentier de droite, nous reconnaissons à temps notre erreur. Plus haut, le bois commence, et l'on peut à son choix suivre la pente de plus en plus raide ou zigzaguer par les lacets. A cette heure du soir, un calme serein règne sur ces hauteurs; à de longs intervalles tinte une clochette de troupeau; le crépuscule embrume la vallée, les crêtes ont terni, et seul un nuage isolé dans le ciel pur se rose encore aux rayons du couchant. Cependant, nous escaladons toujours d'un pas allègre, l'épaule déjà faite au sac; le chemin se ramifie dans les prairies et les bouquets de hêtres, dépasse un chalet; la dernière côte est gravie, et, à 7 h. 45 minutes, nous atteignons le col que domine à gauche la cime d'Ambel. Bonne ascension, gaillardement enlevée.

La nuit règne déjà sur l'autre versant, et le croissant de la jeune lune éclaire vaguement bois et pâturages. Le chemin se dégage bientôt des ténèbres de la forêt et dévale vers un fond où apparaissent les bâtiments d'Ambel; à 7 h. 55 min., nous heurtons à la porte. Accueil peu engageant d'abord : pouvons-nous souper? les vivres sont rares ce soir, car les gens loués pour les foins ont les dents longues. Pouvons-nous coucher? de deux lits offerts aux voyageurs, l'un est occupé, il faudra s'arranger de l'autre. Et nous attendons, nous attendons, étouffant les cris de révolte de nos appétits : enfin la souprière apparaît dans une gloire de vapeur; au bouillant cataplasme succèdent un gigot doré, fromage et miel du terroir : nous avons soupé comme des rois! Le coucher, c'est une autre affaire : un lit de deux pieds de large pour deux, et sur le parquet de mystérieux frôlements... n'insistons pas.

Jeudi, 5 août. — Vers 4 h. et demie, aux premières blancheurs du jour, je secoue mon camarade; le temps de s'astiquer, de boucler les sacs, nous descendons à la salle basse où l'hôtesse s'active déjà devant le feu; une collation substantielle est absorbée. Vient ensuite le quart d'heure rabelaisien; nous l'appréhendions, ayant lu dans un Guide qu'à Ambel le prix des provisions est en raison directe de l'altitude. Nous nous faisons un plaisir

de détruire cette légende : souper, chambre et déjeuner nous reviennent à un petit écu par tête.

Il va falloir maintenant gagner la forêt de Lente et, si possible, être pour dîner à la Chapelle-en-Vercors ; les appréciations sur la longueur de la course varient entre quatre petites et huit bonnes heures. Course longue et compliquée, nous a-t-on dit ; guide indispensable. Un guide ! allons donc ! débrouiller lui-même sa route, n'est-ce pas la moitié du plaisir de l'alpiniste ? et nous partons (5 h. 45 min.) pour Tubanel, où nous trouverons à prendre langue.

Le sentier monte à travers prés, entre sous bois, et joint un assez bon chemin. A gauche, les roches d'Ambel s'inondent de clarté, au-dessus des vastes prairies mouchetées de bouquets d'arbres. Une crête franchie, l'on incline à droite, et en face apparaît Tubanel, bergerie campée à mi-côte sur un versant herbeux ; nous l'atteignons à 6 h. 35 min.

Il faut croire que les renseignements obtenus ne sont pas d'une clarté limpide ; car, au lieu de monter en face, puis à gauche, nous inclinons beaucoup trop à droite, jusqu'au moment où cartes et boussoles consultées nous remettent sur la bonne voie. Devant nous, un pâturage où résonnent les clochettes d'un troupeau de bœufs ; au delà, la forêt de Lente étend ses futaies de sapins et de hêtres. Mais nos regards n'en embrassent qu'une faible partie ; bien loin, au Nord et à l'Est, elle couvre un immense espace de plateaux, de chaînes et de vallons ; sauvages et peu explorés sont encore nombre de ses recoins, malgré les routes hardies que le service forestier y a fait exécuter récemment. Pour gagner la Chapelle, il va falloir la percer du Sud-Ouest au Nord-Est.

Il est 7 h. 25 min., quand nous pénétrons dans la forêt. Une promenade délicieuse commence à l'ombre des grands arbres, le long des fourrés ; on s'attarde à savourer les framboises, les fraises parfumées qui parsèment le gazon. Trêve pourtant de flânerie ; une bifurcation se présente ; sans hésiter nous prenons à droite. Le chemin s'élève graduellement sur des pentes assez raides, entre les hautes colonnes des sapins, et finit par atteindre un col, probablement celui de l'Infernay, percé dans la chaîne de Serre-Montuez (1,710 mètr.), le point culminant de la forêt. Au delà de ce col, nous joignons une route qui descend vers le Nord, le long du versant Est de la chaîne, toujours en plein bois. Parfois, à droite, à travers les arbres, apparaît le bas-fond de prairies où se trouve le domaine de Lente ; mais nul chemin

ne se présente pour y conduire directement, et la marche de flanc se poursuit, à la longue monotone. Enfin, voici un croisement de routes : nous enfilons celle de droite qui s'infléchit vers le Sud, et dévale en pente douce parallèlement au chemin déjà suivi. Exaspérant devient ce lacet dont nous ne voyons plus la fin ; nous nous décidons à couper sur la gauche, en plein taillis, les oreilles rudement caressées par les branches des jeunes sapins. C'est ce que nous aurions dû faire il y a une heure ; les arbres s'écartent bientôt et nous voici sur la bonne voie. Devant nous verdoie le tapis des pâturages qui occupe une dépression longue de près de 2 kil., sur un demi-kil. de large, au centre de la forêt, vers 1,000 mèt., d'altitude ; tout autour, ondulent pentes et vallons, cirque immense enveloppé jusqu'aux cimes d'un manteau de futaies séculaires ; le domaine de Lente groupe ses bâtiments à notre droite.

Courte halte. Il est 9 h. 45 min. ; la Chapelle est encore loin, et le chemin peu commode à trouver. Nous rentrons sous bois à l'angle Nord-Est du bassin de Lente, dans la direction indiquée par un groupe de faneurs. Le sentier monte tout droit ; mais bientôt bifurcation ; faut-il prendre à droite ou à gauche ? On a omis de nous le dire. Fort heureusement des troncs d'arbres abattus et des coups de cognée tout proches indiquent la présence de charbonniers. Je m'avance à leur recherche dans la direction des coups ; ceux-ci s'arrêtent ; mais tout près, une mince fumée bleue se balance sur les fourrés. Fonçant à travers les arbustes qui me fouettent le visage, je débouche sur une clairière vide ; plus de fumée, silence. Soudain les coups de retentir derrière moi, de s'arrêter, de reprendre encore ; je me retourne, pestant de bon cœur contre le bois ensorcelé, j'escalade un monceau de rocs et je déniche enfin mes charbonniers à deux pas du chemin. Vingt minutes de perdues, mais nous en avons le cœur net, et deux cents pas à droite, nous voilà sur une excellente voie qui va sans encombre nous mener à la Chapelle.

De nouveau commence une longue marche sous bois. Ombragée, mais sans vue, la route s'allonge à flanc de colline sur plus d'une lieue, décrit maints circuits, incline à droite. De cette forêt de Lente ne sortirons-nous donc jamais ! D'après la carte, nous devons dominer le vallon de Combe-Menier, proche de la crête des rochers de Laval qui offrent, paraît-il, des aspects superbes ; plus tard nous regretterons de ne point les avoir visités ; mais, en ce moment-ci, le dîner avant tout, et notre allure désespérément s'accélère. Le chemin se dirige maintenant

franchement vers l'Est. Le vallon accentue sa pente, et brusquement s'ouvre; à nos pieds, rochers et pâturages s'abaissent sur la vallée centrale du Vercors, où apparaît la Chapelle; au delà, de sombres pentes de sapins se redressent vers la crête immense qui barre le fond du tableau, chaîne culminante du pays, que le Grand-Veymont surmonte à droite. Cinq minutes de halte (11 h. 30 min.), vers 1,200 mètr. d'altitude, pour admirer ce grandiose spectacle, et nous entamons la descente.

Dans cette région, plus on approche du fond des vallées, plus les pentes se raidissent et s'effritent; elles attendent, semblait-il, que le touriste aspire par avance le fumet d'une table servie, pour l'irriter par des lacets sans fin et lancer sous ses talons toute la mitraille de leurs clapiers. Trébuchant au milieu des pierres croulantes, sous le soleil de midi, nous dévalons, zigzagons le long des pentes nues, coupons raide sur la gauche, et atteignons enfin la vallée. Un large espace cultivé à franchir, et l'on joint la route qui vient de Die par le col de Rousset. La Chapelle s'est éclipsée. Un ruban de route reste à dévider; puis réapparaît le village, groupé sur une pente gazonnée à 950 mètr. d'altitude.

Midi 45 min. Sept heures que nous errons par monts et par vaux! Mais l'hôtel Bellier nous fait signe; nous touchons au terme de nos misères. — « A diner, et que ça ne traîne pas! vous avez de quoi, au moins? — De quoi... de quoi... réplique l'hôtesse; on a beaucoup de choses sans avoir grand'chose. » Evidemment les gens d'ici n'aiment pas à se compromettre. Toutefois, les craintes que nous inspire ce langage énigmatique ne tardent pas à se calmer; le diner est servi, et les plats succèdent aux plats sans que nous songions à demander grâce, tant la chère est exquise et formidable notre appétit!

L'après-midi est déjà fort avancée quand nous rehissons nos sacs; mais il ne nous reste qu'une lieue et demie à franchir, dans une superbe vallée d'où s'aperçoivent par instants les escarpements de la Grande-Moucherolle. A 6 h. 30 min., nous atteignons le hameau de la Baraque, sur la Vernaison, à l'entrée des Grands-Goulets, et trouvons chez Combet bon gîte et bons lits.

La matinée du lendemain fut consacrée aux magnifiques gorges, un peu trop vantées peut-être, des Grands-Goulets; puis, nous parcourûmes le beau massif de la Grande-Chartreuse; mais nous tombions là dans le banal et le classique, nous retrouvions les grandes routes sillonnées des inévitables bandes de

touristes en voiture, à pied, voire même à bicyclette; la dernière scie du boulevard, des refrains de café-concert souillaient les échos de la montagne; nous reprenions contact, en un mot, avec toutes les scories de la civilisation. Et, si joyeuse que fût cette tournée, si beaux que fussent les sites parcourus, ils ne purent nous faire oublier le sentiment de fière indépendance qui gonflait nos poitrines, quand, n'ayant pour guide que notre flair d'alpinistes, nous nous élancions des pâturages d'Ambel tout humides de rosée, à travers les profondeurs mystérieuses de la forêt de Lente!

MAURICE BOURGOGNE,

Membre du Club Alpin Français.
(Section de Provence.)

EXCURSION A LA GROTTE DES OULÈD BEN DAHMANE (PALESTRO)

La grotte des Ouled ben Dahmane est située non loin des gorges de Palestro, dans cette grande muraille qui coupe la vallée, ne laissant qu'un passage étroit à la rivière et sous laquelle la route passe en tunnel.

Pour y parvenir, il faut longer cette muraille pendant une heure et demie en montant constamment une pente très rapide, en s'éloignant de la vallée de l'Isser. On aperçoit alors la grotte qui s'ouvre majestueuse dans la muraille à pic qui regarde la mer, la plaine des Issers et les rochers abrupts des gorges de Palestro.

Nous avions remarqué l'entrée de cette grotte dans nos promenades du Club; quelques-uns d'entre nous y étaient même entrés en s'éclairant de quelques allumettes et, par conséquent, n'avaient rien vu. Enthousiasmé par le récit des explorations de M. Martel, je résolus d'en tenter l'exploration.

Je partis seul d'Alger, accompagné d'un Arabe qui devait me servir d'aide et de porteur. J'avais emporté une cordelette de 12 mètres, un marteau, quelques piquets en fer, du magnésium et des bougies.

L'entrée de la grotte se trouve à douze mètres au-dessus du sol, dans un mur presque vertical. Mais les Arabes, grimant

comme des singes, le mien s'aidant des quelques petites anfractuosités du rocher, parvint à attacher la corde grâce à laquelle je montai à mon tour. Malheureusement, le voyage nous avait pris beaucoup de temps et je n'eus pas le loisir d'admirer à mon aise les beautés de cette grande caverne ni d'en prendre des vues; mais je me promis d'y revenir avec un appareil photographique et d'y passer le temps nécessaire. Je découvris cependant deux grandes salles, une petite chambre et j'admirai plusieurs belles draperies de stalactites.

Je n'eus le loisir d'y revenir que plusieurs mois après, accompagné de deux amis et de deux dames qui n'avaient pas craint les fatigues d'une longue excursion sous le soleil encore très chaud, et les péripéties d'une exploration souterraine.

Nous nous étions équipés avec soin: de nombreuses couvertures, une tente, des provisions de bouche, du vin, 10 kilogrammes de pain, l'appareil photographique, des cordes, des outils de mineur, des lanternes, trois paquets de bougies et du magnésium, en tout 110 kilogrammes de bagages. Jacqueline, un singe bien apprivoisé, bien amusant, mais combien indiscipliné! faisait partie de la caravane.

Nous partons d'Alger un vendredi à 2 heures de l'après-midi et nous descendons du train à Ménerville. Là, premier contretemps: la voiture commandée n'y est pas et ce n'est qu'après de longues recherches que nous pouvons fréter une voiture à quatre places dans laquelle nous nous entassons plutôt mal que bien, l'un avec un tonneau de vin sur les genoux, l'autre tenant debout les longs piquets de la tente et les 110 kilogrammes de bagages disséminés sous les jambes de chacun. Une fois casés, impossible de faire un mouvement; nous devons rester ainsi jusqu'aux gorges, sauf Jacqueline qui trouve charmant de se promener sur nos têtes en sautant de l'un à l'autre. Ainsi équipés, nous traversons le centre de Ménerville, à l'ahurissement de la population qui doit nous prendre pour des faiseurs de tours, surtout en voyant Jacqueline montée au haut des piquets de la tente.

Le ciel, cependant, se couvre de gros nuages qui nous inspirent quelques inquiétudes, mais, tout à la joie, personne ne veut l'avouer et on prétend, contre toute apparence, qu'il fera très beau demain.

Après un long trajet de trois heures de voiture, nous arrivons enfin en pleine nuit au milieu des gorges de Palestro où nous devons quitter la voiture pour monter à pied au village des

Ouled ben Dahmane, à côté duquel nous dresserons la tente pour coucher.

C'est ici qu'entre en scène Mohamed ben Dahmane de la tribu des Ouled ben Dahmane. Il est garde indigène au service de MM. Delamarre et Pape, propriétaires de mines dans la région. Aussi Dahmane a-t-il souvent les yeux fixés à terre, et il nous montre parfois des pierres avec des traces de minerai.

C'est à lui qu'est arrivée cette amusante aventure :

Un jour, il amène mystérieusement dans son village des hiverneurs auxquels il avait annoncé avoir découvert une mine de houille. En grand secret, il les mène au fond du ravin, s'arme d'une pioche et découvre, aux yeux des touristes ébahis, du charbon de terre... oui... mais du charbon en briquettes. Ils en rirent longtemps, et Dahmane ne s'est jamais expliqué pourquoi sa supercherie n'avait pas réussi.

On avait donc écrit à Dahmane de nous envoyer des mulets pour porter nos bagages; mais soit que les muletiers n'aient pas eu la patience d'attendre notre arrivée dans la nuit, soit qu'ils ne soient même pas descendus, nous nous trouvons à 8 heures du soir, en pleine nuit, dans les gorges avec nos bagages, et sans avoir diné. L'un de nous se dévoue, prend une lanterne et se dirige vers le village distant d'une demi-heure. Tout le monde est couché, les chiens cherchent à le dévorer; il trouve enfin Dahmane qui nous envoie deux mulets. Mais, pendant ce temps, nous étions restés sur le bord de la route et la pluie se met à tomber. Pas un abri; monter la tente dans l'obscurité, il n'y fallait pas songer. Je me charge du sac au pain et aux provisions, et, pour le mettre au moins à l'abri, je cours vers le tunnel, mais il est beaucoup plus loin que je ne croyais, je ne vois rien, je me jette sur le côté de la route avec mon sac. Enfin la pluie cesse, les mulets arrivent, mais la lanterne s'éteint, nous avons bien du mal à arriver au village. Enfin nous sommes tous réunis dans le gourbi de Dahmane où, autour d'un bon pâté et d'autres provisions, nous calmons la faim qui commençait à se faire sentir.

Nous formons dans cette chambre un groupe qui ne manque pas de pittoresque. C'est plus propre que ne l'est généralement un gourbi arabe, car cette chambre sert à MM. Delamare et Pape pendant leurs chasses, mais c'est cependant peu confortable. Il ne faut plus maintenant songer à dresser la tente, car la terre est mouillée, aussi nous coucherons dans cette chambre sur nos couvertures. Le lit est un peu dur et il s'y trouve beau-

coup de puces qui nous dévorent. La nuit, cependant, se passe assez bien.

Le lendemain, il ne pleut pas et nous pouvons gagner facilement la grotte. De loin, nous en apercevons l'entrée. Elle forme une belle voûte d'un cintre parfait de dix mètres au moins de rayon. Au-dessus, le rocher monte verticalement d'une hauteur de près de cent mètres. Par différents gradins, nous arrivons au pied de la muraille qui nous sépare de l'entrée, et là nous pouvons admirer la vue qui est superbe.

Il s'agit maintenant de pénétrer dans la grotte. Dahmane grimpe avec agilité et attache la corde à un pilier de stalagmite. Nous aidant de cette corde, nous arrivons facilement à l'entrée, mais, pour plus de sûreté, nous mettons une corde double pour monter les dames, que nous attachons à la ceinture pendant qu'elles s'aident de l'autre corde pour arriver à gravir la pente.

La grotte nous apparaît dans son aspect le plus grandiose ; la voûte va en s'élargissant et se perd bientôt dans l'obscurité. Nous allumons chacun notre bougie et je fais les honneurs de ma grotte, comme je l'appelle, puisque seul j'y ai déjà pénétré.

La largeur est de quinze à vingt mètres. Le sol va en s'élevant graduellement en pente douce. La hauteur de voûte est de vingt à trente mètres. Bientôt nous apercevons de belles draperies de stalactites. L'une, bien blanche, d'une hauteur de plus de dix mètres, a la forme d'une Japonaise dont la longue robe forme une belle draperie. A notre gauche, le dépôt calcaire a la forme d'un élégant et grandiose bénitier. Nous pénétrons dans une petite chambre de quelques mètres carrés seulement, qui a une petite fenêtre donnant sur la grande salle.

Plus loin, des dépôts ont formé une série de barrières semblables aux portants d'un décor de théâtre.

Un peu plus loin, la grotte est barrée dans sa partie inférieure par d'énormes stalagmites dont l'une affecte la forme d'un immense crapaud et l'autre d'une cascade pétrifiée. Un petit couloir à pente très rapide, étroit et très glissant, les sépare. A l'aide de la corde, nous nous hissons en haut et nous parvenons dans la seconde partie de la salle où la lumière du jour ne pénètre plus du tout. On entend très nettement le gazouillement des chauves-souris, d'autant plus que le sol couvert de guano amortit le bruit de nos pas. La voûte et les murs sont couverts d'un dépôt rosé translucide qui produit un merveilleux effet à la lueur des bougies.

Enfin nous arrivons au fond de la grotte, mais nous croyons

voir une galerie débouchant à une vingtaine de mètres au-dessus de nos têtes. En effet, nous parvenons à grand'peine à nous hisser sur les dépôts calcaires, et nous nous efforçons d'atteindre l'entrée de cette galerie. Ce n'est pas sans beaucoup de travail, car il nous faut passer contre la paroi de la grotte sur un petit encorbellement où nous pouvons à peine poser le pied avec la perspective d'une chute de vingt mètres. Heureusement l'Arabe parvient à attacher la corde à un pilier et elle nous sert alors comme rampe et comme secours en cas d'une chute qui, heureusement, ne se produit pas. Enfin nous sommes dans cette galerie qui part presque du sommet de la voûte à vingt mètres au-dessus du sol. Elle a quatre à six mètres de haut et trois à quatre de large. Elle est enduite du même secrètement rosé. Dans le fond, on aperçoit un beau rideau de stalactites du plus merveilleux blanc. Le plafond est constellé de chauves-souris que nous pouvons examiner de tout près.

Nous montons toujours. La chaleur nous paraît assez forte; le terrain est très glissant et nous devons faire tous nos efforts pour ne pas tomber. Enfin, au bout de cinquante à cent mètres, nous nous trouvons arrêtés par la muraille. Il n'y a au-dessus de nous qu'une petite ouverture par laquelle doivent couler les eaux, mais elle se trouve à quatre mètres au-dessus de nous, trop haut pour pouvoir y accéder, et d'ailleurs il est probable qu'elle est trop étroite pour pouvoir s'y engager.

En résumé, la grotte peut avoir au total deux cents mètres de profondeur, la hauteur varie de dix à trente mètres et la pente générale est celle d'un chemin carrossable très rapide. Elle est certainement bien moins belle et moins étendue que celles de Han, mais elle est très pittoresque à cause de son entrée grandiose et de la majesté de sa première salle.

Cette visite nous a pris presque toute la journée, car nous avons été très lentement et avons admiré à loisir. Lorsque nous reparaissons à l'entrée de la grotte, nous nous trouvons en face d'une pluie torrentielle. Les chemins sont devenus des rivières, et il sera impossible de retourner au village arabe. Comme nous avons là nos provisions et nos couvertures, nous décidons de passer la nuit dans la grotte. Celle-ci contient du bois pourri dont nous n'avons pu établir la provenance. Nous faisons du feu pour préparer notre repas. La nuit est venue et la grotte entièrement noire. C'est à la lueur des bougies que nous dînons, pendant que le vent, la pluie et l'orage se déchaînent au dehors. Le repas est très gai et vraiment peu banal. Nous ne pouvons

nous empêcher de rire en songeant à notre situation qui nous permet de défier l'orage; nous entendons la foudre qui gronde et dont le bruit se répercute sous les voûtes. Après le repas, nous visitons de nouveau notre domicile à la lueur des bougies. C'est vraiment féérique et beaucoup plus beau que quand la lumière du jour y pénétrait. On se croirait dans la nef immense d'une cathédrale. Nous choisissons chacun l'emplacement de notre lit et nous nous disséminons un peu partout, là où le sol nous semble le plus uni et le moins dur. On perche Jacqueline sur une stalagmite, après l'avoir attachée avec une de nos cordes pour l'empêcher de venir dormir avec nous. Dahmane seul n'est pas content et il lui répugne de coucher dans la grotte, et surtout au fond, où nous nous sommes mis pour être plus à l'abri de l'air extérieur. Il a une peur terrible des Djinns, esprits des ténèbres; le moindre bruit lui semble suspect, et il préfère se rouler dans un burnous près de l'entrée, où cependant il aura froid. Chacun se souhaite le bonsoir, on souffle la bougie, et on n'entend plus dans la grotte que le sifflement que font les chauves-souris dans leur vol rapide où il leur arrive même de vous frôler de si près qu'on se croit caressé de leur aile. Malgré la couche un peu dure, on s'endort profondément; mais, à minuit, une alerte!

On entend tout à coup le bruit d'une cascade, et l'un de nous se relève brusquement, car il tombe à côté de lui, du plus haut de la voûte, un filet d'eau qui rebondit en gouttelettes fines. Il se hâte de fuir cette douche intempestive en allant coucher un peu plus haut et nous dormons de nouveau si bien qu'au matin on fait la grasse matinée. Personne n'a eu froid et on a passé une excellente nuit. Nous allons admirer la cascade qui maintenant orne notre palais. Elle tombe du plus haut de la voûte à trente mètres au-dessus de nos têtes et ensuite coule doucement sur le sol jusqu'à l'entrée. Elle nous procurera maintenant de l'eau en abondance. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle ne s'est mise à couler que douze heures après le commencement de la pluie. Il est vrai qu'il y avait plus de six mois qu'il n'était tombé d'eau, et la terre a pu en absorber beaucoup avant qu'elle n'arrive dans la grotte.

Le temps est toujours le même au dehors et nous ne pouvons encore songer au départ. Un excellent chocolat nous remet, suivi bientôt, grâce à nos conserves et à nos provisions, d'un excellent déjeuner. Je fais des photographies et nous nous promenons en tous sens dans la caverne en brûlant du magnésium.

Nous nous ennuyons si peu dans notre domaine, que l'après-midi nous agitions sérieusement la question de passer encore une nuit dans la grotte ; mais notre pain, nos bougies, tirent à leur fin. Et depuis qu'il tombe tant d'eau, toutes les stalactites se sont mises à pleurer, de sorte que la caverne est plutôt humide.

Nous nous dirigeons donc sur Palestro en disant adieu à notre belle grotte où nous avons passé trente heures dans un perpétuel ravissement. Nous arrivons trempés à Palestro, après avoir admiré dans les gorges des cascades splendides grossies par les pluies. Nous sommes obligés de coucher dans ce village, car la voie du chemin de fer est coupée par l'inondation. Et ce n'est que le lendemain que nous rentrons à Alger, enchantés de ce beau voyage d'exploration souterraine.

H. LE MOYNE,

Membre du Club Alpin Français.
(Section de l'Atlas.)

AU COL DONGOUZ-OROUM (3,306 MÈT.)

ÉPISEDE D'UN VOYAGE DANS LE CAUCASE

Le 15 septembre dernier, vers la tombée de la nuit, nous arrivâmes au pied du col Dongouz-Oroum, après avoir remonté dans la journée, depuis le hameau de Tavriri où nous avions couché, la vallée longue, déserte et boisée de la rivière Nakra, affluent de l'Ingour. Notre caravane se composait de MM. N. de Poggenpohl (de Saint-Pétersbourg), C. Verne (de Grenoble), C. et F. Regaud (de Lyon), membres du Club Alpin Français, Platon Djélanidzé, interprète mingrélien employé au Gouvernement de Koutaïs, et de sept souanes qui conduisaient nos chevaux de selle et de bagages.

Nous étions partis de Koutaïs le 9 septembre. Notre but était de traverser la grande chaîne du Caucase central pour descendre dans la vallée du Baksan, au pied de l'Elbrouz dont nous voulions entreprendre l'ascension. La première partie de notre voyage s'était accomplie heureusement à travers les montagnes et les vallées de la Mingrélie et de la Souanétie. Nous espérions

franchir sans difficultés avec nos montures et nos bagages le col Dongouz-Oroum ; la plupart des souanes qui nous accompagnaient le connaissaient, et des bestiaux y passent fréquemment pendant la belle saison. Cheminant à cheval dans la forêt qui couvre les rives de la Nakra, nous avions rencontré le jour même deux grands troupeaux de bêtes bovines qui venaient de l'autre versant des montagnes avec leurs conducteurs. Nous avions donc de bonnes raisons de croire que le passage de ce col ne serait qu'un jeu pour notre caravane.

Quand nous atteignîmes le bas du premier escarpement important qui relève la pente douce de la vallée et à partir duquel elle s'incline vers l'Est, le brouillard dont nous étions entourés depuis quelques instants se changea en une pluie fine et nous nous arrêtâmes pour camper. Ne trouvant pas d'emplacement favorable pour dresser notre tente et pressés par le mauvais temps, nous nous établîmes à 2,200 mètres environ d'altitude sous un gros bloc de rocher surplombant qui nous abrita tant bien que mal nous et nos gens.

Le lendemain 16 septembre, la pluie fine tombait toujours dans le brouillard ; nous avions passé une nuit médiocre ; l'eau coulait le long de notre rocher et commençait à nous inonder. Nous partîmes donc sans regrets. Comme il arrive souvent lorsqu'on voyage dans le Caucase, les préparatifs de départ prirent un temps considérable et ce ne fut qu'à 7 h. 30 min. seulement que la caravane put se mettre en marche.

Pendant environ une heure, nous cheminâmes dans les hautes herbes, sur un plateau que parcourt le torrent principal, au-dessus de l'escarpement au bas duquel nous avions campé. Il fallut ensuite traverser le torrent large et profond : les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux étriers et un ânon qui suivait depuis la veille sa mère chargée de nos sacs faillit se noyer. De l'autre côté du torrent, nous atteignîmes bientôt un éboulis de rochers verdâtres au milieu desquels est un abri naturel. Nous y fîmes halte. Quatre chevaux restaient en arrière, attardés par l'incurable lenteur de leurs conducteurs, et notre interprète, comme les jours précédents, s'époumonait à les faire avancer. Une mince couche de neige couvrait le sol ; les souanes à peu près pieds nus se plaignaient du froid et, pour leur donner satisfaction, nous renonçâmes à attendre les retardataires. Ceux-ci, du reste, au moment où nous repartîmes, avaient réussi à franchir le torrent ; ils n'étaient plus qu'à une petite distance ; nous aperçûmes encore une fois, en nous retournant, à la limite

du brouillard, notre interprète reconnaissable à son immense chapeau de paille et les deux souanes conduisant les chevaux...

Plus haut, le brouillard s'épaissit; le sentier tracé en lacets dans les pierrailles disparut sous une couche de neige de plus en plus haute; nous marchions à pied, et les hommes excitaient leurs bêtes fatiguées qui trébuchaient à chaque instant. Plus haut encore, la pente devint plus raide; un vent glacé faisait tourbillonner la neige et nous coupait la respiration. On dut décharger l'âne porteur des sacs et le hisser jusqu'au col, où nous arrivâmes vers une heure du soir, en plein brouillard.

Au col, il est impossible de s'arrêter longtemps à cause du froid. Les souanes n'hésitent pas et s'engagent immédiatement sur le glacier du versant Nord, quelque désir que nous ayons de tenir conseil. Au surplus, il est impossible d'engager avec eux la moindre conversation, car aucun d'eux ne connaît le russe et nous ne savons pas un mot de leur langue. L'un d'eux, armé d'un de nos piolets, marche en tête, sonde le glacier à travers cinquante où soixante centimètres de neige fraîche, contourne les crevasses et réussit à nous guider. Il s'agit d'ailleurs d'aller vite, car le brouillard s'épaissit encore, la neige tombe plus abondante, le vent souffle en tempête et gèle nos barbes, nos habits, jusqu'au contenu de nos gourdes. Les animaux perdent pied presque à chaque pas, et bientôt un âne épuisé tombe dans la neige, pour mourir. Tandis que nous avançons lentement en silence, notre pensée anxieuse retourne en arrière. Que devient notre interprète? Lui et ses deux hommes réussiront-ils à passer le col sur nos traces bientôt effacées, ou bien reviendront-ils à notre campement du matin? Il nous est impossible de les aider en quoi que ce soit; nos chevaux ne peuvent pas, nos hommes ne veulent pas reculer. Les retardataires ont d'ailleurs avec eux toutes nos provisions, une partie de nos manteaux, nos vêtements de rechange et notre tente; ils sont donc mieux armés que nous contre la faim et le froid.

Nous sortîmes du glacier vers 3 heures et demie. Dans les moraines, puis dans les gazons, le chemin fut, malgré la neige, plus facile. Nous entrevîmes un petit lac boueux marqué sur la carte; nous entendîmes le sourd grondement des avalanches de séracs détachées des pentes effroyables du Dongouz-Oroum, sur notre droite, dans le brouillard. Vers 5 heures, à la lisière de la forêt, nous arrivâmes à une cabane habitée par des hommes parlant russe chargés d'empêcher le passage des bestiaux souanes suspects de peste bovine. Environ trois quarts d'heure après,

nous atteignîmes le fond de la vallée du Baksan, au confluent des vallons de Terskol et d'Azaou, et nous demandâmes l'hospitalité à une famille de bergers cabardiens habitant un des « koch » ou chalets, au pied même de l'Elbrouz, à 2,200 mètres environ d'altitude. Bien que dépourvus des choses les plus indispensables, nous étions du moins à l'abri.

Nous ne revîmes plus notre excellent et malheureux interprète Platon Djélanidzé.

Le lendemain, 17 septembre, la neige tombait toujours. Elle couvrait comme en hiver les pins de la forêt et les prairies des bords du Baksan. Depuis notre arrivée, le sort des retardataires nous préoccupait. Au contraire, notre entourage était parfaitement rassuré. Un berger expliqua à notre compagnon de Saint-Pétersbourg, qu'un abri très connu se trouve près du col Dongouz-Oroum, que les gens du pays surpris par la nuit ou par la tempête s'y arrêtent souvent. Nous envoyâmes néanmoins, dans la matinée, plusieurs hommes avec mission d'aller le plus loin possible dans la direction du col. Mais ils revinrent le soir sans avoir pu pénétrer sur le glacier; la neige fraîche leur venant jusqu'à la ceinture les avait empêchés d'avancer.

Le 18 septembre, le ciel s'éclaircit. Nous renvoyâmes alors quatre de nos souanes sur cinq dans leur pays par le col Dongouz-Oroum; ils portaient une lettre pour l'interprète et devaient revenir le plus tôt possible.

Le 19, le mauvais temps recommença et dura toute la journée.

Le 20, deux d'entre nous firent l'ascension d'un sommet voisin, le mont Azaou-gittche-tchigit-kara-bachi (3,594 mè.), situé entre les vallons d'Azaou et de Dongouz-Oroum, et d'où l'on peut explorer des yeux le col : ils ne virent absolument aucune trace. Les souanes partis depuis trois jours ne revenaient toujours pas. Si quelque malheur était arrivé aux retardataires, l'un d'entre eux, et au plus tard l'un des quatre souanes partis le surlendemain à leur rencontre ne serait-il pas aussitôt venu nous le dire? L'hypothèse d'une avalanche et celle d'une chute des trois hommes dans une crevasse, qui seules, à notre sens, pouvaient expliquer l'absence de nouvelles, étaient inadmissibles et nous les avions écartées. Peu à peu, à force de raisonner, nous étions arrivés à nous convaincre qu'aucun accident n'avait eu lieu. Notre raisonnement péchait, hélas! par la base.

Le 21, — tandis que deux d'entre nous exploraient les abords de l'Elbrouz, en attendant les nouvelles qui ne pouvaient tarder

d'arriver, — les deux autres firent une tentative à l'un des sommets du Dongouz-Oroum, mais la neige fraîche les força à reculer. Au retour, nous nous rencontrâmes tous les quatre à la lisière de la forêt, et nous nous assîmes non loin du sentier du col, pressentant l'arrivée prochaine des messagers. Ce soir-là, en effet, au moment où le soleil couchant enflammait de ses rayons pourpres l'immense corniche sommitale du Fousenghitchat-bachi (4,506 mètr.), point culminant du massif du Dongouz-Oroum, nous vîmes déboucher à quelques pas de nous le Russe du poste sanitaire, puis, quelques instants après, une file d'hommes, nos souanes, portant sur leur dos nos bagages. Tandis que ces derniers s'arrêtaient, silencieux, le Russe s'approcha, l'air grave, et nous dit simplement : « Il est mort. »

L'un des souanes, originaire de Betcho, un grand, que je vois encore, avec ses cheveux et sa barbe noirs et incultes, sa figure osseuse sillonnée de rides profondes, ses yeux méfiants, les pieds chaussés de sandales bourrées d'herbes, les vêtements en lambeaux, s'assit devant nous sur son fardeau, après nous avoir serré les mains. Puis, pressé de questions, avec des sanglots dans la voix et des larmes tombant sur ses joues maigres, il raconta ce qui suit, en un mauvais russe mêlé de langue souane que notre compagnon comprit avec peine et qu'il nous traduisit.

L'arrière-garde, comprenant l'interprète Platon Djélanidzé, deux souanes, dont le narrateur, quatre chevaux, dont trois chargés, atteignit le col Dongouz-Oroum à la nuit tombante, après de grandes difficultés. Le temps était affreux. L'interprète voulait descendre de notre côté; les deux souanes s'y opposèrent et le contraignirent à rebrousser chemin. Mais à peu de distance au-dessous du col, sur le versant Sud, la nuit étant venue, Platon se plaignit d'une insurmontable fatigue; il se coucha dans la neige et déclara qu'il était bien, qu'il n'irait pas plus loin. Ses deux compagnons essayèrent en vain de le remettre sur pied et de le réchauffer. Le malheureux interprète, sans force, mais n'accusant aucune souffrance, mourut à une heure avancée de la nuit, peu de temps avant le jour. Le lendemain, ses deux compagnons descendirent son corps à l'endroit où nous avions campé; le surlendemain, les quatre souanes envoyés par nous étant arrivés, tous ensemble descendirent la vallée de la Nakra jusqu'à Tavriri, d'où l'on emporta le corps de l'interprète au loin dans le district de Ratcha, son pays.

Des deux témoins oculaires du drame, l'un eut des gelures aux pieds et resta à Tavriri; l'autre, le grand de Betcho, à la barbe noire, était là devant nous et nous racontait cette triste histoire. Deux chevaux avaient péri et la tente avait disparu.

Nous ne pûmes rien apprendre de plus de cet homme, seul témoin que nous ayons pu interroger, et encore son jargon bizarre était-il presque incompréhensible. Quelques réticences, des détails contradictoires, un certain embarras dans son récit peuvent s'expliquer par la difficulté qu'il avait à s'exprimer et l'obscurité de son langage. Faute de renseignements qui, suivant toute vraisemblance, ne nous parviendront jamais, nous nous en tenons au récit de ce souane. Et cependant notre interprète était un homme énergique, robuste, bien équipé, dans des conditions de résistance bien meilleures que ses compagnons, et c'est lui qui a succombé!

Profondément tristes et découragés, nous résolûmes de quitter le plus tôt possible ces chalets perdus dans une vallée lointaine, où nous avions vécu cinq jours en partageant la vie des bergers à demi sauvages qui les habitent. L'Elbrouz, géant du Caucase, revêtu d'un épais manteau de neige fraîche, était du reste devenu invincible.

Le 22 au matin, nous primes congé de nos hôtes. Montés sur de vigoureux chevaux, nous parcourûmes en trois jours, par Ourousbié et la vallée du Baksan, les cent cinquante verstes qui nous séparaient de Naltchik. De cette petite ville située au bout des derniers contreforts du Caucase, au seuil de la steppe, une troïka nous conduisit de nuit à la station de Kotliarevskaja, sur le chemin de fer de Rostov à Vladikavkaz. Le train nous emporta en vingt heures à Novorossiisk, d'où une navigation de

1. L'enquête ordonnée, par le Gouverneur de Koutaïs, et dont le résultat nous est parvenu, très sommaire d'ailleurs, après la rédaction de cet article, laisse subsister les incertitudes que nous avons eues dès le début au sujet des causes de la mort de notre interprète. Les souanes l'auraient, paraît-il, abandonné encore vivant mais avec les membres gelés et l'auraient trouvé mort lorsqu'ils revinrent avec des secours. Notre toile de tente a été retrouvée à l'état de chemises sur le dos des indigènes de Tavriri. Je dois déclarer que, sauf la tente et deux chevaux, tous nos bagages, bien faits pour tenter la cupidité des souanes, nous ont été rapportés absolument intacts. Le mal de montagne, le surmenage et le froid, joints aux violentes discussions avouées par le souane de Betcho, ont bien pu suffire pour abattre l'énergie de Platon Djélanidzé. Le manque de soins a fait le reste.

trente-six heures sur la côte caucasienne de la mer Noire nous amena à Batoum. Nous étions à Koutais le 28 septembre, six jours après avoir quitté les pentes de l'Elbrouz.

Platon Djélanidzé, interprète attaché au Gouvernement de Koutais, était originaire du district de Ratcha, dans la vallée supérieure du Rion. Il avait de 30 à 35 ans, il était grand, mince, robuste et fort. Son visage représentait le beau type mingrélien : des yeux bleu-gris, un nez grand et mince, des traits nobles et réguliers, une barbe châtain foncé longue et bien fournie. Il était vêtu d'une longue et ample tcherkesse marron, ornée sur la poitrine, de chaque côté, des étuis à poudre traditionnels. Une étroite ceinture de cuir noir avec des ornements d'argent le serrait à la taille. A son côté gauche pendait un long sabre recourbé à poignée de bois noir, à fourreau vert; au milieu, le « kindjal », long poignard propre à tous les usages; à droite, un pistolet. Suivant l'état du ciel, il portait un chapeau de paille aux ailes immenses, ou bien un bonnet de cosaque appelé « papakha », ou bien encore un curieux capuchon en drap. Il était chaussé de bottes en cuir souple, et il portait en réserve, accrochés derrière sa selle, outre sa « bourka », grand manteau en poils de chèvre, des jambières en feutre et un petit sac plein d'effets. Il était intelligent et instruit; son caractère était noble, vif et gai. Commis à notre garde par ses chefs, il nous était absolument dévoué. Je vois encore ce compagnon très sympathique galopant sur son cheval d'un bout à l'autre de la caravane dont il était le chef. Je le vois surtout s'occupant de tous les détails, discutant parfois des heures entières avec les indigènes rusés et récalcitrants auxquels il faisait de grands discours en levant vers le ciel ses bras qui sortaient de manches amples et pendantes, dans l'attitude d'un moine prêcheur...

« Qu'est-ce qu'un homme de plus ou de moins dans la montagne? » dit un berger du pied de l'Elbrouz en voyant sur nos visages le chagrin de sa mort. Chez ces montagnards aux idées simples et primitives, perdus au fond de vallées presque explorées, luttant pour la vie de chaque jour contre la nature souvent peu clémente, la mort de notre compagnon n'éveilla que l'idée d'une éventualité à laquelle ils se sentent fatalement exposés et qu'ils craignent peu : les Génies de la montagne l'ont pris... Mais nous, nous sentons profondément que nous avons été l'occasion involontaire du sacrifice de cet homme, — sacrifice consommé par la montagne dans une de ses heures de

colère, avec la mise en scène terriblement solennelle des éléments déchaînés, — et nous lui rendons, à ce compagnon obscur et dévoué, le juste et dernier hommage qui, dans la mémoire de quelques-uns, le sauvera de l'oubli!

CLAUDIUS REGAUD,

Membre du Club Alpin français.

(Section de Lyon.)

Novembre 1897.

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

MESDAMES, MESSIEURS,

Réunis pour la vingt-quatrième fois en assemblée générale, vous devez entendre aujourd'hui le rapport annuel de la Direction Centrale du Club Alpin Français. Je comprends votre légitime impatience d'en finir avec ces communications administratives, pour marcher, en véritables alpinistes, sous la direction de notre collègue, M. Francisque Regaud, à la conquête des géants du Caucase.

Permettez cependant au rapporteur, dût-il vous importuner en répétant ce qui a été déjà et mieux dit, d'insister sur nos travaux et sur nos œuvres. Une seule fois par an, la Direction Centrale a l'occasion d'entrer directement en relations avec les membres du Club. Assumant la lourde responsabilité d'un budget de plus de 100,000 francs, de la gestion des intérêts matériels et moraux d'une association de plus de 6,000 membres, la Direction Centrale tient, avec raison, à ce droit, dont les statuts du Club lui font un devoir, d'exposer devant vous les diverses formes de son activité. Jalouse de maintenir les glorieuses traditions d'un passé déjà long, elle attache un grand prix à la ratification de ses délibérations par vos suffrages éclairés.

Nous sommes aujourd'hui plus de 6,000. Dès 1887 nous avions atteint le chiffre de 5,573; en 1895, après des oscillations di-

verses nous passons de 5,350 à 5,516 membres. Dès lors la progression s'accroît, sans fléchir : nous sommes 5,868 en 1896, 6,010 en 1897. Espérons, qu'en moins de dix ans, le septième mille sera dépassé et promettons-nous tous de prêter notre concours au recrutement de nos futurs collègues. Au fur et à mesure que l'alpinisme se vulgarise, que notre but immédiat se réalise, notre sphère d'activité s'élargit ; aux besoins nouveaux correspond la nécessité de ressources nouvelles.

Avant d'indiquer ces champs d'action plus lointains, dégageons les résultats obtenus durant l'année 1897.

Trois nouvelles Sections ont été fondées en 1897 : celle d'Embrun dont le délégué est M. Ardouin-Dumazet ; celle du Nord-Est, à Laon, représentée près la Direction Centrale par M. Chate-lain ; celle de la Corrèze, à Tulle, fondée par M. Vuillier, son délégué. Le Club Alpin pousse toujours plus avant son drapeau vers le Nord : nous venons de le planter victorieusement à Lille.

Votre Conseil d'administration, la Direction Centrale, a subi d'ailleurs quelques modifications dans sa composition : MM. Laverlochère, Jouart, Salvador de Quatrefages, un alpiniste de marque que nous sommes heureux de retrouver au milieu de nous ainsi que M. le Dr Philbert, MM. Oudin, Naudet, Fruchier, deviennent délégués des Sections du Pilat, de Maurienne, du Ca-roux, de Tarentaise, du Cantal, du Jura, des Alpes Provençales.

Deux de nos anciens et illustres présidents, MM. Daubrée et Xavier Blanc, décédés en 1896, ont été remplacés, provisoirement, par MM. de Billy et le prince Roland Bonaparte. Vous avez ratifié le choix de la Direction Centrale dans l'Assemblée générale du 28 avril 1897. Depuis, M. Paul Guillemin a été forcé, par suite de l'état de sa santé, de donner sa démission. La Direc-tion Centrale, qui n'a pas oublié les services rendus par notre collègue à la cause de l'alpinisme, a conféré le 7 juillet à M. Guil-lemain, le titre de membre honoraire. Il n'a été pourvu à son remplacement provisoire que dans la séance du 13 novembre ; le choix de la Direction Centrale s'est porté sur un de nos col-lègues les plus actifs et les plus dévoués, M. Richard, délégué de la Section du Forez, président de la Commission des cara-vanes scolaires. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, depuis plus de six ans qu'il dirige et organise ces promenades dans les envi-rons de Paris, ces excursions à travers toute la France avec un dévouement et une compétence qui ne se sont jamais démentis, acclameront aujourd'hui le nouveau membre de la Direction Centrale.

Dès 1876, Talbert fut l'instigateur des *caravanes scolaires*; il eut pour principaux collaborateurs ou pour successeurs : MM. Braeunig, Cayla, Durier, Guyard, Leroy, à Paris; le R. P. Barral, à Arcueil; MM. Guillemin, à Lyon; Durandeau et Feuillié, à Dijon; l'abbé Bugniot, à Chalon-sur-Saône; le Dr Fournier, dans les Vosges; MM. Douliot à Épinal; Rostolland à Valence, Pressoir à Alger. Aujourd'hui à Paris, M. Malloizel, notre distingué collègue de la Direction Centrale, MM. Budzynski, Grisier, Jenn, Kochesperger, Riquet, Rogery, Senecal, ont à honneur de maintenir, sous la direction de M. Richard, les traditions de leurs aînés. Le dimanche, parfois le jeudi, ils ont dirigé, en 1897, 27 promenades scolaires dans les environs de Paris, réunissant 365 participants — avec une moyenne de 92. — Trois voyages ont été faits en Normandie, en Bretagne, dans les Basses-Alpes et le Briançonnais, durant les vacances, voyages suivis par 63 jeunes gens. Comme d'habitude, promenades et voyages n'ont donné lieu à aucun incident.

La journée de voyage coûte, chemin de fer compris, 13 fr. en moyenne; l'excursion de nos jeunes gens en **Normandie**, qui a duré 4 jours, n'a entraîné qu'une **dépense** de 35 fr. La cotisation individuelle est de 1 fr. à 1 fr. 50 pour les promenades ordinaires, de 5 à 6 fr. pour celles qui comportent un repas, avec itinéraire plus compliqué. Les mères de famille ne trouveront rien d'excessif à ce budget de 1 fr. pour le dimanche de leur fils et surtout pour un dimanche passé hors de Paris.

Suivant l'exemple de nos collègues italiens, nous pourrions sans doute essayer, à notre tour, du système des colonies de vacances avec séjour prolongé dans un centre de montagne; cette combinaison, qui diminue les difficultés et le prix du voyage, est de nature à convenir à des catégories d'enfants plus faibles.

Le nombre des caravanes scolaires, tant à Paris qu'en province, fut de 9 dès 1875; il s'éleva à 26 en 1886. Depuis, et malgré les efforts de la Direction Centrale, malgré ce grand mouvement national pour l'éducation physique de la jeunesse française, nous n'avons jamais atteint ce chiffre maximum. Aussi, désirant donner un nouvel élan à cette œuvre des caravanes qui est la plus grande, la plus féconde de celles fondées par le Club Alpin, la Direction Centrale a décidé, dans sa séance du 7 juillet 1897, que la Commission des caravanes scolaires — sa composition n'a d'ailleurs pas été modifiée — s'occuperait, en dehors des courses des groupes parisiens, de l'organisation

et du développement des caravanes scolaires en province.

Sans doute les caravanes scolaires contribuent, et dans une large mesure, à faire connaître notre association, à faciliter son recrutement, c'est là un de leurs effets; mais ceux qui les ont fondées ont eu, avec raison, des visées plus hautes. Soustraire la jeunesse au désœuvrement, à l'atmosphère lourde et malsaine des villes, lui donner le goût des voyages, lui apprendre à aimer la nature qui, peut-être, un poète l'a dit,

N'entend ni nos cris, ni nos soupirs,

mais qui reste, cependant, la source la plus pure de nos inspirations et de nos joies; stimuler l'initiative des jeunes gens vers tout ce qui est bien, vers tout ce qui est beau, par-dessus tout développer leur énergie physique et morale, les familiariser avec l'effort, avec le danger même, en les initiant, dans une mesure proportionnée à leurs forces, à ces luttes parfois si rudes qu'il faut soutenir contre la montagne, avant de contempler du haut de la cime la splendeur des horizons infinis: c'est là plus qu'une œuvre alpine, c'est une œuvre éminemment patriotique et nationale. Elle n'est pas toujours facile à mener à bien; nous en connaissons, par expérience, les difficultés et les écueils, aussi devons-nous inscrire sur un Livre d'or, le Livre d'or du Club Alpin, les noms de tous les hommes de cœur qui se sont constitués les apôtres de cette idée généreuse.

Parmi ces noms, il en est un qui est sur toutes vos lèvres, vous avez pu croire que je l'oubliais. Quoi qu'il fasse pour cacher à sa main gauche ce qu'exécute sa main droite, personne n'ignore la part active et prépondérante, prise par notre sympathique secrétaire général, M. De Jarnac, à l'organisation des caravanes scolaires. Attentif à tous les détails d'exécution, intermédiaire obligeant entre les Sections et les chefs de course, lesquels sollicitent toujours les conseils éclairés de son expérience, M. De Jarnac est comme l'intendant général des caravanes scolaires et plus d'une fois il est allé sur le terrain accompagner nos jeunes gens, pour témoigner de la constante sollicitude de la Direction Centrale à leur égard.

Il y a presque un an, le dimanche 16 mai, nous célébrions, dans la vallée de Chevreuse, la fête des caravanes scolaires. En présence d'un grand nombre de nos collègues de la Direction Centrale et de la Section de Paris, réunis autour de ces ruines majestueuses du château de la Madeleine, on remettait à

100 jeunes gens, nos fidèles, un bouton, insigne qui symbolise le but poursuivi par leurs maîtres : une gentiane bleue sur un fond blanc où les initiales du Club sont inscrites en lettres rouges, — la montagne et la patrie. Répondant à M. Braeunig, qui rappela éloquemment le passé des caravanes scolaires, le président du Club Alpin Français, M. Durier, annonça que, d'office, le Ministre de l'Instruction publique avait nommé M. De Jarnac officier d'Académie, « *témoignage spontané de reconnaissance des maîtres et des élèves de l'Université envers l'organisateur dévoué, silencieux et prévoyant de l'excellente institution des caravanes scolaires* ». Nombreux et enthousiastes furent les bans qui accueillirent la bonne nouvelle.

Et maintenant, si nous conservons, toujours plus actif, plus dévoué, l'organisateur des caravanes scolaires, il nous faut dire adieu au secrétaire général. Le dernier Bulletin témoignait de la résolution inébranlable de M. De Jarnac d'abandonner ses fonctions, pour des raisons de famille devant lesquelles nous avons dû nous incliner, quoiqu'il dût nous en coûter. Il appartiendra au rapporteur de 1898 de vous rappeler les brillants états de service de M. De Jarnac, comme secrétaire général du Club Alpin Français, depuis plus de quatorze ans. Rouage permanent d'une association, le secrétaire général en est comme la cheville ouvrière : elle vaut ce qu'il vaut. Vous avez tous pu apprécier la compétence et le dévouement avec lesquels M. De Jarnac accomplit ses fonctions ; peut-être ne savez-vous pas, avec quel désintéressement absolu il consacrait son temps, son activité, au Club Alpin Français. Du moins nous conservons, au milieu de nous, à la Direction Centrale, comme délégué de la Section du Nord, qui vient de se fonder, l'ami fidèle, le collègue sympathique dont les conseils et l'expérience nous seront si précieux.

A côté des caravanes scolaires, une de nos plus grandes, plus légitimes préoccupations, est celle des *travaux en montagne* : chalets, cabanes ou abris, plaques et poteaux indicateurs, sentiers et chemins, barrières protectrices, tables d'orientation, — on peut dire que toutes nos montagnes portent l'empreinte indélébile de l'activité du Club Alpin Français. Depuis 1874 jusqu'en 1898, le budget de ces travaux s'élève à 195,000 francs. La somme qui leur fut annuellement consacrée, d'abord et nécessairement fort modeste 500 (1875), s'est accrue avec les ressources du Club ; elle est fixée à 20,000 francs dans les prévisions du budget de 1898.

Sans parler des travaux accessoires, ou de ceux de jalonnement poursuivis avec un remarquable esprit de suite, notamment par nos Sections vosgiennes, il n'est pas sans intérêt de noter que le Club Alpin a déjà édifié 31 refuges¹ : 6 dans l'Oisans, 8 dans le massif du Pelvoux, 5 en Tarentaise, 4 dans la Haute Savoie, 5 dans les Hautes Pyrénées, 1 dans les Pyrénées Centrales, 1 dans les Pyrénées Orientales, le dernier dans le massif des Cévennes.

Six sont en bois, les autres en pierre; le refuge *Puiseux* (Alpes), celui de la *Brèche de Roland* et du *Cylindre* (Pyrénées) ont été aménagés en profitant d'excavations naturelles, système de construction aujourd'hui condamné. Huit seulement de ces refuges sont des refuges gardés, avec un préposé qui en a la surveillance : ceux de la *Pra* (Oisans), *Chancel* et de l'*Alpe* (Pelvoux), *Jovet* (Tarentaise), *Bonneval* (Maurienne), du *Môle* et *Parmelan* (Haute-Savoie), du *Canigou* (Pyrénées Orientales).

Les refuges *Arremoulit* (Pyrénées), des *Nants* (Tarentaise), *Lyonnais* (Queyras), *Bonne-Pierre* et de la *Lavey* (Oisans), au nombre de 5, auraient besoin de réfections importantes et déjà la Commission des Refuges se préoccupe de la reconstruction des chalets des *Nants* et de la *Lavey*.

En dehors des refuges construits directement par le Club, ce dernier loue 3 chalets gardés, en pierre : les refuges *Moulin* (La Plaine en Valgaudemar) dans le Briançonnais, de la *Sausse* au col des Encombres (Maurienne), *Fouga* dans les Pyrénées (vallée d'Aure).

Deux nouveaux refuges sont projetés, le premier, celui du *glacier de Saint-Sorlin*, dans le massif des Grandes-Rousses, le second, au pied du Vignemale.

Notre plus haut refuge, dans les Alpes, est celui de l'*Aiguille du Midi*, dressé par les soins de notre collègue M. Joseph Vallot, sur le versant Sud de l'Aiguille à 3,564 mètres. Le refuge du *Lac Noir* (plateau du Mont de Lans) est à 2,870 mètres, celui du *Mont Pourri* à 2,800, le refuge *Abel Lemercier* (vallée de Celse Nière, Briançonnais) à 2,724 mètres; la cabane de *Bonne-Pierre* à 2,750 mètres. Dans le massif Pyrénéen c'est le refuge *Tuquerouye*, à 2,675 mètres, — entre le glacier de Tuquerouye et le lac glacé du Mont Perdu — qui détient le record de l'altitude.

Si nous étudions la répartition de nos refuges, y compris ceux qui sont loués, entre les Sections, nous voyons que la Section de

1. On trouvera, annexée au *Bulletin* de juin-juillet, la liste de nos refuges et abris groupés par régions.

Briançon en possède 8, celle de l'Isère 6, la Section de Tarentaise 5, celle du Sud-Ouest 4¹, les Sections de Lyon, de Gap, de Maurienne, des Cévennes, du Mont-Blanc, d'Annecy, des Pyrénées Centrales et du Canigou, chacune un.

Deux d'entre elles, les Sections du Sud-Ouest et de Lyon, qui n'ont pas de montagnes dans leurs circonscriptions, n'ont pas hésité, imitant l'exemple des Sections du Club Alpin Suisse, à se créer un champ d'excursion en érigeant des cabanes au cœur des Pyrénées et des Alpes. Bien d'autres, — l'une d'elles a son siège non loin de nous, — qui ne sont pas, non plus, des Sections de montagne, tiendront, j'en suis sûr, à suivre cet exemple et à se constituer un patrimoine de montagne. Les Alpes sont assez grandes pour que toutes les activités puissent trouver à s'y employer.

C'est donc avec une légitime fierté, en tenant compte du nombre de nos associés, c'est-à-dire de nos ressources, et de la surface de nos montagnes, que nous sommes en droit de comparer nos travaux en montagne aux travaux faits par les Clubs Alpains étrangers, sur leurs territoires.

La Section du Sud-Ouest, qui marche toujours à l'avant-garde, a pris une autre initiative, également heureuse : son dévoué et infatigable vice-président, M. Lourde-Rocheblave², a résumé le premier registre du refuge *Tuquerouye*. Il serait à désirer que de semblables relevés fussent adressés, chaque année, à la Direction Centrale par toutes les Sections qui ont la surveillance et la garde d'un refuge. Il nous serait ainsi loisible de nous rendre compte de l'activité alpestre et par là de l'utilité de telle ou telle cabane. La désignation des courses entreprises, les observations des touristes seraient de nature à nous éclairer sur les besoins nouveaux. Ces documents nous sont essentiels pour écrire l'histoire de nos refuges, histoire qu'on ne saurait ajourner à une date plus lointaine. Le concours dévoué de la Commission des refuges, la collaboration d'un de ses membres les plus compétents, M. Nérot, l'intermédiaire obligé et obligeant — je m'en suis aperçu cette année — entre la Commission et tous ceux qui s'intéressent aux refuges du Club Alpin, assurent l'intérêt de cette publication.

Par suite des démissions de MM. le colonel Papuchon

1. Nous ne comprenons pas dans ce nombre les refuges de la Brèche de Roland et du Cylindre, aujourd'hui inhabitables.

2. V. *Bulletin*, juin-juillet 1892, p. 218.

Guyard, remplacés dans la séance du 3 mai, la Commission des refuges, le grand ordonnateur des travaux en montagne, était, au 31 décembre 1897, composée de MM. Nérot, président, Belloc, Brunnarius, Lefrançois, Puiseux, Henri et Joseph Vallot. Nos collègues, MM. les délégués Belloc, Brunnarius et Lefrançois, qui sont les nouveaux commissaires ne sont pas des nouveaux venus au Club. Ce n'est que contraints et forcés que nous avons dû accepter la démission de M. Guyard ; mais nous avons la satisfaction de vous apprendre qu'il reste associé, comme président honoraire, aux travaux de la Commission des refuges dont il dirigea les délibérations, jusqu'alors, avec une autorité incontestée.

Durant l'année 1897 le montant des subventions accordées pour travaux en montagne s'élève à 14,763 francs, les demandes avaient été de 24,976 francs, les prévisions budgétaires de 12000. Ces 14,763 francs se décomposent comme il suit :

500 francs à la Section des Hautes-Vosges et à la Section de Provence pour jalonnements ; 400 francs à la Section du Jura pour la construction d'un belvédère et la réfection d'un sentier d'accès au *Saut du Doubs* ; 200 francs à la Section du Léman, pour mains courantes au *Roc d'Enfer* ; 1,000 francs à la Section de Lons-le-Saunier, pour travaux aux gorges du *Hérisson* ; 800 francs à la Section d'Annecy, pour la création de sentiers à la montagne du *Charbon* ; 750 francs à la Section de l'Isère, pour chemin d'accès au *Grand-Som* ; 300 francs à la Section du Mont-Blanc, pour travaux en montagne, à son choix ; 400 francs à la Section du Sud-Ouest pour la construction d'un abri au *Port de Gavarnie* et travaux urgents au sentier muletier du *col d'Ossoue* (massif du Vignemale) ; 1,213 francs à la Section de Briançon, pour fournitures et travaux relatifs aux chalets de l'*Alpe et Tuckett* ; 1,200 francs à la Section de Gap, pour un projet à présenter ultérieurement ; 300 francs, le jour de son baptême, à la Section de Corrèze, pour aménagement des *cascades du Gimel* ; 200 francs à la Section de Briançon, pour travaux urgents aux refuges *Cézanne* et *Abel Lemercier* ; enfin 7,000 francs à la Section du Canigou, pour la construction et l'aménagement du chalet gardé du *Canigou*, au *col des Cortalets*, à 2,100 mètres d'altitude.

Mon prédécesseur et ami Lefrançois, le délégué de la Section du Canigou, que la Direction Centrale a chargé d'études spéciales relatives aux refuges, vous a parlé, l'an dernier, empiétant sur mes prérogatives, de ce chalet gardé. Il a remercié tous ceux

qui, par de larges souscriptions, avaient répondu à l'appel de la Section du Canigou; il ne vous a pas dit et il ne pouvait pas vous dire, ce qu'il a fait personnellement, n'épargnant ni son temps, ni sa peine, pour obtenir la réalisation des projets de sa Section.

Le *Bulletin* vous a appris que les travaux du chalet des Cortalets avaient été activement poussés; le gros œuvre est terminé: le refuge, muni d'une couverture provisoire, a résisté vaillamment aux intempéries de l'hiver. Notre collègue, M. Boixo, qui n'a pas hésité à gravir les flancs du *Canigou*, le 16 février dernier, malgré des amoncellements de neige qui atteignaient jusqu'à 10 mètres de hauteur, nous l'a prouvé, photographies en mains. L'administration des forêts vient d'accorder à la Section du Canigou une subvention de 1,000 francs, en faveur d'une route carrossable que cette dernière se propose d'établir de Balatg au chalet-hôtel.

Pour clore ce chapitre, déjà long, nous devons ajouter que la Section de Gap a été autorisée à utiliser, pour l'achat de mobilier destiné aux abris du *Clos en Valgaudemar* et de *Chaillol*, une somme de 1,200 francs précédemment réservée; qu'un secours de 200 francs a été voté à Marie Tairraz, l'ancienne gardienne du refuge des Grands-Mulets, un autre de 100 francs au guide Mathon de la Grave. Enfin, après de mémorables débats, la Direction Centrale a conclu à l'unanimité, le 5 mai, sur les rapports conformes du colonel Papuchon, au nom de la Commission des refuges, et de M. Schrader au nom du Bureau, au rejet d'un projet de remise par l'État au Club Alpin Français, de l'*hospice du Lautaret*.

Devançant une délibération prochaine de la Direction Centrale, MM. Pons et Camous, pharmaciens à Briançon et à Grenoble, deux de nos collègues, viennent de pourvoir généreusement les refuges du Briançonnais et de l'Isère de boîtes de secours renfermant les médicaments et accessoires destinés à donner les premiers secours aux blessés de la montagne. Cette question importante, dont s'est justement préoccupée, il y a peu de temps, la Section lyonnaise, recevra bientôt une solution générale.

La Direction Centrale a porté son attention sur les hôtels, plus particulièrement sur les hôtels des pays de montagne. Ne peut-on pas réaliser l'amélioration de quelques-uns de ces hôtels, au double point de vue de l'hygiène et du confort, obtenir d'autre part, pour les membres du Club Alpin, sous une forme à déter-

miner, des réductions de prix, des avantages effectifs accordés déjà aux membres d'autres sociétés? Une commission, composée du Dr Philbert président, de MM. Cuénot et Adrien Oudin, a été nommée dans la séance du 10 novembre, avec mission spéciale d'étudier le problème.

Faciliter les voyages, l'accès de la montagne, c'est beaucoup, mais avant il faut la faire connaître et aimer : c'est là l'objet de nos publications qui forment justement un des articles les plus importants de notre budget, au chapitre des dépenses (plus de 30,000 francs). Par là nous réalisons ainsi le but scientifique de notre association, but que nous ne devons jamais négliger et qui passe même avant les préoccupations purement sportives.

De notre *Bulletin*, la poste aux lettres des Sections, suivant la pittoresque expression de M. Nérot, le rapporteur de 1888, auquel il faut toujours emprunter, je ne vous dirai rien, sinon qu'en lui conservant sa physionomie propre, nous nous efforçons cependant de multiplier les articles d'un intérêt général : tels les comptes rendus bibliographiques, la chronique alpine, les renseignements relatifs aux Clubs Alpins étrangers.

Notre *Annuaire* est resté à la hauteur de sa légitime réputation. Ni pour le fond, ni pour la forme, celui de 1897 ne le cédera à ceux qui ont déjà été publiés. MM. de Lapparent, Martel, Vélain, ont bien voulu nous prêter le concours de leur science. Pour la première fois, vous trouverez joint à l'*Annuaire* un Index bibliographique relatif à la littérature de montagne en 1897, index rédigé par M. Martel. La Commission de rédaction, désireuse d'améliorer encore les illustrations de l'*Annuaire*, a fait choix d'un papier mieux approprié aux procédés modernes de reproduction.

A raison de la démission de M. Guyard, la composition de la Commission de rédaction s'est trouvée modifiée : à côté de MM. Demanche, Joanne, Nérot, Puiseux, Schrader, Templier, J. Vallot, siègent, comme commissaires nouveaux, MM. Lemerrier et Cuénot. M. Durier, membre de droit de toutes les Commissions, comme président du Club Alpin, reste spécialement chargé de la direction du service des publications.

Vos commissaires se réunissent très exactement, une fois par semaine; leur tâche n'est pas toujours facile : l'heure des grandes ascensions, des conquêtes enthousiastes, des escalades romantiques est passée; les cimes vierges ne se rencontrent plus qu'à l'état d'exception; comment intéresser encore à la

montagne? Il n'en est rien cependant : la montagne est loin d'être un sujet classé, à mieux dire elle reste toujours une source inépuisable d'enseignements. De même, quoique vaincue, elle provoque toujours nos hommages pour sa beauté fière et majestueuse, pour la sérénité de son atmosphère, la splendeur de ses spectacles. Il faut en parler autrement; mais il faut en parler toujours. Nous l'avons vue, il faut la regarder, l'épier, refaire patiemment les chemins que nous avons parcourus d'un pas rapide, lui arracher, un à un, ses mystères et ses secrets pour reconstituer un fragment de l'histoire des mondes. Nous gagnerons en profondeur ce que nous perdrons en hauteur.

Cartes, panoramas, études de détail, monographies spéciales, voilà ce que nous demandons aux futurs collaborateurs de l'Annuaire : l'œuvre est aussi grande, elle n'est pas moins utile, en tous cas.

Quelques-unes de nos Sections publient aussi un Bulletin : la Section du Sud-Ouest un Bulletin semestriel dont le premier remonte à 1877 (avec une table pour les 14 premières années); la Section lyonnaise un Bulletin depuis 1878, bulletin mensuel universellement connu aujourd'hui, sous le nom de *Revue Alpine*; la Section des Alpes Maritimes, depuis 1880 (avec table des 15 premières années) et la Section des Hautes-Vosges, depuis 1888, un Bulletin annuel, la Section Vosgienne un Bulletin tous les deux mois — le premier remonte à 1882. La Section de Pau a fondé, en collaboration avec la Société des Excursionnistes du Béarn, en 1896, le *Bulletin Pyrénéen*. A des intervalles irréguliers paraissent, depuis 1878, le Bulletin de la Section de la Côte d'Or et du Morvan (15^e en 1897), le Bulletin de la Section du Canigou (3 depuis 1880), celui de la Section d'Auvergne, depuis 1877. Pour compléter cette énumération¹ il ne sera pas sans intérêt de mentionner que la Section de la Côte d'Or et du Morvan édita, en 1896, une table sommaire, avec classement par région, des articles des vingt et un premiers volumes de l'Annuaire. Le plus grand nombre de ces Bulletins sont très artistement illustrés.

Tous ces Bulletins et l'Annuaire témoignent de l'inépuisable activité de nos collègues. Les *courses collectives et individuelles* se sont multipliées hiver comme été. Ainsi nos collègues

1. Les Sections de l'Atlas, de la Drôme, du Forez, de la Haute-Bourgogne, de l'Isère, du Jura, de la Lozère, de Provence et de Saône-et-Loire ont également publié des Bulletins.

de la Section du Sud-Ouest sont allés entendre la messe de minuit à Gavarnie, le jour de Noël, et, après un substantiel réveil-lon, ils gravissaient le *Piméné* (2,803 mèl.) malgré l'état des neiges. La Section de l'Isère a-réussi, le 21 février, la première ascension d'hiver du *Grand Perron des Encombres* (2,828 mèl.).

A Paris, notre *Commission des excursions et réunions*, composée de MM. Sauvage, président, Boursier, Brunnarius, Chambrelent, Diehl, Faber, Foullé, Dr Meugy, Adrien Oudin, a organisé, chaque dimanche, des promenades aux environs de Paris, des excursions plus lointaines en Touraine, à Caudebec, dans la vallée du Loir, pour les jours gras, la Mi-Carême et Pâques. Ces excursions ont réuni 541 participants, avec un maximum de 25, une moyenne de 13 et demi. Trois courses de haute montagne ont été faites, sous l'habile direction de MM. Sauvage, Brunnarius et Oudin : l'ascension de la *Bella Tola* (3,002 mèl.) dans le val d'Anniviers, le 1^{er} mars; celle des *Dômes de Chasseforêt* (3,597 mèl.) et d'*Arpont* (3, 619 mèl.), (Pralognan et Termignon) à la Pentecôte; l'escalade du *Pic de la Grande-Journée* (2,465 mèl.) et du *Grand-Mont* (2,696 mèl.) (Albertville) le 1^{er} novembre. Ces courses alpestres réunirent une moyenne de 7 participants, dont deux dames.

La Commission des excursions a confié à M. Brunnarius l'exécution d'un album où sont consignés les procès-verbaux de chaque course et réunis tous les documents nécessaires à la préparation des itinéraires, avec de superbes photographies à l'appui. Nous ne pouvons que féliciter la Commission et notre collègue Brunnarius, de cette heureuse et féconde innovation.

Notre *Réunion de printemps*, durant les congés de la Pentecôte, à travers les montagnes des *Bauges*, la chaîne des *Vergys* et des *Aravis*, sur les bords du pittoresque lac d'Aix, du gracieux lac d'Annecy, a réuni plus de 60 clubistes. Tous nos collègues sont revenus enthousiasmés de leur voyage et de la cordiale réception que leur avaient faite les Sections d'Aix-les-Bains et d'Annecy.

Le *Congrès annuel* s'est tenu à Pau, du 29 août au 4 septembre : 182 clubistes dont 28 dames y avaient adhéré. Les Palois, sans doute en souvenir d'un de leurs plus illustres compatriotes, nous ont accueilli royalement. Le passage de *Cauterets* à *Gavarnie*, par le chemin du val d'Ossoue nouvellement aménagé par nos Sections de Pau et du Sud-Ouest, l'ascension du *Pic du Midi d'Ossau* et même celle du *Vignemale* pour quelques congressistes, voilà les *leit-motifs* du programme... *Five o'clock* aux

Eaux-Bonnes avec concert de Planté, toasts vibrants, banquets succulents, Lucullus chez Lucullus, nous dit, avec reconnaissance, le colonel Papuchon, l'historiographe du Congrès. La Section de Pau a consacré au Congrès son Bulletin 8 bis, brochure élégante remise, à titre de souvenir, aux adhérents qui avaient déjà reçu deux beaux volumes illustrés : *Pau au Pic d'Ossau et Pau et les Basses Pyrénées*.

Parmi les *courses individuelles* on m'en voudrait de ne pas signaler les premières ascensions faites en 1897. Je disais plus haut que l'heure des escalades héroïques était passée; plusieurs de nos collègues me donnent un éclatant démenti : M. Eugène Gravelotte¹, qui fit seul ou avec son frère Maurice la *Pointe de la Madeleine* (Oisans, 3 603 mètr.) le 23 juin 1897; la *Tour carrée de Roche Méane* (Oisans) le 24 juillet 1897; l'ascension de la *Meije Orientale* par l'arête Sud-Est; une cime vierge, à l'Est de la pointe orientale des *Pics de Neige du Lautaret*; la *Pointe Thorant* (3,550 mètr.), — pointe Nord — le 23 juin. La deuxième pointe fut gravie le 5 septembre par M. Oswald Vizioz. L'*Annuaire* de 1897 vous racontera les exploits de M. Gravelotte. Le 3 août M. Auguste Reynier gravissait le *Pic de l'Eychauda* (3,182 mètr.); M. Gabriel Grandjanny franchissait le col de la *Pyramide* le 11 juin — variante Est — en Oisans — pour préluder à l'ascension de la *Barre des Écrins*. M. Littledale s'est mesuré victorieusement avec le *Pic d'Olan* (3,578 mètr.) et le col du *Guborney* les 26 juin et 11 juillet. Enfin M. et M^{me} Brunnarius réussissaient, le 10 août 1897, l'ascension de la Tête de la Maya (2 935 mètr.) qui jusqu'alors n'avait été faite que par des guides.

Cette même année, le 14 juin, M. Fitz Gerald et son fameux guide Zurbriggen de Macugnagua, quelques jours plus tard M. Vinès conquéraient l'*Aconcagua* dans la République Argentine, la plus haute cime atteinte jusqu'à ce jour (7,300 mètr. d'après ses vainqueurs). Le 31 juillet, une caravane, composée du duc des Abruzzes, des chevaliers Gonella et Vittorio Sella et du Dr Filippo de Filippi, triomphait du *Mont Saint-Elie* (5,514 mètr.) sur le territoire d'Alaska, malgré une résistance héroïque et au prix d'inexprimables efforts². Depuis 1886 cinq tentatives étaient restées sans résultats.

La plupart des alpinistes s'entendent aussi bien au maniement

1. *Revue Alpine* du 1^{er} septembre 1897.

2. V. *Revue Alpine*, 1^{er} novembre 1897 et 1^{er} février 1898, articles de M. F. Gabet.

de la parole qu'à celui du piolet, et les courses ont provoqué d'intéressantes *conférences*, tant à Paris qu'en province.

Il y a eu à Paris, comme d'habitude, 6 conférences en 1897 : le 27 janvier, le capitaine James Plé nous racontait le voyage qu'il effectua pour la *Délimitation de la frontière orientale du Dahomey* — vous avez pu en lire un intéressant résumé dans le Bulletin de février 1897 — et M. Joseph Vallot nous racontait, avec humour, la *Vie au Mont-Blanc*. Le 23 février, M. Nættinger nous faisait connaître la *Suisse niçoise*; M. Bregeault nous entretenait d'*Excursions romantiques à la Mer de Glace*. Le 31 mars, notre collègue Ronjat enfourchait sa bicyclette pour nous conduire de la *Champagne dans l'Isère*, en traversant le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne, l'Engadine, le Valais et la Savoie; M. Rodocanachi nous vantait les splendeurs de la *Tunisie*. Le 24 avril, M. Trutat nous invitait à assister au congrès de Pau en faisant passer sous nos yeux de superbes photographies pyrénéennes. Le 25 novembre, assis dans de bons fauteuils, nous accomplissions, avec M. Brault, l'escalade fameuse de l'*Aiguille du Grépon* — les péripéties de cette aventure vous seront retracées d'ailleurs dans l'*Annuaire* — et notre éminent vice-président M. Schrader, alpiniste et artiste tout à la fois, nous expliquait *A quoi tient la Beauté dans la montagne*. Enfin le 22 décembre nous naviguions avec M. Boland jusqu'aux *Iles Baléares*.

Vous savez aussi que nos *dîners mensuels*, qui ont lieu un peu partout, à Paris en hiver, à la campagne en été, — nos audacieux commissaires ont prolongé les courses, en hiver, les banquets, en été, — sont suivis de causeries avec projections. Ainsi nous avons entendu, le 4 février, M. Armand Viré à propos de *Recherches sur la flore et la faune des catacombes de Paris*; le 3 mars M. Duguey sur les *Basses Alpes*; le 1^{er} février et le 5 novembre M. Adrien Oudin sur la *course de la Bella Tola* et les *Alpes Dolomitiques*. Au mois de juillet, au chalet du Touring Club, M. Sauvage raconta l'ascension du *Dôme de Chasseforêt*.

Ces dîners sont démocratiques, donc très suivis; ils reviennent à 5 ou 6 francs par tête. Notre grand *banquet* conserve seul son caractère solennel; celui du 16 décembre 1897 n'a pas eu moins de succès que les précédents. Un grand nombre de présidents de Sections y avaient pris part; ils avaient assisté, la veille, à la séance mensuelle de la Direction Centrale. Nous sommes heureux de toutes les circonstances qui nous permettent d'entrer plus directement en relations avec nos collègues de province, de connaître leurs desiderata, leurs avis éclairés.

Le Club Alpin n'existe que par ses Sections et pour ses Sections : l'institution des délégués, délégués choisis par les Sections, leurs mandataires et qui forment aujourd'hui la majorité de la Direction Centrale, témoigne assez du caractère nettement décentralisateur de notre organisation.

En province les conférences ne furent ni moins nombreuses ni moins intéressantes : à Clermont (10 décembre) conférence de M. le Dr Chibret sur *la Russie et le Caucase* ; à Grenoble (6 décembre) et à Aurillac conférences de M. Adrien Oudin sur les *Montagnes du Tyrol* ; à Bordeaux (17 février) conférence de M. H. Boland sur la *Corse pittoresque* ; à Saint-Étienne (8 mai) conférence de notre éminent président M. Durier, sur le *Canigou* ; à Nancy (13 avril) conférence de M. Léon Travelle sur la *Région du Donon*. La Section de Provence entendit, le 16 mars, M. E. Pierre sur le *Cyclisme et l'Alpinisme* ; le 18 mars M. Delmas sur la *Poésie de la montagne et les poètes qui l'ont chantée* ; le 8 avril M. Macé de l'Épinay sur un *Voyage dans l'Adriatique* ; le 5 mai M. Armand Janet sur les *Paysages de Provence*. La Section de Lyon, qui vient aussi d'instituer des dîners mensuels démocratiques, eut, comme conférenciers : M. Achille Escudier le 12 janvier (*Arêtes de la Meije*), M. Delaroche le 9 février (*Autour de Bessans, Rochemelon, Albaron, Pointe des Arses, Charbonel*), M. Boland le 12 mars (*Au Pays de la Vendetta*), M. Dumarest le 6 avril (*Une excursion d'hiver au Grand et au Petit Saint-Bernard*), M. Chifflet (*Bois de Paiolive, Descente de l'Ardeche en bateau*) et M^{me} J. Paillon le 4 mai (*la Grande-Chartreuse en été*), le 30 novembre M. Jacques Berger (*Arles, les Saintes-Maries, Aigues-Mortes*). Le 28 janvier nos collègues lyonnais jouèrent même une spirituelle tragi-comédie alpestre : *Guignol à l'Aiguille-Bleue* ; c'était une reprise¹.

Notre bibliothèque s'est enrichie de nombreux ouvrages et documents. Je citerai notamment, parmi les plus importants : la 4^e édition du *Mont-Blanc* ouvrage de M. Charles Durier, les *Annales de l'Observatoire d'astronomie physique de Meudon*, par M. J. Janssen, les *Annales météorologiques du Mont-Blanc* publiées sous la direction de M. Joseph Vallot ; les *Lacs français* de M. A. Delebecque ; la *Face de la Terre* de M. Suess, éminent

1. Tous ces renseignements, sur l'activité de nos Sections, sont forcément incomplets. Il serait à souhaiter que chaque Section envoyât à ce sujet tous les ans, au rapporteur, une notice de nature à faciliter sa tâche.

géologue autrichien, ouvrage traduit et annoté par notre collègue M. de Margerie; *Irlande et Cavernes* de M. Martel; les 9^e, 10^e, 11^e et 12^e séries des *Voyages en France* de M. Ardouin-Dumazet; *Là-Haut* de M. Édouard Rod, la *Cure d'altitude* du Dr Regnard; les *Montagnes de France et Pays Franc-comtois* de M. Gustave Fraipont; *Chamonix and the range of Mt-Blanc* de M. Whymper, qui généreusement a donné à chaque Section du Club un exemplaire de son intéressante monographie; l'*Exploration du Caucase* par M. D. N. Freshfield; *Zermatt et la vallée de la Viège* par M. Émile Jung; *Ascensions et explorations à 7,000 mètres dans l'Himalaya* et *The first crossing of Spitsbergen* de M. W. M. Conway; *Über Eis und Schnee*, 1^{er} vol., par G. Studer; *Mountaineering*, par T. C. Dent; le *Matterhorn*, par Wundt; la carte de la chaîne du Mont-Blanc, par MM. Kurz et Imfeld; la carte des Alpes Suisses au 250,000^e de M. Hans Ravenstein; enfin un relief au 50,000^e de la Région de Zermatt habilement confectionné par MM. Brunnarius fils et un magnifique album de vues du Haut-Jura exécutées par M. Albert Regad, de la Section du Haut-Jura.

La Commission de la bibliothèque se compose de MM. Chambrelent, Puiseux, Ronjat. M. Martel, qui avait été pendant longtemps notre dévoué bibliothécaire, a été amené à résigner ses fonctions par suite de ses multiples travaux. Il a été nommé bibliothécaire honoraire et je vous ai déjà dit qu'il demeurerait un des plus actifs collaborateurs de l'Annuaire.

Nos collections de photographies se sont également accrues; nous demandons à tous nos collègues, photographes de montagne, de ne pas oublier d'adresser une épreuve de leurs clichés au Club Alpin.

M. James Jackson, qui avait, maintes fois déjà, contribué à augmenter nos collections, a voulu, en mourant, affirmer une fois de plus l'intérêt qu'il n'a pas cessé de porter à notre association. Il lui a légué un capital de 10,000 francs, sans affectation spéciale; l'acceptation du legs a été autorisée dans les formes voulues, par décret en Conseil d'État. Le Club Alpin Français reconnaissant, désireux de perpétuer la mémoire de M. James Jackson, a décidé d'inscrire son nom, en tête de l'Annuaire, avec le titre de *membre bienfaiteur*. Espérons que l'exemple de notre regretté collègue ne restera pas isolé et que la liste des membres bienfaiteurs remplira, bientôt, plusieurs colonnes de l'Annuaire.

Les charges du Club sont en effet assez lourdes, vous avez pu en juger en entendant le rapport si substantiel de notre trésor-

rier, M. Templier, le gardien vigilant du patrimoine du Club. MM. de Billy, Caron, Laugier composent avec lui la *Commission des finances*.

Si la littérature alpestre se développe, l'*art alpestre* gagne, chaque année, des fidèles plus enthousiastes. Le préjugé, encore si fort, de la plaine et de la ligne horizontale, comme seuls motifs esthétiques, aura sans doute bientôt vécu. L'indifférence, l'hostilité même des milieux officiels et des cénacles de peinture seront vaincues par les artistes, toujours plus nombreux, qui vont à la montagne et se passionnent pour les audaces de ses perspectives et de son coloris. Corot, Rousseau lui-même, Gustave Doré, Courbet, l'abbé Guétal, Français... avaient déjà planté leurs chevalets au sommet ou sur le flanc de la montagne. Leur exemple a porté ses fruits : il vient de se fonder à Paris, sous le patronage du C. A. F. et sous la présidence de M. Schrader, une *Société des Peintres de montagne*. Le président du Club Alpin Français, le prince Roland Bonaparte, M. Joseph Vallot, ont bien voulu accepter d'être ses présidents d'honneur. Ainsi s'est réalisée l'une des idées qui tenaient le plus au cœur d'un de nos anciens et vénérés présidents, Abel Lemercier, un passionné pour l'Art alpestre.

Au mois de décembre 1897, à Paris, vous avez déjà pu constater le succès d'une exposition alpestre et admirer dans les galeries Durand-Ruel les œuvres de Baud-Bovy, ce doyen des peintres de montagne en Suisse.

Pour l'Exposition de 1900, grâce au concours de MM. de Billy, Guyard et Lemercier, à la collaboration artistique de MM. Schrader et Steinheil, nous pourrons faire passer sous les yeux des visiteurs de notre pavillon les plus beaux spectacles de nos montagnes. Un grand diorama et quatre plus petits représenteront le massif du Mont-Blanc, celui de la Meije, une vue des Pyrénées et une autre vue de montagne dont le choix n'est pas définitivement arrêté. Nous ne saurions assez exprimer toute notre reconnaissance à nos collègues pour leur généreuse et féconde initiative.

Notre Club continue à entretenir d'excellentes relations avec les *Sociétés savantes* et les *Clubs Alpins étrangers*. MM. Belloc et Vallot ont bien voulu nous représenter au Congrès des Sociétés savantes, M. Belloc à celui de l'Association française pour l'avancement des sciences à Saint-Étienne. M. le docteur Meugy parla, en notre nom, au Congrès des Sociétés de Géographie, à Saint-Nazaire; M. Brunnarius fut délégué à la réunion

du Club Alpin Français à la Chaux-de-Fonds. Pour affirmer la solidarité internationale de tous ceux qui pratiquent l'alpinisme, nous avons l'habitude de nommer, conformément à nos statuts, membres d'honneur du Club Alpin Français, les grimpeurs ou les savants étrangers qui se sont distingués par leurs ascensions, leurs voyages ou leurs travaux relatifs à la montagne. Cette année, M. Fridjof Nansen, — un Norvégien, on peut l'appeler le conquérant du Pôle Nord, — a reçu le titre de membre d'honneur, conféré quelques mois plus tard à un Suédois, M. Swen-Hedin, le vaillant explorateur des hauts plateaux d'Asie. Ces choix de la Direction Centrale doivent être soumis, aujourd'hui, à votre ratification.

Statutairement, les alpinistes français ne peuvent être nommés membres d'honneur; du moins les pouvoirs publics, les sociétés savantes, proclament plus d'une fois leur mérite et reconnaissent la valeur de leurs travaux.

Au Congrès des Sociétés savantes de 1897, M^{me} Vallot, MM. d'Arlot de Saint-Saud, un des fondateurs de la Section du Sud-Ouest, Emmanuel de Margerie, ont été nommés officiers d'Académie. La rosette d'officier de l'Instruction publique était conférée, en même temps, à M. Henri Vallot; la croix de la Légion d'honneur à M. Joseph Vallot.

Après le président du Club Alpin Français et mon prédécesseur, je ne pourrais qu'imparfaitement vous dire avec quelle énergie, avec quel dévouement éclairé, M^{me} Vallot s'est associée aux travaux de son mari. M. Joseph Vallot a rencontré un second et précieux collaborateur dans la personne de son cousin, M. Henri Vallot. La Société de géographie a tenu, dans sa séance du 23 avril, à reconnaître cette collaboration en décernant à M. Henri Vallot la grande médaille d'argent du *prix Charles Grad*. « Les travaux de triangulation du massif du Mont-Blanc, dit le rapporteur, exécutés par M. H. Vallot ont valu à leur auteur la médaille d'argent du prix Charles Grad. Votre commission du prix eût été heureuse d'associer à cette récompense le collaborateur de M. Henri Vallot, son parent, M. Joseph Vallot. Mais les règlements de la Société ne permettent pas de couronner un membre de la commission centrale. Voilà pourquoi M. Joseph Vallot, qui fut à la peine, n'est pas à l'honneur. »

L'Académie des sciences, qui ne se trouvait pas liée par les mêmes raisons, a reconnu la valeur scientifique des recherches relatives à la montagne effectuées par M. Joseph Vallot, — études

du rayonnement solaire, des perturbations atmosphériques, pétrographie du Mont-Blanc, travaux destinés à servir de base à une carte au 20,000^e du massif du Mont-Blanc, — en décernant à notre cher collègue le grand *prix des sciences physiques*.

La Société de géographie attribuait, dans la même séance, le *prix Félix Fournier* à notre collègue M. Ardouin-Dumazet. Écrivain militaire distingué, M. Ardouin-Dumazet s'est révélé comme un géographe et un ethnographe de race dans son *Voyage en France*, ouvrage en 20 volumes — dont le 13^e vient de paraître, — œuvre de vie et de vérité, composée par un artiste.

Peu de temps après, M. De Jarnac, notre secrétaire général, M. Deville, président de la Section du Forez, étaient faits officiers d'académie; M. Macé de l'Épinay, vice-président et confrencier habituel de la Section de Provence, M. le docteur Vagnat, président de la Section de Briançon, chevaliers de la Légion d'honneur, ainsi que notre collègue M. Molteni, auquel nous devons tant pour le succès de nos conférences. Dans le même ordre, notre éminent président honoraire, M. Laferrière, était élevé à la dignité de grand officier.

Enfin M. de Lapparent, l'auteur si justement apprécié de ces *Leçons de géographie physique*, qu'il déposait l'an dernier sur le bureau du Club, a été nommé membre de l'Académie des sciences. Nous sommes heureux de pouvoir féliciter le savant professeur, qui retrouvera, sous la coupole de l'Institut, plusieurs de ses collègues du Club Alpin Français.

Mon successeur m'en voudra peut-être, mais comment passer sous silence la croix de la Légion d'honneur décernée à M. Martel, à l'issue du Congrès des Sociétés savantes, pour ses belles et courageuses explorations souterraines, depuis plus de dix ans; la rosette d'officier de l'Instruction publique, conférée depuis quelques jours, à M. Lemer cier; la médaille d'argent du *prix William Huber*, par laquelle la Société de géographie récompense l'activité alpestre de notre distingué président, M. Charles Durier et ses beaux travaux sur osn montagnes; le *prix Louis-Félix Fournier* obtenu le même jour, par M. André Delebecque, pour son intéressante et substantielle monographie des *Lacs français*, monographie couronnée déjà par l'Institut.

Les associations ont, comme les particuliers, des jours heureux et des jours néfastes; à côté de leurs joies elles ont leurs deuils.

Nos montagnes n'ont pas fait de victimes, cette année, parmi les touristes, mais elles ont éprouvé cruellement nos batail-

lons de chasseurs alpins, la plupart membres honoraires de nos Sections, cette milice avancée du Club Alpin, qui monte la garde, avec tant d'héroïsme, hiver comme été, sur nos frontières.

Le 3 janvier, M. Fauquignon, lieutenant au 11^e bataillon alpin, a fait une chute mortelle en descendant du col des Nantet, et en essayant de rejoindre la vallée par les crêtes et le Pertuis. Les sergents Plumet et Gonachon, et le chasseur Grand, du même bataillon, hivernés à la Redoute-Ruinée (Traversette, 2,400 mètr.), ont été surpris par une avalanche, le 4 février 1897.

Honneur à ces soldats de la montagne. Le chef de l'État qui, cette année, a parcouru officiellement nos Alpes, a pu apprécier la valeur de ces troupes d'élite et leur a rendu un légitime hommage au nom de la France.

Ces alpins ont, en hiver, une vie bien rude; leur historien, M. Ardouin-Dumazet, qui a partagé cette vie, nous en a retracé les péripéties et les aventures. Vous répondrez à l'appel de notre éminent collègue, M. Noblemaire, appel qu'il vous adressait lors du dernier banquet, en nous envoyant des livres destinés à constituer, à chaque poste, une bibliothèque. La Section lyonnaise en a déjà pris l'initiative; en vous associant à ses efforts, vous ferez une belle et une bonne œuvre.

Parmi nos membres, nous avons perdu en 1897 : MM. Orsat, vice-président de la Section du Mont-Blanc; Blaquièrre, vice-président de la Section du S.-O.; Norbert Mudry, ancien président et fondateur de la Section du Léman; Hubert Vaffier; président de la Section de Saône-et-Loire; le colonel Pierre, secrétaire général honoraire du Club Alpin Français; le Père Barral; M. Guérin, membre à vie.

M. Hubert Vaffier appartenait, comme président de Section, à la Direction Centrale. Déjà membre du Club Alpin Suisse, aimant passionnément la montagne, il adhéra, dès le premier jour, à nos statuts. Avec le concours dévoué de M. l'abbé Bugniot, qui devait le suivre de près dans la tombe et qui dirigea en France, en Suisse, en Italie, en Autriche, près de 40 caravanes scolaires, M. Hubert Vaffier fonda en 1875 la Section de Saône-et-Loire. Il n'a jamais cessé de s'intéresser à nos travaux.

Ainsi que M. l'abbé Bugniot, le Père Barral fut un grand conducteur de caravanes scolaires. S'associant à la pensée généreuse de Talbert, ami de la jeunesse, comme son maître Lacordaire, il organisa les caravanes, aujourd'hui encore en

honneur, au collège des Dominicains d'Arcueil. Il conduisit ses élèves jusqu'en Bosnie, au Monténégro..., en Norvège, quand il abandonnait nos Alpes, pour lesquelles il avait une prédilection marquée. Usé déjà plus par la fatigue que par l'âge, il fallait l'entendre parler de ses courses alpestres. Il conserva, jusqu'à la fin, l'amour de ses montagnes et la passion de la jeunesse.

Le colonel Pierre, dont la carrière militaire fut particulièrement brillante, cédant aux pressantes sollicitations de son ami Adolphe Joanne, accepta en 1870 les fonctions d'administrateur délégué du Club Alpin Français. En 1877 il était membre de la Direction Centrale, en 1878 secrétaire général. Il conserva ses fonctions jusqu'en 1883. Son expérience, son autorité profitèrent largement à notre Société, dans la période difficile de sa formation. Je me rappelle toujours la bonhomie de sa conversation, la cordialité et la courtoisie de son accueil, dans notre modeste et premier logis de la rue Bonaparte. C'est un des survivants de l'époque héroïque qui disparaît.

Mais la mort n'épargne pas plus ceux qui entrent dans la carrière que ceux qui ont accompli leur mission. Au commencement de cette année (1898), un nouveau deuil frappait la Direction Centrale. Après une cruelle et longue maladie, notre collègue, Adrien Oudin, délégué de la Section du Cantal, tombait, presque au champ d'honneur, à 38 ans, frappé au lendemain d'une conférence qu'il venait de faire à Grenoble. C'était un alpiniste convaincu, et un lettré délicat. Depuis quelques années, il parcourait le Tyrol, d'après un plan arrêté. Vous n'avez oublié ni les intéressants articles, ni les brillantes conférences, consacrés à ces Alpes Dolomitiques qu'il affectionnait particulièrement. Sa parole élégante et facile, ses facultés étendues, sa logique puissante, en avaient bientôt fait un des membres les plus écoutés de la Direction Centrale. Adrien Oudin siégeait dans plusieurs commissions; comme commissaire des courses il dirigea avec succès un grand nombre d'excursions. Chambrelent nous a retracé déjà sa vie d'alpiniste, le jour de ses obsèques; j'ai tenu cependant, remplissant un devoir d'amitié, à saluer, une dernière fois et publiquement, une mémoire qui m'est chère.

Ils disparaissent quand nous avons le plus besoin de leurs conseils ou de leurs efforts, de l'activité solidaire de tous nos membres, pour célébrer dignement le Jubilé de la vingt-cinquième année d'existence du Club Alpin Français et faire grande figure à l'Exposition de 1900. Augmenter nos collections,

livres, cartes, photographies, en dresser un catalogue d'après un classement méthodique, publier une nouvelle table de nos *Annuaire*s, une liste complète de nos membres, réunir en des albums d'inestimable valeur toutes les illustrations prodiguées dans nos publications; par la création d'une médaille — création qui est à l'étude — récompenser les services rendus à l'alpinisme, susciter, encourager tous les travaux relatifs à la montagne; développer, de plus en plus, notre but scientifique; faire l'inventaire, écrire l'histoire de nos cabanes; nous occuper des tarifs et des règlements des guides et, puisque si souvent nous les exposons au danger, chercher à assurer leur avenir, celui de leur famille, en les initiant aux bienfaits de l'assurance; convoquer en un Congrès international, en 1900, nos collègues des associations alpines françaises et étrangères, pour résoudre en commun les questions internationales, telles que celles des hôtels, des refuges, des guides, des caravanes scolaires, surtout celle des signaux de détresse en montagne; maintenir plus fréquemment, dans l'avenir, ces relations entre Clubs et étudier le moyen de mettre fin à ces mesures, parfois nécessaires, bien souvent vexatoires, qui ne sont pas épargnées aux touristes, sur les frontières des Alpes : voilà un programme bien vaste.

L'initiative du Club Alpin se manifeste, chaque année, plus active; nous devons à son intervention, auprès des pouvoirs publics, la conservation de plus d'une beauté naturelle. Les cascades *du Gimel*, dans la Corrèze, les forêts domaniales de la vallée *des Granges*, dans les Vosges, étaient menacées par un industriel et par les ingénieurs de la Ville de Paris; nos protestations légitimes ont été entendues en haut lieu.

Ils sont trop nombreux encore ceux qui, semblables à ce jeune riche flétri par Victor Hugo, n'ont jamais questionné le *vieux orme penché* :

Que te fait tout cela, les nuages des cieux,
La verdure et l'azur sont l'ennui de tes yeux.
Tu n'es pas de ces fous qui vont, et qui s'en vantent,
Tendant partout l'oreille, aux voix qui partout chantent
Rendant grâce au Seigneur, d'avoir fait le printemps,
Qui ramassent un nid ou contemplant longtemps
Quelque noir champignon, monstre étrange de l'herbe.
Toi, comme un sac d'argent, tu vois passer la gerbe.

Ton regard voit, tandis que notre œil flotte au loin,
Les blés d'or en farine et la prairie en foin.

Que l'industrie se développe, que le progrès matériel, qui ne va pas toujours avec le progrès moral, s'accroisse, mais qu'on respecte notre beau pays de France, qu'on nous laisse ses paysages si pittoresques et si variés, la splendeur de ses forêts et de ses vallées, la fierté de ses montagnes.

Quant à nous, nous conformant aux vœux émis par le groupe de Belfort de la Section des Hautes-Vosges, sur la proposition de notre collègue Maître, regardons toujours plus haut et plus loin; faisons connaître hardiment notre association, ses travaux, ses résultats, affirmons son autorité légitime. « Toujours mieux! » c'était la devise de nos anciens, qu'elle reste la nôtre et tous, travaillons à la réaliser!

HENRY CUËNOT,

Délégué de la Section du Haut Jura
près la Direction Centrale du Club Alpin Français.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique par décret du 31 mars 1882

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS
(Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. FÉLIX FAURE, Président de la République Française.

ANCIENS PRÉSIDENTS

MM. BILLY (DE)	1874
CÉZANNE (Ernest)	1874-1876
JOANNE (Adolphe)	1876-1879
BLANC (Xavier)	1879-1882
DAUBRÉE (A.)	1882-1885
BLANC (Xavier)	1885-1888
JANSSEN (J.)	1888-1891
LEMERCIER (Abel)	1891-1892
LAFFERRIÈRE (Ed.)	1892-1895
DURIER (Charles)	1895-1898

DIRECTION CENTRALE

MEMBRES ÉLUS

MM. Caron (Ernest), rue Saint-Lazare, 80, *président*.
Schrader (Fr.), rue Madame, 75, *vice-président*.
Vallot (Joseph), avenue des Champs-Élysées, 114, *vice-président*.
Durier (Charles), rue de Greffulhe, 7, *président honoraire, secrétaire général*.
Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.
Janssen (Jules), membre de l'Institut, à Meudon, } *présidents*
Lafferrière (Ed.), gouverneur général de l'Algérie, à Alger. } *honoraire*.
Joanne (Paul), rue Soufflot, 16. } *secrétaires des*
Lemerrier (Joseph), boulevard Saint-Germain, 258. } *séances*.
Billy (Ch. de), rue de Boulainvilliers, 56.
Bonaparte (le prince Roland), avenue d'Iéna, 10.
Guyard (Albert), député, rue de Ponthieu, 48.
Levasseur (Emile), membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.
Millot (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.
Nérot (James), rue de l'Université, 16.
Prudent (le l.-colonel), Hôtel des Invalides.
Puiseux (Pierre), rue Le Verrier, 2.
Richard (Lucien), rue du Cardinal-Lemoine, 12.

MEMBRES HONORAIRES DE LA DIRECTION CENTRALE

- MM. Blarenberghs** (Henri van), président du Conseil d'administration des chemins de fer de l'Est, rue de la Bienfaisance, 48.
Guillemin (Paul), inspecteur général de la Navigation et des Ports de la Seine, rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine).
De Jarnac (Adrien), rue du Luxembourg, 38, secrétaire général honoraire.

PRÉSIDENTS ET DÉLÉGUÉS DES SECTIONS

- MM. Lenoir**, président de la Section d'Auvergne, à Riom; — M. Henry Chotard, rue de Vaugirard, 61, délégué.
Tavernier, président de la Section de Gap, à Gap; — M. Grimaud, sénateur, boulevard Saint-Michel, 119, délégué.
Vagnat (le Dr), président de la Section de Briançon, à Briançon; — M. Alfred Desouches, place des Vosges, 10, délégué.
Viallet (Félix), président de la Section de l'Isère, à Grenoble; — M. Edmond Richard-Béranger, conseiller général de l'Isère, quai Voltaire, 29, délégué.
Bugnot (A.), président de la Section d'Aix-les-Bains, à Aix-les-Bains; — M. Forestier, abbaye de Longchamp (bois de Boulogne), pat Neuilly (Seine), délégué.
Dunant (Camille), président de la Section d'Annecy, à Annecy; — M. Camille Moron, boulevard Raspail, 140, délégué.
Gabet (Fr.), président de la Section de Lyon, à Lyon; — M. Julien Bregeault, rue de Grenelle, 49, délégué.
Lejeune (Jules), président de la Section des Vosges, à Nancy; — M. le comte H. de Bizemont, boulevard Saint-Germain, 214, délégué.
N..., président de la Section de Saône-et-Loire; — M. le comte d'Esterno, rue de Grenelle, 122, délégué.
Clément, sous-préfet, président de la Section de Tarentaise, à Moûtiers; — M. le Dr Philbert, boulevard Beaumarchais, 34, délégué.
Boysson d'Escole (Alfred), président de la Section du Jura, à Besançon; — M. Louis Naudet, boulevard Ornano, 77, délégué.
Bourgogne (J.), président de la Section de Provence, à Marseille; — M. F. Nottinger, rue Gay-Lussac, 64, délégué.
Basset (le Dr H.), président de la Section des Pyrénées Centrales, à Toulouse; — M. Emile Belloc, rue de Rennes, 105, délégué.
Bayssellance (A.), président de la Section du Sud-Ouest, à Bordeaux; — M. R. Malloisel, rue de l'Estrapade, 7, délégué.
Ribot (Al.), président de la Section de la Côte d'Or et du Morvan, à Dijon; — M. Gaston Joliet, préfet de la Vienne, à Poitiers, délégué.
Fournier (le Dr), président de la Section des Hautes Vosges (Epinal et Belfort), à Rambervillers; — M. le colonel Papuchon, rue de Bellechasse, 39, délégué.
Morel-Frédél, président de la Section du Mont-Blanc, à Bonneville; — M. Ed. Sauvage, rue Eugène-Flachat, 14, délégué.
Gide (Charles), président de la Section du Midi, à Montpellier; — M. H. Vallot, place des Perchamps, 2, délégué.
Faraut (Frédéric), président de la Section des Alpes Maritimes, à Nice; — M. André Laugier, rue de Clichy, 23, délégué.
Galland (Charles de), président de la Section de l'Atlas, à Alger; — M. L.-A. Leroy, professeur au lycée Janson-de-Sailly, rue de l'Annonciation, 5, délégué.
Soullier (Casimir), président de la Section du Canigou, à Perpignan; — M. Ch. Lefrançois, villa Mozart, 5, délégué.
Réguis (Léon), président de la Section de Rouen, à Rouen; — M. Salomé, rue Saint-Jean, 27, à Pontoise, délégué.
Deville (J.-B.), président de la Section du Forez, à Saint-Étienne; — M. Félix Thiollier, rue Duguay-Trouin, 3, délégué.
Fabre (Georges), président de la Section des Cévennes, à Nîmes; — M. Bénardeau, conservateur des forêts, à Moulins (Allier), délégué.

- MM. Proust**, *président de la Section de Carthage*, à Tunis; — **M. Ernest Diehl**, avenue Matignon, 5, *délégué*.
Paradan (J.), *président de la Section de la Lozère et des Causses*, à Millau: — **M. E.-A. Martel**, rue Ménars, 8, *délégué*.
Labille, *président de la Section de Pau*, à Saint-Jean-de-Luz; — **M. G. De-manche**, rue de la Victoire, 92, *délégué*.
Ruzan, *président de la Section de la Drôme*, à Valence; — **M. Abel Berger**, avenue Malakoff, 139, *délégué*.
Jovignot, notaire, *président de la Section de Dôle*, à Dôle; — **M. Brunna-rius**, villa des Couronnes, à Asnières, *délégué*.
Schæffer, *président de la Section du Léman*, à Thonon; — **M. Alph. Cham-brelent**, rue Gounod, 7, *délégué*.
Miot (Henri), *président de la Section de la Haute Bourgogne*, à Beaune; — **M. Eug. Duval**, rue Nouvelle, 5, *délégué*.
Bourguet (le Dr), *président de la Section de la Haute Provence*, à Aix; — **M. J. Ronjat**, rue Madame, 81, *délégué*.
Armand (le Dr), *président de la Section d'Albertville*, à Albertville; — **M. Gra-vin**, sénateur, rue de Vaugirard, 31, *délégué*.
Garnier, *président de la Section du Cantal*, à Aurillac; — **M. Maurice Ber-nard**, villa Faidherbe, Asnières, *délégué*.
Durand, *président de la Section de Maurienne*, à Saint-Michel-de-Mau-rienne; — **M. Jouart**, député, rue de Bourgogne, 24, *délégué*.
Chevrot (le Dr), *président de la Section de Lons-le-Saunier*, à Bletterans (Jura); — **M. Paul de Chamberet**, rue des Capucines, 20, *délégué*.
Perrin (le Dr), *président de la Section du Haut Jura*, à Saint-Claude; — **M. Henry Cuénot**, rue Vauquelin, 13, *délégué*.
Mallassagne, *président de la Section de Mauriac*, à Mauriac; — **M. Lucien Broquin**, rue Spontini, 57, *délégué*.
Arnaud (Fr.), *président de la Section de Barcelonnette*, à Barcelonnette; — **M. L. Duguey**, quai Saint-Michel, 19, *délégué*.
N..., *président de la Section du Pilat*; — **M. A. Laverlochère**, rue Pierre-Lescot, 17, *délégué*.
Lascaux (Antoine), *président de la Section du Caroux*, à Béziers; — **M. Sal-vador de Quatrefages**, avenue Carnot, 11, *délégué*.
Arduin, *président de la Section d'Embrun*, à Embrun; — **M. Ardouin-Dumazet**, rue Alfred-Stevens, 7, *délégué*.
Lesueur, *président de la Section du Nord-Est*, à Saint-Quentin; — **M. Cha-telain**, boulevard Magenta, 132, *délégué*.
Leymarie (R.), *président de la Section de la Corrèze*, à Tulle; — **M. G. Vuillier**, rue de Babylone, 35, *délégué*.
Bongarçon, *président de la Section des Alpes Provençales*, à Digne; — **M. Fruchier**, sénateur, rue d'Auteuil, 29, *délégué*.
Fauchille, *président de la Section du Nord*, à Lille; — **M. Ad. De Jarnac**, rue du Luxembourg, 38, *délégué*.
Le Beuf (Lucien), *président de la Section Basque*, à Bayonne; — **M. Julien Vinson**, rue de l'Université, 54, *délégué*.

COMMISSIONS

M. E. CARON, *président*.

BIBLIOTHÈQUE.

- MM. Martel (E.-A.)**, *bibliothécaire hono-* **MM. Chambrelent (Alph.)**,
raire. **Cuénot (Henry)**.
Puiseux (Pierre), *président*. **De Jarnac (Adrien)**.
Belloc (Emile). **Ronjat (Jules)**.
Bregeault (Julien).

FINANCES.

MM. Billy (Ch. de).
 Laugier (André).
 Millot (Albert).

MM. Sauvage (Ed.).
 Templier (Armand).

RÉDACTION.

MM. Durier (Ch.), chargé de la Direction des publications, *président*.
 Cuénot (Henry).
 Demanche (Georges).
 Joanne (Paul).
 Lemerancier (Joseph).

MM. Nérot (James).
 Puisieux (Pierre).
 Schrader (Fr.).
 Templier (Armand).
 Vallot (Joseph).
 Guillaume (J.), *secrétaire*.

REFUGES.

MM. Guyard, *président honoraire*.
 Puisieux (Pierre), *président*.
 Vallot (Henri), *rapporteur*.
 Belloc (Emile).

MM. Brunnarius (Ernest).
 Cuénot (Henry).
 Lefrançois (Charles).
 Vallot (Joseph).

HÔTELS.

MM. Philbert, *président*.
 Brunnarius (Ernest).

M. Cuénot (Henry).

CARAVANES SCOLAIRES.

MM. Richard (Lucien), *président*.
 De Jarnac (Adrien), *vice-président*.
 Grisiér (Eugène), *secrétaire*.
 Bouty (Edmond).
 Brœunig.
 Budsynski (Alfred).
 Jenn.

MM. Kochersperger (Charles).
 Leroy (L. A.).
 Malloizel (Raphaël).
 Pellat (Henri).
 Riquet.
 Rogery (Gabriel).

EXCURSIONS ET RÉUNIONS.

MM. Sauvage (Ed.), *président*.
 Chambréant (Alphonse), *secrétaire*.
 Boursier (Adolphe).
 Brunnarius (Ernest).
 De Jarnac (Adrien).

MM. Diehl (Ernest).
 Faber (René).
 Foulé (Raoul).
 Mengy (le Dr).

MEMBRES HONORAIRES DU CLUB

ALLEMAGNE.

M. Gustave Euringer.

M. le Dr Güssfeldt.

ANGLETERRE.

Sir Martin Conway.
M. Douglas W. Freshfield.
M. Ch.-E. Mathews.

M. F.-F. Tuckett.
M. Edward Whympet.

AUTRICHE-HONGRIE.

M. Maurice de Déchy.
M. Ludwig Purtscheller.

M. le Profes. Dr Eduard Richter.
M. le Profes. Suess.

ESPAGNE.

Le colonel Don Francisco Coello y Quesada.
 Don Francisco de P. de Arrillaga.

ÉTATS-UNIS.

Rev. W.-A.-B. Coolidge.
M. le Profes. William Morris Davis.

M. A. Lawrence Rotch.

ITALIE.

S. A. R. le Prince Luigi Amedeo di Sa- M. Angelo **Mosso**.
 voia, Duc des **Abruzzes**. M. Vittorio **Sella**.
 M. Martino **Baretti**. M. Luigi **Vaccarone**.
 M. Francesco **Gonella**.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. Francisco **Moreno**.

SUÈDE ET NORVÈGE.

M. le Profes. **Nordenskjöld**. M. le Dr **Sven Hedin**.
 M. le Dr **Fridtjof Nansen**.

SUISSE.

M. le Profes. **F.-A. Forel**. M. X. **Imfeld**.
 M. le Profes. **Heim**.

MEMBRES BIENFAITEURS

M. James **Jackson**.

MEMBRES A VIE

MM. **Bardy** (Gustave). — Section des Hautes Vosges.
Béthouart (Emile). — Section de Paris.
Biollay (Paul). — Section de Paris.
Bizemont (Arthur de). — Section des Vosges.
Blarenberghe (Henri van). — Section de Paris.
Blarenberghe (Henri-Michel van). — Section de Paris.
Boissier (Henry). — Section de Paris.
Bonnard (Paul). — Section de Carthage.
Bornèque (Eugène). — Section des Hautes Vosges.
Boulenger (Henri). — Section de Paris.
Bourdon (Marcel). — Section de Paris.
Camous (Victor). — Section de l'Isère.
Cavarré (Jean). — Section de Paris.
Cessole (le chevalier V. de). — Section des Alpes Maritimes.
Chancel (Georges). — Section de Paris.
Copineau (Charles). — Section de Paris.
Danbrée (Paul). — Section de Paris.
Degas (Henri). — Section de Paris.
Delaporte (Amédée). — Section de Paris.
Delebecque (André). — Section de Tarentaise.
Delebecque (Jacques). — Section de Paris.
Denfert-Rochereau (A.-G.-R.). — Section de Paris.
M⁻⁻⁻ Deroy. — Section de Paris.
Enlart. — Section de Paris.
MM. **Fabre** (Charles). — Section des Pyrénées Centrales.
Fauche (Eugène). — Section de Paris.
Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.
M^u. **Feuillade** (Claire). — Section de Paris.
M^o. **Genouville** (Berthe). — Section de Paris.
MM. **Genouville** (Félix). — Section de Paris.
George (Jules). — Section des Vosges.
Gérard (Amédée). — Section de Paris.
Gérente (Dr Paul). — Section de Paris.
Gibert (Edouard). — Section de Paris.
Gibert (Frédéric). — Section de Paris.
Grandin (Alfred). — Section de Paris.

- MM.** Gros (Fernand-Léon). — Section de Paris.
 Hollande (Jules). — Section de Paris.
 Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.
 Japy (Jules). — Section des Hautes Vosges.
 Javal (le Dr). — Section de Paris.
 Jouffray (Antoine). — Section de Paris.
M^{me} Juglar (Joséphine). — Section de Paris.
MM. Krafft (E.). — Section de Paris.
 Lamy (Ernest). — Section de Paris.
 Laroche-Lucas (Ed.). — Section de Paris.
 Lebas (Alphonse). — Section de Paris.
 Le Doyen (Léonce). — Section de Paris.
 Lemercier (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Lemercier (Joseph). — Section de Paris.
M. Lichtenberger (Henri). — Section de Paris.
M^{me} Lillaz (Marie). — Section de Paris.
M. Luuyt (Maurice). — Section de Paris.
M^{me} Mahé. — Section de l'Atlas.
MM. Marjollin (Gustave). — Section de Paris.
 Martin (William). — Section de Paris.
 Maugin (Albert-Louis). — Section de Paris.
 Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.
M^{me} Maugin (Gustave). — Section de Paris.
M^{lle} Maugin (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.
MM. Meiner (Edmond). — Section de Paris.
 Méquillet (Camille). — Section de Paris.
 Morel (Georges). — Section de Paris.
 Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.
 Morel d'Arleux (F.-L.). — Section de Paris.
 Morin (Henri). — Section de Paris.
 Mussy (Jean). — Section de Paris.
 Paumier (Henri). — Section de Paris.
 Pétot (Lucien). — Section de la Haute Bourgogne.
 Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.
 Privat (Paul). — Section des Pyrénées Centrales.
 Quévillon. — Section de Paris.
 Raveneau (L.-A.-M.). — Section de Paris.
 Renaud (G.). — Section de Paris.
 Riché (Alexandre). — Section des Alpes Maritimes.
 Rochat (Ed.). — Section de Paris.
 Rodary (Ferdinand). — Section de Paris.
 Rodocanachi (Emmanuel). — Section de Paris.
 Rothschild (le baron Edmond de). — Section de Paris.
 Saint-Martin (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.
 Sauvage (Edouard). — Section de Paris.
 Segretain (Alexandre). — Section de Paris.
 Templier (Armand). — Section de Paris.
 Templier (Pierre). — Section de Paris.
 Vallot (Henri). — Section de Paris.
 Vallot (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Vallot (Joseph). — Section de Paris.
MM. Vésignié (Henri). — Section de Paris.
 Vésignié (Louis). — Section de Paris.
 Vigier (Léon). — Section de Paris.
 Visme (Armand de). — Section de Paris.
 Visme (Gaston de). — Section de Paris.
 Wartelle (Emile). — Section de Paris.
 Wiart (Louis). — Section de Paris.
 Wœflin (Edmond). — Section des Vosges.
 Yvart (Casimir). — Section de Paris.

BUREAUX DES SECTIONS

SECTION DE PARIS

Fondée le 2 avril 1874.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue du Bac, 30, à Paris.

(Ouverts tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblée générale en avril.

Des réunions et conférences ont lieu de novembre à avril.

Des excursions sont organisées le dimanche et les jours fériés pendant toute l'année pour les membres du Club et pour les jeunes gens des lycées et collèges.

S'adresser pour tous renseignements à M. CH. DURIER, secrétaire général, au siège social.

BUREAU

MM. Caron (Ernest), président.
Schrader (Fr.)
Vallot (Joseph) } *vice-présidents.*
Durier (Charles), président honoraire, secrétaire général.
Templier (Armand), trésorier.
Janssen (Jules)
Laferrière (Edouard) } *présidents honoraires.*
Joanne (Paul)
Lemercier (Joseph) } *secrétaires des séances.*
Billy (Ch. de).
Bonaparte (le prince Roland).
Guyard (Albert).
Levasseur (Emile).
Millot (Albert).
Nérot (James).
Prudent (le L.-colonel).
Puiseux (Pierre).
Richard (Lucien).
Blarenberghe (Henri van). } *membres honoraires.*
Guillemin (Paul)
De Jarnac (Adrien), secrétaire général honoraire.

SECTION D'AUVERGNE

Fondée le 16 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Balainvilliers, 62, à Clermont-Ferrand.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Réunion mensuelle le premier mardi de chaque mois.

Conférences publiques dans le courant de l'hiver.

Excursions tous les quinze jours en été et, quand le temps le permet, l'en hiver.

S'adresser pour les renseignements à M. VIALLEFOND, secrétaire général, avenue de Royat, 16, à Chamalières.

BUREAU

M. Chotard (Henry), ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, rue de Vaugirard, 61, à Paris, président honoraire.

MM. Lenoir, conseiller à la cour de Riom, *président*.

Poupon, lieutenant-colonel en retraite, à Chamalières (Puy-de-Dôme), *vice-président*.

Rongier (Emile), greffier en chef du tribunal civil, avenue de Royat, 12, à Clermont-Ferrand, *vice-président et archiviste*.

Chibret (le Dr), rue d'Amboise, à Clermont-Ferrand, *vice-président*.

Vimont, bibliothécaire de la ville, montée de Jaude, 3, à Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire*.

Viallesfond (Paul), avenue de Royat, 16, à Chamalières, *secrétaire général*.

Teissset (Louis), rue du Terrail, à Clermont-Ferrand.

Dumousset (Henri), négociant, rue André-Moinier, à Clermont-Ferrand, } *secrétaires des séances.*

Baisle, banquier, rue Blatin, 41, à Clermont-Ferrand, *trésorier*.

Giroud (le Dr Paul)

Jaloustre (Ch.) } *commissaires.*

Baron (Ch.)

Izarn (Joseph).

Laferrrière, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.

Chotard (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

La Section a fait placer des poteaux indicateurs dans les environs de Royat et du Mont-Dore. Elle publie un bulletin annuel.

SECTION DE GAP

Fondée le 27 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. JEAN** (Ferréol), *trésorier*.

BUREAU

MM. Gautier (A.), directeur des postes et télégraphes en retraite, à Gap, *président d'honneur*.

Cardot, inspecteur des forêts, Pontarlier (Doubs). . . } *vice-présidents d'honneur.*

Jouglard (Sosthène), président du tribunal civil de Tarbes, rue du Lycée, 18, à Tarbes.

Tavernier (René), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Gap, *président*.

Faure (J.), avoué, à Gap.

Pascal (J.), inspecteur de l'enregistrement, à Gap. . . } *vice-présidents.*

Teissier, avocat, à Gap.

Jean (Ferréol), négociant; juge au tribunal de commerce, à Gap, *trésorier*.

Liotard (A.), avoué, à Gap, *secrétaire*.

Olive (Charles), avocat, à Gap, *secrétaire adjoint*.

Jean (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*, à Gap, *archiviste-bibliothécaire*.

Hugues (Edouard), avocat.

Laty (A.), avocat. } *administrateurs.*

Vollaire (J.), comptable.

Grimaud, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE BRIANÇON

Fondée en mars 1875.

SIÈGE SOCIAL : Grande-Rue, 25, à Briançon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion générale au mois d'août. — Excursions les dimanches et jours fériés de mai à octobre.

S'adresser pour les renseignements à M. CHALLIER, trésorier de la Section, Grande-Rue, 25, à Briançon.

BUREAU

MM. Guillemin (Paul), inspecteur général de la navigation, rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine), *président d'honneur*.**Vagnat** (Charles-Auguste), docteur en médecine, conseiller général, maire de Briançon, *président*.**Escalle**, notaire, conseiller d'arrondissement, à Briançon. } *vice-présidents.***Faure** (René), ancien maire de Briançon. }**Challier** (Antoine), trésorier de la caisse d'épargne, Grande-Rue, 25, à Briançon, *archiviste-trésorier*.**Vieux**, professeur, à Briançon, *secrétaire*.**Alphand**, notaire. }**Bonnet** (le Dr). }**Chabrand**, avocat }**Izoard** (Adolphe), capitaine en retraite }**Izoard** (Hippolyte), conseiller d'arrondissement. }**Juge**, juge de paix, à la Grave. }**Puy**, notaire, maire, conseiller d'arrondissement. }**Queyras** (François). }**Desouches** (Alfred), *délégué près la Direction Centrale*.*administrateurs.*

Cette Section a construit de nombreux refuges dans le massif du Pelvoux. Ceux désignés ci-dessous sont actuellement en état de recevoir les touristes : 1° *Alpe du Villard-d'Arène* (2,010 m.), sur le plateau de l'Alpe, à 3 heures de la Grave; 2° *Tuckett* (2,500 m.), sur la rive gauche du glacier Blanc, à 5 heures 1/4 de Ville-Vallouise; 3° *Césanne* (1,854 m.), à la base du glacier Noir, à 3 h. 30 de Ville-Vallouise; 4° *Chancel* (2,550 m.), entre la Grave et le col de la Lauze, à 3 heures de la Grave; 5° *Lemerrier* (2,724 m.), sur la face Sud du Pelvoux, à 6 heures de Ville-Vallouise; 6° *Lyon-Républicain* (2,400 m.), à la base du glacier Lombard, dans le vallon de Valfroide, à proximité des cols Lombard et de Goléon, à 3 h. 30 de la Grave. Tous ces refuges sont munis d'une boîte de secours.

SECTION DE L'ISÈRE

Fondée le 27 août 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Montorge, 2, à Grenoble.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. F. VIALLET, président, soit à M. BERGE, secrétaire général.

BUREAU

MM. Richard-Bérenger (Edmond), quai Voltaire, 29, à Paris, *président d'honneur*.
Viallet (Félix), ingénieur-constructeur, rue d'Echirolles, 2, à Grenoble, *président*.**Rey**, inspecteur d'académie, rue des Alpes, à Grenoble. } *vice-présidents.***Blaignan**, avocat général, rue de la Liberté, 1, à Grenoble. }**Berge**, notaire, rue Molière, 1, à Grenoble, *secrétaire général*.**Morel-Couprie** (E.), rue Molière, 1, à Grenoble, *secrétaire général adjoint*.**Lory**, rue des Alpes, 6, à Grenoble, *secrétaire des séances*.**Gauthier** (J.), rue de Bonne, 15, à Grenoble, *trésorier*.**Melchior**, professeur au lycée, avenue Thiers, 1, à Grenoble, *archiviste*.

MM. Aiguebelle (Paul d'), avenue Thiers, 38, à Grenoble, *bibliothécaire*.

Duhamel (Henry), à Gières-Uriage (Isère), *président honoraire*.

Giroud.

Fernel.

Blanchet (Hector).

Comte (le Dr).

Gaymard, négociant.

Guirimand, avocat.

Helly.

Nicolas (le Dr).

Pocat (J.).

Rey-Jouvin (M.).

Speyer (le capitaine).

Richard-Béranger (Edmond), *délégué près la Direction Centrale*.

*administrateurs
honoraires.*

administrateurs.

MEMBRES HONORAIRES

Les 12^e, 14^e, 28^e et 30^e bataillons de chasseurs alpins.

Cette Section a tracé divers sentiers de montagne, et a établi des poteaux indicateurs dans le massif de la Chartreuse et aux environs d'Uriage. Elle a construit, avec le concours de la Direction Centrale, le chalet-hôtel de la Pra dans le massif de Belledonne (à 10 minutes au Sud du col de la Pra, à 2,145 m., à 3 h. 1/2 de Revel), et les refuges suivants : *Bonne-Pierre* (2,750 m.), rive droite du glacier de la Bonne-Pierre, à 2 heures de la Bérarde; *la Lavey* (1,780 m.), à 1 h. 45 m. de Champhoran; *Lac-Noir* (2,820 m.), à l'Est de la Brèche de la Mura, à 4 h. 1/2 de Saint-Christophe-en-Oisans; *Châtelleret* (2,250 m.), sur la rive gauche du torrent des Etançons, à 2 heures de la Bérarde; *Carrelet* (2,670 m.), sur la rive droite du torrent du Vallon de la Pilatte, à 1 h. 1/2 de la Bérarde; *Charmette* (1,200 m.), à 5 minutes à l'Ouest de la maison forestière de la Charmette.

SECTION D'AIX-LES-BAINS

Fondée le 25 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : Hôtel de Ville, à Aix-les-Bains.

Cotisation de la Section : 6 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. BARBIER, secrétaire général, villa Campanus, à Aix.

BUREAU

MM. Bugnot (A.), juge de paix, à Aix-les-Bains, *président*.

Gimet, maire, à Aix, *vice-président*.

Barbier (Victor), villa Campanus, à Aix, *secrétaire général-archiviste*.

Domengot (Louis), banquier, à Aix, *trésorier*.

Bernascon (Jean-Marie).

Blanc (le Dr Léon).

Coze (le Dr).

Forestier (Jean), *délégué près la Direction Centrale*.

administrateurs.

SECTION D'ANNECY

Fondée le 13 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Annecy.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. DUNANT, président, soit à M. NANCHE, secrétaire, soit à M. BOVIER, trésorier.

BUREAU

MM. Dunant (Camille), conseiller de préfecture honoraire, rue de la Providence, 22, à Annecy, *président*.

Boch (Louis), architecte, maire d'Annecy, *vice-président*.

- MM.** Nanche (Isidore), rue du Bœuf, 17, à Annecy, *secrétaire*.
 Grivaz (Louis), notaire, à Annecy, *secrétaire adjoint*.
 Bovier (Ernest), greffier, à Annecy, *trésorier*.
 Ruphy (Ch.), à Annecy, *trésorier adjoint*.
 Carron (Jacques), avocat
 Crolard (Ernest), ingénieur civil
 Frezat (Simon).
 Ruphy (Auguste).
 Moron (Camille), *délégué près la Direction Centrale*.
 } *administrateurs.*

Cette Section a tracé les sentiers d'accès de la Tournette et du Parmelan; elle a construit le chalet-hôtel du Parmelan. Elle a tracé également un nouveau sentier pour atteindre le sommet du Charbon sans passer par les anciennes échelles, et a terminé en 1897 ce sentier qu'elle a poussé jusqu'au Trélod (2,186 m.). Cette année, elle a élargi et fini le sentier de la Tournette; elle étudie un chemin muletier conduisant au Mont-Baron (montagne de Veyrier), à proximité d'Annecy, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le lac d'Annecy, les pics et glaciers de la Tarentaise, de la Maurienne, du Dauphiné, et sur toute la chaîne du Mont-Blanc.

SECTION DE LYON

Fondée le 1^{er} janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue Pléney, 3, à Lyon.

(Ouverts tous les jours non fériés.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

Séances mensuelles avec conférences et projections les premiers mardis de novembre à mai. — Assemblée générale en décembre. — Excursions générales tous les mois. — Fête annuelle alpestre le jeudi de l'Ascension.

S'adresser pour les renseignements à M. F. GABET, président,
 6, rue de la Bourse, et au siège social, rue Pléney, 3.

BUREAU

MM. Lortet (le Dr), doyen de la Faculté de médecine, quai de l'Est, 15, à Lyon
président d'honneur.

- Gabet (F.), 6, rue de la Bourse, à Lyon, *président*.
 Tavernier (Jean), avocat, rue des Deux-Maisons, 4, à Lyon. }
 Bianchi (le Dr), rue de l'Hôtel-de-Ville, 97, à Lyon. . . } *vice-présidents.*
 Clair, avoué, rue des Célestins, 1, à Lyon
 Paillon, à Oullins (Rhône), *secrétaire général*.
 Escudé (A.), rue Bossuet, 4, à Lyon, *secrétaire des séances*.
 Sisley (Paul), cours Morand, 48, à Lyon, *secrétaire adjoint*.
 Richard (J.), au siège de la Section, rue Pléney, 3, à Lyon, *trésorier*.
 Rebout (C.), rue Tronchet, 104, à Lyon, *bibliothécaire*.
 Mital (J.), quai de la Charité, 64, à Lyon, *archiviste*.
 Bertholon (Fr.), rue Saint-Honoré, 11, à Lyon-Montplaisir, *président de la*
Commission des courses.

- Berger (J.).
 Breittmayer.
 Callignon (E.).
 Chambre (A.).
 Chappet (Fr.).
 Durand (E.).
 Fabre (J.).
 Fouilliant.
 Louvier (G.).
 Montaland (J.).
 Regaud (F.).
 Sestier (M.).
 Verrier (A.).
 } *conseillers.*
 Arvers (général), *délégué honoraire près la Direction Centrale*.
 Bregeault (Julien), *délégué près la Direction Centrale*.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Guillemin (Paul), rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine).

Rabot (Charles), rue Edouard-Detaille, 9, à Paris.

Le 12^e bataillon de chasseurs à pied, à Embrun.

Cette Section publie la *Revue alpine*, 12 numéros par an (abonnement, 5 francs).

Elle a construit un chalet-hôtel à Bonneval-sur-Arc (Maurienne).

SECTION DES VOSGES

Fondée le 31 janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : Conservatoire de musique, rue Chanzy, à Nancy.
Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion tous les mardis à 4 heures au siège social.

Excursions et voyages dans les Vosges, le Jura, les Alpes.

S'adresser pour les renseignements à M. J. LÉZYNE, président.

BUREAU

MM. Lejeune (Jules), membre des Académies de Metz et de Stanislas, rue de la Ravinelle, 22 bis, à Nancy, *président*.

Miscault (Henri de), rue d'Alliance, 5, à Nancy. } *vice-présidents*.

Thierry-Mieg (Auguste)

Metz-Noblat (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, cours Léopold, 37, à Nancy, *secrétaire*.

Maure (Marcel), avocat, cours Léopold, 5, à Nancy, *secrétaire adjoint*.

Wœflin (Edmond), rue de l'Hospice, 2, à Nancy, *trésorier-archiviste*.

Gluck (Emile), *vice-trésorier*.

Bisemont (le comte H. de), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a établi des poteaux indicateurs et tracé des sentiers dans certaines parties des Vosges.

Elle publie un bulletin mensuel.

SECTION DE SAÔNE-ET-LOIRE

Fondée en avril 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

MM. N...., *président*.

Chenot (Léon), à Pommard (Côte-d'Or), *secrétaire*.

N...., *trésorier*.

Poligny (René de), *membre*.

Esterno (le comte d'), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE TARENTAISE

Fondée le 15 juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : Place Sainte-Marie, à Moutiers (Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunions tous les jeudis à 5 heures.

Excursions tous les quinze jours de mai à octobre.

S'adresser pour les renseignements à tous les membres du Comité.

BUREAU

MM. Clément, sous-préfet, à Moutiers, *président*.

Joriox, notaire, à Moutiers.

Maitral (F.), ancien percepteur, à Moutiers. } *vice-présidents*.

MM. Biguet Petit-Jean (Émile), notaire, à Moutiers, *trésorier*.

Prades, receveur des finances, à Moutiers, *secrétaire*.

Trésallet, notaire, à Moutiers, *secrétaire adjoint*.

Turcan, percepteur, à Moutiers, *archiviste*.

Collin (F.).

Combarnous.

Delavaivre.

Duraz (Victor).

Ducloz (Fr.).

Garçon (Maurice).

Greyfié de Bellecombe (le comte).

Jarre (Charles-A.).

Mayet (Charles).

Moris (J.-M.).

Viallet.

Philbert (D^r), *délégué près la Direction Centrale*.

} *administrateurs.*

Cette Section a construit : le chalet-hôtel du Mont-Jovet (2,563 m.) ouvert de juillet à septembre; les refuges de *Prariond* (2,272 m.), à 3 heures de Val-d'Isère et au pied du col de Galine (3,016 m.); du *Mont-Pourri* (2,800 m.), à 4 heures de Peisey; des *Nants* (2,600 m.), à 3 heures de Pralognan, au pied du Dôme de Chasseforêt (3,597 m.); de la *Vanoise* (2,486 m.), à 3 heures de Pralognan, au pied de la Grande-Casse (3,861 m.) et de la Réchasse (3,225 m.). Elle a fait placer des poteaux indicateurs permettant l'accès du Mont-Jovet sans guide, et a fait tracer le sentier des gorges de Ballandaz, entre Bozel et Pralognan, et plusieurs autres dans la montagne.

SECTION DU JURA

Fondée le 21 août 1875.

SIÈGE SOCIAL : Palais Granvelle, à Besançon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à **M. J. DODIVERS**, secrétaire,
87, Grande-Rue, Besançon.

BUREAU

MM. Boysson d'École (Alfred), rue de la Préfecture, 24, à Besançon, *président*.
Caron (Alfred), à Châteauneuf, près Fraisans (Jura), *vice-président honoraire*.

Sahler (Léon), à Audincourt.

Vautherin (R.), rue des Vieilles-Perrières, à Besançon.

Simon (Ernest), avocat, rue Pasteur, 7, à Besançon.

Krachpeltz, rue Neuve-Saint-Pierre, 10, à Besançon.

Contaussat (Victor), directeur de la succursale de la Société générale,
Grande-Rue, 73, à Besançon, *trésorier*.

Dodivers (J.), imprimeur, Grande-Rue, 87, à Besançon, *secrétaire*.

Gauvain (Louis), avoué, rue de Lorraine, 12, Besançon, *bibliothécaire*.

Grillier (Alfred), *bibliothécaire-adjoint*.

Amiet (F.).

Aubert.

Courtot.

Dagnet.

David (Charles).

Heitz (Henri).

Magnin (Cl.).

Nickles (Ad.).

Vandel (Maurice).

Naudet (Louis), *délégué près la Direction Centrale*.

} *conseillers.*

Cette Section a fait placer des poteaux indicateurs dans la vallée du Doubs.

SECTION DE PROVENCE

Fondée le 4 novembre 1875.

Siège social, ouvert tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 2 à 5 h.,
rue Pavé-d'Amour, 27, à Marseille.

Cotisation de la Section : 15 francs.

Réunion au siège social tous les jeudis soir à 9 h.
et tous les samedis à 2 h.

Assemblée générale en janvier.

Excursions tous les dimanches.

S'adresser pour les renseignements à M. Eugène PIERRE, secrétaire général,
rue Pavé-d'Amour, 27, à Marseille.

BUREAU

MM. Sénèque (Henry), Traverse du Chapitre, à Marseille. . .	} <i>présidents honoraires.</i>
Barrière (Eugène), docteur en droit, boulevard de Rome, 64, à Marseille. . .	
Bourgogne (Jules), rue Wulfran-Puget, 6, à Marseille, <i>président.</i>	} <i>vice-présidents.</i>
Fabry (Charles) père, place de la Corderie, 2, à Marseille. . .	
Macé de Lépinay (J.), professeur à la Faculté des sciences, boulevard Longchamp, 105, à Marseille. . .	
Pierre (Eugène), avocat, docteur en droit, rue Paradis, 38, à Marseille, <i>secrétaire général.</i>	
Masson (Paul), chargé de cours à l'Université, rue Colbert, 7, à Marseille, <i>secrétaire adjoint, bibliothécaire.</i>	} <i>conseillers.</i>
Matton (Amédée), rue Croix-de-Regnier, 14, à Marseille, <i>trésorier.</i>	
Gautier (Albert), agent de change honoraire.	
Paul (Albert), négociant	
Regnault (Emile).	
Nœtinger (F.), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

Fondée le 7 avril 1876.

Siège social : hôtel Tivollier, rue d'Alsace-Lorraine, 31 et 33, à Toulouse.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion tous les premiers jeudis du mois à 8 h. 1/2 à l'Hôtel Tivollier.

S'adresser pour les renseignements à M. A. MARTIN, secrétaire général,
allée des Soupirs, 9, ou à M. Régnault, secrétaire adjoint,
rue de la Trinité, 19, Toulouse.

BUREAU

MM. Benoist , recteur de l'Académie, à Grenoble, <i>président honoraire.</i>	
Basset (le Dr H.), rue Deville, 5, à Toulouse, <i>président.</i>	
Batigne , allée Saint-Etienne, 17, à Toulouse.	} <i>vice-présidents.</i>
Roule (Louis), professeur à la Faculté des sciences, Jar- din-Royal, 8, à Toulouse.	
Martin (Alyre), allée des Soupirs, 9, à Toulouse, <i>secrétaire général.</i>	} <i>assesseurs.</i>
Régnault (F.), rue de la Trinité, 19, à Toulouse, <i>secrétaire adjoint.</i>	
Privat (P.), rue des Tourneurs, 45, à Toulouse, <i>trésorier.</i>	
Bonnemaison (Paul), maire de Luchon.	
Crouzat (le Dr Eugène).	
Haffner (Louis), manufacturier.	
Belloc (Emile), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

Cette Section a construit le refuge de Pratlong (haute vallée du Lys).

SECTION DU SUD-OUEST

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à l'Athénée, rue des Trois-Conils, 53, à Bordeaux.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblées générales en décembre et en mai.

S'adresser pour les renseignements à M. BAYSSELLANCE, président, rue de Saint-Genès, 84 ; — à M. LOURDE-ROCHEBLAVE, vice-président, rue du Jardin-Public, 28 ; — à M. GEORGES ARNÉ, secrétaire général, rue Judalque, 121, à Bordeaux.

BUREAU

MM. Schrader (F.), vice-président de la Direction Centrale, rue Madame, 75, à Paris, *président honoraire*.

Baysellance (A.), rue de Saint-Genès, 84, à Bordeaux, *président*.

Lourde-Rochelave, rue du Jardin-Public, 28, à Bordeaux.

Durègne (Emile), ingénieur des télégraphes, cours de } *vice-présidents*.

Tourny, 34, à Bordeaux.

Arné (Georges), rue Judalque, 121, à Bordeaux, *secrétaire général*.

Rosset, notaire, rue Mably, 20 bis, à Bordeaux, *trésorier*.

Jaeggi, rue de Turenne, 42, à Bordeaux, *secrétaire-archiviste*.

Arlot de Saint-Saud (le comte Aymar d').

Brulle (H.), avocat. } *administrateurs honoraires*.

Tisseyre (Albert)

Fallot (E.).

Forsans (G.).

Gautier (E.).

Levillain (C.).

Lory (Henri de).

Mestrezat (D. G.).

Rödel (Henri).

Saint-Cristofle (G. de).

Touxin (Albert).

Goguel (H.), *représentant de la Section à Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes*.

Malloizel (Raphaël), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section publie un bulletin semestriel ; elle a formé des compagnies de guides, notamment à Cauterets, Aragnouet, Barèges, Luz, Gavarnie, Gèdre, etc. ; elle a établi des sentiers et construit les refuges suivants : *Arrémoulit* (2,395 m.), dans la vallée d'Ossau, au Sud du lac d'Artouste et de la vallée de Soussouéou ; *Brèche de Roland* (2,800 m.), près du cirque de Gavarnie ; *Tuquerouye* (2,675 m.), à l'origine de la vallée d'Etaubé ; *Packe* (2,420 m.), au col de Rabiet. Elle a fondé un observatoire météorologique à Gavarnie.

SECTION DE LA CÔTE D'OR ET DU MORVAN

Fondée le 24 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à Dijon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale le premier ou le second samedi de mars.

S'adresser pour les renseignements soit à M. RIBOT, président, rue Jacotot, 1, soit à M. DARANTIERE, trésorier, place Saint-Jean, 17, à Dijon.

BUREAU

MM. Party, président du tribunal civil, place de la République, 21, à Dijon, *président d'honneur*.

Ribot (Alexandre), professeur honoraire au lycée, rue Jacotot, 1, à Dijon, *président*.

- MM. Joliet** (Gaston), préfet de la Vienne, à Poitiers. } *vice-présidents.*
Rougé (Marcel), rue Vannerie, 40, à Dijon. }
Curtel, professeur au lycée, rue de l'Egalité, à Dijon, *secrétaire.*
Lavirotte, rue Verrerie, 38, à Dijon, *secrétaire adjoint.*
Darantière (Paul), notaire, place Saint-Jean, 17, à Dijon, *trésorier.*
Héluin (Etienne), rue Rameau, 10, à Dijon, *bibliothécaire.*
Badet. }
Borne (Gustave). } *membres.*
Joliet (Albert). }
Perreau. }
Rencker. }
Schmitt (F.). }
Joliet (Gaston), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section publie un bulletin sans périodicité fixe.

SECTION DES HAUTES VOSGES (ÉPINAL-BELFORT)

Fondée en juin 1876.

SIÈGE SOCIAL : Faubourg-de-France, 16, à Belfort,
et rue de la Comédie, 9, à Epinal.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion du groupe de Belfort, au siège social, tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir;
et tous les jours de 6 h. à 7 h.

S'adresser pour les renseignements à M. le Dr FOURNIER, à Rambervillers; —
à M. GLEY, rue de la Calandre, 5, à Epinal; — à M. le Dr BARDY, place de
l'Arsenal, 1, à Belfort; — à M. DUBAIL-ROY, faubourg de Montbéliard, 42,
à Belfort; — à M. DEVILLERS, imprimeur, rue Thiers, 23, à Belfort.

BUREAU CENTRAL

MM. Durier (Charles), président honoraire du Club Alpin Français, à Paris,
président d'honneur.

Fournier (le Dr Alban), à Rambervillers (Vosges), *président.*

Jundt, inspecteur honoraire des ponts et chaussées,
à Belfort. } *vice-présidents.*

Caro, inspecteur de l'enregistrement en retraite, à
Epinal. }

Bardy (le Dr Victor), , place de l'Arsenal, 1, à Belfort, *secrétaire général.*

Gley (Albert), professeur au collège, rue de la Calandre, 5, à Epinal, *secrétaire.*

Renault (Alphonse), directeur de la Cl^e la Providence, à Belfort, *secrétaire adjoint.*

Meyer (Lucien), naturaliste, à Belfort, *bibliothécaire.*

Dubail-Roy (François), faubourg de Montbéliard, 42, à Belfort. } *trésoriers.*

Pfléger (Adrien), directeur de la Cl^e l'Urbaine, à Epinal. . . }

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur
au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris. . . }

Bornèque-Japy (Eugène), à Beaucourt. . . }

Devillers (Eugène), à Belfort. . . }

Garnier (Adolphe), à Epinal. . . }

Gebhard, à Epinal. . . }

Knellwolff (Alphonse), à Belfort. . . }

Romond (Paul), à Belfort. . . }

Walser (Ferdinand), à Belfort. . . }

Papuchon (le colonel), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a construit des tables d'orientation sur les principaux sommets des Vosges,
placé des poteaux indicateurs et tracé de nombreux sentiers.

Elle publie un bulletin annuel. Elle a édité un *Guide de Belfort et environs*, et un *Guide du Ballon d'Alsace, Bussang et environs* (imprimerie Devillers, Belfort).

SECTION DU MONT-BLANC

Fondée le 8 mai 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. MOREL-FREDEL, président, à Bonneville,
 soit à M. J. TAIRRAZ, photographe, vice-président, à Chamonix,
 soit à M. SIMOND, ancien avoué, secrétaire général, à Bonneville.

BUREAU

MM. Durier (Ch.), président honoraire du Club Alpin Français, à Paris, *président d'honneur*.

Morel-Fredel (François), conservateur des hypothèques, à Bonneville, *président*.

Tairraz (Joseph), photographe, à Chamonix. } *vice-présidents*.

De Guillin (Paul), juge d'instruction, à Bonneville. }

Simond (Antony), ancien avoué, à Bonneville, *secrétaire général*.

Chavin (François), imprimeur, à Bonneville, *secrétaire adjoint*.

Abre (Philibert), banquier, à Bonneville, *trésorier*.

Blanc (Angel), avoué.

Blanc (Joseph), notaire.

Stratton (Charlet), propriétaire, à La Roche-sur-Foron } *conseillers*.

Orsat (Gustave), avoué.

Pacthod (J.-M.), avocat.

Thévenet (Joseph), avocat.

Roch (Alexis), notaire, *administrateur délégué pour le canton de la Roche*.

Bonnefoy (D^r), *administrateur délégué pour le canton de Sallanches*.

Grisel (D^r), *administrateur délégué pour le canton de Cluses*.

Sauvage (Ed.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a construit le chalet-hôtel du Môle.

SECTION DU MIDI

Fondée le 14 juillet 1879.

SIÈGE SOCIAL : chez M. Jules Castelnau, boulevard Ledru-Rollin, 4,
 à Montpellier.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Jules Castelnau, trésorier.

BUREAU

MM. Rouville (Paul de), doyen honoraire de la Faculté des sciences, à Montpellier, *président honoraire*.

Gide (Charles), professeur à la Faculté de droit, villa Saint-Martin-de-Prunet, à Montpellier, *président*.

Casalis de Fondouce, rue des Etuves, 18, à Montpellier. } *vice-présidents*.

Vitalis (Vincent), industriel, à Lodève. }

N..., à Montpellier, *secrétaire*.

Castelnau (Jules), boulevard Ledru-Rollin, 4, à Montpellier, *trésorier*.

Vallot (H.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES ALPES MARITIMES

Fondée en octobre 1879.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : 15, avenue de la Gare,
Hôtel du Crédit Lyonnais, à Nice, ouverts tous les jours non fériés.
Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblée générale en janvier.

Réunion le premier vendredi de chaque mois de novembre à juillet.

Excursions tous les quinze jours de novembre à juillet.

Banquet en décembre.

S'adresser pour les renseignements à M. Frédéric FARAUT, président,
ou à M. le chevalier Victor DE CESSOLE, secrétaire général.

BUREAU

- MM. Faraut** (Frédéric), avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, à Nice, *président*.
Bornard-Attanoux (Henry), avocat, place de l'Eglise-
 du-Vœu, 2, à Nice. } *vice-présidents*.
Fabre (Gaston), avocat, rue Masséna, 15, à Nice.
Cessole (le chevalier Victor de), villa Henry de Cessole, à Saint-Barthélemy,
 Nice, *secrétaire général*.
Perino (Melchior), rue de la Caserne, 1, à Nice, *trésorier*.
Beri (Henri). }
Decourcelle (Paul). } *conseillers*.
Garin de Cocconato (le baron Rodolphe).
Hancy (Hippolyte).
Maubert (Louis).
Uberti (Théodore).
Verani (Albert).
Laugier (André), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a placé des poteaux indicateurs aux environs de Nice. Elle a institué
une compagnie de guides et porteurs, et a construit à ses frais un refuge pour faciliter
l'ascension du Clapier. Elle publie un bulletin annuel.

SECTION DE L'ATLAS

Fondée en mars 1880.

SIÈGE SOCIAL : palais Consulaire, boulevard de la République, à Alger,
ouvert tous les soirs, sauf le dimanche et le jeudi, de 5 à 6 h.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à M. PRESSOIR, secrétaire général,
professeur au lycée, à Alger,
ou à M. LOYER, secrétaire adjoint, professeur au lycée, à Alger.

BUREAU

- MM. Fau**, premier président, à Bourges. }
Martel (F.), inspecteur général de l'Université, à } *présidents d'honneur*.
 Garches (Seine-et-Oise).
Galland (Ch. de), directeur du petit lycée de Ben-Aknoun, à Alger, *président*.
Broussais (Emile), avocat, rue de Tanger, 18, à Alger, *vice-président d'honneur*.
Quirot, chef du secrétariat au P.-L.-M., rue de la Liberté,
 3, à Alger. }
Ficheur (E.), professeur à l'Ecole supérieure des Sciences,
 rue Michelet, 77, à Alger. } *vice-présidents*.

- MM.** Pressoir, professeur au lycée, à Alger, *secrétaire général*.
 Barthélemy, professeur au lycée, à Alger. } *secrétaires adjoints*.
 Loyer, professeur au lycée, à Alger. }
 Jacquemart, ancien banquier, boulevard de la République, 4, à Alger, *trésorier*.
 Lemoine, professeur au lycée, à Alger, *délégué aux caravanes scolaires*.
 Reynier, professeur au lycée, à Alger, *archiviste*.
 Beaudelaire, inspecteur des écoles indigènes. } *administrateurs*.
 Fredouille, négociant }
 Warot (Eugène), négociant. }
 Leroy (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a fait placer de nombreux poteaux indicateurs aux environs d'Alger.

SECTION DU CANIGOU

Fondée en mai 1881.

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à **MM. AURIOL**,
 banquiers, rue Font-Froide, 1 et 3, à Perpignan.

BUREAU

- MM.** Ferrer (Léon), rue des Marchands, 2, à Perpignan, *président d'honneur*.
 Soullier (Casimir), industriel, rond-point-des-Tanneries, 1, à Perpignan, *président*.
 Gally (Claude), comptable, rue de la Tet, 3, à Perpignan. } *vice-présidents*.
 Arrès (Gabriel), notaire, rue de la Vieille-Intendance. . }
 Corrien (Jacques), professeur au collège, rue de la Pinte, 4, à Perpignan' }
secrétaire.
 Auriol (Georges), banquier, rue Font-Froide, 1 et 3, à Perpignan, *trésorier*.
 Bertrand (Lucien), agent d'affaires, rue des Fabriques-Naobot, *archiviste*.
 Lamer (le Dr Paul de). } *administrateurs*.
 Toubert (Ch.). }
 Assens (Pierre). }
 Bertran (Célestin). }
 Bouygues (Joseph). }
 Lefrançois (Charles), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section publie un bulletin sans périodicité fixe. Elle fait construire un chalet au Canigou.

SECTION DE ROUEN

Fondée en février 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en novembre. — Excursions dans la Seine-Inférieure
 et les départements voisins.

S'adresser pour les renseignements à **M. RÈGUIS**, président.

BUREAU

- MM.** Régis, avocat général, quai du Havre, 8, à Rouen, *président*.
 Gadon (Emile), conseiller à la cour, rue de Blainville, 2, à Rouen, *vice-président*.
 Talbot, avoué, rue Beauvoisine, 8, à Rouen, *secrétaire*.
 Bourguery, avoué, rue Jeanne-d'Arc, 31, à Rouen, *trésorier*.
 Salomé (Th.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU FOREZ

Fondée en juin 1883.

SIÈGE SOCIAL : rue de la Bourse, 1, Saint-Étienne.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Réunion au siège social le mercredi de chaque semaine à 8 h. et demie du soir.

Assemblée mensuelle le premier mercredi du mois.

S'adresser pour les renseignements à M. J.-B. DEVILLE, président,
rue de la République, 14, à Saint-Étienne.

BUREAU

MM. Durier (Charles), président honoraire du Club Alpin Français, à Paris,
*président d'honneur.*Deville (J.-B.), rue de la République, 14, à Saint-Étienne, *président.*Durand, architecte, rue Forissier, 3, à Saint-Étienne . . . } *vice-présidents.*

Jaray, avoué, rue de Lodi, 12, à Saint-Étienne . . . }

Pinoncelly (E.), négociant, place Mi-Carême, 5, à Saint-Étienne, *secrétaire général.*Tardy (Marius), rue Badouillère, 7, à Saint-Étienne, *secrétaire des séances.*Garde (Ferdinand), rue Gérentet, 2, à Saint-Étienne, *trésorier.*Savolle (Frédéric), pharmacien, rue de Paris, 11, à Saint-Étienne, *archiviste-bibliothécaire.*

Bodart (P.)

Brugnialt (O.)

Chenouf (J.-B.)

Du Puy (Ch.)

Garde (P.)

Laffitte (G.)

Bernard (L.)

Greilsamer (A.)

Savolle (Frédéric)

Tardy (Noël)

Thiollier (Félix), *délégué près la Direction Centrale.*

conseillers.

conseillers
suppléants.

SECTION DES CÉVENNES

Fondée le 28 mai 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Nîmes.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. ALBERT MOLINES,
place de la Salamandre, 10, à Nîmes.

BUREAU

MM. Fabre (Georges), inspecteur des forêts, rue Menard, 28, à Nîmes, *président.*Labbe (Joseph), inspecteur des forêts, à Alais. . . } *vice-présidents.*

Hutter (Aimé), ingénieur, rue Trajan, 24, à Nîmes. . . }

Bruneton (Paul), banquier, quai de la Fontaine, 25 bis, à Nîmes, *trésorier.*André (Ernest), notaire, à Pont-Saint-Esprit. . . . } *administrateurs.*

Molines (Albert), place de la Salamandre, 10, à Nîmes. . . }

Michel (Alfred), 12, Grand'Rue et 16, rue Dorée, à Nîmes, *secrétaire.*Bénardeau, *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a effectué des travaux pour faciliter l'accès de la grotte de Bramabiau elle a fait placer des poteaux indicateurs à Bramabiau et à l'Aigoual, et a ouvert un chalet-refuge avec tenancier sur le sommet de l'Aigoual, où elle doit bientôt placer une table d'orientation.

SECTION DE CARTHAGE

Fondée le 5 juillet 1884.

SIÈGE SOCIAL : avenue de France, 8, à Tunis.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Séance au siège social le premier jeudi de chaque mois, à 8 h. et demie du soir.

S'adresser pour les renseignements à M. DUBOURDIEU, secrétaire,
rue de Sparte, 2, à Tunis.

BUREAU

MM. Proust, directeur du Comptoir National d'Escompte, à Tunis, *président*.Dolot, lieutenant-colonel, à Tunis, *vice-président*.Dubourdieu, conservateur de la propriété foncière, rue de Sparte, 2, à Tunis, *secrétaire*.Hugon (H.), chef du service des domaines à la Direction de l'Agriculture, à Tunis, *trésorier*.Diehl (Ernest), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

Fondée en avril 1885.

SIÈGE SOCIAL : à Millau.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. PARADAN, président,
à Millau, soit à M. GASSON, vice-président, à Millau,
soit à M. GERMER-DURAND, à Mende.

BUREAU

MM. Paradan (J.), juge au tribunal civil, à Millau, *président*.Gasson, receveur des finances, à Millau. } *vice-présidents*.

Rey (D.), architecte, à Millau. }

Teyssier (L.), négociant, à Millau, *secrétaire*.Bouisset (Aimé), fabricant de gants, à Millau, *secrétaire adjoint*.Sabathier, notaire, à Millau, *trésorier*.Guillaumeng (H.) } *administrateurs*.

Lapierre (de) }

Virenque (J.) }

Martel (E.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a aménagé la grotte de Dargilan, tracé des sentiers à Montpellier-le-Vieux et dans les vallées du Tarn et de la Jonte.

SECTION DE PAU

Fondée en décembre 1886.

SIÈGE SOCIAL : à Pau.

Cotisation de la Section : 5 francs (à partir de la deuxième année seulement).

Assemblée générale en janvier.

Excursions toute l'année.

Ascension du Pic du Midi d'Ossau tous les ans, vers le 14 juillet.

S'adresser pour les renseignements à M. DUBOURG,
secrétaire général, ou à M. J. MALAN, trésorier.

BUREAU

MM. Russell (le comte Henry), rue Marca, 14, à Pau, *président d'honneur*.Labille (Alfred), avocat, à Saint-Jean-de-Luz, *président*.

- MM. Russell** (le comte Franck), rue Marca, 10, à Pau, *vice-président*
Dubourg, rue Gachet, 6, à Pau, *secrétaire général*.
Gardères (Paul), rue Nouvelle-Halle, 12, à Pau, *secrétaire adjoint*.
Meillon (Alph.), place Gassion, à Pau, *archiviste*.
Malan (Jules), négociant, rue Serviez, 2, à Pau, *trésorier*.
Campan }
Dubreuil } *assesseurs.*
Geisse }
Vion }
Demanche (G.), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a tracé différents sentiers dans les Pyrénées, s'est occupée de l'aménagement des grottes de Betharram, et a posé des poteaux indicateurs sur le plateau d'Anouillas. Elle contribue à la publication d'un *Bulletin Pyrénéen* trimestriel (Abonnement 5 francs par an).

SECTION DE LA DRÔME

Fondée en février 1888.

SIÈGE SOCIAL : place Championnet, 3, à Valence (Drôme).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. Ad. COMBIER**, libraire, place Porte-Neuve, vice-président, ou à **M. ROSTOLLAND**, rue Notre-Dame-de-la-Ronde, 8, secrétaire général.

BUREAU

- MM. Ruzan**, ancien avoué, à Valence, *président*.
Chalamet (Henri), avocat, maire de Valence. } *vice-présidents.*
Combiér (Adolphe), libraire, à Valence }
Rostolland, professeur au collège, rue Notre-Dame-de-la-Ronde, 8, à Valence, *délégué aux caravanes scolaires, secrétaire général*.
Blanc (Georges), industriel, à Valence, *secrétaire adjoint*.
Mellier (Etienne), à Valence, *archiviste-bibliothécaire*.
Brun, banquier, rue de la Gendarmerie, 6, à Valence, *trésorier*.
Arnoux, négociant. }
Clerc (Alphonse), ingénieur } *administrateurs.*
Courbis (D^r). }
Filhol (D^r), à Romans }
Morellet, pharmacien. }
Pangon (D^r), à Saint-Vallier }
Peyrouze (Paul), agent d'assurances. }
Romiguière, architecte. }
Berger (Abel), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE DÔLE

Fondée en juillet 1888

SIÈGE SOCIAL : à Dôle.

Cotisation de la Section : 5 fr.

Assemblée générale en mars ou avril.

BUREAU

- MM. Jovignot** (Edmond), notaire, à Dôle, *président*.
Richenet (François), professeur agrégé en retraite, à Dôle, *vice-président*.

- MM. Caruel** (A.), banquier, à Dôle, *trésorier*.
Cattand (René), à Dôle, *secrétaire*.
Donnet (Léon). }
Palluy } *conseillers*.
More }
Richenet (François). }
Struver (Albert). }
Brunnarius (Ernest), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU LÉMAN

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Thonon-les-Bains.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à M. TONY GENOUD,
 propriétaire de l'Hôtel de France, à Thonon-les-Bains.

BUREAU

- MM. Schæffer**, inspecteur adjoint des forêts, à Thonon-les-Bains, *président*.
Chabert, notaire, à Thonon. } *vice-présidents*.
Romanet (Aug.), agent voyer, à Evian-les-Bains . . . }
Blonay (le baron Stéphane de), route d'Evian, à Thonon-les-Bains, *secrétaire*.
Pinget (Léon), banquier, à Thonon-les-Bains, *trésorier*.
Bernax (Fr.), avoué. }
Carloz (Léger), avoué. } *administrateurs*.
Dubouloz (Auguste). }
Genoud (Tony), maître d'hôtel. }
Chambrelent (Alphonse), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a tracé des sentiers et placé des poteaux indicateurs.

SECTION DE LA HAUTE BOURGOGNE

(ANCIENNE SECTION DE BEAUNE)

Fondée en février 1890.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue Bussière, 2, à Beaune, ouverts le dimanche.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à M. MIOT, président, juge d'instruction, à
 Beaune, et à M. PAUL BRILL, vice-président, manufacturier, à Chalon-sur-
 Saône.

BUREAU

- MM. Duguey** (Lucien), juge suppléant au tribunal de la Seine, à Paris, *président*
honoraire.
Miot (Henri), juge d'instruction, à Beaune, *président*.
Rougé (Paul), propriétaire, à Beaune. } *vice-présidents*.
Brill (Paul), manufacturier, à Chalon-sur-Saône . . . }
Prieur (Prosper), avocat, à Beaune, *secrétaire*.
M^{me} Bouchard (Paul), à Beaune, *secrétaire adjoint*.
MM. George (Paul), avoué, à Beaune, *trésorier*.
Cussac (J. de), sous-inspecteur des forêts. }
Kröll (Victor), greffier du tribunal de commerce. . . . } *conseillers*.
Maillauderie (F. de la), négociant en vins. }
Noirot, ingénieur des ponts et chaussées. }
Duval (Eug.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA HAUTE PROVENCE

(ANCIENNE SECTION D'AIX-EN-PROVENCE)

Fondée en mars 1891.

SIÈGE SOCIAL : rue Espariat, 4, à Aix (Bouches-du-Rhône).

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. BOUAT, secrétaire général.

BUREAU

MM. Bourguet (le Dr), cours Mirabeau, 36, à Aix, *président*.**Garcin** (le Dr Paul), rue du Bœuf, 23, à Aix, *président honoraire*.**N...**, *vice-président*.**Bouat**, secrétaire de l'académie, rue Thiers, 24, à Aix, *secrétaire général*.**Schoell** (Frédéric), avocat, cours Mirabeau, 27, à Aix, *trésorier*.**Gaillibert** (H.). } *administrateurs*.**Haas**. }**Ronjat** (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'ALBERTVILLE

Fondée en avril 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Albertville (Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. PONCIN, secrétaire,
ou à M. GARIN, trésorier.

BUREAU

MM. Durier (Ch.), président honoraire du Club Alpin Français, à Paris, *président d'honneur*.**Armand** (le Dr), maire d'Albertville, *président*.**Viallet**, notaire, à Beaufort. } *vice-présidents*.**Brachet**, avocat, à Albertville. }**Poncinc**, professeur, à Albertville, *secrétaire*.**Ponard**, conducteur des ponts et chaussées, à Albertville, *secrétaire adjoint*.**Garin**, percepteur, à Albertville, *trésorier*.**Boirard**, conducteur des ponts et chaussées }**Fontanet** (F.), avocat. }**Lamy** jeune, bijoutier, à Annecy. }**Martin** (Camille), avoué. }**Moris**, notaire, à Flumet } *conseillers*.**Proust**, notaire, à Ugines }**Porret**, liquoriste. }**Roudet**, pharmacien. }**Gravin**, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

MEMBRE HONORAIRE

Le 2^e groupe alpin, à Albertville.

SECTION DU CANTAL

Fondée en juin 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Aurillac.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Salesse, secrétaire général, à Aurillac.

BUREAU

- MM. Duclaux**, membre de l'Institut, rue de Fleurus, 35 bis, à Paris. } *présidents d'honneur.*
Fesq (le Dr F.), maire, à Aurillac. }
Canonge, général de brigade. }
Bastid, ancien député du Cantal }
Garnier (Henri), juge de paix, à Aurillac, *président.*
Masfrand (J. de), pharmacien, rue des Carmes, à Aurillac, *vice-président.*
Salesse, inspecteur de l'enregistrement, avenue de la République, 49, à Aurillac, *secrétaire général.*
Bancharel (Emile), publiciste, à Aurillac, *secrétaire.*
Fesq (Gabriel), avenue de la République, 50, à Aurillac, *trésorier.*
Brussol, libraire, à Aurillac, *bibliothécaire.*
Abel. } *administrateurs.*
Bessièrès. }
Cazals (le Dr), ancien député. }
Heilles (d') }
Bernard, *délégué près la Direction Centrale.*

Des poteaux indicateurs ont été placés par les soins de cette Section dans le massif du Plomb du Cantal.

SECTION DE LA MAURIENNE

Fondée en juin 1894.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Jean-de-Maurienne.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Vulliermet, secrétaire.

BUREAU

- MM. Bartoli**, *président honoraire.*
Durand, juge de paix, à Saint-Michel-de-Maurienne, *président.*
Truchet, maire, à Saint-Jean-de-Maurienne. } *vice-présidents.*
Fodéré (le Dr), à Saint-Jean-de-Maurienne. }
Praz (François), agent général d'assurances, à Saint-Jean-de-Maurienne, *trésorier.*
Vulliermet, imprimeur, à Saint-Jean-de-Maurienne, *secrétaire-archiviste.*
Bonnet, avoué. } *administrateurs.*
Favre, agent-voyer cantonal. }
Grange, ingénieur civil. }
Gros, conseiller général. }
Jarsuel, percepteur, à Lans-le-Bourg }
Sibillin, architecte. }
Jouart (Ch.), député, *délégué près la Direction Centrale.*

MEMBRE HONORAIRE

Le 13^e bataillon de chasseurs alpins, à Lanslebourg.

Cette Section s'occupe de l'aménagement de chalets-refuges et de la constitution d'une compagnie de guides.

SECTION DE LONS-LE-SAUNIER

Fondée le 6 décembre 1894.

SIÈGE SOCIAL : à Lons-le-Saunier.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. CHEVASSUS, avoué,
à Lons-le-Saunier, secrétaire.

BUREAU

- MM.** Chevrot (le Dr), à Bletterans (Jura), *président*.
 Benoit-Guyot (Léon), chef de division à la
 Préfecture, Lons-le-Saunier } *vice-présidents*.
 Guérillot (A.), rue du Collège, 8, à Lons-le-
 Saunier. }
 Chevassus (Edmond), avoué, à Lons-le-Saunier, *secrétaire*.
 Jacquemin (Jules), à Morez, *secrétaire adjoint*.
 Lamy (Henri), notaire, à Lons-le-Saunier, *trésorier*.
 Billard (Robert) } *conseillers*.
 Bruchon (Albert). }
 Jaillot }
 Jacquemin, avocat }
 Kuss }
 Chamberet (Paul de), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU HAUT JURA

Fondée en mars 1895.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Claude (Jura).

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Delavenna, avoué,
rue de l'Évêché, 3, à Saint-Claude.

BUREAU

- MM.** Durier (Ch.), président honoraire du Club Alpin Français, à Paris, *président d'honneur*.
 Perrin (le Dr), à Saint-Claude, *président*.
 Guichard-Navand (Xavier), à Saint-Claude, *vice-président*.
 David (Henri), à Saint-Claude, *vice-président*.
 Delavenna (Henri), avoué, à Saint-Claude, *secrétaire*.
 Regad (Albert), clerk de notaire, rue du Prê, 29, à Saint-Claude,
secrétaire adjoint et archiviste.
 Genoud (Gaston), banquier, à Saint-Claude, *trésorier*.
 Basset (Léon), négociant. } *administrateurs*.
 David-Lorge (Jean). }
 Fournier (Luc), clerk de notaire. }
 Meunier (Charles), architecte }
 Mermet (Fernand). } *commissaires aux excursions*.
 Charrier (Paul). }
 Guénot (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE MAURIAC

Fondée en juin 1895

SIÈGE SOCIAL : à Mauriac (Cantal).

BUREAU

- MM. Mallassagne** (Félix), avoué, à Mauriac, *président*.
Lapeyre, avocat, à Mauriac. } *vice présidents*.
Peythieu, avoué, à Mauriac. }
Larigaldie, avoué, à Mauriac, *trésorier*.
Fressange, avocat, à Mauriac, *secrétaire*.
Delalo, ancien magistrat. }
Excourbanies, avocat. } *administrateurs*.
Lombardy, avoué. }
Peyrac, maire. }
Peyrac (le Dr) }
Broquin (Lucien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE BARCELONNETTE

Fondée en mars 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Barcelonnette (Basses-Alpes).

Cotisation de la Section : 2 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Arnaud, notaire,
à Barcelonnette, président.

BUREAU

- MM. Duguey** (Lucien), juge suppléant au tribunal de la Seine, à Paris, *président d'honneur*.
Arnaud (François), notaire, à Barcelonnette, *président*.
Caire (Jean), propriétaire, aux Davis par Jausiers (Basses-Alpes), *vice-président*.
Pellotier (Auguste), notaire, à Barcelonnette, *trésorier*.
Astoin (A.), imprimeur, à Barcelonnette, *secrétaire*.
Albertin (Julien) }
Combe (Camille) } *administrateurs*.
Derbez (Jean). }
Reynaud (Casimir) }
Signoret (Sébastien) }
Teissier (Numa). }
Duguey (Lucien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU PILAT

Fondée en février 1896.

SIÈGE SOCIAL : rue de la République, 88, à Saint-Chamond (Loire).

Cotisation de la Section : 10 fr.

Réunions de la Section : 2^e mardi du mois.

S'adresser pour les renseignements à M. BURELIER, secrétaire.

BUREAU

- MM. N....**, *président*.
Brun (Louis), fabricant de lacets, à Saint-Chamond, *vice-président*.
Burelier (P.), à la Varizelle, Izieux, *secrétaire*.

- MM. Journoud** (Antoine), trésorier de la Caisse d'Epargne, à St-Chamond, *trésorier*.
Lefebvre (G.), bibliothécaire de la ville, à Saint-Chamond, *bibliothécaire*.
Condamin. }
Girard (Antonin). } *conseillers*.
Jury (Ant.) }
Pascal (Ch.) }
Sablière. }
Laverlochère (Amédée), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU CAROUX

Fondée en mai 1896.

SIÈGE SOCIAL : à Béziers (Hérault).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. Bédry**, 29, rue Casimir-Péret,
à Béziers, secrétaire.

BUREAU

- MM. Lascaux** (Antoine), juge au tribunal, rue Eugène-Sue, 4, à Béziers, *président*.
Combescure (Clément), avoué, à Béziers. } *vice-présidents*.
Gaujal (Antoine), rentier, à Béziers. }
Pontenay-Fontête (Paul), directeur du Comptoir d'escompte, à Béziers,
trésorier.
Bédry (Marius), négociant en vins, rue Casimir-Péret, 29, à Béziers, *secrétaire*.
Salvador de Quatrefages, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'EMBRUN

Fondée en février 1875.

Reconstituée en février 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Embrun.

Cotisation de la Section : 2 fr. 50

S'adresser pour les renseignements à **M. Goujon**,
receveur municipal à Embrun, secrétaire.

BUREAU

- MM. Catier** (André), sous-ingénieur des ponts et chaussées en retraite, à Embrun, *président d'honneur*.
Arduin, pharmacien, maire d'Embrun, *président*.
Dubeau, procureur de la République, à Embrun. } *vice-présidents*.
Bonniard (Victor), banquier, conseiller général, à Embrun. }
Cot (Antoine), percepteur, à Embrun, *trésorier*.
Goujon (Emile), receveur municipal, à Embrun, *secrétaire-archiviste*.
Simond (Georges), clerc de notaire, à Embrun, *secrétaire adjoint*.
Maurel (Victor), *administrateur délégué pour le canton d'Embrun*.
Pavie (François), *administrateur délégué pour le canton de Savines*.
Guillaume (Dr Julien), *administrateur délégué pour le canton de Guillemestre*.
Quélin, *administrateur délégué pour le canton de Chorges*.
Marchand, *administrateur délégué pour le canton d'Orcières*.
Arduin, **E. Goujon**, **Berge**, **Beynet**, **Jugy**, **Rougon** et **Simond**, *membres de la Commission des courses*.
Ardouin-Dumazet, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU NORD-EST

Fondée en février 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Laon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Lemaire, notaire, à Laon, trésorier.

BUREAU

- | | |
|--|---------------------------|
| MM. Ermant (E.), député, maire de Laon | } <i>présidents</i> |
| Roger , préfet de l'Aisne, à Laon. | |
| Lesueur (Georges), notaire, à Saint-Quentin, <i>président</i> . | } <i>d'honneur.</i> |
| Legros (Paul), manufacturier, à Wignehies (Nord). | |
| Périnne de la Campagne (Emilien), vice-président du Conseil de préfecture, à Laon | } <i>vice-présidents.</i> |
| Lemaire (Ferdinand), notaire, rue du Cloître, 13, à Laon, <i>trésorier</i> . | |
| Marchandise (Joseph), notaire, rue Béranger, 5, à Péronne, <i>secrétaire</i> . | |
| Chatelain , <i>délégué près la Direction Centrale.</i> | |

SECTION DE LA CORRÈZE

Fondée en juillet 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Tulle.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Ravoux, 7, quai de la Mairie, à Tulle, secrétaire.

BUREAU

- | | |
|--|---------------------------|
| MM. Leymarie (R.), président du tribunal de commerce, à Tulle, <i>président</i> . | |
| Montreuil , secrétaire général de la préfecture, à Tulle. | } <i>vice-présidents.</i> |
| Soulier , professeur de dessin au lycée, à Tulle | |
| Veyres , correspondant de la Compagnie d'Orléans, à Tulle, <i>trésorier</i> . | |
| Ravoux , principal clerc d'avoué, quai de la Mairie, 7, à Tulle, <i>secrétaire</i> . | |
| Vigouroux , notaire, à Bort, <i>délégué pour le canton de Bort.</i> | |
| Longy (D ^r) à Eygurande, <i>délégué pour le canton d'Eygurande.</i> | |
| Rouby (D ^r), à Lapleau, <i>délégué pour les cantons de Lapleau et d'Egletons.</i> | |
| Audouze , avocat, à Ussel, <i>délégué pour l'arrondissement d'Ussel.</i> | |
| Labounoux , notaire, à Saint-Chamand, <i>délégué pour le canton d'Argental.</i> | |
| Roudier , notaire, à Mercœur, <i>délégué pour le canton de Mercœur.</i> | |
| Vacher (D ^r), à Treignac, <i>délégué pour le canton de Treignac.</i> | |
| Gouyon , notaire, à Juillac, <i>délégué pour l'arrondissement de Brive.</i> | |
| Vuillier (Gaston), <i>délégué près la Direction Centrale.</i> | |

SECTION DES ALPES PROVENÇALES

Fondée en octobre 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Digne.

Cotisation de la Section : 2 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Dauthuille, inspecteur d'académie, à Digne, secrétaire.

BUREAU

- MM. Bongarçon**, architecte départemental, à Digne, *président*.
Dauthuille, inspecteur d'académie, à Digne, *secrétaire*.

MM. Trotabas, inspecteur adjoint des forêts, à Digne, *trésorier*.
Fruchier, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU NORD

Fondée en mars 1898.

SIÈGE SOCIAL : à Lille.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. Maurice Maquet**, 25, rue Patou, à Lille, secrétaire.

BUREAU

MM. Fauchille (Auguste), avocat, rue Royale, 56, à Lille, *président*.
Gaudier (D^r Henri), rue Inkermann, 25, à Lille, *vice-président*.
Maquet (Maurice), négociant, rue Patou, 25, à Lille, *secrétaire*.
Schotsmans (Auguste), négociant, boulevard Vauban, 9, à Lille, *trésorier*.
Lorent-Lescornes. }
Dubois (Henri). } *membres*.
Leroy (Paul). }
De Jarnac (Adrien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION BASQUE

Fondée en juillet 1898.

SIÈGE SOCIAL : à Bayonne (Basses-Pyrénées).

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

MM. Le Beuf (Lucien), rentier, rue Lormand, à Bayonne, *président*.
Labille (Alfred), avocat, à Saint-Jean-de-Luz, *vice-président*.
Cavaillès (Henri), professeur au lycée, 59, rue d'Espagne, à Bayonne, *secrétaire général*.
Barrère (Emmanuel), marchand tailleur, rue Thiers, à Bayonne, *secrétaire-adjoint*.
Ragon (Émile), opticien, rue Port-Neuf, à Bayonne, *trésorier*.
Chavanon (Hippolyte). }
Chudeau (René). } *assesseurs*.
Tétard (Henry). }
Vinson (Julien), *délégué près la Direction Centrale*.

RÉCAPITULATION

Pages.

725. — Président d'honneur.
 725. — Anciens présidents.
 725. — Direction Centrale.
 726. — Membres honoraires de la Direction Centrale.
 726. — Présidents et délégués des Sections.
 727. — Commissions.
 728. — Membres honoraires du Club.
 729. — Membres bienfaiteurs.
 729. — Membres à vie.
 731. — Bureaux des Sections au 25 juillet 1898 :

MEMBRES

	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
731. — Paris.	4 110	71	4 181
731. — Auvergne.	134	14	148
732. — Gap	58	0	58
733. — Briançon.	146	22	168
733. — Isère.	247	8	255
734. — Aix-les-Bains.	70	1	71
734. — Annecy.	89	5	94
735. — Lyon.	564	43	607
736. — Vosges.	220	9	229
736. — Saône-et-Loire	10	0	10
736. — Tarentaise	108	2	110
737. — Jura	71	8	79
738. — Provence.	133	26	159
738. — Pyrénées Centrales	106	9	115
739. — Sud-Ouest	226	33	259
739. — Côte d'Or et Morvan	174	23	197
740. — Hautes Vosges. {	Épinal.. . . .	3	136
	Belfort.. . . .	9	282
741. — Mont-Blanc.	97	3	100
741. — Midi	36	0	36
<i>A reporter</i>	4 005	289	4 294

Pages.		MEMBRES		
		Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
	<i>Report</i>	1 005	289	4 294
742.	— Alpes Maritimes.	161	5	166
742.	— Atlas.	101	10	111
743.	— Canigou.	77	6	83
743.	— Rouen.	29	1	30
744.	— Forez.	166	14	180
744.	— Cévennes.	42	0	42
745.	— Carthage.	20	0	20
745.	— Lozère et Causses.	44	4	48
745.	— Pau.	66	1	67
746.	— Drôme.	101	9	110
746.	— Dôle.	29	0	29
747.	— Léman.	31	0	31
747.	— Haute Bourgogne.	49	1	50
748.	— Haute Provence.	22	2	24
748.	— Albertville.	77	5	82
749.	— Cantal.	31	0	31
749.	— Maurienne.	87	30	117
750.	— Lons-le-Saunier.	79	9	88
750.	— Haut Jura.	55	3	58
751.	— Mauriac.	30	5	35
751.	— Barcelonnette.	54	6	60
751.	— Pilat.	81	0	81
752.	— Caroux.	86	31	117
752.	— Embrun.	67	10	77
753.	— Nord-Est.	44	21	65
753.	— Corrèze.	32	0	32
753.	— Alpes Provençales.	18	4	22
754.	— Nord.	"	31	31
754.	— Basque.	"	50	50
TOTAUX.		5 684	547	6 231
TOTAL GÉNÉRAL des Membres au 25 juillet 1898.				6 231





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

